



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

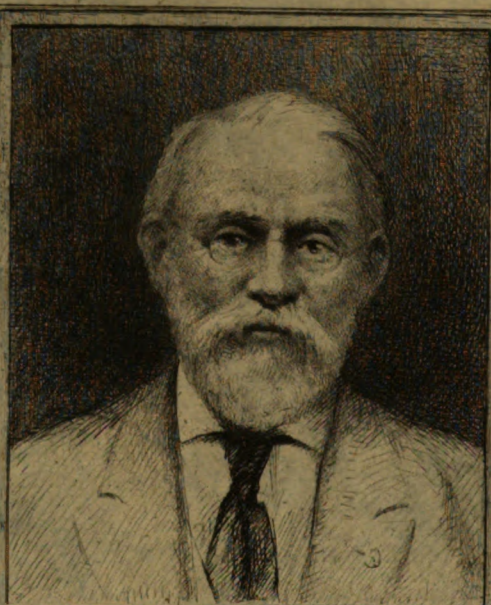
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

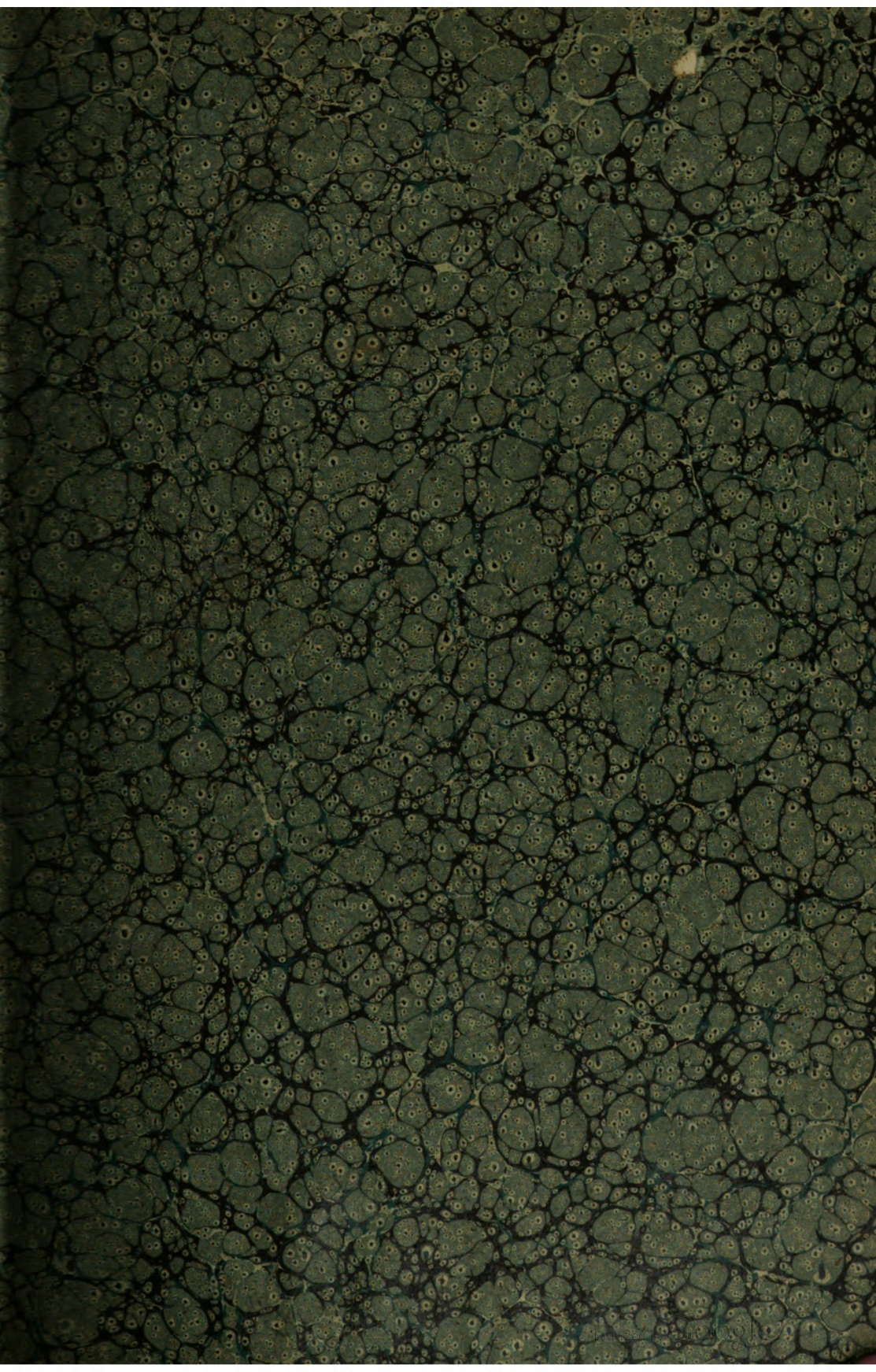
B 50062 7





SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY







File  
copy



DC  
611  
F811  
A8







# **ANNALES FRANC-COMTOISES.**

**REVUE  
RELIGIEUSE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.**

---

**DEUXIÈME ANNÉE.**

**TOME III.**

---

**BESANÇON,**

**J. JACQUIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,**  
*Grande-Rue, 14, à la Vieille-Intendance.*

**1865.**

4



Dunning  
Nijhoff  
8-7-26  
13603

# ANNALES

## FRANC-COMTOISES.

REVUE

RELIGIEUSE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

SAINT FRANÇOIS DE SALES & SAINTE JEANNE DE CHANTAL.

---

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, par M. PÉRENNÈS, 2 vol.; Bray, 1864. —  
HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, par M. l'abbé BOUGAUD; 2 vol.; Lecoffre; 3<sup>e</sup> édition,  
1868.

Plus que jamais on peut dire de saint François de Sales ce que disait de lui Bourdaloue au dix-septième siècle: « C'est ici un saint de nos » jours..., dont les exemples encore récents ont je ne sais quoi de vif » qui nous anime et nous touche. » Il n'est pas de nom qui mérite d'être plus rappelé au temps où nous vivons. Il était né à une époque désastreuse; il trouva autour de lui l'Eglise et la réforme se combattant à main armée, le trouble dans les esprits et les consciences, Machiavel régnant en maître dans la chrétienté; et dans ce moment même il vint donner au monde le spectacle extraordinaire d'un homme à qui on ne connut jamais que des admirateurs et des amis. Consultez les contemporains; il n'en est pas un qui n'ait parlé de lui, pas un aussi qui ne l'ait loué; les théologiens, les lettrés, les princes, les protestants eux-mêmes, tout le monde est d'accord. Il a été jugé, dès son vivant, avec une unanimité propre à décourager dans l'avenir la critique la plus habile ou la plus envieuse.

Tout cependant n'a pas encore été dit sur son compte. Il en est de lui comme de tous ceux qui ont le plus approché ici-bas de la perfection ; ses actions, même les plus simples, sont des exemples ; ses paroles, même les plus indifférentes, des conseils indirects à notre adresse. Une nouvelle *Vie de saint François de Sales* est donc toujours la bienvenue parmi les chrétiens. M. Pérennès, dans celle qu'il a fait récemment paraître, a mis à profit des documents ignorés de ses devanciers, qui nous font de mieux en mieux connaître l'évêque de Genève. Chargé de donner une nouvelle édition des œuvres du saint, il a puisé dans cette étude l'amour passionné de leur auteur, et il n'a pu s'empêcher, après tant d'autres, de nous raconter son histoire. On devine en lui, en étudiant son livre, un homme qui a vécu dans le commerce de son héros ; il a su, en reproduisant ses traits, nous faire lire dans son âme les vertus qu'il y a admirées lui-même.

Deux grands faits, dans l'ouvrage de M. Pérennès, résument la vie de saint François de Sales : ses luttes contre les protestants, et sa participation à la réforme intérieure de l'Eglise. Dès le début de sa carrière sacerdotale, le futur évêque de Genève combattit la réforme dans sa patrie, aux avant-gardes du catholicisme pour ainsi dire. Chargé de ramener à la vraie foi une province entière, il déploya, dans sa périlleuse mission, une énergie et une fécondité de ressources qui tiennent du miracle. Persécutions, délations, calomnies, tentatives de meurtre, il brava tout avec une héroïque insouciance, et, en quelques années, il convertit soixante-dix mille âmes. Remarquons seulement que ce qui favorisa surtout son succès, c'est qu'il apporta dans sa lutte contre l'hérésie cet esprit de mansuétude qui fait le fonds de son caractère, interprétant toujours avec une merveilleuse modération le *compelle intrare* de l'Evangile. Dans le Chablais, tous les esprits étaient encore pleins du souvenir de Calvin ; mais quel contraste entre celui-ci et le nouvel apôtre ! Le docteur genevois était d'un caractère impérieux et dur. Qui aime bien châtie bien, telle semblait être sa devise. Son zèle fanatique lui faisait « porter paisiblement, » c'est son expression, les horreurs des guerres religieuses ; François de Sales au contraire craignait par dessus tout cet empire hautain sur les consciences et la violence faite aux âmes. Il avait refusé, au début de sa mission, et il refusa toujours l'aide des troupes du duc de Savoie ; plus tard on l'entendra invoquer auprès de Henri IV les stipulations de l'édit de Nantes. Sans doute, on pourrait citer de lui des actes qui ne sont plus dans l'esprit de notre temps ; il accepta, il sollicita même les édits du prince pour le rétablissement exclusif de la foi

catholique dans le Chablais ; mais on était à une époque , il ne faut pas l'oublier, où l'alliance entre l'Eglise et les rois subsistait dans toute sa force, et où les protestants eux-mêmes traitaient d'invention diabolique la liberté de conscience. On sortait à peine des guerres de religion, et alors, qui eût songé à être aussi tolérant que l'a été saint François de Sales ?

Je n'ai pas insisté sans raison sur ce trait principal de son caractère ; il eût fait à lui seul sa gloire, à une époque où on était entraîné, dans la fièvre de la bataille, à répondre à la violence par la violence, aux persécutions luthériennes et anglicanes par l'inquisition. De là une déplorable succession de représailles, qui ne devaient s'arrêter qu'après la guerre de Trente Ans, au milieu du dix-septième siècle. Il y eut pourtant comme une courte trêve, pendant laquelle les controversistes et les hommes d'épée cédèrent la place à des esprits plus calmes. Cette période correspond dans l'histoire politique au règne de Henri IV ; dans l'histoire religieuse, elle pourrait porter le nom de François de Sales.

Au moment où notre saint monta sur le siège épiscopal de Genève, la France venait d'être pacifiée ; la Ligue avait été désarmée par l'abjuration du roi, et les huguenots par l'édit de Nantes. La renaissance catholique s'inaugurait dans le royaume très chrétien sous les auspices de la liberté religieuse. L'ordre des Carmélites, l'Oratoire, y furent successivement introduits ; d'innombrables congrégations se formèrent pour la réforme du clergé séculier, l'éducation de la jeunesse ou l'étude de l'antiquité chrétienne. Enfin saint François de Sales, par son livre de l'*Introduction*, rendit aux gens du monde le goût de la piété ; bientôt les plus grandes dames du temps, comme en fait foi son immense correspondance, tinrent à honneur de recevoir les conseils de ce directeur accompli des âmes. Il veillait en même temps à la réforme des ordres religieux, et fondait lui-même la Visitation.

C'est alors que Madame de Chantal vint de la patrie de saint Bernard l'aider dans son œuvre de régénération spirituelle. Jusqu'ici elle ne nous était guère connue que par les charmants, mais incomplets mémoires de la mère de Chaugy ; ses vertus monastiques avaient été seules mises en lumière. De nos jours, grâce à l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Bougaud, on la connaît tout entière. En lisant l'histoire héroïque de son père, le président Fremyot, on devine tout ce que l'âme d'un tel homme, émule obscur, au fond de sa province, d'Achille du Harlay, a dû communiquer de noblesse et d'énergie à sa fille ; on assiste à l'éducation forte et sévère qu'il lui donne, dans cet intérieur grave où tout parle de foi



et d'honneur. Lors de son mariage avec le baron de Chantal, on suit à Bourbilly la jeune châtelaine, on la voit accomplissant à côté de son mari ses devoirs de femme du monde, et; en son absence, vivant comme une veuve dans la solitude et disant : Les yeux à qui je dois plaire sont loin d'ici. Elle administre ses biens avec sagesse; elle emploie ses loisirs soit à visiter les pauvres, soit à lire, au siècle où Rabelais et Montaigne étaient à la mode, la vie des saints et l'histoire de France.

Veuve à vingt-neuf ans, et désormais toute à Dieu, elle passa quelques années au milieu de grandes épreuves morales, livrée à un directeur maladroît, sans consolation et sans paix intérieure. Mais du jour où elle vit saint François de Sales, elle reconnut en lui le guide sûr qu'il lui fallait. On sait quel heureux concours de circonstances fit naître cette sainte amitié; lors de son séjour à Dijon, pendant le carême de 1604, l'évêque de Genève eut bientôt deviné le haut état des vertus de la jeune veuve, et il se sentit invinciblement attiré vers cette nouvelle pénitente qui venait à lui. Il s'avouait distrait par son souvenir jusqu'à l'autel, et il quitta Dijon tout rempli de sa pensée. Dès son retour à Annecy, il commençait ses fonctions de directeur en lui adressant une longue lettre sur les devoirs des veuves. Insatiable de perfection spirituelle, Madame de Chantal eût voulu dès lors quitter le monde; mais l'évêque de Genève, avec sa prudence accoutumée, jugea que le moment n'était pas encore venu pour elle. Il méditait alors le grand projet qu'il lui fut donné depuis d'accomplir, et, trois ans plus tard, il déclara à sa pénitente que Dieu l'avait choisie pour être la fondatrice d'un nouvel ordre religieux. Après de longues luttes, elle obtint de sa famille la liberté d'entrer dans le cloître, et elle vint commencer son noviciat avec deux compagnes dans une maison située près du lac d'Annecy, demeurée célèbre dans les annales de l'institut sous le nom de *Maison de la Galerie*.

Rien de plus calme et de plus humble que ces premiers jours de la Visitation; l'ordre des carmélites revit ici, mais approprié aux besoins du temps et au génie de la France. Point de ces austérités espagnoles qui effraient l'imagination, seulement de grandes mortifications spirituelles et la visite des pauvres. Mais encore quelques années, et il allait falloir renoncer à ce dernier privilège. A Lyon, l'archevêque mit pour condition à leur établissement qu'elles adopteraient la clôture. François de Sales résista d'abord; mais il avait contre lui l'opinion publique, et il finit par céder. En effet, à cette époque, l'idéal de la vie religieuse était encore dans la contemplation et dans la retraite. On estimait plus haut les prières et les austérités de quelques femmes séparées du monde, que

l'assistance charitable au chevet de ceux qui souffrent; chacun pensait, dans la société chrétienne, ce que M. Bougaud exprime si bien dans son livre : « Sans doute, c'est une chose admirable de servir les pauvres, de » consoler les malades; mais ne peut-on les servir qu'en leur donnant » du pain et des remèdes? Et ces religieuses qui, dans le fond de leurs » cloîtres, prient pour les affligés, s'humilient pour les orgueilleux, s'immolent pour les sensuels, ne sont-elles pas comptées parmi les plus » chères et les plus dévouées servantes des pauvres? » (T. I<sup>er</sup>, p. 421.)

De tels sentiments nous étonnent sans doute aujourd'hui, où l'utilité des ordres contemplatifs n'est plus guère comprise. On est trop habitué à vouloir trouver ici-bas la terre promise, et l'on effacerait volontiers du *Credo* le dogme de la communion des saints pour y substituer une philanthropie humanitaire qui ne voit, au delà des souffrances corporelles, rien à soulager ni à guérir. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les ennemis du christianisme désignaient les ordres *inutiles* au mépris des gens du monde et à la haine populaire; de nos jours, ils ne pardonnent guère qu'à nos sœurs de charité leur habit et leurs croyances; quelle pitié n'auront-ils donc pas pour ces temps où l'approbation du monde suivait dans la solitude ceux qui osaient se soustraire aux devoirs même de la vie mondaine! Contentons-nous de leur répondre par ces belles paroles d'un des leurs sur la vie monastique à cette époque : « La réforme a des docteurs, des » héros..., pourtant il lui manque quelque chose, puisque jamais elle ne » s'est élevée au-dessus du cœur de sainte Thérèse. Une âme se sent » blessée jusqu'à la mort du coup que reçoit le Christ dans le déchirement de son Eglise. Elle pleure avec le Christ, à la nouvelle du succès » des luthériens; elle établit un ordre pour combattre, mais seulement » par les larmes, par le silence, par la douleur, par l'amour... Quel emploi la société moderne laisse-t-elle à ces sublimes puissances? Nous » sommes trop disposés à penser qu'elles ne sont plus de saison; nous ne » savons plus assez comment une sainte pensée, même cachée comme » la lampe du foyer, rayonne au loin par des chemins inconnus! » Honorons du moins les hommes qui, comme saint François, pressentaient l'esprit nouveau de la société et voulaient lui donner d'avance satisfaction. Les circonstances lui prouvèrent qu'il s'était trop hâté. Quant à Madame de Chantal, elle regretta toute sa vie que la clôture empêchât ses religieuses d'aller assister les pauvres. Saint Vincent de Paul dut recevoir ses confidences à ce sujet, et quand il institua les sœurs de charité, il les appela, dit-on, son héritage.

Pour bien connaître l'esprit de la Visitation, il suffit de connaître celui

des deux saints fondateurs, et on le trouvera dans leur correspondance. Au premier abord, rien de plus opposé que leurs caractères. L'un était par nature d'une humilité et d'une patience exemplaires; l'autre était d'humeur impérieuse, toujours inquiète, se surprenant même à dire : « Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait. » Et cependant elle a gardé à son saint directeur une soumission inviolable; elle avoue qu'elle lui aurait obéi, lui eût-il ordonné de passer le reste de ses jours sur une colonne, comme saint Siméon Stylite. Aussi a-t-on accusé l'évêque de Genève d'avoir exercé sur elle une sorte de tyrannie morale, et de lui avoir montré comme l'idéal de la perfection l'anéantissement de sa volonté. Il ne faut voir dans l'obéissance de Madame de Chantal qu'un témoignage de sa confiance absolue en lui, et dans cet abandon de la volonté qu'il lui recommande, que la soumission à la Providence. « Il » n'arrive jamais, dit-il ailleurs, pour abandonnés que nous soyons, que » notre franchise et la liberté de notre arbitre ne nous demeurent. » Où retrouver là cette servitude de l'esprit et de l'âme qu'on lui a reproché d'imposer aux autres? On retrouve bien souvent ce mot de liberté dans sa correspondance, et il nous a dit lui-même comment il l'entendait : « Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celui qui chasse l'obéissance, » car c'est la liberté de la chair, mais celui qui chasse la contrainte, le » scrupule et l'empressement. »

Dès lors, il devait redouter cette austérité chagrine introduite plus tard par Port-Royal dans la pratique de la vie religieuse. « Tenez votre cœur » au large et haut élevé en Dieu, dit-il à sa pénitente... Vivez toujours » joyeuse et courageuse. » Il se défie même de ceux dont l'extérieur est triste, et voit dans la gaieté du visage un indice de la santé de l'âme. Ici aussi, il a donné l'exemple avec le précepte, et dans tous ses portraits on retrouve sur ses lèvres ce charmant sourire qui fait que jamais saint plus aimable n'a été montré aux hommes.

Personne aussi ne contribua plus à entretenir dans Madame de Chantal la fidélité aux devoirs de famille. En vérité, il faut ignorer toute une partie de sa vie pour la représenter comme morte aux affections du monde. Elle fut dans le cloître le modèle des veuves et des mères. Un grief pourtant subsiste contre elle : en se séparant des siens, elle passa sur le corps de son fils couché en travers de la porte. M. Bougaud a parfaitement prouvé qu'il ne faut pas donner à ce douloureux épisode la portée qu'on lui attribue; il montre que sa famille avait consenti depuis longtemps à son départ, et qu'au dernier moment elle fut forcée à un acte aussi cruel pour son cœur, par l'excès inattendu de la douleur du jeune homme. Acte éton-



nant, insolite, j'en conviens, mais où la nature, pour être vaincue, n'est pas étouffée sans pitié. Madame de Chantal, en cet instant, ne put retenir ses larmes. « Que voulez-vous, s'écria-t-elle, je suis mère ! » Serons-nous plus sévères que saint François de Sales, qui, en cette occasion, n'a point repris la pieuse veuve ? Ce n'est pas lui qui l'eût arrachée au foyer domestique si sa présence y eût été nécessaire. Sous son inspiration, elle continua de veiller à l'éducation de ses enfants, et elle survécut à presque tous. Qu'on lise les lettres où elle parle de ses épreuves multipliées, sa plume court avec plus d'abandon que d'habitude, et la tendresse de son cœur éclate tout entière dans ces effusions de la douleur maternelle.

Mais, pour n'être pas inhumaine, la vie chrétienne, telle que l'entendait saint François de Sales, n'en était pas moins austère. De la première à la dernière page de ses œuvres, la guerre est déclarée aux passions, et poursuivie avec toute la puissance que la religion peut mettre dans la bouche d'un saint. Écoutons un témoin non suspect, la mère Angélique Arnauld, la future pénitente de Saint-Cyran : « Si ce saint homme fût » demeuré en France, je crois que j'aurais tiré grand avantage de sa » sainte conduite, qui n'était nullement molle et douce, comme la plupart du monde se l'est imaginé... ; et de tous ceux que j'ai vus avant » lui, je n'en ai trouvé aucun aussi ferme que lui. » François de Sales savait semer de fleurs le chemin du Calvaire ; mais c'était toujours la voie douloureuse, et l'on était heureux d'y trouver un guide tel que lui, pour ne pas perdre courage.

En effet, du haut de sa sainteté, « quel tendre intérêt pour nos misères, que dis-je ? pour les faiblesses qui les engendrent, pour les convenances de nos conditions diverses, pour nos amusements même, que sa douce vertu ne nous envie pas ! Il touche à toutes les circonstances de la vie, il connaît tout, il dit tout, ou, comme il s'en rend le témoignage à la fin d'un chapitre sur l'honnêteté du lit nuptial, il fait entendre sans le dire ce qu'il ne voulait pas dire. » Quelle que fût sa sympathie pour les écrivains mystiques, il interdisait au commun des chrétiens les extases et les élévations intérieures. Il ne les permettait qu'à certaines âmes d'élite, qu'il avait longuement et patiemment éprouvées, et pour celles-là il écrivit avec un soin qui nous révèle ses scrupules sur cette matière délicate, son *Traité de l'amour de Dieu*. Il fut donc avant tout un esprit pratique ; malgré sa brillante imagination, il ne s'est jamais laissé entraîner par elle ; c'est Fénelon sans chimères. Il aime à rester, pour employer une de ses comparaisons, à mi-chemin sur cette échelle de Jacob qui joint la terre au ciel. Le joug qu'il impose est bien

celui de l'Evangile, doux pour les âmes faibles, fort pour les âmes fortes, léger pour tous. C'est ainsi qu'il parvint, avec cette modération et cette délicatesse, à mener les âmes les plus ardentes.

Il haïssait avec raison la précipitation en toutes choses. « Gardez-vous des empressements, disait-il sans cesse à la mère de Chantal. » Il emploie ses plus gracieuses images pour répéter cette pensée. Tantôt il lui recommande d'avancer « petit à petit, lentement, suavement, comme font » les anges, par des mouvements gracieux et sans violence. » Tantôt il lui dit d'attendre qu'elle ait des ailes, comme la colombe, pour voler à Dieu. Il écrit ailleurs : « Les cerisiers portent bientôt leurs fruits, parce » que leurs fruits ne sont que cerises de peu de durée ; mais les palmiers, princes des arbres, ne portent leurs dattes que cent ans après » qu'on les a plantés, ce dit-on. Une médiocre vie se peut acquérir en un » an, mais la perfection à laquelle nous tendons ne peut venir qu'en » plusieurs années. »

Ces dernières lignes sont adressées à Angélique Arnauld, qui ne devait guère profiter de ces avis si sages. Elle eut quelque temps l'évêque de Genève pour directeur, et fut l'amie de sainte Chantal. Leur destinée devait être pourtant bien différente. Toutes deux avaient une grande âme, une volonté ferme, une piété ardente. Mais l'une eut le malheur de tomber entre les mains d'un prêtre inflexible, extrême en tout, infatué de sa vertu ; elle fut entraînée par Saint-Cyran dans les excès d'une dévotion étroite, puis dans l'hérésie et la rébellion finale du jansénisme. L'autre, au contraire, après avoir obéi pendant quinze ans à un pieux prélat, lui trouva dans saint Vincent de Paul un digne successeur, et elle acheva de conquérir sous sa direction la sainteté que son premier père spirituel avait tant souhaitée pour elle. Il y a dans ce contraste une grande instruction et le plus bel éloge qu'on puisse faire de saint François de Sales.

Madame de Chantal lui survécut dix-neuf ans, pendant lesquels elle étendit les progrès de son institut en France, en Piémont, en Suisse, dans la Lorraine espagnole. Un autre de ses soins fut de répandre les ouvrages du saint évêque, de recueillir ses sermons, ses lettres, ses moindres opuscules. La digne aïeule de M<sup>me</sup> de Sévigné pressentait tout l'honneur que de tels écrits devaient faire à la religion et aux lettres françaises. En effet, dans la chaire, il a fait succéder aux extravagances oratoires des prédicateurs de la Ligue une éloquence sinon beaucoup plus pure, du moins bien plus calme, bien plus évangélique. Son *Introduction* et sa correspondance avec sainte Chantal sont à étudier sans cesse ; son originalité

d'écrivain est grande ; par sa méthode et son esprit, sinon par son style, il appartient bien au *xvii<sup>e</sup>* siècle. Le premier en effet il vint apprendre la science de Dieu aux chrétiens dans des livres écrits en langue vulgaire. Jusque-là elle avait été renfermée dans les in-folio scolastiques ; désormais les livres de piété allaient devenir un commentaire animé, brillant, perpétuel, des enseignements de la chaire.

L'Eglise et les lettres ont envers saint François de Sales un autre motif de reconnaissance. Il a banni de son langage ce ton hargneux, cette allure batailleuse et insolente qu'on regrette de trouver chez les théologiens et les orateurs de l'âge précédent, et qui reparaitra encore chez le P. Garasse et ses émules. A une époque où les lettrés étaient aussi habiles à s'insulter entre eux qu'à flatter leurs protecteurs, il n'était presque pas un écrit qui ne fût un pamphlet, une apologie ou une réhabilitation. Quel étonnement et quel ravissement dans le monde chrétien quand il entendit saint François de Sales ! Ici point de violence, point d'arguments assaisonnés d'injures ; à peine quelques observations d'une malice innocente sur les mœurs du siècle. Que nous sommes déjà loin de la violente éloquence de Calvin ! Celui-ci ne savait point garder de mesure et bravait l'honnêteté dans son style, comme si les choses qu'on doit taire eussent acquis, en passant sous sa plume, droit de cité chez les chrétiens ; François de Sales, dans les questions les plus délicates, est la franchise et la pureté mêmes. Il a un sentiment des convenances inconnu aux hommes du *xvi<sup>e</sup>* siècle, et ce n'est pas seulement la politesse d'un grand seigneur qui porte ses belles manières jusqu'à l'autel, c'est une honnêteté chrétienne s'inspirant du mot de saint François d'Assise : la courtoisie est sœur de la charité. Il écrivit ainsi, ne l'oublions pas, au lendemain des guerres de religion, à deux pas de sa ville épiscopale, devenue la place d'armes de l'erreur, en face des disciples de Calvin tout pleins de l'esprit du maître. Grande leçon pour ces apologistes intempérants qui s'autorisent de la justice de leur cause pour irriter à plaisir ceux qu'ils devraient convaincre ! Ceux-là sont de la famille de Calvin ; c'est son style qu'ils empruntent pour défendre la foi de François de Sales.

Enfin, l'évêque de Genève, pour se faire écouter de son siècle, ne dédaigna pas de lui bien parler sa langue. A la vérité, il a dit quelque part qu'il ne prétendait pas à la gloire littéraire. Était-ce une de ces précautions d'auteur dont le public se défie et qu'il interprète malignement d'ordinaire ? Croyons à sa sincérité ; mais quand il vient nous parler de la « pesanteur » de son esprit, quand il nous dit des ornements du style : « Je n'y ai pas voulu seulement penser, » ne le prenons pas trop à la



lettre, n'allons pas le croire : c'est le chrétien qui proteste par humilité, mais, j'en suis sûr, l'écrivain serait bien fâché d'être pris au mot. Comme ces petits enfants qu'il nous montre dans une comparaison célèbre, « qui, » de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des » fraises ou des mûres le long des haies, » sans quitter l'âme qu'il conduit à Dieu, il s'arrête parfois sur sa route, cueillant çà et là ces fleurs qu'il nous présente ingénument dans la préface de l'*Introduction*, en se recommandant de l'exemple de *Glycera la Bouquetière*.

Rechercher ses défauts, c'est en quelque sorte défaire et disperser ce bouquet diapré des couleurs les plus vives, composé par lui avec tant de soin ; mais c'est aussi nous faire voir, à côté de ces petites imperfections, ses éminentes qualités. On trouve dans ses pensées une finesse qui tourne aisément à la recherche et au raffinement ; son érudition est grande, quoique parfois pédantesque et bizarre. Où il cède trop complaisamment au goût du siècle, c'est dans l'abus qu'il fait des comparaisons et des figures. A tout propos, il invoque à l'appui de sa parole, soit les merveilles du monde, soit les leçons de l'histoire, et son imagination l'entraîne souvent trop loin. Ainsi, parlant de ses combats contre les protestants, il va se comparer à la tigresse défendant ses petits contre les chasseurs ; n'eût-il pas été aussi vrai s'il eût parlé du bon pasteur et de la brebis de l'Evangile ?

Qu'il est mieux inspiré quand il s'adresse à l'histoire sacrée, ou quand il nous peint ces beautés de la nature qui ont si souvent enchanté ses yeux et son âme ! Tous les touchants récits, tous les souvenirs religieux et poétiques de l'ancien Testament, ont été invoqués tour à tour dans ses livres. Ils se confondent avec ceux de l'histoire de l'Eglise, où l'écrivain puise aussi à pleines mains les témoignages et les exemples. Il appelle à son aide les apôtres, les Pères et les docteurs, depuis saint Paul jusqu'à saint Charles Borromée, son contemporain. Enfin, dès qu'il jette les yeux sur cet univers si bien paré pour l'homme, son langage doucement ému se colore d'une poésie charmante. Non-seulement il convie la nature entière, comme saint François d'Assise, à louer avec lui leur commun Créateur et leur Père céleste, mais il trouve de grandes leçons pour les chrétiens dans ces merveilles qu'on admire souvent sans les comprendre. Dès son enfance, au fond de ses montagnes, il a appris à les connaître, et elles sont devenues, dans sa pieuse imagination, de riantes figures et de gracieux symboles. Les fleurs ont pour lui un langage ; il sait tous les secrets de la vie des abeilles, et il aime à nous les redire comme autant d'exemples. Les oiseaux qui le provoquent au réveil, le ruisseau

de la prairie qui coule à ses pieds, sont des voix confuses qui lui chantent à leur manière les louanges de Dieu. Il a contemplé ces beautés, durant sa vie de missionnaire et d'évêque, avec une joie toujours nouvelle. On croit le voir en admiration devant ce ciel pur, ces nuits sereines de la Savoie, qui font songer au ciel et aux nuits de l'Italie, allant avec ravissement des vignes et des oliviers de la vallée aux glaciers des Alpes, se promenant peut-être sur le lac que depuis un grand poète a pris à témoin de l'enivrement d'une passion terrestre :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que le parfum léger de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : Ils ont aimé.

Lui aussi avait entendu sans doute ces harmonies de la nature, mais elles n'avaient retenti que comme un hommage au Créateur dans cette âme angélique, fermée aux illusions et aux entraînements du cœur de l'homme.

Tel a été saint François de Sales. Je ne connais pas de plus beau nom pour ouvrir la liste des grands hommes qui ont honoré au dix-septième siècle l'Eglise et les lettres. Chacun d'eux fait revivre quelques-unes de ses qualités et de ses vertus : celui-ci son inépuisable charité, celui-là son équité souveraine, cet autre sa mansuétude apostolique et sa science inspirée. Les orateurs sacrés prononcent à l'envi son panégyrique ; les théologiens se souviennent de lui dans leurs débats ; sa mémoire sera invoquée par tous les partis, dans les querelles religieuses qui vont suivre. Qui eût redouté plus que cet esprit pacifique de voir son nom intervenir ainsi au milieu des disputes des hommes ? Assurément, s'il osait lui réserver dans l'avenir une petite place, cette place était dans le cœur de ses chères filles de la Visitation. Son amitié avec Madame de Chantal avait été une de ces alliances fécondes pour le bien comme le furent, vers la même époque, celle de Bérulle et de Madame Acarie, de Louise de Marillac et de saint Vincent de Paul. Durant le dix-septième siècle, la pieuse confiance attachée à leur souvenir attira dans les couvents de la Visitation plus d'une grande dame lasse de la cour et du monde. La jeune veuve du duc de Montmorency y mourut, sous l'habit monastique ; plus tard une grande reine malheureuse, Henriette de France, vint demander des consolations et un refuge aux filles spirituelles de l'homme qui avait été l'ami de son père. C'est là encore, dans ces retraites calmes et pures ouvertes par François de Sales aux âmes fatiguées ou dégoûtées du monde, qu'il convient de l'aller chercher. Les témoignages les plus authentiques de sa

sainteté y reposent ; son esprit y est plein de vie après deux siècles , et la gloire de cet homme qui se dit toute sa vie « amoureux des âmes » ne nous apparaît jamais plus pure , que lorsque nous l'associons au souvenir de l'âme qu'il a le plus aimée.

De tels saints n'ont jamais trop de biographies. Aussi, après les trente ouvrages qui ont paru sur saint François de Sales, depuis *Le Soleil des parfaits et vertueux prélats*, publié dans l'année même qui suivit la mort de l'illustre évêque de Genève (1625), jusqu'à la *Vie* composée par M. Hamon dans ces derniers temps (1854), M. Pérennès a encore tous les charmes de la nouveauté. « La douceur attirante » du saint vandra de nombreux lecteurs à cet excellent ouvrage, où la patience des recherches égale la variété et l'importance des découvertes, et dont le style, quoique surchargé quelquefois de détails, ne manque jamais ni de dignité ni de grâce. Que plusieurs aient déjà entrepris cette œuvre, « il n'importe, » écrivait le P. Binet, l'ami de saint François de Sales, à sainte Chantal, « parce que des milliers de plumes écrivant sur la vie et les actions héroïques de ce grand homme, ne diraient jamais la dixième partie de » ses vertus. »

L. PINGAUD.



# LE P. RECEVEUR,

AUMONIER DE L'ASTROLABE (1).

---

On a reproché au patriotisme provincial d'être étroit, mesquin et même prétentieux jusqu'au ridicule ; de vouloir élever à la hauteur de l'histoire des faits à peine dignes de la biographie ; de mettre enfin au rang des hommes illustres certains personnages qui n'ont d'importance qu'aux yeux de leurs amis, et dont on pourrait dire, à l'inverse de la Fontaine :

*De près c'est quelque chose, et de loin ce n'est rien.*

Chacun sait que, sous ce rapport, la Gascogne a le privilège de l'hyperbole. A l'en croire, tous ses soldats sont des héros, tous ses écrivains des génies, toutes ses villes des merveilles, et tous ses monuments des chefs-d'œuvre. Quelques-uns prétendent que les Franc-Comtois sont aussi un peu gascons à l'endroit des mérites qu'ils attribuent à leur pays. On nous accuse d'avoir une singulière tendance à exagérer le nombre et la valeur de nos hommes illustres. Je n'oserais pas affirmer que ce reproche n'a aucun fondement ; et cependant je ne puis me défendre d'applaudir à ce sentiment qui nous attache si vivement à notre province, et nous fait aimer la petite patrie sans détriment pour la grande. Les exemples de la famille sont toujours les plus chers et aussi les plus puissants. Or, les souvenirs de notre province sont pour nous une tradition de famille. Qui pourrait nous reprocher de conserver fidèlement, comme un patrimoine sacré, la mémoire des hommes qui se sont distingués par leur dévouement, leur ardeur au travail, leur zèle pour l'étude, leur charité pour leurs frères, ou leur amour pour cette province ?

Sans doute, ils ne sont pas tous des grands hommes, dans la sévère acception de ce mot. Mais s'ils ont été des hommes utiles, s'ils ont vécu

(1) Discours prononcé le 28 janvier à la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.



pour leurs concitoyens bien plus que pour eux-mêmes, c'est un devoir pour nous de recueillir pieusement leurs noms. C'est ce devoir sacré qu'a rempli fidèlement pendant le cours de sa longue carrière, un homme que nous honorons tous comme le doyen des lettres franc-comtoises (1), et une des plus douces joies de sa vieillesse, c'est de recueillir encore, pour les fastes de notre province, quelque nom de savant ou d'homme de bien oublié de l'histoire.

C'est un de ces illustres inconnus dont je vous demande la permission de vous entretenir quelques instants. Le P. Receveur, cordelier, naturaliste et aumônier de la frégate l'*Astrolabe*, est à peu près ignoré dans son pays. Il se distingua cependant par un zèle ardent pour la science aussi bien que par son dévouement à ses devoirs religieux. Il fut le compagnon fidèle de l'infortuné la Pérouse dans son grand voyage autour du monde; il partagea toutes ses épreuves et alla mourir à Botany-Bay, quelques jours avant que le célèbre navigateur pérît lui-même, d'une façon si mystérieuse, sur les rochers de Vanikoro.

Claude-François-Joseph Receveur naquit le 25 avril 1757, au village de Noël-Cerneux, canton du Russey. Sa famille, dont le dernier membre est mort en 1836, était une des plus honorables du pays. Elle y a laissé jusqu'à ce jour la trace de ses bienfaits et le souvenir de sa foi et de sa charité. C'était la maison des pauvres, le refuge des malheureux, et pendant les orages de la Terreur, les prêtres persécutés y trouvaient un asile toujours sûr. C'est dans cette école de vertu que Joseph Receveur passa ses premières années. Il avait un frère, plus jeune que lui, qui fut appelé au sacerdoce, et se distingua comme missionnaire de Beaupré (2). Un autre abbé Receveur, son cousin germain, est connu dans l'histoire du diocèse de Besançon comme un des restaurateurs de notre séminaire diocésain, où il enseigna la théologie avec succès jusqu'en 1814.

Tous les exemples de famille semblaient favorables pour développer dans Joseph Receveur la vocation au sacerdoce, auquel le destinaient ses parents. Mais les influences du siècle où l'on vit viennent souvent à l'encontre de celles du foyer domestique. Le jeune Receveur était vif, ardent, jaloux d'indépendance. Quand il eut terminé ses études, il rêva la gloire militaire et, contre le gré de ses parents, embrassa le métier des armes. Un amour excessif de la liberté, joint au goût des aventures, lui fit com-

(1) M. Ch. Weiss.

(2) Claude-Ignace Receveur, né en 1758, mort en 1793, à Noël-Cerneux, où il est inhumé.

mettre, au début de cette carrière, quelques fautes où il y avait plus d'entraînement que de malice réfléchie. Le retour du prodigue ne se fit pas longtemps attendre, car les fruits d'une éducation chrétienne ne sont jamais perdus. Joseph Receveur sentit que le monde était dangereux pour lui, et que son caractère entreprenant avait besoin d'être contenu par une règle sévère. Il fit généreusement son sacrifice et quitta l'épée pour revêtir l'habit de cordelier dans un couvent de Paris, où il prit le nom de P. Laurent.

Sous la bure du religieux, le P. Receveur gardait toute la vivacité de son tempérament. Il tourna cette ardeur vers l'étude, et s'appliqua avec succès aux sciences naturelles. Il y fit des progrès si rapides que bientôt ses connaissances furent appréciées, non seulement dans son monastère, mais encore dans le monde, où il fut signalé comme habile naturaliste. Une circonstance extraordinaire vint mettre en relief son talent et son nom.

On sait qu'en 1785, le gouvernement français résolut de faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, pour vérifier et compléter les découvertes des anciens navigateurs. Louis XVI en rédigea lui-même le plan, et la Pérouse fut chargé de diriger cette expédition. Deux navires furent mis sous ses ordres, l'*Astrolabe*, que commandait le capitaine de Langle, et la *Boussole*, dont la Pérouse prit lui-même le commandement. Cette expédition devait ouvrir de nouvelles voies au commerce, explorer des terres inconnues, étudier les peuples divers et rechercher dans tous les lieux les plantes et les minéraux utiles. On choisit, pour former les équipages des deux navires, les hommes les plus capables de remplir le but de l'expédition, et le P. Receveur y fut admis. Il est désigné dans l'état général et nominatif des officiers, comme *naturaliste et faisant les fonctions d'aumônier de la frégate l'Astrolabe* (1). L'expédition partit de Brest le 1<sup>er</sup> août 1785. Le voyage dura trois ans, pendant lesquels le P. Receveur écrivit plusieurs lettres à ses parents et à ses amis de Franche-Comté. C'est à cette correspondance et à la relation de la Pérouse que nous empruntons les détails relatifs à notre compatriote (2).

Le 13 du mois d'août, les deux frégates étaient mouillées à Funchal,

(1) L'abbé Mongez, chanoine régulier de la Congrégation de France, physicien, était aumônier de la *Boussole*.

(2) Le P. Receveur écrivit une longue lettre à un nommé Lacombe, son compatriote. Elle est datée de Macao, 3 janvier 1787. — Il écrivit aussi du Kamschatka et de la Nouvelle-Hollande, à son frère, qui était alors vicaire à Clerval. Nous devons communication de ces lettres à la bienveillance de M. Verdot, curé de Vesoul.

dans l'île de Madère, et le 20 du même mois, elles entraient dans la rade de Sainte-Croix de Ténériffe. Le P. Receveur profita de son séjour dans cette île pour faire un voyage au fameux pic volcanique qui élève sa tête majestueuse au sud-ouest de l'île, et dont l'accès est si difficile. « Nous y avons fait, dit-il, beaucoup d'expériences sur l'air, l'aimant, l'électricité, et finalement nous avons mesuré la hauteur de cette montagne par le moyen du baromètre; elle est d'environ 1,900 toises. Le chevalier de Borda, qui l'avait mesurée géométriquement, quelques années auparavant, avait eu à peu près le même résultat. Il nous a fallu cinq jours, tant pour faire le voyage que pour parvenir au sommet du volcan, qui n'est pas entièrement éteint. Nous avons couché deux fois à la belle étoile. »

En quittant l'archipel des Canaries, dont Ténériffe est comme le centre, l'expédition française se dirigea vers la Trinité, en suivant la route que Christophe Colomb avait parcourue quand il découvrit cette terre en 1498. « Nous pensions que cette île était déserte, dit le P. Receveur. Mais nous y avons trouvé une garnison portugaise, que le ministère du Portugal y avait établie, dans la crainte que quelque autre puissance ne s'en emparât pour faire un commerce interlope avec les colonies du Brésil. Nos vaisseaux n'ont point mouillé devant l'île; on y envoya seulement un canot pour prendre connaissance des forces que les Portugais y entretenaient. J'ai été du nombre de ceux qui sont allés à terre; mais on s'est rembarqué si promptement que je n'ai eu que le loisir de ramasser quelques pierres et quelques coquilles. »

La Pérouse, qui donne plus de détails sur cette descente à l'île de la Trinité, ajoute que le canot qui portait le P. Receveur fut sur le point de périr. Ce religieux, dit-il, était un naturaliste intrépide. Il voulait s'avancer dans les terres pour herboriser, avec le docteur la Martinière. Mais le commandant de la garnison portugaise craignait qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement. Il ne voulut jamais permettre au P. Receveur ni aux autres savants de l'expédition de s'éloigner du rivage. On se contenta de dessiner le fort depuis la mer et de sonder la rade. M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le P. Receveur, qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyait mêlé de débris de coquille et de corail (1).

(1) Voyage de la Pérouse.

En quittant l'île de la Trinité, l'expédition française continua à explorer les côtes de l'Amérique méridionale, jusqu'à l'île Sainte-Catherine, qui appartient au Brésil. Le P. Receveur y fit des observations intéressantes relativement aux marées. Mais quelques jours après, le 20 novembre, on se remit en mer pour aller à la recherche d'une île dont quelques-uns contestaient l'existence. Cette terre, appelée l'île-Grande, avait, disait-on, été découverte par le navigateur la Roche sous le 45° de latitude sud. Mais sa position n'était pas bien connue. « Nous avons passé un mois, dit le P. Receveur, à louvoyer avec des vents contraires, dans les parages qu'on lui assigne, sans rien voir. » Déconcerté de l'inutilité de ses recherches, la Pérouse s'éloigna après avoir écrit ces paroles dans son journal : « Je suis dans la ferme persuasion que l'île-Grande est, comme l'île Pépis, une terre fantastique. »

On dit qu'Archimède ayant fait un jour une découverte importante, courut dans la ville de Syracuse, en répétant dans l'ivresse de sa joie : Je l'ai trouvé, *Εὕρηκα*. Un sentiment bien contraire remplissait le cœur de la Pérouse et de ses compagnons, lorsque après des recherches laborieuses et inutiles, ils s'éloignèrent des côtes du Brésil pour faire route vers le Sud. Mais des épreuves bien plus pénibles les attendaient encore.

Bientôt ils passèrent près du détroit de Magellan et donnèrent dans celui de le Maire. Tandis que les deux frégates traversaient ce détroit, « les naturels du pays, dit le P. Receveur, les habitants de la terre de Feu, étaient sur le bord de la mer, et ils allumaient de grands feux pour nous engager à descendre à terre. » Notre naturaliste aurait bien voulu descendre, en effet, pour chercher des plantes et visiter ce curieux pays; mais les vents étaient si favorables, que la Pérouse voulut en profiter, et il lui fut impossible d'accorder aucune faveur. Dès les premiers jours de février 1786, on avait débouqué la terre des Etats, doublé le cap de Horn, et on voguait à pleines voiles dans l'Océan Pacifique. On salua, en passant, le pays des Patagons, auxquels le P. Receveur, d'accord avec les géographes modernes, conteste la taille de géant que leur attribuent les relations de Wallis, de Carteret et de Bougainville. La navigation fut si heureuse, que dès le 23 février, les vaisseaux français abordaient au Chili et mouillaient dans la baie de la Conception. Cette ville possédait alors dix mille habitants, de race et de mœurs espagnoles. « C'était le temps du carnaval, nous dit le P. Receveur, et on n'oublia rien pour nous le faire passer agréablement. On nous a donné trois fêtes, et, selon la coutume du pays, les religieux et les ecclésiastiques peuvent y assister sans

inconvenient. C'était un vieux franciscain, ami du gouverneur, qui dirigeait la fête que celui-ci nous a donnée. Le festin était de cent couverts. A chaque service, un franciscain improvisateur récitait des vers espagnols, pour célébrer l'union qui régnait entre les deux nations. Nous avons rendu, à notre tour, une fête à toute la ville, et nous y avons étalé le luxe français, autant que le permettaient les circonstances. Je crois, ajoute le P. Receveur, qu'il existe peu de villes où l'on soit moins esclave de l'étiquette et de l'usage. La liberté y anime tous les esprits ; on sait se mettre à son aise sans se compromettre. Quoique je n'aie séjourné que peu de temps dans cette ville, j'y ai pu voir plusieurs hommes qui joignent à beaucoup d'esprit et de connaissances pour ce pays-là, une honnêteté et une générosité que je n'aurais peut-être pas trouvées en France.»

Le 18 mars, les frégates françaises quittèrent les agréables côtes du Chili, pour aller à la recherche de l'île de Pâques, située dans l'Océanie. Le P. Receveur espérait y rencontrer des objets curieux, et, en effet, son attente ne fut pas trompée. « Roggeveim, nous dit-il, découvrit cette île au commencement de ce siècle, le 6 avril 1722. Cook la reconnut ensuite. Mais quelque déférence que j'aie pour le plus célèbre des navigateurs, j'ose croire qu'il n'a pas bien vu cette île, ou du moins que son dessinateur a bien mal rendu tout ce qu'il y a observé. Je veux parler des grandes statues en pierre volcanique élevées à l'honneur des morts. Le nom de *buste* convient mieux à ces monuments que celui de *statues*, car il n'y a de sculpté que la tête, les épaules et la poitrine. Ces bustes ont de 12 à 14 pieds de hauteur, et sur la tête de chacun on a placé un chapiteau conique dont le grand axe a de 4 à 5 pieds, et le petit, de 3 à 4. On a de la peine à concevoir comment une peuplade qui ne se monte pas à deux mille âmes, a pu élever des blocs de pierre aussi lourds, et les trainer sans le secours des métaux. Ces statues sont placées sur les bords de la mer, et on a fait de belles plates-bandes en pierre de taille, sur lesquelles elles reposent. Je crois que les insulaires n'ont pu employer d'autres moyens, pour transporter ces grandes masses et pour les dresser, que ceux des plans inclinés ; car, n'ayant pas de bois, ils n'ont pu faire des leviers. »

Le naturaliste parle ensuite des productions de ce pays. « Le mûrier nain, dit-il, le bananier et une espèce de mimosa sont les seuls arbres qui se trouvent dans cette île ; mais ils sont si petits, qu'ils méritent à peine le nom d'arbustes. Les patates, les ignames, les cannes à sucre, les bananes et quelques poules, sont les seules choses propres à manger

qui se trouvent dans cette île. Je suis persuadé que ces deux mots, le *tien* et le *mien*, source de tant de divisions, sont absolument inconnus aux naturels de l'île de Pâques. Les hommes y sont d'une belle figure et assez grands; leur couleur est un peu cuivreuse. J'en ai rencontré un qui me témoignait beaucoup d'attachement; il était âgé d'environ vingt ans, ses cheveux étaient blonds et son visage presque aussi blanc que le mien. Les femmes ont la mauvaise habitude de se farder affreusement le visage. Il y en a cependant quelques-unes qui ont assez de bon sens pour ne pas enlaidir la nature. »

La Pérouse accuse ces insulaires d'être voleurs. Le P. Receveur se montre un peu plus indulgent que lui à cet égard. Voici son jugement : « Cette peuplade m'a tant intéressé, que je n'ose l'accuser d'être portée au vol, quoiqu'elle m'ait débarrassé de plusieurs petites choses sans que je m'en sois aperçu. La curiosité, plutôt que l'appât du gain, est, selon moi, le motif qui les fait agir. »

Pendant ce séjour à l'île de Pâques, notre naturaliste voulut pénétrer, avec quelques compagnons, dans l'intérieur du pays pour y semer des graines, y examiner le sol, les plantes, la culture, etc. A l'extrémité de la pointe sud de l'île, les explorateurs virent le cratère d'un ancien volcan dont la grandeur et la régularité excitèrent leur admiration. La profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds. L'intrépide naturaliste y descendit, et rapporta que le fond en était marécageux, mais que le marais était bordé de belles plantations de bananiers et de mûriers, parmi lesquels on voyait voltiger des hirondelles de mer (1).

L'expédition française quitta l'île de Pâques pour se diriger vers les îles Sandwich. On se proposait surtout de visiter Mowée, la plus belle et la plus curieuse de ce groupe. Mais si la nature y produit en abondance les fruits et les animaux nécessaires à la vie, les habitants n'y parurent pas à notre voyageur aussi heureux que ceux de l'île de Pâques, qui sont vigoureux et sains, tandis que ceux de Mowée sont affligés de maladies et d'ulcères. Du reste, on séjourna peu de temps dans cette île. Écoutons encore le P. Receveur. « Quand les équipages furent descendus à terre, le vent devint très violent; il fallut retourner à bord. Nous chassions sur nos ancres, et pour ne pas tomber sur une roche qui était près de nous, il n'y eut pas d'autre moyen que d'appareiller. L'ancre relevée, on fit route vers le nord. Nous reconnûmes bientôt, pour la première fois, la côte nord-ouest de l'Amérique. Le 24 juin 1786, nous étions par environ le

(1) Voyage de la Pérouse.



60° de latitude; nous avons aperçu le mont Elie, dont nous étions éloignés de plus de quarante lieues, ce qui lui donne une grande élévation. »

La Pérouse a raconté en détail les événements de cette partie de son voyage où ont commencé ses malheurs. Les vaisseaux suivirent la côte jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans une rade à laquelle on a donné le nom de Port-Français. La baie était entourée de montagnes à pic. La Pérouse espérait trouver au fond de cette baie, des canaux par lesquels il pourrait pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Il partit donc avec les deux grands canots de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. Comme toujours, notre courageux compatriote était de l'expédition, qui fut d'abord des plus heureuses; mais le 13 juillet, un canot, commandé par M. d'Escures, fut entraîné au milieu des brisants. Tout fut englouti; six officiers et quinze matelots ou soldats avaient disparu pour toujours. « Ce désastre, dit le P. Receveur, m'a privé du meilleur de mes amis. » La Pérouse érigea, sur une île du milieu de la baie, un monument à la mémoire de ses malheureux compagnons. Il donna à ce lieu le nom d'*île du Cénotaphe*, et continua son voyage le cœur plein de tristesse.

Le P. Receveur et les autres naturalistes de l'expédition avaient néanmoins mis à profit leur séjour au Port-Français, pour explorer les montagnes voisines. Ces montagnes sont extrêmement difficiles à gravir. Nos explorateurs ne purent parvenir au sommet; mais ils montèrent, avec des fatigues inexprimables, à une assez grande hauteur. Aucune pierre, aucun caillou n'échappa à leurs recherches.

Notre savant compatriote continue ainsi sa relation, dans laquelle on trouve quelques détails qui peuvent compléter celle de la Pérouse. « Nous avons mis à la voile du Port-Français le 1<sup>er</sup> août 1786. En sortant de la rade, nous apercevions une dizaine de montagnes couvertes de neige, dont la moins élevée avait plus de douze à quinze cents toises; deux ou trois avaient au moins trois mille toises. Le 14 septembre, nous sommes entrés dans la baie de Monterey (37° de latitude nord environ); c'est le chef-lieu des établissements que les Espagnols ont formés dans la nouvelle Californie. Les missionnaires qui y ont été envoyés par la cour d'Espagne, ne suivent pas les errements de leurs prédécesseurs. La douceur et la persuasion sont les seules armes qu'ils emploient pour convertir les naturels, auxquels on apprend à labourer la terre et à nourrir des troupeaux. Cette partie de l'Amérique composera un jour une des plus intéressantes provinces du Nouveau-Monde, surtout si les Espagnols savent tirer parti des peaux de loutres de mer et des autres fourrures qui se trouvent en très grande quantité sur cette côte. Les Chinois et les Ja-

ponais achètent les pelleteries à un très haut prix, et aucune nation ne pourrait entrer en concurrence, pour cette espèce de commerce, avec les colonies espagnoles de la côte du Nord-Ouest. Le vice-roi du Mexique a bien saisi tout l'avantage qu'on en pourrait tirer, et, en conséquence, il a envoyé de Mexico un député qui doit se rendre à Pékin pour faire un traité de commerce avec l'empereur de ce vaste empire. J'ai parlé à ce député, qui était à Monterey lors de notre relâche. »

Ces prédictions du naturaliste franc-comtois sur la prospérité future de la Californie se sont réalisées de notre temps, mais par des ressources différentes de celles qu'il indiquait. Ce n'est plus seulement le commerce des pelleteries qui y attire les étrangers. Un attrait bien plus puissant, les découvertes récentes des gisements aurifères, y a fait affluer un nombre prodigieux d'émigrants, au point que cette population de cinquante mille âmes s'est élevée subitement à plus de trois cent mille. Mais là, comme ailleurs, l'amour frénétique de l'or a été la source d'une foule de déceptions cruelles, et une fois de plus s'est vérifié le mot du poète :

*Effodiuntur opes, irritamenta malorum.*

Le 24 septembre 1786, les deux frégates françaises quittaient le port de Monterey, et traversaient l'immense mer du Sud pour se rendre à Macao, où elles arrivaient à la fin de décembre. Pendant ces trois mois de navigation, le P. Receveur n'avait pas perdu son temps. Ne pouvant exercer en pleine mer ses goûts de naturaliste, il s'était fait astronome. Le commandant de l'*Astrolabe*, M. de Langle, avait voulu lui servir de maître, et il avait trouvé dans son aumônier un élève éminemment habile. C'est le témoignage qu'il lui rend d'une manière officielle dans un rapport qu'il envoya en France au ministre de la marine. « Le P. Receveur, dit-il, a de l'aménité et de l'intelligence ; il suit en mer les observations météorologiques et astronomiques, et dans les rades, il s'occupe de ce qui est relatif à l'histoire naturelle (1). » De son côté, le P. Receveur se félicitait hautement des attentions de son commandant pendant cette longue traversée. « Depuis mon départ, dit-il, je ne me suis jamais ennuyé. Des occupations variées et qui se succèdent me font trouver les jours très courts. M. le vicomte de Langle, notre capitaine, me témoigne beaucoup d'amitié et ne contribue pas peu à me faire passer des

(1) Lettre de M. de Langle, de Macao, 18 janvier 1787, à la fin du voyage de la Pérouse, t. IV, p. 180.

jours agréables. Comme il est astronome, il m'a engagé à observer avec lui. C'est un moyen de plus pour passer le temps. Aussi je serai presque un médiocre observateur à la fin de la campagne. »

Cependant toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de songer avant tout à son devoir essentiel, à ses fonctions d'aumônier de la frégate, fonctions délicates et épineuses au milieu des libertés de la vie de marin et à travers des courses lointaines sur toutes les régions du monde, où la morale chrétienne est exposée à faire souvent naufrage. Mais dans toutes ses relations avec l'équipage, le P. Receveur savait mêler la prudence, aux inspirations du zèle. Son caractère franc, ouvert, lui conciliait la confiance des officiers et des matelots. « J'ai lieu de me louer infiniment des qualités sociales du P. Receveur, écrivait encore M. de Langle au ministre de la marine; il remplit ses fonctions avec beaucoup de décence (1). »

L'expédition française séjourna quelque temps à Macao. C'est de là que l'aumônier de l'*Astrolabe* écrivit à un nommé Lacombe une longue lettre dans laquelle il adresse les plus affectueux souvenirs à ses amis de Franche-Comté. Il comptait retourner au nord au printemps de l'année suivante; puis revenir au sud, arriver à l'Île-de-France vers la fin de 1788, et enfin rentrer à Brest au mois de mai 1789. Mais la Providence lui réservait d'autres destinées.

Après avoir quitté Macao, les deux frégates visitèrent successivement Manille, Formose, les côtes du Japon, de la Corée et de la Tartarie. Chaque fois qu'il y avait quelque reconnaissance à faire dans les pays qu'on visitait, le P. Receveur, l'*intrépide naturaliste*, était toujours de la partie. Enfin, on arriva au Kamtschatka, et ce fut une joie indescriptible pour tout l'équipage d'y trouver les dépêches qu'on leur envoyait d'Europe. C'est de là que notre religieux écrivit à son frère, alors vicaire à Clerval, une lettre datée du 7 septembre 1787. Bientôt il prit part à une exploration fort périlleuse. On n'en avait peut-être jamais fait d'aussi pénible pour les sciences, dit la Pérouse, et aucun des savants, soit anglais, soit allemands ou russes, qui avaient voyagé au Kamtschatka, n'avaient tenté une entreprise si difficile.

Le P. Receveur résolut de visiter le volcan d'Avatscha, à huit lieues de la côte. L'aspect de la montagne la faisait croire inaccessible; on n'y apercevait aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus était extrêmement raide. L'intrépide naturaliste partit avec M. Bernizet,

(1) Lettre de M. de Langle, à la suite du voyage de la Pérouse, t. IV, p. 161-180.

ingénieur géographe, et l'abbé Mongez, physicien et aumônier de la *Boussole*. Huit cosaques furent commandés pour les accompagner dans ce voyage. On les chargea du bagage et des vivres, dont chacun s'était pourvu pour quatre jours. Ces guides ne devaient les conduire que jusqu'au pied du pic; car un préjugé aussi ancien peut-être que le Kamtschatka faisait croire aux habitants du pays qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer ceux qui ont la témérité d'y monter. Les cosaques se flattaient sans doute que les physiciens français s'arrêteraient comme eux au pied du volcan. Mais ils devaient bientôt être détrompés.

La première station se fit au milieu des bois, à six lieues du port. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage. Il avait beaucoup neigé pendant la nuit, et, ce qui était pis encore, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan, dont les physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leur tente et allumèrent du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. Le P. Receveur et ses deux compagnons commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le bord même du cratère. Ils avaient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentaient des précipices très dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée sont des laves plus ou moins poreuses et presque à l'état de ponce; ils rencontrèrent sur le sommet des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe. Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolite assez beaux. Le temps fut fort mauvais. Leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil, excepté pendant quelques minutes durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatscha et les frégates françaises qui, de cette élévation, leur paraissaient moins grosses que de petites pirogues. Leur thermomètre était à deux degrés et demi au-dessous de la glace, et différait de douze degrés de la température de la mer.

Toutes ces difficultés n'avaient fait qu'accroître leur zèle, et ils résolurent de recommencer le lendemain si le temps était plus favorable. Ils descendirent de la montagne, et arrivèrent à leurs tentes quand la nuit était commencée. Leurs guides avaient déjà fait des prières pour eux et

avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyaient plus nécessaires aux morts. Le gouverneur, informé, au retour, de cette précipitation des cosaques, leur fit donner cent coups de bâton, avant que les Français aient pu demander grâce pour eux.

La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse ; la neige redoubla, et il ne fut pas possible de songer à l'exécution du plan de la veille. Le P. Receveur et ses deux compagnons rentrèrent le soir même au village d'Avatscha (1).

A la fin de septembre 1787, l'expédition française se remit en mer, se dirigeant vers les régions du sud, et au mois de décembre les deux frégates arrivaient aux îles des Navigateurs. C'est là qu'eut lieu un événement tragique, prélude de plus grands malheurs, et où le P. Receveur reçut une blessure. L'aspect enchanteur de ces îles avait charmé les navigateurs français. Ils s'étaient mis en rapport avec les insulaires, et malgré l'air de férocité empreint sur leur physionomie, ils espéraient en tirer sans danger toutes les provisions nécessaires à l'équipage. Dans ce but, le capitaine de Langle, accompagné de soixante hommes, s'était dirigé, avec quatre embarcations, du côté d'un charmant village qu'on apercevait de la mer. Par précaution, il fit armer tout le monde de fusils et de sabres, et six pierriers furent placés dans les chaloupes. Du reste, l'air de gaité et de confiance qui régnait dans les marchés qu'on faisait avec les sauvages inspirait toute sécurité aux Français. On descendit sur le rivage, et on s'établit dans le meilleur ordre pour remplir les pièces à eau. Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Au lieu de deux cents habitants qu'on avait rencontrés en arrivant, il y en eut bientôt plus de mille. La situation devenait embarrassante. M. de Langle rentra dans ses chaloupes avec son détachement, et se posta en avant avec son fusil. Aussitôt une grêle de pierres, lancées à une très petite distance et avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans le canot. M. de Langle fut renversé du côté de babord, et plus de deux cents Indiens se jetèrent sur lui et le massacrèrent à coups de massue. Les blessés qui purent se sauver à la nage gagnèrent les autres chaloupes qui étaient restées à flot, et sur soixante et un hommes qui composaient l'expédition, quarante-neuf furent sauvés. De ce nombre était le P. Receveur, qui avait reçu une forte contusion à l'œil. Quelque temps après, il écrivait à son frère : « Dispensez-moi d'entrer dans aucun détail sur

(1) Voyage de la Pérouse. On ne connaît que deux éruptions du volcan d'Avatscha, la première en 1787 et la seconde en 1778.

une si triste journée, où j'ai vu notre capitaine, le vicomte de Langle, et le chevalier de Lamanon, assommés par ces peuples féroces et ingrats. Les dix autres victimes sont des matelots et des soldats. Je ne vous aurais rien dit de ce malheur, si je n'avais craint que vous n'apprissiez, par les papiers publics, que j'étais présent à cette scène d'horreur, et que j'y ai été blessé, mais très légèrement. Ainsi, quoi que l'on puisse vous dire sur mon compte, vous pouvez être parfaitement tranquille. Mes blessures, qui étaient fort peu de chose, ont été guéries au bout de sept ou huit jours (1). »

La Pérouse se hâta de quitter ces lieux, et le 26 janvier 1788, il jetait l'ancre devant Botany-Bay. C'est de ce pays que l'aumônier de l'*Astrolabe* écrivit sa dernière lettre, le 7 février. Elle était adressée à son frère et ne précéda sa mort que de quelques jours. « Je vous ai écrit, lui dit-il, du Kamtschatka au mois de novembre 1787, croyant que c'était la dernière fois que je serais assez heureux pour vous faire parvenir de mes nouvelles. Je n'espérais pas alors que les Anglais seraient déjà arrivés sur la côte de la Nouvelle-Hollande, avec la colonie qu'ils y fondent. Leur projet était de se fixer dans la Baie-Botanique, où Cook avait relâché dans sa première expédition. Mais ayant trouvé, à trois lieues plus au nord, une autre baie, appelée Baie-Jackson, plus commode, ils s'y sont établis. Ils sont venus nous visiter, et comme un de leurs bâtiments repart pour l'Europe sous peu de temps, je hasarde cette lettre, incertain si vous la recevrez avant mon arrivée.... En quittant la Nouvelle-Hollande, nous allons faire route pour l'Ile-de-France. Il nous reste peu de peuples à visiter, et ils ne sont pas cruels et sauvages comme ceux que nous venons de voir dans la mer du Sud. Notre retour en France aura lieu au printemps de 1789 et peut-être plus tôt. Ainsi, écrivez-moi à Brest ou à Rochefort. Vous ne vous faites pas d'idée de l'empressement que j'ai de revoir ma chère patrie, et d'apprendre des nouvelles de mes parents et amis.... Adieu, mon cher frère, aimez-moi comme je vous aime. »

Cette lettre devait être un adieu suprême. Dix jours après (le 17 février), le P. Receveur expirait à Botany-Bay, entre les bras de son compagnon et ami, l'abbé Mongez. Il fut enterré sur la rive septentrionale de la baie, et la Pérouse lui fit dresser un tombeau que les naturels du pays renversèrent, après le départ des Français. Mais le gouverneur de la nouvelle colonie anglaise, le commodore Philipp, ayant été informé de cette profanation, envoya un détachement avec ordre de rétablir ce monument

(1) Lettre de Botany-Bay, 7 février 1788.



funèbre. On fixa sur un arbre, près de la tombe, une plaque de cuivre portant l'inscription suivante, qui avait été précédemment gravée sur la pierre tumulaire :

HIC JACET L. RECEVEUR E. FF. MINORIBUS GALLIE,  
SACERDOS, PHYSICUS IN CIRCUMNAVIGATIONE MUNDI  
DUCE DE LAPEYROUSE. OBIT DIE 17 FEBRUARII,  
ANNO 1788 (1).

La Pérouse avait perdu ses plus chers amis et ses plus braves officiers. Les derniers documents qu'on a de lui sont des lettres de Botany-Bay, datées aussi, comme celle de Receveur, du 7 février 1788, et dans lesquelles il annonçait son prochain retour en France. Depuis ce jour, on n'eut plus aucune nouvelle de lui ni de ses deux frégates. Son sort resta enveloppé de mystère jusqu'à ce que le capitaine anglais Dillon découvrit, au nord des Hébrides, les débris de son naufrage, près de l'île de Vanikoro.

La France et même toute l'Europe s'était émue de ce grand désastre. Pendant un demi-siècle, on recueillit avidement les moindres bruits qu'apportaient les navigateurs venus de ces régions lointaines. Il nous a semblé que le P. Receveur était digne aussi d'avoir sa part dans cet intérêt puissant qu'ont excité les compagnons du malheureux la Pérouse. Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût aussi à la gloire. Et cependant son nom n'est mentionné dans aucune histoire de la Franche-Comté. J'ai cru faire acte de vrai patriotisme en rappelant le souvenir de cet homme de bien, convaincu qu'il n'y a jamais trop d'exemples pour nous rappeler le dévouement à l'humanité, l'amour de la science et le zèle pour la religion.

J.-M. SUCHET.

(1) Notes extraites d'un vieux registre dans lequel Antoine-Alexis Receveur, frère du cordelier et maire de Noël-Cerneux, a recueilli quelques documents relatifs à son frère. Ce dernier document est indiqué comme tiré d'un voyageur anglais qui était à la Baie-Botanique le 17 février 1788. — Alexis Receveur est mort en 1811. La *Biographie ancienne et moderne*, publiée à Paris en 1846, *Supplément*, t. LXXVIII, p. 395, rapporte d'une manière un peu différente la mort de Receveur. On y dit qu'il fut massacré avec dix-huit autres, notamment les frères la Borde, par les naturels du pays. On y cite le *Journal de Paris* du vendredi 26 juin 1789. Cette notice ajoute que le P. Receveur avait réuni d'immenses matériaux pour un ouvrage qu'il devait publier, et qui sont perdus. C'est par erreur qu'on y dit qu'il était de l'ordre des Minimes, puisqu'il est formellement inscrit avec le titre de cordelier dans la liste des officiers de l'*Astrolabe*.

## ACHILLE DE JOUFFROY <sup>(1)</sup>,

MILITAIRE, ÉCRIVAIN, INGÉNIEUR.

---

Le fils aîné de l'inventeur du pyroscaphe, Achille de Jouffroy, était doté magnifiquement d'aptitudes diverses dont une seule aurait suffi pour faire sa fortune; cependant, il mourut pauvre comme son père, ayant perdu dans la fondation d'un établissement métallurgique dont il voulait doter la France, ou consacré aux expériences scientifiques, des profits laborieusement acquis. Entraîné par les événements de son temps, il fut soldat sous l'empire; journaliste, littérateur, poète, historien, pendant la restauration; après la révolution de 1830, quoiqu'il n'eût jamais été lié à la branche aînée des Bourbons par des fonctions publiques, il se fit une retraite en s'adonnant presque exclusivement à l'étude des sciences mécaniques.

J'ai recueilli de la bouche même de Jouffroy, dans les causeries intimes d'une amitié de trente ans, les principaux événements de sa vie; j'ai contrôlé et complété mes souvenirs au moyen des renseignements mis à ma disposition par son beau-père, M. le colonel de Posson, qui, à l'âge de 87 ans, malgré les blessures et les infirmités rapportées de sa glorieuse carrière, n'a pas cessé d'être un type des qualités aussi solides qu'aimables du cœur et de l'esprit.

Achille-François-Eléonore naquit à Ecully-lez-Lyon, le 20 janvier 1785, de messire Claude-François-Dorothée, marquis de Jouffroy d'Abbans, inventeur du pyroscaphe, et de dame de Pingon de Vallier; à l'âge de sept ans, on lui donna pour précepteur un ecclésiastique d'un grand mérite, nommé Blond. Les parents de Jouffroy s'étaient prononcés aux états provinciaux pour la suppression des privilèges de la noblesse; mais la

(1) Extrait de la notice lue, le 6 avril dernier, à la Société littéraire de Lyon, par M. le marquis de Bausset-Roquefort.

révolution, passant des réformes applaudies en 1789 au régime de la Terreur, les força d'émigrer; son père et son oncle, le prince de Saint-Mauris-Montbarrey, colonel du régiment de Monsieur, allèrent offrir leurs services aux princes français à Coblenz. L'abbé Blond dut bientôt s'éloigner de la France avec son élève; ils se rendirent d'abord à Ettenheim, où se trouvait la légion de Mirabeau, dans laquelle M. de Jouffroy père avait été incorporé, ensuite à Fribourg, qui offrait toutes les ressources désirables pour l'éducation. Il rencontrèrent en Suisse le prince de Montbarrey, grand-oncle d'Achille de Jouffroy, ancien ministre de la guerre (de 1777 à 1780), sa grand'tante paternelle, chanoinesse du chapitre de Baume-les-Dames, d'autres religieuses et religieux expulsés de leurs pieux asiles au nom de la nation et du salut public, des prêtres et de nobles familles n'ayant conservé la vie qu'en abandonnant leurs biens. Dans ces temps néfastes, la piété, la vertu, la fortune, marquaient les victimes; les prisons et les échafauds avaient remplacé les sanctuaires profanés et les autels renversés; chaque jour on apprenait l'exécution d'un parent, d'un ami et d'un grand nombre de personnes de toutes conditions; parmi les émigrés, beaucoup succombaient aux chagrins et aux privations ou allaient offrir leur tête au bourreau en rentrant en France; le colonel de Saint-Mauris-Montbarrey étant revenu à Paris, fut condamné par le tribunal révolutionnaire en 1794; son père mourut de douleur à Constance peu de temps après.

L'impression profonde de ces calamités sur l'esprit du jeune Jouffroy ne s'effaça jamais; le bivouac d'Ettenheim resta dans sa mémoire comme la pieuse légende de loyaux chevaliers se dévouant pour délivrer la patrie des monstres qui déchiraient son sein. Aussi, lorsqu'il reçut un brevet de sous-lieutenant à la suite dans l'armée de Condé, brevet signé des frères du roi, contresigné par le comte de Mirabeau et par le maréchal de Broglie, cette distinction honorifique lui parut le plus beau titre de noblesse et lui inspira une ardeur nouvelle au travail. Ses progrès furent si rapides, que son éducation aurait pu être terminée en quatre ou cinq ans; néanmoins, en continuant d'étudier pendant dix ans, il apprit avec plus de fruit qu'on ne le fait généralement les langues latine, grecque, allemande, anglaise, italienne, ainsi que la littérature, l'histoire et les mathématiques. En 1802, il revint dans sa famille rentrée de l'émigration et retirée au château d'Abbans, préservé de la confiscation par un parent resté en France.

Achille de Jouffroy atteignait alors sa dix-septième année; initié par son père aux travaux mécaniques, il apprit à tourner, à forger, à polir, à

manier toute sorte d'outils avec l'adresse des ouvriers les plus habiles ; c'était à la fois un délassement agréable, un exercice salutaire, un apprentissage utile, qui développaient ses dispositions aux inventions mécaniques dont un auteur doit pouvoir exécuter lui-même les modèles. La conscription de 1804 vint l'arracher à ses occupations ; il en éprouva un vif chagrin, mais l'idée d'aller défendre son pays adoucit les regrets de quitter sa famille. Il rejoignit le 106<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, cantonné dans les Etats vénitiens, traversa rapidement l'école de soldat et de peloton ; puis, moins assujéti, il employait les moments de loisir chez un tourneur de chaises et de tuyaux de pipes, pour lequel son adresse était une bonne fortune.

Un dimanche, à l'inspection, la musique du régiment ne se fit pas entendre, les instruments étaient presque tous hors de service, et dans le village, il n'y avait aucun ouvrier capable de les réparer. Le major demanda si parmi les conscrits il ne se trouvait pas un luthier ou tourneur pouvant se charger des réparations ; Jouffroy ayant été désigné, le capitaine de la musique reçut l'ordre de s'entendre avec le tourneur de chaises pour la location des outils et la fourniture de tout ce qui serait nécessaire. Le dimanche suivant, les instruments remis à neuf firent entendre des sons harmonieux, le major félicita Jouffroy devant le régiment et lui promit les galons de caporal à la première bataille, s'il se montrait aussi brave soldat qu'habile ouvrier. La campagne de 1805 s'ouvrit bientôt, le 106<sup>e</sup> eut à combattre à l'avant-garde, Jouffroy s'y distingua par son courage et reçut une balle dans la cuisse gauche. Il était à l'hôpital de Palma-Nova depuis plusieurs mois, lorsque M. de Mazade, commissaire ordonnateur, passant la revue de l'hôpital, s'informa s'il n'y avait pas quelque convalescent sachant écrire correctement ; tous les malades exclamèrent à la fois que Jouffroy écrivait toute la journée et qu'il devait être *fameusement habile*. Dans ce moment Jouffroy, accroupi sur sa couchette, traçait des courbes et avait autour de lui des feuilles de papier couvertes de formules algébriques ; la proposition qui l'éloignait de la société des soldats fut acceptée avec empressement. Le commissaire, voyant un jeune homme de famille, d'une éducation distinguée, le fit placer dans son cabinet, l'admit à sa table et lui accorda sa confiance. Quelques mois après, la paix de Presbourg donna Venise à l'empereur ; le commissaire, appelé dans cette ville, y emmena son secrétaire, qui fut heureux de pouvoir visiter les beautés artistiques de la reine de l'Adriatique.

Un jour, à l'entrée du port, Jouffroy considérait une vingtaine de plongeurs, rapportant de temps en temps du fond de la mer quelques

minces débris de bois; on lui apprit qu'à une époque fort ancienne une galère de grande dimension, ayant coulé en cet endroit, n'avait jamais pu être relevée, et que les navires d'un fort tonnage n'entraient dans le port qu'en s'exposant à de graves avaries; depuis deux ans, on s'efforçait d'enlever les plats-bords de la galère pour abaisser d'autant la profondeur de la mer, mais les résultats de ce pénible travail étaient insignifiants. Jouffroy, méditant sur les moyens de dégager l'entrée du port, oublia son bureau et n'y rentra que trois heures plus tard que de coutume. Le commissaire, d'abord inquiet, puis mécontent, le menaça de le renvoyer au régiment; mais il fut apaisé lorsque son secrétaire lui eut expliqué qu'il se faisait fort de mettre à flot la galère tout entière en un mois et à peu de frais, à la seule condition qu'après la réussite on lui accorderait son congé définitif du service militaire. La vie de soldat, la balle dans la cuisse, le séjour à l'hôpital et l'attente prolongée des galons de caporal, avaient singulièrement refroidi l'ardeur martiale du conscrit de 1804.

Les autorités de la ville et le commandant du port repoussèrent d'abord comme une mauvaise plaisanterie la proposition du jeune soldat; ce ne fut pas sans peine que le commissaire obtint qu'on l'entendit et qu'on mit à sa disposition les ouvriers et les objets nécessaires. Dès le lendemain, Jouffroy était à l'œuvre; le moyen qu'il avait conçu consistait à entourer la coque de la galère submergée, au-dessous de la ligne de flottaison, d'un fort câble auquel seraient fixées des poulies de deux en deux mètres de distance, afin d'y amarrer des barriques vides, en quantité suffisante pour faire contre-poids. Lorsque la galère commença à se détacher du fond de la mer, le travail ayant été suspendu, les autorités et les notabilités de la cité furent convoquées pour assister à la mise à flot; la population entière accourut sur les quais, et la mer se couvrit de gondoles. Jouffroy avait fait préparer d'avance des barriques vides, disposées de façon à pouvoir être immergées à côté de celles qui l'étaient déjà, ce qui détermina l'ascension, annoncée par un craquement sourd suivi de l'apparition du chapelet de barriques exhaussant la galère, saluée par les acclamations de trente mille spectateurs. Des ouvriers armés de pelles procédèrent aussitôt à l'enlèvement du sable, tandis que cinquante pompes étaient installées; le soir du même jour, l'entrée du port était libre et la galère amarrée dans l'intérieur. L'opération avait duré en tout trente-deux jours; il en fut rendu compte au prince Eugène, viceroy d'Italie, et, huit jours après, Jouffroy reçut sa libération du service militaire; néanmoins il continua ses fonctions de secrétaire auprès du

commissaire, devenu son ami. Au mois de février 1806, le comte de Lauriston, aide de camp de l'empereur, vint rétablir les services de la marine à Venise; Jouffroy fut chargé, en qualité d'ingénieur directeur, d'organiser à l'arsenal les ateliers de mécaniques, de boussoles, de modèles, de fonderie, etc. Dans ces nouvelles fonctions, son habileté, son activité, sa probité, l'aménité de ses manières, lui acquirent une grande considération et des amis qui lui restèrent fidèles. Il construisit deux beaux navires : la *Princesse-Auguste*, brick de 20 canons, et le *Rivoli*, vaisseau de 74 canons.

Au commencement de 1810, l'empereur voulant former dans le golfe de Venise une division navale franco-italienne, le commandant Dubourdieu se rendit de Toulon à Milan pour recevoir les ordres du vice-roi; tous les navires disponibles furent réunis à Venise et conduits à Ancône, port de rassemblement. On prit la mer au mois d'octobre pour aller détruire les établissements que les Anglais avaient formés à l'île de Lissa; la division navale revint ensuite hiverner à Ancône.

L'année suivante, l'ordre fut donné de s'emparer de l'île de Lissa et de s'y fortifier; en conséquence, on embarqua 550 hommes de la garde italienne commandés par le colonel Giffinga, aide de camp du vice-roi, 50 ouvriers de la marine sous la direction de Jouffroy, des pièces de campagne avec leur matériel, etc.

L'escadre se composait de trois frégates françaises, la *Favorite*, la *Flore*, la *Danaé*, et de sept bâtiments italiens, la frégate la *Couronne*, les corvettes la *Bellone* et la *Caroline*, le brick la *Princesse-Auguste*, un chibouk, deux goëlettes. Dubourdieu arbora le guidon du commandement sur la *Favorite*. L'escadre appareilla le 11 mars dans l'après-midi; le 13 au matin, les embarcations envoyées en reconnaissance revenaient sans avoir pu obtenir de renseignements sur la position de l'ennemi; mais quelques heures après, une frégate anglaise parut, suivie de trois autres qui vinrent se ranger en ligne de bataille. Aussitôt Dubourdieu donna le signal de branle-bas de combat et l'ordre de laisser arriver en forçant de voiles; la *Favorite* ouvrit le feu sur la frégate anglaise, portant pavillon de l'amiral Sidney-Smith, et le combat devint général. La victoire était disputée depuis trois heures avec un acharnement égal des deux côtés; la *Favorite* allait tenter pour la seconde fois l'abordage de la frégate amirale, lorsque celle-ci, filant vent arrière, lança une bordée qui désempara la *Favorite*, tua le commandant Dubourdieu, un enseigne, des matelots, blessa mortellement le second, deux aspirants et beaucoup d'autres; Jouffroy eut le bras gauche déchiré par un éclat; le désordre se mit



dans l'escadre, la *Bellone*, la *Couronne*, la *Princesse-Auguste*, tombèrent au pouvoir des Anglais, les autres bâtiments se réfugièrent à Lisine.

Jouffroy, resté seul vivant des officiers de la *Favorite*, prit le commandement, fit échouer la frégate, se hâta d'opérer le sauvetage des blessés, du restant de l'équipage, des soldats, des morts et des objets précieux; puis, ayant fait pratiquer une mèche à la soute aux poudres, il y mit le feu et s'éloigna rapidement; dix minutes après, la frégate volait en éclats devant les Anglais, qui s'avançaient pour la capturer. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts et pourvu aux soins que réclamaient les blessés, il ramena les survivants valides à Ancône; sa blessure négligée exigeait des soins et du repos. Dès qu'il fut rétabli, il se rendit à Milan auprès du vice-roi, qui le nomma directeur des mines de plomb argentifère et aurifère de Vico-Novo et Brasio, auxquelles Jouffroy joignit celles de charbon fossile de Monte-Carpione, qu'il découvrit; il passa deux ans dans cette position aussi agréable qu'indépendante, relevant immédiatement du ministre du royaume d'Italie. Lorsqu'il fallut combler les vides qu'avait faits dans tous les services la campagne de Moscou, Jouffroy fut appelé à remplir les fonctions de commissaire de guerre du deuxième corps d'armée à Udine, et attaché à la division Fraycinet pendant les campagnes de 1813 et 1814. La paix du 20 mai lui rendit la liberté; il avait servi onze ans, fait huit campagnes, reçu deux blessures; si l'on se rappelle les événements de la révolution qui présidèrent à sa première éducation, on jugera avec quelle joie il dut saluer la restauration du trône des Bourbons; cependant, l'impression du régime de la Terreur avait laissé dans son esprit l'horreur des excès qui empruntent le prétexte de l'intérêt public; il défendit la légitimité avec talent et conviction, comme principe d'ordre social et non comme le drapeau d'un parti réactionnaire; il appartenait à cette génération grandie au souffle magnétique de la liberté, animée d'un enthousiasme patriotique aux récits de nos victoires, qui, confondant les malheurs et les enseignements des mauvais jours, s'est trouvée identifiée avec les idées de progrès réalisés en 1789, répudiant les crimes qui en 1793 épouvantèrent l'humanité.

Au retour de Napoléon, le 20 mars 1815, Jouffroy publia une brochure politique intitulée : *Des idées libérales en France*, dédiée aux électeurs; cette brochure fut saisie, l'auteur rejoignit Louis XVIII à Gand et fit comme volontaire la campagne de 1815. Après les Cent-Jours, ses écrits le placèrent aux premiers rangs des écrivains politiques; en 1815 et 1817, il était un des rédacteurs du *Drapeau blanc* et du *Conservateur*; de 1816

à 1823, il fut directeur du journal *l'Etoile* (*Gazette de France*); en 1830, il fonda un journal intitulé le *Pour et le Contre*; en 1831 et 1832, il dirigea à Londres le journal français le *Précurseur*. De retour à Paris, il prit la direction du *Rénovateur* en 1833 et 1834, et de *l'Europe monarchique* en 1837 et 1838. Son nom figura pendant vingt ans parmi les collaborateurs de la publication hebdomadaire *l'Observateur* (marine et colonies). Plusieurs de ses brochures eurent un succès mérité, telles que les suivantes : *Conspiration du 19 août 1820*; — *Le nouveau ministère, 1829*; — *Avertissement aux souverains, Londres, 1831*; — *La foudre, 1839*, etc.

Entre les nombreux témoignages de sympathie qu'il reçut, il aimait à rappeler la lettre suivante :

« Bordeaux, 6 octobre 1821.

» Voici, Monsieur le comte, le petit présent que j'ai été chargé de vous  
» offrir ; je n'ai pas voulu attendre le départ de nos dignes députés pour  
» vous l'adresser, dans la persuasion que vous seriez empressé de pos-  
» séder un meuble ayant appartenu au président Montesquieu. Nous dé-  
» sirons, Monsieur le comte, qu'il vous parvienne le plus tôt possible ;  
» il figurera convenablement sur votre bureau, et, quoique vous n'ayez  
» pas besoin d'inspiration, l'usage de ce petit meuble ne peut qu'être  
» utile à vos excellents articles, par le souvenir du célèbre écrivain qui  
» y puisa la matière de tant de bons ouvrages.

» Veuillez joindre à ce souvenir, Monsieur le comte, celui de l'estime  
» particulière que votre conduite et vos talents ont inspirée aux héritiers  
» de l'homme qui illustra la France par ses ouvrages dans la carrière  
» que vous parcourez déjà avec tant de talent.

» J'ai l'honneur, etc.

» Signé : MAX DE MONTESQUIEU. »

En 1821, Jouffroy parut au congrès de Leybach, réuni pour aviser aux moyens de réprimer la révolution de Naples. En 1822, il accompagna le duc de Montmorency, ambassadeur extraordinaire au congrès de Vérone, où il remplit les fonctions de rédacteur des protocoles. L'empereur Alexandre, qui se connaissait en hommes, le distingua et lui donna des témoignages particuliers de bienveillance et de confiance. Voici comment Jouffroy racontait la décision du congrès relativement à l'intervention française en Espagne pour rétablir sur son trône Ferdinand VII, à qui l'insurrection militaire avait imposé une constitution. Louis XVIII voulait intervenir ; mais M. de Villèle, ministre des finances, craignant que la guerre ne fit baisser les fonds à la Bourse, suscitait des difficultés et

avait chargé Châteaubriand de combattre l'intervention. L'empereur Alexandre, qui était l'âme du congrès, partageait les vœux de Louis XVIII ; connaissant les dispositions de chacun des membres, il chargea Jouffroy de rédiger un protocole dans le sens de l'intervention ; le lendemain, à six heures du matin, il vint lui-même prendre le projet, le porta à la séance, pria le duc de Montmorency de le lire ; la lecture achevée, l'empereur reprit le papier en disant : C'est entendu , le congrès approuve. Châteaubriand se hâta de retourner à Paris, M. de Villèle lui-même se fit honneur de la décision, qu'il n'avait pas pu combattre ouvertement. Les offres brillantes de l'empereur Alexandre ne purent séduire Jouffroy ; le gentilhomme français ne voulut pas renoncer à servir son pays et son roi ; au retour de Vérone, il refusa un emploi élevé dans le ministère des affaires étrangères, afin de conserver son indépendance comme écrivain ; Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur, en lui assignant une pension de mille écus sur sa cassette.

La guerre d'Espagne fut promptement terminée , mais Ferdinand VII manquait des ressources financières indispensables pour affermir son autorité ; la révolution employait tous les moyens de le tenir sous sa dépendance, en empêchant qu'on lui fit parvenir des fonds ; le marquis de Croy-Chanel avait négocié un emprunt, Jouffroy trouva le banquier Guebard et parvint avec une audace habile à porter au roi d'Espagne le premier million. Après l'accomplissement de cette mission, il s'adonna plus particulièrement aux travaux industriels et scientifiques ; sa participation à la négociation d'un emprunt pour don Miguel, roi de Portugal, en 1832, et l'organisation à Rome, en 1834, d'une banque dont M. Rubichon avait obtenu le privilège, furent des opérations financières sans caractère politique ; la banque de Rome continue de rendre de grands services aux Etats pontificaux.

Jouffroy fit partie des réunions littéraires et scientifiques avec les hommes les plus éminents ; il concourut à la fondation des sociétés d'encouragement pour l'industrie nationale , des auteurs dramatiques et du Caveau ; il fit partie de celles des hommes de lettres, des antiquaires de Normandie et d'un grand nombre d'autres qui tinrent à honneur d'inscrire son nom sur leurs listes. Pendant qu'il gouvernait la banque de Rome, il fut reçu membre de la Société tibérienne des sciences, lettres et arts de cette ville , le 22 novembre 1834 , avec un éclat exceptionnel. Son discours, en langue italienne, qu'il possédait comme le français, fut imprimé dans les annales de l'Académie ; le vénérable et docte cardinal Micara, général des capucins, répliqua éloquemment au récipiendaire.

Malgré la multiplicité de ses travaux dans la presse quotidienne et dans les revues, Jouffroy trouvait le temps, grâce à la rapidité de ses conceptions et à la facilité de sa rédaction, de s'occuper de littérature, de poésie, d'histoire; il publia successivement: en 1818, *Le Vampire*, mélodrame dont Nodier fit le prologue, Piccini la musique, Carmonche la mise en scène; — *Maurice et Gusman, mœurs portugaises*, comédie en un acte, 1819; — *Les Bacchantes de Thèbes*, tragédie lyrique en un acte, 1819; — *Berthe, fille d'Alpadus, roi de Hongrie*, comédie lyrique en trois actes, 1820; — *Les Fastes de l'anarchie*, précis chronologique des événements mémorables de la révolution française, 2 vol. in-8°, 1820, ouvrage qui eut six éditions; — *Don Querido*, comédie en langue italienne et en vers, deux actes, 1825; — *Patelinos, mœurs espagnoles*, comédie en un acte, 1825; — *Le Revenant, mœurs du seizième siècle*, prologue, 1826; — *Les Suites du crime, mœurs italiennes*, un acte, 1829; — *Czerui-George*, drame en vers, deux actes, 1829; — *Le Gendre de Faust*, comédie lyrique, en vers, deux actes, 1829; — *Les Burkers, mœurs anglaises*, drame mêlé de chants, un acte, 1831; — *Le Choléra-Morbus, épisode de la guerre de Pologne*, Londres, 1832; — *La Saisie, ou le loyer échu*, comédie mêlée de chants, un acte, 1833; *Charles X à Holy-Rood*, nouvelle, 1833; — *Mes adieux à l'Angleterre*, satire en vers, 1833; — *La Conjuration d'Ardres en 1665*, nouvelle, 1834; *Jeune et vieille France*, nouvelle, 1835; — *Le château de Lueg*, nouvelle, 1834; — *Le Festin des morts*, nouvelle; — *Introduction à l'histoire de France, ou description physique, politique et monumentale de la Gaule, depuis l'an 900 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 448 de l'ère vulgaire*, 1 vol. in-fol., orné de 24 planches représentant les monuments celtiques, druidiques, romains, etc.; ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1839; — *Dictionnaire des erreurs sociales*, 1 vol. grand in-8° de 1,500 pages, 1852; — *Dictionnaire des inventions*, 2 vol. grand in-8°, 1854.

Je pourrais citer un nombre infini d'autres publications sorties de la plume de Jouffroy; il fit aussi des compositions musicales fort estimées pour piano, pour guitare, et des partitions. La littérature était pour lui un délassement plutôt qu'un travail; toutes ses œuvres avaient un caractère de simplicité naturelle, relevée par le charme du style.

Les travaux auxquels Jouffroy attachait le plus d'importance étaient relatifs aux mines, à l'industrie, aux arts mécaniques; il rédigea deux savants mémoires sur les mines de l'Italie (1812, *Annales des mines*); il fit paraître une description du bassin houiller métallurgique du Staffordshire (1818), et un rapport sur les mines des Pyrénées-Orientales

(1829). Pendant les années 1838, 1840, 1843, 1846, l'Académie des sciences, saisie de ses mémoires sur la navigation à vapeur et sur le système des chemins de fer, suivait ses expériences et encourageait ses travaux.

En 1824, Jouffroy avait conçu le projet d'enrichir la métallurgie française du système anglais de hauts-fourneaux à coke et à soufflerie à vapeur, alors encore inconnus dans notre pays; il fit construire l'usine sur une grande propriété lui appartenant, dans le département de la Loire-Inférieure, près de la Trappe de la Meilleraye; les produits en fonte douce qu'il obtint dès 1828, faisaient une concurrence avantageuse aux fontes anglaises; mais Jouffroy ne pouvait concentrer son existence dans une usine, il se laissa persuader de mettre l'entreprise en commandite; un gérant anglais dissipa les fonds des actionnaires, les charges absorbèrent la valeur de la terre et du matériel, qui avaient coûté un million à Jouffroy et qui furent vendus à vil prix. Ce désastre l'affecta vivement; depuis cette époque, son rêve constant, dans toutes ses inventions, était bien moins de conquérir une nouvelle fortune que de pouvoir rembourser intégralement les souscriptions dilapidées par le gérant infidèle, dont il était lui-même la grande victime.

Il existe à Paris une manufacture mue par la vapeur pour l'exploitation : 1° d'un appareil mécanique à sculpter le marbre, le bois, etc.; 2° d'un autre appareil produisant par feuilles la marqueterie la plus variée, en bois, ivoire et autres matières; ces appareils, de l'invention de Jouffroy, brevetés en 1837, ont fourni des produits admirés aux expositions de l'industrie.

Jouffroy inventa encore un système de constructions de mâts de vaisseau, par l'assemblage de pièces tirées d'arbres de faible diamètre, découpés et préparés par une machine à vapeur d'une grande simplicité. Cette invention deviendrait d'une grande utilité si des événements imprévus ne permettaient plus de tirer du nord de l'Europe les grandes pièces de bois servant à la mâture des vaisseaux; le mémoire et le modèle sont restés au ministère de la marine.

Le 15 novembre 1840, Jouffroy obtint un brevet d'invention pour un système de voitures à train articulé, rendant ces véhicules inversables, leurs mouvements plus doux, et permettant de tourner dans un cercle dont le diamètre n'excède pas la longueur de la voiture; cette invention reçut de l'Académie des sciences une approbation flatteuse.

Jouffroy consacra vingt années à la recherche des moyens d'appliquer la vapeur aux navires à voiles de toute dimension, de prévenir les acci-

dents sur les chemins de fer, de supprimer les grands travaux d'art des tunnels, et de rendre accessibles les localités montagneuses, que le système actuel laisse isolées des grandes artères de la vie sociale. Je ne puis mieux faire que de rapporter quelques passages des principaux rapports présentés à l'Académie des sciences, sur ces inventions remarquables, par les hommes les plus autorisés de ce corps savant, délégués pour suivre les expériences des perfectionnements proposés.

Le 4 mai 1840, MM. Arago, Charles Dupin, Poncelet et Séguier attestaient dans les termes suivants le mérite des perfectionnements concernant la navigation à vapeur :

« Fils de l'homme qui le premier réalisa pratiquement l'immortelle » pensée de Papin, M. de Jouffroy n'a pas cessé d'avoir les yeux fixés » sur l'œuvre de son père ; jaloux de faire des progrès de la navigation » à vapeur une gloire de famille, il s'efforce d'y apporter son contingent » personnel de perfectionnement..... »

Après avoir décrit le système proposé et rendu compte des expériences répétées avec une goëlette à quille de vingt mètres de long, cinq mètres de large et deux mètres de tirant d'eau, la commission terminait ainsi son rapport :

« Vos commissaires se plaisent à reconnaître tout ce que présente de » nouveau et d'ingénieux ce mécanisme, fruit de longues études, de per- » sévérantes méditations d'un ingénieur qui s'efforce de chercher les » conditions les plus convenables pour la solution de l'important pro- » blème de la navigation à vapeur. »

Le 2 novembre de la même année, une nouvelle commission composée de MM. Poncelet, Gambey, Piobert, Auguste Cauchy, rappelait que la gloire de l'invention de la navigation à vapeur appartient à la France, à la ville de Lyon, au marquis de Jouffroy.

La commission, après avoir exposé les avantages et les inconvénients des roues à aubes, comparativement aux palmes ou pattes de cygne que M. de Jouffroy plaçait à l'arrière du bâtiment, ajoutait :

« Nous aimons à croire que la vue de tous ces avantages déterminera » la marine française à faire en grand l'essai de ce système, et que, cette » fois du moins, la France ne se laissera pas ravir une découverte qui peut » devenir si utile à ceux qui les premiers auront su en profiter... Nous » pensons que ce système est très digne de l'approbation de l'Académie. » Conclusions adoptées. »

Le 15 mai 1843, M. de Jouffroy obtint un brevet d'invention pour un nouveau système de chemins de fer ; ce système fut l'objet de rapports à

la chambre des députés et à la chambre des pairs, qui ordonnèrent le renvoi au comité des chemins de fer, au ministre des travaux publics et au conseil des ministres. (*Moniteur universel*, 5 mai et 1<sup>er</sup> juin 1844.)

MM. Arago, Gambey, Piobert, Dufrénoy, Binet, Cauchy, délégués par l'Académie des sciences, apportaient le témoignage le plus concluant dans la séance du 2 novembre 1846. Je regrette que le cadre restreint de cette notice ne me permette pas de reproduire en entier le rapport de la commission sur une invention ayant pour objet la sécurité des voyageurs, la suppression des dépenses de grands travaux d'art et les intérêts d'un grand nombre de localités.

« Prévenir et diminuer le plus possible les graves accidents qui trop souvent compromettent la vie des voyageurs sur les chemins de fer, » tel est le but que M. de Jouffroy s'est proposé d'atteindre... » Suit l'explication du système et la description de la voie, des wagons, de la locomotive ; puis la commission ajoute :

« M. de Jouffroy, pour mieux faire ressortir les propriétés de son système, a réuni pour l'expérience les principales difficultés que l'on peut avoir à surmonter ; dans un espace fort resserré, il a fait construire une voie circulaire de 12 mètres 50 cent. de rayon, sur laquelle sont établis trois rails.

» Ce système, comparé à ceux qui sont généralement employés, offre une sécurité beaucoup plus grande ; les rebords des rails latéraux s'opposent d'une manière efficace au déraillement ; la sécurité est augmentée par la stabilité du système à laquelle concourt l'abaissement du centre de gravité des wagons ; enfin, la sécurité est encore accrue par l'emploi de divers trains et de deux mécanismes, dont l'un produit, quand un choc survient, l'enrayement spontané, tandis que l'autre permet au conducteur d'isoler les wagons, en les rendant indépendants les uns des autres.

» L'expérience réalisée sous nos yeux prouve qu'à l'aide du nouveau système, on pourra gravir des pentes de 30 millimètres par mètre et de plus fortes encore ; elle prouve aussi qu'en modérant la vitesse, on pourra parcourir avec moins d'inconvénients des courbes de petit rayon. Les facilités que présente à cet égard le nouveau système, tiennent surtout à la liberté que conservent dans leurs mouvements les roues, devenues plus indépendantes les unes des autres...

» ... On peut espérer que la faculté de gravir des pentes plus considérables et de tourner dans des courbes de petit rayon, permettra d'établir des chemins de fer dans les pays montagneux, sans recourir si



» fréquemment à la construction de tunnels et de viaducs qui occasion-  
» nent d'énormes dépenses...

» ... Il nous paraît désirable que l'auteur soit mis à même d'appliquer  
» ce système. Conclusions adoptées. »

Témoin moi-même, en 1846, des expériences faites à Paris, sous les yeux des savants les plus compétents de l'Académie et du corps des ponts et chaussées, je ne doute pas que l'invention de Jouffroy ne donne satisfaction au besoin social, en offrant la sécurité, l'économie et les facilités si désirables. L'application de cette invention eût permis d'établir sans tunnel un chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse ; elle répondrait à toutes les objections relatives à l'exécution, aux dépenses, au trafic, produites contre les projets d'un chemin de fer de Lyon à Fourvière, à Saint-Just et le long des rians coteaux de la Saône. La ville de Lyon, qui vit les premiers essais de navigation à vapeur, aurait encore la gloire de réaliser, dans le système des chemins de fer, l'application des perfectionnements les plus importants.

Depuis les expériences de 1846, si favorablement jugées par l'Académie des sciences, des perfectionnements nouveaux réalisés par l'auteur ont été brevetés le 9 juin 1861, au nom de ses trois orphelines ; cependant, un concours fatal d'événements politiques n'a pas permis les applications préparées en France et en Italie.

Le ministre des travaux publics, prenant en considération le vœu émis par l'Académie des sciences, avait concédé à Jouffroy, à ses risques et périls et à titre d'essai, une ligne entre Paris et Nogent ; des études étaient ordonnées simultanément pour relier les fortifications de Paris par le système Jouffroy ; la révolution de février 1848 ajourna indéfiniment toutes les grandes entreprises ; quatre ans après, lorsque le gouvernement put reprendre les travaux d'utilité publique, les compagnies puissantes, qui offraient plus de garanties, obtinrent les concessions des nouvelles voies ferrées.

Le gouvernement sarde ayant annoncé le projet du chemin de fer à travers les Alpes par le Mont-Cenis, Jouffroy proposa d'exécuter ce chemin sans tunnel, en construisant, sur certains points, des galeries couvertes, ou d'autres travaux propres à garantir des raffales et des avalanches. Il s'engageait à établir une voie, moyennant 40,000 francs par kilomètre, non compris le matériel roulant, les terrassements et autres travaux, d'ailleurs peu dispendieux, en suivant la route actuelle sur une largeur de quatre mètres. Cette proposition offrait une économie de plus de 80 %, comparativement à la dépense de 50,000,000 que nécessite le

percement du Mont-Cenis, dont la durée dépassera douze ans, si toutefois les eaux, qui gênent de plus en plus les travailleurs, et des obstacles imprévus, ne font pas surgir des impossibilités ou de plus grandes difficultés. Jouffroy se rendit à Turin en 1856 ; mais un Anglais, appuyé par son ambassadeur, l'avait précédé ; le percement du Mont-Cenis allait être soumis à la chambre des députés. M. de Cavour promit à Jouffroy la concession de la ligne de la Corniche, de Nice à Gênes et à la frontière du Modénais, et mit préalablement à sa disposition un vaste terrain près de la citadelle, pour expérimenter le système sur une voie de mille mètres, présentant toutes les difficultés indiquées par le programme... Il fallut recourir à l'Angleterre pour la fourniture du matériel ; ce ne fut qu'en 1858 qu'une portion de ce matériel fut livrée ; l'agitation qui précédait la guerre suspendit les travaux ; les terrains, prêts à recevoir la voie, furent affectés à un parc d'artillerie ; le 1<sup>er</sup> décembre de cette année 1859, Jouffroy mourait à l'âge de 74 ans, ne laissant à sa veuve et à ses trois filles que les embarras de la liquidation de sa belle entreprise. On lui fit de magnifiques funérailles ; l'ambassade de France y était représentée par le premier secrétaire ; l'ordre des Saints Maurice et Lazare y avait envoyé une députation des plus anciens chevaliers ; la voiture de M. de Cavour suivait le cortège ; la municipalité de Turin concéda gratuitement, à perpétuité, pour sa sépulture, le terrain sur lequel les orphelines ont fait élever un modeste monument.

Jouffroy avait épousé, le 4 mai 1824, demoiselle Marie-Augustine-Amélie de Gestas, comtesse chanoinesse de Bavière, dont il n'eut point d'enfants. Resté veuf peu de temps après, il épousa en secondes noces, le 2 novembre 1829, Marie-Christine-Antoinette-Fanelly, fille du colonel de Posson et de Louise de Nettancourt ; de ce second mariage naquirent quatre filles :

Louise-Migueline, tenue sur les fonts baptismaux par le roi de Portugal, don Miguel ;

Marie-Camille-Grégorine, morte en bas âge ;

Marthe-Jeanne-Louise-Catherine ;

Françoise-Jeanne-Michelle-Marie-Caroline.

Jouffroy, d'un naturel simple et communicatif, consultait sa femme dans ses travaux les plus importants et dans les situations les plus difficiles ; elle justifiait sa confiance par la rectitude de son jugement, l'élévation de son esprit et l'énergie de son caractère ; nulle autre n'eût été plus propre à faire son bonheur.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'étonnement et d'admiration

en considérant les travaux si divers exécutés par un seul homme, qui passait des dissertations politiques aux compositions littéraires, aux méditations scientifiques et aux occupations manuelles de l'ouvrier mécanicien ou forgeron.

Les premières impressions de Jouffroy, dès l'âge de quatre ans, s'étaient ouvertes aux aspirations de 1789, manifestées avec empressement par ses nobles parents et si cruellement déçues ; il vit sa famille dispersée, plusieurs de ses proches proscrits, jetés dans les prisons ou conduits à l'échafaud ; lui-même, à peine âgé de sept ans, dut aller chercher sur la terre étrangère le calme indispensable aux études qui forment l'homme et le citoyen utile. Lorsqu'un génie restaurateur eut rendu les temples au culte chrétien, rétabli l'ordre social et conduit la France à la réhabilitation par la gloire, le jeune gentilhomme acquitta vaillamment sa dette envers la patrie ; après la paix, il trouva les jouissances les plus vraies dans la culture des lettres ; les travaux scientifiques lui valurent des encouragements qui étaient des triomphes. Il y avait dans cette nature privilégiée le patriotisme du soldat français, l'imagination du poète, le talent du littérateur et de l'historien, la science du financier, la pénétration du diplomate, le génie des inventions mécaniques, l'adresse de l'ouvrier, les vues d'organisation des grandes entreprises et l'intuition admirable qui élevait toutes ces facultés à un haut degré. Invariablement fidèle à sa foi politique, jamais il ne se montra intolérant envers les opinions contraires ; comme son illustre père, l'inventeur de la navigation à vapeur, Achille de Jouffroy se tint loin des honneurs auxquels l'appelaient sa naissance et ses talents ; irrésistiblement attaché à la vie intellectuelle, qui n'est pas celle de la fortune, il conserva l'indépendance du génie et mourut pauvre.

Le Marquis DE BAUSSET-ROQUEFORT.



## LE PAPE ET LES ÉVÊQUES GALLO-ROMAINS.

---

Voici un article dont nous recommandons la lecture à ces gens ignorants ou légers que trouble l'encyclique du 8 décembre. Ils y verront que ce n'est pas d'aujourd'hui que nos évêques courbent un front docile sous le sceptre de Rome, et se permettent de tenir les prêtres et les fidèles sous le joug d'une exacte discipline.

D'abord il y a longtemps que le mal existe, si mal il y a ; il remonte aux premiers siècles ; il date de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui sépare les douze du reste des disciples, fait descendre d'abord sur eux seuls, au cénacle, l'Esprit qu'il avait promis d'envoyer, et fait de Pierre le prince des apôtres, le pasteur des pasteurs. Que les pauvres égarés qui rêvent la séparation du pape d'avec les évêques, ou celle des évêques d'avec leurs prêtres, relisent et étudient les Actes des apôtres : ils s'apercevront bien vite du rang que tient Pierre dans l'Eglise encore au berceau.

Cela dit, nous allons montrer ce que pensaient de l'autorité du pape les évêques gallo-romains, saints prédécesseurs de nos évêques si lâchement outragés par une presse anarchique.

Le pape Anastase était mort le 16 novembre 498 ; le diacre Symmaque avait été choisi pour le remplacer. Mais le patrice Faustus, désespérant de faire souscrire à Symmaque l'Hénotique de Zénon, lui avait opposé l'antipape Laurent, archiprêtre de l'Eglise romaine, antipape dont il se croyait sûr. Pour faire cesser ce schisme, on avait cru pouvoir recourir à Théodoric l'Amale, et le prince arien avait décidé que celui-là occuperait le siège apostolique qui avait été sacré le premier et élu par le plus grand nombre. Il se trouva que c'était Symmaque, et toute l'Eglise le reconnut. Quatre ans après, Faustus, furieux d'avoir échoué dans ses desseins, ralluma le feu de la discorde. D'accord avec le consulaire Probin, secondé par quelques membres du sénat et du clergé, il accusa Symmaque d'adultère, et lui reprocha d'avoir aliéné les biens de l'Eglise. En même temps il rappela Laurent, sa créature, et le schisme désola de nouveau Rome et l'Eglise. Théodoric, pressé par les sollicitations de Faustus et de Pro-

bin, se permit d'envoyer dans la métropole du monde un évêque visiteur, Pierre d'Altino. Indignés de cette étrange violation des privilèges de l'Eglise romaine, mais ne comprenant pas, à ce qu'il nous semble, toute l'étendue de la dignité et de l'autorité du souverain pontife, les catholiques demandèrent, avec le consentement de Symmaque il est vrai, que la cause de celui-ci fût déférée à un concile. Théodoric enjoignit donc aux évêques d'Italie de s'assembler à Rome, d'examiner les accusations et de prononcer entre le pape et Laurent. Les évêques refusèrent d'abord : « C'est au pontife romain, disaient-ils, qu'il appartient de convoquer le concile ; il n'y a aucun exemple qu'un pape ait été soumis au jugement des évêques ; il est le chef et le prince de tous. »

Théodoric alors leur montra des lettres de Symmaque : dans ces lettres le souverain pontife demandait lui-même la convocation du concile, et offrait de répondre aux accusations portées contre lui, mais avec cette restriction remarquable, si toutefois l'on jugeait convenable qu'il le fit. Les évêques s'assemblèrent à Rome, d'abord dans la basilique de Jules au mois de juillet 504, puis dans le palais Sessorius le 1<sup>er</sup> septembre suivant. Là, malgré les obstacles suscités par les schismatiques, malgré les menaces et les violences de Faustus, ils se prononcèrent en faveur de Symmaque. « Nous déclarons, disait leur décret, le pape Symmaque, évêque du siège-apostolique, déchargé quant aux homnies des accusations portées contre lui, laissant le tout au jugement de Dieu. Nous exhortons tous les fidèles à recevoir de lui la sainte communion, sous peine d'en rendre compte au tribunal du Christ. »

Lorsqu'on apprit dans les Gaules qu'un concile d'Italie avait entrepris de juger le pape, les évêques furent très alarmés, et chargèrent l'un d'eux, saint Avitus de Vienne, d'écrire à Rome et de protester au nom de tous. Avitus était trop évêque, trop éclairé sur les véritables intérêts de la foi, pour ne pas tenir par le fond des entrailles à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, à cette chaire apostolique à laquelle seule Jésus-Christ a promis l'infaillibilité. Tantôt dans ses lettres, tantôt dans ses homélies, il confesse la suprématie du saint-siège et célèbre les divins privilèges que Dieu, afin de maintenir l'unité dans la croyance et dans la discipline, a daigné accorder à Pierre et, en sa personne, aux souverains pontifes ses successeurs. Mais c'est surtout dans la lettre qu'au nom de tous ses frères dans l'épiscopat, il adressa au sénat romain, et aux sénateurs Faustus et Symmaque, qu'éclate son dévouement au saint-siège et son attachement aux prérogatives de l'Eglise romaine. Tous deux, Symmaque et Faustus, étaient patrices, tous deux ils

étaient consulaires ; le premier était beau-père de Boèce, l'autre descendait des Scipions. Voici cette lettre :

« J'aurais désiré, dit-il, que l'état des choses fût tel qu'il me fût permis de me rendre à Rome afin d'y rendre à Dieu et aux hommes les devoirs qui leur sont dus. Et, puisque depuis longtemps ce voyage a cessé d'être possible, nous voudrions qu'il régnât ici assez de sécurité pour que les évêques des Gaules assemblés pussent faire connaître à votre grandeur ce que, dans une cause qui *nous concerne tous*, il conviendrait de réclamer. Mais, comme l'état de cette province, morcelée par tant de royaumes qui ont, chacun, des limites infranchissables, ne nous permet pas de réaliser ce vœu, je me hâte de prier avec instance votre ordre très célèbre de ne point mépriser cette lettre, comme n'étant la pensée que d'un seul, parce que tous mes frères des Gaules m'ont chargé de vous l'écrire au nom de tous.

» Donc, pendant que la cause de l'Eglise romaine nous tenait dans l'inquiétude et dans la crainte, car nous comprenions que *la tête étant attaquée, tout notre ordre chancelait*, car nous sentions que l'accusation portée *contre un seul*, qui est le prince des évêques, si elle avait pu l'accabler, nous aurait *tous frappés*, quoiqu'on n'en voulût point à la multitude des évêques, on nous a apporté d'Italie le décret que les prélats italiens réunis dans la ville de Rome ont rendu au sujet du pape Symmaque.

» Bien que, à cause de l'assentiment d'un concile nombreux et vénérable, cette constitution soit digne de notre respect, cependant nous comprenons que le saint pape Symmaque, accusé d'abord au tribunal du siècle, devait plutôt s'attendre à être consolé que jugé par ses coévêques. Le Roi du ciel, il est vrai, en nous prédisant que les rois et les princes nous feraient comparaître devant eux, nous ordonne d'être soumis aux puissances de la terre ; mais ici, il n'est pas aisé de voir par quelle raison ou en vertu de quelle loi les inférieurs jugeraient leur supérieur. L'Apôtre nous crie qu'on ne doit pas recevoir l'accusation même contre un prêtre : que faut-il donc penser des accusations dirigées contre le chef de l'Eglise universelle, et comment sont-elles permises ? C'est ce que le vénérable synode a entrevu lui-même, puisque, dans son louable décret, il a réservé à l'examen de Dieu cette cause, que, soit dit sans blesser le respect qui lui est dû, il s'était presque témérairement chargé d'instruire ; il y indique à peine, en effet, que dans les choses reprochées au pape, il n'a rien découvert de fondé.

» Cela étant connu, comme sénateur romain moi-même, comme évêque,

» je vous demande instamment de n'avoir pas moins à cœur l'état de  
 » l'Eglise que celui de la république, de faire servir à nous protéger le  
 » pouvoir que Dieu vous a donné, et de n'aimer pas moins dans votre  
 » église le siège de Pierre que vous n'aimez dans votre ville la capitale  
 » du monde. Pensez-y avec la sagesse qui vous est propre ; si dans les  
 » autres évêques il y a quelque chose d'irrégulier, on peut le corriger  
 » sans péril ; mais, si *le pape de Rome est mis en doute*, ce n'est plus *seule-*  
 » *ment un évêque, c'est tout l'épiscopat qui semble vaciller*. Vous savez bien  
 » au milieu de quelles tempêtes d'hérésie et de quels vents battus nous  
 » conduisons le vaisseau de la foi. Si donc vous redoutez avec nous le  
 » péril, il convient que vous travailliez avec nous à défendre votre pi-  
 » lote. Quand les matelots se révoltent contre celui qui tient le gouver-  
 » nail, peut-on, sans les exposer au plus grand danger, céder à leur fu-  
 » reur ? Celui qui est à la tête du troupeau du Seigneur, rendra compte  
 » de son administration et de la manière dont il conduit les agneaux  
 » confiés à ses soins ; mais ce n'est pas *au troupeau qu'il appartient d'ef-*  
 » *frayer son pasteur, c'est au souverain juge, et à lui seul.* »

M. Ampère essaie d'infirmer la valeur du témoignage rendu par saint Avitus à la suprématie du saint-siège, en rapprochant de cette remarquable lettre les lettres aux patriarches de Constantinople et de Jérusalem. Mais, qu'on nous pardonne cette témérité, il n'a point été heureux dans ses argumentations, parce qu'il n'apporte à l'appui de sa thèse que des textes incomplets. Le système qu'il cherche à établir, est contredit non-seulement par l'histoire ecclésiastique, mais encore par les autorités qu'il invoque. Il n'est pas du tout exact de dire que saint Avitus ait admis l'égalité des sièges patriarchaux. Il est vrai qu'en écrivant à l'évêque de Constantinople, il s'exprime ainsi : « Au désir ardent que nous avons  
 » d'entretenir un prélat si distingué, l'illustre Laurent a encore ajouté  
 » en nous apprenant par ses lettres que tout cet orage qui troublait la  
 » tranquillité des peuples orientaux, est dissipé, et que brille maintenant  
 » la sérénité de la paix. Il nous écrit qu'entre vous et le pontife romain  
 » règne cette concorde qu'il convient à vous, comme aux deux princes  
 » des apôtres, de donner au monde. Peut-on appeler catholique celui  
 » qui ne se réjouirait pas de voir l'union rétablie entre les deux grandes  
 » Eglises que le monde regarde comme deux étoiles, comme les deux  
 » astres de la religion placés dans le ciel. »

Il me serait peut-être permis de ne voir dans ces lignes trop courtoises que ceci : saint Avitus, quoique peu renseigné sur les affaires de l'Orient, craignait ou pressentait le schisme qui, plus tard, déchirerait l'Eglise du

Christ, cette tunique sans couture qu'un seul peut et doit posséder. Quoi qu'il en soit, M. Ampère, poussé par le besoin de sa cause, se hâte trop tôt de conclure ; sans doute, sa conclusion aurait été tout autre s'il n'eût point oublié d'étudier ces phrases de la même lettre qui détruisent toute idée d'égalité. « Qui ne serait réjoui, dit Avitus, de la *guérison des infirmes* » et du maintien des autres dans la santé ? Qui ne serait réjoui, lorsque, » le reste des brebis étant sain et sauf dans le bercail, la *brebis qui s'était* » *égagée en suivant ses caprices*, rentre, au bruit de joyeux applaudissements, dans le bercail céleste ? Prenez garde que la *bête prophétique* » n'exerce ses ravages, si *Rome se sépare* de vous et *n'a pas les mêmes* » *sentiments*. Que le soleil vienne à se coucher sur votre discussion, et » c'est la *ruine de l'Orient*. » Comment, d'après ces phrases, croire que dans l'opinion de notre saint, le patriarche de Constantinople marchait l'égal de l'évêque de Rome ? Est-ce Rome qui, d'après le texte, est la brebis égarée dont on salue le retour au bercail ? S'il y a schisme, est-ce la ruine de l'Occident que redoute l'évêque de Vienne ?

Il est vrai encore qu'Avitus écrit au patriarche de Jérusalem : « Votre » apostolat exerce la primauté que Dieu lui a donnée, et vous vous appliquez à montrer, non-seulement par les privilèges de votre siège, » mais *par vos propres mérites*, que vous tenez le *premier rang* dans l'Eglise universelle : *quòd principem locum teneas*. »

Je pourrais demander d'abord ce qu'ajoutent à l'importance du siège les mérites de celui qui le remplit. Les vertus de saint François de Sales ont-elles fait de lui le patriarche de la Savoie et de la Suisse romane ? *Principem locum* ne pourrait-il pas signifier un rang principal, un des premiers rangs, et non le rang suprême, comme traduit M. Ampère ? Ensuite, *locum* doit-il s'entendre du siège ou de la ville dans laquelle ce siège est établi ? C'est à Jérusalem que se sont accomplis tous les mystères de la Rédemption ; Jérusalem est le berceau du christianisme ; elle est la ville sainte, la ville vénérée par excellence. L'évêque de Jérusalem est donc placé bien haut dans l'Eglise, à cause de ce qu'il y a de sacré dans sa ville patriarcale. N'est-ce point là ce qu'a voulu dire Avitus quand il écrit : *Quòd principem locum teneas* ? On voit dans l'histoire ecclésiastique que c'est l'importance sacrée de Jérusalem qui a valu, même un peu tard, le titre de patriarche à son évêque. Et la preuve qu'ici *principem locum* ne signifie pas le rang suprême, c'est que Victorius de Grenoble écrit à saint Avitus, son métropolitain : *Ille qui vobis constituit tenere locum principem*. Assurément, Victorius ne désignait que le lieu, que la ville métropolitaine, autrefois la seconde ville de l'empire



dans les Gaules. Notre saint semble insinuer lui-même que sa pensée est telle que nous l'entendons, lorsqu'il ajoute : « Votre siège est l'ornement du monde. » Le siège de Rome est autre chose ; il est le centre de l'unité, le siège dont il n'est pas permis de se séparer, sous peine de ruine.

Quoi qu'il en soit, et ceci me suffit de reste, ce n'est point du patriarche de Constantinople ni de celui de Jérusalem qu'il a écrit : « Nous sentions » que, la tête étant attaquée, tout notre ordre chancelait. Si le pape » de Rome est mis en doute, ce n'est plus un seul évêque, c'est tout l'épiscopat qui semble vaciller. »

Il ne nous est pas possible de croire à cette transformation qui, selon MM. Guizot et Ampère, s'est opérée dans les esprits du v<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup> siècle ; il ne nous a pas été donné de remarquer, en étudiant les faits de l'histoire ecclésiastique, comment on a passé peu à peu de l'idée de l'égalité des grands sièges à l'idée de la suprématie de l'Eglise romaine. Nous croyons savoir, au contraire, que dès le second, dès le premier siècle, le siège apostolique était regardé comme le centre de l'unité, l'Eglise de Pierre comme celle qui devait confirmer les autres dans la foi. Longtemps avant saint Augustin, ceci était admis : Rome a parlé, la cause est finie.

Ce n'est pas l'Occident seul, c'est l'Orient lui-même qui par ses synodes et par ses plus illustres docteurs proclame et vénère dans le pape l'autorité souveraine, l'oracle infallible de la vérité, le fidèle dépositaire de la tradition, l'inflexible gardien de la discipline. Un schisme s'élevait dans l'Eglise naissante de Corinthe ; le pape saint Clément y rétablit l'unité. Saint Cyprien, primat d'Afrique, veut adopter l'erreur des rebaptisants ; le pape saint Etienne menace de le retrancher de sa communion. C'est à Rome, auprès du pape saint Jules, que se réfugient le patriarche d'Egypte, saint Anathase, et les évêques persécutés par l'arianisme triomphant : car, disent Socrate et Sozomène, le pape Jules, en vertu de la primauté de sa chaire, les rendit à leurs Eglises désolées. Saint Jean Chrysostôme, à cause de la liberté de sa parole, est menacé par une impératrice et déposé par des conciles : à qui donc aura-t-il recours du fond de son exil ? Au pape, père et pasteur des évêques. Le concile général de Chalcédoine accorde au siège de Constantinople de magnifiques prérogatives ; il l'élève au-dessus des sièges d'Antioche et d'Alexandrie. Le patriarche est obligé d'y renoncer, parce que le pape, malgré les instances des pères et de l'empereur, refuse de les confirmer ; saint Léon casse les décrets du concile œcuménique. Les évêques d'Orient, pendant le grand schisme de Constantinople, s'adressent au pape, comme au seul qui ait le droit de décider

de la doctrine et de la juridiction. Et le pape, du temps de saint Avitus et avant, dépose les patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, frappe ceux de Jérusalem, et, remarquons-le bien, personne dans toute l'Eglise d'Orient ne lui conteste ce droit. Photius se condamnera d'avance, en insérant dans ses écrits les monuments qui attestent cette souveraine puissance des papes, et les actes, les canons des conciles qui ne l'établissent pas comme une innovation, mais la reconnaissent et la consacrent comme une chose qui était dès le commencement.

Tous ces faits et tant d'autres que l'on pourrait citer, prouvent-ils que, dans les premiers siècles, le pape n'ait été qu'un simple patriarche, n'ayant pas à s'occuper de ce qui se passait dans les autres grandes Eglises et n'exerçant de juridiction que dans l'étendue de son patriarcat. C'est parce qu'il est le successeur de Pierre, et non parce qu'il siège dans la ville des Césars, que le pontife romain s'élève au-dessus de tous les autres et les domine. Lorsque s'écroule l'empire d'Occident, et qu'il n'y a plus de Césars que sur le trône de Byzance, l'évêque de Rome déchue, prise d'assaut, livrée aux bandes d'Alaric, puis à la fureur du roi des Vandales, l'évêque de Rome est toujours le pape, le chef de l'Eglise universelle, et l'orgueilleux patriarche de Constantinople ne peut pas même revendiquer le second rang sans s'attirer les justes reproches, sans encourir l'indignation de ces serviteurs des serviteurs de Dieu, toujours prêts à sauvegarder la hiérarchie et à réprimer d'ambitieuses tentatives.

Tandis que saint Avitus, au nom de ses frères dans l'épiscopat, élevait la voix en faveur du saint-siège, qu'il croyait atteint ou menacé, il se voyait condamné par ce même siège dans ses prétentions de métropolitain. Dès l'an 397, les évêques d'Arles et de Vienne se disputaient la primauté. Vienne était l'ancienne métropole, mais Arles, depuis Constantin qui lui avait accordé de grands privilèges, était devenue la seconde ville des Gaules. Le concile de Turin n'avait rien décidé; il avait laissé aux deux métropolitains la liberté de s'attribuer, chacun dans sa province, les évêques des villes les plus voisines et le droit de visiter leurs diocèses. Vers l'an 450, le pape saint Léon, ayant trouvé que l'Eglise d'Arles et celle de Vienne l'avaient tour à tour emporté par l'étendue des prérogatives, avait partagé le différend; il avait soumis à l'évêque de Vienne les sièges de Valence, de Tarentaise, de Grenoble et de Genève; les autres villes de la Viennoise devaient appartenir au métropolitain d'Arles. Saint Avitus avait depuis obtenu du pape Anastase un règlement plus favorable à ses prétentions. Mais saint Eonius d'Arles et, plus tard,

saint Césaire s'étant plaints au pape Symmaque, celui-ci, malgré les réclamations d'Avitus, confirma le jugement de saint Léon par une lettre adressée à tous les évêques des Gaules. « C'est au siège apostolique, écrit » le pontife, qu'il appartient de maintenir la paix et l'union dans l'Eglise » universelle; or le moyen le plus efficace pour y parvenir, est de s'en » tenir aux anciens règlements. C'est pourquoi, à la requête de Césaire, » nous ordonnons que le partage fait par Léon soit observé, et que l'évêque » de Vienne n'ait juridiction que sur les églises de Valence, de Tarentaise, de Grenoble et de Genève, et que les droits dont l'évêque d'Arles » est en possession sur les autres églises soient maintenus et respectés. »

Avitus se soumit à cette décision, et la bonne harmonie ne fut plus troublée entre lui et saint Césaire. Cependant il resta de fait, sinon de droit, le chef et le régulateur des évêques de l'est et du midi de la Gaule; on accordait à sa science et à sa sainteté ce que l'on refusait à son siège. Ses lettres à Victorius de Grenoble, à Etienne de Lyon, à Constantin d'Octodurum et à un autre prélat qu'il ne nomme point, au comte Ansemunde, au roi Sigismond, nous le font voir sans cesse et partout occupé des intérêts de la foi et de la discipline. Comme tout évêque selon le cœur de Dieu, saint Avitus était plein de charité pour les clercs; il les assistait de sa bourse et de ses recommandations dans les voyages qu'ils entreprenaient : « Un prêtre, écrivait-il, de quelque lointain pays qu'il » vienne, n'est jamais étranger là où se trouvent des catholiques. » Il reprochait à Constantin d'Octodurum de retrancher des clercs de la communion de l'Eglise « pour des causes légères et qui ne regardaient que » le siècle : il ignore, disait-il, le prix de la communion celui qui peut » en éloigner quelqu'un sans en ressentir une vive douleur. »

Une loi de Valentinien II réservait au tribunal de l'évêque la cause des clercs, « parce que, portait l'ordonnance impériale, il n'est pas permis » de soumettre aux jugements du pouvoir temporel ceux qui dispensent » les choses divines. » Saint Avitus aimait ce privilège accordé aux clercs, et, dans l'occasion, il ne craignait pas de le rappeler, même aux évêques. C'est ainsi qu'il blâma sévèrement Constantin d'Octodurum de vouloir envoyer devant un tribunal séculier son frère et co-évêque Candidien, et d'avoir livré à des juges laïques un diacre que l'on n'avait pas craint de jeter dans une prison d'esclaves. « Voilà comment, s'écriait-il, vous » laissez périr la liberté ecclésiastique. » Mais s'il défendait, même contre les évêques, les privilèges du clergé de second ordre, il ne voulait pas que l'on souffrit chez les clercs l'esprit de révolte et d'ambition. Un prêtre avait entrepris sur les droits de Victorius de Grenoble, Avitus s'in-

digna de tant d'audace : « Frappez, écrit-il à l'évêque ; punissez sans » crainte et sans trouble d'esprit l'injure faite à Dieu et à vous. Veillez, » par une juste rigueur, à ce qu'il n'arrive rien de semblable désormais » mais. »

Quelle conclusion à tirer de ce travail ? Celle-ci : nos évêques, par leur dévouement au saint-siège, par le soin qu'ils apportent à maintenir la hiérarchie et à repousser toute doctrine, toute prétention dont elle aurait à souffrir, ne font que marcher sur les traces de leurs prédécesseurs gallo-romains. Ils sont serviles au regard du pape, ils sont despotes au regard des prêtres, comme saint Avitus, comme saint Césaire, comme tous les grands évêques des Gaules du v<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup> siècle. Leur conduite n'est pas une nouveauté, mais une tradition.

RICHARD-BAUDIN.



## M. HONORÉ MOURET,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES ENFANTS DE MARIE, A MONTSEUGNY.

---

L'année qui vient de finir a vu disparaître une de ces existences précieuses, dont on peut dire que tous les instants ont été consacrés à l'honneur de Dieu et à l'utilité du prochain. Cette existence pourtant n'a été marquée par aucune de ces actions d'éclat qui éblouissent le vulgaire; elle n'attire les regards par aucune de ces distinctions honorifiques que le mérite solide accepte, sans jamais les rechercher. Celui dont je veux esquisser la vie a été tout simplement un vrai prêtre.

M. Honoré Mouret naquit à Sauvigney-lez-Pesmes le 5 décembre 1798. Sa famille était pauvre, mais très chrétienne. Son père surtout s'était fait remarquer, dès les premiers jours de la révolution, par son zèle pour la religion proscrite et son attachement à la dynastie déchue. Le brave homme n'était pas assez fin politique pour comprendre comment la guilotine pouvait être un instrument de régénération sociale. En conséquence, à Robespierre et aux sanglants excès de la Terreur, il préférait Louis XVI et ses douces vertus. Une manière de voir si opposée aux idées courantes lui valut le surnom de *royaliste*, et sa tête fut mise à prix.

La naissance d'un fils qui devait être le seul fruit de son union, en le comblant de joie, servit encore à manifester l'inaltérable pureté de sa foi. Les divisions qui déchiraient la société civile avaient fait irruption dans le sanctuaire; le schisme déshonorait l'Eglise de France. Les prêtres assermentés profitaient de la tranquillité relative dont ils jouissaient pour entraver le ministère de ceux de leurs confrères restés fidèles au souverain pontife. Le *Royaliste* — comme on l'appelait — ne voulut pas recourir à ces mercénaires; il attendit des jours meilleurs, et ce n'est que deux ans après sa naissance que l'enfant reçut le saint baptême à Champvans-lez-Gray, de la main d'un prêtre catholique.

La jeunesse d'Honoré Mouret n'offre rien de remarquable : confiné

dans son village et livré tout entier aux plus rudes travaux agricoles, il n'avait d'autre préoccupation que de faire valoir de son mieux, avec son champ paternel, l'héritage de foi et de piété que ses parents lui avaient légué. Un jour, cependant, son esprit fut traversé par une idée singulière. « Si j'étais prêtre ! oh ! si je pouvais me donner tout entier à Dieu et à mes frères ! » L'humble jeune homme crut d'abord à une tentation d'orgueil ; puis, s'apercevant que cette pensée le poursuivait sans cesse, surtout aux heures de la prière, il ne put s'empêcher d'y voir une inspiration d'en-haut. Il avait 24 ans ; ses ressources pécuniaires étaient au-dessous du médiocre ; mais, malgré les difficultés qui semblaient s'opposer à la réalisation de ses vœux, il résolut de commencer ses études.

M. Coindet, curé de Dammartin (Jura), près de Sauvigney, avait ouvert dans son presbytère un de ces modestes pensionnats destinés à remplacer les écoles ecclésiastiques emportées par la tourmente révolutionnaire. Le jeune Mouret y sollicita une place, qui lui fut accordée. C'était chose curieuse, disent les contemporains, de le voir partir tous les jours avant le lever du soleil, pour le pensionnat de Dammartin, couvert des vêtements les plus pauvres, et emportant avec lui une nourriture à peine suffisante.

Grâce à une application soutenue et à des habitudes sérieuses, il fit de rapides progrès, et l'année suivante il put se présenter à Luxeuil. Cet établissement avait alors pour supérieur M. Bréard, respectable confesseur de la foi, non moins remarquable par sa science que par sa piété. Il accueillit son nouveau disciple avec bonté, et le logea dans le quartier du séminaire dit le quartier des *Espagnols* (1). C'est le nom qu'on donnait à cette phalange de jeunes hommes de bonne volonté venus de tous les points du diocèse, et décidés, avec la grâce de Dieu, à combler les vides causés par la persécution. Honneur à eux ! ils ont relevé les ruines du temple, ils ont montré ce que peut une volonté énergique dirigée vers un noble but.

Dix-huit mois plus tard, nous retrouvons Honoré Mouret assis sur les bancs de la théologie. A Besançon comme à Luxeuil, il reste un modèle de régularité et de travail ; déjà même il commençait à s'essayer aux œuvres du zèle. A cette époque de rénovation religieuse, les laïques rivalisaient d'ardeur avec les ecclésiastiques pour rétablir le règne de Dieu. On se souviendra longtemps, en particulier, des bonnes demoiselles

(1) On appelait ainsi ce quartier parce qu'il avait servi d'asile aux Espagnols réfugiés en France pendant les guerres d'Espagne.

Lombard, qui, par leur abnégation personnelle et leur générosité inépuisable, rappellent si bien les saintes femmes de l'Evangile ; une de leurs maisons avait été transformée en pensionnat. C'est là que demeurait l'abbé Mouret. Tout en suivant les cours du séminaire, il remplissait les fonctions de surveillant et de maître d'étude ; il fut même obligé de suppléer temporairement le professeur de rhétorique, M. Garessus, aujourd'hui supérieur du séminaire de Luxeuil, dont la robuste santé avait fléchi sous le poids de travaux excessifs.

Cependant un autre souci tourmentait notre jeune lévite. Il gémissait à la pensée que Sauvigny-lez-Pesmes, son pays natal, était privé de pasteur. En vain il multipliait ses démarches à l'archevêché ; toujours le même mot l'accueillait, ce mot si triste du divin Maître : « La moisson est » abondante, mais il y a peu d'ouvriers. Nous donnerons un curé à Sauvigny, répondit enfin un vicaire général, quand ce village aura donné » un prêtre au diocèse. »

Cet heureux moment ne devait pas se faire attendre ; au mois de décembre 1826, l'abbé Mouret recevait l'onction sacerdotale.

Au sortir de l'ordination, il fut envoyé en qualité de vicaire à Lyoffans. Le curé de cette paroisse, vénérable vieillard, avait rapporté de l'exil de glorieuses, mais bien pénibles infirmités. L'abbé Mouret fut son bâton de vieillesse et son ange consolateur ; il l'accompagnait à l'autel, le soutenait pendant la célébration des saints mystères, et lui prodiguait en secret ces soins délicats qui stimulent la piété filiale et ne rebutent que l'indifférence. Chargé, à peu près seul, du poids de l'administration, il pourvut abondamment aux besoins du culte, et trouva encore le temps de former quatre élèves qui sont tous devenus prêtres.

Non loin de Sauvigny se trouve une paroisse qui avait alors la plus fâcheuse réputation. Le mauvais esprit des habitants, leur grossièreté, le délabrement complet des édifices religieux, tout faisait de Montseugny un poste redouté. Il est à croire que la prévention, ici comme en tant d'autres circonstances, avait grossi les objets en attribuant à la masse de la population des résistances qui pouvaient n'être que le fait de quelques hommes mal disposés. Quoi qu'il en soit, tous les prêtres chargés successivement de cette paroisse s'étaient retirés découragés, après une courte apparition. Une position si difficile revenait de droit à l'abbé Mouret. Il y fut envoyé au mois d'août 1834.

L'accueil qu'il reçut de ses paroissiens, sans être hostile, revêtait un caractère de froideur dont la cause ne pouvait être ignorée. La commune de Montseugny avait alors à sa tête un homme qui se croyait dispensé

de toutes les lois, sous prétexte, sans doute, qu'il était chargé de les faire observer aux autres. Son peu de sympathie pour la religion et ses ministres était d'ailleurs amplement justifié par le dérèglement de sa conduite. Afin de mettre le curé dans l'embarras et de le forcer à se compromettre dès le début, ce déplorable magistrat résolut de se présenter comme parrain du premier enfant qui devait être baptisé. Mais il calculait mal ; le fils de l'ancien proscrit de 93 avait retenu de son père que si la prudence est une vertu, c'est à la condition de ne pas dégénérer en faiblesse. Il déclara donc nettement qu'il n'accepterait pas, pour caution du nouveau baptisé, un chrétien insolvable.

Le peuple aime et estime le courage. Les habitants de Montseugny, qui, au fond, n'éprouvaient pour leur magistrat que les sentiments qui lui étaient réellement dus, applaudirent à un acte de vigueur si heureusement placé, et reconnurent qu'ils pouvaient avec honneur s'en remettre à la conduite de leur curé. Celui-ci, de son côté, ne négligea rien pour augmenter encore la confiance qu'il s'était acquise ; et bientôt il jouit d'une influence incontestée.

Le territoire de Montseugny était pauvre et mal exploité. M. Mouret, qui avait été un excellent cultivateur avant de devenir un excellent prêtre, enseigna aux habitants à tirer un meilleur parti de leurs champs. La commune possédait de vastes landes de mauvaise qualité, dont elle ne tirait aucun profit ; M. Mouret trouva dans son expérience et son ingénieux dévouement le moyen de faire produire à ce désert un revenu considérable et assuré. Devançant de bien des années cette heureuse pensée du reboisement dont on se flatte tant aujourd'hui, et qui a déjà produit tant de discours, de rapports et d'ordonnances, mais encore si peu d'arbres, il détermina la commune à transformer ses landes incultes en forêts productives, et dirigea lui-même les plantations en choisissant avec beaucoup de sagacité les essences d'arbres les mieux assorties à la nature du sol. Aujourd'hui la commune de Montseugny lui doit une forêt mise en coupe réglée depuis plusieurs années.

L'abbé Mouret ne connut jamais les vaines fumées de l'amour-propre ; aussi ne profita-t-il de ces succès inespérés que pour propager la gloire de Celui qui daignait bénir si visiblement ses efforts. Sa première pensée, en arrivant dans la paroisse, avait été de remplacer l'ancienne église, devenue, par la succession des temps, ruineuse et trop étroite pour la population. Mais comment faire ? Il était pauvre, et les ressources communales étaient nulles. On vit bien, dans cette circonstance, que les habitants de Montseugny valaient mieux que leur réputation ; animés



par les exhortations et l'exemple de leur pasteur, ils se mirent courageusement à l'œuvre, et ne reculèrent devant aucun sacrifice de temps ni d'argent. La nouvelle église, commencée en 1833, fut livrée au culte deux ans après : c'est la première du diocèse qui ait été consacrée par M<sup>re</sup> Mathieu.

Tranquille de ce côté, le bon curé reporta sa sollicitude sur les écoles. Pour empêcher la réunion toujours dangereuse des enfants des deux sexes dans la même salle de classe, il n'hésita pas à prélever annuellement sur son modeste traitement la somme nécessaire à l'entretien d'une institutrice. C'est ainsi qu'il répondait aux accusations d'*obscurantisme*, si souvent et si témérairement lancées contre le clergé ; c'est ainsi que, laissant à d'autres la tâche facile d'exalter en paroles les bienfaits de *l'enseignement gratuit*, il le distribuait à ses propres frais.

La vertu ressemble au vice en un point ; comme lui, elle ne dit jamais : C'est assez ; tandis que l'un descend toujours, l'autre aspire à monter sans cesse. Le curé de Montseugny ne pouvait échapper à cette loi. L'insatiable ambition des saints le dévorait, et malgré les sacrifices qu'il s'était déjà imposés, il se considérait devant Dieu comme un serviteur inutile. Enfin, après mûre réflexion, il s'arrêta à une idée dont la réalisation devait absorber sa vie entière.

Si Dieu était plus connu, il serait aimé davantage ; si la religion dirigeait les actions des hommes, on verrait moins de désordre moral et de dissensions dans la société. L'influence de la femme surtout, qu'elle soit fille, sœur, épouse ou mère, est incalculable. Partant de cette idée, l'abbé Mouret résolut de fonder une communauté religieuse de filles destinées à l'enseignement, sous le nom d'*Enfants de Marie*.

Une personne du village, aujourd'hui sœur Marie-Joseph Durand, initiée la première aux projets de son curé, n'hésita pas à mettre à sa disposition tout son dévouement et quelque peu d'argent. Son exemple en attira plusieurs autres qui n'avaient à offrir à l'œuvre naissante que leur bonne volonté. Les commencements furent extrêmement rudes. Ces pauvres filles étaient obligées de demander à un travail continu, et parfois humiliant, leur pain de chaque jour : elles allaient à moisson, lavaient les lessives, gardaient les malades, ensevelissaient les morts ; on les voyait même rapporter sur leur tête le bois qui devait cuire leurs modestes aliments.

Et cependant, en 1841, l'abbé Mouret installait son petit troupeau dans l'ancien château des chevaliers de Malte, qu'il avait acheté et payé comptant ; en 1861, il devenait acquéreur de l'ancienne maison conven-

tuelle des capucins de Pesmes. Qui expliquera ce prodige? — M<sup>r</sup> le cardinal visitait, naguère, les lieux habités pendant trente-trois ans par le curé de Montseugny. A la vue de cette chaumière décorée du nom de presbytère, de cette chambre sans plancher, plus austère que la cellule d'un chartreux, de cette couche si dure, de cette simple table de bois qui portait un crucifix pour tout ornement, Son Eminence s'écria : « C'était un saint ! » Pour qui a le sens des choses de Dieu, cette explication descendue de si haut doit suffire.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que l'abbé Mouret put arriver à son but sans rencontrer d'obstacles ; pendant plus de vingt ans, au contraire, il marcha dans un chemin semé d'épines. Tantôt c'étaient ses confrères qui le dissuadaient de poursuivre une entreprise déclarée impossible ; tantôt c'étaient les gens du monde qui le calomniaient en présentant sous un jour odieux ses démarches les plus innocentes. Enfin, faut-il le dire, celles-là même qu'il avait enfantées à la vie religieuse abreuvèrent d'amertume ses derniers instants : de graves difficultés s'élevèrent entre lui et une partie des religieuses ; une opposition systématique entravait tous ses actes. La peine qu'il en ressentit, sans vaincre sa patience, triompha de sa nature, déjà épuisée par tant de travaux et de privations. Il succomba le 20 septembre de l'année 1864, à l'âge de 66 ans. Sa dernière parole fut : « Mon Dieu, je suis content de mourir pourvu que mes enfants vivent ! »

Le souhait du digne prêtre sera exaucé. M<sup>r</sup> l'archevêque a pris sous sa haute protection la communauté des *Enfants de Marie*. Le nombre des pieuses filles qui la composent s'élève déjà à 70. Quatorze paroisses de notre diocèse et trois paroisses du diocèse de Saint-Claude admirent tous les jours l'esprit de simplicité, de pauvreté et de dévouement dont font preuve les filles du curé de Montseugny dans leurs fonctions d'institutrices et de garde-malades.

Saint François de Sales a écrit quelque part : « En nostre aage le B. cardinal Borromée n'avait de science que *bien fort médiocrement* ; toutefois il faisait des merveilles. »

Il serait peut-être dangereux de médire de la science, à une époque où elle se considère comme l'unique reine du monde ; toutefois, nous n'avons pas jugé inutile de rappeler les merveilles que peut opérer, de son côté, l'amour de Dieu et des hommes.

8 janvier 1865,

A. Gousset, missionnaire.



## DE MARSEILLE A CANTON.

### LETTRES D'UN MISSIONNAIRE FRANC-COMTOIS.

---

#### IV.

A bord du *Cambodje*, en vue d'Aden, mardi 2 août 1864, 9 h. du matin.

MES CHERS PARENTS,

Depuis l'envoi de la lettre que j'ai écrite à M. l'abbé R... du milieu du désert de l'Egypte et que j'ai terminée à Suez, j'ai peu de choses à vous apprendre, sinon que notre traversée s'accomplit toujours très heureusement. Cependant quelques détails sur la vie que nous menons à bord du nouveau bâtiment qui nous a reçus à Suez, ne seront pas sans intérêt.

Notre embarquement sur le *Cambodje* s'est effectué il y a aujourd'hui huit jours, à six heures du soir, après une journée excessivement chaude. Un petit vapeur égyptien est venu nous prendre devant notre hôtel pour nous conduire à la rade, où stationnait le *Cambodje*. Le jour baissait rapidement; les musulmans, qui servaient de matelots ou de pilotes, commençaient à faire leurs prières et leurs prostrations, tournés vers l'Orient, et de petites barques, portant chacune un fanal, échelonnées le long du vaste canal d'eau douce qui conduit de Suez à la mer, nous indiquaient la passe et nous guidaient dans ce dédale de bancs de sable et d'écueils où il eût été très dangereux de s'égarer. Il était nuit complètement lorsque notre petit bateau accosta le *Cambodje*. Le commandant, les officiers et l'équipage nous reçurent fort bien et nous installèrent très commodément dans trois cabines. Ce ne fut que le lendemain matin vers onze heures que l'ancre fut levée. L'embarquement des dépêches, des marchandises et des nombreuses caisses de piastres que devait transporter notre bâtiment, avait duré toute la nuit et une

grande partie de la matinée suivante ; à onze heures, le signal du départ ayant été donné, nous voilà partis, voguant sur la mer Rouge.

Je vous ai parlé du *Saïd*, qui nous conduisit de Marseille à Alexandrie ; mais à côté du *Cambodge*, c'est une vraie coque de noix. Ce dernier, dont les dimensions sont colossales pour un paquebot-poste, a 100 mètres de long et plus de 15 de large. Jugez quelles promenades nous pouvons faire à bord. Et il est disposé de telle sorte que sans monter ni descendre d'escaliers, on peut faire, de plain pied, toute cette promenade d'un bout à l'autre. L'équipage est en rapport avec le bâtiment : 12 officiers et 198 hommes le composent. Mais quelle bigarrure dans cet équipage ! Hier nous avons assisté à la revue passée par le capitaine. Les hommes se trouvaient rangés sur deux lignes, l'une à babord, l'autre à tribord. En premier lieu étaient les domestiques en pantalon blanc et en habit noir à la française, et au nombre de 18. Ensuite venaient les mécaniciens dans leur costume de matelots, puis les matelots eux-mêmes dans la tenue que vous connaissez ; enfin, et c'est ici la partie la plus intéressante de la revue, 50 nègres et 24 Chinois. Les premiers étaient affublés d'une petite culotte blanche, puis d'une veste de même couleur, brodée de bleu ainsi que le pantalon, et marquée comme lui du chiffre des Messageries impériales. Ces pauvres nègres, dans ce simple costume, étaient encore trop gênés, et la sueur ruisselait de tous leurs membres. A côté d'eux se tenaient les 24 Chinois dans la tenue irréprochable de leur pays, c'est-à-dire revêtus de la tunique bleue et portant la queue longue d'un mètre et demi.

Vous me demanderez à quoi servent les nègres et les Chinois sur notre bâtiment. Je vous répondrai qu'avec les chaleurs de la mer Rouge, des Européens ne tiendraient pas au service des chaudières à vapeur et des fourneaux. Les nègres en sont chargés, et là ils se trouvent dans leur élément. Quant aux Chinois, ils font le service des chambres et de la salle à manger. Un certain nombre d'entre eux agitent, pendant les repas, d'immenses éventails disposés au-dessus des tables et destinés à donner de l'air aux convives. Vous aurez par là une idée de la chaleur que nous endurons depuis huit jours. Nous passons nos journées et nos nuits sur le pont, garantis des ardeurs du soleil par une double tente très épaisse. Les cabines sont inhabitables, il y fait régulièrement une chaleur de 35 à 40 degrés jour et nuit. C'est à peine si on a l'air nécessaire à la respiration. Quoi qu'il en soit, il est fort heureux que nous ayons un peu à souffrir de ce côté pour nous empêcher de nous amollir par cette vie si douce et si agréable que l'on mène à bord.

Avant-hier, le capitaine, M. de B..., dont je vous ai parlé à propos du voyage que fit le P. Lemée au mois de février, fit dire la messe sur le pont même du vaisseau. Un autel fut dressé près du grand mât, et comme le vent s'était levé le matin, on l'abrita par un immense pavillon tricolore placé au-dessus et sur les extrémités de l'autel. Des bancs furent alignés de chaque côté, et la cloche du bord annonça le commencement de l'office, pendant lequel plusieurs d'entre nous chantèrent quelques motets. Tous les catholiques y assistèrent, et ce spectacle laissa à tous une profonde impression de joie. Les jours ordinaires, nous disons la messe dans une vaste cabine que le commandant a mise à notre disposition.

Nous ne devons arriver à Aden que ce soir, mais un petit incident a fait hâter notre marche. Hier matin, un vapeur anglais qui fait le service des dépêches entre Suez et Bombay, et qui était parti trois quarts d'heure après nous de Suez, nous apparut à l'arrière avec l'intention manifeste de nous devancer. Sur ce, notre capitaine prend ses mesures pour éviter un *pareil déshonneur*. Durant toute la journée, les deux navires chauffèrent à toute vapeur, et sur le pont du nôtre, comme il s'y trouve plusieurs Anglais, on fit des paris sur celui qui arriverait le premier. Vers le soir, le bâtiment anglais avait gagné beaucoup; mais il semblait prendre une autre route que nous. Nos Anglais triomphaient; les matelots, et jusqu'aux noirs, semblaient désespérer; mais notre capitaine riait, prévoyant bien ce qui allait arriver. En effet, les Anglais prirent la mauvaise passe de l'île de Périm, et, vers onze heures du soir, ils étaient si loin derrière nous, qu'on n'apercevait plus leurs feux. Ce matin, grâce au jour, nous les avons revus, mais si loin que nous les devançons à Aden de plusieurs heures.

En parlant si longuement des choses qui me concernent, ne croyez pas que je vous oublie. Il n'est pas de jour où je ne me retrouve auprès de vous, le soir surtout, sur ce balcon de Chalezeule où sans doute vous vous réunissez encore comme autrefois. Au lieu des paisibles poissons qui viennent attirer vos regards, je suis distrait ici par les sauts des marsouins, et vos gentilles hirondelles sont remplacées pour moi par les mouettes et les goélands. Ces poissons et ces oiseaux me ramènent quand même auprès de vous, et ces pensées me rendent heureux.

Adieu.

## V.

A bord du *Cambodje*, mercredi 10 août 1864, sur l'Océan Indien.

## MES CHERS PARENTS,

Notre traversée de la Méditerranée et celle de la mer Rouge, comme je vous l'ai dit, ont été favorisées par une mer très calme et le plus beau temps qu'on puisse désirer. Il n'en a pas été de même sur l'Océan Indien. Arrivés à Aden mardi dernier 2 août, nous n'y avons stationné que le temps nécessaire pour embarquer du charbon et de l'eau douce. Plusieurs passagers sont allés à terre durant l'après-midi ; pour nous, craignant le dangereux soleil de ce pays, nous sommes restés à bord, nous contentant de contempler ces rochers brûlés d'Aden où ne se rencontre pas ombre de végétation. Quelques habitations au bord de la mer, quelques entrepôts de charbon, une distillerie d'eau de mer pour faire de l'eau douce (car à Aden il n'y a même pas d'eau douce), voilà tout le littoral que nous avons sous les yeux. A une heure de là, à travers les montagnes, se trouve la ville occupée par les Anglais et assez curieuse, m'a-t-on dit. Si j'avais été seul, j'aurais fait cette excursion, mais il fut décidé entre nous qu'étant dix, et les prix de débarquement, de voitures, de repas à terre étant excessifs, il ne nous était pas possible de faire cette dépense. Je l'ai regretté, car je m'étais promis de vous y acheter quelques belles plumes d'autruche (c'est le produit du pays) que je vous aurais envoyées de Syngapore par l'entremise de notre procureur. Sans quitter le navire, il est vrai, il nous fut facile d'étudier les types des habitants de ce pays ; à peine le *Cambodje* fut-il à l'ancre qu'une fourmilière de barques l'entoura, les unes pour transporter à terre les passagers, d'autres chargées de provisions à vendre, quelques-unes remplies de poissons frais dont nos Chinois et nos matelots se régalerent. Les figures des habitants d'Aden se rapprochent beaucoup des figures européennes. Des enfants montèrent sur le navire, s'offrant pour 1/2 schelling à plonger au fond de la mer et à y aller reprendre la petite pièce. Ils étaient très gracieux et très aimables. Ce n'étaient plus ces grosses lèvres des noirs, ces dents énormément longues, ce nez écrasé, ce regard farouche, mais des traits d'une douceur et d'une régularité parfaites. C'est une belle race que celle des *Somalis*, mais elle est malheureusement fort enracinée dans les erreurs de Mahomet. Une vingtaine des noirs que

nous avions à bord pour le service de la machine, nous ont quittés à Aden, où nous en avons pris d'autres pour les remplacer : je puis les examiner à loisir et de très près, et chaque soir je le fais à l'avant du navire, qui est leur quartier général, tout en causant avec le docteur ou le commandant.

Quand les passagers sont revenus au *Cambodge* de leur excursion à Aden, nous n'avons pas eu de regret de ne les y avoir pas accompagnés, surtout quand nous les avons vus harassés de fatigue et quand nous les avons entendus nous dire que les plus adroits n'avaient pu s'en tirer à moins de 25 fr. par tête pour leur après-midi.

Vers 8 heures du soir, le 2 août, nous quittons Aden et nous entrons dans l'Océan Indien ; tout alla parfaitement jusqu'au mercredi matin, lorsque vers 10 heures, montant sur le pont, je m'aperçus que tout l'équipage s'occupait à attacher avec des cordes solides tout ce qui s'y trouvait : bancs, cordages, fauteuils, tables. C'était mauvais signe. Une heure après, les vagues devenues plus fortes soulevaient le bâtiment, tantôt à droite, tantôt à gauche, souvent aussi de l'avant et de l'arrière ; c'était, suivant le langage des matelots, un commencement de *polka-mazurka* ; le roulis pour eux est la polka, le tangage la mazurka, les deux mouvements réunis la *polka-mazurka*. L'agitation de la mer ne fit qu'augmenter jusqu'au soir et devint vraiment effrayante. Peu à peu les passagers quittèrent le pont et se réfugièrent dans leurs cabines ; il ne resta plus que les intrépides. En un moment je vis le roulis si fort que, malgré les amarres, fauteuils et tabourets furent entraînés pêle-mêle avec tous ceux qui les occupaient. Le docteur, qui venait de me donner une leçon sur la manière de conserver l'équilibre, fut enveloppé dans le bouleversement général, tandis que, profitant de sa leçon, je m'étais accroché assez fortement pour y résister. Le lendemain le vent devint plus fort ; une de nos voiles brisa la chaîne de fer qui la retenait et disparut à la mer ; une autre fut mise en pièces et dut être remplacée : c'était vraiment effrayant. Ce qui nous rassurait, c'est que ce temps était prévu d'avance et que notre commandant paraissait tranquille. La tempête dura deux fois vingt-quatre heures, pendant lesquelles je n'ai cessé de faire la gymnastique la plus fatigante, surtout quand il fallait aller voir quelque malade dans nos cabines, ou encore durant le repas, car jamais on ne pouvait conserver autour de soi un instant couteau, fourchette, assiette, même malgré les ficelles tendues qui devaient les retenir....

Aujourd'hui, malgré un certain mouvement, nous sommes plus tranquilles ; nous approchons de Ceylan et du port de Galles (où je déposerai

cette lettre). Demain, vers midi, nous y aborderons ; on nous y promet toutes les merveilles de la végétation, spectacle dont nous sommes privés depuis le Caire. Il est vrai, hier au soir, nous avons passé près d'une île de l'archipel des Maldives et nous avons aperçu de magnifiques forêts de palmiers et de cocotiers ; mais ce n'était qu'une oasis au milieu de ces mers brûlantes, et il ne nous était même pas donné de nous y reposer. Cette traversée d'Aden à Ceylan que nous venons de faire est de toutes la plus longue. De Ceylan à Syngapore nous n'aurons que 5 jours  $1/2$  ; de Syngapore à Saïgon 3 jours, et 4 ou 5 de Saïgon à Hong-Kong, où nous arriverons vers le 25 août.....

Depuis huit jours j'ai eu de fréquents entretiens avec le commandant, M. de B. ; je ne sais ce qui me les a procurés ; toujours est-il que vous vous imaginerez difficilement par où ces entretiens ont commencé. Un jour je m'entends appeler : c'était le commandant ; il me présente un petit livre et me demande une explication. Je tombai des nues, car l'ouvrage ouvert sous mes yeux, était un livre grec : la *Cyropédie* ! Il m'a fallu démêler le sens d'un passage, puis d'un second et de bien d'autres ensuite. Quel embarras pour un pauvre helléniste ! J'ai trouvé un moyen de varier nos entretiens, en offrant au commandant le livre des *Conférences* de M. Besson, que M. l'abbé R... m'a remis à Dijon. Plusieurs fois il m'avait parlé de M. Renan et des questions traitées dans son livre ; j'ai été très heureux de lui faire lire cette éloquente réfutation, qui a fait mes délices depuis le commencement de mon voyage.....

Je m'étonne d'avoir tant de choses à vous dire, ayant un si petit espace pour me retourner et passer mes journées. Ce petit point noir perdu au milieu des mers, qui avance vers la Chine et que vous avez suivi bien souvent depuis le 19 juillet, a encore, vous le voyez, ses petits événements ; s'il me fallait vous dire, à côté de ce que je vois et de ce que je fais ici, tout ce que je vois auprès de vous avec les yeux de l'esprit et du cœur, je trouverais moyen de griffonner encore bien d'autres feuilles de papier. A chaque instant de la journée, je me demande ce que vous faites, mais pour cela j'ai besoin d'un calcul qui varie chaque jour. Chaque jour, en effet, nous avançons de près de 100 lieues vers l'Orient, et c'est plus d'un quart d'heure de différence avec l'heure de France. En ce moment, nous avons plus de 5 heures d'avance sur Paris, ce qui fait 4 h.  $3/4$  avec vous, à peu près. Quand nous sortons de notre second déjeuner vers 10 heures, on dort en France, et ce n'est pas encore le moment de m'envoler auprès de vous. Dimanche dernier, vers 8 ou 9 heures du soir, je pensais à Chalezeule, c'était alors pour vous 4 heures ou 4 heures



et demie ; je voyais la barque flottant sur le Doubs ; mon père ou mon frère, peut-être tous les deux, poursuivant quelques poissons, et ma mère avec mes sœurs les regardant du haut du balcon. Quant à vos soirées, je vous les laisse passer seuls, car en ce moment nous sommes ici en pleine nuit, et pour moi la lune et les étoiles n'ont pas assez d'agrément pour que je les regarde au prix de mon sommeil. Une autre différence que nous avons remarquée ici, outre celle des heures, c'est l'égalité des jours vers laquelle nous marchons à grands pas. Déjà pour nous le soleil se couche au plus tard à 6 heures, et cela sans presque de crépuscule ; 5 minutes après il fait pleine nuit. Il se lève vers 5 heures ; dans quelques jours, quand nous serons près de l'équateur, nous aurons 12 heures de jour et 12 heures de nuit.

Une idée m'est venue aujourd'hui, je ne sais à quel propos. J'ai pensé à la distribution des prix du collège ; ce doit être dans quelques jours, peut-être demain. Louis va être libre : gare les truites ! A ce propos j'ai appris que quelquefois on peut pêcher certaines espèces de poissons même d'un bateau à vapeur. Il n'est pas encore bien sûr qu'avant d'arriver à Hong-Kong je n'en aurai pas pris quelqu'un. Le maître d'hôtel m'a promis une ligne, je n'ai pas osé lui promettre un poisson ; mais j'essaierai en attendant que je pêche des Chinois. Depuis que nous sommes sur l'Océan Indien, nous voyons des myriades de poissons volants qui sortent des vagues, grâce aux ailerons qu'ils ont de chaque côté du corps, et franchissent dans les airs un espace assez considérable. L'un d'eux, par la grosse mer, s'est trouvé dans une des nombreuses vagues qui se sont abattues sur le pont de notre bâtiment, et il a été pris et mangé. Nous verrons s'ils se laissent prendre aussi à mes amorces.

Autre phénomène. Depuis quelque temps la mer est phosphorescente, et le soir nous avons sous les yeux la plus belle illumination qu'on puisse imaginer ; étoiles, gerbes de lumière, fusées, tout s'y trouve, grâce à la vitesse du bâtiment qui soulève les vagues et fait jallir les étincelles.

Nous commençons à goûter des fruits orientaux ; je voudrais bien pouvoir vous en donner quelques échantillons, surtout des excellentes dattes et des délicieuses bananes que nous avons embarquées à Aden ; mais, hélas ! ils ne résisteraient pas à un trajet de quelques semaines. En retour, si vous pouviez nous faire parvenir quelques carafes d'eau fraîche ! Mais vos vœux et les miens sont inutiles. Depuis quelques jours, nous n'avons que de l'eau très chaude, et toute notre glace a été fondue par le soleil. Notre eau est de l'eau distillée, déjà peu agréable au goût par elle-même

et qui n'a rien gagné à séjourner dans les cuves de fer du bâtiment, dont les parois sont sans cesse exposées à un soleil d'au moins 50 degrés.

En résumé, je crois que je m'accoutumerai très aisément aux climats chauds. Quoique plusieurs de mes compagnons en souffrent, ils ne s'en plaignent pas, et si vous voyiez la gaieté qui règne parmi nous du matin au soir, vous seriez émerveillés. Chaque soir nous chantons et souvent aussi dans la journée, réunis à l'arrière du bâtiment, où l'on jouit de l'air et de la vue de la mer avec plus de tranquillité que partout ailleurs. Demain nous dirons adieu aux deux confrères qui vont nous quitter pour se rendre dans les Indes; c'est une première séparation qui sera suivie de plusieurs autres; nous ne devons pas nous en plaindre, c'est là notre sort.

Adieu encore cette fois; je vous écrirai de Syngapore dans quelques jours; soyez sans inquiétude, remerciez le bon Dieu et la sainte Vierge, qui nous protègent si visiblement.

L'Abbé GUERRIN.



## SIMPLE HISTOIRE.

---

Dans ma maison demeure une vieille servante ,  
Qui jamais ne lira Renan ni Michelet.  
Elle ne sait pas lire et n'en a, l'ignorante,  
Pas le moindre regret.

Ses parents ne pouvaient l'envoyer à l'école.  
Pauvres, braves Bretons, courageux, n'ayant rien,  
Sans cesse travaillant pour gagner quelque obole  
Et le pain quotidien.

Elle ne connaît point les lois de la grammaire,  
Mais la loi du labeur et de la probité ,  
La confiance en Dieu , l'espoir dans la prière  
Et dans la charité.

Elle conte parfois gaiement sa triste histoire ,  
Ses précoces travaux, ses fatigues d'enfant.  
Elle garde à Paris constamment la mémoire  
De son toit indigent,

Des soucis qui troublaient la paix de sa famille ,  
Du blé de sarrasin, que l'on payait si cher,  
Des glanes dans les champs, des fagots de charmillle  
Qu'on faisait pour l'hiver ;

Puis aussi des beaux jours égayant son jeune âge,  
Des fêtes de l'Eglise et de l'autel doré,  
Des miracles qu'on voit dans un pèlerinage  
A Sainte-Anne d'Auray.

A vingt ans commençait son métier de servante,  
Ce même dur métier qu'elle fait aujourd'hui ;  
Fidèle à son devoir, vive, alerte et contente  
Dans la maison d'autrui. ,

Ses parents sont encor dans sa pauvre Bretagne,  
Usés par le travail, faibles et souffreteux,  
Et la plus grosse part de tout ce qu'elle gagne  
Chaque mois est pour eux.

Dans la saison mauvaise, ah ! comme elle est en peine !  
« Mes vieux parents, dit-elle, à présent ont-ils chaud ?  
Ont-ils de quoi se faire un vêtement de laine  
Et tout ce qu'il leur faut ? »

Pour elle, nul souci d'avenir ne l'agite.  
« Dieu, dit-elle, est si bon ! il sera mon soutien :  
Il m'a mise déjà dans un paisible gîte,  
Je n'ai besoin de rien ! »

C'est ainsi qu'elle parle avec son franc sourire,  
Et puis, elle s'en va, disant son chapelet.  
Quel malheur, n'est-ce pas, qu'elle ne puisse lire  
Renan ou Michelet !

Elle apprendrait par là dans quelle erreur profonde  
Elle a passé sa vie en tout temps, en tout lieu,  
Puisqu'il n'est nul espoir au delà de ce monde,  
Puisque Dieu n'est pas Dieu.

X. MARMIER.



**M. RICHARD-BAUDIN A M. ALEXANDRE DE SAINT-JUAN,**

**A L'OCCASION D'UNE LOTERIE POUR LES PAUVRES DE BAUME.**

Un vieil ami de la muse et des vers,  
Dont l'écriture est un peu de travers,  
Mais dont le cœur est assez droit, je pense,  
Fait un appel à votre bienfaisance.  
Vous, dont l'esprit sémillant et coquet  
Doit être, au moins, le cousin de Musset,  
Tant vous marchez gentiment sur ses traces,  
Voudriez-vous, poète aimé des Grâces,  
Pour augmenter notre petit trésor,  
D'un ducaton, ou de bien moins encor,  
Prendre en riant, et d'une main bénie,  
Quelques billets de notre loterie ?

Pour reconnaître un acte aussi courtois,  
Dans un couplet, moins français que patois,  
Nous redirons à qui voudra l'entendre :  
« Si les beaux vers coulent d'une âme tendre,  
» D'une âme ouverte aux nobles sentiments,  
» Notre Alexandre écrit des vers charmants.  
» Pour réussir, dans ce métier stérile,  
» S'il faut du goût, une plume facile,  
» Un heureux choix de mots harmonieux,  
» Un esprit fin, un tour malicieux  
» Et je ne sais quelle grâce muguette,  
» Notre Alexandre est un charmant poète. »

Le rossignol vient avec le printemps,  
Nous entendrons ses refrains éclatants  
Si vous donnez pour lot vos poésies :  
Contes badins et légendes choisies,  
Et chants du cœur, bien reliés ou non,  
Gai troubadour, vous nous entendrez dire :

Oyez, Messieurs, c'est le jeune Apollon  
 Qui vient, pour lot, nous apporter sa lyre :  
 Le *mont d'Adam* (1) s'appelle l'Hélicon.

F. RICHARD-BAUDIN.

#### RÉPONSE.

Vrai troubadour, et maître ès jeux d'Isaure,  
 Avec plaisir j'ai lu vos jolis vers ;  
 Mais, entre nous, je n'ai pas le travers  
 Aux compliments rimés de croire encore.  
 Quand vous prenez *Adam* pour l'Hélicon,  
 Et comparez, malicieux poète,  
 Moi, pauvre hère, au blond berger d'Admète,  
 Je vous devrais en demander raison.  
 Mais je veux croire à votre bonté d'âme,  
 Vous n'avez pas, sous vos fleurs, réservé  
 A l'écolier un doctoral pavé,  
 Comme à sa muse une amère épigramme.  
 Aussi, traitant de client à patron,  
 Flatté du nom poétique de frère,  
 Au lieu d'un luth dont vous n'avez que faire,  
 Vous envoyé-je un double ducaton.  
 Vous, que Toulouse a ceint d'une couronne,  
 Avez le droit, en riant des pervers,  
 Pour l'indigent d'octroyer, en aumône,  
 Trésor pour tous, les perles de vos vers.  
 Deux ducats ! c'est peu, je m'en effraie !  
 L'offrande est mince et le malheur est grand,  
 Sa voix nous presse et la misère attend.  
 Ah ! si mon cœur pouvait battre monnaie !  
 Ils auraient tous, suivant votre désir,  
 Vos pauvres gens, le pain et la parole,  
 Atelier, crèche, hospice, asile, école,  
 Berceau pour naître et couche pour mourir.  
 Envoyez-moi, s'il vous plait, je vous prie,  
 Sans plus tarder, les billets, dès demain.  
 Ils gagneront, choisis par votre main,  
 Le meilleur lot de votre loterie.  
 Mais si, par contre, il n'en est pas ainsi,  
 Car la fortune est trompeuse personne,  
 Je trouverai ma part, certe, assez bonne .  
 Si je vous ai gagné pour mon ami.

ALEXANDRE DE SAINT-JUAN.

(1) Montagne qui touche Saint-Juan et domine le village.

## CHRONIQUE.

---

29 janvier.

Nous sommes heureux d'ouvrir cette première page de 1863 en nous félicitant, avec tous les cœurs religieux, du rapprochement complet, absolu, unanime, qui vient d'avoir lieu, sous les auspices de M<sup>r</sup> l'archevêque de Besançon, entre les membres du pieux clergé de son diocèse, un peu agité depuis plusieurs années par les discussions liturgiques. Le zèle ardent des uns a rendu justice au ferme dévouement des autres; tous les froissements personnels ont été oubliés, effacés, anéantis, comme il convient entre enfants d'une même et bonne famille, également soumis à l'autorité paternelle, et la polémique intérieure a pris fin pour laisser, désormais, toutes les plumes et tous les dévouements du clergé en face des véritables dangers de l'Eglise, en face de l'ennemi commun, qui semble en ce moment redoubler d'efforts contre la vérité et le salut des âmes.

Le beau mouvement qui porte nos religieuses populations à restaurer, décorer leurs églises et à en construire de nouvelles, loin de se ralentir, ne fait que se manifester avec un nouvel éclat. Le département du Doubs et celui de la Haute-Saône rivalisent à cet égard. Dans le premier, la grande et belle église gothique de Doubs s'achève; la chapelle de Notre-Dame du Lac, but de pèlerinage renommé, près de Bouverans, vient d'être réédifiée sur un plan plus vaste que l'ancien. L'église romane des Longevilles et celle de Villers-sous-Chalamont ont été entièrement reconstruites; celles de Saint-Point et de Serre-les-Sapins ont été aussi l'objet d'une restauration presque complète. Enfin, l'église de Clerval s'agrandit notablement, pendant qu'une église toute nouvelle s'élève à Vougeaucourt.

Dans la Haute-Saône, la vieille et vénérable basilique de l'abbaye de Luxeuil, l'un des monuments historiques les plus précieux de cette province, est l'objet des travaux les plus considérables de consolidation et de décoration; on a reconstruit entièrement le chœur sur son ancien

plan, remplacé les boiseries, qui proviennent, dit-on, de l'antique métropole de Saint-Etienne de Besançon, et substitué à l'ancien autel en bois un fort bel autel en bronze doré, orné de pierreries, mieux assorti au style de l'édifice. L'église de Lure, décorée d'un gracieux clocher et restaurée intérieurement, offre aujourd'hui un aspect plus digne d'une ville chrétienne. Le maître-autel de l'ancien chapitre, remis à neuf, fournit au chœur de l'église paroissiale son plus bel ornement. De grandes et belles églises sont commencées à Fontaine-lez-Luxeuil, Saint-Sauveur-lez-Luxeuil, Chatenois, Ronchamp, Bouhans-lez-Autrey et Auxon-lez-Vesoul. La construction des églises de Confrancourt et de la Villedieu-en-Fontenette est fort avancée ; celle de l'église de Vy-lez-Filain s'achève ; et pendant ce temps-là le chœur de l'église de Franchevelle se décore d'une belle boiserie en chêne sculpté, et celui de l'église d'Amblans d'un splendide autel en bronze doré dans le style de la renaissance. On peut dire que, sans exception, l'élan a été égal de la part du clergé, des populations et des magistrats.

On sait combien de nos sanctuaires ont été dévalisés par effraction et escalade nocturne, depuis quelques années, et combien de coupables ont échappé jusqu'à ce jour aux investigations de la justice. La cour d'assises du Doubs vient, dans son audience du 23 janvier, de juger les spoliateurs de l'église de Saint-Ferjeux, convaincus en outre de deux tentatives du même genre contre les églises de Bregille et de Cendrey. L'un des deux malfaiteurs a été condamné à huit années de travaux forcés, et l'autre à huit années de réclusion. Comme la plupart du temps, l'expérience des prisons, la récidive et les habitudes de débauche, caractérisaient ces deux criminels. Cette condamnation est venue rassurer l'opinion publique, justement affectée et inquiète de l'impunité qui a couvert tant de crimes du même genre par suite de l'impossibilité d'en découvrir ou arrêter les auteurs.

Nous avons à enregistrer la mort de plusieurs notables Franc-Comtois : 1° M. David, du Jura, professeur à la Faculté des sciences de Lille, mort à un âge peu avancé. 2° M. Constant de Rebecque, président de la société des lettres et arts de Poligny, décédé le 25 décembre dernier. Il était frère du célèbre Benjamin Constant, et une modestie parfaite s'unissait chez lui à un esprit très cultivé. 3° M. Crestin d'Oussières, ancien conseiller à la Cour impériale de Besançon, et M<sup>me</sup> Crestin d'Oussières, née de Vaulgrenans, excellents époux, tout dévoués au bien, et qui, décédés à deux jours d'intervalle, ont été unis dans la mort comme dans la vie et ont laissé à Arbois d'universels regrets. 4° M. Hippolyte Bidal,



que nous avons vu tour à tour notaire à Morteau, journaliste, auteur de poésies légères et compositeur de musique. On lui doit encore un Catéchisme d'agriculture traduit de l'allemand. Il était né à Besançon et il est mort à Paris. 5° M. Jules-Etienne-Xavier Demesmay, de Pontarlier, homme excellent et d'une exquise modestie, décédé à Besançon le 26 janvier, à l'âge de soixante-trois ans. Avocat, puis sous-préfet de Pontarlier après son père, il remplissait avec une grande supériorité cet emploi, lorsque la révolution de février le rejeta dans la vie privée, d'où il ne voulut plus sortir. Ce fut une perte considérable pour l'administration, qui rencontre rarement dans ses représentants la réunion d'un si bon esprit, d'un jugement si sûr et d'un caractère si bienveillant. M. Demesmay appartenait à une famille où la distinction personnelle semble héréditaire, et il était le frère du député poète qui a attaché son nom à la réforme de l'impôt sur le sel. 6° Enfin M. Pierre-Joseph Proudhon, publiciste dont la renommée est due autant à ses excentricités qu'à ses talents. L'existence agitée et étrange de cet écrivain, l'éclat et l'énormité de ses paradoxes, l'influence que ses nombreux écrits ont exercée sur une partie de l'opinion publique, sans qu'il ait jamais pu, cependant, former ni école ni disciples, réclament une étude spéciale et approfondie dans ce recueil. Nous nous bornons, en ce moment, à annoncer qu'il est mort asthmatique, à Passy, le 18 janvier, à l'âge de cinquante-six ans, quelques jours après avoir corrigé les épreuves d'une nouvelle brochure sur la politique courante, qui doit paraître incessamment.

A la suite de ces décès notables, nous avons encore à enregistrer la perte de deux personnes mortes de froid, l'une dans les environs de Pontarlier, et l'autre dans les environs de Lizine, pendant les quelques jours de forte gelée qui ont signalé la fin de 1864.

Après cette longue liste mortuaire, nous sommes heureux d'annoncer une résurrection. Sur la foi des journaux de Paris (foi bien exposée à l'erreur), la précédente livraison des *Annales* annonçait presque la mort d'un poète franc-comtois à la suite d'un duel. L'*Opinion nationale* a rétabli ultérieurement la réalité en ces termes :

« A la suite de quelques difficultés, une rencontre fut décidée entre M. Demolombe, assisté de M. Louis Duchon, et M. Armand Barthet, assisté du général de Mirbeck. On se rendit en Suisse. L'arme choisie était l'épée d'officier de dragons. M. Demolombe, vivement attaqué, para en rompant. M. Barthet, qui, à chaque dégagement, faisait un pas sur son adversaire, lui porta coup sur coup deux ou trois bottes profondes qui forcèrent M. Demolombe à précipiter encore son mouvement de retraite.

C'est alors que Barthet, marchant toujours, rencontra avec son épau le l'épée tendue de son adversaire. La blessure était si peu de chose que le blessé continuait à ferrailer, n'en tenant aucun compte. Mais les témoins intervinrent ; le docteur Triponel, de Mulhouse, posa un bandage, et tous ensemble reprirent le chemin de la frontière, dont ils étaient à quelques centaines de pas. »

Le journaliste parisien aurait bien dû, en finissant, nous apprendre si la blessure reçue par M. Barthet constate que les torts étaient de son côté, et si la légèreté de sa blessure constate qu'il avait eu seulement des torts légers. Nous avouons que les lumières de la simple raison ne nous éclairèrent nullement sur ces questions de jurisprudence d'un tribunal composé de deux sabres de cavalerie, questions sur lesquelles on est sans doute fixé depuis longtemps dans le monde ferrailleur.

Rien, décidément, ne pourra voir le jour à notre époque sans être aussitôt attaqué, contesté, contredit. Il semblait que si quelque chose devait, par exception, rester à l'abri de toute censure, c'était, comme le disaient récemment les *Annales*, l'érection si généreuse et si patriotique de la statue du cardinal de Granvelle par notre excellent M. Weiss. Eh bien, on s'était trompé ; on avait compté sans le *Temps*, journal de Paris, qui est tombé à bras raccourci sur notre cardinal et sur notre savant, en les traitant tous les deux de suppôts de la tyrannie et de l'inquisition. -

On voit bien que le journal de MM. Nefftzer et Scherer, quoique imprimé à Paris et ordinairement rédigé en français, est un journal allemand, et qu'il ne connaît-guère ni notre meilleur Franc-Comtois d'autrefois ni notre meilleur Français d'aujourd'hui. On va jusqu'à dire qu'un consistoire luthérien aurait eu le projet d'intervenir, de son côté, pour protester, au nom du protestantisme, contre l'érection de la même statue. Pauvre grand homme d'Etat ! Il y a quelques jours, vers la fin d'un banquet où l'on évoquait solennellement ses mânes, on l'invitait à venir boire à la santé de son illustre éditeur. Il aurait vraiment bien autre chose à faire s'il *revenait* en ce moment !

La bibliographie franc-comtoise s'est enrichie de quatre productions nouvelles, qui, sous des titres et des volumes fort divers, ont chacune leur intérêt. Nous devons citer, en première ligne, *l'Histoire politique et religieuse de Faverney depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, son abbaye, la sainte Hostie*, ouvrage orné de gravures, par E. Mantelet, instituteur ; in-8° de 562 pages, imprimé à Mirecourt ; prix 7 fr. Si le mérite du livre, que nous ne connaissons pas encore, répond à l'ampleur

du titre et du volume, ce doit être une bonne acquisition pour l'histoire locale.

C'est dans des dimensions bien moindres que se présente la *Notice sur Hugolin Folain, doyen du chapitre métropolitain de Besançon, et vice-amiral de la flotte du pape Calixte III*, par M. Auguste Castan. Elle ne renferme en effet que quinze pages, mais quinze pages qui ont été jugées dignes de figurer parmi les produits de l'imprimerie impériale.

L'*Annuaire du Doubs et de la Franche-Comté pour 1865*, par M. Paul Laurens, se fait remarquer comme toujours par une grande abondance de documents statistiques aussi curieux et intéressants qu'exacts. Nous signalerons notamment les belles études sur la topographie du Doubs, sur sa production agricole, industrielle, commerciale, sur le mouvement général de la population en France et en particulier dans les départements franc-comtois. Une Notice aussi utile que bien faite par M. J. Bataillard, greffier de la justice de paix d'Audeux, sur les insectes nuisibles aux arbres et aux plantes de la Franche-Comté, et la dernière partie de la Notice historique sur l'hôpital du Saint-Esprit de Besançon, donnent à ce livre de nouveaux éléments d'intérêt.

L'*Almanach-Annuaire de l'arrondissement de Gray* a réalisé les améliorations qu'il nous promettait à son début. Le répertoire administratif et commercial y est plus complet; les notions d'agriculture pratique, d'économie domestique et d'hygiène, présentent un ensemble beaucoup plus satisfaisant. Il nous apprend une circonstance fort avantageuse pour cet arrondissement: c'est la translation qui vient d'y avoir lieu de la bergerie impériale de Gevrolles. Cet établissement public, qui a acquis une si grande réputation, est destiné à la conservation et à la propagation des moutons de la race Mauchamp, la plus parfaite que l'on possède aujourd'hui. Il vient d'être installé sur le territoire de Champlitte, dans la ferme du Rhône ou des Champs-Bois. Les auteurs de l'Annuaire ont eu une bonne pensée en consacrant quelques-unes de ses pages à rappeler les noms des modestes lauréats des comices agricoles de l'arrondissement; c'est un encouragement de plus à des travaux qui, tout en étant les plus utiles et les plus pénibles, sont peut-être en ce moment les moins rémunérateurs. Mais la même mention était-elle due aux prix, plus ou moins sérieux, d'instruction agricole décernés aux bambins des écoles primaires? C'est une question qui nous paraît au moins douteuse. En tout cas, nous souhaitons que ces concours, tout nouvellement institués, n'aient pas partout les mêmes résultats que dans certain canton de la Haute-Saône qu'on pourrait citer. Là, un enfant de douze ans, de condition modeste, avait

obtenu au concours cantonal le premier prix de science ou de théorie agricole. Il fut couronné avec éclat, avec tant d'éclat même que son père ne put se résoudre à mettre à la charrue ce jeune savant tout couvert de lauriers, et que sa résolution fut aussitôt prise et exécutée de l'envoyer cultiver le latin et le grec dans un collège, où il poursuit en ce moment ses études, sans esprit de retour au village. La place réservée à l'histoire locale dans l'Annuaire graylois est dignement remplie par une notice due à l'érudition de M. E. Perron, sur les seigneurs d'Autrey, les origines de Champlitte et les ruines d'Athes.

Pourquoi ne mentionnerions-nous pas au nombre des publications qui honorent notre pays, l'étude sur l'extinction de la mendicité et l'assistance des pauvres à domicile, par notre collaborateur M. C.-V. Morellet, membre de l'académie de Besançon, résumé succinct, mais où les observations judicieuses abondent, et que nous aurions aimé à reproduire si les questions qu'il traite ne touchaient pas de trop près aux frontières d'un pays dont l'entrée nous est interdite.

Nous mentionnerons aussi, à titre de curiosité, une publication d'un genre tout particulier, qui ne paraît pas être d'origine franc-comtoise, mais qui est, dit-on, destinée à tapisser les murs d'un grand nombre de nos écoles de campagne. Il s'agit d'un calendrier napoléonien perpétuel et monumental, divisé en douze feuilles immenses, une pour chaque mois, et où chaque jour de l'année se trouve consacré à la mémoire de quelque particularité glorieuse pour la dynastie napoléonienne.

La Société des amis des beaux-arts de Besançon vient de convier pour la troisième fois les artistes nés ou domiciliés en Franche-Comté, à une exposition d'œuvres de peinture, dessin, sculpture, architecture, gravure et lithographie, qui sera ouverte par les soins de la Société le 15 mars prochain et durera deux mois. Les succès obtenus jusqu'à ce jour par les expositions dues à l'initiative des amis des beaux-arts de Besançon sont d'un bon augure pour ce nouveau concours artistique.

Les diners savants sont en ce moment à l'ordre du jour. Après le dîner de la Société d'émulation du Doubs, nous avons eu le dîner offert au barreau de la Cour impériale par son nouveau bâtonnier, puis le dîner de la Société des amis des beaux-arts, suivi d'un concert. Il y a eu partout des discours, et les convives s'accordent à dire qu'orateurs et cuisiniers ne laissaient rien à désirer.

Qui d'entre nous rentrant par hasard à Besançon dans la soirée du dimanche ou du lundi, par le chemin de fer, ou s'éloignant de la ville le soir d'un jour de foire, n'a pas vu tout à coup le modeste et paisible

compartiment de seconde où il était tapi avec sa famille, envahi brutalement par des flots d'ivrognes insolents et grossiers, se précipitant en maîtres dans un lieu dont leurs billets de troisième classe devaient leur interdire l'entrée, mais où il plaisait à quelque employé paresseux de les entasser indument. Cet inconvénient, dont les voyageurs ont souvent à se plaindre, a attiré à juste titre la sollicitude de MM. les commissaires de police administrative préposés à la gare de Besançon, et, sur le refus par les employés de disposer, dans chaque convoi, assez de voitures pour que chaque voyageur se trouve à sa place, ils ont dressé procès-verbal. Sur les poursuites de M. le procureur impérial, le tribunal correctionnel de Besançon a, par jugement du 29 juillet, condamné le sous-chef de gare à 5 fr. d'amende pour contravention à l'article 21 de la loi du 15 juillet 1845 et à l'article 17 de l'ordonnance du 15 novembre 1846. — Ce dernier article est ainsi conçu : « Tout convoi ordinaire de voyageurs doit contenir un nombre suffisant de voitures de chaque classe, à moins d'une autorisation spéciale du ministre des travaux publics. » — Le même jugement déclarait la compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon civilement responsable. Le sieur Bouillet et la compagnie ont interjeté appel de ce jugement, mais la cour impériale de Besançon (chambre des appels correctionnels) l'a confirmé par arrêt du 25 novembre. On dit que la compagnie du chemin de fer prétend faire annuler cette double sentence par la cour de cassation; mais nous avons confiance qu'entre les droits des voyageurs et l'imprévoyance ou l'inertie de quelques employés, aucun tribunal n'hésitera, ces employés appartenissent-ils à la puissante compagnie de Paris à la Méditerranée.

M. le colonel Paris nous a adressé d'Emagny la charmante lettre qui suit et que nous nous faisons un plaisir encore plus qu'un devoir de transcrire textuellement :

« Monsieur, le dernier numéro des *Annales franc-comtoises*, en faisant mention, pages 471, 475 et 479, de l'architecte Paris, mon oncle, écrit son nom avec un accent circonflexe; c'est une grosse faute d'orthographe : il s'écrit sans accent. Nous ne tenons, que je sache, ni au beau Pâris, le fils de Priam, ni au bienheureux diacre Pâris, qui fit tant de miracles à Paris dans le siècle dernier, ni aux trois frères Pâris, ces fameux financiers de Louis XV, trois bien plus grands saints, faisant plus grands miracles. Je vous serai bien obligé, Monsieur, si vous voulez bien faire rectifier cette erreur par un *erratum* au plus prochain numéro des *Annales franc-comtoises*.

» Un abonné.      PARIS. »

Devant une pareille autorité il n'y a ni doute ni subterfuge possible ; il ne nous reste qu'à confesser que notre imprimeur a fait une faute, qu'il l'a faite trois fois, mais que, si grosse qu'elle soit, elle n'est peut-être pas indigne de pardon. Nous avouerons même que, tout en nous inclinant devant la vérité, nous regrettons qu'elle soit la vérité, en pensant à la méprise où tombent nombre de visiteurs de notre musée archéologique, qui s'imaginent, d'après les étiquettes, que tant d'objets précieux dus à la générosité de l'éminent architecte franc-comtois proviennent simplement de la ville de Paris. L'accent circonflexe aurait prévenu ce quiproquo, mais la vérité avant tout.

On nous communique également la lettre suivante, adressée par M. le comte Louis de Vaulchier :

« Monsieur le Directeur, les premiers chapitres de la *Maison de Holmby* ont été publiés dans la livraison du 31 octobre 1864 des *Annales franc-comtoises*. J'avais préparé, non sans peine, pour la suite, des coupures qui auraient restreint l'étendue de ce roman à 12 livraisons en tout. Le comité de rédaction des *Annales* juge qu'il doit être réduit à six articles au lieu de douze, parce que l'intérêt d'un ouvrage d'imagination se soutiendrait difficilement pendant une année. Je ne pense pas pouvoir lui infliger de nouvelles coupures sans détruire entièrement son ensemble et son intérêt. Je regrette donc que vous en ayez commencé la publication, et je vous prie en même temps d'agréer toutes mes excuses si je ne juge pas convenable de la continuer. J'ai besoin, vis-à-vis de vous et vis-à-vis du public, de ces explications, qui me dégagent d'un devoir accepté et entrepris, et j'espère, monsieur le Directeur, que vous voudrez bien les insérer dans votre prochain numéro. »

Nous regrettons d'autant plus vivement qu'une périodicité plus fréquente n'ait pas laissé la possibilité de profiter du beau travail de M. de Vaulchier, que nous avons été à même d'en apprécier le mérite autrement que par un simple début qui n'a pas permis à nos lecteurs d'en juger. Mais si les travaux de longue haleine sont refusés aux modestes proportions de cette revue, le concours du jeune et brillant écrivain ne lui en est pas moins acquis, et il saura bien montrer, malgré l'exiguité peu favorable de notre cadre, que dans sa famille l'esprit est héréditaire et qu'on y sait également tenir la plume et l'épée.

La séance d'hiver de l'académie de Besançon, fixée au 28 janvier, a eu lieu, comme d'habitude, au milieu d'une assemblée nombreuse et choisie. M. Blanc, procureur général, qui la présidait, a prononcé un discours fort remarquable sur l'alliance de la magistrature et des lettres ;

il y a rendu un juste hommage à tant de grands écrivains que les anciens parlements ont fournis à la France : aux d'Aguesseau, aux Montesquieu, aux Hénaut, aux de Brosses, etc., etc. Il a montré qu'à cet égard la magistrature franc-comtoise n'était pas restée en arrière, elle qui nous a donné les Courbouzon, les Chiflet, les Dunod, les Droz, les Perreciot, les Trémolière, et en dernier lieu cet excellent président Dusillet, dont la justice et la littérature, en ce temps de rapide oubli, semblent ressentir chaque jour plus vivement la perte.

A tous ces grands exemples il en est d'autres, non moins éclatants, que la modestie de l'orateur ou celle de plusieurs savants magistrats, ses collègues, ne lui permettait pas d'ajouter; mais tous les regards suppléaient aux délicates réticences du président de l'académie, comme chacun se convainquait, en l'écoutant, que jamais l'alliance de la magistrature avec la grande culture littéraire n'avait été plus sensible et plus brillante que dans notre temps et notre pays.

Après le discours de M. Blanc, deux lectures ont occupé et charmé l'attention de l'auditoire. Nous ne dirons rien des vers de M. Richard-Baudin ni de l'étude de M. l'abbé Suchet, qui en ont fait l'objet, nos lecteurs pouvant les juger eux-mêmes, puisque nous publions aujourd'hui l'une de ces deux pièces et que l'autre enrichira notre prochaine livraison. M. le conseiller Desserteaux a couronné la séance par la lecture d'une poétique épître aux habitants de Chalon-sur-Saône. Originaire de cette ville, où une grande partie de son cœur est restée, le poète a chanté avec autant de charme que d'amour cette cité si gracieusement assise au bord de l'eau, et les beautés d'une rivière qui, toute troublée qu'elle soit d'ordinaire, n'en reste pas moins, pour un grand nombre d'entre nous, nés sur ses bords, la plus belle de toutes.

A l'issue de sa séance publique, l'académie a comblé les vides que la mort avait faits dans son sein par d'excellentes recrues. Elle a élu membre honoraire M. le sénateur Amédée Thierry, de l'Institut, ancien préfet et président du conseil général de la Haute-Saône, auteur de tant de beaux ouvrages historiques sur la Gaule qui ne cèdent en rien à ceux de son illustre frère, et sont trop connus, même des moins érudits, pour qu'il soit nécessaire de les énumérer ici.

M. Paul Bial a été élu membre résidant. Nous ne dirons pas combien ce choix était justifié; M. Bial étant notre collaborateur, nous aurions trop l'air de faire de la réclame. L'académie a nommé ensuite, dans la classe de ses associés correspondants nés en Franche-Comté : 1° M. Edmond Bour, de Gray, professeur à l'Ecole polytechnique, mathématicien con-

sommé, bien qu'il soit encore un très jeune homme, et lauréat de l'Académie des sciences, qui lui réserve la première place vacante dans sa section de mathématiques ; 2° M. Francis Monnier, d'Avanne près Besançon, précepteur du prince impérial, écrivain de beaucoup de goût et d'étude, à qui ses travaux, aussi intéressants qu'érudits, sur Alcuin et sur d'Aguesseau, ont déjà mérité les plus belles distinctions académiques et une notoriété précoce dans le monde savant, mais qui, dans son étude sur d'Aguesseau, a singulièrement affligé les catholiques par la profession des préjugés les plus violents contre la papauté et des erreurs les plus capitales contre l'autorité de l'Eglise ; 3° M. Perraud, de Monay (Jura), statuaire éminent et grand prix de Rome.

Enfin M. Junca, archiviste du Jura, auteur de divers travaux d'érudition sur la Franche-Comté, a été élu dans la section des associés correspondants nés hors de notre province.

Jules SAUZAY.





# ÉTUDE

## SUR LA VIE ET LES OEUVRES DE M<sup>re</sup> GERBET.

---

### I.

Je voudrais esquisser dans une courte notice les principaux traits de la vie et des livres de M<sup>re</sup> Gerbet, en faisant surtout, comme il convient à nos *Annales*, une large part aux souvenirs franc-comtois qui peuvent se trouver dans cette biographie. Le nom et les œuvres de l'évêque de Perpignan appartiennent à la France, aux lettres, à l'Eglise; mais il y a pour notre province un intérêt particulier dans certains détails d'éducation, certains traits d'esprit et de caractère, qui n'appartiennent qu'à nous. Après les grandes voix de la renommée, de vieilles amitiés de collège et de séminaire sont encore consultées avec fruit et écoutées avec plaisir quand il s'agit d'un prélat si célèbre, d'un écrivain si éminent. J'ai interrogé sur M<sup>re</sup> Gerbet ses condisciples et ses amis; ce sont leurs conversations et leurs notes qui feront presque tous les frais de cette *Etude*.

Philippe-Olympe Gerbet naquit à Poligny le 6 février 1798. On y montre encore la maison où son père faisait un commerce de draperie. D'une condition honorable, mais modeste, l'enfant parut, dès le plus bas âge, fait pour des destinées plus hautes que celles de sa famille. Artiste, poète, déjà distrait, souvent rêveur, parfois malicieux, il laissait voir tout ce qu'il devait être un jour. Sa vocation ecclésiastique se révéla à l'époque de sa première communion, en même temps que l'instinct des arts et le goût du beau. La religieuse cité qui fut son berceau n'avait rien perdu ni de sa vieille foi ni de la simplicité de ses mœurs. Au sortir de la révolution, presque toutes les familles s'y étaient retrouvées honnêtes et chrétiennes, et, par un autre bonheur, l'éducation publique y était excellente. Le collège de Poligny, l'un des premiers qui furent rétablis dans notre province, s'était fait au loin une brillante clientèle sous

la direction de M. l'abbé Grappinet. Ce nom n'est pas oublié en Franche-Comté ; mais on y connaît moins l'humble laïque qui enseignait alors la rhétorique dans cette florissante maison. C'était M. Gauthier, de Montbenoit, professeur plein de goût autant que de piété, dont les exemples valaient les leçons. Il remarqua le jeune Gerbet entre tous les autres, et le forma à l'art de bien faire comme à celui de bien dire. On a conservé, dit-on, au collège de Poligny une esquisse précieuse signée *Ph. Gerbet*. Elle est d'une touche ferme et d'une grande pureté ; mais les condisciples de l'évêque de Perpignan ont gardé d'autres souvenirs. Ils se rappellent encore qu'il était, en rhétorique, le premier de sa classe, quoiqu'il en fût le plus jeune, qu'il faisait des vers charmants, et qu'il recommençait cent fois la même pièce, ayant pris à la lettre ce vers de Boileau :

Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

Le brillant élève de Poligny vint à Besançon au mois de novembre 1812, pour faire son cours de philosophie à l'académie ; il n'avait pas quinze ans. Six semaines après, on installait dans cette chaire au pied de laquelle il allait s'asseoir, M. l'abbé Astier, un des hommes les plus singuliers et les plus habiles de son temps, dont les traits, les habitudes, la méthode, sont encore présents à l'esprit de ceux qui l'ont connu, mais que ni journal, ni revue, ni recueil académique n'a jamais cité. La Franche-Comté doit cependant un témoignage de reconnaissance à ce professeur qui lui rendit tant de services, car il a réuni pendant plus de vingt ans l'élite de la province autour de lui ; il a élevé et soutenu dans les saines doctrines plusieurs générations où le sacerdoce, la magistrature, l'université, ont trouvé d'excellentes recrues ; il a formé nos devanciers ; c'est à nous de redire ce qu'il fut pour eux.

Il est difficile, je crois, de peindre sous de trop noires couleurs ce monde savant et lettré de 1812, où l'abbé Astier faisait son entrée comme maître et le jeune Gerbet comme élève. L'Eglise semblait revenue aux plus mauvais jours. Son chef était captif, sa parole méconnue, ses séminaires perpétuellement menacés d'être fermés de nouveau. Les temples étaient encore en ruines, les paroisses presque en friche, et la plupart des prêtres ressemblaient à des missionnaires au milieu des infidèles. L'incrédulité régnait dans les esprits, le matérialisme dans les mœurs, la décence était à peine connue dans la haute société, et il n'était pas rare que le scandale déshonorât le foyer domestique. L'université naissante ne pouvait guère remédier au mal. Elle avait réuni pêle-mêle, dans ses facultés et ses lycées, selon la nécessité ou l'occasion, diacres inter-

ditions, prêtres édifiants ou mondains, religieux mariés, honnêtes et pieux laïques. Ce bizarre mélange imposait aux meilleurs esprits une contrainte dont on se fait à peine aujourd'hui une idée. On ne désignait Jésus-Christ dans les discours qu'avec une périphrase pleine d'embarras, le nom de Dieu était presque banni de la langue polie, à peine osait-on dire l'*Etre Suprême*, et un des hauts fonctionnaires de l'université s'étant hasardé à parler, dans un discours d'enterrement, de l'immortalité de l'âme, ce fut un scandale pour plusieurs, une joie inattendue pour d'autres, et une nouveauté pour tout le monde.

Cependant l'établissement des grades universitaires venait d'attirer à Besançon plus de cent vingt jeunes gens autour de la chaire de philosophie. Ces étudiants, presque tous sortis de leurs familles, se trouvaient tout à coup, sans surveillance et sans contrainte, au milieu des périls d'une grande ville et des étonnements d'une émancipation complète. Indépendants par caractère, ils étaient chrétiens par habitude plutôt que par conviction. Un mauvais guide les eût pervertis sans retour; un maître médiocre n'aurait exercé sur eux aucune influence; ce fut l'honneur de M. l'abbé Astier de s'emparer de leur confiance, de les former au devoir et de fonder au centre d'une grande province l'école des honnes doctrines. Son arrivée excita un empressement curieux. Ses antécédents avaient de quoi rassurer les plus difficiles. On savait qu'il appartenait par sa naissance au diocèse de Langres, et qu'après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il avait enseigné la philosophie dans le séminaire de M. de la Luzerne. La révolution l'avait trouvé fidèle à ses serments; exilé pour la foi, il était rentré en France après la Terreur, et avait accepté une cure de village après le concordat. Le jour que l'université l'en tira pour lui offrir l'unique chaire de philosophie qui existât alors en Franche-Comté, elle fit vraiment une bonne action dont les résultats durent encore aujourd'hui.

M. Astier avait plus de cinquante ans quand il parut pour la première fois dans la chaire de l'académie. Son extérieur n'imposait pas, mais il attirait. Tous les yeux de son auditoire se fixèrent sur lui avec l'intérêt qu'inspirent un nouveau maître et un nouvel enseignement. C'était un homme d'un brun foncé et d'une petite taille; son caractère était plein de vivacités et son esprit plein de saillies; doué d'une mémoire prodigieuse, il parlait le latin aussi bien que le français, et professait, selon la méthode scolastique, la philosophie de l'ancienne Sorbonne. Sa voix était aiguë et pénétrante, sa conversation instructive et variée; le prêtre en lui dominait tout le reste. D'une foi vive, d'une piété profonde, d'une mora-

lité exemplaire, il mêlait à toutes ces qualités quelques excentricités de caractère qui semblaient les relever encore. Ses distractions sont devenues fort célèbres, mais il ne souffrait guère qu'on l'en avertît. Un jour qu'un chanoine lui fit observer, dans une sacristie, qu'il avait déjà mis trois chasubles l'une sur l'autre, et qu'il était inutile d'en ajouter une quatrième : « Croyez-vous donc, repartit M. Astier, que je n'aie, comme vous, autre chose à faire qu'à aboyer le parchemin ? » Si sa verve railleuse n'épargnait pas assez les chanoines, elle vengeait en toute occasion l'Eglise et ses dogmes. Fidèle au costume ecclésiastique comme à toutes les règles de son état, il s'entendit reprocher un jour par un de ses collègues, diacre défroqué, d'être vêtu comme un curé de village : « Monsieur, répondit-il, apprenez que les curés de village ont plus d'esprit dans leur petit doigt que vous n'en avez dans toute votre personne, et je le sais, car je viens de l'être. » Dans une voiture publique, où un riche électeur avait engagé une querelle avec lui sur la religion, il allait réduire son adversaire au silence quand une dame l'arrêta en lui disant à l'oreille : « Prenez garde, monsieur paie pour plus de 4,000 francs d'impôts. — Et moi, repartit M. Astier à haute voix, je vous déclare que si on imposait l'esprit, il ne paierait pas un centime. » Ces traits de vivacité spirituelle firent à l'abbé Astier la réputation d'un redoutable jouteur et ne le rendirent que plus cher à ses élèves. Aussi charitable dans ses procédés qu'il était parfois incisif dans ses paroles, il frappait ainsi l'esprit, gagnait le cœur et gravait dans l'âme de ses disciples cette vive et forte empreinte qu'un professeur habile laisse sur tout ce qui l'entoure.

J'ai peint l'abbé Astier, c'est déjà peindre l'abbé Gerbet. A la différence des élèves qui ne copient que les défauts de leur maître, M. Gerbet ne prit de M. Astier qu'un goût passionné pour les études philosophiques, avec quelques habitudes familières aux esprits distraits. On se figure difficilement aujourd'hui, avec le discrédit qui a frappé les hautes spéculations et le misérable auditoire auquel sont réduits les professeurs de nos facultés, quels étaient l'avidité et l'empressement et les préoccupations studieuses des cent vingt élèves de l'abbé Astier. Ils allaient le chercher à sa demeure, lui faisaient escorte le long des rues et le ramenaient chez lui, non sans s'arrêter autour d'une borne ou sous une porte cochère pendant des heures entières pour prolonger, quelques-uns par malice, la plupart par envie de s'instruire, la leçon que le professeur finissait trop tôt à leur gré. Les élèves discutaient, l'abbé Astier s'emportait parfois, le jeune Gerbet écoutait surtout. Les promenades du jeudi n'étaient pour le maître amoureux de la vérité que de nouvelles occasions de voir plus

familièrement et d'intéresser plus longuement la jeunesse de l'école bisontine. Partout, M. Gerbet était au premier rang. On l'appelait le bras droit de M. Astier, son élève chéri, l'espoir de la science.

Après une année si féconde en heureux résultats, la vocation de M. Gerbet n'avait fait que grandir. Il lui tardait d'appliquer à la théologie, à la science reine et maîtresse de toutes les autres, ses facultés assouplies et développées par les études philosophiques. Une maladie causée par l'excès du travail, jointe à l'invasion de 1814, le retint loin de Besançon, tant au sein de sa famille que dans un presbytère des montagnes du Doubs, où les soins d'un bon curé, son parent, contribuèrent autant que l'air de nos sapins à raffermir sa santé ébranlée. Ce fut là qu'il connut Jouffroy, étudiant comme lui, mais dont l'âme, inquiète et déjà troublée, cherchait inutilement un autre Dieu que celui de ses pères. Jouffroy, qui sortait de l'école normale avec tout l'orgueil de la jeunesse, ne dédaigna point, dit M. Sainte-Beuve, de discuter avec le jeune séminariste de province. Il le combattit sur les preuves de la révélation, et contestait surtout l'âge du monde en s'appuyant sur le témoignage, si souvent invoqué alors et bientôt ruiné, du fameux zodiaque de Denderah. Le jeune séminariste, mis en présence d'un monument inconnu, ne put que répondre : « Attendons. » Cette liaison, commencée par la controverse, se continua par lettres pendant d'assez longues années. Les deux philosophes ne s'étaient vus qu'une fois, mais leur cœur s'était épris l'un de l'autre avec une si vive affection, que l'incrédulité naissante de l'un ne fit que redoubler dans l'autre la foi et la charité. Nous espérons retrouver leur correspondance et rendre nos lecteurs juges des sentiments qui les animaient l'un envers l'autre dans cette lutte de leur première jeunesse.

Les loisirs forcés que la maladie avait faits à M. Gerbet, profitèrent aussi à la poésie. Il essaya ses forces dans les concours de l'académie de Mâcon, et y remporta un prix en 1814. C'était du plus heureux augure pour un lauréat qui n'avait que seize ans. Bientôt, le concours ouvert par l'Académie française pour célébrer le rétablissement de la statue de Henri IV tenta sa verve poétique, naturellement excitée par les événements du jour et toute pleine encore des souvenirs mythologiques d'Horace et de Jean-Baptiste Rousseau. Sa pièce fut distinguée, quoiqu'on n'en connût pas l'auteur ; mais ses amis, qui la savaient par cœur, en citent encore aujourd'hui des fragments. Elle représente l'assemblée des dieux et Apollon célébrant sur sa lyre le retour des Bourbons. Voici le début de cette ode, dont on remarquera le mouvement et la grandeur :

Dans mon essor perçant la nue,  
 J'affronte le flambeau du jour ;  
 Porté sur une aile inconnue,  
 Je vole au céleste séjour.  
 La terre a fui, les cieus s'entr'ouvrent,  
 Mes regards étonnés découvrent,  
 Dans un jour pur et radieux,  
 Le monde, aux mortels invisible,  
 Où sur un trône inaccessible  
 Repose le maître des dieux.  
 Jour solennel ! moment sublime !  
 Apollon se lève agité ;  
 Son front luit, son regard s'anime,  
 Le dieu grandit en majesté.

Ce n'étaient là que les délassements de la muse ; le cœur de M. Gerbet était ailleurs. Dès le mois de novembre 1814, il vint s'asseoir sur les bancs de la théologie, au séminaire de Besançon. Ici encore il eut les prémices d'un professorat demeuré célèbre dans les annales de notre diocèse. Deux hommes dont le souvenir vivra autant que l'Eglise de Besançon, prenaient ce jour-là possession de leur chaire, M. Vernier et M. Busson. Le premier professait la morale, le second le dogme. On aimait dans M. Vernier la science pratique, l'expérience du ministère pastoral, sa longue habitude de sonder les consciences et de discerner la lèpre de la lèpre, en un mot tout ce qui constitue le moraliste judicieux et profond ; dans M. Busson, une instruction solide et variée, une exposition claire, méthodique, pleine d'intérêt, une diction noble et simple, et l'art d'intéresser tout le monde dans l'argumentation, en encourageant les plus timides et les plus lents, comme en excitant les plus laborieux et les plus forts.

Tels maîtres, tels élèves. On peut à peine citer tous les hommes illustres ou distingués qui sortirent de cette école. A leur tête paraît M<sup>gr</sup> Gousset, cardinal-archevêque de Reims ; M<sup>gr</sup> Guerrin, évêque de Langres, et M<sup>gr</sup> Doney, évêque de Montauban, étaient ses émules. M. Courtois, qui fut si digne de l'épiscopat, M. Receveur, si connu en Sorbonne, M. Blanc, dont l'*Histoire ecclésiastique* a tant de mérites, ne le cédaient aux premiers ni en application ni en talents naturels. Le P. Ferrand révélait déjà les qualités d'un rhéteur habile et d'un éloquent prédicateur ; l'abbé Waille lui disputait la palme de la parole, et l'abbé Gaume celle du savoir. Citons encore M. Jeantet et M. Gagelin, qui furent l'honneur des missions étrangères, l'un par son épiscopat, l'autre par son martyre ; MM. Bergier, Perrin et Dartois, aujourd'hui vicaires généraux du diocèse

de Besançon ; M. l'abbé Richard , qui a écrit les annales de notre Eglise ; M. Laresche, qu'elle donna à M<sup>SR</sup> de Chaffoy pour administrer celle de Nîmes ; M. Bailly et M. Girod, qui partagèrent avec M<sup>SR</sup> de Chamonî, dans le diocèse de Saint-Claude récemment érigé, les soins d'un séminaire naissant et d'une administration difficile.

Si vous demandez aux anciens du sanctuaire quelle était la place de M. Gerbet parmi tant de réputations qui commençaient et d'espérances déjà couronnées par la renommée, aucun d'eux n'hésitera à lui assigner le premier rang. De brillants concours, dont on ne saurait trop déplorer la suppression, terminaient alors l'année scolaire. Quatre prix et huit accessits suffisaient pour animer les meilleurs esprits. Les quatre cent cinquante jeunes gens qui composaient cette grande école pouvaient tous prétendre à ces modestes récompenses ; mais, outre les notes obtenues pour les réponses de l'année, on tenait compte, pour déterminer le rang, des décisions données par écrit sur des cas de conscience, et surtout d'une argumentation à laquelle les plus forts prenaient part, sous la direction des maîtres et sous les yeux de tout le séminaire. M. Gerbet partagea le premier prix en 1816 ; il l'obtint seul en 1817. Le nom, le talent, le savoir de ses rivaux, qui sont aujourd'hui les oracles de l'Eglise, indiquent assez à quelle hauteur il s'était élevé.

Les hommes d'élite qui composaient cette brillante phalange, loin de se borner aux études imposées par la règle, se réunissaient chaque mercredi en académie, et employaient ce jour de congé à lire des dissertations préparées pendant la semaine, sur l'Ecriture sainte, sur l'histoire ecclésiastique et sur le droit canon. Les principaux commentateurs de la Bible étaient lus, traduits, analysés. Fleury servait de texte aux études historiques ; mais en résumant chacun des livres de son histoire, on en signalait les points douteux ou incomplets. Enfin la littérature et les langues avaient leur part dans ces modestes travaux, en sorte que l'imagination, le goût, l'esprit, le jugement, la mémoire, tout ce qui fait l'homme s'exerçait et se formait à la fois. Qu'il était agréable aux maîtres de surprendre, par une visite inattendue, une de ces académies si heureusement composées ! Ils trouvaient dans la même séance M. Gousset et M. Blanc, M. Gerbet et M. Dartois. M. Gousset, qui était diacre, présidait la réunion avec une supériorité incontestable. On aimait dans M. Blanc l'originalité et la profondeur des vues philosophiques. L'Ecriture sainte, interprétée tour à tour par chacun des membres de l'académie, fournissait souvent à M. Dartois l'occasion d'établir d'ingénieux rapprochements entre les langues. Quand M. Gerbet faisait la leçon sur Fleury,

il laissait déjà entrevoir toutes les grâces de son style et il savait intéresser même en résumant. M. Gousset était un casuiste plus habile, M. Blanc un dialecticien plus serré, M. Dartois un linguiste plus érudit ; mais M. Gerbet avait plus que personne le don de plaire et de charmer. Il aurait pu être tout ce qu'étaient ses condisciples ; mais le poète avait ses heures, et le malicieux camseur prenait quelquefois le dessus, à moins qu'une distraction ou une rêverie ne le plongeât dans un silence profond ou une étude solitaire.

M. l'abbé Doney était sans contredit, dans cette élite de la jeunesse studieuse, celui qui ressemblait le plus à M. Gerbet, par la subtilité et la finesse ; la délicatesse de leurs sentiments n'était pas moins élevée, quoiqu'elle revêtît des formes différentes. De là naquit leur amitié, qu'une égale admiration pour le système de M. de Lamennais resserra encore davantage. Devenu supérieur du séminaire d'Ornans, M. Doney reçut la visite de son ami, qui était encore sur les bancs de la théologie. Il voulut lui faire les honneurs de sa maison, l'invita à assister au cours de philosophie et à interroger les élèves. Parmi les jeunes argumentateurs qui figurèrent dans cette séance, se trouvait M. Cart, dont on vantait déjà la parole facile, la mémoire heureuse et les à-propos ingénieux. Ce fut lui que M. Doney<sup>1</sup> présenta d'abord à M. Gerbet et qui fit les principaux frais de la journée. L'étudiant de Besançon souriait avec bonté aux réponses de l'écolier d'Ornans, et le maître écoutait avec une vive curiosité les questions de l'étudiant. Modestes et sans nom, tous trois devaient parvenir un jour à l'épiscopat. C'était l'évêque de Nîmes qui répondait à l'évêque de Perpignan, et l'évêque de Montauban jouissait déjà, en suivant ce dialogue, des talents d'un ami, des succès d'un élève et de l'affection de l'un et de l'autre.

Après trois années de théologie passées à Besançon, M. Gerbet n'avait point encore pris l'habit ecclésiastique ni pratiqué la vie intérieure du séminaire. Son maître chéri, M. l'abbé Busson, quitta la Franche-Comté et, après un court essai au noviciat des jésuites à Montrouge, entra au séminaire des Missions-Étrangères en qualité de professeur. M. Gerbet, qui l'avait suivi à Paris, s'était présenté d'abord à Saint-Sulpice ; mais, forcé par une santé trop délicate de renoncer aux assujettissements de la règle, il obtint de se préparer aux ordres sacrés en assistant, comme auditeur bénévole, aux leçons de son ancien professeur. Ce n'était plus l'auditoire de Besançon, si nombreux, si brillant, si digne d'un grand diocèse, d'un grand maître et d'un étudiant qui devait leur faire tant d'honneur, mais une compagnie d'élite qui comptait à peine sept ou huit élèves, où l'on



s'essayait à l'apostolat en terminant ses études, et où l'ardeur de bien faire ne laissait à personne le souci de bien dire. On demanda un jour à M. Busson s'il ne regrettait pas sa chaire: « Non, répondit-il, car à Paris comme à Besançon je fais la volonté de Dieu. » Il est vrai qu'un de ses élèves valait mieux qu'une foule: c'était M. Gerbet.

Ordonné prêtre en 1822 avec M. l'abbé de Salinis, qu'il avait connu à Saint-Sulpice et qui demeura son plus intime ami, M. l'abbé Gerbet soutint en Sorbonne une thèse latine avec une rare élégance, et fut presque aussitôt nommé professeur suppléant de théologie morale. La Sorbonne, dont l'enseignement, payé par l'Etat, est sans autorité dans l'Eglise, n'a pas eu jusqu'à présent le don, sinon d'attirer, du moins de fixer longtemps la jeunesse studieuse autour de ses chaires. Beaucoup d'hommes de talent y ont passé, aucun ne s'y est établi. Il n'est donc pas surprenant que l'abbé Gerbet ait quitté l'enseignement supérieur pour l'enseignement secondaire, ni qu'on le trouve auprès de l'abbé de Salinis en qualité de second aumônier du collège Henri IV. C'était aller chercher l'adolescence pour la sauver; mais c'était aussi échanger la certitude d'une vie tranquille contre l'incertitude d'un ministère délicat. L'espoir de faire plus de bien ne permit pas à M. Gerbet d'hésiter un moment. Le zèle prudent, la sage tolérance, l'amour de la jeunesse, la connaissance des besoins du temps, les talents de l'orateur et de l'écrivain réunis au plus haut degré dans les deux amis, assurèrent les fruits de leur mission. M. de Salinis quittait souvent son collège pour aller prêcher dans les principales maisons d'éducation des retraites aux jeunes gens; M. Gerbet, plus sédentaire, consacra tous ses loisirs au *Mémorial catholique*, et commença avec la plume l'apostolat que son compagnon exerçait par la parole.

Cette revue, dont M. de Lamennais accepta le patronage en 1825, acheva d'attacher M. Gerbet à l'homme qui passait alors pour l'apologiste le plus éloquent et le plus autorisé de nos croyances. Ses relations avec lui avaient commencé dans la chambre de l'abbé Busson, au séminaire des Missions-Étrangères, et chez le comte de Seufft, où M. de Lamennais et M. Busson se voyaient chaque semaine. Des deux Franc-Comtois que cet écrivain fameux avait trouvés pleins d'enthousiasme pour ses doctrines et d'attachement pour sa personne, le plus mûr cessa de le suivre, sans cesser de l'aimer, le plus jeune partagea sa fortune et ses opinions jusqu'à sa chute. M. Busson s'était aperçu, après la fondation du *Mémorial*, que l'abbé de Lamennais gardait, tout en se courbant sous la foi, des opinions indociles et hardies, et il commença à craindre que le plus ardent apôtre de l'autorité catholique n'en devint un jour le plus irrécon-

ciliable ennemi. L'abbé Gerbet était moins défiant, parce qu'il avait moins vécu. Il alla s'établir à la Chenaye et se mit à jouer, selon l'expression d'un critique, avec une charité qui n'avait d'égale que son talent, auprès de ce grand esprit si immodéré et si entraînant, le rôle que Nicole avait rempli à Port-Royal auprès d'Arnaud, celui de modérateur. Il retenait par sa douceur ceux que la fière domination du maître aurait lassés trop vite, adoucissant bien des aspérités, sauvant bien des chocs, expliquant ou atténuant ce qu'il ne pouvait justifier tout à fait. C'était plus qu'un disciple; c'eût été un sauveur, si Lamennais avait pu être sauvé.

On ne connaissait encore de M. Gerbet que des articles d'un style excellent et d'un ton à la fois vigoureux et contenu, quand, déposant un moment la plume du journaliste, il prit celle de Fénelon, je me trompe peut-être, celle de Bossuet, car on dirait qu'il les possédait toutes deux et qu'il les employait tour à tour, pour écrire un livre intitulé : *Considérations sur le dogme générateur de la piété chrétienne*. L'ouvrage parut en 1829. « Ce n'est proprement, dit-il lui-même, ni un traité dogmatique ni un livre de dévotion, mais quelque chose d'intermédiaire. » Le nom importe peu; quant à la chose, c'est un chef-d'œuvre. L'auteur commence par rechercher dans l'histoire les idées de sacrifice et d'offrande qui ont servi de préparation au mystère; puis, abordant l'idée de l'Eucharistie dans le plan du catholicisme, il montre qu'elle est l'aliment de la vie sociale et de la vie intérieure. Écoutons-le un moment :

« Les philosophes qui admirent le dévouement catholique, ressemblent aux Égyptiens qui bénissent les inondations du Nil dont ils ignorent la source. « Peut-être, dit Voltaire, n'est-il rien de plus grand sur la terre » que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse » et souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce » ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante » pour l'orgueil et si révoltante pour notre délicatesse (1). » Eh! sans doute; mais ne vous arrêtez pas au fait, cherchez-en l'explication. Croyez-vous que ces retraites soient inaccessibles aux ennuis, aux dégoûts, aux orages du cœur? que ce cœur humain, qui se fatigue de plaisirs, ne se fatigue jamais de sacrifices? Lorsqu'en parcourant ces salles lugubres, ces anges songent qu'au lieu de cette vie douce et brillante qu'un seul mot leur rendrait, au lieu de cette famille qui les rappelle, il faudra panser ces plaies étrangères, entendre ce râle des agonisants, en-

(1) *Essai sur les mœurs*, chap. cxxxix.

sevelir ces cadavres inconnus, non pas une semaine, un mois, mais trente ans, mais toujours, croyez-vous que leur courage ne soit jamais près de succomber sous cet avenir? Or, savez-vous ce qui le soutient dans ses défaillances, ou l'en préserve? Vous l'ignorez, dites-vous : faites comme ceux qui ont voulu le savoir, demandez-le à elles-mêmes. La communion fréquente, telle est leur réponse unanime. Philanthropes, trêve de phrases ! que leur donnerez-vous à la place de ce mystère d'amour? Si leur dévouement est ce qu'il y a de plus grand sur la terre, que n'entreprenez-vous une si belle œuvre? Faites-nous, avec vos pompeuses maximes de bienfaisance, une sœur de la charité par exemple, une seule, on ne vous demande que cela. »

C'est dans ce livre que M. Sainte-Beuve a trouvé des pensées comme celles-ci, pour en orner ses *Causeries du lundi* et étonner le demi-monde qui ne lit que des romans :

« Le christianisme n'est dans son ensemble qu'une grande aumône faite à une grande misère.

» L'Évangile a fait, dans toute la force du terme, une révolution dans l'âme humaine en changeant les rapports des deux sentiments qui la divisent : la crainte a cédé à l'amour l'empire du cœur. »

Ce petit chef-d'œuvre de cent cinquante pages, publié depuis trente-six ans, n'en est qu'à sa sixième édition ; mais on le rééditera jusqu'à la fin des siècles, avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont M. Gerbet parle en ces termes :

« L'ascétisme du moyen âge a laissé un monument inimitable, que les catholiques, les protestants, les philosophes, se sont accordés à admirer de l'admiration la plus belle, celle du cœur. Nul n'a jamais lu une page de l'*Imitation*, surtout dans la peine, sans s'être dit en la finissant : Cette lecture m'a fait du bien. La *Bible* mise à part, cet ouvrage est l'ami souverain de l'âme. Mais où donc le pauvre solitaire puisait-il cet amour in-tarissable, car il n'a si bien dit que parce qu'il a beaucoup aimé. Il nous le raconte lui-même à chaque ligne de ses chapitres sur le sacrement : le quatrième livre explique les trois autres. »

Que si l'on veut maintenant s'expliquer ce quatrième livre de l'*Imitation*, qu'on lise le *Dogme générateur de la piété chrétienne*. Il fait comprendre ce que l'*Imitation* fait goûter et sentir.

Je ne parle pas des deux ouvrages que M. Gerbet composa pour défendre le système de l'abbé de Lamennais : *Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec la théologie*, et *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*. C'est l'exposé le plus clair, le plus logique, mais

aussi le plus adouci, de ce système célèbre. S'il a fait illusion à tant de bons esprits, c'est à l'influence modératrice de M. Gerbet plutôt qu'à la violente domination de M. de Lamennais qu'il faut attribuer ce résultat. « Ces deux intelligences, dit M. l'abbé de Ladoue, semblaient se compléter : l'une avait le coup d'œil, la pénétration, la vigueur mâle ; l'autre, la mesure, la règle, l'élévation, la grâce. » Lamennais disait : *L'abbé Gerbet et moi, nous ne nous parlons pas et nous nous comprenons*. Cela était vrai dans un temps où ils n'avaient au cœur qu'un seul désir : le triomphe de l'Eglise.

La révolution de Juillet surprit M. l'abbé Gerbet à Paris et l'y fixa. Il crut que le moment était venu d'élever au-dessus de tous les partis le drapeau de l'*Avenir*, et de prendre, sous les auspices de l'abbé de Lamennais, pour la devise des temps modernes : *Dieu et la liberté*. Il appartenait à cette fraction du clergé qui, en échange de la franche acceptation de la situation nouvelle faite à l'Eglise, ne réclamait pour elle que l'indépendance politique et sociale, et qui mettait sa confiance dans la liberté pour en faire l'auxiliaire de la religion. Quand les incidents de la lutte ardente où il se trouvait engagé lui laissaient quelque relâche, il allait chercher à Trelon, chez M. le comte Félix de Mérode, l'air de la campagne et des bois, si nécessaire à son caractère et à sa santé ; les sympathies affectueuses du grand citoyen qui avait tant contribué à fonder la liberté belge le consolait des ennuis du temps présent ; et il reprenait en quelque sorte vie, courage, génie même, dans cette société amie où l'on partageait la plupart de ses convictions politiques, et où les illusions de son âme généreuse trouvaient tous les égards dus à sa sincérité.

Le journal l'*Avenir*, ayant été condamné par une encyclique de Grégoire XVI, disparut de la scène du monde, et ce fut à Trelon que M. l'abbé Gerbet alla reprendre haleine après cette disgrâce. C'était dans l'été de 1832. « Je me souviens encore, dit un témoin oculaire, de la peine qu'il avait ressentie, après l'encyclique de Grégoire XVI, de ce coup porté aux doctrines outrées que l'*Avenir* professait. Il expliquait les termes de l'encyclique *Mirari vos* comme ils ont été expliqués depuis par l'évêque de Langres. Et quand, plongés que nous étions au milieu d'un monde imbu des idées les plus libérales, n'ayant pas encore subi les épreuves qui nous ont appris à nous défier des idées trop absolues, nous gémissions de ce qui paraissait incompréhensible dans le document pontifical, je vois encore l'abbé Gerbet dissenter longuement et savamment sur la question. Il s'interrompait à peine pour répandre autour de lui une grande abondance de tabac, et il ajoutait d'un air à la fois résigné et sou-

riant : *Après tout, nous devons nous soumettre et nous laisser mener par l'Eglise ; quand la colonne qui conduisait le peuple juif dans le désert présentait son côté ténébreux, elle n'en était pas moins un excellent guide.* »

M. Gerbet, en condamnant tout ce que condamnait l'Eglise, n'en demeurait pas moins fidèle à son goût pour la liberté, très compatible avec le sens véritable de l'encyclique. Ne pouvant plus la servir dans le journalisme, il voulut la pratiquer dans l'enseignement. Il se forma alors une école de quelques jeunes gens d'élite venus de tous les points de la France pour s'initier, sous la conduite de l'abbé de Lamennais, aux études philosophiques, historiques et religieuses. Etablie d'abord à Paris, rue de Vaugirard, 108, puis transférée à la Chenaye, elle tomba en 1834 sous le coup d'une seconde encyclique provoquée par les *Paroles d'un croyant*, ce pamphlet aussi petit par son volume qu'il était grand par sa perversité. Un homme de beaucoup d'esprit, qui a connu très intimement M. Gerbet dans ces circonstances critiques, veut bien nous communiquer ses impressions et ses souvenirs : « Je n'oublierai jamais, dit M. le comte Werner de Mérode, l'hiver que j'ai passé dans cet intérieur. Mon père m'y avait placé en 1833 pour faire ma philosophie. Nous étions sept ou huit jeunes gens, entre autres les deux Boré, dont l'un, devenu lazarus, était fort occupé alors de l'étude des langues orientales, qui contribue tant aujourd'hui au succès de son saint ministère. Je suivais des cours en Sorbonne pendant toute la journée, nous dinions et nous passions la soirée chaque jour avec MM. de Lamennais et Gerbet. Quel contraste entre les deux amis ! Le premier, toujours exagéré, passionné, violent, poussant tout à l'extrême ; le second, cœur aimable, nature fine et délicate, esprit pénétrant, caractère d'une rare bienveillance qui n'excluait pas une certaine malice fort contenue sans doute, mais saisissant à merveille le côté comique des hommes et des situations. M. de Quélen venait de temps en temps pendant cet hiver voir M. de Lamennais. Il mettait une grande charité à lui faciliter sa soumission, et il y avait vraiment quelque chose de touchant à voir la bonne volonté, le zèle, la persévérance avec lesquels ce prélat, d'un sentiment si opposé à l'auteur des *Paroles d'un croyant*, cherchait à le ramener et à lui faire éviter une ruine irrémédiable. J'assistais aussi, en quelque sorte, à la lutte intérieure qui se livrait dans le cœur du futur évêque de Perpignan, entre sa vive affection pour son malheureux ami, hélas si près de périr ! et son obéissance à l'Eglise et au saint-père. Ces deux sentiments finirent par s'accorder. Que de larmes et de prières quand M. Gerbet cédait au premier ; mais quelle droiture et quelle fidélité quand il fallut exprimer le second !

M. Gerbet m'avait promis une leçon de philosophie tous les matins ; mais, très absorbé par les préoccupations du temps et les études chères à son esprit, il reculait la leçon d'heure en heure jusqu'à dix ou onze heures du soir. Je me rappelle que, lorsque tout le monde était retiré, il me faisait venir dans sa chambre et me dictait jusque fort avant dans la nuit un cahier de philosophie. Il excellait à développer l'histoire de cette science, et oubliait de dormir pendant la nuit comme il avait oublié de professer pendant le jour. Il me faisait rêver, debout et éveillé, de Zoroastre, de Confucius et de Bouddha. Plusieurs fois le jour était venu que la leçon durait encore. Je pouvais m'appliquer le mot de Voiture, en le modifiant un peu : « Jamais leçon de philosophie ne commença si tard et ne finit si tôt. »

Quoique M. Gerbet fût l'indulgence et la patience même et qu'il espérât encore, contre toute espérance, la soumission de son superbe ami, il refusa cependant de l'accompagner à la Chenaye en 1834. La rupture commencée devint plus sensible après la seconde encyclique, qui condamnait les *Paroles d'un croyant*. M. Gerbet était à Trelon quand ce document pontifical lui arriva. Il fit aussitôt une soumission publique, parce que l'encyclique contenait un passage relatif au système qu'il avait professé. M. de Lamennais lui écrivait encore, mais avec des reproches mêlés d'un reste d'attachement. « Offrons tout à Dieu, » disait M. Gerbet, en se plaignant de ces procédés et en constatant l'inutilité de ses soins. La prière fut dès lors son unique ressource ; il espérait un retour, il l'espéra jusqu'à la fin. Il écrivait dans ses *Réflexions sur la chute de l'abbé de Lamennais* : « Dieu voit dans le passé des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée, rien si ce n'est le désir que Dieu lit au fond de notre âme, de donner s'il le fallait tout notre sang pour obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule larme. »

Détournons les yeux de la triste apostasie qui n'a pas voulu se laisser fléchir par de telles prières, et retournons à Trelon auprès de M. Gerbet. Il cherchait une diversion à sa douleur et il l'avait trouvée dans l'intimité de la noble famille dont il était l'hôte. Un rien lui servait de matière à d'agréables plaisanteries, et ces plaisanteries mêmes le ramenaient aux pensées les plus sérieuses. On conserve encore à Trelon une ordonnance sur la fermeture des portes et des fenêtres du château, dont les considérants et le dispositif sont un chef-d'œuvre de finesse et de bonne grâce. Il composa aussi sur les légendes et sur les bois du pays un morceau où l'on retrouve sa piété vive, sa poétique imagination et

son exquise amabilité. Mais il ne pouvait oublier le jeune et éloquent pair de France, frappé comme lui dans son espérance et dans son amitié, et qui se reposait, à sa manière, en voyageant et en étudiant sur un autre théâtre. Il imagina donc de lui envoyer la légende de Trelon, avec une lettre explicative. Voici quelques fragments de cette lettre, qu'il adressa à M. de Montalembert le 29 juillet 1834, huit jours après sa soumission à l'encyclique. Ils ne paraîtront pas trop longs à ceux qui aiment la bonne prose, et ils donneront à cette notice l'intérêt d'un opusculé inédit.

« Trelon, 29 juillet 1834.

» Une bonne pensée vient de me venir, mon cher ami : c'est la pensée de vous envoyer quelques notes sur le pèlerinage à la fontaine Sainte-Hiltrude, vierge du VIII<sup>e</sup> siècle, dont je vous dirai tout à l'heure l'histoire. Je bénis cette pensée, qui fera diversion pendant quelques instants, pour vous comme pour moi, à des méditations tristes. Je l'accueille avec empressement, je la salue avec cet air de respect tendre, pieux et émerveillé, qui passe sur votre front quand vous voyez tout à coup, à travers les brouillards du XIX<sup>e</sup> siècle, une vision des anciens jours.

» J'ai d'ailleurs toutes sortes de raisons pour vous envoyer ces notes. Et d'abord, je vous les adresse à titre de redevance, car je vous reconnais pour le propriétaire féodal de toutes les légendes, l'aumônier de toutes les chapelles gothiques, l'abbé de tous les monastères en ruine, le grand-maitre de toutes les chevaleries, le connétable, le seigneur suzerain, le roi de tous les souvenirs poétiques du moyen âge. C'est pourquoi, Monseigneur, je viens, moi, votre féal et humble vassal, vous faire hommage de quelques souvenirs que j'ai glanés sur vos domaines. Et puis, mon cher ami, il y a dans la fontaine de Sainte-Hiltrude quelque chose de meilleur que toute la poésie que vous saurez y trouver. Le bon peuple des environs croit seulement que son eau guérit les souffrances du corps. Pour moi, je crois beaucoup plus; je crois, et pourquoi pas? qu'elle a aussi quelque secrète vertu pour apaiser les troubles de l'âme. Si quelque jour vous en faites l'expérience, vous souscrirez à mon acte de foi, je vous le prédis.

» Mais, avant d'arriver à la fontaine miraculeuse, je dois vous parler de ses alentours, car je sais qu'une description séparée de tout détail sur les mœurs locales vous fait l'effet d'un paysage sans horizon. Je pourrais vous donner, sur l'intérieur où je viens de passer un mois, des détails qui vous intéresseraient même au fond de l'Allemagne, ou plutôt qui y redoubleraient d'intérêt pour vous. Je crois, en effet, que malgré l'en-

thousiasme patient qui vous retient captif de la société allemande, vous regrettez de temps en temps une autre société et d'autres conversations. Malheureusement, après avoir piqué votre curiosité, je ne vous dirai rien ici de cet intérieur, parce que ma lettre doit passer sous des yeux que des compliments, même indirects, offusqueraient, et qui seront charmés de voir ce chapitre-là en blanc. Il est bien entendu que, pour l'acquit de ma conscience, je me réserve la ressource du *post-scriptum*.

» Vous ne saurez donc rien en ce moment, sinon que je suis à Trelon, autrefois chef-lieu du marquisat de ce nom, ancienne province du Hainaut. Je me suis trop peu répandu dans la brillante société du bourg, j'ai été trop avare de visites, pour vous mettre convenablement au courant de toutes les nouvelles importantes du lieu. Deux remarques seulement, l'une sous le rapport politique, l'autre sous le rapport de l'art. J'ai été presque témoin d'une émeute, d'une espèce de guerre de la Fronde, que la haute aristocratie féminine du bourg a soutenue contre le château, au sujet d'une salle de danse en plein air qu'on a voulu lui enlever, prétendant que la liberté de danser est la première des libertés communales et provinciales. Voilà pour ce qui concerne la politique. Et quant à l'art, vous saurez que l'église n'a pas seulement des statues de saints de toutes couleurs, mais encore, ma parole d'honneur, des confessionnaux dorés, ou plutôt à cornes dorées; car la dorure de ces confessionnaux a été infligée particulièrement à des lames de bois pointues, placées de telle sorte qu'une imagination un peu vive transforme aisément ce confessionnal en un taureau symbolique. Je connais des paroissiennes très ferventes, auxquelles ce taureau de bois a fait une telle peur, qu'elles s'en vont chercher, à une distance considérable, à travers la pluie, la boue ou la poussière, un confessionnal qui n'ait pas des cornes dorées. Je me hâte de sortir aussi des réflexions biscornues que je vous condamne à lire. Allons respirer en plein air.

» Le beau village de Trelon est voisin d'une grande et superbe forêt longue de plusieurs lieues. Elle touche, par une de ses extrémités, à une habitation qui appartient, que sainte Hiltrude me pardonne ! à M. de Talleyrand. Mais, par un effet tout particulier de la protection de la sainte, le propriétaire de cette demeure paraît avoir pour elle une bienheureuse aversion. L'autre extrémité de la forêt, prise dans sa longueur, aboutit à une plaine, terminée par les collines où est assise la petite ville de Chimay avec son château.

» Entre les deux points extrêmes que je viens de vous indiquer, et à quelque distance du chemin qui conduit à la fontaine de la sainte, les



grands arbres de la forêt, rangés en demi-cercle, forment, avec leurs colonnades de verdure, une espèce de cirque dont l'intérieur est une belle pièce d'eau. Ici, nous commençons à entrer dans le moyen âge. Une tradition historique est attachée à ce lieu. Le sire de Trelon partit pour la croisade, je ne me rappelle pas en quelle année. Je voudrais pouvoir vous transcrire en entier une ballade qui exprime les pensers belliqueux et doux qui remplissaient l'âme du bon chevalier au moment de son départ. Je ne puis en citer que trois strophes :

Quand fus reçu dans la chevalerie,  
J'allai veiller non loin de mon castel,  
Où se tenait une chapellenie,  
Pour honorer monseigneur saint Michel.  
Lors, à genoux, par devant son autel,  
Je lui vouai, d'un cœur ferme et sincère,  
Que, comme il fut un grand preux dans le ciel,  
Aussi bien moi le serais sur la terre.

Las ! faut quitter le manoir de mes pères !  
Près de leur tombe ils ne me verront pas !  
M'en vais mourir aux plaines étrangères :  
O mon tombeau, que loin d'eux tu seras !  
Fier Sarrasin, ah ! ne t'égouis pas ;  
Triste soupir n'est point lâche murmure ;  
Je pleure ici, mais au champ des combats  
Pas ne serai pleurant, je te le jure.

Adieu, Trelon ; adieu surtout, ma mie,  
De votre époux espérez le retour ;  
Votre doux sire en partant se confie  
Aux oraisons que dira votre amour ;  
Pour voir s'il vient monterez à la tour,  
Mais ne courrez ni les bois ni la plaine ;  
Ne sortirez que pour faire, en un jour,  
A sainte Hiltrude une courte neuvaine.

» Après ces recommandations, le sire de Trelon partit tout triste de l'ennuyeuse vie que la dame châtelaine allait mener. Mais la dame châtelaine n'était point d'une humeur aussi sédentaire que son bon mari le croyait. Un jour qu'elle chevauchait à travers champs, l'idée lui vint de faire creuser à grands frais un vaste étang dans la forêt. Idée de femme, c'est chose faite : l'étang fut creusé : Trelon eut sa Sémiramis. Mais à son retour de Palestine, le sire de Trelon, qui ne tenait pas du tout à trouver dans sa femme une rivale de la reine de Babylone, et qui tenait beaucoup plus à avoir une femme peu remuante, peu dépensière,

et ne jetant pas de beaux écus d'or dans l'eau pour se passer une envie, s'écria en voyant l'étang : « Ah ! quelle folie, » et depuis ce temps jusqu'au jour d'aujourd'hui le nom d'étang de la Folie lui est resté. Folie ! folie ! nom monumental des vanités humaines, dont bien peu valent un étang, qui après tout fait aller des usines.

» Vous savez, mon cher ami, que dans ce monde d'apparences où nous vivons, les plus petites choses sont des figures de grandes et invisibles réalités ; que les circonstances qui semblent le plus fortuites, le plus insignifiantes, ont une signification supérieure, que ce sont des mots dont nous devons chercher les idées. Dans la traduction de cette langue divine, que parle la nature entière, nous sommes souvent exposés à faire des contre-sens, à prêter à ces mots mystérieux un sens imaginaire. Mais qu'importe que l'imagination se trompe, si, en se trompant, elle fournit à la raison une pensée qui l'élève, à l'âme un sentiment qui lui fait du bien ? Pour moi, mon cher ami, j'ai un plaisir infini à trouver dans chaque scène de la nature ou de la vie des hiéroglyphes à interpréter, des inscriptions à traduire. Quand je suis parvenu à rattacher, bien ou mal, aux phénomènes les plus vulgaires une idée qui les consacre et les spiritualise, je m'en applaudis avec la joie d'un enfant qui commence à comprendre quelque chose dans le livre qu'on lui a donné à épeler. Mais voilà que, sans m'en apercevoir, j'entre dans une théorie, et ce préambule est déjà beaucoup trop long. Je voulais donc vous dire tout bonnement que, dans mon amour pour le symbolisme, je serais désolé qu'il n'y ait pas, près de la fontaine de sainte Hiltrude, un étang de la Folie. Je prétends que lorsqu'on veut faire, suivant toutes les règles, le pèlerinage spirituel et idéal dont le pèlerinage extérieur n'est que l'emblème, on doit, avant de se rendre à la source sacrée, paisible image de la paix que donnent la sagesse et les bonnes pensées, visiter l'étang de la Folie, s'asseoir sur le sable mouvant de ses rives, contempler cette eau tour à tour croupissante ou agitée, et ces grands joncs qui se courbent à tous les vents. Ainsi l'âme fidèle, sans se livrer jamais à la mer inconstante du monde, s'arrête sur ses bords, et, après avoir jeté un coup d'œil sur son calme faux ou sur ses flots troublés, reprend avec plus d'ardeur le chemin qui conduit à la source des vrais biens.

» A quelque distance, comme je vous l'ai dit, de l'étang de la Folie, sur la gauche, s'ouvre une route qui traverse la forêt dans toute sa largeur, et qui mène tout près de la fontaine. Comme nous allons y arriver, il est temps que je vous donne la légende de la sainte. La voici,

d'après des documents extraits des *Actes des bénédictins* et de la *Gaule chrétienne* :

« Wibert, comte de Poitou, que Gaifre, duc d'Aquitaine, persécutait, reçut de Pépin tout le pays situé sur l'Hèpre, depuis Vault jusqu'à Molhain. Il bâtit un château à Merlemont, et ayant tué à la chasse un sanglier à Liessies, il trouva ce lieu propre à l'établissement d'un monastère. Il le fit construire en 751, après avoir obtenu les reliques de saint Lambert. L'évêque de Cambrai en consacra l'église sous l'invocation de ce saint. Wibert confia le gouvernement de cette maison à son fils Gontrad, qui faisait ses délices des lectures saintes, et pratiquait dans une vie privée les devoirs et les austérités monastiques. Gontrad y rassembla quelques disciples, qu'il forma à la piété par son exemple et ses discours. Hiltrude, l'une de ses sœurs, n'était pas moins portée que lui à fuir le monde et à consacrer à Dieu sa virginité. Ses parents la promirent à son insu à Hugues, seigneur de Bourgogne. Mais elle leur déclara qu'elle n'aurait pas d'autre époux que Jésus-Christ, et se retira la nuit dans le bois voisin avec quelques compagnes. Hugues s'étant rendu au jour marqué, Wibert lui exposa la répugnance d'Hiltrude pour le mariage, et lui offrit en sa place Berthe, sa seconde fille, qui avait les mêmes agréments du corps et de l'esprit. Hugues accepta ses offres et emmena en Bourgogne la jeune épouse, qui se fit religieuse quelque temps avant sa mort. On rappela ensuite Hiltrude : elle reçut le voile des mains de l'évêque de Cambrai, et se retira dans une cellule contiguë à l'église de Liessies. C'est là que la sainte, jouissant de Dieu dans le repos de la contemplation, passait ses jours dans la prière, les jeûnes et les veilles. Sa retraite n'était interrompue que par les visites de son frère Gontrad, qui, dans ses instructions, lui expliquait les vérités de la religion, qu'elle méditait et pratiquait avec zèle. Son exemple donna lieu à la construction d'un monastère de filles qui subsistait encore à Liessies au dixième siècle. Wibert légua toutes ses possessions, depuis Molhain jusqu'à Vault, à Hiltrude, qui accepta la donation, à condition que tous ces biens retourneraient après sa mort au monastère de Liessies. Son père avait fait bâtir une église à Molhain, près de Couvin ; c'est une collégiale occupée par un doyen et dix chanoines, dont les prébendes sont conférées par le seigneur. Hiltrude mourut dans de grands sentiments de piété, le 27 septembre 769. Son corps fut enterré avec celui de Gontrad dans l'église de Saint-Lambert ; ceux de Wibert et d'Ade son épouse reposent à l'entrée de la maison. » (*Hist. du diocèse de Laon.*)

» Voilà la légende écrite conservée par les livres ; mais la tradition orale

est plus riche que l'histoire écrite, et la mémoire des peuples, gardienne plus attentive des souvenirs des saints, veille, de siècle en siècle, à les conserver dans toute leur fraîcheur. C'est par elle que nous voyons, à travers un intervalle de mille ans, et aussi vivement que si nous eussions été des compagnes de la sainte, le banc de pierre où elle se reposait, la fontaine qu'elle fit jaillir et l'écuelle en fer où elle buvait. On a construit près de la fontaine une petite chapelle; le jour de sa fête on y dit la messe, et les villages des environs s'y rendent en procession avec des chants et des bannières. Mais, tous les jours de l'année, ceux qui souffrent connaissent le chemin de la fontaine de sainte Hiltrude. Souvent, au soleil couchant, quand le temps du travail est fini, un pèlerin solitaire se hâte d'y arriver. C'est un pauvre vieillard appuyé sur un bâton blanc, une paysanne qui ne peut marcher bien vite parce qu'elle porte un petit enfant malade, et ce soir-là la joie et l'espérance rentrent dans la chaumière. De temps en temps une voiture s'arrête à l'entrée du sentier : ceux qui en descendent apportent avec eux des souffrances supérieures, ignorées du pauvre villageois, et quelquefois aussi des mystères de vertu que sa vertu simple ou ignorante ne pourrait pas même soupçonner.

» Il y a plusieurs manières d'accomplir le pèlerinage de sainte Hiltrude. Dans les cas ordinaires, on se borne à boire trois fois à la fontaine, après avoir prié quelques instants à l'entrée de la chapelle. Lorsque la faveur que l'on sollicite par son intercession est grande et difficile, on fait une neuvaine, et chaque jour, avant de prendre l'eau sainte, on récite neuf *Pater* et neuf *Ave*. Mais, quand il s'agit d'obtenir l'accomplissement d'un de ces *vœux suprêmes* qui, en montant vers le ciel, emportent avec eux toute l'âme, ou bien quand on se trouve dans ces moments critiques où un avenir espéré, entrevu, s'enfuit dans une obscurité menaçante, tandis que le passé semble revenir avec ses douleurs; dans ces moments où l'âme implore un de ces rayons d'en-haut qui éclairent toute la vie, alors le pèlerin de sainte Hiltrude ne croit pouvoir compter sur ce miracle que lorsqu'il a fait les stations, avec les prières et les méditations qui y sont attachées. Il y a sept stations, dont voici les noms : la Fuite, la Vallée, l'Oratoire, le Banc de pierre, la Fontaine, le Tombeau.....

» Vous avez vu, dans la légende de sainte Hiltrude, qu'elle fut inhumée dans l'église de Saint-Lambert, attenante à l'abbaye de Liessies, située à une demi-lieue du vallon que nous venons de visiter. Cette abbaye, un des plus remarquables monuments de la Gaule par ses magnifiques constructions, comme il était un des plus vénérables par son antiquité, par les

grands souvenirs carlovingiens qui planaient sous ses dômes, a été la victime du plus indigne meurtre qui ait été commis par le vandalisme révolutionnaire. Il avait oublié l'écuelle en fer de la fontaine, mais il n'oublia pas les calices d'or de l'abbaye, et les destructions suivirent de près les spoliations. En parcourant ce champ de désolation, en cherchant à reconnaître, à des débris de murs, l'antique enceinte de l'abbaye, j'ai compris, comme je ne l'avais jamais fait, la page inimitable où Tacite a peint la consternation des soldats de Germanicus lorsqu'ils rencontrèrent, au fond d'une forêt de la Germanie, les ossements de quatre légions romaines, dans l'enceinte à demi détruite du camp de Varus. Là aussi je retrouvais un camp, mais un camp chrétien ; pendant six siècles, des légions pacifiques s'y étaient retranchées contre les assauts du monde. Je voulais deviner l'église, le cloître, les cellules, les tombes ; j'en découvrais à peine quelques vestiges. Cependant, un vaste bâtiment qui ne formait autrefois qu'une dépendance de l'abbaye, avait survécu aux dévastations ; mais les outrages n'étaient pas finis. Lors de l'invasion de 1814, on abattit les murs intérieurs de plusieurs salles, de manière à les transformer en un grenier pour y loger des Russes. Tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe qui couvrait les sépultures des moines de Gontrad, quatre cents cosaques, sales et ivres, juraient en fumant leurs pipes dans l'appartement où Louis de Blois avait composé ses délicieux écrits ascétiques. Ce n'est pas encore tout : le propriétaire actuel est un prêtre, âgé de quatre-vingt-trois ans, qui a depuis longtemps apostasié, mais que le peuple condamne à s'entendre encore nommer le chanoine.

» Ce débris vivant de la Révolution, ce prêtre en ruines, a été poussé, par un incompréhensible instinct, à venir habiter d'autres ruines moins lamentables que lui. Il assiste, avec une impassibilité qui stupéfait, à l'agonie du vieux monastère ; il y préside, il l'accélère, il laisse les crevasses se multiplier, s'élargir, sans y mettre une seule pierre pour les boucher. Depuis qu'il est là, il n'a jamais occupé qu'une très petite partie du bâtiment ; mais cette partie même, il ne daigne pas en retarder la chute par quelques faciles réparations. Quand, dans l'appartement qu'il habite, les belles boiseries qui ornaient les salles de l'abbaye sont devenues toutes vertes d'humidité et de moisissure ; quand les sculptures du plafond menacent, en tombant, de le tuer dans son lit ; quand les poutres pourries s'affaissent, que le vent et la pluie entrent par les fenêtres, et que les débris des corniches et des colonnettes de marbre, s'amoncelant à la porte de sa chambre, semblent vouloir la fermer comme un tombeau, alors il fait porter son lit et sa chaise dans un autre coin de sa

maison, en attendant qu'un nouveau progrès des ruines vienne l'en chasser.»

Quand l'automne arriva, il fallut quitter Trelon. L'abbé Gerbet rentrait à Paris, ses hôtes allaient en Franche-Comté. On partit ensemble, et on se sépara à Reims. La séparation parut de part et d'autre infiniment pénible, et le dernier repas fut triste. M. Gerbet crayonna quelques vers sur la table de l'hôtel. Voici ce que la mémoire de M. Werner de Mérode en a retenu :

Il faut partir, dit d'une voix grossière  
Ce dur cocher quand il nous sépara.  
D'un ton plus haut, d'une voix plus altière,  
Ce mot affreux, la mort le redira.  
Pâles coursiers, vous êtes son image,  
Il faut partir; c'est le suprême adieu !  
Mais si la vie, hélas ! n'est qu'un voyage,  
Consolons-nous, le conducteur, c'est Dieu.

Deux ans après, M. l'abbé Gerbet vint à Trelon pour y bénir le mariage de Charles comte de Montalembert, pair de France, avec Marie-Anne-Henriette comtesse de Mérode et du saint-empire. Le mariage eut lieu le 16 avril 1836. Ce fut une des grandes joies de sa vie, comme il sied à un cœur sacerdotal d'en goûter. Ses relations avec M. de Montalembert lui procurèrent une autre joie, plus vive et plus sacerdotale encore. Il l'a racontée dans un petit ouvrage intitulé *Vue sur le dogme catholique de la pénitence*, écrit dans le goût du *Dogme générateur de la piété chrétienne*, publié d'abord dans l'*Université catholique*, puis réuni à son premier chef-d'œuvre et formant avec lui, dans l'édition nouvelle qu'on en a donnée, la plus éloquente et la plus magnifique apologie de l'eucharistie et de la pénitence (1). Les noms des personnes qui figurent dans ce récit sont connus maintenant, il n'y a plus d'indiscrétion à les citer.

M. le comte Albert de la Ferronnais, catholique fervent, avait épousé en Russie M<sup>lle</sup> d'Alopeus, personne accomplie, mais appartenant au schisme de son pays. Comme il désirait vivement sa conversion, il voulait la faire opérer par un prêtre instruit, pieux, d'un esprit élevé et d'un cœur tendre. Ce fut M. le comte de Montalembert, son ami, qui introduisit l'abbé Gerbet dans cette famille et qui prépara ainsi les voies au grand mystère dont elle allait être le théâtre et dont il fut lui-même le témoin. L'époux, qui n'avait que vingt-quatre ans, se mourait d'une ma-

(1) Paris, Vaton ; 1862 ; in-12.

ladie de poitrine ; sa jeune femme, à la veille de le perdre, voulut le consoler en se rendant à la grâce et en embrassant la foi catholique. M. l'abbé Gerbet célébra la sainte messe dans leur chambre, à minuit, le 29 juin 1836, et, partageant la sainte hostie entre les deux époux, il en fit un viatique pour le mari mourant, et pour la femme convertie une première communion. M. Gerbet, après avoir été le ministre de cette grande mission, voulut en être le peintre. Sa plume semble imprégnée de la lumière d'en-haut : il transfigure la scène en la racontant et il n'en est que plus fidèle, parce qu'il y mêle les clartés d'un autre monde entrevues par la foi à travers les ombres de la terre. Pour ajouter encore à la beauté du tableau et avoir une raison de le voiler un peu, M. Gerbet suppose un dialogue entre Platon et Fénelon. C'est Fénelon qui parle et qui révèle au disciple de Socrate, comme un Père de l'Eglise à un philosophe, toutes les émotions de cette scène, moitié décrite, moitié devinée.

« O vous qui avez écrit le Phédon, vous, le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! quelles apparitions ! Vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du Ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours ; mais dans cent ans je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le christianisme a faite, mais vous en comprendrez toujours assez.

» Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur, que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent

accomplir chacune leur communion, ou plutôt cette communion une et double, dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir, et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut*, qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui ; et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation ; et, après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout à coup, cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse mort, s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure ? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent ; mais j'aime à croire que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel ; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes ; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est, sous la main de Dieu, un rythme souple et docile, qui obéit, mieux que nous ne le pensons, aux convenances des élus.

Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assis-



taut, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre, ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes, car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée; ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil; ces fleurs, qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait, comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symboles d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communiant, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prières, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrirait d'autres merveilles saintes; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu, permettant cette douce méprise pour que la transition de

ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup, dans de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit ! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit ! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent ; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité. Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort ; car s'il me réapparaît alors, il me semble que mes dernières pensées de la terre iront se joindre, par une transition plus douce, à la première vision qui suit le grand réveil ! »

- L. BESSON.

*(La fin dans une prochaine livraison.)*



## EXPULSION DES HOSPITALIÈRES DE BESANÇON

EN 1793.

---

Parmi les institutions catholiques , il en était une que le respect , non de la religion , mais de l'humanité , avait à peu près préservée jusqu'à la chute du trône constitutionnel , et qui dut à ses bienfaits sans nombre et sans tache de périr la dernière.

L'Assemblée législative , en décrétant , le 18 août 1792 , la suppression de toutes les corporations charitables ou autres , avait , pour ne pas désorganiser les établissements de bienfaisance et blesser trop vivement le cœur et le bon sens du peuple , décidé que , dans les hôpitaux et maisons de charité , les mêmes personnes continueraient comme auparavant le soin des pauvres et des malades , à titre individuel , sous la surveillance des autorités , jusqu'à l'organisation définitive de la philanthropie révolutionnaire. Les départements étaient autorisés à remplacer provisoirement celles des religieuses dont l'éloignement serait reconnu nécessaire , mais les autres devaient rester à leur poste tant qu'on les y tolérerait , sous peine de perdre la moitié de la pension destinée à indemniser les membres des communautés religieuses. Sans doute , dans la pensée des dominateurs du moment , la sœur de charité , comme tout ce qui était dû à l'inspiration chrétienne , était condamnée à disparaître pour toujours ; mais la remplacer n'était pas une entreprise facile , même pour une assemblée des héritiers de Voltaire et de Rousseau réunis. Les écrits des maîtres offraient peu de lumières sur ce sujet , et la plupart des disciples n'en trouvaient guère plus dans leurs méditations antérieures ou leur pratique de la vie. Créer tout un code nouveau de secours publics , surtout au moment de l'appauvrissement général , était d'ailleurs une œuvre des plus ardues , et le corps législatif , qui avait réuni entre ses mains tous les rouages du gouvernement , avait , à cette heure , bien d'autres affaires sur les bras. Si donc il n'avait tenu qu'à l'administration , il est probable que le renvoi des hospitalières aurait été encore ajourné pour longtemps.

Mais il fallait compter avec la tourbe des démolisseurs, qui, généralement peu soucieux des nécessités administratives, ne voyaient qu'un souvenir chrétien à détruire et menaçaient de s'agiter tant qu'il n'aurait pas entièrement disparu; il fallait compter avec de nouvelles héroïnes, dont l'imagination s'échauffait chaque jour dans les clubs féminins ouverts à cette époque, et qui brûlaient de montrer que le patriotisme révolutionnaire ne le céderait pas à l'esprit religieux en dévouement aux souffrances de l'humanité. En conséquence, l'expulsion des sœurs de charité marcha beaucoup plus vite que plusieurs ne l'auraient voulu. Ce sursis, accordé par la loi à des religieuses tout aussi *fanatiques* et encore plus *dange-reuses* que les autres, irrita tout particulièrement les jacobins de Besançon, et ils n'épargnèrent aucun effort pour faire disparaître sans retard ce dernier vestige des institutions monastiques.

La question fut agitée au sein du conseil général de la commune, le 20 septembre 1792. « Un membre, dit la *Vedette*, a avancé qu'il fallait dix ans pour former une sœur hospitalière et a conclu à ce qu'on gardât nos très inconstitutionnelles religieuses. Si j'avais l'honneur de connaître l'opinant, je lui demanderais de m'apprendre quelles sont donc ces fonctions si difficiles pour lesquelles il faut dix années d'exercice, et je lui prouverais, par l'expérience, qu'il ne faut pas même une heure pour apprendre le métier d'hospitalière; car il n'est aucune fille qui, en entrant dans cet état, n'ait déjà servi un bouillon et de la tisane à son père, à sa mère ou à ses frères malades. . . . Tout le monde sait ce qui s'est passé à Dijon et dans plusieurs autres villes du royaume, lorsque, fatiguées de l'aristocratie fanatique de leurs hospitalières, elles s'en débarrassèrent toutes, un beau jour. On y plaça de jeunes demoiselles, et au bout de trois jours, elles furent si bien au fait du traitement des maladies, qu'on n'aperçut d'autre différence qu'un plus grand contentement sur les visages des malades. . . . Que des officiers, des prêtres et des commissaires disent du bien de ces béguines, ça peut être; mais qu'on consulte les pauvres et les pauvres patriotes, ils vous diront que ces filles n'ont jamais eu que de la morgue et souvent de la dureté pour eux. Cependant elles trouvent encore des panégyristes parmi des citoyens honorés de la confiance du pauvre peuple! Infortunés patriotes! le conseil général ne vous a pas rendu justice, appelez-en aux commissaires réunis de vos sections, comptez sur leur zèle. Soixante et quinze demoiselles sont déjà prêtes à remplacer ces orgueilleuses théologiennes, qui mettent plus d'importance à conserver un ridicule embéguinage qu'à consoler les malheureuses victimes des infirmités humaines... Il nous semble, continuait un autre ré-

dacteur de la *Vedette*, qu'on a donné à *nos chères sœurs* une importance qu'elles n'ont pas méritée ; c'est sans doute une politesse dont des hommes honnêtes ne sauraient se dispenser envers des femmes , surtout lorsque sous la guimpe elles portent encore quelques attraits , et nous espérons que nos hospitalières sauront l'apprécier ce qu'elle vaut. La question se réduit à savoir si ces femmes ne pourraient point devenir un point de réunion pour le fanatisme dispersé, et leurs maisons le foyer des mécontents, l'asile des méchants, le repaire des conspirateurs, le magasin des effets de nos émigrés. Commissaires des sections, c'est à vous qu'appartient la solution de ces questions, empressez-vous de vous en occuper ! »

La municipalité, pour faire prendre patience aux jacobins, arrêta, le 24 septembre , « que la loi relative à l'abolition du costume religieux serait promptement exécutée à l'égard des femmes vivant en commun dans les maisons du Refuge, de l'hôpital Saint-Jacques et de l'hospice du Saint-Esprit. » Le maire se rendit en conséquence dans ces trois établissements, et demanda aux sœurs si elles consentaient à continuer leurs services aux conditions qu'y mettait la nouvelle loi. Elles répondirent toutes affirmativement.

On se figure aisément avec quel désespoir les hospitalières de Saint-Jacques avaient vu leur respectable directeur, M. Balanche, entraîné dans la maison de réclusion par une populace ameutée et de là envoyé en exil. Quelques jours après, l'une des plus vénérées mères de la maison, M<sup>me</sup> Bourgon, mourut par suite des angoisses que lui causèrent les excès commis par la même populace contre son frère, conseiller au parlement. L'enterrement se fit par un prêtre schismatique et les religieuses n'y assistèrent pas , ce qui leur attira beaucoup d'invectives.

« Après la perte de M. Balanche , ajoutent les souvenirs manuscrits de cette pieuse communauté, la Providence réserva aux sœurs des secours spirituels par le moyen de M. Bommarchand , prévôt du chapitre de Saint-Anatoile de Salins , reçu à l'hôpital pour cause de maladie. Il confessa les sœurs et leur dit la messe le plus secrètement possible pendant plusieurs mois. Mais les administrateurs ayant ordonné qu'il sortit de l'hôpital , il alla se loger en ville , et les sœurs allaient chez lui, quand il était possible, se confesser et communier. Il venait aussi quelquefois à l'hôpital. Mais quelques propos ayant été tenus à ce sujet , les sœurs furent sommées de paraître devant les administrateurs assemblés , et après une verte réprimande du président, il leur fut signifié qu'aucun prêtre ne pourrait être introduit dans la maison sans l'agrément des aumôniers. Les sœurs gardèrent le silence et se retirèrent. Quelques jours

après, elles furent de nouveau appelées au bureau et on leur signifia d'après la loi d'avoir à quitter leur costume religieux ; elles demandèrent qu'on leur laissât au moins user leurs vêtements actuels, et la chose en resta là pour le moment. » Toutefois, les conseils administratifs des deux hôpitaux allouèrent, par une délibération, deux cents livres à chacune des sœurs pour payer les frais d'un habillement séculier. On trouve dans les comptes du Saint-Esprit la mention suivante : « 2,800 livres versées entre les mains de *la Monin*, supérieure, et accordées aux 14 religieuses pour le changement de leur costume. »

La *Vedette* continua à se plaindre amèrement de ce que la sécularisation ne s'opérait pas assez vite. « Les filles religieuses du Saint-Esprit, disait-elle le 12 octobre, ont pris pour modèle de leur conduite touchant le décret relatif au changement de costume, les hospitalières, qui, à l'exception de quatre, ont conservé tout leur ancien attirail. Nous sommes convaincus qu'il faudrait donner un congé absolu et aux filles hospitalières et à celles du Saint-Esprit, et condamner, en attendant, la chapelle que ces dernières ont élevée au-dessus de leur cuisine, pour les *saints prêtres* dont leur maison ne désemplit pas. Pourquoi les laisse-t-on embêter ces pauvres enfants ? Pourquoi ne pas les soumettre au scrutin épuratoire du serment ? Pourquoi nos commissaires de sections ne s'occupent-ils point de ces objets d'utilité publique ? »

Les commissaires de sections, au nombre desquels on voit figurer le vicaire épiscopal Bouvenot et le prêtre Sergent, sommés tant de fois et d'une manière si impérieuse d'intervenir, s'y décidèrent enfin, et, le 11 novembre, ils présentèrent au département la plainte suivante : « Le comité permanent des sections de la ville, instruit que des prêtres insermentés remplissent dans les ombres du secret, contre la défense expresse de la loi, des fonctions ecclésiastiques dans les hôpitaux de Saint-Jacques et du Saint-Esprit, et dans le couvent dit ci-devant *le Refuge* ; — averti que ces ennemis de notre bonheur perpétuent les discordes qu'un fanatisme effrayant a jadis excités dans presque toutes les parties de la république ; — profondément consterné des suites terribles que les insinuations perfides de ces monstres ont produites sur l'esprit des femmes chargées du soin de ces établissements publics ; — vivement affligé des duretés, des privations de tout genre que ces administratrices indignes de la confiance publique fônt essuyer aux citoyens patriotes, aux amis de la liberté et de l'égalité, que des maladies aiguës ou des besoins pressants retiennent dans ces hôpitaux ; — révolté des égards affectés et scandaleux qu'elles prodiguent au contraire à ces âmes viles qui partagent leur

scélératesse, en déclamant, à leur exemple, contre nos lois régénératrices; — alarmé des effets que peuvent produire les leçons pernicieuses que ces pestes de la société sont chargées de donner à une nombreuse jeunesse; — considérant que l'union et la tranquillité ne peuvent régner au milieu des frémissements de ces perturbateurs, des torches qu'ils agitent, des poignards qu'ils aiguisent; — le comité a pensé que le seul moyen de jouir, dans notre cité, des douceurs de la fraternité et de la liberté, était de détruire ces repaires d'assassins, en substituant aux hospitalières des citoyennes vertueuses qui ne soupirent qu'après le moment heureux où elles pourront faire apprécier la générosité et l'humanité des sœurs républicaines, et en expulsant les sœurs du Refuge. »

Le département renvoya cette pétition au District, en le chargeant d'entendre la municipalité à ce sujet. La municipalité répondit en ces termes : « Le corps municipal observe que cette pétition retrace pour la seconde fois une proposition déjà faite au conseil général de la commune, d'expulser à l'instant, et toutes à la fois, les ci-devant religieuses, demande sur laquelle le conseil a cru devoir passer à l'ordre du jour, comme le lui dictait impérieusement la loi du 16 août. On expose qu'il se glisse dans nos hôpitaux des prêtres insermentés qui y répandent des germes de discorde et d'incivisme. Si cela est, ceux qui en sont instruits peuvent faire cesser ce mal en usant du remède tracé par la loi contre les prêtres perturbateurs, qui permet à tous citoyens domiciliés dans le département d'en demander la déportation. A l'égard du Refuge, la municipalité n'est pas chargée de l'exécution de la loi qui ordonne que les religieuses aient évacué leurs maisons pour le 1<sup>er</sup> octobre. La municipalité observe, en outre, que la pétition à laquelle elle répond n'est pas dans les formes légales, puisqu'elle n'est pas individuelle, mais faite collectivement au nom du comité des sections et signée par quatre membres portant leur qualité. Les délégués de l'assemblée législative, en autorisant la permanence des sections de cette commune à l'effet d'adresser des pétitions aux autorités constituées, n'ont pas entendu les affranchir des formes auxquelles la loi assujettit les pétitionnaires. » Cette réponse ferme et courageuse procura encore quelques jours de tranquillité dans les hôpitaux de Besançon. Mais le renouvellement de la municipalité vint bientôt mettre fin à ces résistances honorables et assurer la victoire aux jacobins.

Le 15 décembre, Couchery père, membre de la municipalité nouvelle, dénonça les religieuses du Saint-Esprit pour avoir fait enterrer trois enfants sans que l'officier de l'état civil en eût été prévenu, et M<sup>me</sup> Monin d'Augicourt fut mandée à comparaître, séance tenante, devant le conseil

de la commune. Elle se présenta à la barre, accompagnée de deux autres hospitalières, et eut à subir un interrogatoire dans toutes les formes juridiques. Elle répondit que plusieurs personnes, qu'elle offrait de produire à titre de témoins, avaient été envoyées par elle pour avertir l'officier de l'état civil, et que celui-ci ne s'étant jamais trouvé à son poste, il était vrai qu'elle avait fait procéder, comme elle le devait, à l'inhumation des enfants. Les rôles se trouvant ainsi intervertis, et l'accusateur devenu accusé, Couchery fils vint en aide à son père en portant l'attaque sur un autre point, et fulmina aussitôt, en qualité de procureur de la commune, le réquisitoire suivant : « Considérant les inconvénients qui résultent de la conduite des religieuses de l'hôpital Saint-Jacques et du Saint-Esprit, leurs opinions inciviques et la résistance que dans tous les temps elles ont opposée à la loi ; considérant que dans l'hôpital militaire les Volontaires sont traités avec beaucoup de négligence et avec une indifférence presque barbare ; que dans celui du Saint-Esprit, les enfants sont élevés dans des principes très inciviques, et qu'il faut mettre fin à tant d'abus scandaleux, nous requérons le corps municipal de nommer des commissaires pour constater la vérité des inculpations faites auxdites religieuses, et les remplacer s'il y a lieu. » Conformément à ces conclusions, la municipalité chargea aussitôt Robert et Boissenet d'instrumenter contre les hospitalières.

« De nouvelles tracasseries, disent les mémoires manuscrits de la communauté de Saint-Jacques, furent suscitées aux sœurs, et la persécution alla toujours en augmentant. Elles étaient continuellement accusées de malversation, d'empoisonner les malades, de voler le bien de l'hôpital. Des commissaires furent nommés pour interroger les malades ; tous s'accordèrent à dire qu'ils étaient bien soignés par les sœurs. » Ce témoignage leur fut cependant refusé, selon toute apparence, par quelques-uns de ces jeunes soldats ou Volontaires, dont la conduite effrénée et les vols sans nombre soulevaient les populations partout où ils séjournaient, et qui, démoralisés dans les clubs et les maisons de débauche de Besançon, apportaient dans les hôpitaux des esprits et des cœurs aussi gangrenés que leurs corps. Le rapport des deux commissaires enquêteurs de la municipalité nous manque ; mais, d'après le résumé qu'en fit le procureur de la commune, à la séance du 26 décembre, dans un nouveau réquisitoire contre les sœurs, le seul grief nettement formulé contre elles leur attribuait une préférence bien pardonnable pour ceux des malades qui ne les insultaient pas continuellement. « Considérant, disait le jeune Couchery, que les faits recueillis par les commissaires établissent



l'incivisme de la grande majorité des religieuses des deux hôpitaux ; que le choc des opinions a entièrement désorganisé ces établissements et a introduit la plus grande négligence et la plus coupable partialité dans les soins qu'elles doivent accorder aux individus qui leur sont confiés ; considérant enfin que le but de ces établissements, si utiles à l'humanité souffrante, est absolument manqué, depuis qu'on a substitué des passions particulières ou des opinions dangereuses aux sentiments expansifs et généreux qui doivent animer les personnes auxquelles la direction en est confiée, nous requérons le conseil général de la commune : 1° de renouveler promptement, aux termes de la loi, les bureaux d'administration des deux hôpitaux ; 2° d'ouvrir à la municipalité un registre où viendront s'inscrire les personnes qui désireraient se livrer aux fonctions pénibles d'hospitalières ; 3° de remplacer dans un court délai les religieuses qui ne viendraient pas s'inscrire ou qui auraient mérité par leur incivisme marqué de ne pas être conservées par le corps municipal. » Sur quoi, le conseil général, « considérant que la plupart des abus rapportés par le procureur de la commune, signalés aux commissaires par des personnes sans intérêt et sans passion, et dénoncés depuis longtemps par l'opinion publique, ne peuvent être révoqués en doute ; considérant que ces abus prennent leur naissance, en grande partie, dans les opinions religieuses et inciviques de la plupart des femmes attachées au service de ces maisons ; que pour ramener l'ordre dans ces établissements, il importe que la confiance règne entre les personnes qui vont y chercher des secours et celles qui les donnent, et que rien ne tend plus à détruire cette réciprocité que la différence des opinions religieuses et civiles ; considérant que dans un moment où la Convention nationale s'occupe avec tant d'intérêt des premières instructions de l'enfance, il importe de ne confier le soin des enfants qui sont dans ces deux maisons qu'à des femmes joignant aux vertus religieuses les vertus civiques ; considérant enfin que le temps est arrivé où la révolution, parvenue à son terme, doit avoir changé tous les esprits, rallié à la patrie tous les Français de tout âge et de tout sexe, et qu'il est de l'intérêt de la république de ne donner ses charges et de ne confier ses fonctions, quelles qu'elles soient, qu'à des personnes amies de la révolution, soumises aux lois et reconnues par les actes de leur civisme, arrête : 1° que les hospitalières de Saint-Jacques et du Saint-Esprit seront renouvelées, et qu'à cet effet il sera ouvert à la municipalité un registre où se feront inscrire les citoyennes qui désireraient consacrer leurs secours au service de l'humanité souffrante ou à l'éducation des enfants abandonnés ; 2° qu'il sera procédé à la réélection

des administrateurs de ces deux maisons ; 3<sup>e</sup> que les citoyens Chazerand et Baverel se transporteront, séance tenante, avec le procureur de la commune, à la maison dite du Refuge, pour en vérifier l'état actuel et examiner quels peuvent être les abus qui y existent. »

Le lendemain, Couchery, tout indigné, annonce qu'il a de nouveaux abus à signaler. Dans la nuit précédente, une femme employée à l'hôpital Saint-Jacques pour veiller les malades leur a tenu des propos inciviques, des discours affligeants pour l'humanité, leur a refusé les derniers secours; il requiert, en conséquence, que des commissaires soient nommés sur-le-champ pour aller recueillir la vérité des faits qui lui ont été dénoncés et en dresser procès-verbal. Couchery père et Robert, chargés de cette commission, sortent aussitôt pour aller la remplir.

A la séance suivante, les deux municipaux rapportèrent que l'accusation n'était que trop fondée. Une femme, disaient-ils, chargée de veiller les malades, avait tenu à ceux-ci les propos les plus affligeants pour l'humanité, leur avait refusé les secours qu'exigeait leur état, et même l'un d'eux était mort après avoir en vain réclamé ses soins. La supérieure, sommée de faire comparaître cette femme, s'y était opiniâtrément refusée. Sur la réquisition du procureur de la commune, le conseil décide que l'agent de police Tastevin se transportera, séance tenante, à l'hôpital; qu'il requerra de nouveau la supérieure d'avoir à désigner le nom et le domicile de cette veilleuse, et qu'il intimera aux hospitalières chargées de la salle où a été commis le crime, d'avoir à se rendre incontinent à la maison commune pour y être interrogées.

Les sœurs Grignet et Bournot jeune comparurent un moment après, et déclarèrent que l'accusée était une ancienne servante de la maison dont elles ignoraient la demeure actuelle, et que d'ailleurs c'était uniquement sur la supérieure que tombait le soin de choisir les auxiliaires de cette espèce. La municipalité, peu satisfaite de ces réponses, prit aussitôt contre les deux religieuses l'arrêté suivant : « Considérant que par leurs réticences ces femmes deviennent responsables du fait des personnes qu'elles emploient, le conseil arrête qu'elles seront conduites devant le juge de paix pour être pris par lui les mesures que son zèle lui suggérera dans les circonstances. »

Une scène du même genre, préparée contre les sœurs du Saint-Esprit, manqua complètement son effet. A peine les deux hospitalières de Saint-Jacques avaient-elles été emmenées au prétoire d'un de ces terroristes si étrangement affublés du titre de juges de paix, que l'aumônier schismatique du Saint-Esprit, l'ex-dominicain Savoye, se présenta à la barre de

la commune. Mais il convient de laisser parler ici le greffier municipal. « Est paru à la séance l'aumônier du Saint-Esprit, lequel a demandé à la municipalité de vouloir bien entendre deux enfants de cet hôpital sur différents faits qui lui avaient été rapportés. Cette demande accueillie, et les enfants ayant déclaré qu'ils venaient d'être vivement réprimandés pour avoir invité, de la part de l'aumônier, les filles de cette maison à se rendre avec eux à sa messe, et qu'on leur avait retranché les portions de soupe et de vin qu'on leur donnait ordinairement, il a été délibéré que l'on ferait comparaître les hospitalières chargées de la direction des filles et des subsistances de ces enfants. Ces hospitalières, amenées à la séance, ayant soutenu la fausseté des allégations de ces deux enfants, et ceux-ci étant convenus ensuite qu'ils n'avaient point éprouvé les mauvais traitements et les privations dont ils s'étaient d'abord plaints, le maire a réprimandé ces derniers, blâmé leur mauvaise foi, et les renvoie avec injonction d'être plus circonspects à l'avenir. »

Bien que cette seconde comédie eût honteusement échoué par suite de la candide inexpérience des acteurs, Jarry, substitut du procureur de la commune, n'en fulmina pas moins le réquisitoire qu'il avait préparé, et, conformément à ses conclusions, la municipalité, « considérant que le renouvellement des hospitalières de Saint-Jacques et du Saint-Esprit devant s'effectuer incessamment, il importait de prendre des mesures de précaution afin que ces changements ne pussent donner lieu à aucune soustraction d'effets, arrêta : 1° qu'il serait fait un inventaire général de tout ce que renfermaient ces deux maisons ; 2° qu'il serait nommé par la municipalité deux surveillants pour empêcher toute soustraction ; 3° que les Amies de la liberté et de l'égalité seraient invitées à choisir entre elles deux citoyennes pour chacune de ces maisons, à l'effet d'y surveiller tous les abus qui pouvaient exister. »

La *Vedette* disait, quelques jours après, en faisant le récit des mêmes circonstances : « Le 26 décembre, au moment de la discussion, on a annoncé une députation du club des citoyennes qui venaient offrir leurs services au conseil général ; elles ont été accueillies avec reconnaissance. Le 27, le procureur de la commune a rendu compte de la visite faite au couvent du Refuge. Il en résulte que cette maison de correction n'en est plus une. (Depuis longtemps, en effet, le Département avait rendu à la liberté et à la débauche les filles perdues qu'on y retenait par mesure de police, et il n'y restait plus que de jeunes personnes envoyées par leurs familles.) Ce n'est plus qu'une maison d'éducation où le fanatisme fait les plus grands progrès. Sur ce, il a conclu à ce que cette maison fût sup-

primée. Deux commissaires ont été nommés sur-le-champ pour aller porter au Département le vœu de la commune à ce sujet. Voilà une épine de moins à notre pied. On a annoncé les enfants de l'hôpital : introduits au sein de l'assemblée, ils ont d'une voix unanime confirmé l'incivisme de la sœur Athalin en particulier et de toutes les autres filles de l'hôpital. » Exaltant ensuite le dévouement des jacobines qui avaient offert de remplacer les hospitalières, le journal de l'abbé Dormoy ajoutait : « Avec les grâces, la douceur et l'humanité dont elles sont douées, nous osons promettre au public qu'il ne s'apercevra pas du changement. »

Ainsi, au moment même où l'on traitait les religieuses comme des femmes sans cœur et même sans probité, l'un de leurs plus cruels ennemis leur rendait ce témoignage : que tout ce que la révolution pouvait désirer de ses propres héroïnes, c'était qu'on n'aperçût aucun changement dans les soins donnés aux malheureux. Le club féminin de Besançon, qui attendait avec impatience le moment d'y introduire ses hospitalières en bonnet rouge, ne perdit pas un seul jour. « On plaça à l'hôpital, disent les mémoires de Saint-Jacques, deux jeunes personnes, les citoyennes Guillemet et Perrot, avec le titre de surveillantes. Elles inspectaient tous les services et en faisaient leur rapport à l'administration. Elles étaient des Amies de la liberté et de l'égalité et furent installées le 29 décembre 1792. »

Cependant le District, qui avait à donner son avis sur l'expulsion immédiate des hospitalières, si instamment réclamée par la commune, ne se trouvant pas suffisamment éclairé sur les prétendus griefs reprochés aux sœurs, demanda qu'on vérifiât par une nouvelle enquête les derniers faits produits contre elles. Robert et Couchery furent encore chargés de cette mission.

Les commissions administratives des deux hôpitaux furent également consultées. Bien qu'elles eussent été déjà dissoutes une première fois en 1791, et renouvelées dans un sens révolutionnaire et schismatique, ces commissions, généralement composées d'hommes modérés, hostiles à l'orthodoxie il est vrai, mais préoccupés avant tout de la bonne tenue des établissements confiés à leur vigilance, se montrèrent favorables au maintien des religieuses.

« Le 6 janvier 1793, disent les mémoires de Saint-Jacques, sur la demande du renvoi des sœurs par la municipalité, un membre du bureau fit le tableau des maux incalculables qui en résulteraient pour l'établissement, qui ne manquerait pas de tomber en décadence, et le bureau arrêta que l'on demanderait la conservation des sœurs, sauf à remplacer

de suite celles contre lesquelles il y aurait quelque sujet de plainte. » Le même jour, la municipalité répondit à ces représentations en destituant les administrateurs des deux hospices et en les remplaçant par les citoyens Bichot, homme de loi, Dormoy père, Morel, chirurgien, Robert (le planteur), Rambour père, Chazerand, Monnot, Dètrey, Robert, supérieur du séminaire, Penotet et Nicole, pour l'hôpital Saint-Jacques; Charles, Janson et Ledoux, médecins, Muguet, négociant, Rambour fils, accusateur public, Jarry, homme de loi, J.-B. Marchand, cultivateur, Baverel, prêtre, Catton, ancien greffier, Dupont, commissaire des guerres, et Dormoy, directeur du séminaire, pour l'hôpital du Saint-Esprit.

La seconde enquête demandée par le District sur la conduite des hospitalières et le témoignage des malades qui y furent entendus, trompa encore une fois les espérances des jacobins. Ils en furent un peu dédommagés, il est vrai, par la condamnation que les juges de paix, siégeant en tribunal de police correctionnelle, prononcèrent, le 4 janvier, contre les deux sœurs traduites à leur barre pour cause d'insubordination.

La nouvelle enquête donna même lieu à une nouvelle accusation du même genre contre une troisième religieuse. Les deux commissaires Robert et Chazerand exposèrent, dans la séance municipale du 16 janvier, « que, s'étant transportés à l'hôpital Saint-Jacques pour entendre les plaintes qui pourraient être portées soit contre les malades, soit contre les hospitalières qui les desservait, ils s'étaient adressés à la citoyenne Lombard, dans la salle des soldats, et lui avaient demandé si elle n'avait aucune réclamation à leur porter. Au lieu de répondre à leur question avec l'honnêteté et la soumission qu'ils avaient droit d'attendre d'elle, elle leur avait répondu au contraire par des injures, en leur disant que, loin de venir mettre l'ordre, ils apportaient le trouble dans la maison. Le procureur de la commune ayant aussitôt requis que la citoyenne Lombard fût traduite en police correctionnelle, la municipalité, considérant que les propos injurieux tenus par cette hospitalière tendaient à l'avi-lissement des autorités constituées, arrêta que Chazerand et Robert en dresseraient un procès-verbal qui serait transmis à l'autorité judiciaire. »

Mais, en dépit de tout cet éclat, en dépit même de leurs propres antipathies, les membres du Département et du District ne pouvaient s'empêcher d'estimer les religieuses et d'avouer qu'il était impossible de les remplacer. Ils continuaient donc à marquer la plus grande répugnance à signer leur expulsion. Les jacobins, qui ne l'ignoraient pas, sentirent la nécessité de porter la guerre d'un autre côté; on s'appliqua dès lors à rendre le séjour de l'hôpital intolérable pour les religieuses. « Le dés-

ordre devint à son comble, dit le mémorial de Saint-Jacques ; les malades refusaient les derniers sacrements en vomissant les plus horribles blasphèmes ; les aumôniers accablaient les religieuses de grossières injures ; les enfants de la Charité s'insurgeaient contre leurs surveillantes. Après mille avanies et outrages , les hospitalières se présentèrent au bureau d'administration et dirent que les insultes qu'elles éprouvaient de la part des aumôniers constitutionnels et des soldats ou autres malades , et le gaspillage qui s'était introduit dans la maison , rendaient leur situation tellement pénible qu'il ne leur était plus possible de continuer leur service et qu'elles demandaient à se retirer. Le bureau exigea qu'elles fissent leur demande par écrit. »

Le but des jacobins était atteint, et cependant le Département, dont on ne saurait trop admirer la conduite en cette circonstance, ne put encore se résoudre à consommer la désorganisation des hôpitaux. Le District, animé des mêmes sentiments, lui fit observer, le 22 janvier, que sans doute il était urgent de rétablir la paix dans ces asiles des pauvres et de donner une légitime satisfaction aux patriotes ; mais que, d'un autre côté, la municipalité et les clubs n'ayant articulé contre les sœurs de Saint-Jacques et du Saint-Esprit que des insinuations générales, il était fort difficile de distinguer les coupables de celles qui ne l'étaient pas, et qu'à cet égard, le jugement incompétent rendu contre quelques-unes d'entre elles par le tribunal de police ne pouvait aucunement servir de base ; qu'enfin toutes les religieuses de l'hôpital ayant demandé à se retirer, par suite des vexations auxquelles elles se disaient en butte, il était temps que le Département nommât des commissaires pour s'entendre avec la municipalité et terminer cette affaire.

Le conseil général du département consacra trois journées presque entières, les 27, 28 et 29 janvier, à discuter cette question, dont il appréciait toute la gravité et les conséquences : il la résuma et la résolut en ces termes : « Vu les pétitions des citoyens relatives aux hospitalières desservant l'hôpital Saint-Jacques de Besançon, les procès-verbaux de visite et arrêtés de la municipalité au sujet desdites hospitalières, la requête par laquelle ces filles, ci-devant religieuses, demandent toutes leur sortie, les nouvelles observations de la municipalité sur cette demande et l'avis du District, le conseil, considérant que le sort de près de six cents individus, tant malades que jeunes enfants, soignés dans cette maison, mérite l'attention particulière de l'administration ; que le renvoi général et actuel desdites ci-devant religieuses, sollicité par la municipalité, pourrait entraîner les inconvénients les plus graves, et

mettre dans la régie de cette maison un désordre dont les suites seraient incalculables , a pensé qu'avant de s'occuper de ce remplacement, il était de son devoir de connaître plus particulièrement les moyens prévus par la municipalité, et de vérifier si l'on pouvait s'en promettre une amélioration dans le gouvernement si intéressant de cette maison, et il a nommé pour commissaires les citoyens Bouvenot et Michaud.

» Lesdits commissaires, après avoir pris connaissance de tous les griefs imputés aux ci-devant religieuses et des précautions provisoires que la municipalité avait cru devoir prendre , ont fait rapport : que le refus des hospitalières de reconnaître les aumôniers assermentés que l'on avait dû, en exécution de la loi, établir dans cet hôpital, avait été cause de la défiance que le public avait prise sur leur compte et des désordres que cette défiance avait entraînés ; que le fanatisme dont ces religieuses avaient été accusées, avait fait craindre qu'elles ne fussent animées de sentiments contre-révolutionnaires , trop souvent unis à de fausses opinions religieuses , et ne les rendissent moins empressées à rendre leurs soins aux braves défenseurs de la patrie et aux citoyens qui annoncent leur dévouement à la république ; que, malgré ce tort qu'on ne peut s'empêcher de leur reconnaître, le bureau d'administration de cette maison et la municipalité pensent qu'il serait presque impossible ou du moins extrêmement dangereux de remplacer par des sujets absolument neufs, des femmes que leur expérience et le dévouement qu'elles ont montré jusqu'à présent aux soins de leur état, ont rendues extrêmement propres à ces fonctions ; que si l'on veut éviter une désorganisation générale de cette intéressante maison, on doit se montrer extrêmement difficile sur le choix des sujets et ne les y placer que successivement , afin que les nouvelles venues, profitant de l'expérience et des leçons des anciennes, puissent se former aux emplois qu'elles devront y remplir , et opérer insensiblement un renouvellement que le vœu public ainsi que la demande même des hospitalières semble rendre indispensable. En conséquence, lesdits commissaires ont fait assembler les ci-devant religieuses et leur ont déclaré que la demande qu'elles avaient faite de la permission de quitter toutes ensemble et incessamment l'hôpital étant contraire à l'intérêt des pauvres malades et aux dispositions de la loi , ne pouvait leur être accordée ; que la nécessité de les remplacer par des personnes dont les mœurs, le caractère et la capacité fussent absolument connus , exigeait un temps d'épreuve, et que le renouvellement se fit successivement ; que l'on attendait du zèle qu'elles avaient toujours montré pour leur état et le service des pauvres malades , que non-seulement elles se

prêteraient à ce remplacement successif, mais qu'elles donneraient à celles qui doivent leur succéder les renseignements et les instructions qui dépendaient d'elles, et que jusqu'à leur séparation, elles traiteraient les nouvelles avec la douceur et la confiance que méritent des personnes qui consacrent leur vie à des soins aussi intéressants.

» Les ci-devant religieuses ont toutes promis aux commissaires qu'elles rempliraient à cet égard les devoirs qu'on leur imposait; mais elles ont déclaré en même temps qu'il leur serait impossible de le faire, si on laissait dans la maison les deux personnes que la municipalité y avait placées sous le titre de surveillantes, placement qui, abstraction faite de la conduite desdites surveillantes, autorisait le public ainsi que les malades et enfants de l'hôpital à penser que les ci-devant religieuses avaient absolument perdu la confiance, opinion qui non-seulement les exposait à des outrages et à des insultes, mais les mettait dans l'impossibilité de continuer avec fruit leurs travaux. Elles ont de même déclaré que le portier que la municipalité avait aussi provisoirement placé dans la maison, usait envers elles, lorsqu'elles sortaient, de recherches outrageantes, et qu'elles demandaient également son renvoi.

» Sur ce rapport, le conseil, considérant que l'ordre ne pouvait renaître dans l'hôpital qu'autant que la confiance méritée par la conduite des ci-devant religieuses hospitalières leur serait maintenue, a arrêté : 1° que la municipalité renverrait les deux surveillantes, après leur avoir témoigné la reconnaissance qu'elles avaient méritée du public par le zèle et les soins qu'elles avaient montrés en cette occasion; 2° que le portier serait averti qu'il doit respecter les religieuses, et que le soupçon de distraire les biens de la maison ne peut regarder des femmes qui sont chargées par inventaire de tout ce qui est relatif à cet office, qui sont propriétaires de tous les autres meubles et effets, et qui ont donné des preuves constantes de probité et d'attachement aux intérêts de l'hôpital; 3° que, pour veiller plus strictement sur les intérêts de cet établissement, deux membres du conseil y feraient tous les jours deux visites, et que le District, la municipalité et le bureau d'administration seraient invités à en faire autant; 4° enfin, que l'on s'occupera, de concert avec le bureau d'administration, à reporter au complet, c'est-à-dire à 25, le nombre des hospitalières, réduit à 20 par suite de retraite ou de décès, et que l'on travaillera, également de concert, à trouver des personnes qui puissent convenablement remplacer successivement les ci-devant religieuses. »

Par égard pour la municipalité, le Département avait envoyé, dès la veille, deux de ses membres, Morel et Michaud, pour l'informer de la



décision qu'il allait prendre et l'inviter à désigner elle-même cinq personnes parmi celles qui s'étaient fait inscrire sur le registre de la maison commune pour remplacer les religieuses. La municipalité répondit à cette politesse par la délibération suivante : « Considérant qu'adopter la mesure de nommer cinq personnes étrangères pour être employées concurremment avec les infirmières de cette maison, ce serait les livrer à toutes les passions de ces femmes, qui ne manqueraient pas de faire tomber sur elles le poids de leur inimitié et de leur vengeance, de les fatiguer par les travaux les plus pénibles pour les dégoûter ; que cette raison écarterait sans doute toutes nos citoyennes ; que le bureau de l'hôpital a conçu un meilleur plan en faisant sortir les infirmières les plus connues par leurs principes inciviques et leur fanatisme, et en mettant à leur place quinze des citoyennes qui se sont fait inscrire ; arrête que Chazerand et Boissenet se rendront au Département pour lui présenter ces observations. »

Les jacobins, craignant que la pression de la municipalité ne fût pas assez forte pour faire revenir le Département de sa sage décision, firent jouer l'arme redoutable des sections de la commune. Le 9 février, le Département reçut de ces sections en permanence une pétition qui incriminait son arrêté du 29 janvier et réclamait l'adoption immédiate des mesures proposées par la municipalité. Le Département n'eut pas la force de soutenir son ouvrage, et lorsque les municipaux Dormoy et Rambour vinrent le lendemain demander au nom de la commune ce qu'il avait résolu, il déclara que, n'ayant lui-même rien plus à cœur que le remplacement total des religieuses, il pria le bureau d'administration de l'hôpital Saint-Jacques de lui faire connaître dans la journée la liste des citoyennes dont on pourrait faire choix en ce moment. Rambour et Dormoy revinrent, en conséquence, dans la soirée, apportant deux listes ; l'une contenant les noms de toutes les personnes qui, au nombre de 40, s'étaient présentées pour remplacer les sœurs, et l'autre indiquant seulement les seize qui avaient paru le plus propres à cet emploi.

Rien ne fut épargné pour donner à la création du nouveau corps d'hospitalières *patriotes* toute la perfection possible. Dans la matinée du 11 février, Chazerand, Rambour, Boissenet, Détrey et Nicolle, députés par la municipalité, Pajot et Viguié, députés par le District, se rendirent au sein du conseil général du département pour procéder de concert avec lui au choix des aspirantes. On discuta tous les noms ; il y en eut 22 qui surnagèrent ; mais comme l'assemblée ne se trouva pas encore suffisamment éclairée à leur sujet, on renvoya l'élection à la séance du soir. Alors eut lieu la désignation des onze hospitalières qui, étant plus particuliè-

rement odieuses au parti jacobin, devaient cesser immédiatement leurs fonctions et sortir de l'hôpital. L'exclusion tomba sur M<sup>me</sup> Mariany, Boyer, Gresset, Boulangier, Athalin, Tharin, Daclin, Amet, Puricelly, Bournot aînée et Bouchard; on la leur fit signifier sur-le-champ. Les neuf autres reçurent l'ordre de continuer leur service jusqu'à ce qu'il eût été pourvu à leur remplacement. Le choix des quinze infirmières laïques fut à peine connu qu'il donna lieu aux protestations les plus vives. Les deux déléguées du club des jacobines, les citoyennes Perrot et Guillemet, se trouvaient outrageusement éliminées, en dépit de leurs prétendus services à l'hôpital et des remerciements publics dont ils avaient été couronnés. La municipalité réclama dès le lendemain en faveur de ses deux protégées; le Département lui accorda la citoyenne Perrot, mais se montra inflexible pour la seconde.

L'installation des nouvelles infirmières eut lieu le 18 février, avec la plus grande pompe. Le conseil général du département y envoya une députation nombreuse, celui de la commune y assista tout entier. Le maire Marrelier, qui sous le nom d'abbé de Verchamps brillait deux ans auparavant parmi les chanoines de la métropole, et le citoyen Ravier, vice-président du département, prononcèrent des discours et exhortèrent de toutes leurs forces à la persévérance ces vestales de la philanthropie révolutionnaire. « Si la malignité des ennemis du bien public, leur dit le président Ravier, tentait de verser sur vous la coupe envenimée du blâme ou de la calomnie pour abattre votre courage, soyez assurées que vous trouverez dans les corps administratifs qui vont vous installer, des appuis et des vengeurs de la vertu attaquée ou outragée. »

A ces discours succéda la lecture du nouveau règlement élaboré par Marrelier, Chazerand et Robert, pour servir de constitution au nouvel ordre hospitalier. « Ce règlement, y était-il dit, a pour but de maintenir l'hôpital au point d'utilité, de réputation et de prospérité où il est parvenu. Les hospitalières ne seront point astreintes à un régime claustral, elles jouiront d'une liberté convenable à des républicaines. Une conduite décente et régulière leur est recommandée. » Elles étaient autorisées à porter pour marque distinctive, dans l'intérieur de la maison seulement, un médaillon en cuivre doré pendant à une rosette de ruban tricolore. Elles devaient faire la prière en commun le matin et le soir, et assister à la messe schismatique aussi régulièrement qu'il leur serait possible, etc.

« Après la lecture de ces pièces, dit le mémorial de Saint-Jacques, le maire Marrelier présenta les nouvelles infirmières à M<sup>me</sup> Mariany, supérieure provisoire, et lui dit que l'administration avait lieu d'espérer que

les religieuses les instruaient avec douceur et auraient pour elles les égards dus à leur zèle. M<sup>me</sup> Mariany fut alors un sujet d'admiration pour toutes les personnes avec lesquelles sa place la mettait en rapport, et gagna par sa douceur les personnes les plus prévenues. Elle répondait aux paroles les plus outrageantes avec autant de calme et de modestie que d'à-propos et de bon sens. Cette conduite brilla surtout à l'égard des infirmières amenées en triomphe le 18 février, par la municipalité en écharpes, au son de la musique et avec une escorte de soldats. Elle assista à l'installation de ces filles avec tant de douceur, de charité et de politesse, qu'elles en étaient confuses. Elle sut si bien inspirer aux sœurs une conduite semblable, que pendant tout le temps qu'elles passèrent avec leurs nouvelles compagnes à l'hôpital, elles furent dans un parfait accord. Celles-ci en étaient dans l'admiration et témoignaient aux sœurs combien elles en étaient touchées; mais cette bonne harmonie donna de l'inquiétude; on s'en entretint dans les clubs d'hommes et de femmes, et on conclut à la nécessité de se hâter de faire sortir les religieuses parce qu'elles fanatisaient leurs remplaçantes. Un soir qu'elles étaient toutes réunies à la prière, deux membres de l'administration vinrent les faire sortir, en leur disant que ce n'était pas là leur place, que des personnes qui servaient les malades feraient beaucoup mieux de leur chanter la *Marseillaise* et autres chants patriotiques pour les entretenir dans la gaieté; que c'étaient là les prières qui leur convenaient. »

Ce récit d'un témoin aussi bien informé que sincère se trouve confirmé par la note suivante de la *Vedette* du 5 mars :

« Les commissaires des sections ont présenté à la signature de la Société populaire une pétition aux corps administratifs, tendant à demander : 1° le renvoi des anciennes hospitalières, qui fanatisent déjà les nouvelles, qu'elles embrassent, caressent et appellent *ma mie*; 2° le renvoi des religieuses du Refuge, qui recèlent des aristocrates chez elles et ont conservé jusqu'à ce jour la clôture, les guimpes, les voiles, au mépris des lois. La pétition a été portée sur-le-champ aux corps administratifs. »

Cette pièce, enrichie également de la signature des Amies de la liberté, avait un troisième objet, oublié par la *Vedette* : c'était une nouvelle sommation au Département d'avoir à comprendre la citoyenne Guillemet au nombre des hospitalières. Le conseil général montra peu d'empressement à répondre à cette triple requête. Il attendit jusqu'au 7 mars pour s'en occuper, et se borna à la renvoyer au District en lui demandant son avis.

Mais les jacobins avaient fini par se lasser de toutes ces consultations et de tous ces attermoiemens, et dans la soirée du même jour, la muni-

cipalité, calomniant une dernière fois les religieuses, envoya Boissenet, Robert, du séminaire, et l'autre Robert, dire au Département « que les hospitalières restant à l'hôpital Saint-Jacques ne faisant plus leur service avec exactitude, il importait de ne pas différer davantage leur remplacement. » Le Département, oubliant alors ce qu'il avait si bien dit, peu de jours auparavant, sur la nécessité d'un noviciat pour les nouvelles hospitalières, ou plutôt courbant une fois de plus la tête devant les exigences de la fraction la plus violente, comme il arrivait presque toujours à la fraction la plus éclairée de la révolution, signifia sur-le-champ aux neuf religieuses conservées provisoirement, l'ordre de quitter l'hôpital, et les remplaça par neuf jacobines, au nombre desquelles la citoyenne Guillemet put enfin trouver place.

Quand la municipalité vit les religieuses prêtes à partir, il lui vint quelques regrets de son triomphe, car il était impossible de se faire illusion sur les désordres auxquels l'hôpital allait être en proie. « Le désir des administrateurs, dit le mémorial, eût été de conserver quelques-unes des sœurs. Ils dirent un jour à la sœur Faivre : « Nous t'aimons bien, il te faut rester. » D'autres n'obtinrent aussi qu'avec peine la liberté de sortir. Ils jetèrent alors les yeux sur trois jeunes professes, les sœurs Lombard, Grignet et Landau, qu'ils réussirent à gagner, et la première fut nommée présidente des citoyennes. Elles eurent bien à se repentir de s'être engagées dans cette voie périlleuse. La sœur Lombard mourut peu après, et fut assistée à ses derniers moments par un prêtre fidèle. La sœur Landau ne tarda pas à rentrer dans sa famille. La sœur Grignet resta seule jusqu'au retour des hospitalières. La sœur Gresset, nièce de M<sup>me</sup> Mariany, fit un serment dont, dans la suite, elle eut tant de chagrin qu'elle en mourut. »

Les jacobins, désormais tranquilles sur la complète transformation de l'hôpital Saint-Jacques, tournèrent toute leur activité contre les deux autres communautés charitables. Le 30 mars, une députation de la société des Amis de la liberté vint présenter au Département une nouvelle pétition tendant au renvoi des religieuses du Saint-Esprit et à la suppression du Refuge. Le Département répondit qu'il s'occuperait incessamment de ces deux objets et chargea en effet, le lendemain, le procureur général Billot d'aller avec le citoyen Michaud constater l'état de la maison du Refuge et d'en faire leur rapport. Les deux commissaires exposèrent au conseil, le 3 avril, qu'ils s'étaient rendus au Refuge, et qu'après avoir conféré avec les religieuses, ils avaient reconnu qu'elles vivaient toujours en communauté et étaient animées des mêmes principes

que ci-devant ; qu'elles avaient cependant quitté le voile , mais qu'elles avaient converti le surplus du costume en un habillement noir qui ne différait du premier que par la forme ; qu'elles s'étaient offertes à se charger des femmes qui seraient dans le cas d'être condamnées par les tribunaux à la peine de la détention ; qu'au surplus, ils avaient trouvé dans cette maison 25 religieuses ayant fait des vœux , et en outre 6 sœurs converses dont une n'avait pas fait ses vœux , 8 sœurs pénitentes et 3 sœurs du dehors ; qu'il n'y avait en ce moment aucune femme détenue en vertu de jugement , mais 27 pensionnaires aux frais de leurs familles , et qu'ils avaient invité les religieuses à renvoyer sur-le-champ ces filles à leurs parents. »

Après la lecture de ce rapport , le Département prit l'arrêté suivant : « Considérant que, d'après les principes manifestés par les ci-devant religieuses du Refuge , on ne pourrait espérer qu'elles ne chercheraient pas à les inspirer aux personnes qui seraient dans leur maison, le conseil arrêté , conformément à la loi du 18 août dernier , que la maison dite du Refuge demeure supprimée. Les scellés y seront apposés dans la journée, et les religieuses seront tenues d'évacuer la maison dans le délai fixé par le District , sauf après leur sortie à régler leur pension en conformité de la loi. » M<sup>me</sup> Hugon d'Augicourt était encore supérieure à cette époque, et M<sup>me</sup> Mouret de Montrond , économe.

La Providence voulut que la révolution, en chassant ces femmes vénérables , rendît un dernier témoignage à leur vertu. Les religieuses du Refuge ayant demandé la permission d'emporter et de se partager quelques provisions qui restaient dans la maison, le 25 avril, le District accueillit leur requête en ces termes :

« Considérant que les faibles approvisionnements qui leur restent sont le fruit de la plus étroite économie , qu'elles se sont même souvent privées du nécessaire pour se procurer les moyens de les acquérir , et que par ces privations elles laissent la république profiter d'environ trois mille livres d'intérêts arriérés qu'elles ont négligé de se faire payer pendant l'année 1792 et la présente ; considérant, d'un autre côté, qu'elles ont apporté dans la reproduction des effets de leur maison une exactitude et une loyauté vraiment dignes d'éloges , le directoire estime qu'il est de l'équité de leur abandonner toutes lesdites provisions, consistant en environ 15 sacs de farine, 6 cordes de bois et quelques vans de charbon. »

Le 14 septembre 1793 , des ouvriers travaillant dans les bâtiments du Refuge pour l'appropriier à une nouvelle destination , découvrirent des papiers liés en trois paquets et cachés dans une espèce de faux-plancher.

Ces papiers furent transportés au District : selon toute apparence, ils ne présentèrent rien de compromettant pour les religieuses, car on ne voit pas qu'elles aient été inquiétées à ce sujet.

Ce fut la communauté du Saint-Esprit qui tomba la dernière sous les coups du jacobinisme. Le 9 mai, les citoyens Bonard, vice-président, Pajot et Vaissier, membres du District, Marrelier, maire, Couchery et Catton, officiers municipaux, Muguet et Dormoy, membres du bureau d'administration du Saint-Esprit, se présentèrent à la séance du conseil général du département au nom de leurs corps respectifs et dirent : « que, d'après le vœu manifesté en différentes fois par les citoyens de Besançon pour le remplacement des ci-devant religieuses de cet hôpital, ils s'étaient convaincus que les opinions manifestées par les religieuses n'étant pas conformes à celles que devaient avoir les personnes destinées à élever les enfants, fruits malheureux de la passion et de l'égarément, et à en faire des citoyens vraiment républicains, il était nécessaire d'opérer ce changement ; mais qu'il y aurait de l'inconvénient à faire le remplacement tout à la fois, et qu'il convenait de l'effectuer par moitié pour le moment. » Le Département, faisant droit à cette requête, déclara, séance tenante, que les sœurs Chamessin, Gallerot, Lanoy, Hudelot, Accarier, Pelay, Filliard et Legier, sortiraient immédiatement, et que les autres continueraient leur service jusqu'à nouvel ordre. Neuf citoyennes patriotes furent nommées par le même arrêté pour remplacer les sœurs expulsées.

Le 22 juillet suivant, une nouvelle députation de la municipalité et du bureau d'administration du Saint-Esprit vint rappeler au Département qu'on avait ajourné le remplacement de ce qui restait d'hospitalières religieuses jusqu'à ce que la première série des hospitalières citoyennes fût suffisamment instruite ; on était arrivé, disaient-ils, à cet heureux point, et dès lors il convenait de procéder aux dernières expulsions. Le Département se soumit encore une fois sans mot dire ; une nouvelle escouade de sœurs jacobines reçut la consécration administrative, et les portes de l'hospice du Saint-Esprit se fermèrent sur les dernières sœurs de charité.

Ainsi se termina cette longue lutte, qui, grâce au concours prêté à la religion par tout ce qu'il y avait encore de bon sens et d'humanité au sein du parti révolutionnaire, avait duré plus de dix mois. Les religieuses chassées emportaient en se retirant toute l'estime de leurs plus ardents adversaires, et les vierges folles que les clubs venaient de leur donner pour héritières, se chargèrent bien vite, par le désordre de leurs mœurs ou de leur gestion, du soin de faire regretter ces vierges sages et de les venger.

JULES SAUZAY.

## SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE CRIMÉE.

---

La curiosité des lecteurs n'est plus guère tentée par les récits d'expéditions lointaines, aujourd'hui dépouillées du prestige que leur donnaient jadis la nouveauté, le mystère et l'inconnu. La vapeur les a rendues faciles, on en a fait beaucoup depuis dix ans ; puis elles coûtent très cher, grand défaut à cette heure que les finances de l'Etat sont devenues l'objet d'une si tendre sollicitude. Aussi bien, comment intéresser encore à des voyages lorsqu'il n'est personne qui n'ait, peu ou prou, couru le monde. Quand vous dites : *J'étais là, telle chose m'advint*, ceux qui vous écoutent ne prêtent à vos récits qu'une attention distraite par leurs propres souvenirs. Eux-mêmes ils ont fait le voyage d'outre-mer, ils reviennent de l'Amérique ou des Indes ; peut-être ont-ils, en compagnie de M. Godard, cherché par les espaces bleus une route vers la lune. La faveur n'est pas davantage aux histoires de guerre et de campagne : nous savons de reste, tant on nous l'a conté, ce qui s'est fait et même ce qui ne s'est pas fait à Sébastopol, en Italie, en Syrie, en Chine et au Mexique ; puis le siècle devient sérieux, industriel, préoccupé des profits, et les aventures qui ne rapportent que de la gloire lui inspirent du dédain. Aussi, malgré de gracieux encouragements, n'est-ce pas sans embarras que je viens parler de guerre et de voyages dans cette Revue. Je me demande si le récit d'un obscur soldat, conteur inhabile, ne se recommandera pas plutôt à la patience qu'à l'attention des lecteurs comtois. A défaut de leur intérêt, je puis peut-être me promettre l'indulgence que déjà quelques-uns d'entre eux m'ont souvent témoignée ; en leur donnant ici sujet d'en faire encore preuve à mon égard, j'aurai répondu à l'une de leurs plus constantes habitudes.

Je ne sais ce que nous garde l'avenir ; plusieurs croient que la guerre est appelée à disparaître, et que les hommes ne se tueront plus, comme ils ont déjà cessé de se manger. Ce rêve, si cher aux philosophes, aux gens de bourse et de finances, ne se réalisera peut-être qu'à la fin des

siècles. Jusque-là notre nation, qui dès les premiers temps de son histoire n'a cessé d'être en guerre avec l'Europe, restera, je l'espère, belliqueuse et prompte aux combats. Mœurs, lois, coutumes, tout a changé au milieu de nous ; la France a connu bien des révolutions, mais dans les vicissitudes où l'a poussée sa mobile humeur, le sentiment de l'honneur militaire lui est demeuré pur et respecté. Tous les quolibets dirigés contre le chauvinisme ne la détournent pas d'être soldat. Dès que la poudre parle quelque part, fût-ce au bout du monde, il se trouve des Français pour y courir, gais, chantants comme l'alouette gauloise, et comme elle insoucieux du plomb qui les arrêtera.

Cette ardeur s'éveilla plus vive que jamais lorsque, au mois de mars 1854, il fut décidé qu'un corps expéditionnaire français irait combattre les Russes en Turquie. L'armée tout entière, officiers et soldats, voulut y aller. Au désir ordinaire de guerroyer, se joignait cette fois l'attrait d'une expédition dans les belles contrées qu'éclaire la plus pure lumière, et qui avec tant de souvenirs fameux nous ont transmis la mémoire de leurs montagnes et de leurs vallées. Nous allions y retrouver la trace des dieux et des héros, reprendre le chemin suivi par les croisés nos ancêtres, assister à ces grandes batailles dont le bruit ira jusqu'à la dernière postérité ; puis, on disait en Europe qu'une longue paix avait tari dans nos veines la source du sang versé à Austerlitz et à Wagram, et que nos luttes contre l'émeute ou les Arabes n'étaient que jeux d'enfants auprès de campagnes semblables à celles de l'empire.

Quelle contenance auraient devant les batteries russes, des soldats qui jamais n'avaient entendu le canon ? Beaucoup d'entre nous avaient hâte de répondre à cette question, et d'aller au devant du boulet, espérant bien l'affronter comme avaient fait nos pères. Les demandes affluaient donc au ministère de la guerre, où les heureux seuls purent obtenir de faire partie de l'expédition ; je fus de ceux-là ; un ordre ministériel me donna place parmi les troupes qui devaient s'embarquer les premières, et je m'acheminai vers Marseille en compagnie de plusieurs officiers. Nous partîmes gaiement, ne craignant pas, comme le sire de Joinville, de tourner la tête vers ce que nous laissions, et que la plupart d'entre nous ne devaient pas revoir. Nous étions tout entiers à l'avenir et à cet âge de la jeunesse dont Bossuet a dit : Elle tend ses voiles de toutes parts au vent qui l'enfle et qui la conduit.

Il y avait alors à Marseille une fièvre de mouvement ; les états-majors français et anglais, les administrations militaires, des soldats venus de toutes les parties de la France, des provisions et des engins de guerre,



remplissaient les rues. Il fallait ordonner tout cela, et mettre au plus vite à la mer hommes, chevaux, vivres, magasins, qui sans doute arriveraient bien tard ; car rien n'avait été préparé. On eût dit que cette guerre depuis si longtemps l'objet des préoccupations publiques, précédée de tant de diplomatie, de notes et de protocoles, nous prenait à l'improviste. Chacun dut s'employer de son mieux à réparer les retards dont les Russes auraient pu profiter autrement qu'ils n'ont fait. La guerre m'apparut d'abord par la maussade activité qui rappelle les vulgarités des voyages. Chaque jour, du matin au soir, j'avais à recevoir, à conduire du chemin de fer au port, et à embarquer des chevaux et du matériel d'artillerie. Plusieurs semaines se passèrent à ce travail sans loisir, qu'égayaient cependant l'horizon de la Méditerranée, l'éclatant paysage des environs de Marseille, et l'azur d'un ciel en fête, où se jouait déjà un soleil printanier.

Pendant ces longs préparatifs, des bruits sinistres venaient d'outre-mer : on disait que les Russes marchaient à gros bataillons sur Constantinople, sans que les Turcs pussent nulle part leur barrer le chemin. Nous arriverions lorsqu'il ne serait plus temps, et l'impatience de partir nous dévorait. Le général en chef de l'armée, maréchal de Saint-Arnaud, ressentait vivement cette impatience, dont les lettres qu'il a écrites à cette époque ont gardé l'accent. Il est venu à Marseille donner en s'embarquant le signal de l'expédition ; mais il souffle un vent d'est qui retient ou fait rentrer les navires dans le port. Au lieu de frégates pour transporter les régiments, la marine n'a pu fournir d'abord que des corvettes et des avisos qui n'emportent qu'un petit nombre d'hommes ; il n'y a de charbon nulle part. On est réduit, dit le maréchal, *à chauffer avec le patriotisme des marins*, et il s'en prend aux ministres et aux intendants, voulant donner à tous le feu qui l'anime. Ce maréchal était d'ailleurs le chef le mieux choisi pour conduire des soldats de notre nation à une guerre d'aventures. Epruvé par les plus diverses fortunes, sachant tout de la vie, les courants et les écueils, auxquels s'était maintes fois heurtée sa jeunesse, abattu parfois, mais se relevant toujours, ayant sauvé des désastres et des hasards tous les dons qu'il tenait de la nature, les traverses l'avaient préparé pour le glorieux rôle par lequel il devait finir. A cinquante ans, il était plus que jamais aventureux, intrépide, prompt à inventer, infatigable dans l'exécution, plein d'entrain, d'espérance et de gaieté. Tout d'ailleurs plaisait en lui, sa bonne mine, l'expression gracieuse de son visage, l'esprit français pétillant sur sa lèvre aimable, ses manières, dont le charme irrésistible était vanté par ses rivaux aussi bien

que par les courtisans de sa fortune. Élégant et fier sous l'uniforme, nul ne le portait plus galamment au feu. Au milieu des balles et des boulets, on l'eût pris pour un de ces gentilshommes vaillants d'autrefois qui, les jours de bataille, se paraient de leurs plus riches vêtements pour être mieux vus des leurs et mieux visés par l'ennemi. Enfin, après avoir pressé, poussé les éléments les plus essentiels de son expédition, le maréchal s'embarqua lui-même le samedi 29 avril sur le *Berthollet*, qui, cinq mois après, devait rapporter en France sa dépouille mortelle. Son départ fut solennel ; il passa entre les troupes rangées en bataille, et sur le port, au milieu de la foule, il trouva le clergé de la cathédrale venu pour le bénir. L'ancre levée, lorsque les roues poussèrent le navire au large, on entendit le bruit du canon, le roulement des tambours et le chant des prêtres qui s'élevait dans les airs avec la voix du peuple saluant la fortune de la patrie emportée vers de nouveaux dangers.

Deux jours après, je reçus l'ordre tant désiré de partir. Le 1<sup>er</sup> mai, je m'embarquai sur le *Thabor*, chargé d'officiers de toutes armes, et transportant avec un bataillon d'infanterie, des industriels et des marchandises de mauvaise mine destinées à nous être vendues. C'était une jolie date que le premier mai, et comme un sourire du printemps à mon voyage. A trois heures du soir, le navire sortit du port. Mes regards restèrent attachés sur la terre, où je laissais mes parents, mes amis, toutes mes affections : les retrouverais-je jamais ? Cependant l'aventure qui m'appelait en lointain pays avait trop de charmes pour que je pusse m'abandonner aux tristesses du départ ; j'avais de la mélancolie ce qu'il en faut pour savourer les émotions les meilleures et les plus délicates de ce monde. Bientôt le rivage devint moins distinct, les blanches bas-tides qui entourent Marseille s'effacèrent, et la terre de France disparut dans un de ces radieux horizons que ne connaissent pas nos climats de brume et de pluie.

L'Océan est la mer des tempêtes et des abîmes, ses vagues sombres semblent encore chargées de la colère divine, prêtes pour un nouveau déluge ; la Méditerranée au contraire semble d'une riante poésie, elle baigne les rivages fameux, les lieux qui enchantent la mémoire ; ses flots azurés ne racontent aux voyageurs que des fables et de gracieuses légendes. Toutes sortes d'aimables visions souriaient aux passagers du *Thabor* près des rives de Sardaigne et de Sicile ; d'ailleurs, nous n'abandonions nulle part, et le lointain, qui est la plus belle parure des choses d'ici-bas, prêtait son charme à tout ce que nous voyions. Le 4 mai, nous touchâmes à Malte. Laissant de côté les fortifications à triple étage, où

les soldats anglais montent la garde sous des parasols pour n'être pas brûlés vifs, le jardin du gouverneur, dont l'agrément est que la terre y a été apportée de Sicile, j'allai visiter la cité Valette, l'église des chevaliers et le palais des grands maîtres de Malte. Le pavé de l'église se compose de quatre cents tombes de chevaliers, sur lesquelles leurs armes, leurs emblèmes, leurs devises, sont retracés en admirables mosaïques de jaspe, de porphyre et de vert antique. Le palais n'a guère de remarquable que la salle d'armes. On y voit des casques bossués par la massue des Sarrasins, des cuirasses et des boucliers où s'est empreint le fer des infidèles. Ces héroïques armures, françaises pour la plupart, nous redisaient les guerres d'autrefois et quel lourd héritage de gloire nous avions à porter. Il n'y a plus à Malte de chevaliers de langue franque, et après une éphémère possession, la France l'a quittée, mais en laissant d'elle-même des souvenirs qu'on retrouve partout, dans les monuments, les noms des principaux quartiers de la ville, les tombeaux des plus illustres grands maîtres, l'Isle-Adam, la Valette, Vignacourt. Ces souvenirs sont plus forts que la conquête, et longtemps encore parleront plus haut que l'orgueilleuse inscription gravée sur l'un des côtés de la place d'armes : « *Magnæ et invictæ Britanniæ, vox Europæ, clamor populi, has insulas dedit. Anno 1815.* »

Deux jours après, le *Thabor* voguait dans les eaux de la Grèce en vue des côtes du Péloponèse. Vers minuit le cap Ténare fut doublé, au jour nous devions voir Cythère. En bachelier que j'avais été, je m'attendais, sur la foi de la mythologie, à des bosquets d'orangers, aux plantations de myrtes, aux nymphes menant de joyeuses danses sur le gazon embaumé des prairies. On nous montra un bloc de rochers fauves et calcinés par un soleil sans merci, où quelques bruyères rabougries ont remplacé les ombrages aimés de Vénus. Cythère, telle qu'elle est maintenant, devrait être choisie pour donner l'hospitalité aux forçats dont on voudrait promptement se défaire, ou bien à ceux qui, ayant résolu de mourir, veulent d'abord se détacher de la vie. Cette première vue d'une île de l'Archipel ne me charma pas beaucoup ; mais d'autres mécomptes du même genre m'attendaient. Nous passâmes ensuite près de Serdi, autre île de pierre ponce, et sur le soir le *Thabor* porta ses passagers en vue de Milo et d'Anti-Milo. L'apparence était encore la même : des escarpements stériles, des pentes dénudées, partout la sécheresse et la désolation. Je ne pouvais reconnaître dans ces îlots arides cette belle et riche Grèce qui a laissé de si poétiques souvenirs, la terre de Thémistocle, de Périclès, d'Alcibiade et de Phidias. Faut-il attribuer ces changements

aux malheurs d'une oppression qui a duré des siècles, ou bien à ce grand destructeur qu'on appelle le temps? Les choses d'ici-bas ont toutes les mêmes vicissitudes : tour à tour elles naissent, grandissent, se développent, puis du sommet qu'elles ont atteint, descendent la pente au bas de laquelle finissent les hommes et les empires. La Grèce a subi cette loi au moment où elle atteignait son plus haut point de splendeur et inscrivait le siècle de Périclès parmi les plus grands siècles du monde ; les ruines et l'oubli déjà s'étaient avancés avec le temps sur les grandes cités berceaux de la civilisation humaine.

Une barbarie fatale, sans retour, règne maintenant aux lieux qui furent l'héritage d'Alexandre le Grand et de Constantin, les plus riches provinces de l'empire romain, la république de Carthage et le royaume des Pharaons. Quelques pierres dispersées redisent à peine aujourd'hui les noms de Babylone, Memphis, Alexandrie, Milet, Ephèse, Thessalonique, Antioche, Palmyre, et le sol est devenu sauvage sur la terre qui a porté le paradis terrestre. La Grèce est tombée à son tour, puis l'Italie son héritière ; et la civilisation, laissant derrière elle les ténèbres, continue de marcher vers l'Occident. Bientôt peut-être, du haut des rivages de France et d'Angleterre, la vieille Europe la verra s'éloigner pour toujours, emportant vers le Nouveau-Monde les arts, les lettres et l'industrie.

Nous espérons toucher à Athènes, mais les instructions du commandant du *Thabor* l'en éloignent, et nous ne pouvons mettre le pied sur la terre de Grèce qu'à Syra, affreuse petite ville, bâtie sur la pente d'une aride montagne. On n'y aime guère les Turcs, encore moins leurs alliés ; aussi nous descendons à terre armés de grands sabres et bourrés de pistolets. Cependant nous ne rencontrons que de paisibles bourgeois à physionomie benoîte, qui vendent des figues et vont au café lire le *Siècle* de l'endroit ; des femmes aux formes épaisses, enveloppées de vulgaires robes de cotonnades anglaises ; des ânes et des cochons assez mal appris pour nous disputer le pavé ; rien qui justifie notre armement et encore moins nous dise que nous sommes en Grèce. A voir tant de boutiques, de gargotes, de tavernes avec billards remplies d'hommes en paletots, qui boivent et fument, on se croirait encore dans une des villes le plus civilisées d'Europe. Ceux d'entre nous qui cherchent la couleur locale étaient fort déçus ; lorsque enfin nous apercevons une troupe de palicares en costume grec pur de toute altération, culotte rouge, gilet et veste à larges manches galonnés et brodés, ceinture hérissée d'armes, fustanelle blanche évasée en cloche, guêtres brodées : ces hommes, à la taille svelte, à la démarche théâtrale, ont le plus grand air ; en passant à côté de nous, ils

caressent de fières moustaches ; on les prendrait pour gens de cœur, tant il y a parfois de mensonge dans la physionomie humaine aidée d'un brillant costume. Satisfaits d'avoir vu des Grecs, nous regagnons le *Thabor*, qui va partir pour Smyrne. Le lendemain, vers le soir, il entrait dans le golfe, et pendant la nuit jetait l'ancre au fond de la rade. C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de l'Orient (1). Par intervalles, des souffles paisibles comme la respiration d'un enfant qui s'endort, inclinaient doucement le navire embaumé par les senteurs du rivage. Sur nos têtes, d'éclatantes étoiles versaient une lumière inconnue dans nos brumeux climats. Ces belles étoiles que nous admirions avaient éclairé les angoisses de Notre Seigneur près d'accomplir le mystère de notre salut ; leurs feux avaient brillé sur la tête de Cyrus et d'Alexandre, sur les grands hommes et les grandes choses de cette terre qui en a tant portés. La pensée s'exaltait à ces souvenirs, qui cette nuit chassèrent le sommeil. Au point du jour, un canot me conduisit à terre avec quelques officiers ; à peine sur le quai, un Grec déchirant le français nous déclara que nous étions sa propriété, et que bon gré malgré, il nous ferait visiter la ville. Nous nous défendîmes faiblement, et enfourchant de superbes ânes, brossés, lustrés, qu'on nous avait glissés entre les jambes, nous voilà partis au galop dans les rues de Smyrne, guide en tête, ânier en queue. Nous traversâmes en courant le quartier franc, le quartier arménien, des rues qui à défaut de pavé avaient des noms charmants, et des places publiques qui servaient de cimetières. On nous arrêta enfin au fameux pont des Caravanes. Ce pont, trop vanté, enjambe avec une petite arche un fossé de quelques mètres de large où coule le divin Mélès, sur lequel, au moment de notre passage, des canards nageaient paisiblement. D'un côté, un café turc s'est installé sous de grands platanes ; nous nous y reposons un instant pour laisser souffler nos bêtes, puis nous faisons l'ascension du mont Pagus, couronné par les ruines de l'ancien château génois. Ici le guide se crut obligé de nous donner pour notre argent de son érudition ; j'en fais grâce au lecteur. Le Pagus est aride et sec, mais de son sommet on embrasse un admirable horizon. A droite, c'est le charmant village de *Bournaba*, où presque tous les riches Smyrniotes possèdent une villa. De Smyrne, on n'y arrive que par un étroit sentier parsemé de grosses pierres et à peu près impraticable ; mais les Turcs ne permettent pas qu'on l'accommode, de peur que les chiens de chrétiens n'y trouvent trop de facilité. Pour cette

(1) Chateaubriand.

même raison , les gendarmes turcs , dans les intervalles de leur service , y détroussent les passants et font prisonniers les plus riches , qu'ils retiennent jusqu'à ce qu'ils en aient tiré rançon. Revenus à Smyrne , nous voulûmes pénétrer dans la principale mosquée. C'était l'heure de la prière , et de fidèles croyants prétendirent nous en défendre l'accès ; mais les airs de conquérants que nous prenions par avance , et surtout l'emploi du bacchich (pourboire) , dont la séduction est irrésistible en Turquie , triomphèrent des résistances ; nous en fûmes quittes pour voir cracher à terre autour de nous , et ôter nos chaussures , obligation à laquelle on se soumet sans difficulté lorsqu'on voit les moelleux tapis sur lesquels se prosternent les dévots mahométans. La décoration intérieure du temple musulman est remarquable , et ressemble à l'ornementation de nos églises du XIII<sup>e</sup> siècle. Les murs sont peints de couleurs éclatantes , chargés de dessins élégants , de fleurs , de palmes et d'enroulements qui rappellent les châles de l'Inde. Une chaire pareille aux nôtres et deux piscines à la porte , taillées comme nos bénitiers , complètent la ressemblance avec l'intérieur des églises chrétiennes. Après avoir erré dans les ruelles du bezesteni (bazar) et rencontré les chiens jaunes , pelés et galeux , à qui dans tout l'Orient appartient exclusivement le service de la salubrité , nous regagnons le *Thabor* , qui lançait insolemment sa fumée de charbon au ciel admirablement pur de l'Ionie. Au point du jour , nous passons devant Mételin , l'ancienne Lesbos , patrie de Sapho et de Théophraste , et bientôt nous découvrons la Troade , théâtre des immortelles épopées. Voici Ténédos ; à notre droite , c'est la plaine de Troie ,

Campos ubi Troja fuit...

Tout y est désert et désolé. Le Simoïs et le Scamandre ne sont plus que deux ravins sans eaux. A l'horizon , cette sombre montagne , c'est l'Ida , sur laquelle Pâris jugea les trois déesses. Ces trois *tumuli* échelonnés à quelque distance , ce sont les tombeaux d'*Ajax* , de *Patrocle* et d'*Achille*. Ces ruines informes , là-bas , ce sont peut-être les restes des portes Scées , qui virent les adieux d'Hector et d'Andromaque , ou de la porte Idéenne par où sortit Enée traînant son fils et portant son père sur ses épaules. Voilà tout ce qui reste de cette ville dont les dieux avaient construit les murailles ; mais , porté sur les ailes du génie , un éternel souvenir demeure sur ce petit coin de terre , où les ruines mêmes ont péri. La poésie réalise ici-bas la fable de Prométhée ; les personnages qu'elle crée vont plus loin que les rois et les conquérants dans la mémoire des hommes , et le temps s'incline devant ses fictions immortelles. Après

trente siècles, la ruine de Troie, les exploits d'Achille, émouvaient encore des cœurs qui bientôt devaient battre dans des luttes plus terribles que les combats des Grecs et des destructions plus grandes que celle de la ville de Priam.

Les chaînes de montagnes d'Imbro et de Lemnos suivent la Troade, puis vient l'entrée des Dardanelles, précédée par la baie de Besika, où je vis mouillés près de deux cents navires de transport, retenus par le flot et le vent contraires.

Que de traditions réunies sur les bords de cet étroit canal des Dardanelles! L'expédition des Argonautes, les colères de Xerxès faisant fouetter la mer, le passage d'Alexandre, l'apparition des croisés et les touchantes amours d'Héro et de Léandre.

Je te supply, lecteur,  
Quand par la mer seras navigateur,  
Fay-moi ce bien (si passes là autour)  
De t'enquérir d'une certaine tour,  
Là où Héro (ung temps fut) demouroit  
Et des créneaux à Léandre esclairoit;  
De demander mesmement te soubvienn  
La mer bruyant d'Abyde l'ancienne,  
Qui en son bruit plainct encores bien fort  
De Léander et l'amour et la mort.

Un Anglais exact s'est chargé de répondre à Marot, dans une longue dissertation où il prouve que Léandre n'a jamais existé, et que son histoire n'est qu'une fable qu'il est temps de supprimer.

Le 11 mai, entre trois et quatre heures du soir, les passagers militaires du *Thabor* furent débarqués à Gallipoli.

PAUL D'OROZ.

*(La suite dans une prochaine livraison.)*



## UN HIVER A BOPPARD SUR LE RHIN.

---

### I.

Boppard, 26 novembre 1862.

Vous voulez que je vous écrive; vous ne savez, en vérité, mon cher, à quoi vous vous exposez; vous ne prévoyez pas toutes les bourrasques qu'il vous faudra subir de la part de mon imagination, à laquelle je me sens en humeur de jeter la bride sur le cou. Pareille monture, me direz-vous peut-être, ne peut guère à son âge avoir rien de bien fringant, et il ne sera point par trop héroïque de la suivre à la course. Vous pouvez bien avoir raison. Quoi qu'il en soit, vous l'avez voulu, m'y voici.

J'avais, vous le savez, rapidement aperçu le Rhin à vingt-cinq ans; j'avais recherché et avidement écouté ses légendes, admiré ses vieux donjons ruinés se dressant sur ses rocs à pic, tandis que ses villes et ses bourgades assises à fleur d'eau baignent le pied de leurs tours et de leurs murailles crénelées. Ses beaux clochers romans aux flèches de pierre et les guipures déchirées de ses vieilles chapelles m'étaient restés dans l'esprit. J'avais joint les mains devant ces vieux *burgs*, vrais faisceaux de tourelles avec ponts et poternes, nids d'arondes et soupiraux, bannière déployée même flottant au haut des tours, tout cela parfois complet et vivant à faire croire le moyen âge revenu et à trouver tout simple que quelque burgraf armé de toutes pièces et ombragé de ses extravagants panaches germaniques eût sur son palefroi gravi sous mes yeux les rapides sentiers du manoir. J'avais remonté le Rhin la nuit dans une gabarre remplie de mariniers, dont la cabine, pleine d'un épais nuage de tabac, avait retenti du soir au matin, parmi le choc des verres, des chants populaires du vieux fleuve. J'avais connu le fumet des vieilles hôtelleries allemandes au feu desquelles le succulent *leberwurst* se grille, et s'apprêtent les grands plats de *rotherkohl*, tandis que les grands *widercomm* à loupes de verre et les *rœmerglass* brillent sur le haut et sombre



dressoir, que la vieille fileuse s'endort et que le joueur de viole accompagne quelque vieux lai du temps de Charlemagne ou de Gunther. J'avais vu tout cela, et tout cela était resté gravé et enluminé dans mon cerveau, et je m'étais promis de le revoir ; à cinquante ans j'allais y revenir. Mes vieux yeux retrouveraient-ils les couleurs de ce prisme enchanté, et mon imagination grisonnante comme ma barbe, ma poésie ébréchée comme ma mâchoire, allaient-elles reconnaître le Rhin de mes vingt ans ? J'allais le savoir.

Amenés, ma femme et moi, pour des raisons de santé dans un ancien couvent transformé en établissement hydrothérapique, à la porte de Boppard, ancienne principauté de l'évêque électeur de Trèves, je n'étais pas installé depuis trois jours que déjà j'avais fureté tous les coins et recoins de la petite cité rhénane.

Dès le premier matin, j'avais couru droit au Rhin ; c'est l'aimant qui attire le touriste en ces lieux. Or, près de la grève, dans un vieux mur crénelé par les hommes et les siècles, fière défense jadis des droits du prince-évêque, s'ouvrait une sorte de grotte de laquelle il fallait s'approcher pour apprécier et préciser sa nature ; ce trou sans forme avait-il été pratiqué de main d'homme, ou bien était-ce un roc percé par la nature ? Je crois bien que les hommes l'avaient fait, mais le Rhin avec son vent glacé et son flot rongeur l'avait si bien usé et déchiqueté, puis rejointoyé de suintements pétrifiés, défait et refait, décimenté et recimenté, que cet huis pouvait se nommer trou, voûte, grotte, poterne, crevasse ou portail, à volonté, sans que rien de tout cela fût parfaitement vrai ni parfaitement faux. Mais quand, se hasardant sous ce pertuis bizarre et encore engagé sous l'épaisseur de son ombre, l'on regarde devant soi, quel spectacle !... Encadré dans l'arceau sombre, voici le merveilleux tableau qui s'offre à vous : tout ce que l'imagination la plus riche des vieux bâtisseurs, des vieux remueurs de pierres du moyen âge a pu jamais inventer, tout ce que le ciseau lapidaire a pu trouver et découper de frêles dentelles aux ogives des chapelles ou des boudoirs des châtelaines, tout ce que nos décors d'opéras ont pu nous montrer de plus féerique, se présente à vos yeux : un délicieux petit logis du *xv<sup>e</sup>* siècle, carré et élancé comme une tour, orné à trois de ses angles de nids d'arondes pentagones encorbellés sur de charmantes petites arcatures à consoles et couronnés de logettes à toits pointus ; le quatrième angle, flanqué d'une tourelle longue et svelte, renfermant le degré tournant distribuant aux deux étages ; le tout, logis, logettes et lucarnes, couronné d'un toit aigu d'ardoises bleues à larges plaques rouillées et

pourries adorablement effondrées ; puis une ravissante miniature d'abside à pans coupés, avec ogives, meneaux, roses et trèfles à jour, coiffée en guise de toit d'une énorme corbeille de pâles fleurs d'automne, appuyant ses débris sur l'une des faces du castel. Tout cela au bord du Rhin, qui mouille presque ses pieds, et jetant son nom et sa légende aux mariniers du fleuve ; tout cela beau de cette vétusté vraie qui ne s'imité pas ; bijou qu'un lord, un prince, un roi, voudrait admirer dans son parc, fût-ce au prix de son pesant d'or. Ne voilà-t-il pas un lever de rideau à enthousiasmer le vieil artiste ? Aussi je m'élançai comme enivré, et, cherchant une entrée, je voulus sans tarder prendre au dedans possession de ce logis, dont je venais d'admirer les dehors. Hélas ! tout y était semé de pièges tendus à mon enthousiasme : les étages étaient des précipices, des casse-cou, et sans la protection toute spéciale du Dieu qui a pitié des fous, je m'y serais très assurément rompu cent fois les os en voyageant sur les longues poutres branlantes et sautant de l'une à l'autre pour tout voir, tout palper, tout olfacter. Chaque objet justifiait mon ardeur ; les plâtres, en effet, offraient encore des peintures décoratives dont le fini annonçait l'élégance et le goût des anciens maîtres du logis ; des clous qui avaient servi à suspendre les casques et les chaperons, les gantelets et les arquebuses, étaient encore là plantés dans les murailles ; des débris de vitraux, enchâssés avec art dans d'élégantes fantaisies de plomb, vibraient encore aux fenêtres. Il y avait là un recoin privilégié, une chambrette intime, celle sans doute de la dame de ces lieux, aux peintures plus coquettes, aux moulures plus délicates, et enfin à la porte ouvrant sur l'oratoire et donnant vue sur l'autel et sur la messe du chapelain. Je m'efforçai de me recueillir et de reconquérir mon sang-froid pour explorer le petit sanctuaire. Une voûte à nervures très saillantes et peintes encore en rouge et en jaune, retombant au centre et se nouant à un petit cul-de-lampe finement fouillé, des niches au mur pour les besoins du sacrifice ; un autel formé d'une table de pierre portée sur une seule colonnette ; trois charmantes fenêtres gardant encore leurs guipures de pierre. Je m'y suis agenouillé, et j'ai confiance que le Dieu du beau, le Dieu de l'art, le Dieu des vieux souvenirs, le Dieu des âges où l'on priait et où le châtelain aimait à compléter sa demeure par une chapelle, comme on y veut aujourd'hui le fumoir, ce Dieu que j'invoquai dans la petite abside en ruines, me pardonnera l'alliage d'enthousiasme d'artiste qui dut se trouver à haute dose sans doute dans ma prière.

Je n'exagérerai point si je dis que je fis plus de trois fois la revue

complète de l'édifice; je ne pouvais m'en détacher et je ne quittai ce charmant débris du passé qu'en me promettant bien d'y revenir, de le dessiner sous toutes ses faces, d'en apprendre la légende et le nom.

Ce nom, je le sus quelques minutes après, d'un pauvre pêcheur qui avait son nid tout auprès, dans les ruines d'un cloître de franciscains. Là, au milieu d'un amas de filets et d'engins à saumons et à truites, entouré de sa femme et de quatre jeunes fillettes, il buvait le café de chaque jour en y trempant les noires tranches d'un pain de seigle blanchi d'une mince couche de beurre de chèvre.

Invité à m'asseoir à la pauvre table, j'en pris ma part, car j'aime, dans mes investigations d'art, à entrer partout, à tout voir et à essayer de tout; j'en pris ma part, et, tout en mordant à la noire tartine : quelle est, dis-je, cette vieille maison gothique qui vous touche ? Il me fallut répéter ma question, dont le mauvais allemand n'avait point été compris, et, comme je levais les yeux, je vis les dents blanches des quatre jeunes blondes dans quatre francs rires bien ouverts, et leurs yeux bleus un peu malins fixés sur les miens. Je ne me décourageai point. Mon geste plus que mes paroles expliqua mon désir. *Das haus von Schwalbach*, dirent-ils tous à la fois. — Schwalbach ? — *Ia! Schwalbach. Es ist ein Ritter von Schwalbach in karmeliter Kirche* : il y a un chevalier de Schwalbach dans l'église des Carmélites. — Un tombeau ? fis-je, *ein Grabstein* ? — *Ia, ein schæner Grabstein*. Et le pêcheur, debout et fièrement campé, semblait vouloir prendre l'attitude du héros de pierre dont il parlait. Moi, je m'étais levé comme par un ressort, et d'un bond j'avais gagné la porte. Ces bonnes gens me prenaient certainement pour un fou ; mais ce fut bien pis et leur arrêt fut à coup sûr rendu en dernier ressort, quand ils me virent m'arrêter court et demeurer cloué en extase devant le marteau de leur porte.

*Wieviel* ? dis-je en agitant ledit marteau. Les dents blanches se montrèrent de nouveau, et cette fois le rire éclata bruyamment. La plus jeune des quatre sœurs, la petite Trüdschen, eut peur cependant que cela me contristât et vint se frotter câlinement contre ma main. *Wieviel* ? répétai-je. Le pêcheur consulta sa femme. — *Fünfzehn Groschen*, quinze groschen (trente-huit sous). — *Gut* ! fis-je ; et sans plus tarder le marteau fut dévissé et mis dans ma poche contre un thaler que je leur donnai pour le précieux morceau de fer et pour le café. Je partis en serrant la main du maître *Fischer*, en montrant dents pour dents à ses blondines, et en caressant la joue de douze ans de ma petite Trüdschen, que j'aimais déjà et que j'aime encore.

Je partis la poche allourdie de mon premier trophée de fureteur d'an-

tiquailles. Vous le verrez et direz si je n'ai pas eu bon goût de l'enlever au Rhin, qui, hélas ! gardera bien assez de richesses. C'est une couronne antique comme celles qui servaient de nimbes aux aigles des légions, mais elle est ornée de beaux feuillages découpés en rinceaux et d'une espèce de tête barbare. Je la destine à la porte gothique de ma petite salle à manger d'automne, où votre main la touchera, je l'espère, plus d'une fois, dans ce Recologne où vous êtes toujours sûr, quand nous y sommes et tant que nous y serons, de trouver de vrais amis.

Je partis donc pour cette église des Carmélites, où m'attendait le sire de Schwalbach, les jambes écartées et le poing sur la hanche, -si le bon *Fischer* l'avait fidèlement copié. Mais je comptais sans les mille et une tentations qui, chemin faisant, allaient me jeter l'une après l'autre leurs bâtons dans les jambes. Aussi cette petite ville de Boppard est une véritable boutique de bric à brac, et vous savez si j'ai jamais su sortir de ces antres à tentations ; ici, seulement, les bahuts sont des pignons noircis et bizarres ; les cruches et les brocs, des tourelles ventruës ou longuettes, ciselées et sculptées ; les haliebardes, des girouettes impossibles ; les marbres antiques, des pans de murs romains ; les triptiques et les tableaux, de grandes fresques sur les murs ; les reliquaires, des chapelles et des clochers romans. Jugez si je pouvais marcher vite en un pareil lieu. Et d'abord, à cinquante pas du Schwalbach, voici que se dresse devant moi une lourde tour romane, carrée et percée à triple étage de baies à pleins-cintres bizarres et sauvages, tour mi-partie monastique et guerrière, avec ses meurtrières étroites pour les traits d'arbalètes, et ses petites grilles aux portes pour parler aux femmes. « *Tempel!* me cria un passant qui me voyait arrêté devant cette masse de pierres. — Merci, répondis-je. — Ah ! mousié Vranzais, me dit l'indicateur en s'arrêtant aussi ; jé bârlé vranzais ün pé. » Ensemble nous fîmes le tour de l'épais donjon. Hélas ! ses voûtes servaient de magasin à d'innombrables futailles, nous étions chez un marchand de vin ; et, comme je semblais contristé de voir cette pauvre tour ainsi dépoétisée, *Tempel!* me jeta encore mon compagnon avec un sourire, je sais ce que je dis. — Oh ! oh ! me dis-je, j'ai rencontré un érudit de l'endroit ; et nous nous mîmes à faire route ensemble : encore un qui va me prendre pour un fou ; je ne lui donne pas même cinq minutes pour cela. En effet, nous voilà sur la place du château, du *burg*, pour parler la langue du Rhin : donjon, bâtiments d'enceinte, ouvertures grillées, portail armorié à l'écusson des princes-évêques, rien n'y manque. En face, trois maisons remarquables chacune par une physionomie à part : la première, type des vieux logis de Boppard, est en bois et plâtre ; mais ces bois sont des poutres, des co-

lonnes, des corniches finement sculptées, couvertes de feuillages, de fascettes, d'écailles, de losanges, d'arabesques, de torsades, de nœuds, de fleurs, de fruits, de figures de femmes, de bêtes, de sauvages ou de démons en cariatides; mais ces plâtres sont ornés de peintures et, remplissant des compartiments gracieux, tranchent avec élégance et richesse sur leurs encadrements en bois d'un rouge sombre. La seconde maison, vrai taudis de misère, bribes de vitraux à culs de bouteille bouchant à demi quelques trous profonds dans l'épaisseur énorme d'un massif de muraille romaine, escalier tournant de pierres croulantes donnant accès à une porte antique, tout cela disparaissant sous d'épaisses couches de mousses, d'herbes, de végétations et de pourritures sans nom, aux teintes les plus riches du velours vert et de la pourpre, manteau de prince sur le torse immonde d'un lépreux. Enfin, la troisième a ceci de spécial qu'elle se moque comme de l'an 40 de toutes les allures vulgaires, de tous les aplombs connus; les maisons jusqu'ici, de la caborde celtique au pavillon du Louvre, avaient cru qu'il fallait se tenir debout sur ses bases, avoir des murs verticaux et un toit au zénith; ah! bien oui! celle-ci s'est assise sur sa hanche, droite comme une victime du dieu Bacchus, et son toit envoie ses pignons en goguette, à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout, mais jamais dans la direction d'un honnête pignon soumis aux lois de l'ordre. Comment, direz-vous, cette romantique demeure peut-elle échapper à la funeste fin où devrait l'entraîner son mépris pour l'équilibre? Ah! voilà! et c'est le secret de cent autres édifices boppardichons.

Devant ce dernier phénomène je restais planté, offrant tous les symptômes de l'extase, tandis que mon nouvel ami, vivant dans ce milieu à prodiges et blasé sur toutes ces merveilles, était stupéfait de ma stupéfaction. Enfin, me prenant par le bras, et malgré mon désir d'aller voir sans plus tarder mon chevalier de Schwalbach, il m'entraîna jusque chez lui, où en un instant je me vis réinstallé devant un second café au lait, et mis en demeure par ce digne homme, sa femme et son frère, d'y faire honneur, et me voilà redéjeunant et buvant, après le café du *fischer*, le café du *buchhändler*, car mon hôte était libraire, de plus savant, de plus archéologue, de plus, ce qui mieux est, ardent patriote rhénan. Son frère, l'artiste de la famille, joue de la clarinette, chante les ténors à la société musicale du lieu, en raison de quoi il orne ses tempes de deux énormes accroche-cœurs blonds en façon de Jupiter Ammon, dessine et peint l'aquarelle, et garde pour ceux qui en sont dignes un album reproduisant toutes les vieilles maisons de la *Stadt Boppard am Rhein*. Je

fus jugé digne de l'album, et ce que je vis ne manquait pas de mérite; c'était l'effort d'un certain talent luttant contre le manque de modèles et de méthode : à Münich ou seulement à Coblentz, mein herr Schlaadt (prononcez comme s'il y avait six *a*, à peu près comme nos Comtois prononcent malâde), mein herr Schlaadt aurait bien peint ; car vous savez que la nature seule n'ouvre pas à tous ses trésors, que peu sont par eux-mêmes capables de la saisir, et que la plupart, même avec du talent, ont besoin d'y être initiés par les maîtres. Je passai là une heure à causer, à complimenter, à regarder l'album, sans songer que le temps marchait, et quand la cloche du dîner sonna à Marienberg, je quittai mes nouveaux amis avec de sincères poignées de main et promesse de se revoir.

Et vous alliez dîner ! vous entendez-je me dire, sans plus penser que vous aviez déjeuné deux fois ? — Oh ! rassurez-vous, je me mis à table en effet, mais le menu cadra parfaitement avec mon peu d'appétit. Les hôtes de Marienberg avaient fait grand bruit, quelques jours auparavant, d'une grande chasse au cerf dans les bois de Nassau, et voilà pourquoi nous avions du lièvre filandreux comme du vieux bœuf ; on avait pêché à Saint-Goar de superbes saumons, et voilà pourquoi nous mangions du hareng à la crème. Je me nourris donc des souvenirs de ma promenade, car je possède la ressource des ruminants. Je revois les objets et j'en jouis de nouveau très vivement par la rêverie. L'après-midi fut affreuse, pluie, vents et tempête ; force fut de rester enfermé ; mais la nuit vint, et avec la nuit un bizarre chaos de Schwalbach, de tours romanes, de maisons sens dessus dessous, au milieu de quoi la tombe du chevalier, les religieux du Temple et leurs futailles, mein herr Schlaadt et les accroche-cœurs de son frère, qui avaient pris des dimensions colossales, dansaient une étrange farandole. La petite Trüdschen y était aussi, me présentant gracieusement son marteau de porte et un bol de café ; mais il se trouva que le marteau n'était qu'un mauvais clou, et dans son café nageait une queue de hareng. Exaspéré, je fis un saut de carpe sur mon lit et me réveillai.

## II.

Boppard, 2 décembre 1862.

Voici autre chose, mon cher ami : ce ne sont plus des sensations d'artiste, ce sont de belles et bonnes impressions de l'âme et des vraies. Nous sommes dans le temps de l'Avent, et chaque matin jusqu'à Noël, à sept heures, avant le jour, on célèbre à l'église de Boppard une messe solennelle, nommée messe des *Rorate*.

Je me reprochais d'avoir donné la primeur de mes explorations à l'amour de l'art et des vieilleries, et de n'avoir pas pensé tout d'abord à cette suprême vieillerie qui ne vieillit jamais, à Dieu, que j'eusse dû, dès le premier jour, visiter et prier dans son sanctuaire.

Depuis ma visite au Schwalbach, il avait plu constamment, à faire couler le Rhin à pleines berges et à changer en torrent le joli ruisseau qui alimente nos bains; je n'avais pu sortir. Enfin, ce matin, comme il ne pleuvait plus que raisonnablement, je sortis à sept heures moins quelques minutes et me dirigeai, à travers l'obscurité de ruelles tortueuses, vers l'église. La ville était déserte, pas un passant dans les rues. Du fond de la grande place que ferme à l'une de ses extrémités l'abside de l'édifice, je vis les longues ogives éclairées, et en approchant, j'entendis des chants; l'office était commencé. J'entrai; mais, à l'instant je fus saisi d'une impression impossible à vous rendre; l'église était remplie jusqu'aux plus hautes marches des autels, jusqu'aux derniers recoins des tribunes; la ville déserte avait versé là tous ses habitants. J'entrai et fus soudain comme enveloppé d'une atmosphère d'harmonie; tout ce peuple à genoux, hommes, femmes, enfants, chantaient de ces airs graves, lents et un peu tristes, qu'affectionne et qu'accentue si admirablement la musicale Allemagne. Cette masse d'harmonie, produite par deux mille voix contenues et intelligentes, avec ces syllabes veloutées en *ous* et en *ich* qui caressent doucement le palais, et qu'accompagne l'orgue sagement et savamment touché, faisait un effet prodigieux. Et voilà qu'au fond de cette nef sombre, dans un sanctuaire élevé de vingt marches, comme une sainte montagne, et seul éclairé, au pied d'un autel bizarre et beau, chargé de six grandes figures d'anges à genoux, entre de longues bannières appendues aux voûtes, un véritable nuage d'encens s'éleva lentement, et au sein de cette nuée et à demi voilé par son épaisseur, un prêtre m'apparut; il était grand et imposant et ses cheveux abondants tombaient sur ses épaules; il y avait une grande solennité dans ses mouvements et quelque chose du prophète était en lui. Lorsque, prenant dans ses mains le pinacle d'or renfermant l'hostie, il l'éleva avec une extrême lenteur et forma sur le peuple courbé jusqu'aux dalles le signe de la croix au milieu d'un silence profond, c'était une scène d'un autre âge; on était en plein siècle de foi, on était au milieu des premiers chrétiens, on était pénétré et ébloui, et l'on comprenait l'exclamation naïve du Sicambre: Père! est-ce là le ciel de ton Dieu?..... Puis, tout cela s'évanouit comme une vision, les lumières s'éteignirent et la blanche clarté d'un matin de décembre tomba froide et triste sur nous.

Un instant après, j'étais sur la place, analysant les flots de peuple que rendait la vieille église. De ses pleins-cintres romans sortaient, recueillies encore et parlant presque bas, des masses d'hommes et de femmes; autant d'hommes que de femmes, signe essentiellement exotique pour moi; puis, des troupes d'enfants; enfin, à grands pas et d'une allure militaire, les cheveux au vent, le chapeau rond sur la tête, la soutanelle ouverte et flottante, les bottes à la Souwarow, le prêtre que je venais de voir à l'autel; il passa près de moi et, me prévenant fort poliment, me salua. J'avais certainement l'intention de me présenter chez le curé de Boppard, comme je crois devoir le faire toujours chez le prêtre du lieu quelconque où je dois séjourner; mais ici, un attrait spécial m'attira dès lors chez ce personnage singulier, à coup sûr fort original et curieux à étudier et à connaître.

### III.

Boppard, 4 décembre 1862.

Je suis dans le cabinet de *Herr Pastor*. Autant que le jour, très voilé par les masses de plantes et de fleurs qui obstruent les fenêtres, me permet de distinguer ce qui m'entoure, il y a dans cette pièce une petite bibliothèque, des oiseaux, un sansonnet entre autres qui vous dit *guten Morgen*; quelques statuettes de bois peintes et dorées, d'assez belles gravures pieuses du style mystique allemand, un beau vieux bureau Louis XVI; tout cela m'annonce presque un artiste, en tout cas un homme de goût. Puis, dans un coin, douze cannes au moins, dont plusieurs, les préférées, car la pomme en est usée, sont ornées de la belle tête de Schiller; pas seulement artiste, me dis-je, mais poète! Enfin trente-deux pipes, bien compté; les unes, longues d'un mètre, sont mêlées aux cannes, les autres sont suspendues en panoplies. Trente-deux pipes! c'est beaucoup de pipes. Tandis que j'admire ce nouveau cachet de couleur locale, entre comme la foudre *Herr Pastor* lui-même, la figure ouverte, les mains amies; il me donne, à peine le temps de me nommer et d'expliquer ma présence à Boppard, me fait asseoir, sonne, et deux minutes après, je me vois servir un bol de café à la crème par une jeune et jolie personne blonde en cage Millet (ô Besançon, sois-en fier!) et les cheveux en Téba extravagante. *Ich dank Ihnen*, dis-je à cette soubrette un peu étrange. — *A fotre zerfice*, me répond-elle, à ma grande stupéfaction. Décidément ce Boppard est le pays des merveilles, n'est-il pas vrai? En moins d'une demi-heure, M. le curé et moi fûmes au mieux, et je me promets bien de le revoir souvent. C'est un poète estimé, il a publié diverses poésies remarquables sous un nom d'emprunt. Le docteur K.



m'en a parlé dans ce sens, et je me promets de le remettre sur ce chapitre ; il a reçu, dit-on, de la jeune impératrice d'Autriche un précieux cadeau, un missel merveilleusement beau, en retour de l'hommage de ses œuvres.

Renseigné par lui sur les choses curieuses de Boppard, je sus qu'à un kilomètre de la ville, du côté de Coblenz, se voient encore, au bord du Rhin, les vestiges d'un château ou palais des rois mérovingiens, *Königs-haus*. J'y ai couru, mais n'ai plus trouvé que quelques pans de murs sur lesquels un vieux lierre a jeté son manteau. Il y a quelques années, l'on voyait encore deux arcades qui ont disparu. Je fus dédommagé de cette perte par la vue admirable dont on jouit de l'emplacement de ces ruines, posté que l'on est à un coude très aigu du fleuve et embrassant presque du même regard la lointaine arrivée et la lointaine fuite de ses eaux, les tours et les clochers de Boppard, plus loin ceux de Camp et de Bornhofen, et plus à gauche les donjons de Liebeneck, bleus dans la brume humide, les bateaux à voiles et à coques peintes qui, en dépit des voies de fer des deux rives, couvrent toujours le Rhin, puis, partout les grandes montagnes, les belles roches brunes et noires, les belles silhouettes de donjons sur les sommets. Décidément ces fils de Clodion avaient choisi cette place avec un vrai sentiment du beau, car de leur temps cette nature était la même, plus belle peut-être, encore revêtue qu'elle était de ses vieux chênes celtiques presque diluviens, que notre sauvage civilisation a sottement extirpés ; Boppard aussi était là, c'était la petite bourgade de Bombardia avec ses tours et ses murs romains.

Ne pouvant admirer mon palais chevelu, je me rabattis bientôt sur la tombe de mon ami le sire de Schwalbach. J'ai rarement vu, je crois, un aussi crâne personnage, et j'ai déjà pourtant remis ma carte à bien des célébrités tombales, à nombre de grands personnages couchés, à genoux ou debout, dans leurs armures ou leurs robes de marbre ou de bronze, mitrés, couronnés ou casqués ; mais celui-ci, sa grande épée à la cuisse, la masse d'armes au poing, les jambes écartées comme pour prendre aplomb contre le choc de vingt lances, et le pot de fer enfoncé sur les yeux, vous a entre ses quatre écussons un air, un chic à faire envie au plus hardi des pourfendeurs. Il est là sans broncher depuis 373 ans, comme le constate son épitaphe mi-allemande, mi-latine, et la formule qui la termine : *Dem Gott genædig sey, amen*, ne m'a pas l'air tout à fait inutile, eu égard aux colères et aux fiertés qui ont dû faire vibrer ce cœur et ces membres, et aux horions furieux qu'il a dû distribuer, peut-être un peu à tort et à travers. Après ce fier gaillard, viennent dans la même

église plusieurs autres pierres sépulcrales, celle d'un chevalier d'un aspect plus pacifique, Conrad Rolbo, qui semble vivre en fort bonne intelligence avec ces frères et ces sœurs dont parle l'Écriture, et que nous appelons, nous, vers et reptiles; le ciseau de l'imagier a semé autour de la tête et des reins du bon Conrad ces hôtes inévitables du dernier lit de l'homme. Plus loin, de belles stalles couvertes de figures sculptées, quelques bas-reliefs de marbre d'un style renaissance très fin et très élégant, quelques restes de fresques pieuses, des écus armoriés suspendus aux murs, une fort belle tribune gothique, une grande statue de la Vierge en marbre blanc, de ce singulier goût que l'on trouve quelquefois au xv<sup>e</sup> siècle allemand et dans laquelle l'artiste semble avoir fait la gageure de ne pas laisser un pouce carré de draperie simple et naturelle, mais de la hacher, de la briser et rebriser, de la tourmenter en tous sens jusqu'à en fatiguer les yeux; enfin deux immenses retables rococo, prodigieux de richesse et d'imagination, avec leurs dais à trois étages, leurs faisceaux de colonnes torsées et retorsées couvertes de pampres détachés à jour, peuplés d'oiseaux et de figures d'enfants. Je viendrai dessiner de tout cela, mais mon mauvais coucheur de Schwalbach aura mes prédilections, et si je puis trouver ici de la terre à modeler, je donnerai à son souvenir non plus la passagère fixité du crayon, mais la solidité de la terre cuite. Cette curieuse église des Carmélites est attenante à un vieux cloître dans lequel est logé *herr Pastor*, mon curé poète, mon curé botté. Si quelque jour sa tombe (que Dieu veuille l'y faire descendre le plus tard possible!) vient s'aligner dans cette nef auprès de celles qui déjà y ont place, que sa figure vienne sans crainte se poser en face du fier *ritter*; en vérité, l'un vaudra l'autre: à crâne crâne et demi.

J'ai pris par des rues inconnues pour regagner Marienberg. Une longue ruelle étroite, assombrie par l'encorbellement à trois étages et le peu d'aplomb déjà signalé des maisons, se penchant familièrement les unes vers les autres, au point qu'on ne voit du ciel que juste ce qu'il en faut pour y admirer les noires silhouettes des filets de pêche, des loques indescriptibles, des planches, des échelles, des perches jetées comme des ponts d'un pignon à l'autre, une ruelle étroite et mystérieuse m'attira par son étrangeté, et je m'engageai sous ses voûtes de guenilles. Je ne sais comment l'on n'écraserait pas quelqu'un des cent marmots qui y grouillaient à toute heure, si de petites lampes à la flamme rougeâtre ne venaient aider vos pas en brûlant devant des niches pieuses. C'est ainsi qu'une vierge peinte de rouge et de bleu me prêtait sa clarté; plus loin, c'était un calvaire éclairé de deux lanternes; plus loin, un petit

saint Joseph en bois, accompagné d'une inscription que je lus à la lueur de son lumignon, et qui rappelait que par la protection du saint charpentier, la pauvre charpente de ce pauvre logis avait été sauvée du feu. A toutes ces illuminations dévotes, je suis, me disais-je, dans l'un des quartiers les plus pauvres de la ville, mais à coup sûr je suis dans l'une de ses parties les plus chrétiennes, et si les thalers et les silbergroschen manquent ici, la foi naïve n'y manque pas. Un dernier saint, allumé comme les autres, me fit lever les yeux; ils tombèrent sur le nom de la rue inscrit tout à côté, car c'était la dernière maison, et je lus ces mots : *Judengasse!* Alors je rentrai dans cette ombre, et j'y vis des choses que je n'avais point aperçues d'abord : un certain nombre de maisons étaient sculptées, des figures grimaçantes y soutenaient des balcons et des loggettes vitrées en saillie. Ces figures, d'une gouge rude et bizarre, offraient toutes le même type, de petits yeux faux et louches, d'interminables nez marqués de ces rides obliques que Lavater assigne à l'avarice et à l'usure, de longues barbes pointues comme le moyen âge en attachait au menton des pharisiens quand il sculptait ou peignait les scènes de la Passion, de petits corps grêles et de longues mains crochues et crispées, serrant des bourses sur leurs cœurs; c'étaient des figures de Juifs, à n'en pas douter; mais pourquoi les avait-on réunies là et leur avait-on infligé l'humiliant et long supplice de cariatides? Ces figures ont-elles donné son nom à cette rue, ou bien cette rue est-elle en effet le quartier des Juifs, le *Ghetto* de Boppard? Cette dernière opinion me semble très probable, car c'est là, aujourd'hui encore, que les sabbats se célèbrent et que dans une salle écartée le rabbin allume la lampe à six becs. Mais alors, comment venir ainsi les bafouer jusque chez eux par ces figures satiriques et odieuses de vérité, et aussi par ces oratoires chrétiens, plus nombreux là que dans toute autre partie de la ville? Il est vraisemblable qu'ici comme ailleurs les pauvres fils d'Israël ont accepté l'insulte et bu la coupe amère du mépris, sauf à se dédommager par l'exploitation de l'or et le vol du chrétien, et qu'ils auront peut-être dû acheter leur droit de domicile par l'obligation de fournir d'huile et de tenir allumées les lampes des niches des saints, de la Vierge et du Dieu que leurs pères ont mis en croix. Voilà à quelle solution je m'arrêtai en revenant de la *Judengasse*, et les renseignements demandés aux plus savants, au docteur K., à Herr Pastor et à mon ami Schlaadt, ne m'ont rien fourni de plus satisfaisant. Vous seriez bien difficile si vous ne vous en contentiez pas.

Au revoir.

V<sup>o</sup> CHIFLET.

## TROISIÈME CHANT DE L'AVEUGLE.

A MON AMI ALDONCE LARCHER.

*Tibur, argeæ positum colono,  
Sic mea sedes utinam senectis !  
(HORACE, Odes.)*

Que voulez-vous de moi , souvenirs d'un autre âge ,  
Souvenirs de ce temps où , dans mon frais village ,  
A travers monts et bois , prés fleuris et moissons ,  
S'échappaient de mon sein les joyeuses chansons ,  
Comme , au premier épi , dès qu'ont poussé leurs ailes ,  
S'envolent de leur nid les jeunes hirondelles ?  
Fuyez , replongez-vous dans l'ombre du passé ;  
Ce qui n'est plus , n'est rien ; c'est un rêve effacé .  
Aujourd'hui que je touche au seuil de la vieillesse ,  
Que mes cheveux mêlés me prêchent la sagesse ,  
Quand pour moi sur la terre il n'est plus d'avenir ,  
Qu'ai-je besoin , Larcher , de me ressouvenir ?  
Que suis-je maintenant ? — L'arbre frappé qui tombe . —  
Bientôt ce corps détruit , enfermé dans la tombe ,  
Ira , cendre cachée aux regards du soleil ,  
Dormir sous le gazon son triste et long sommeil .  
Chaque heure vers la mort précipite ma course :  
Et qui peut dire au Rhin : « Remonte vers ta source ;  
» Plutôt que de te perdre au vaste sein des mers ,  
» Remonte au flanc des monts , à ces glaciers déserts  
» D'où tu sors humble flot , pour baigner , royal fleuve ,  
» Les cités que ton urne intarissable abreuve .  
» Je t'aimais mieux ruisseau dans un riant vallon ,  
» Coulant entre des bords de mousse et de gazon ,  
» Sous les blancs peupliers , sous le rideau des saules

» Qui cachent les baigneurs et leurs brunes épaules ;  
 » Retourne à ce berceau si plein d'ombre et de paix. — »  
 Le flot descend toujours , sans remonter jamais.  
 Et moi , je cours aussi vers la mer où j'aspire ,  
 Vers cette éternité dont le nom seul m'inspire ,  
 En élevant à Dieu mon esprit et mon cœur ,  
 Plus de nobles élans et de mâle vigueur.  
 Adieu donc , ô passé , songe d'or du poète !  
 De plus graves pensers ma muse est l'interprète ;  
 D'un bonheur qui n'est plus je puis porter le deuil.  
 Mais d'ici j'aperçois , à travers le cercueil ,  
 Tout un monde divin qui m'appelle et me crie :  
 « Rentre , pauvre exilé , rentre dans ta patrie ;  
 » Viens y trouver la paix après tant de combats ,  
 » Et jouir d'un soleil qui ne se couche pas. »  
 C'est là seul que je tends : mais , ô faiblesse humaine !  
 Vers les jours d'autrefois tout mon cœur me ramène ;  
 Je ne sais plus lutter contre ce souvenir  
 Qui , s'emparant de moi , me force à rajeunir ;  
 Et , comme en sommeillant , séduit , je recommence  
 Ma jeunesse si folle et ma rieuse enfance.  
 Semblable à cet oiseau qui , pour fuir nos frimas ,  
 Cherche au delà des mers de moins rudes climats ,  
 Mais qui , sous d'autres cieux , regrettant sa patrie ,  
 Dès qu'un tiède printemps ravive la prairie  
 Et redonne au gazon son éclat velouté ,  
 Revient d'un vol joyeux au nid qu'il a quitté ,  
 Et dans la haie en fleurs , sous le naissant feuillage ,  
 Au murmure des eaux mêle son gai ramage ;  
 Je reviens à mon nid , à ce joli hameau  
 Où coule le Salon au pied d'un vert coteau ;  
 Car je l'aime entre tous , cet humble coin de terre  
 Où , content , je vivrais si le Ciel moins sévère ,  
 Quand la première neige argente mes cheveux ,  
 Se laissait désarmer pour sourire à mes vœux .

Poussé par les destins et battu de l'orage ,  
 Ulysse avait erré de rivage en rivage ;  
 Plus d'un palais , au sein d'opulentes cités ,

S'ouvrait pour accueillir ses jours moins agités ;  
 Il pouvait , hôte aimé d'une jeune déesse ,  
 Oubliant Pénélope, et son fils, et la Grèce,  
 A l'abri de Neptune et des vents odieux ,  
 S'enivrer d'un bonheur qui n'appartient qu'aux dieux.  
 Mais, même à ce bonheur sur la rive étrangère,  
 N'écoutant que Minerve et son cœur, il préfère  
 Sa montueuse Ithaque et ces âpres rochers ,  
 Inaccessible nid d'aigles et de nochers ,  
 Et ces vieilles forêts qui , sous leurs noirs ombrages ,  
 Cachent le toit d'Eumène et ses troupeaux sauvages.  
 Que lui font les vergers du riche Alcinoüs ,  
 Ses festins animés des chants de Phémus ,  
 L'or ondoyant des blés sur des plaines fécondes ,  
 Et ses légers vaisseaux qui volent sur les ondes ?  
 Portant autour de lui des regards attristés ,  
 Il songe à ces poiriers que Laërte a plantés ,  
 A cet étroit jardin où le vieillard l'appelle.  
 Puisse, oh ! puisse bientôt une voile fidèle ,  
 Loin des bords enrichis par Neptune et Cérès ,  
 Le mener dans Ithaque , au fond de ses forêts !

Et moi, que la fortune a banni du village  
 Où coulait, si joyeux, le flot de mon jeune âge,  
 Qui, sans avoir sa lyre, ai les yeux de Milton,  
 Je tourne aussi mes vœux vers cet étroit vallon  
 Où sourit Montarlot entre ses deux collines.  
 Déplorable jouet de colères divines ,  
 Je n'ai pas, comme Ulysse égaré sur les mers ,  
 Vu les cieux se confondre avec les flots amers ,  
 Ni l'orage emporter mes voiles déchirées.  
 Mais j'ai vu, comme lui, d'opulentes contrées ;  
 Battu des coups du sort, sur vingt bords différents ,  
 Comme lui, j'ai porté mes pénates errants ;  
 Et, toujours plus épris de ma chère vallée ,  
 Rien ne charmait l'ennui de mon âme exilée ,  
 Rien ne me rappelait mon humble et frais Tibur.  
 Sous le ciel du Midi, sous son splendide azur ,  
 J'ai souvent regretté nos brumeuses campagnes ,

Et la neige éclatante au flanc de nos montagnes ;  
Dans ces vals embaumés de l'haleine des fleurs,  
Assis sous l'amandier, j'ai versé bien des pleurs.  
Où trouver cependant de plus fertiles plages,  
Des hameaux plus rians sous de plus beaux ombrages,  
De plus limpides eaux et de plus fins gazons,  
Dans des champs plus bénis de plus riches moissons,  
Et, quand la nuit s'avance en déployant ses voiles,  
Dans un ciel lumineux plus de gerbes d'étoiles ?  
Sur quels autres coteaux un plus brillant soleil  
Donne-t-il à la pêche un éclat plus vermeil ?  
C'est là que le printemps a de chaudes haleines,  
Que décembre moins sombre attriste moins les plaines,  
Qu'avec la violette, au déclin de janvier,  
Rit au regard charmé la fleur de l'amandier ;  
Là que la vigne, orgueil de ces belles contrées,  
Porte auprès du figuier des grappes plus dorées.

Mais qu'importe à l'exil un climat enchanteur ?  
Là rien ne m'inspirait, là n'était pas mon cœur :  
J'allais, redemandant Montarlot, ma patrie,  
Ses jolis toits de chaume au fond de la prairie,  
Montarlot, humble Ithaque où, pareil à l'oiseau,  
J'avais sous les pruniers mon odorant berceau ;  
J'y croissais comme un lis qui, baigné de rosée,  
Ouvre au soleil levant sa corolle évasée.  
Blonde enfance, ô saison des innocents plaisirs,  
Que tu laisses au cœur de charmants souvenirs !  
Montarlot, Montarlot, pour le fils qui t'implore  
Il n'est plus d'horizon qui ne se décolore,  
Plus d'astre au front d'argent qui luise dans ma nuit,  
Plus de ruisseau qui coure avec un léger bruit,  
Plus de fraîches senteurs sous le mobile ombrage,  
Le long des verts sentiers plus de joyeux ramage ;  
Hélas ! et dans la coupe où je buvais le miel,  
Pour ma lèvre altérée il n'est plus que du fiel !  
A mon Eden perdu ma pensée est fidèle ;  
Puisse la muse au moins m'y porter sur son aile !

Ami, si j'étais né sous le toit des pasteurs,  
Si, loin de toute ville aux plaisirs corrupteurs,  
J'avais pu dans les champs cacher ma vie obscure,  
Dieu ! qu'elle aurait coulé plus paisible et plus pure !  
Aux deux coteaux aimés qui ceignent le vallon,  
J'aurais avec bonheur borné mon horizon ;  
Pour l'atelier, qui donne un moins noble salaire,  
Je n'aurais pas, quittant le soc héréditaire  
Et peuplant la cité d'un malheureux de plus,  
Déserté les sillons et leurs épis touffus.  
L'homme est plus homme aux champs ; il garde, loin des villes,  
Une âme plus robuste et des mœurs plus viriles ;  
Son corps, qui s'endurcit au plus rude labeur,  
Avec moins de souplesse, y prend plus de vigueur.  
L'aigle affronte la foudre et rit de la tempête ;  
Ainsi le laboureur, infatigable athlète,  
Brave les froids aigus et ces feux dévorants  
Qui dans leur source même épuisent les torrents.  
Les jours accumulés emportent sa jeunesse,  
Soit ; sa vertu lui garde une verte vieillesse.  
L'homme est plus homme aux champs ; il est plus près de Dieu !  
Il naît, travaille et meurt à l'ombre du saint lieu ;  
Comme un vivant rempart, Dieu partout l'environne ;  
Il se révèle à lui dans ce ciel qui rayonne,  
Dans cet astre enflammé qui mûrit ses moissons,  
Dans le flot nourricier qui baigne ses gazons,  
Dans le nuage errant au front de ses collines,  
Qui des plants altérés abreuve les racines,  
Dans la neige qui tombe et qui sauve ses blés  
De froids plus rigoureux, qui les auraient brûlés.  
Riche de ses sueurs, dans son indépendance,  
Il ne relèvera que de la Providence ;  
C'est le client de Dieu ; Dieu seul est son patron.  
D'un bras robuste et libre il ouvre le sillon,  
Il y sème le grain qui bientôt doit éclore  
Et porter des épis que le soleil colore ;  
Dans le tendre sarment du cep qu'il a planté,  
Dieu fait monter la sève et la fécondité ;



Il donne à ses troupeaux d'abondants pâturages,  
Et des fruits espérés écarte les orages.

Les gerbes au grenier, ce vaillant moissonneur,  
Quand arrive la nuit, s'endort dans le Seigneur ;  
Son âme, s'échappant de sa prison mortelle,  
Vers les divins sommets a déployé son aile ;  
Elle est l'oiseau qui chante en montant vers les cieux  
Et, perdu dans l'azur, s'y dérobe à nos yeux.  
Le prêtre dit encor la suprême prière,  
Qu'elle habite déjà les champs de la lumière,  
Et, saluant ce jour qui n'a pas de déclin,  
Mêle un chant de triomphe aux chants du séraphin.

Si le Ciel l'eût permis, ainsi courait ma vie ;  
Cette pente facile, elle l'aurait suivie ;  
Sous le mobile arceau des saules chevelus,  
Elle égarait ainsi ses détours inconnus.  
Sans sortir du vallon où le sort m'eût fait naître,  
Ayant Dieu pour ami, n'ayant que Dieu pour maître,  
J'aurais vu la vieillesse avec ses cheveux blancs  
Vers mon seuil ignoré s'avancer à pas lents.

Voilà les souvenirs que Montarlot réveille :  
Douce fleur du passé, serai-je un jour l'abeille  
Dont le travail habile et protégé du Ciel  
Saura de vos parfums faire un rayon de miel ?  
Je voudrais l'espérer : mais suis-je encor poète ?  
Le malheur et les ans qui dépouillent ma tête,  
Font s'envoler les vers, et je reste sans voix,  
Comme sont en décembre et les champs et les bois.

F. RICHARD-BAUDIN.

Dijon, 31 janvier 1863.



## CHRONIQUE.

---

25 février.

Quel que soit l'affaissement de la piété dans les âmes, il est une de nos cérémonies religieuses qui, avec quelques autres, a conservé le privilège d'émouvoir encore profondément les populations : c'est l'installation d'un nouveau pasteur. Alors le vieil esprit de famille de nos paroisses catholiques semble se réveiller tout entier, et les plus déshabitués reprennent, ce jour-là, le chemin de l'église pour connaître et saluer ce prêtre que plusieurs se borneront peut-être à combattre et à désoler, mais à qui personne ne peut rester indifférent, et qui vient uniquement, les plus hostiles le savent bien, pour éclairer, consoler et bénir. Ces solennités, à la fois graves et douces, presque toujours précédées de deuil et de regrets, et accompagnées de regards mélancoliques sur l'avenir, auront eu lieu presque simultanément à Gray, où M. Liégeon est venu combler le vide laissé par M. Four ; à Villersexel, où M. Jeanroy remplace M. Sauvage, également ravi par la mort à ses paroissiens, et à l'Isle-sur-le-Doubs, où M. Chavonnet succède à M. Liégeon, transféré à la cure de Gray. Le successeur de M. Four apporte au service de sa nouvelle paroisse un dévouement, un tact et une expérience éprouvés avec éclat au milieu des populations mixtes du diocèse de Besançon, et M. Chavonnet, formé au milieu des mêmes difficultés à Mandeuire, a, comme son devancier, tout ce qu'il faut pour montrer aux dissidents de l'Isle ce que l'âme d'un prêtre catholique peut renfermer à la fois de zèle ardent et de prudente modération.

M. le vicaire général Dartois, après avoir présidé à l'installation du curé de Gray, a donné une seconde satisfaction aux habitants de cette ville en rendant lui-même les derniers honneurs à un ancien religieux espagnol, que les révolutions politiques de sa patrie avaient forcé de chercher un refuge en France, il y a une trentaine d'années, et qui s'était attaché à notre pays au point de ne plus pouvoir le quitter lorsque les portes de l'Espagne s'étaient rouvertes pour lui. Par son dévouement à toute épreuve aussi bien que par son originalité méridionale, ce religieux avait acquis, sous le nom aimé d'*abbé Pascal*, une rare popularité. La ville entière, en suivant le convoi de ce pauvre moine étranger, a voulu témoi-

gner qu'elle n'oubliait pas ses héroïques fatigues au milieu des deux choléras qui ont décimé la population en 1849 et en 1854.

Une cérémonie d'une nature toute différente et sans aucun mélange de tristesse réjouissait, le 15 février, la ville d'Ornans. Ce jour-là, M. le vicaire général Perrin était venu bénir la nouvelle chapelle de l'hôpital, érigée tout entière aux frais des principaux habitants, sans aucune charge pour la maison. Ce charmant édifice a été construit sur les plans de M. l'architecte Ducat, avec le goût charmant qui caractérise toutes les œuvres de cet artiste. Les yeux de l'assistance se portaient aussi avec admiration sur le tableau qui décore le fond de la chapelle. Ce beau tableau, dû au talent d'un peintre bisontin, M. Baille, représente saint Louis recevant à Sens la couronne d'épines. Il est empreint d'un caractère profondément religieux, bien rare aujourd'hui, et si on y trouve les tons un peu froids de l'école de M. Ingres, on y remarque aussi la noblesse de formes et la perfection de dessin qui sont les traits distinctifs de cette grande école.

Lorsque ces lignes parviendront à nos lecteurs, M. l'abbé Besson aura déjà repris, en l'église métropolitaine de Saint-Jean, le cours des conférences religieuses inauguré l'année dernière avec tant de succès. L'orateur traitera cette année un sujet qui est, on peut le dire, le premier à l'ordre du jour, en nous faisant connaître l'Eglise, son origine, sa nature, sa constitution, son but, ses droits; questions immenses, questions vivantes, que bien des catholiques ne connaissent guère et que leurs adversaires ne connaissent pas du tout, comme on peut s'en convaincre tous les jours. Les conférences de Saint-Jean auront lieu deux fois par semaine pendant tout le carême, le dimanche à 4 heures, et le vendredi à 8 heures. Tous les amis de la religion et de l'éloquence se feront une fête d'y assister.

Parmi les personnages notables dont les journaux ont signalé récemment la perte, nous devons une mention et des regrets particuliers à un homme de bien qui, sans être né dans notre province, y avait acquis le droit de cité par ses longs services, et dont la mémoire vit encore dans le cœur de tous les habitants de Besançon. En effet, nommer M. Desfosses, ancien professeur de chimie et de pharmacie à l'Ecole de médecine, membre de l'académie de Besançon, et rappeler l'humble pharmacie de la rue des Granges où il donnait si gratuitement et avec tant de patience les conseils médicaux ou hygiéniques que la foule allait chaque jour demander à sa science éprouvée, c'est réveiller pour un grand nombre de personnes le souvenir de quelque bienfait. Le *Messageur de l'Allier* a

consacré à M. Desfosses la notice nécrologique suivante, que nous nous faisons un devoir de reproduire :

« La mort vient d'enlever à notre pays un savant modeste autant qu'homme excellent, dont le nom avait acquis une certaine notoriété dans la science. M. Desfosses, né à Moulins, est mort dimanche dernier dans sa propriété de Bagneux. M. Desfosses, après avoir été durant plusieurs années premier préparateur du baron Thénard, avait occupé lui-même la chaire de professeur de chimie à la faculté de Besançon, où de nombreux travaux et particulièrement ses découvertes relatives à la solanine et à la formation du cyanure de potassium par l'azote de l'air, l'une des plus fécondes de la chimie moderne, lui acquirent un nom justement considéré parmi ceux des plus habiles chimistes de l'époque. Retiré depuis un certain nombre d'années à la campagne, il se livrait encore avec passion aux pratiques et à des études sérieuses de chimie agricole, qu'il communiquait à peine à sa famille et à ses plus intimes amis. Nous ignorons encore s'il laisse quelques traces de ses intéressants travaux. M. Desfosses avait, durant plusieurs années, administré comme maire la commune où il est décédé. La mort est venue à l'improviste saisir, au milieu de sa famille désolée, entouré des secours de la religion, cet homme qui ne fut pas seulement un savant, mais un chrétien, pour qui l'humilité, la bonté, étaient en quelque sorte des vertus natives. — A. D. »

La Franche-Comté a payé son tribut à la mode des conférences scientifiques et littéraires. Des réunions de ce genre ont déjà eu lieu à Lons-le-Saunier, à Vesoul et, si nous ne nous trompons, à Montbéliard. Ce sont généralement les savants du pays, voués par profession à l'enseignement, qui ont ajouté à leur tâche quotidienne celle de vulgariser les sciences et d'instruire les pères en même temps que les enfants. La ville de Besançon, qui ne s'est pas encore laissé entraîner dans ce beau mouvement, et qui paraît ne pas en être bien honteuse, s'est crue, un instant, à l'unisson en lisant l'annonce suivante :

*M. Monin commencera un cours libre de gaulois dimanche 12 février, à huit heures du matin, dans la grande salle de la Faculté des lettres. Ce cours durera jusqu'à Pâques. Contes populaires, d'origine gauloise, jusqu'à la Quadragésime. Grammaire et syntaxe depuis le dimanche des Piquérées jusqu'à la Passion inclusivement.*

Mais bientôt un nouvel avis, annonçant que le cours de gaulois était indéfiniment ajourné pour cause d'indisposition, est venu trahir la curiosité publique, à supposer qu'elle ait été éveillée.

Parmi les nouvelles publications franc-comtoises, nous remarquons

deux écrits politiques. Les *Nouvelles observations sur l'unité italienne*, par P.-J. Proudhon, 69 pages grand in-18; et *Plus d'expéditions lointaines, plus d'expéditions au dehors, mais expéditions au dedans*, par M. le docteur Routhier, de Baume.

L'érudition nous offre une *Etude sur le Froissart de Saint-Vincent*, par M. Auguste Castan, 39 pages in-8°, et l'éloquence académique, le *Discours sur les caractères et les tendances du xvii<sup>e</sup> siècle*, prononcé par M. Ch. Revillout à l'ouverture de son cours de littérature française à la faculté des lettres de Montpellier, 25 pages in-8°.

L'Annuaire du Jura pour 1865 nous est arrivé avec un nombreux contingent de notices historiques sur les communes de Bletterans, Gizia, Lons-le-Saunier, Noires, Hotelans, Saint-Claude, Saint-Germain-lez-Arlay et Saint-Lupicin. On y remarque aussi une étude sur la peste et la guerre qui désolèrent notre pays dans les années 1636 et 1637, un essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne, et, dans la partie administrative, un exposé complet des travaux du conseil général du département.

L'introduction de ce dernier document dans l'Annuaire nous paraît une heureuse pensée; elle tend à rendre plus accessibles au public des notions qui touchent à tous ses intérêts, et qu'il ne trouve d'habitude que dans des feuilles éphémères, ou des publications officielles étrangères à la librairie.

On annonce un fait littéraire qui a toujours été fort rare dans notre province; c'est l'apparition d'une œuvre dramatique digne d'être mentionnée. M. Ch. Viancin avait en portefeuille, depuis plusieurs années déjà, une comédie en trois actes et en vers, intitulée le *Miroir du diable*. Cette pièce, spirituellement dialoguée, dit-on, et délicatement conduite, sans complication d'intrigue, vient d'être représentée avec succès à Besançon. Bien que l'auteur veuille en attribuer le principal mérite à M<sup>me</sup> Anaïs Ségalas, à qui il en a emprunté l'idée première, chacun saura bien rendre à notre poète franc-comtois la part qui lui revient, surtout lorsque la publication de cette œuvre comique permettra à un plus grand nombre de personnes de la goûter et de la juger.

Le journal la *Presse* annonce la prochaine publication d'un écrit posthume de M. P.-J. Proudhon, intitulé *Les Normaliens*. Le but de l'auteur aurait été de prouver que le caractère distinctif des hommes de lettres ou d'Etat sortis de l'Ecole normale de Paris, depuis son origine, est le culte de leur valeur personnelle et le désir d'attirer l'attention sur eux. Pour voir dans ces deux traits le cachet particulier d'une institution, il

faut que l'auteur ait bien peu connu la généralité des écrivains de son temps, et qu'il se soit singulièrement oublié lui-même.

Puisqu'après avoir parlé des livres qui ont paru, nous parlons de ceux qui doivent paraître, nous sommes heureux d'annoncer la troisième édition des *Conférences sur l'Homme-Dieu*, par M. l'abbé Besson. Cette mention d'un succès si rare et si prompt est le seul éloge que la modestie de l'auteur permette à notre amitié.

C'est à Besançon qu'aura lieu cette année le concours agricole régional pour les départements de la Moselle, de la Meurthe, des Vosges, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Haute-Saône et du Doubs; il s'ouvrira le lundi 1<sup>er</sup> mai prochain, et sera clos, le dimanche suivant, par la distribution solennelle de la prime d'honneur, des prix et médailles. La grande prime d'honneur consiste, comme on le sait, en une somme de 5,000 francs et une coupe d'argent d'une valeur de 3,500 francs. Elle est réservée chaque année au département dans lequel le concours a lieu à tour de rôle, et décernée à l'agriculteur dont l'exploitation, comparée à celle des autres domaines ruraux du même département, est la mieux dirigée, et qui a réalisé les améliorations les plus utiles et les plus propres à être offertes comme exemples. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir généreusement entrepris d'appliquer des innovations quelquefois utiles, mais souvent problématiques et ruineuses, d'être parvenu dispendieusement à présenter quelques produits extraordinaires; on a sagement exigé que toutes les améliorations se fussent préalablement traduites en bénéfices nets et réels dans la comptabilité agricole, avant de les couronner. — Des prix, s'élevant à la somme de 42,633 francs, et des médailles d'or, d'argent et de bronze, seront distribués tant pour le plus beau bétail que pour les meilleurs instruments et produits agricoles. L'ampleur de ces récompenses, le grand nombre de concurrents qu'elles ne manquent pas d'attirer, et l'affluence d'étrangers et de curieux qui s'ensuit, donnent à ces congrès agricoles un intérêt, une animation et une importance considérables. — Parmi les personnes entre lesquelles la prime d'honneur paraît devoir être disputée, on cite surtout quatre noms : 1<sup>o</sup> M. Faucompré, commandant d'artillerie en retraite, admirablement secondé, dit-on, dans l'exploitation de son grand domaine de la Roche sur l'Ognon, par un ancien élève de Saint-Remy; 2<sup>o</sup> M<sup>me</sup> de Novillars, qui, pour honorer la mémoire d'un époux amèrement regretté, a voulu continuer elle-même ses remarquables travaux, et n'a pas craint de joindre aux douleurs d'un récent veuvage les soucis d'une vaste administration agricole; 3<sup>o</sup> M. Monnot Arbillé, l'habile

créateur de la Chevillotte, ce bel établissement qu'un grand nombre de Bisontins ont visité avec tant de charme et d'intérêt; 4° M. Aphonse Jobez, dont le domaine de Montorge, situé dans les hautes montagnes de l'arrondissement de Pontarlier, offre, dit-on, un modèle de perfection, tant pour l'organisation que pour la tenue.

En arrivant à la fin de cette chronique avec un si mince bagage de nouvelles, nous avons éprouvé un juste sentiment de regret et de découragement; mais en jetant un coup d'œil sur les autres organes de la publicité, nous les avons vus en proie à la même pénurie que nous. Depuis un mois, la moitié des chroniques parisiennes elles-mêmes en sont réduites à vivre sur une soirée du Palais-Royal. Le premier jour on annonçait la soirée, comme un événement encore à demi caché dans les brumes de l'avenir; le lendemain, ce bruit prenait plus de consistance; le surlendemain, on pouvait préciser la date; le 4<sup>e</sup> jour, on donnait le chiffre total des invités; le 5<sup>e</sup> jour, on nommait quelques-uns des élus; le 6<sup>e</sup>, on décrivait la couleur et la forme des lettres d'invitation; le 7<sup>e</sup>, énumération des salons qui seraient ouverts; le 8<sup>e</sup>, description de ces salons; le 9<sup>e</sup>, dissertation sur les invités, rectification des erreurs commises à ce sujet par d'autres journaux; le 10<sup>e</sup>, on annonçait qu'à Paris personne ne s'occupait plus que de la soirée; le 11<sup>e</sup>, démenti donné aux nouvellistes mal informés qui avaient parlé d'un ajournement; le 12<sup>e</sup>, on constatait que l'attente redoublait dans Paris; le 13<sup>e</sup>, on présumait que tel ou tel personnage ne figurerait pas à la soirée; le 14<sup>e</sup>, préparatifs des tapissiers et des lampistes; le 15<sup>e</sup>, annonce simple et solennelle que c'est le soir même que doit avoir lieu le grand événement; le 16<sup>e</sup>, sentiments généraux et confus d'admiration; le 17<sup>e</sup>, énumération des personnes de marque présentes à la soirée; le 18<sup>e</sup>, description des toilettes les plus éblouissantes; le 19<sup>e</sup>, histoire de la formation des principaux quadrilles; le 20<sup>e</sup>, détails sur la rencontre et la durée de l'entretien de quelques personnages importants, au milieu de la soirée; le 21<sup>e</sup>, absences remarquées; le 22<sup>e</sup>, compte sommaire des fleurs et de la verdure employées à la décoration des salons, variant de 10 à 40 mille francs; le 23<sup>e</sup>, compte d'éclairage: tant de lampes, tant de bougies, etc.; le 24<sup>e</sup>, compte des rafraîchissements et comestibles. Attendons-nous à de nouveaux détails pour demain, si rien ne surgit à l'horizon pour tirer de là nos malheureux confrères.

Les journaux de départements ont pour entretenir leurs chroniques trois petites sources un peu monotones, mais qui ne tarissent jamais; ce sont: 1° les incendies, jusques et y compris les feux de cheminée, 2° les

ivrognes qui se noient, 3° les imprudents qui se cassent un bras ou une jambe par maladresse. Une partie du public paraît singulièrement fatiguée de la répétition trop uniforme de ces accidents, mais l'autre semble s'y être attachée par habitude.

Nous ne parlons pas des dithyrambes pompeux entonnés de temps à autre pour attirer l'admiration publique sur les pères de famille ou les jeunes gens qui, après avoir trouvé quelque monnaie ou quelque bijou perdu, ont l'héroïsme de ne pas se l'approprier et de ne pas s'exposer à la police correctionnelle et à la prison. Si ces mentions éclatantes font quelque honneur à ceux qui en sont l'objet, il faut avouer qu'en revanche elles sont singulièrement humiliantes pour une société où la probité la plus indispensable a besoin de tels encouragements et peut mériter de telles distinctions.

Avant les chemins de fer, l'insignifiance des nouvelles ordinaires était quelquefois relevée par l'annonce de l'arrivée ou du passage de quelque célébrité parisienne. Mais aujourd'hui, grâce à la rapidité des voyages, moyennant quelques milliers de francs il est devenu si facile aux malades de perdre la vie, ou aux plaideurs de perdre un mauvais procès, entre les mains des plus grands médecins ou des premiers avocats de Paris, qu'on a fini par n'en plus parler.

Mais que dire de l'extrémité à laquelle sont réduits en fait de nouvelles les journaux d'arrondissement ! Plusieurs en sont venus jusqu'à faire entrer pêle-mêle dans leurs colonnes les places obtenues en thème ou en orthographe par les élèves du collège communal, et le nombre des bœufs, veaux et moutons abattus par chacun des bouchers de la ville. On ne s'est pas amusé à examiner si ces documents offrent quelque intérêt pour le public ; ils se renouvellent tous les huit jours, et c'est un fonds assuré pour le malheureux journaliste.

A côté de toutes ces chroniques plus ou moins en souffrance, il en est une autre qui est toute florissante et qui ne chôme jamais ; c'est celle qui, plongeant à travers les portes ouvertes, s'occupe des mariages qui se font et se défont, des personnages qui donnent ou reçoivent à dîner, des toilettes colletées ou décolletées, des salons trop peuplés ou déserts, etc. Mais, grâce à Dieu et au respect de nos vieilles mœurs de province, malgré les incursions que se permet dans ce domaine le journalisme parisien, les nouvelles de cette nature ne sont pas encore près de passer, chez nous, de la rue à l'imprimerie, et au tort d'être indiscret on y préférera toujours l'inconvénient de rester ennuyeux.



## DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE R. P. LACORDAIRE POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE  
DU MONASTÈRE DE FLAVIGNY, LE 4 AOÛT 1853 (1).

MESSEIGNEURS (2), MES FRÈRES,

J'ai remarqué dans l'histoire et dans les faits dont j'ai été moi-même témoin, que, parmi toutes les fêtes des hommes, la bénédiction d'un temple est peut-être celle qui attire le plus grand concours de peuple. Je me demande pourquoi cet empressement. Ce n'est pas là un bien curieux spectacle ; il ne s'agit que de pierres plus ou moins sculptées et posées les unes sur les autres. Je me demande aussi comment nous osons élever des temples de pierre au Dieu qui s'est bâti l'univers ; au Dieu qui a parsemé la voûte de son grand temple de ces étoiles d'or sur fond d'azur dont l'admirable profusion éblouit notre esprit et nos yeux dans la splendeur des nuits ; au Dieu qui a jonché le sol de ce merveilleux édifice d'autres étoiles plus précieuses encore, et qu'on appelle des âmes ? Je me demande, enfin, pourquoi cet entraînement, cette joie, ces fêtes, quand il s'agit de consacrer au Seigneur des temples si petits et si pauvres, au milieu de cet autre temple, chef-d'œuvre de la main du Très-Haut.

Lorsqu'une bande de barbares, fatiguée de la vie errante, voulut s'établir et demeurer quelque part sur la terre, au lieu de continuer à transporter d'un endroit à un autre les tentes où elle s'abritait, elle fit cette chose simple, et cependant majestueuse, cette chose inerte que notre cœur aime comme si elle avait une âme, et que nous nommons une maison. Le jour où la première maison fut bâtie, ce jour-là même la société humaine fut fondée et la civilisation commencée. Y a-t-il rien de plus doux à l'homme que sa maison ? Mais combien lui devient-elle plus chère lorsqu'il l'a élevée de ses propres mains et cimentée de cette sueur

(1) Ce discours a été recueilli par Mlle Marie de Saint-Juan.

(2) M<sup>r</sup> Rivet, évêque de Dijon, et M<sup>r</sup> de Marguerie, évêque d'Autun.

du travail qui est aussi la transpiration de son âme ! Quand il la voit enfin debout, achevée, solide, hospitalière, il la regarde avec un attendrissement mêlé d'orgueil, et il se dit : Voilà mon œuvre ! Mes enfants y naîtront ; j'y mourrai, les laissant à ma place pour perpétuer ma postérité et mon souvenir. Je vais l'ombrager d'arbres fertiles et protecteurs, l'entourer de plantes et de fleurs qui, en se renouvelant sans cesse, assureront à ma mémoire une sorte d'immortalité ! L'homme, tant qu'il n'a pas bâti, n'est qu'un voyageur.

Telle est la maison, mes frères, et c'est la réunion de plusieurs maisons qui a fait la société. Lors donc que la société s'est établie dans un lieu choisi, elle édifie en commun un palais. Vous croyez peut-être que c'est pour y faire régner un chef, et personnifier en lui la force de tous ; vous vous trompez : le palais est, avant tout, la demeure de la justice, dont les princes ne sont que les dispensateurs ; l'épée même qu'ils portent dans leurs mains n'a d'autre but que de la défendre. Notre langue est tellement habituée et depuis si longue date à unir ces deux mots de palais et de justice, que maintenant encore on appelle l'habitation des rois un château ; quant au palais, il est resté l'endroit où siègent les juges.

La société élève bientôt un troisième monument : c'est la citadelle et ses remparts, destinés à protéger les familles et les lois contre les agressions des ennemis et des envahisseurs. Ce sont ces trois édifices qui constituent la cité. Est-ce là tout ? Non, mes frères ; il en est un quatrième que l'homme n'a jamais oublié, et qu'il place au-dessus de tous les autres. Voyez Rome revêtir de son architecture immortelle l'immense espace des sept collines et élever sur la plus haute d'entre elles, comme pour le faire planer sur le faite des maisons, du palais et de la citadelle, aux yeux de la ville et du monde, le temple de Jupiter Capitolin. C'est que l'homme a besoin du temple, il ne peut s'en passer ; il lui faut la maison commune des âmes, le palais et la citadelle des âmes, où règne Dieu, père de la famille, de la justice et de la force ; Dieu, par qui règnent les rois et par qui prospèrent les peuples. Aussi, remarquez la conduite de Dieu, le premier des législateurs ; il donne à Moïse ses lois sur le Sinaï, mais il les accompagne des plans d'un temple et daigne être lui-même le premier des architectes.

Ce n'est pas pour lui que Dieu s'est choisi une maison ; il n'en a pas besoin ; c'est pour nous, c'est pour notre âme ; Dieu et l'âme ont besoin l'un de l'autre. Je n'entends pas dire, par là, que Dieu n'aurait pas pu se passer de nos âmes. Il était maître absolu de rester éternellement seul, dans la contemplation béatifique de sa Trinité adorable ; mais, puisqu'il

lui a plu d'appeler, dans le temps, les âmes à la connaissance et à la jouissance de sa bonté infinie, il n'est pas exagéré maintenant d'affirmer que Dieu a besoin de nos âmes pour leur communiquer son bonheur. Combien, à plus forte raison, nos pauvres âmes ont-elles besoin de lui ! de lui, qui les a créées, qui a mis en elles ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui ne réside ni dans nos yeux, ni dans nos oreilles, ni dans notre bouche, mais dans notre cœur, et qui est le besoin de Dieu.

Voilà donc pourquoi l'homme élève des temples : c'est pour venir s'y reposer, demander du soulagement dans sa peine, sentir Dieu plus près de lui et le retrouver enfin quand il craint de l'avoir perdu. Que lui importe qu'une partie de l'humanité ne croie pas à la présence réelle de Dieu dans ses temples ? Une autre partie y croit, cela lui suffit, et il garde toujours dans son sein ce doux sentiment d'une foi confiante que nul ne lui enlèvera jamais. Ainsi le temple résume en lui seul la maison, le palais et la citadelle ; il est la maison des âmes, le vrai palais de la justice, et la citadelle de la vérité ; il est la charité unie à la sagesse, qui n'est autre chose que la sainteté. Oui, cette sainteté qui nous unit à Dieu dans ce monde et dans l'autre, c'est dans les murs du temple qu'on la demande et qu'on l'obtient.

Vous comprenez maintenant, mes frères, pourquoi la bénédiction d'un temple est la grande fête de la famille humaine et attire en foule des troupes de fidèles ; ils savent que dans son enceinte plusieurs naîtront à Jésus-Christ, que d'autres y retrouveront leur patrie, oui, cette patrie qui n'est ni vallée, ni montagne, ni plaine, ni fleuve, ni bourgade, et qui, du premier coup d'œil, se fait sentir et reconnaître à l'homme voyageur, dont elle abrite le berceau.

Chaque temple, palais, citadelle ou maison, a son histoire secrète ; cette chapelle de Flavigny a aussi la sienne, et puisque nous sommes ici en famille, si j'en juge par la bienveillance de mes auditeurs, permettez-moi, mes frères, de vous la révéler ; j'espère ne point trop abuser de votre patience.

Il y a vingt-cinq ans, un jeune homme studieux quittait Paris pour chercher la fortune au delà des mers, et il eut le bonheur de l'y rencontrer. Cependant, il n'était pas heureux. Un jour, fatigué de son exil volontaire et de l'aspect monotone de cette nature tropicale qui ne se repose jamais dans sa végétation et sa floraison perpétuelles, il éprouva un ardent désir de revoir notre vieille Gaule, avec sa terre aride et son climat inégal, mais qu'il apercevait dans ses rêves si fièrement assise aux bords de deux mers, drapée dans les plis de ses montagnes et de ses vallées,

•

parée de ses forêts et de ses fleuves et surtout des souvenirs qui la rendent si belle. Il s'embarqua donc sur un navire ballotté par les vagues de l'océan, image de sa vie, où jamais il n'avait connu le repos. Il était bien changé; ses amis auraient eu peine à le reconnaître après une si longue absence. Lui qui avait quitté la France si jeune et si plein de séve et d'espérance, il revenait vieux, le visage sillonné de rides et le cœur triste et découragé. C'est qu'il avait passé par de rudes épreuves, dont il ressentait encore comme un contre-coup lointain qui résonnait dans ses entrailles. L'homme qui garde longtemps un front lisse et sans nuage, avec cette sorte d'insouciance si charmante dans la jeunesse, a l'âme un peu morte, ou du moins peu sensible.

J'étais alors à Paris; je vis un matin entrer dans ma chambre un visiteur de quarante à quarante-cinq ans, qui m'était complètement inconnu. Il me dit très simplement : « Mon père, je suis un jurisconsulte français; » j'arrive de l'île Maurice, où j'étais au service de l'Angleterre, mais je » ne suis pas naturalisé Anglais. J'ai acquis une fortune de deux cent » mille francs; néanmoins, je ne suis pas heureux. » Ne croyez pas, mes frères, qu'il fût las de la vie, un chrétien ne saurait l'être, il était seulement désabusé. Il me dit qu'il croyait en Dieu, en Jésus-Christ et en son Eglise, mais qu'il ne les aimait pas encore assez et qu'il voudrait éprouver dans son cœur ces extases de l'amour divin qui ravissaient les saints. « Pour obtenir cette grâce, ajouta-t-il, je vais d'abord faire un » grand sacrifice. » (Dieu sacrifiant son Fils sur la croix lui avait inspiré cette pensée.) Il poursuivit : « Je ne vous donnerai pas tout mon argent; » mais si une somme de cinquante mille francs peut vous être utile, je » vous l'offre avec plaisir. Je vais revoir encore une fois l'île que j'ai ha- » bitée pendant de si longues années; je ne vais pas revoir ma maison, » je n'en ai jamais eu à moi, je veux dire adieu à mes amis et leur laisser » ma fortune en mémoire de notre amitié. »

Six mois après, je recevais une traite de cinquante mille francs sur la banque d'Angleterre, et je faisais bâtir cette chapelle et ces cellules. Un an plus tard, un nouveau fils de saint Dominique prenait ici l'habit, et nous comptions un frère de plus (1).

Je ne vous ai point raconté cette anecdote pour vous porter à croire que nous faisons tout ce que nous voulons, ni pour vous empêcher de dire : Ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent exécuter; je vous l'ai ra-

(1) C'est M<sup>r</sup> Gonin, aujourd'hui évêque de la Trinidad, mission dominicaine d'Amérique.

contée afin de vous apprendre que les trésors de Dieu, tout infinis qu'ils sont, ne détruisent jamais la sainte pauvreté. Le jour où il a besoin d'un million, Dieu le trouve; et le lendemain, ses serviteurs sont aussi pauvres que la veille, et sentent de nouveau la douleur et les morsures de cette bienheureuse lime de la pauvreté, qui polit et fait briller l'or des vertus monastiques.

Telle est donc l'histoire secrète de ce temple. Dieu sait amener de bien loin les hommes qu'il destine à accomplir des œuvres connues de lui seul. Nous sommes des puits profonds, qu'il creuse pour contenir les eaux vivifiantes de sa grâce et en abreuver peut-être bien des cœurs desséchés. Souvent, en nous réveillant le matin, nous sommes surpris de nous trouver plus tristes qu'au moment où nous nous étions endormis. C'est que la main de Dieu a passé par là, pendant notre sommeil, et a enlevé une pelletée de terre au fond de notre âme.

Vous voyez, mes frères, qu'il se fait toujours du bien, même dans ce siècle, dont il ne faut pas dire plus de mal qu'il ne le mérite. Le mal est grand, et le bien est petit, j'en conviens; mais oubliez-vous la parabole du grain de sénevê? Une imperceptible semence devient un arbre dans l'Evangile.

Et maintenant que j'ai bâti une demeure à mes enfants, je puis mourir en paix : *Nunc dimittis servum tuum, Domine!* et je m'écrie avec le prophète : *Les fondements de cette maison sont assis sur la montagne sainte. Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob.*

O rocs qui soutenez ce temple, qui est pour nous semblable aux portes de Sion, puisqu'il nous ouvre le ciel, servez-lui de fondements inébranlables, sur lesquels il demeure longtemps, solide et intact! Et vous, murs bien-aimés, qui venez de recevoir une consécration divine, puissiez-vous entendre répéter pendant des siècles : *De glorieuses choses ont été dites de vous, ô cité de Dieu, et un grand nombre d'hommes sont nés dans votre sein!* O murs de Flavigny! je vous bénis; puissiez-vous voir s'élever dans votre enceinte l'encens de la prière des générations et des générations! Que les cœurs troublés viennent y retrouver la paix, et que des fils dignes du Père céleste soient enfantés au Seigneur.

Avant de descendre de cette chaire, où mon âme vient d'exhaler les transports de sa joie, je veux remercier monseigneur l'évêque d'avoir bien voulu honorer de sa présence cette fête de famille, et cet autre vénérable pontife qui, comme lui, a abandonné les travaux de son diocèse pour venir consacrer notre humble chapelle et bénir nos jeunes religieux. Je remercie ces dignes magistrats, cette autre prélature civile qui a mêlé ses

prières aux nôtres, sans songer aux fatigues du voyage. Je remercie ces membres innombrables du clergé, dont la plupart me sont inconnus, mais dont la sympathie m'est si précieuse. Je remercie enfin toute cette immense assemblée, accourue de si loin comme pour ravir mes yeux. Je reconnais dans ces rangs pressés des amis de ma jeunesse, dont la vue m'attendrit jusqu'aux larmes. Qu'ils reçoivent le dernier élan de ma gratitude, ces hommes si chers et si distingués qui ont voulu doubler mon bonheur en venant le partager. Puis-je les oublier, ces éloquents défenseurs de la sainte cause de Dieu, toujours pendante devant l'opinion incertaine de ce siècle? Puis-je oublier jamais des amis qui, de près comme de loin, dans la tristesse comme dans la joie, ont senti tout ce qui battait dans mon cœur (1) ?

Merci donc encore, vénérés prélats, magistrats, hôtes amis; merci d'avoir contribué à l'allégresse qui inonde mon âme. Ah! fasse le Ciel que le temple qui n'est pas bâti de la main des hommes nous réunisse tous dans les splendeurs de l'éternité!

(1) MM. Foisset et de Montalembert.



## LES DÉPUTÉS SUISSES EN FRANCHE-COMTÉ

PENDANT LES ANNÉES 1557 ET 1575.

---

Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, la Suisse fut violemment agitée par les dissensions religieuses. Zwingle, Œcolampade, Haller et une foule d'autres prédicants, sous le prétexte de ramener l'Eglise à sa pureté primitive, poussèrent les populations à la révolte, et plusieurs cantons répudièrent la foi de leurs pères pour embrasser les erreurs du protestantisme. Mais les cantons primitifs, Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Lucerne, etc., fidèles à la foi catholique, formèrent une ligue pour la défense de leur religion, de leur liberté et même de leur existence. La lutte ouverte entre les deux partis aboutit à la bataille de Cappel (1531), où les protestants furent vaincus et où Zwingle trouva la mort. Malgré cette victoire, les catholiques furent obligés d'abandonner aux réformés les cantons les plus riches et les plus populeux, Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse. Les deux camps, sans cesse en présence, cherchaient un appui dans les alliances avec les nations voisines, qui prenaient à tâche d'alimenter ces divisions, en tendant tour à tour la main à l'un ou à l'autre parti.

Henri II, roi de France, semblait s'inspirer de cette politique que Machiavel avait mise en honneur dans ce siècle : « N'avoir, comme prince, d'autre religion que l'intérêt. » Ce monarque, qui sévissait en France contre les protestants, s'alliait volontiers, suivant les circonstances, aux hérétiques d'Allemagne et de Suisse. En 1557, les cantons helvétiques lui envoyèrent un secours de 4,000 hommes de troupe (1). La même année, ce prince reçut à Compiègne une ambassade envoyée par les quatre cantons protestants de Bâle, Berne, Zurich et Schaffhouse. Ces députés venaient lui demander sa protection pour les Vaudois de la vallée

(1) DE THOU, t. III, p. 176.

d'Agronia près de Lucerne. Il paraît que ces sectaires, vivement poursuivis en France sous François I<sup>er</sup>, étaient alors établis dans la Savoie et dans quelques contrées de la Suisse (1). Ils espéraient obtenir auprès d'Henri II plus de faveur que ne leur en avait accordé son père.

Les députés des cantons protestants se mirent en route au mois de juin 1557. Ils étaient au nombre de quatre, Jean Ascher, de Zurich, Jean Wyss, de Berne, Jacques Gotz, de Bâle, et Louis Ochslî, de Schaffhouse. L'un d'eux écrivit en allemand la relation de tout ce qu'ils virent de plus curieux sur leur route. Cette relation, assez naïve, a été publiée, l'année dernière, dans le tome quatorzième des *Archiv für schweizerische Geschichte* ; Zurich, 1864.

En traversant le comté de Bourgogne, les ambassadeurs suisses notèrent plusieurs choses qui leur parurent dignes de remarque. C'est cette partie de leur récit dont nous donnons la traduction. Il n'est pas sans intérêt de consulter, à trois cents ans de distance, ce guide du voyageur en Franche-Comté écrit au xvi<sup>e</sup> siècle. Il porte pour titre : *Voyage des députés des quatre villes évangéliques de Zurich, Berne, Bâle et Schaffhouse, à la cour du roi Henri II, en l'année 1557*. Ils exposent d'abord, en quelques mots, le but de leur voyage. « Comme, en l'année 1557, les fidèles de la vallée d'Agronia, autrement dits les Vaudois, étaient cruellement persécutés, sous le règne du roi Henri, pour la sainte et vraie foi chrétienne, il a paru bon aux seigneurs confédérés, aux quatre villes évangéliques, Zurich, Berne, Bâle et Schaffhouse, ainsi qu'à l'ambassade des princes évangéliques de la nation allemande, d'aller trouver le roi de France et de procurer ainsi la paix à ces pauvres fidèles. »

Le chroniqueur commence ensuite en ces termes le récit du voyage. « Le mardi 1<sup>er</sup> juin, nous, députés des quatre villes de Zurich, Berne, Bâle et Schaffhouse, nous nous sommes dirigés de Bâle sur Sepois. C'est un village à trois lieues de Bâle. Entre ces localités se trouvent Altkirch et Pfirt (2) (ou Ferrette) sur la gauche. Ce sont deux comtés qui appar-

(1) BOSSUET, *Histoire des variations*, liv. XI, § 117 et suiv.

(2) Le comté de Ferrette appartient d'abord aux comtes de Montbéliard. Il eut ensuite ses comtes particuliers, qui étaient feudataires de l'empire. Le dernier mourut en 1371. Sa fille Jeannette porta le comté de Ferrette dans la maison des ducs d'Autriche en épousant le duc Albert le Sage. Voici ce qu'on lit sur ces deux comtés dans un manuscrit publié par Bruzen de la Martinière. Ce manuscrit date à peu près de l'an 1560, c'est-à-dire de l'époque même où écrivaient les députés suisses : « Une partie dudit comté de Ferrette est de l'évêché de Bâle ; mais le plus, contenant en soi les seigneuries de Delle, d'Altkirch et autres, est à la maison d'Autriche, gouverné par messieurs du régime (de la régence) d'Ensisheim. »



tiennent aux Fugger d'Augsbourg. Nous avons fait la route en six heures. Sur ce chemin est un couvent de femmes qu'on appelle Felbach (1).

» Toujours le mardi qui suit *Exaudi* (2), nous avons passé la nuit à Sepois, et le mercredi matin nous sommes partis pour Montbéliard, qui est à quatre lieues de Sepois.

» Entre ces deux localités sont situés : Florimond, petite ville, sur la gauche, appartenant aux de Rhynach; une autre petite ville, aussi sur la gauche, à deux lieues de Sepois et nommée Delle (elle est aux seigneurs de Mersbourg); enfin, près de là, une troisième petite ville, sur la droite, du nom de Grand-Villars : c'est la propriété du jeune gentilhomme Jacques de Grand-Villars (3).

» Nous sommes allés de Sepois à Montbéliard en cinq heures. Nous ne trouvâmes pas le comte Georges chez lui : on nous informa que les princes et quelques villes s'étaient unis le 27 mai (4); que leurs ambassadeurs devaient, au bout de quinze jours, c'est-à-dire le jeudi après la Pentecôte, arriver ensemble à Strasbourg; qu'ils étaient partis, et que Jean Sturm serait prié, dans cette circonstance, par le duc de Wurtemberg et le comte palatin, de les appuyer et d'être leur orateur (à Paris). L'avis du duc de Wurtemberg était que nous attendissions leur arrivée à la cour et qu'ils fissent la première proposition. Il nous défendit de demeurer à l'hôtel de la Croix-Blanche jusqu'au vendredi.

» Le même jour, nous partîmes de Montbéliard pour Clerval. C'est une petite ville à quatre lieues de Montbéliard et un fief du comte Georges. Ici commence le comté de Bourgogne.

» Nous descendîmes à l'hôtel du Lion, après avoir marché cinq heures. Entre cette petite ville et Montbéliard, il en est une autre, sur la droite :

(1) Felbach, entre Ferrette et Hirsingue, fut fondé en 1144 par Frédéric 1<sup>er</sup>, comte de Ferrette. La chartre de fondation est dans l'*Alsatia diplomatica*, n<sup>o</sup> 274.

(2) En 1557, Pâques tombait le 18 avril, l'Ascension le 23 mai, *Exaudi*, ou le dimanche dans l'octave de l'Ascension, le 30 mai; le mardi suivant était le 1<sup>er</sup> juin.

(3) On peut voir, sur ces trois petites villes, le manuscrit cité plus haut, et imprimé à la fin du grand Dictionnaire géographique de Bruzen de la Martinière, t. VI, p. 10 du supplément.

(4) Il s'agit des princes protestants d'Allemagne. Nous lisons en effet dans les *Ephémérides de Montbéliard* de M. Duvernois, à la date du 27 juin 1557 : « Le comte Georges se trouve à Francfort, réuni à d'autres princes protestants de l'Allemagne, dans la vue de concilier les opinions divergentes des théologiens protestants et réformés. Pierre Toussaint était à sa suite » Dès l'origine de la réforme, les sectes étaient tellement multipliées qu'on ne s'entendait plus que pour attaquer l'Eglise catholique.

elle se nomme l'Isle. Elle appartient aux comtes d'Ortembourg, qui ont leur résidence dans la Styrie (1).

» Le vendredi, après midi, nous partîmes de Clerval pour Baume, qui est à deux lieues de Clerval et fait partie du comté de Bourgogne. Nous y passâmes la nuit; nous avons fait la route en cinq heures. Entre Clerval et Baume, sur la gauche, est un château nommé Brannes : il est à M. de Brannes, le seigneur du pays. Depuis Montbéliard coule une rivière qui s'appelle le Doubs. Tout le pays est arrosé jusqu'à Besançon, Chalon, jusqu'à Lyon et plus loin. A partir d'Auxonne, le Doubs s'unit à la Saône (2).

» Le samedi nous partîmes pour Besançon; il y a cinq lieues depuis Baume : nous les fîmes en cinq heures. Nous logeâmes en ville, à l'hôtel de la Corne de Cerf, jusqu'au lundi de la Pentecôte, où de bonne heure nous nous dirigeâmes vers Dole, qui est à sept lieues de Besançon. De Baume à Besançon, il n'y a sur la route rien de remarquable, si ce n'est sur la gauche les ruines de cinq anciennes écuries seigneuriales placées les unes à la suite des autres, et sur la droite une jolie maison de plaisance, propriété d'un gentilhomme.

» A Besançon, on nous a reçus de la part du conseil : on nous a présenté quatre pots de vin de Bourgogne et deux d'hypocras. Cette ville est longue, comparable à Bâle; en deux endroits elle est bien protégée; mais elle l'est peu du côté de Montbéliard. Le Doubs coule autour de la ville, semblable, par sa blancheur, à l'Aar autour de Berne. Un rocher élevé s'étend comme un mur, d'un point à un autre de la rivière : à travers ce même rocher, sur une longueur de quarante-huit pas, une route a été ouverte pour aller à Pontarlier. Après cela, nous n'avons rien vu de remarquable dans cette ville, si ce n'est une maison d'une étonnante magnificence qu'a bâtie le seigneur de Granvelle (3). A Besançon, il doit y avoir aussi le Suaire de Notre Seigneur qui a été trouvé dans le tombeau. Saint Etienne doit également avoir mis le pied sur les rochers de la ville, *si credere fas est*. Il y a beaucoup de chanoines, de prêtres et de moines à Besançon. On y voit quelques antiquités du paganisme.

(1) La maison de Neuchatel, qui avait possédé dès l'origine la seigneurie de l'Isle, s'éteignit en 1505. Cette seigneurie fut possédée par les comtes d'Ortembourg jusqu'en 1623. Elle passa alors à Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon.

(2) C'est à Verdun (Saône-et-Loire), et non à Auxonne, que le Doubs s'unit à la Saône.

(3) Le chancelier Perrenot de Granvelle, qui fit bâtir le palais qui porte son nom, était mort en 1550.

» Le soir de la Pentecôte, M. Schatterolie (1) nous a conduits dans la délicieuse maison de M. de Granvelle, dont il est le gendre. Il nous fit voir tout l'édifice, ainsi que le jardin d'agrément et beaucoup d'autres choses encore. Nous vîmes en effet cent cornes de cerf, qui sont scellées dans les murs, à travers toute la maison, avec quelques cornes de daim, qui ont 26, 25, 24, 23, 22, 20, 19 et 18 andouillers. On voit, dans les appartements, les murs tendus de jolies tapisseries; on y voit aussi des lits couverts de draperies toutes de cramoisi, de velours et d'écarlate. La belle-mère de ce seigneur (2) nous a présenté le vin dans des flacons d'argent. Nous avons surtout remarqué dans ladite maison une corne de cerf à cinq perches.....

» Le lundi de la Pentecôte, nous sommes partis de Besançon, à quatre heures et demie du matin, pour nous rendre dans un village situé à moitié chemin de Dole. Il s'appelle Ranchot (3). Nous y avons fait un repas : auprès de ce village, sur une hauteur, et près de la rivière du Doubs, est un château avec un village sur la gauche : on le nomme le château de Rans. Ensuite est une petite ville, à une lieue de Dole, avec un château ruiné; elle est à main gauche, et se nomme Rochefort ou Starchenvels (4). Nous sommes ainsi arrivés à Dole le même jour, à trois heures, et nous descendîmes à l'hôtel de la Couronne de Bourgogne, où nous passâmes la nuit. Le conseil nous présenta six pots de vin.

» Dole est tout à fait comme Soleure pour la grandeur de la ville. Elle offre d'un côté une bonne défense et un rempart élevé; mais du côté de la rivière qui coule dans la ville et que l'on nomme le Doubs, elle n'est pas défendue. Il y a une éminence de laquelle on peut atteindre la ville avec l'arquebuse (5). On voyait encore debout un grand nombre de maisons dépourvues de toit. Elles avaient été incendiées depuis plusieurs années. Jour et nuit on monte sérieusement la garde du côté de France.

» Le mardi après la Pentecôte, nous sommes partis de Dole pour

(1) C'est M. Guyon Mouchet, seigneur de Château-Rouilland, marié à Etienne, fille du chancelier Perrenot de Granvelle.

(2) Nicole Bonvalot, femme du chancelier.

(3) Renschom. Les éditeurs ont traduit ce mot par Rancenay. Mais il est évident qu'il s'agit de Ranchot, comme l'indique le contexte et comme l'exige la direction de la route de Besançon à Dole.

(4) Starchenvels, ou Starckenfels en allemand moderne, a la même signification que Rochefort.

(5) Ce lieu est désigné dans les anciennes cartes de Franche-Comté sous le nom de Mont de l'Arquebuse.

Auxonne. C'est la première ville du duché de Bourgogne en France, quand on va à Dijon. Elle est à trois lieues de Dole : nous avons fait ce trajet en trois heures ; mais nous ne nous sommes point arrêtés à Auxonne. Nous avons passé dans un village qui est à trois lieues de cette ville : on l'appelle Genlis. Nous y avons pris quelque chose, après quoi nous sommes allés en trois heures à Dijon. »

Arrivés à Compiègne, les députés suisses furent reçus au château royal par Henri II. Ce prince leur fit bon accueil et leur envoya plusieurs présents gracieux. Ils se remirent en route le jeudi avant sainte Marguerite, c'est-à-dire le 8 juillet. Ils traversèrent plusieurs provinces de France, dont ils décrivent les curiosités. Arrivés sur les confins du comté de Bourgogne, ils continuent leur récit en ces termes :

« Le vendredi après la fête de sainte Marguerite, nous sommes partis pour le Fayl-Billot : c'est à quatre lieues françaises de Langres, et ce lieu fait partie du duché de Bourgogne. Après avoir mangé, nous allâmes à Port-sur-Saône, qui est à six lieues du Fayl-Billot, et qui appartient au comté de Bourgogne.

» Le samedi après la fête de sainte Marguerite, nous arrivâmes, à dix heures du matin, à Vesoul. C'est une jolie petite ville du comté de Bourgogne, à six lieues françaises du Fayl-Billot. Dans cette petite ville, il y a un parlement ou tribunal suprême. On nous y a présenté le vin.

» Après midi, nous partîmes pour Villersexel : ce bourg est à cinq lieues françaises de Vesoul. Là demeure la comtesse de Warax, qui nous a fait présent de deux sacs d'avoine et de quelques flacons de vin. Elle est bourgeoise de Berne et de Bâle. Dans cette petite ville il y a trois papeteries.

» Le dimanche qui suivit sainte Marguerite, nous sommes arrivés à dix heures à Montbéliard. Cette ville est à six lieues françaises de Villersexel. Nous y passâmes la journée. Le comte Georges nous eut à dîner.

» Il se trouve donc que de Langres à Montbéliard on compte vingt-sept lieues françaises. »

Dix-huit ans plus tard, en 1575, les Suisses envoyèrent encore une députation au roi de France Henri III. Les troubles qui avaient agité l'Allemagne, la Suisse et la France, étaient loin d'être apaisés ; mais le roi Henri n'avait aucune des qualités nécessaires pour dominer une époque aussi tourmentée. Prince indolent et prodigue, qui passait des journées entières à arranger des pierreries et à ajuster ses habillements ou ceux de sa femme, il n'avait ni la prudence qui sait prévoir, ni le courage qui sait exécuter.

On discutait dans le conseil du roi quel parti il fallait prendre à l'égard des huguenots. Les uns poussaient à la guerre ; les plus sages conseillaient la paix. Le prince de Condé, un des chefs du parti protestant, était retiré à Bâle, et désirait faire sa paix avec le nouveau roi. Il chargea les envoyés de la province de Guienne, qui étaient allés le trouver à Bâle, de porter ses propositions à la cour de France. Ces députés furent reçus en audience du roi le 6 avril 1575. Mais quelques-unes de leurs demandes parurent si exorbitantes qu'on ne put s'entendre.

« Sur ces entrefaites, dit l'historien de Thou, arrivèrent les ambassadeurs suisses, tant des cinq petits cantons catholiques que des protestants. Ils venaient complimenter Sa Majesté sur son avènement à la couronne, et ils l'exhortèrent fortement à donner la paix à ses sujets. » Ces députés, du moins ceux des quatre cantons protestants, étaient partis de Zurich le 8 avril. Ils suivirent à peu près la même route que ceux de 1557, et écrivirent aussi la relation de leur voyage. Cette relation est plus étendue que la précédente, et offre quelques particularités curieuses. Elle est écrite en latin et a pour titre : *Itinéraire de MM. les députés suisses se rendant à la cour de Henri III, roi de France, pour solliciter la paix en faveur des huguenots, écrit par le docteur George Cellarius, de Zurich.* Nous donnons ici, dans toute sa naïveté, la traduction de la partie de cet itinéraire qui intéresse spécialement la Franche-Comté :

« 13 avril. — De grand matin, nous quittâmes Delle, accompagnés du même porte-bannière. Aussitôt nous nous trouvons au bord d'une rivière assez considérable, que l'on nomme le Doubs. On voit en ce lieu un monastère qui appartient au duc de Wurtemberg. Nous arrivâmes, à l'heure du dîner, à Pompierre. Nous y avons pris notre repas ; mais nous n'y fûmes pas bien traités. Ce même jour, après avoir diné, nous quittâmes Pompierre, et nous nous engageâmes dans une vallée des plus agréables qui a la rivière du Doubs sur sa droite. Sur le soir, nous fûmes à Clerval. Nous y avons trouvé un hôte excellent. Comme il était tourmenté de la goutte, il suivit le conseil que je lui donnai d'user de sirop de la Rose. Il nous servit d'excellents vins de Bourgogne, et des mets préparés d'une manière exquise.

» 14 avril. — Nous quittâmes Clerval le matin. Après avoir traversé une petite montagne, nous eûmes la rivière du Doubs à notre gauche. Nous arrivâmes le même jour à Baume pour l'heure du dîner. Baume est une petite ville de Bourgogne, comme Clerval. Les habitants nous reçurent honorablement, comme amis et comme voisins ; ils nous envoyèrent à titre d'hommage les vins les plus généreux, avec quelques sacs

d'avoine. Bien plus, ils nous promirent de vive voix tous leurs services.

» Après le dîner, nous partîmes par une route assez facile, et je vis une croix de pierre élevée à l'entrée de trois chemins. Je demandai à celui que la ville nous avait donné pour guide, ce que signifiait cette croix. Il me répondit que quelque temps auparavant, un Suisse, originaire d'un village dont il avait oublié le nom, s'en retournait malade dans sa patrie, après avoir été au service militaire, et était mort dans le hameau voisin. Comme il lui restait quatre pièces d'or, il avait demandé qu'on l'enterrât à l'entrée des chemins, et qu'on élevât une croix de pierre sur sa sépulture : ce qui fut exécuté selon ses désirs.

» Sur le soir, nous arrivâmes à Besançon; c'est une ville remarquable, la métropole du comté de Bourgogne, et une cité importante et étendue. Du côté gauche, elle est adossée à une montagne : la grande rivière du Doubs la traverse par le milieu.

» 15 avril. — Ce jour-là, comme nous étions fatigués de notre voyage, et que les chevaux l'étaient pareillement, nous nous sommes reposés à Besançon, et nous avons visité ce que cette ville a de plus remarquable.

» Nous entrâmes d'abord au palais Granvelle. Près de la porte, du côté gauche, un énorme loup était suspendu à une poutre : sa longueur était presque de trois aunes, son poil rude et de couleur fauve.

» Au milieu de l'atrium, ou large cour intérieure, se trouve une fontaine très limpide, au centre de laquelle s'élève une colonne : cette colonne sert d'appui à une sirène, qui laisse échapper de ses deux mamelles une eau très abondante. Au sommet de cette colonne de pierre, se dresse une statue de marbre blanc, représentant un homme dont la barbe descend au-dessous de la poitrine. Au pied de la statue, se lit cette inscription, gravée en lettres d'or :

HANC NOBILEM JOVIS STATVAM DELICIAS OLIM  
IN VINEA MEDICEORVM ROMÆ, HLVSTRISS. D.  
MARGARETA. AB. AVSTRIA. DVC. CAMERINI ANN.  
M. D. XLI GRANVELLE CVM IBI TVM CÆSARIS  
VICES AGERET DONAVIT, QVI EAM VESVNTIVM  
TRANSTVLIT ET HOC LOCO POSVIT, ANNO  
M. D. XLVI (1).

» J'ai vu dans un beau salon, sur une cheminée, un cerf en plâtre, de

(1) « Cette noble statue de Jupiter, qui embellissait autrefois la villa des Médicis à Rome, a été donnée en 1541 par l'illustrissime D. Marguerite d'Autriche, duchesse de Camerino, à Granvelle, quand il remplissait dans cette ville les fonctions de représentant

grandeur naturelle, artistement travaillé et dont la couleur imitait parfaitement la nature. De sa tête s'élançaient de grandes cornes, à quatre perches, ce que nous appelons *stangen*. De ces longues perches, on voyait s'élever, comme d'autant de troncs, dix-huit autres perches de moindre grandeur, ou, si l'on veut, dix-huit petits rameaux. Il y avait aussi d'autres cornes de cerfs, de daims et de chevreuils, d'une grandeur prodigieuse et de différentes espèces. Ces cornes étaient scellées dans les murs d'enceinte du palais. Dans d'autres chambres, agréables et spacieuses, on voyait des peintures de grand mérite : c'étaient les portraits de quelques ducs d'Allemagne, surtout ceux des ducs de Bavière, ceux de M<sup>me</sup> de Granvelle et de ses enfants. Il y avait, en outre, à visiter dans le même palais, une écurie pour les chevaux, écurie voûtée et très vaste. On voyait des pressoirs arrangés avec art, et d'énormes cuves où l'on jette les raisins pour les fouler aux pieds ; ensuite on laisse écouler le moût pour le séparer de la grappe. On admire également, dans la maison ou plutôt dans le palais magnifique de M. de Granvelle, un jardin très agréable. A l'entrée du jardin a été disposé ingénieusement un jet d'eau à deux becs : quand on les ouvre, l'eau s'élève en l'air, et l'on peut ainsi arroser facilement tous ceux qui se tiennent autour. Dans ce même jardin on trouve des simples et des plantes diverses, qu'il nous était alors difficile de distinguer, vu qu'elles n'avaient pas encore poussé. Il y avait de l'autre côté du jardin, un pré embelli par divers arbres fruitiers : une eau provenant d'une autre fontaine pouvait être conduite en tous sens dans ce pré. Dans le jardin s'élève une colonne de marbre, au sommet de laquelle a été établi un cadran solaire de cuivre doré. D'un côté, on lit ces deux vers :

TEMPORA LABUNTUR, TACITISQUE SENESCIMUS ANNIS,  
ET FUGIUNT FRENO NON RELABENTE DIES (1).

Et de l'autre côté du cadran, on lit cette inscription :

VERTICALE HOROLOGIUM SUBLEVANS POLUM  
GRADUS 47 ET MI. 36. GEORGIUS HARTMANNUS  
NORIBERGÆ FACIEBAT, ANNO MDXLI, DIE 3 JULII (2).

de l'empereur. Il l'a transportée à Besançon et l'a placée en ce lieu l'an 1546. »

Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme et sœur de Philippe II, fut gouvernante des Pays-Bas. — Il est évident qu'il faut lire dans le texte *villa*, au lieu de *vinea*.

(1) « Le temps s'écoule et les années passent silencieuses, tandis que nous vieillissons, et les jours s'enfuient sans jamais, dans leur course, revenir en arrière. »

(2) « Cadran vertical pour une hauteur du pôle de 47 degrés 36 minutes, fait à Nu-

» Nous avons vu, en outre, le palais de la ville où l'on traite les affaires judiciaires. Au-dessus de la porte d'entrée, sur un ovale, se lit cette inscription en lettres d'or :

PARGERE MALIS NOGET BONIS (1).

» On a bâti ce palais parce que l'ancien tombe en ruines. Du côté droit, vers l'entrée, s'élève une fontaine où se dresse un aigle de bronze à deux têtes aux ailes déployées. Sur cet aigle, dont les pattes sont décolorées, est assis Charles V, empereur des Romains, tenant l'épée de la main droite et de la gauche le globe impérial. L'image de César est d'une exacte ressemblance, et sa grandeur est celle d'un homme fort et robuste. L'aigle rejette par son double bec une eau très limpide et très abondante. On a cloué sur cette fontaine une feuille de fer-blanc qui porte une inscription en petits caractères : c'est un arrêté municipal défendant, sous des peines très sévères, d'oser salir la fontaine en y jetant la moindre chose. L'endroit où figurent l'empereur et l'aigle est une niche pratiquée dans la pierre, contre la muraille (2). Un peu plus haut, dans la même rue, on voit une autre fontaine semblablement ouverte dans l'enfoncement d'un mur : c'est un dauphin taillé dans la pierre et d'une grandeur convenable, sur lequel est assis Neptune armé de son trident ; le dauphin fait jaillir de sa bouche une eau très abondante. Sur le côté on voit aussi affiché un décret des gouverneurs. Encore un peu plus haut, dans la même rue et du même côté, est une autre fontaine pratiquée aussi dans un mur. Une statue de femme, en marbre couleur de pourpre, de taille raisonnable et en déshabillé, est assise et fait jaillir de ses deux mamelles une eau très abondante (3). Sur un côté de cette fontaine est semblablement affiché un décret du sénat qui défend de la salir. Voilà ce que, dans cette ville renommée, il nous a été possible de voir, le jour que nous y sommes restés.

» 16 avril. — Le matin de ce jour, nous sommes partis pendant qu'il pleuvait et par un mauvais chemin. A midi, après une longue marche,

remberg, par Georges Hartmann, le 8 juillet 1541. » Il y a dans cette inscription une erreur. La hauteur du pôle à Besançon est de 47 degrés 13 minutes 36 secondes.

(1) « Epargner les méchants, c'est faire du tort aux bons. »

(2) Cette description de la fontaine de Charles-Quint confirme ce qu'en dit M. Droz dans ses *Recherches sur les fontaines publiques*, page 229. Ce monument fut détruit en 1792.

(3) C'est la fontaine de Saint-Quentin, qu'on appelait la *Fontaine de la femme rousse* à cause de la couleur du marbre. La décence publique nécessita l'enlèvement de cette statue. (Voir les *Recherches sur les fontaines publiques*, par M. Droz, p. 236.)



nous arrivâmes à Ranchot. Nous avions eu sur notre droite une montagne couverte d'une si grande quantité de buis, que l'odeur nous incommodait pendant que nous passions. Ranchot est un village peu considérable. Nous fûmes bien traités par un brave aubergiste wallon, dont les filles sont très gracieuses. On le nomme Jean le Flamand. Les étudiants de Dole vont quelquefois, dit-on, en excursion chez lui pour s'amuser. Nous y trouvâmes inscrits et gravés sur les murs les noms de beaucoup d'entre eux. Après le dîner, nous quittâmes Ranchot, et le soir nous arrivâmes à Auxonne. Or, Auxonne est une ville qui appartient au roi de France. Nous y fûmes reçus avec distinction; on nous apporta le vin d'honneur, et le lendemain matin on nous donna l'hypocras. Celui qui commande au nom du roi nous offrit aussi ses services. »

Les députés suisses étaient à Paris à la fin d'avril. Ils complimentèrent le roi à l'occasion de son couronnement et de son mariage. On les invita à un spectacle que donna la cour le 2 mai, et dont ils font la description curieuse. C'était une espèce de mascarade où figurait le roi de France en personne, avec le roi de Navarre, le duc de Guise, le marquis du Maine et d'autres personnages de la cour. Ces amusements étaient dans le goût du jeune roi, qui laissait les graves soucis de la royauté pour des fêtes frivoles ou grotesques. Le 17 mai, les députés suisses prirent congé de Henri III, qui leur promit sa bienveillance. C'était l'eau bénite de cour, qu'ils recevaient en partant. Le 26 mai, ils arrivaient au Fayl-Billot, sur les confins du comté de Bourgogne. Dès ce jour, ils continuent leur relation en ces termes :

« 27 mai. — De grand matin, nous quittâmes le Fayl-Billot et nous arrivâmes pour dîner à une ville nommée Port-sur-Saône, située sur la rivière de la Saône. Sur le soir nous atteignîmes Vesoul, ville du comté de Bourgogne.

» 28 mai. — Nous quittâmes Vesoul le matin par un chemin que rendait très désagréable l'abondance des eaux; nous vîmes dîner dans une petite ville située vers une montagne et nommée Villersexel. Au pied de la montagne coule la rivière; il y a un pont à passer. A gauche est un château où réside la comtesse de Varax. Cette comtesse envoya pour présents aux députés des poissons, du vin de Malvoisie et quelques sacs d'avoine. Après avoir dîné, nous partîmes, et sur le soir nous arrivâmes à Montbéliard. Montbéliard est une ville de moyenne grandeur, mais assez bien fortifiée. Elle appartient au duc de Wurtemberg. Nous y fûmes reçus avec distinction. On nous présenta pour vin d'honneur un vin excellent, tel que nous n'en avons pas eu durant tout notre voyage.

M. le docteur Pierre Penterin, citoyen de Montbéliard et conseiller de l'électeur comte palatin, vint à notre hôtel. Il nous offrit le vin au nom de l'Etat et demeura avec nous pour le souper, qui se passa dans d'agréables entretiens.

» 29 mai. — C'était le dimanche de la Trinité. Ce jour-là, nous devions, à bien juste titre, nous reposer et entendre un sermon. Mais nous négligeâmes de le faire et nous partîmes de bon matin sans attendre les députés de Bâle et de Schaffhouse. Nous tirâmes à droite et, après avoir longtemps erré de côté et d'autre, nous arrivâmes enfin à une forêt très considérable, où nous nous égarâmes pendant deux heures. Enfin des guides nous amenèrent à la Maison-Rouge, qui est l'auberge des conducteurs de voitures. Au moment où nous espérions aller plus loin, nous finîmes par apprendre que nous étions loin de l'endroit où nous avions résolu de dîner. Nous fûmes donc obligés, à cause de l'eau et du mauvais état de la route, de nous diriger vers Delle, petite ville dont nous avons déjà parlé. Nous y dinâmes ; ensuite nous vinmes à Waltikoffen, après une longue route que la chaleur rendait encore plus pénible. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit ; les autres députés étaient déjà partis pour Bâle. »

Tel est le récit des députés suisses. Ils quittèrent le comté de Bourgogne le 29 mai 1575, c'est-à-dire vingt-quatre jours seulement avant la *surprise* de Besançon par leurs coreligionnaires de Montbéliard, de Genève, de Neuchatel et même de Berne (1). Cette coïncidence est singulière. Dès 1557, ils avaient remarqué, comme ils le disent, que Besançon était « peu protégé du côté de Montbéliard, » et c'est par cet endroit que les huguenots envahirent la ville le 21 juin 1575. On sait, du reste, qu'ils avaient des partisans même parmi les gouverneurs. Sans vouloir affirmer que les députés suisses aient été pour quelque chose dans l'organisation de la *surprise*, il est probable qu'ils en ont eu quelque connaissance à Montbéliard, où le coup se montait et où ils furent reçus, comme ils le racontent, « avec distinction. »

G. PERRINET.

(1) *Documents inédits*, t. I, p. 422.



# HISTOIRE DE NOTRE-DAME DES MALADES

A ORNANS (1).

CHAPITRE 1<sup>er</sup>. — Les lépreux. — La chapelle et l'image de Notre-Dame. — Les premières fondations. — La victoire des Ornansais. — Le cimetière. — Les pestiférés.

(1291 à 1600.)

A un kilomètre au nord-ouest d'Ornans, entre cette ville et la gorge qu'on appelle les *Combes de Punay*, la montagne forme une espèce d'amphithéâtre couvert de vignobles. Au pied de cette enceinte naturelle s'étend un terrain planté d'arbres fruitiers et arrosé par une petite source qui se perd dans les champs. Ce lieu est indiqué dans les anciennes cartes du comté de Bourgogne sous le nom de *Notre-Dame*. C'est le nom qu'il porte encore aujourd'hui. Une grande croix de bois fixée dans un bloc de pierre grossièrement travaillé s'élève au milieu des arbres, pour indiquer l'emplacement de l'antique chapelle de la Vierge, dont il ne reste pas vestige. Mais si l'édifice a disparu, les archives d'Ornans conservent de nombreux témoignages du respect que nos pères avaient voué à ce sanctuaire de Marie, et c'est à ces archives que nous allons emprunter l'histoire de NOTRE-DAME DES MALADES (2).

La lèpre, que Job appelle le *filz aîné de la mort*, était commune en Orient. Moïse avait établi des règlements pleins de sagesse pour protéger les Hébreux contre ce mal. On éloignait des villes ceux qui en étaient infectés, et on les reléguait dans des lieux réservés qu'on appelait les *léproseries*. Au moyen âge, les croisés retrouvèrent la lèpre en Palestine.

(1) Cette notice fait partie d'un ouvrage en préparation qui sera publié sous le titre de *Notre-Dame de Franche-Comté*.

(2) Les documents nombreux à l'aide desquels nous avons pu composer cette notice, nous ont été communiqués par M. l'abbé Grosjean, curé de Haute-pierre, qui a dépouillé les archives d'Ornans avec autant de zèle que d'habileté.

La religion chrétienne s'efforça d'adoucir le sort de ceux qui en étaient atteints, en tempérant par la charité les précautions qu'exigeait l'hygiène publique. Mais le fléau fut plus puissant que tous les obstacles qu'on lui opposa. Les soldats de la croix, de retour en Europe, y rapportèrent la lèpre. Le mal devint bientôt si commun en France qu'on dut créer partout des retraites isolées pour y confiner les lépreux. Dès l'an 1226, Louis le Jeune, mourant au château de Montpensier, légua par son testament cent sols à chacune des *deux mille* léproseries de France. Le comté de Bourgogne en possédait un grand nombre, dont on retrouve la trace dans les monuments de son histoire. Aux portes de Besançon, le village de la Vèze se composait surtout, dès le *xiii<sup>e</sup>* siècle, des nombreuses cellules des lépreux, réunies autour de la chapelle de Saint-Lazare (1).

C'est à la même époque que remonte la léproserie établie près d'Ornans, avec une chapelle dédiée à la Vierge sous l'invocation de Notre-Dame des Malades. Relégués dans ce lieu solitaire, auquel on donna dès lors le triste nom de *Désert des malades*, et qui était entouré de *bois, buissons, broussailles et boucchaiges* (2), les lépreux vivaient isolés du monde. Ils avaient, près de leur demeure, une source dont personne ne leur disputait la possession, et trouvaient dans les dons de la charité et dans les fruits de leur jardin les choses indispensables à la vie. Mais la religion ne les oubliait pas; car les abandonnés sont ses enfants. Dès l'an 1294 un pieux citoyen d'Ornans, M. Besançon, prêtre familial de Sainte-Madeleine, leur fit un legs dans son testament, daté du samedi après l'Épiphanie (3).

D'autres bienfaiteurs, dont les noms ne sont connus que de Dieu, prirent en pitié ces pauvres déshérités du monde. Les villages voisins contribuèrent à l'entretien de la chapelle et du logement des lépreux. Ce n'était que justice; car ces villages, étant admis à y envoyer leurs malades, devaient aussi fournir leur part aux ressources de l'hospice.

Pendant plus de deux cents ans, c'est-à-dire de 1294 à 1519, l'histoire est muette sur cet établissement hospitalier. Tout ce qu'on en peut dire,

(1) Cet hospice de lépreux fut l'objet de la munificence des sires de Montfaucon.

(2) *Des journées de la justice et prévotey d'Ornans*; pièce de 1567. (Archives d'Ornans.) C'est à cette date que les coteaux voisins de Notre-Dame furent défrichés et plantés de vignes, « suivant l'ancienne coutume dud. Ornans. »

(3) « Ego Bisuntinus de Ornans, presbyter familiaris in ecclesiâ beatæ Mariæ Magdalænæ Bisuntinæ, do et lego leprosis de Ornans quinque solidos. (Parchemin original, archives d'Ornans.)

d'après les documents qui nous restent, c'est que les lépreux trouvaient dans le culte de celle qui est appelée le *Salut des infirmes*, quelques consolations à leurs misères. La chapelle était désignée dans le pays sous le nom de *Nostre-Dame dicte la Maladière* (1). Sur l'autel était exposée une statue de la Mère de Dieu « de pierre blanche relevée en bosse, » tenant en main un sceptre et son petit enfant, avec deux anges de » même pierre blanche aux deux coustels (côtés) d'icelle, portant en » main chacun un chandelier. » Cette madone reposait sur « un pied » de pierre à jour. »

Plus tard la piété des fidèles se plut à l'embellir. On la revêtit d'une « robe de satin vert figuré, au devant de laquelle estoit une pièce de » brocadelle d'or, et, au bas d'icelle, des points coupés en broderie où il » y avait un passement d'or au bas (2). »

Soit que le nombre des lépreux eût diminué et que leur mal fût devenu moins affreux, soit que le culte de la Mère de Dieu eût affaibli l'horreur qu'avait d'abord inspirée le voisinage des malades, les fidèles s'habituerent à fréquenter la chapelle de Notre-Dame. En 1519, ce sanctuaire était déjà *ruineux et caduc par sa vieillesse*. On s'empressa de le relever aux frais des habitants d'Ornans et des lieux voisins (3), et c'est probablement après cette restauration que la chapelle de Notre-Dame des Malades fut consacrée solennellement. La fête de sa dédicace se célébra dès lors le 24 juin, et ce jour-là toute la paroisse d'Ornans s'y rendait en procession (4).

Dès le *xv<sup>e</sup>* siècle cette ville possédait dans son sein un grand nombre de familles distinguées par la naissance et par les charges qu'elles remplissaient dans la province. La plus célèbre était celle des Perrenot de Granvelle, qui tint à honneur de témoigner sa piété envers Notre-Dame

(1) Pièce de 1553, sur parchemin, relative à un procès des habitants d'Ornans.

(2) Inventaires de 1619 et de 1622. (Archives d'Ornans.)

(3) Jehan Darc est chargé de recueillir six blancs par feug des manans et résidans es villes d'Ornans, Villafans, Montgesoye, Eschevanes, Lavans, Voyres, Durnes, Guyans, la Charbonnière, Bonnevaux, Saules, Tarcenay, Scey, Masières et Chassaigne, pour satisfaire... à la réparation de la chapelle de la maladrerie d'Ornans, parce que les habitants des lieux deusdits de toute ancienneté avoient toujours esté subjects à contribuer aux réparacions et maintenantement de ladite chappelle et de la maison des malades entaichés de lèpre mis en icelle... Et à raison de ce que ladite chappelle estoit ruyneuse et caduque par sa vieillesse, qu'elle tomboit par terre,... lesdits d'Ornans, etc., avoient esté admonestéz de réparer icelle chappelle. (Traité concernant la maladrerie, 1519. Arch. d'Ornans.)

(4) Livre d'anniversaires. (Ibid.)

des Malades. Le cardinal de Granvelle avait fondé, dans l'église paroissiale, une chapelle en l'honneur de Notre-Dame des Sept Douleurs. Il fonda sous le même titre, dans la chapelle des Malades, un office qui se célébrait le vendredi avant Pâques fleuries, voulant ainsi témoigner tout à la fois sa confiance en Marie et son affection pour les habitants, qu'il appelait dans ses lettres *ses bons amis d'Ornans* (1). D'autres fondations pieuses avaient été faites dès le xvi<sup>e</sup> siècle en faveur du sanctuaire de la Vierge, et les fidèles ne manquaient pas de s'y rendre dévotement aux jours fixés pour quelque solennité (2). Le premier jour du mois d'août, on y faisait « une procession générale, vouée par les habitants de ceste ville, en souvenance et actions de grâces de la défaite des gens de guerre de » Henry quatrième, roy de France, dont fut délivrée ladite ville la nuit » dudit jour (3). » C'est en 1595 que l'armée de Henri IV, commandée par le maréchal de Biron, avait envahi la Franche-Comté (4). Toute la région située au nord d'Ornans, Vercel, Gonsans, Nancray, Bouclans, etc., avait été ravagée. Au mois de juillet, le roi vint commander son armée en personne, et tandis qu'il était devant Besançon, ses soldats, détachés par troupes, attaquaient les châteaux voisins. Une de ces bandes ennemies se présenta devant la ville d'Ornans. Les habitants, fidèles au roi d'Espagne, la repoussèrent avec vigueur. Cette heureuse délivrance fut regardée comme un bienfait du Ciel, et on voulut en conserver le souvenir en faisant chaque année, à Notre-Dame des Malades, une procession dont l'usage se maintint même après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (5).

La chapelle de la Vierge, bâtie dès l'origine dans le style ogival, et couverte de laves selon la coutume du pays, subit dans la suite diverses réparations. La voûte, « à trois arcs ou voussures, étoit ornée de plusieurs figures bien propres. » Entre le chœur et la nef étoit dressée une

(1) « Le vendredi avant Pasques flories sont fondées les heures canoniales et une messe de *doloribus B. M. V.* à diacre, à la chappelle Notre-Dame dicte des Malades, par mons. de Granvelle. » Cet office, fondé par le cardinal ou au moins par sa famille, fut réduit en 1607 à une grand'messe qui se célébra jusqu'à la révolution. (Livre d'anniversaires, 2 avril.)

(2) « Missas ex fundatione et antiquâ consuetudine debitas celebrari curent, bona et redditus ab eâ dependentia requirant. » (Article relatif à Notre-Dame dans le décret de visite de Ferdinand de Rye, en 1615. Arch. d'Ornans.)

(3) Livre d'anniversaires, au 1<sup>er</sup> août. (Ibid.)

(4) D. GRAPPIN, *Mémoire sur les guerres du seizième siècle*, p. 161.

(5) Elle se faisait encore dans le cours du xviii<sup>e</sup> siècle. (Registre de délibérations de 1724, 26 et 29.)

jolie balustrade surmontée d'un crucifix. Au fond s'élevait une tribune, et deux petits autels latéraux étaient construits en avant de l'autel principal (1). Dans le voisinage de la chapelle était le cimetière des lépreux, qu'on fut bientôt obligé d'agrandir ; car, tandis que la lèpre disparaissait peu à peu, un fléau bien plus terrible lui succédait. C'était la peste, qui « régna généralement au comté de Bourgogne, et spécialement à Ornans, par six et sept mois de continuation, et depuis, à diverses reprises (2). » Or, c'est encore auprès du sanctuaire de la Mère des Douleurs que toutes ces victimes de la peste avaient leur sépulture. Les prud'hommes d'Ornans désignèrent des *enterreurs* chargés de conduire au cimetière de Notre-Dame tous ceux qui mouraient de contagion. La ville payait à ses frais ces pourvoyeurs de la mort. Elle leur avait acheté un cheval pour le service des convois, leur fournissait du vin et payait la chaux qu'ils jetaient sur les fosses où l'on entassait les cadavres (3).

D'autres malheureux trouvaient aussi leur dernier asile auprès de Notre-Dame des Malades. C'étaient les passagers, les pauvres sans feu ni lieu qui mouraient à Ornans, les étrangers expirant loin de leur pays, et enfin les *suppliciés* que les confrères de la Croix y transportaient « pour » moins déplaire à personne touchant la sépulture (4). »

Quel lugubre rendez-vous ! Lépreux, pestiférés, suppliciés, passagers, exilés sans parents et sans amis, toutes les infortunes se réfugiaient auprès de la bonne Vierge. Les rangs des victimes de la mort étaient de plus en plus pressés. La place manquait, et il fallut élargir le terrain où venaient s'entasser tous ces malheureux. Aussi on fit un nouveau cimetière près de la chapelle, et M<sup>re</sup> de Vaulx, suffragant de l'archevêque de Besançon, fut invité à le bénir. La cérémonie eut lieu en l'année 1600. « Cinq croix de bois colorées de rouge furent faites pour la bénédiction du cimetière. » Le suffragant donna, dans la même circonstance, la confirmation dans l'église paroissiale, et les échevins, comme témoignage de reconnaissance, lui firent présent d'*ung bon chevreux* (5).

Ainsi, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, la chapelle de Notre-Dame des Malades était, pour les habitants d'Ornans et des lieux voisins, un lieu plein de pieux et tristes souvenirs. On aimait à y prier pour les pauvres de Dieu dont

(1) Inventaires de 1622, 1639 et 1686.

(2) Lettres patentes de Philippe II aux habitants d'Ornans, datées de Bruxelles, 31 octobre 1596. (Arch. d'Ornans.)

(3) Registres des délibérations de septembre 1585, 1586 et 1589.

(4) Requête de la confrérie de la Croix au parlement, 7 juillet 1599.

(5) Délibérations des 16 mai 1599 et 22 décembre 1600 et livres de comptes de 1601.

les corps reposaient dans le cimetière voisin. On allait y demander le courage nécessaire au milieu des épreuves continuelles de ces malheureux temps, et dans les tristesses de la vie présente, les âmes se sentaient attirées vers tout ce qui pouvait leur rappeler le souvenir d'un monde meilleur et leur en inspirer l'espérance.

CHAPITRE II. — L'ermitte Broichot. — Notre-Dame de Montaigu. — Offrandes à la Vierge.  
— Abus. — La chapelle dévastée. — Procession d'Ornans à Besançon. — *Ex-voto*. —  
Fondation d'un bénéfice.

(1600 à 1619.)

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, il ne restait plus vestige du logement des lépreux. La chapelle était donc isolée et sans gardien. Quoique protégée par le respect qu'inspirait le nom de Notre-Dame des Malades, elle était exposée à être profanée et dévalisée par quelques-uns des malandrins dont le pays n'était pas exempt; car, dès l'an 1567, on signalait le bois voisin de Notre-Dame « comme un lieu très dangereux. » Aussi le conseil de la ville d'Ornans accueillit avec faveur la demande d'un ermite, nommé Anselme Broichot, natif de Gray, qui priait le mayeur et les échevins de « luy permettre, tant pour la gloire de Dieu et de sa glorieuse Mère que pour l'édification et consolation du peuple, de dresser » et édifier au joignant de ladite chappelle un bastiment en forme d'hermitage, pour la résidence et demeure de luy et de ses successeurs. » Il ne demandait pour toute faveur que la permission « de faire queste en » ville pour sa pauvre vie corporelle, » et s'obligeait à prier Dieu pour la santé et prospérité des habitants, à leur rendre service en toute chose, « et mesme, aydant Dieu, advenant quelque danger et peste (que Dieu ne veult!), d'assister les malades de la ville de son mieux et possible (1). »

Le conseil accorda volontiers la demande de l'ermitte, sous la condition qu'il n'aurait avec lui qu'un serviteur, qu'en cas de peste il assisterait les malades, qu'il garderait la résidence et se conduirait enfin en homme de bien et en véritable ermite. La ville se réservait, en outre, pour l'avenir, le droit de collation et de patronage, et exigeait que Broichot promit de se conformer en tout aux statuts synodaux relatifs à la vie érémitique. Ces précautions n'étaient pas inutiles, dans ce temps où la province était inondée de prétendus ermites venus de tous pays, sans caractère reli-

(1) Original aux archives d'Ornans, daté de juillet 1605.



gieux et sans supérieur régulier, qui, sous prétexte de dévotion, vivaient aux dépens du pauvre peuple et au scandale des fidèles (1). Les habitants d'Ornans espéraient mieux de Broichot, qui était prêtre et Franc-Comtois, et qui avait été précédemment (de 1600 à 1605) gardien de l'ermitage de Saint-Roch, à Salins (2). Mais leur espérance ne devait pas tarder à être cruellement déçue.

Une fois en possession du titre de gardien de Notre-Dame des Malades, Anselme Broichot se mit à construire son logement, avec l'aide de quelques hommes dévoués à sa pieuse entreprise. Il eut bientôt un petit bâtiment assez commode, avec un verger et un jardin entourés d'une haie vive (3). Il fit placer dans son ermitage une cloche destinée à régler ses exercices et à inviter le peuple à la prière, et s'occupa de mettre en bon ordre les ornements de la chapelle, afin qu'elle fût, comme il l'avait promis, « mieux décorée, conservée et desservie. »

Les ermites formaient, dans le diocèse de Besançon, une congrégation soumise aux règlements établis pour eux par l'archevêque. Plusieurs étaient prêtres. Ils portaient tous l'habit monastique, la ceinture et le capuce, et promettaient de vivre en pauvreté, chasteté et obéissance. Il ne devait y avoir qu'un ou tout au plus deux solitaires par ermitage. Les ermites étaient ordinairement gardiens de quelque sanctuaire en vénération, et devaient réciter tous les jours l'office de la sainte Vierge.

En dehors de leurs exercices de piété, ils s'occupaient, dans leur ermitage, du travail des mains et de l'enseignement des enfants pauvres, lorsqu'ils étaient autorisés à tenir une école.

Pendant les premières années de son séjour à l'ermitage de Notre-Dame, Anselme Broichot parut s'occuper avec zèle de tout ce qui pouvait favoriser la dévotion des fidèles envers la Mère de Dieu. Le pèlerinage fut plus fréquenté, et la paroisse d'Ornans s'y rendait en procession solennelle dans toutes les circonstances importantes. Une faveur extraordinaire vint encore augmenter la dévotion des fidèles. L'antique statue en pierre blanche, représentant la Mère de Dieu, était toujours entourée de respects. Mais vers l'an 1608, une nouvelle image, faite du bois mi-

(1) « Subortus ante aliquot annos eremitarum, præsertim extraneorum (qui nullum regularem superiorem habent) in hac diocesi numerus, etc. » (Statuta synod. Ferd. à Ryà, 1605.)

(2) Ermitage dédié à saint Roch, saint Sébastien et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il fut fondé par d'Udressier en 1579. On y faisait une procession annuelle le 16 août. C'est aujourd'hui une propriété particulière.

(3) Inventaire de 1622.

raculeux de Montaigu, fut installée dans la chapelle de Notre-Dame des Malades. On sait que Montaigu est un lieu célèbre de dévotion de la province de Brabant, en Belgique. Sur un des chênes antiques qui couronnaient le sommet de cette montagne, on avait fixé, depuis un temps immémorial, une statuette de la Vierge qui fut en très grande vénération dès le *xv<sup>e</sup>* siècle. Des miracles nombreux s'y accomplirent, et le savant Just Lipse, l'ancien secrétaire du cardinal de Granvelle, en écrivit l'histoire en 1603 (1). L'archiduc Albert et son épouse Isabelle-Claire-Eugénie avaient alors le gouvernement de la Franche-Comté et des Pays-Bas. Leur piété bien connue ne pouvait rester indifférente à ce mouvement religieux qui attirait si puissamment une province de leurs Etats. Ils firent donc élever, au sommet de Montaigu, une magnifique église, où fut déposée l'image miraculeuse, devant laquelle les peuples catholiques vont encore aujourd'hui prier avec la même ferveur. Quant au chêne antique où la Madone avait reçu pendant longtemps les hommages des pèlerins, il fut abattu, et ses débris furent transportés dans la petite ville de Sichem, bâtie au pied de la montagne. Depuis ce temps (1604), ces débris ont servi à faire un grand nombre de statuettes de Notre-Dame, qui sont connues sous le nom de Vierges de Montaigu (2). Une portion du chêne vénéré avait été donnée à l'archiduc Albert. Ce prince aimait beaucoup son comté de Bourgogne, et les habitants d'Ornans, qui faisaient souvent le voyage de Bruxelles, où était le siège du gouvernement de notre province, obtinrent facilement de lui une statuette de Notre-Dame de Montaigu (3). Elle fut placée dans la chapelle des Malades vers l'an 1608, et fut ainsi une des premières images de la Vierge honorées sous ce titre en Franche-Comté (4).

La piété des peuples se montra dès lors jalouse d'embellir le sanctuaire

(1) « *Justi Lipsi Diva Sichemiensis, sive Apricollis.* » Anvers, édition de Plantin; in-4°; 1606.

(2) « *Unde quidam et icunculas sibi fecêre et piè colunt.* » (Ibid., page 11.)

(3) On ne sait par qui elle fut apportée à Ornans. Mais les registres des délibérations attestent que le mayor de cette ville ou d'autres députés se rendaient souvent à Bruxelles pour les affaires importantes. Ces relations amicales de la Comté avec la Flandre multiplièrent en Franche-Comté les statues de Notre-Dame de Montaigu, au point que l'archevêque Ferdinand de Rye fut obligé de régler cette dévotion par le décret suivant de 1611 : « *Districtè prohibemus sub pœnis à jure in hoc casu comminatis, ne quis imagines. B. M. Virginis de Monte Acuto vulgò nuncupatæ, in ecclesiis nostræ diœcesis solemniter constituere et erigere audeat uti miraculosas, nisi priùs per nos aut vicarium nostrum generalem recognitæ fuerint.* » (Statuts synodaux.)

(4) Celle de Gray, qui devint si célèbre, ne fut apportée qu'en 1613.

de Notre-Dame des Malades ; car les faveurs obtenues par son intercession devenaient plus nombreuses et plus éclatantes. Quelquefois les processions s'y faisaient trois jours de suite, tous les habitants devaient y prendre part, et les jeunes filles y assistaient vêtues de blanc (1). Les meilleures familles se faisaient honneur d'offrir quelque ornement à la Mère de Dieu. Anne Gropain, d'Ornans, donna un calice d'argent, « doré au pied et au bouton. » Le sieur Maillot, de Vuillafans, offrit « ung petit tabernacle doré dans lequel l'on souloit entreposer l'image de Notre-Dame de Montaigu, et où estoient dépeintes ses armes. » Le prieur de Mouthier, M. de Montfort, fit présent « d'une large lampe d'argent, avec trois châlons aussi d'argent, en laquelle étoient gravées ses armes (2). » Les pauvres comme les riches voulurent avoir leur part dans ces trophées dressés en l'honneur de la Vierge divine, et une foule d'objets pieux offerts en *ex-voto* ornèrent bientôt le sanctuaire de Notre-Dame des Malades.

Mais il en est de la piété comme de toutes les choses saintes et divines, où l'homme apporte les imperfections de sa nature. L'abus se glisse aisément à côté de l'usage légitime, et quand l'Eglise n'est pas là pour imposer aux âmes trop ardentes son autorité modératrice, la superstition remplace facilement la vraie dévotion. C'est ce qui arriva quelquefois à Notre-Dame des Malades. Une confiance exagérée demandait des miracles et voulait en obtenir par des rites singuliers que l'Eglise n'autorise pas. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que l'ermitte Broichot se prêta, par des motifs blâmables, à ces pratiques du peuple, dont la foi simple et naïve est presque toujours digne d'excuse devant Dieu.

Depuis quelque temps le magistrat d'Ornans ne témoignait plus à l'ermitte de Notre-Dame la même confiance qu'auparavant. En 1610, le conseil avait dû lui interdire de tenir une école dans son ermitage, en lui notifiant les statuts de la ville à cet égard (3). L'année suivante, il s'attira un mandement de garde pour avoir exercé un prétendu droit de pâturage à la Malcôte. Le conseil veut bien encore reconnaître « le zèle qu'il témoigne à la décoration de la chapelle, » et lui permettre même de pren-

(1) Délibérations du 16 juin 1618 et du 12 juin 1617.

(2) Inventaire de 1522.

(3) La liberté d'enseignement n'existait que pour les communes qui choisissaient elles-mêmes leurs maîtres d'école. Le recteur nommé par la ville d'Ornans avait seul le droit d'y enseigner. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les écoles de cette ville étaient prospères. En 1584, le conseil écrit au parlement que l'instruction de la jeunesse est sous la direction d'un vicaire, homme docte, et d'un précepteur, *docteur en droit*. Les minimas, établis à Ornans dès 1606, y enseignaient la philosophie au XVIII<sup>e</sup> siècle.

dre avec lui un coadjuteur, « pour satisfaire aux pieuses intentions des » personnes venant en pèlerinage et dévotion; » mais c'est à condition que ce coadjuteur n'aura pas droit de succession (1). Broichot ne voulait point de toutes ces réserves. Il prétendait être maître et seigneur de Notre-Dame, et s'y conduire à sa guise, au spirituel comme au temporel. Il disposait à son gré des ornements, des *ex-voto* et des offrandes de la chapelle. Il enlevait l'image de la Vierge du tabernacle où elle était enfermée, pour l'exposer à tout propos à la vénération du peuple. Il la plongeait dans l'eau qu'on lui apportait à bénir, employant, pour cette cérémonie, des prières et des rites non approuvés de l'Eglise, et attribuant à cette eau bénite une vertu merveilleuse. Au lieu de garder fidèlement cette image vénérée dans son sanctuaire, il la prêtait pour quelque temps à certaines familles, et en substituait une autre qui n'était point autorisée. Il recevait à la chapelle les enfants morts-nés, permettait qu'on les baptisât en sa présence en pratiquant des observances superstitieuses pour reconnaître s'ils donnaient signe de vie, et leur accordait la sépulture en terre sainte sans avoir aucune preuve qu'ils eussent été légitimement baptisés. Il publiait, de sa propre autorité, de nouveaux miracles qui n'avaient été ni examinés ni reconnus par l'autorité diocésaine. Il était autorisé à entendre les confessions des fidèles seulement au temps de peste ou dans la nécessité extrême, et il les entendait en tout temps. Il avait promis de vivre dans sa cellule en vrai anachorète, selon les règles de son institut, et il y recevait continuellement les étrangers et les personnes suspectes (2).

Une telle conduite était évidemment irrégulière. Elle allait bientôt devenir criminelle. Mais le scandale même que préparait Broichot devait servir à ranimer la foi des peuples et à donner, pour l'avenir, une organisation plus régulière au service de Notre-Dame.

L'archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, informé juridiquement de la conduite peu édifiante de l'ermite, prit des mesures pour réprimer les abus qui lui étaient signalés. Son décret de visite, daté d'Ornans le 20 septembre 1615, est empreint d'une grande sagesse. Il y flétrit les pratiques superstitieuses auxquelles le gardien de Notre-Dame se prêtait si facilement, et lui interdit tout ce qui pouvait devenir une occasion d'erreur pernicieuse ou exciter le soupçon d'un lucre honteux. « Nous lui

(1) Inventaire de la ville, n° 395. — Délibération du 27 décembre 1618.

(2) Décret de visite de Ferdinand de Rye, 1615. (Arch. d'Ornans.) — Acte d'accusation contre Broichot, 1619. (Ibid.)

» défendons, dit-il enfin, de publier d'une manière quelconque aucun miracle nouveau, avant que nous l'ayons examiné et reconnu ; et s'il arrive quelque chose qui ait l'apparence d'un fait miraculeux, il le fera connaître à nous ou à notre vicaire général, afin que le tout soit examiné soigneusement avec le concours des théologiens et des hommes pieux, et que nous puissions décider conformément à la vérité et à la piété.»

Cet avertissement était trop paternel pour qu'il profitât à un homme aussi absolu, aussi confiant en lui-même que l'était Broichot. Il ne tint compte ni des observations de son évêque ni des réclamations des habitants, tellement qu'au mois d'octobre 1618, le magistrat d'Ornans le somma d'avoir à se conformer aux conditions qu'il avait acceptées en entrant à Notre-Dame, ou à en sortir afin de se pourvoir ailleurs (1). L'ermite dissimula, jusqu'au jour où il mit à exécution l'infernal projet qu'il avait conçu avec quelques complices de son sacrilège.

C'était pendant la nuit du 10 août 1619. Vers les onze heures du soir, au moment convenu d'avance, huit cavaliers, compatriotes de Broichot, arrivent auprès de l'ermitage. Tout était plongé dans le silence, et l'ermite avait dissimulé soigneusement tout ce qui aurait pu laisser soupçonner ce qui allait arriver. Il avait renfermé dans des caisses les vases sacrés et autres objets précieux qui devaient être saisis par ses complices. Les envahisseurs étaient « armés de pistolets et autres armes, par intelligences qu'ils avoient avec frère Anselme Broichot, résidant en la chapelle, pour distraire et enlever, selon qu'on a heu avertissement, les ornements et choses plus précieuses y ouffertes dès plus de dix ans encea (2). » En cas de résistance de la part des habitants, ils devaient se dire autorisés et envoyés par son excellence le comte de Champlitte, gouverneur de la province (3). Tandis qu'ils accomplissent leur sacrilège, le bruit se répand dans la ville qu'on dépouille Notre-Dame. Ce fut un scandale immense, qui souleva tous les habitants. Ils courent à la chapelle. Les cavaliers graylois essaient de repousser les Ornansais. Plusieurs de ceux-ci sont exposés à leurs coups (4). Mais, grâce à leurs efforts, les

(1) Délibération du 21 octobre 1618.

(2) Délibération du 17 août 1619. Ces derniers mots indiquent qu'en 1619, il y avait plus de dix ans que Notre-Dame de Montaigu était dans la chapelle. Elle remonte donc à 1608.

(3) Ibid.

(4) « Unde subortum fuit in oppido Ornacensi scandalum cum plurimorum incolarum periculo. » (Acte d'accusation contre Broichot, Arch. d'Ornans.)

caisses que Broichot et ses complices avaient préparées, ne purent être enlevées. Les profanateurs prirent la fuite, emportant quelques objets précieux, parmi lesquels se trouvait le plus précieux de tous, la statue vénérée de Notre-Dame de Montaigu.

Dès les jours suivants, on se mit en mesure de recouvrer les objets volés et de faire punir les coupables. Noble Claude de Chassagne et messire Adrien Monnier sont envoyés à Gray auprès de son excellence le comte de Champlitte, pour l'informer de ce qui est arrivé, et le « supplier » de mettre ordre convenable pour le bien et soulagement des habitants d'Ornans. — D'un autre côté, le mayor est député auprès de l'archevêque, qui était à Montrond. — Une autre députation se rend à Dole pour informer la cour du parlement. Les huit complices de l'ermite sont saisis et conduits sous bonne escorte dans cette ville (1). Quant à Broichot, le procureur impérial de la cour archiépiscopale informe contre lui et signale tous ses excès en réclamant les rigueurs de la justice de l'archevêque (2).

Les recherches les plus actives furent faites pour retrouver l'image de Notre-Dame. On la découvrit à Besançon, et, sans perdre un instant, le magistrat organisa, le 22 août, une procession générale des habitants d'Ornans pour aller la rechercher jusqu'à la ville métropolitaine. Ce fut une manifestation vraiment populaire de la piété des fidèles envers la Mère de Dieu. Chaque famille s'y fit représenter au moins par un de ses membres. Les minimes se joignirent au clergé paroissial et aux autres communautés et confréries. La sainte image, après avoir été dûment reconnue par l'archevêque de Besançon, fut rapportée solennellement dans son sanctuaire et confiée à la garde de messire François Chapusot, vicaire d'Ornans, qui fut dès lors désigné comme devant être chapelain de Notre-Dame (3). Il ne resta, du scandale qui avait été donné, qu'une plus grande affection de la part des fidèles pour le sanctuaire de la Vierge, et un désir d'expier les profanations commises, par un redoublement de dévotion. La justice suivit son cours à l'égard de Broichot. Il fut interdit et enfermé dans les prisons de l'archevêché (4). On saisit tous les effets mobiliers qui lui appartenaient pour payer les dépenses dont

(1) Délibérations des 17 et 23 août 1619.

(2) Parmi les personnes interrogées, le réquisitoire cite Pierre Maillard, vigneron de Besançon. C'est probablement chez lui qu'on retrouva l'image de Notre-Dame.

(3) Délibérations des 22 et 29 août 1619.

(4) Accordance des habitants d'Ornans avec les religieux du couvent de Saint-François. (Arch. d'Ornans.)

son sacrilège avait été l'occasion, et comme il avait légué tous ses biens aux cordeliers de Besançon, M. Chevrotton, curé d'Ornans, consentit à payer à ces religieux une somme de quatre-vingts francs pour les meubles que Broichot avait laissés dans l'ermitage (1). On remplaça dans la chapelle la plupart des objets pieux, *ex-voto*, ornements, etc., qui en avaient été distraits, et le reste fut gardé provisoirement dans la sacristie de l'église paroissiale. Parmi les objets précieux que l'inventaire signale, et qui avaient été probablement l'objet de la convoitise de Broichot, nous mentionnerons des cierges pesant jusqu'à *quarante-cinq livres*, deux tableaux de velours noir garnis d'une multitude de cœurs, de croix, de bagues et d'images de Notre-Dame, en or et en argent; on voyait encore sur ces tableaux un œil d'argent avec un *chainiron*, une petite perle, une image d'argent carrée, *y ayant une Notre-Dame et un personnage à genoux*, des jambes et des oreilles d'argent, *une petite couronne de lames d'argent à jour*, etc. Sur deux autres tableaux de taffetas s'étaient aussi un grand nombre d'*ex-voto* de même espèce, croix, cœurs, images, chaînes, tuniques, bagues, statuettes, etc., d'or ou d'argent. Ces deux tableaux offraient plus de quatre-vingts *ex-voto* de matière précieuse, et à l'entour, les pauvres, bien plus nombreux, avaient suspendu leurs modestes offrandes en cire, en images, etc. (2). La reconnaissance des pieux dévots de la sainte Vierge multiplia, dans la suite, ces *ex-voto*, parmi lesquels on distinguait une main d'argent sur laquelle était écrit: *François Des-sand, de Pontarlier*, une image d'argent représentant un petit enfant, un soleil d'argent en ovale, un chapelet doré, avec des croix de nacre de perle, des pendants d'or émaillés *au milieu desquels sont grenats rouges et où pendent d'autres petites perles*, un autre pendent d'or émaillé *au milieu duquel est enchâssée une émeraude*, etc. (3).

Ces détails, que nous abrégons, suffisent pour montrer quel intérêt les populations religieuses du val de la Loue attachaient au sanctuaire de la Mère de Dieu. Aussi, après le départ de Broichot, on s'occupa d'y établir un bénéfice et d'y attacher définitivement un prêtre connu, avec le titre de chapelain de Notre-Dame. La chapelle avait été déjà précédemment dotée par le magistrat d'Ornans. Mais il fallait en assurer les revenus par des dispositions précises et les accroître par des bienfaits nouveaux.

(1) Le P. Léonard Mourel, qui avait procuration des cordeliers, céda tout le mobilier de Broichot, à l'exception de quelques livres et « d'une horloge qui s'est trouvée en la chapelle. » (Arch. d'Ornans, 25 octobre 1630.)

(2) Inventaire de 1619, fait par M. Cl. Boituset, official diocésain.

(3) Inventaire de 1622.

C'est ce que fit M. Chevroton, curé d'Ornans. Ce digne pasteur, voulant seconder la piété de ses paroissiens, fit une donation généreuse en faveur du sanctuaire de Notre-Dame, en rappelant toutefois ce qu'avait déjà accompli la charité des habitants pour cette chapelle, où « la glorieuse » Vierge avait agréable d'estre honorée et servie. » Il y fonda un bénéfice simple, voulant que le titulaire fût à l'avenir un *prêtre séculier*, présenté par les mayeur, échevins et bourgeois d'Ornans. Outre une rente annuelle et perpétuelle de six francs, monnaie du comté de Bourgogne, payable le jour de la fête de saint Michel, il abandonna au chapelain la moitié des oblations qui se feraient à la chapelle, sous la condition qu'il résiderait dans la maison attenante à l'église, qu'il y vivrait vertueusement, et qu'il serait tenu d'assister les pestiférés selon son pouvoir, « tant » que sa santé le permettra sans hazard de sa vie. » Dans le cas où le chapelain viendrait à prendre l'habit d'ermite, il est stipulé qu'on le remplacera aussitôt. Cet article montre combien le souvenir de Broichot était devenu odieux. On ne voulait pas même revoir auprès de la chapelle de Notre-Dame l'habit qu'il avait profané. Les conditions de cette fondation nouvelle furent approuvées le 11 septembre 1619, par l'archevêque Ferdinand de Rye, qui nomma pour premier titulaire de ce bénéfice François Chapusot, vicaire d'Ornans. Le magistrat l'avait présenté pour cette nomination « à raison de sa prudence, piété et dévotion, et du zèle qu'il avait de bien servir la sacrée Vierge, ainsy qu'il » l'avait témoigné par le passé, pour les services qu'il a rendus au public (1). » François Chapusot accepta le titre de chapelain de *Notre-Dame de la Maladière*. Il prit possession le 25 septembre 1619, « par le » baiser du mylieu et deux quarrés de l'autel et par l'attouchement du » calice, etc. » On lui remit solennellement les clefs de la chapelle, et nul ne mit opposition à la nomination du nouveau chapelain, dont le mérite était universellement apprécié (2). Malgré le culte rendu à l'image faite du bois miraculeux de Montaigu, la chapelle fut érigée en bénéfice sous le nom ancien et vénéré de Notre-Dame des Malades, qu'elle a toujours porté jusqu'à sa destruction.

(1) Délibération du 22 août 1619. L'acte de fondation fut passé à Besançon le 4 septembre 1619 et confirmé le 11 du même mois par l'archevêque, en son château de Montrond. (Arch. d'Ornans.)

(2) Acte de prise de possession rédigé par Regnauld-Crelot, d'Ornans, notaire.



CHAPITRE III. — Les chapelains. — Christophe de Rye, marquis de Varambon. — Les bienfaiteurs de Notre-Dame. — Bruits de guerre. — La peste. — Vœu des habitants d'Ornans. — Quatorze cents morts. — La guerre des Suédois. — Notre-Dame au château de Scey. — Pierre et François Martel. — Ornans pillé. — Organisation du culte de Notre-Dame.

(1620 à 1648.)

Quand le nouveau chapelain eut été canoniquement institué, on remplaça dans le sanctuaire les objets qui devaient servir à sa décoration. Les peuples, pleins de confiance, manifestaient avec un nouvel empressement leur dévotion envers la Mère de Dieu. La fondation faite par M. Chevroton fut accrue par les libéralités de plusieurs fidèles. Louis Roland donna par testament 50 francs à Notre-Dame des Malades. Un pieux gentilhomme franc-comtois, Christophe de Rye de la Palud, marquis de Varambon, chevalier de la Toison d'or, comte de Varax et de la Roche, etc., vint en dévotion à Notre-Dame et offrit la somme de 50 écus pour la dotation de la chapelle. « Et faisons iceluy don, dit-il, en l'honneur de la Vierge Marie, à ce qu'il luy plaise intercéder devers Nostre Seigneur Jésus-Christ pour la santé et convalescence de M<sup>me</sup> la marquise de Varambon, nostre femme et compagne (1). » Il offrit encore un reliquaire d'argent dans lequel fut placée l'image de Notre-Dame de Montaigu. Ce reliquaire, orné des armes de Rye, était « de la haulteur de deux palmes, enrichi de deux anges » qui soutenaient une couronne d'argent posée sur la tête de la Madone (2).

Une foule de bienfaiteurs, des familles les plus distinguées du pays, s'étaient fait un devoir d'honorer la Mère de Dieu et de déposer leur offrande aux pieds de la consolatrice des affligés. Sur les différents inventaires figurent les noms des Perrenot de Granvelle, des Saint-Mauris, des Fauche, des Clément, des Gonzel, des Lallemand, des Gérard, des Monnier, des Daresche, des Verdy, des Roussel, des Doney, etc. Officiers de justice, procureurs, conseillers au parlement, etc., tous apportaient quelque ornement au sanctuaire béni, pour demander une grâce

(1) Donation du 10 décembre 1619, datée du château de Villersexel. (Arch. d'Ornans.) Christophe de Rye était fils de Philibert de Rye et neveu de l'archevêque de Besançon. Son épouse était M<sup>me</sup> Eléonore de Chabot.

(2) Inventaires de 1622 et de 1659. Le reliquaire de Christophe de Rye, enlevé à la révolution française, a été remplacé depuis par un reliquaire de même forme, en bois doré, qui est maintenant au petit séminaire d'Ornans.

ou remercier d'un bienfait. Tantôt c'est une belle image « en laquelle sont » dépeints Notre-Dame tenant son petit Jésus, saint François de Paule » et saint Jacques. » Tantôt c'est « une chasuble de satin blanc de Bourges, » avec des passements d'or et d'argent ; » ou bien encore « un beau » missel, sur la couverture duquel est écrit : *Pour la chapelle des malades*, etc. » Les inventaires mentionnent trente-deux principaux bienfaiteurs qui ont fait des fondations en argent ou en terres à Notre-Dame (1). D'autres faveurs bien plus précieuses vinrent s'ajouter à celles-là. Deux fois le souverain pontife accorda des brefs d'indulgence pour la chapelle de Notre-Dame d'Ornans (2). Les âmes pieuses recueillaient des bénédictions abondantes en venant prier aux pieds de la bonne Mère, et leur reconnaissance lui donnait sans hésiter le nom de *Vierge miraculeuse* (3). Ce nom sans doute n'était point autorisé juridiquement par l'Eglise. Mais la foi populaire n'en trouvait point de plus beau pour signaler les grâces dont cette dévotion était la source, et le *livre d'anniversaires* la désigne ainsi « à raison, dit-il, des miracles qui se sont faits en » ladite chapelle. »

A cette époque, la Franche-Comté était gouvernée par la fille de Philippe II, l'infante d'Espagne Isabelle-Claire-Eugénie. Cette princesse résidait ordinairement en Flandre. Mais elle aimait notre province, et, sous son gouvernement, le pays jouissait d'une prospérité merveilleuse. Cependant les bruits de guerre venaient quelquefois inquiéter ce bonheur. Le traité de neutralité qui protégeait le comté de Bourgogne jusqu'en 1640, semblait devoir expirer avant cette époque. Aussi les états généraux de la province, assemblés à Dole le 13 janvier 1621, s'étaient occupés d'augmenter les moyens de défense. Le fougueux comte de Mansfeld, un des plus redoutables ennemis de l'empire, s'était cantonné en Alsace, et l'on s'attendait à le voir fondre sur la Franche-Comté. Dans de semblables conjonctures, le premier soin des habitants était de sauver les objets les plus précieux et les plus vénérés, en les transportant dans quelque citadelle inaccessible. Aussi le 8 décembre 1621, le magistrat d'Ornans, considérant que le comte de Mansfeld devait passer dans ce pays, décida

(1) Voir les inventaires de 1622, 1659, 1686 et 1712.

(2) Le premier est mentionné dans l'inventaire de 1619 ; le second, apporté de Rome par J.-B. Clément, est cité au registre des délibérations du 8 mai 1679. On n'a pu retrouver ces deux brefs.

(3) Une foule de délibérations du conseil d'Ornans désignent Notre-Dame des Malades sous le nom de *miraculeuse*.

qu'on porterait au château de Scey les ornements de l'église, et *le reliquaire de l'image étant à Notre-Dame.*

Ces craintes ne se réalisèrent pas, et la Vierge de Montaigu continua à être vénérée dans son sanctuaire. C'est là que la paroisse se rendait en procession dans les circonstances où l'on sentait plus vivement le besoin de l'assistance divine. En 1628, « à cause de l'injure du temps et de la » cherté des vivres, le conseil fait vœu d'une neuvaine de processions à » Notre-Dame; chaque jour on y célébrera la messe, et chaque jour aussi » le mayeur offrira un cierge de la pesanteur d'une livre, lequel cierge » brûlera devant l'image de Notre-Dame. Tous les chefs d'hôtel y assisteront sous peine de 60 sols (1). »

De son côté, le chapelain François Chapusot mettait ses soins à faire restaurer la chapelle. Il fit en même temps relever les murs du cimetière des pestiférés. C'était, hélas! comme un triste pressentiment du besoin que l'on aurait dans peu de temps de ce champ des morts; car la peste envahissait la province, et bientôt elle devait s'unir à la guerre et à la famine pour faire payer trop chèrement à nos pères les années de paix dont ils avaient joui. Au mois de juillet 1628, le fléau éclate à Morteau. Dans le mois suivant, il paraît aux environs de Lure et à l'Isle-sur-le-Doubs, et le 20 décembre on signale comme suspects de contagion une foule de villages situés à tous les points de la Franche-Comté (2). Au mois de février, Besançon est envahi par le fléau, qui dès lors ne s'arrêtera plus. Le parlement ordonne des mesures sanitaires. Mais on sent que le mal est plus puissant que tous les efforts humains, et c'est à Dieu qu'il faut recourir. Les Etats assemblés à Dole émettent, au nom de la province, un vœu solennel dans la chapelle de l'Hostie miraculeuse. Ils exhortent en même temps les mayeurs des villes à faire prononcer de semblables vœux. Les habitants d'Ornans étaient trop religieux pour ne pas répondre à cet appel, et c'est encore Notre-Dame des Malades qu'ils invoqueront comme médiatrice dans cette grave circonstance.

Cette touchante cérémonie eut lieu le jour de Pâques, 15 avril 1629, en présence de toute la population réunie dans l'église paroissiale. Le mayeur de la ville, Pierre Mercier, docteur ès droits, était assisté des échevins, jurés et notables, qui tous venaient de recevoir la sainte com-

(1) Délib. du 22 juillet 1628.

(2) Morteau, Aroudrey, Audelange, Rochefort, Malange, Bard, Mutigney, Nans, Bre-silley, Champagney. (Délib. du 20 décembre 1628, 15 février 1629.) Voyez aussi les *Annales des épidémies en Franche-Comté*, par le Dr Perron, pages 7 et suiv.

munion. Il s'avance au pied de l'autel, en présence du saint sacrement, que tenait entre ses mains le curé de la paroisse, et prononce au nom de tous les habitants, ce vœu solennel que nous rapportons dans sa noble simplicité (1) :

« Miséricordieux Seigneur, Dieu tout-puissant, à qui toutes choses sont cogneues et manifestes, Nous, habitans de la ville d'Ornans, prosternez devant vos pieds avec austain d'humilité qu'il nous est possible, confessons les crimes et péchez par lesquels vous avons offensé mortellement jusques à l'heure présente. Nous avons péché au ciel et devant vous, Seigneur, et ne fusmes pas dignes d'estre appelez vos énfans, nous estans faicts indignes du ciel et de la terre pour vous avoir provocqué à courroux ; mais, hélas ! nous repentons et vous crions mercy. Exaulcez, s'il vous plaist, nos humbles prières et le vœu solennel que nous fessons présentement à vostre divine majesté, à ce qu'il luy plaise nous vouloir délivrer des fléaux rigoureux de vostre divine justice dont nous sommes menacez.

» A cest effet Nous supplions l'emperièrre des anges et la princesse du paradis, la glorieuse Vierge Marie, qui nous a par cy devant tant conféré de graces en la chappelle érigée en son nom, rièrre nostre territoire, dicte la chappelle des Malades, vouloir continuer envers nous ses bénignes faveurs, suppliant son cher Fils qu'il ne regarde point aux péchés que nous avons faicts contre sa divine majesté, mais aux douleurs amaires qu'il a voulu souffrir affin de délivrer nos âmes criminelles de la captivité où elles estoient réduictes.

» Et pour ce, venons et promettons à Dieu de, au plus tôt, visiter la-dite chappelle en procession générale, et y faire dire le divin service et aultres prières, et ouffrir à l'image miraculeuse y estant un cierge de la pesanteur de cinq livres, en l'honneur et commémoration des cinq playes du saint crucifix, affin qu'elle daigne nous prendre en sa protection et saulvegarde, et nous délivrer des maladies et aultres misères et calamitez qui nous affligent. »

Tel fut l'engagement public de la ville envers la divine Auxiliatrice des affligés. Le mayer y ajouta le vœu de solenniser la fête de saint François de Paule, et de faire une procession générale à l'église des minimes, pour prier le saint « d'avoir en particulière recommandation cette » ville, la première qui ait reçu les religieux de son ordre en cette pro-

(1) Il y a quatre exemplaires de ce vœu aux archives d'Ornans, deux sur parchemin, un au livre d'anniversaire, et un au registre des délib., 7 avril 1629.

» vince (1). » Il renouvela ensuite les anciens vœux à saint Sébastien, à saint Roch et à saint Laurent, « nostre glorieux patron, dit-il, la lumière » des martyrs et l'honneur des saints, en qui nous avons tousjours » nostre fiance et espérance, qu'il n'oublie point nostre pauvreté, nos misères et nos afflictions, et qu'il ne désiste de prier la divine majesté » qu'elle nous soit pitoiable et débonnaire. »

Cette prière respire un mélange d'espérance et de tristesse, de confiance et de résignation. C'est qu'en effet le fléau terrible étendait ses ravages, approchant de plus en plus de la ville d'Ornans, et si les habitants avaient foi dans la miséricorde divine, ils n'osaient cependant se promettre un miracle. Ils recueillaient avec anxiété tous les bruits sinistres que leur apportait la renommée. C'était l'unique préoccupation des citoyens ; c'était l'objet des délibérations du conseil, qui enregistrait tous les noms des villes et des villages signalés comme envahis par la peste (2).

Trois ans s'écoulèrent cependant sans que la contagion, répandue partout, eût atteint la ville consacrée à Marie. Le fléau était aux portes. Mais le danger rend la foi plus vive, et en 1632, le conseil décide qu'on fera deux processions, l'une à Notre-Dame des Malades, l'autre aux minimes, « pour remercier Dieu, qui nous a délivrés par l'intercession » de la glorieuse Vierge et de monsieur saint François de Paule (3). » Cette confiance s'accrut encore pendant les quatre années qui suivirent. La peste ravageait la région des hautes montagnes : Orchamps-Vennes, Bonnetage, les Fontenelles, etc., comptaient de nombreuses victimes. A Besançon, le mal sévissait dans la ville et dans les communautés religieuses. Une femme y était même morte sur la place publique. Néanmoins, les fidèles d'Ornans espèrent, contre toute espérance, d'être préservés par l'intercession de Notre-Dame, « comme jusqu'ici on l'a été » miraculeusement (4). » Hélas ! le miracle que Dieu faisait pour eux, c'était de ranimer dans leurs âmes cet esprit de foi qui devait être leur dernière ressource au milieu des maux qui leur étaient réservés ; car le fléau était si près de la ville qu'il ne pouvait manquer d'y pénétrer. Charbonnières, Saules, Bolandoz, étaient envahis (5). Enfin la peste éclata à Ornans au

(1) En 1605, délib. du 27 juin.

(2) Délib. des 20 et 29 avril, 8 juin, 24 juillet 1629, 24 janvier, 6 juillet 1631.

(3) Délib. du 8 juillet 1632.

(4) Délib. du 16 juillet 1633, 28 février 1634, 15 février, 11 juillet, 7 et 14 août, 11 octobre 1635.

(5) Délib. du 30 octobre 1636.

mois d'octobre 1636, et Dieu, qui jusqu'alors avait préservé cette ville, l'éprouva d'une façon bien terrible. Sous les coups de cette justice d'en-haut à laquelle l'homme ne saurait se dérober, les malheureux habitants s'inclinèrent avec une douloureuse résignation. Pendant six mois, le fléau dépeupla toutes les rues; quatorze cents personnes périrent. Les autres cherchèrent un refuge dans les forêts, dans les villages et les châteaux voisins. Il ne resta que quelques centaines d'habitants dans la ville (1).

Au milieu de ces tristes événements, le culte de Notre-Dame apportait cependant quelques consolations aux malheureux habitants d'Ornans. C'était pour eux la Mère des douleurs, la Vierge de pitié, la Consolatrice des affligés. Mais la statue miraculeuse de Montaigny n'était plus dans la chapelle des Malades; car la peste n'était pas le seul fléau qui désolait le pays. Au mois de mai 1635, Richelieu avait ouvertement déclaré la guerre à l'Espagne. La Franche-Comté est envahie l'année suivante par les Français et leurs alliés. Condé passe la Saône et vient former le siège de Dole, qu'il devait attaquer inutilement. Les habitants d'Ornans, craignant pour leur ville, transportent au château de Scey les reliquaires de leur église et en particulier celui de Notre-Dame de Montaigny (2). Ces objets précieux furent déposés dans la tour Saint-Denis, dont on mura la porte. Ils y restèrent jusqu'à l'année 1637. Alors, le comte de Saint-Arnour voulant entrer au château de Scey, les reliquaires d'Ornans, parmi lesquels était la châsse d'argent de Notre-Dame, furent transférés à Châteauneuf (3).

Le chapelain, François Chapusot, résidait toujours auprès du sanctuaire de la Vierge. En considération de sa vieillesse, le conseil lui avait

(1) On lit dans le registre des naissances de 1634 à 1700 le texte suivant, qui est l'acte mortuaire de ces malheureuses victimes : « Non mireris, pie lector, si multa desint nomina à mense octobri anni 1636 usque ad annum 1639. Eo enim temporis intervallo, ecclesia Ornacensis ter mutavit rectorem suum. Adde quòd, tum propter pestem, tum propter varias incursiones, incolæ partim in sylvas, partim in castella, partim in urbes viciniores se multoties receperunt. In tantum æquidem in hac urbe invaluit pestis anno 1636, ut, sex mensium spatio, quadringentos super mille incolas deleverit; quo tamen meliori ordine et diligentia fieri potuit, ea quæ ex fragmentis colligi potuerunt nomina hic describit Joannes Chandelense, curatus. »

(2) Délib. des 25 avril et 25 mai 1636.

(3) Délib. des 21 et 30 août 1637. — Les restes de la tour Saint-Denis sont les débris les mieux conservés de l'ancien château de Scey. Ils se dressent encore de toute leur hauteur au milieu des ruines, et se soutiennent sans le secours d'aucun bois de charpente.

donné, en 1634, pour coadjuteur, Pierre Martel, d'Ornans, dont la probité, la vertu et le mérite étaient connus de tous. Martel exerça les fonctions de chapelain pendant trois ans. Il fut témoin de toutes les désolations causées par la peste de 1636, et en 1638 il résigna sa charge en faveur de son frère, François Martel, qui fut dès lors le seul chapelain titulaire. Ces deux frères résidèrent ensemble auprès du sanctuaire de Notre-Dame jusqu'au jour où l'ainé, Pierre Martel, périt victime d'un attentat dont on n'a jamais connu l'auteur (1).

Cependant la guerre continuait à désoler le pays. Bernard de Saxe-Weymar parcourait la province à la tête de ses féroces soldats, si connus dans notre histoire sous le nom de *Suédois*. Les habitants d'Ornans, affaiblis par les désastres précédents, redoutaient les cruautés de cet ennemi. Ceux qui auraient dû soutenir les autres manquèrent de courage. Le mayeur, François de Chassagne, plusieurs échevins et notables, se retirèrent à Besançon. D'autres avaient fui jusqu'en Suisse et en Savoie. Quand le colonel suédois Rosen arriva à Ornans (1639), tous les habitants s'étaient réfugiés au château. La ville déserte fut pillée, et les habitants durent payer une rançon pour obtenir que l'ennemi s'éloignât de leurs murs (2). Quand le peuple rentra dans ses demeures désolées, tout lui manquait, et même les solennités religieuses célébrées chaque année sous le nom de *stations*, et dans lesquelles il trouvait quelques consolations dans ses maux, furent interrompues cette fois à cause de la guerre (3).

Mais il trouvait au moins quelque soulagement à prier aux pieds de la bonne Mère des affligés. Sa statue vénérée avait été rapportée dans son sanctuaire. Son culte, autorisé par Ferdinand de Rye, le fut encore en 1640 par Claude d'Achéy, archevêque de Besançon. Ce prélat obligea les familiers d'Ornans d'assister, avec le curé de la paroisse, aux prières publiques qui se faisaient devant l'image de Notre-Dame, « pour les nécessités présentes (4). » La guerre, en effet, n'était pas finie, et Ornans

(1) En 1632, le cadavre de Pierre Martel fut trouvé au milieu de la Loue. Les habitants d'Ornans furent accusés auprès du parlement d'être les auteurs de sa mort. Mais l'accusation ne put être prouvée. (Délib. de 1632.)

(2) Délib. du 16 février 1639. — Livre de comptes de 1641, fol. 116. — *Annales franc-comtoises*, I, p. 488.

(3) Délib. du 29 novembre 1639. — L'usage de faire prêcher les stations d'avent et de carême par un prédicateur jésuite, capucin, jacobin, chanoine, etc., subsista à Ornans jusqu'à la révolution.

(4) Requête de Jean Chandelouse, 1640 ; inventaire des titres curiaux, page 42.

devait encore en éprouver les suites. En 1644, le vicomte de Courval, à la tête d'un parti français, se jette sur cette ville et s'y montre plus dur que le Suédois Rosen. Les maisons furent pillées, l'église *polluée et exécrée* (1), 300 hommes, *tant de cavalerie que d'infanterie, commirent plusieurs meurtres*, et la chapelle de Notre-Dame n'échappa point aux invasions de l'ennemi. Mais enfin les Français s'éloignèrent le 18 juin, et l'année suivante, à pareil jour, les fidèles d'Ornans faisaient une procession générale à Notre-Dame des Malades « pour remercier, disent-ils, la divine » bonté de les avoir garantis et délivrés, à tel jour de l'an dernier, de » la partie française venue en cette ville, et pour le prier de nous en » préserver cy-après (2). »

Leur vœu fut exaucé. L'ennemi ne revint plus. Mais il laissait derrière lui bien des misères dont la ville ne se remit que lentement. Cependant les fléaux qui avaient pesé pendant plus de dix ans sur la Franche-Comté semblaient diminuer d'intensité. La peste avait disparu, et la guerre, quoique encore vive sur quelques points, touchait à son terme. On commençait, sinon à se reposer, du moins à espérer un peu, et les yeux fatigués des tristes réalités de ce monde se tournaient vers le ciel. L'archevêque Claude d'Achey, dont la piété était si tendre, venait de donner un grand exemple de confiance en la Mère de Dieu. Le 13 septembre 1642, par un vœu solennel, il avait consacré sa ville épiscopale et son diocèse à la *Vierge immaculée*. La cour du parlement avait participé à ce grand acte de piété, qui ranima l'espérance dans les âmes. Elle en donna connaissance à toute la province, et ses *lettres missives* furent lues au conseil d'Ornans le 25 novembre et accueillies avec respect et confiance. C'était un motif de plus pour les Ornansais d'accroître encore le culte, si populaire parmi eux, de Notre-Dame des Malades.

La chapelle, qui avait souffert des invasions ennemies, est réparée convenablement. On stimule le zèle du chapelain, François Martel, dont le courage n'avait pas été à la hauteur des circonstances difficiles qu'il avait traversées. M<sup>re</sup> Saulnier, évêque d'Andreville et suffragant de Besançon, se rend à Ornans, sa patrie, en 1646, pour réconcilier l'église paroissiale et visiter la chapelle de la Vierge. C'est chez lui, dans son logement de l'abbaye de Saint-Vincent, qu'on avait transporté depuis quelques années les reliquaires précieux de sa ville natale et en particulier la châsse de Notre-Dame. L'année de son voyage à Ornans, plusieurs

(1) Lettre autographe de M<sup>re</sup> Saulnier, aux arch. d'Ornans. M<sup>re</sup> Saulnier était d'Ornans.

(2) Délib. du 15 juin 1642.



de ces *sanctuaires* y furent rapportés. Mais on attendit que la chapelle des Malades fût entièrement réparée pour y transférer l'image miraculeuse. Cette translation eut lieu en 1647, et la chässe vénérée fut confiée; comme autrefois, à la garde du chapelain. L'année suivante, 1648, elle fut apportée solennellement, au mois de juillet, sur l'autel de l'église paroissiale, pour y être exposée pendant huit jours à la vénération publique (1). Le conseil, en demandant cette faveur pour la ville, observe que cela « ne s'étoit pas fait du passé. » C'était la première fois qu'on exposait Notre-Dame de Montaigu dans l'église de la paroisse. Ce fut le commencement d'une organisation nouvelle donnée au culte de la Madone. Dès lors, chaque année, l'image miraculeuse fut portée solennellement de sa chapelle à l'église de Saint-Laurent, et le peuple était invité à y faire une neuvaine de prières. Le jour où se faisait cette translation, la grosse cloche annonçait la procession générale, à laquelle devaient concourir le clergé paroissial et les familiers. Quelquefois tout le peuple devait y assister avec dévotion, *à peine de correction exemplaire*. Les filles y étaient vêtues de blanc; les marchands et les artisans devaient fermer boutique sur le passage de la procession, *à peine de 60 sols d'amende*; on chantait en traversant la ville, et quelquefois tout le long du chemin. Quand on arrivait à Notre-Dame, le chapelain remettait l'image entre les mains du curé. De retour à l'église, on plaçait la chässe sur l'autel, où elle devait rester neuf jours, pendant lesquels il y avait messe le matin et litanies le soir. Les fidèles s'organisaient par dizaines pour aller d'heure en heure prier devant la Madone. Le matin on carillonnait pendant les messes célébrées devant Notre-Dame, et le soir, après les litanies, on bénissait le peuple avec l'image. Toutes les fois qu'on la transportait, elle était accompagnée de deux flambeaux fournis par la ville (2). Ces pieux usages durèrent jusqu'à la révolution française, et les derniers demeurants de ces temps déjà éloignés se souviennent d'avoir assisté à ces neuvaines en l'honneur de Marie, qui se faisaient généralement pendant la saison d'été (3).

J.-M. SUCHET.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) Délib. des 3 et 25 avril, 7 août 1644, 23 juillet 1646; comptes de 1647, fol. 27.

(2) Ces usages sont indiqués dans une foule de délibérations, de 1652 à 1768. Dans cet espace de temps on compte 166 neuvaines mentionnées aux registres, et faites par le peuple d'Ornans en l'honneur de Notre-Dame. Un mémoire de M. Trouillet, curé d'Ornans en 1762, dit que « les congrégations des hommes, des garçons et des filles, vont en procession à la chapelle quand la paroisse va chercher processionnellement l'image miraculeuse. »

(3) Témoignage de M. Hanriot, ancien curé de Fertans, né en 1772.

# UN HIVER A BOPPARD SUR LE RHIN.

(Suite.)

---

## IV.

Boppard, 20 décembre 1862.

Je suis, mon cher ami, à deux heures de Mayence, à trois de Francfort, à une demi-heure de Coblenz, à trois heures de Cologne, ce magnifique fleuron catholique, trop beau en vérité pour la couronne huguenote du vieux Frédéric. Je suis à deux pas du Stolzenfelds, ce magnifique château gothique plein de splendides vieilleries, où le roi de Prusse s'amuse de temps en temps à jouer au moyen âge. Je ne vous dirai rien pourtant de toutes ces merveilles, par la raison que tout en a été dit ; mais je vous parle de Boppard la petite, parce qu'on y a fait à peine attention et que j'aime le souvenir des oubliés.

Hier matin, il neigeait, et du haut de ma fenêtre je voyais Boppard se transfigurer ; les flèches des églises seules, à raison de la rapidité de leur pente, demeuraient noires ; mais les ardoises de mon charmant Schwalbach disparaissaient de minute en minute sous les flocons ; les pans de murs antiques se drapaient de la blanche toge de Rome, la tour du Temple revêtait le manteau de ses anciens chevaliers, et le vieux Rhin roulait ses flots d'un bronze sombre entre ses berges blanchies.

Vers midi, la neige ne tombant plus, je me hasardai sur la Céciliane, montagne rapide que franchit en la lançant la route qui conduit à Trèves. C'est par là que passe chaque jour la malle attelée de quatre chevaux, et encore ornée du postillon traditionnel à veste noire et jaune couverte de boutons, et le cornet en sautoir.

Quand j'eus gravi la montagne, je continuai à marcher sur cette route en songeant et rêvant. Puis, tout à coup je me regardai : j'étais tout blanc, la neige avait recommencé de tomber. A quoi donc avais-je si

profondément rêvé pour avoir ainsi revêtu ce froid linceul sans m'en apercevoir ?

Sur cette route, venant de Trèves, avait, il y a soixante-douze ans, passé une pauvre voiture ; c'étaient ses traces que je cherchais et croyais voir sur la terre blanchie.

Un jour, en 1794, une famille française depuis quelques mois réfugiée à Trèves apprit que l'armée républicaine approchait et allait infailliblement entrer dans une ville que les Prussiens, battant en retraite, venaient d'abandonner, et que la crosse du prince évêque ne pouvait assurément défendre. Il fallait, sous peine de la vie, penser à s'éloigner. On acheta une mauvaise voiture, un cheval à l'avenant, et, fort légers de hardes et d'argent, on y monta. Il y avait là-dedans sept personnes au moins, un jeune conseiller au parlement de Franche-Comté, l'une de ses sœurs, chanoinesse, deux de ses nièces, dont l'une jeune femme alors enceinte, et son mari, un ancien précepteur du jeune magistrat, religieux bénédictin, nommé dom Enard, sec et vif comme poudre, et un ami d'exil, le comte de Saint-P..., qui s'attachait au vieux prêtre et ne le quittait pas, pour le plaisir de se prendre de querelle avec lui à toute heure et d'irriter sa bile par des thèses philosophiques sur les beaux côtés de la révolution française. Voilà donc ces pauvres émigrés se servant dans leur carriole, le conseiller fouettant le cheval, la chanoinesse disant son office, le bénédictin et le comte, son agaceur éternel, se prenant aux cheveux dès les premiers tours de roue, à propos de Mirabeau ou de la Fayette, et dans leurs soubresauts nerveux frappant de leur tête à l'enfoncer le plafond de leur pauvre voiture. A côté d'eux, sur un autre équipage, un autre original, celui-ci fanatique de musique, quittait Trèves en jouant du violon et, heureux malgré tout, jetait à nos émigrés, sur un air de Mozart ou de Lulli, un insouciant *au revoir* ! Et voilà qu'au milieu de la bagarre, car il y avait foule, force voitures, chevaux et piétons, troupes de l'évêque et soldats prussiens, émigrés, Allemands, tous se sauvant à l'approche des volontaires républicains dont l'avant-garde touchait presque aux portes de la ville ; voilà, dis-je, qu'en franchissant la porte opposée, le conseiller conducteur ou accroche ou est accroché, bref, verse tout son monde sur la route. On se relève sans trop de mal, on se remballe et l'on repart ; le bénédictin et le comte reprennent leur querelle à peine interrompue. « C'est égal, dit mon père (car le malheureux cocher n'était autre que lui), c'est égal, ça fait plaisir de voir la panique qui toujours saisit l'ennemi quand nos Français arrivent. »

Et la petite voiture de celui dont le père, comme premier président du

parlement, ne sortait qu'à quatre chevaux, continua sa route vers le Rhin, arriva à Boppard, pour de là gagner Coblenz, puis la Westphalie. Vous comprenez maintenant, mon cher ami, ce qui m'avait fait rêver la tête baissée vers la terre comme pour y chercher encore les traces des roues de l'exil. J'y reviendrai souvent, et je les retrouverai, et, malgré les soixante-douze ans écoulés, elles y seront pour moi visibles et profondes.

Je revins par un étroit vallon dont les deux pentes sont entièrement boisées, et le fond argenté par un petit torrent aux charmantes et continues cascades. A un certain endroit, quelques restes de murailles font penser à un ermitage détruit. C'en était un, en effet; j'en ai su l'histoire le soir même de la bouche du docteur K..., le médecin de notre établissement, qui raconte fort bien, comme je voudrais savoir le faire, et, à coup sûr, mieux que je ne le ferai. Mais, avant de vous la dire, je veux placer ici une petite impression de promenade que je rencontrai à quelques pas plus bas que les ruines.

Je trouvai, ce qui est assez fréquent dans ces pays rhénans, très catholiques, un petit oratoire au bord du sentier. Mais celui-ci était en deuil et dévasté; les débris d'une statuette en plâtre remplissaient la niche, pêle-mêle avec des pierres que sans doute un brutal mépris de la foi avait lancées contre une sainte image. Était-ce de la main de l'un de ces luthériens que la Prusse envoie et subventionne comme des pionniers de la civilisation dans ces provinces, dont les croyances lui font peur? Cela me parut probable. Ah! je me ferais grande honte à moi-même si j'osais jamais jeter une pierre contre les temples où ces malheureux vont prier. Je fus pris de pitié et d'un redoublement de respect pour cette pauvre sainte figure mutilée, et je me mis à vouloir la reconstruire, m'efforçant d'en rassembler les morceaux. Je ne tardai pas à voir que la chose était entièrement impossible; plusieurs parties manquaient, d'autres étaient réduites en poudre; la tête était brisée; mais à un fragment de couronne d'épines et à un pied percé qui restaient, je reconnus un christ d'un assez pur modèle. J'ôtai les pierres, je réunis de mon mieux les morceaux, je me mis à genoux et je priai; puis je pris le pied percé et l'emportai: cet objet m'inspire de la dévotion; je le placerai parmi d'autres saintes images; puisse-je lui faire oublier l'insulte qu'il a reçue! Artiste! direz-vous, cœur à impressions faciles! jeune poète de 50 ans!... Tout ce que vous voudrez. Vous seriez ici que vous en auriez senti et fait tout autant. *Dis-moi qui tu fréquentes.....* Pourquoi me fréquentez-vous?

Après souper, je parlai au docteur de la jolie vallée et de ses ruines; il me proposa de m'en raconter l'histoire. Nous passâmes au fumeur,

et, les spirales bleues de nos cigares montant doucement à la voûte, il commença :

Lors de l'invasion française, un grenadier fut condamné à mort et fusillé dans le bois qui ferme le fond de ce joli vallon d'où vous arrivez. Une exécution était chose inouïe dans ce bon pays pacifique et heureux ; celle-là frappa beaucoup les populations, et il se dit bientôt partout que le grenadier fusillé revenait la nuit dans les bois, tout pâle sous sa capote percée de trous sanglants. On ne s'approcha plus qu'avec crainte du lieu de l'exécution, et le soir ou la nuit personne n'eût osé y pénétrer.

Un saint ermite cependant habite une cellule non loin de la forêt redoutée, cette cellule dont vous avez vu les dernières pierres. Il est vénéré depuis longtemps dans le pays ; il ne descend guère vers les lieux habités que lorsqu'une âme en peine, une douleur à consoler, l'appellent hors de sa solitude. Il a un air vénérable, une barbe grise ; son capuchon descend sur ses yeux ; il est aimé des enfants, auxquels il distribue de petites croix qu'il taille avec adresse ; il donne de bons conseils aux mères sur leurs filles, aux femmes au sujet de leurs maris ; il prie beaucoup, jeûne sans cesse. Les gens de Boppard, quand il passe, se mettent à genoux et se signent. Il doit être fort vieux, sa voix est cassée, et il tremble de la tête ; on n'a plus souvenir du temps où il a commencé à habiter la vallée.

Nous étions alors soumis à la puissance française ; un jeune homme de Saint-Goar avait eu le sort, et, forcé de partir pour servir Napoléon, il était au désespoir : il avait le cœur allemand, et ne se voyait qu'à regret obligé d'aller offrir son sang à l'homme qui avait asservi sa patrie ; et puis, il aimait une jeune fille de Boppard, son amour était partagé, il espérait s'unir bientôt à sa fiancée. Un beau et grand jeune homme de vingt ans, quel dommage ! Tout rêve de bonheur doit finir, car le despote les aime aussi, les beaux garçons, lui aussi aime à recevoir leurs serments, mais pour en faire ses grenadiers ; il faut partir.

Deux ans se passent ; les armées françaises, d'abord maîtresses de Mayence, en avaient été repoussées ; elles reviennent, et à leur tour repoussent l'ennemi ; la ville, bravement défendue, est emportée de force ; une avant-garde de grenadiers y pénètre. Animés par la lutte, les soldats enfoncent les portes des maisons d'où l'on avait tiré sur eux. Notre conscrit de Saint-Goar est parmi eux ; une porte lui résiste ; il appuie le canon de son arme contre la serrure et lâche le coup ; la porte s'ouvre, mais derrière elle un vieillard est étendu sanglant ; la balle lui a traversé la poitrine. A cette vue, le soldat pousse un cri de douleur ; ce cri est

un cri allemand, le vieillard l'a entendu : « Jeune homme, dit-il, tu m'as tué, mais je te pardonne, car tu es plus à plaindre que moi. Tu es Allemand, et tu sers contre l'Allemagne, et tu verses le sang allemand. » Eperdu, le malheureux brise son fusil, et, plein d'horreur pour ce qu'il appelle son crime, il veut désertar un drapeau qu'il n'a jamais aimé ; il se baisse sur le corps du vieillard, et, posant sa main sur son cœur sans vie, il va en faire le serment ; mais une idée lui vient, il enlève au cadavre un grossier vêtement, le jette sur ses épaules pour cacher sa capote militaire et s'éloigne à grands pas. A l'appel de son nom, pas de réponse ; il a été tué, fait prisonnier, il est resté enseveli sous des décombres, il a disparu comme bien d'autres, après tout, au milieu des désordres d'un combat...

A Boppard, une belle jeune fille pleura beaucoup ; la nouvelle de la mort du jeune soldat avait été apportée à Saint-Goar par quelques détachements français, et de Saint-Goar était venue bien vite, comme vont, hélas ! toutes les tristes nouvelles, trouver la pauvre fille. Cependant, au bout de quelques semaines les pleurs avaient cessé et les joues amaigries par le chagrin reprenaient peu à peu leur fraîcheur ; on avait même entendu la voix de l'oublieuse enfant chanter à sa fenêtre derrière ses jacinthes en fleur. Aussi, s'attribuant ce miracle, certain huissier, que nous appellerons, si vous voulez, maître Steinherz, moitié monsieur, moitié fouine, qui faisait l'empressé autour de la pauvre éplorée, se hasarda-t-il à brusquer une démarche auprès du père et à offrir sa caisse et sa main à la beauté. Celle-ci ne dit ni oui ni non, et demanda du temps pour réfléchir et aller consulter le saint ermite de la vallée. Une demande aussi juste ne pouvait être repoussée. Mais les jours se passaient, et toujours la jeune fille différait sa décision et retournait consulter le solitaire.

« Père, dit un soir l'huissier, je viens enfin savoir de votre charmante fille le oui ou le non, car un homme de ma sorte n'est pas fait pour attendre ainsi, comme le premier venu.

— Maître Steinherz, je le trouve comme vous ; mais ma fille est encore à l'ermitage ; voici la nuit, et j'en suis inquiet ; jamais elle n'y est restée si tard ; il faut qu'elle ait plus de courage que bien des hommes de Boppard, qui n'oseraient s'exposer à rencontrer le spectre du grenadier.

— Bah ! fit l'huissier, est-ce que vous y croyez, à ce spectre-là ?

— Il faut bien y croire : depuis un mois plus de dix personnes m'ont assuré l'avoir vu.

— Eh bien ! moi , je n'y crois guère , et , si vous me le permettez , je vais aller à la rencontre de votre charmante fille et vous la ramènerai . »

Le voilà parti avec son jarret de limier et son flair de fotine ; il entre dans la vallée , gravit le sentier le long du torrent , il arrive à l'ermilage : l'ermilage est désert ! Oh ! oh ! fait-il , aurais-je deviné juste ?..... Tout à coup , à quelque distance , debout à un angle du sentier , une forme grise se détache dans la nuit , elle avance lentement et devient plus distincte . C'est le spectre !... Quoique assez bien avec le diable , l'huissier trembla et se blottit dans un buisson ; le spectre avançait toujours . Alors il sembla se dédoubler , et un autre fantôme apparut , marchant près de lui , puis ces deux êtres mystérieux se penchèrent l'un vers l'autre , et le bruit d'un tendre gage d'adieu retentit . L'huissier ne tremblait plus , un rire muet entr'ouvrait sa bouche méchante . Ah ! se dit-il , ce ne sont point là adieux de spectres ; mes beaux fantômes , je vous tiens donc enfin . Il les laissa s'éloigner , et regagna la ville en méditant sa vengeance .

Le lendemain , il revint se poster de façon à assister à la toilette du fantôme ; l'ermite dépouille son froc , sa capuce , ôte sa barbe grise et renferme le tout dans un trou creusé dans sa cellule ; puis , ayant revêtu la capote militaire dont l'aspect porte l'effroi au loin et assure la sécurité à ses entrevues avec sa fiancée , il sort et s'éloigne . L'espion s'élançe pour saisir la robe du faux ermite ; mais le soldat l'a entendu , revient , l'aperçoit qui fuit avec ses vêtements , dont la découverte doit infailliblement le perdre . Atteindre son ennemi , le saisir d'une main inflexible et l'entraîner au bord d'un roc à pic au-dessus du torrent , fut pour le soldat déserteur l'affaire d'un instant . « Malheureux ! il faut que tu meures , car te laisser la vie avec mon secret , c'est me perdre , c'est perdre celle que j'aime . Allons ! tu vas mourir ! » et , l'enlevant d'un bras d'Hercule , il le tient suspendu au-dessus du gouffre .

— « Grâce ! dit l'huissier d'une voix éteinte .

— Non , tu nous trahirais , fais vite une courte prière , tu vas mourir !

— Grâce ! je te servirai tout le reste de ma vie , je serai ton esclave , ton chien , je te donnerai tout mon argent ; grâce ! au nom de Dieu !... »

Ce misérable était si pâle et tremblait si affreusement , que le soldat sentit la pitié . « Eh bien ! jure par ton âme , si tu en as une , par Dieu , si tu y crois , jure par le diable ton patron , jure que tu seras muet !

— Je le jure , je le jure ! » et , couché par terre , il baisait les pieds du soldat .

— Vas-t'en , dit celui-ci , et songe à ton serment . »

L'huissier s'éloigna ; mais à vingt pas, il sembla au grenadier l'avoir entendu rire ; à cent pas, et se perdant déjà dans l'ombre : Ah ! ah ! ah ! fit une voix railleuse, tu me le paieras cher !

— Je n'ai plus qu'à fuir, se dit le déserteur ; hélas ! encore une fois mon bonheur est perdu.

Avant le jour, le diabolique Steinherz tenait sa sinistre promesse ; lui et deux ou trois scélérats qu'il avait payés s'en vinrent, armés de leviers, et du haut de la montagne firent rouler sur la cellule où ils croyaient l'ermite endormi une avalanche de rochers : tout fut broyé et détruit ; cette fois la pauvre fille crut fermement à la mort de son ami et jura que son deuil serait sans fin. Et cette fille du Rhin, cette blonde Allemande, sut rester fidèle à son serment, et plusieurs années furent passées dans les larmes, malgré la cour très tendre et très assidue que maître Steinherz avait recommencé à faire à la belle éplorée. Enfin, l'huissier...

— Quoi ! l'huissier, fis-je.

— Comment trouvez-vous ces cigares de Hambourg, Monsieur le comte ?

— Très bons, docteur ; mais l'huissier ?...

— Quand vous en voudrez, allez chez Ken à Coblenz, près du pont du Rhin.

— Mais l'huissier, docteur ! l'huissier ?...

Et ce bon docteur jouissait de son triomphe et de mon impatience, un peu jouée pour lui faire plaisir.

— Ah oui ! l'huissier, fit-il d'un bon air malin. Eh ! mon Dieu, vous savez bien que Kriemhild, la veuve inconsolable, épousa Attila, et croyez-vous que maître Steinherz fût plus laid que le roi des Huns ? On ne soupçonnait nullement son crime, et...

— Ah ! docteur, c'est affreux !...

— Eh bien, non ! Monsieur le comte, dit le docteur, qui eut enfin pitié de mon angoisse. Elle resta fidèle à la mémoire de son premier ami.

— Ah !... Eh bien, je l'aime, votre blonde fille du Rhin.

— Oui, la fille du Rhin, la fille du tavernier de Boppard, car je ne vous ai pas dit qu'elle était la simple fille d'un cabaretier.

— Ça m'est égal, je l'adore. Eh ! la mère de Constantin, l'impératrice Hélène, n'avait-elle point été tavernière aussi sur les bords de votre fleuve ? Donc elle fut fidèle ?...

— Oui, fidèle, et l'huissier reçut le prix de son crime : témoin de l'heureux triomphe de celle qu'il avait fait tant souffrir, il subit le supplice de la voir oublier ses malheurs et devenir parfaitement heureuse. Un jour,



une élégante chaise de poste s'arrêta devant la taverne de son père ; on en vit descendre un brillant colonel , et quelques jours après il y remontait , mais y plaçant près de lui , cette fois , la jeune fille devenue sa femme.

— Oh ! mais , savez-vous qu'elle est charmante , votre histoire , dis-je au bon docteur , si charmante que je vous soupçonne de l'avoir inventée un beau jour en vous promenant dans la vallée , poète que vous êtes. (Le docteur aussi est poète , comme le curé ; ils sont tous poètes : c'est de la goëthomanie , de la schilleromanie , de l'ullandomanie.)

— Non , non , me dit le docteur , l'histoire est très réelle , et je pourrais vous dire le nom de la belle et de sa famille ; elle existe encore à Boppard. Quant à celle de l'huissier que j'ai nommé Steinherz , il n'en reste rien : la race de l'impie périra !

— Eh bien , c'est un charmant opéra-comique , il n'y manque absolument que la musique. Mais vous êtes bien capable de nous la faire , vous qui nous chantez de si belles choses le soir au piano ; faites-nous cela , et nous le ferons représenter sur le grand théâtre de Boppard.

— Vous croyez rire ; mais nous avons un théâtre , et l'hiver ne se passera pas que vous n'assistiez à quelques-unes de nos représentations.

Vous voyez , mon cher ami , que je pourrai quelque jour vous envoyer un feuilleton théâtral. En attendant , bonsoir , je suis fatigué de mes courses , et je vais dormir , pour , à cinq heures , me jeter au *vollbad* (plein bain) dans nos belles piscines de porcelaine remplies d'eau bleu d'azur.

## V.

Boppard , 1<sup>er</sup> janvier 1863.

*Prosit Neuiahr !* Mon cher ami , que l'année nouvelle vous soit favorable. Voilà les mots dont nous ont salués ce matin Jacob , mon doucheur , et Léna , la doucheuse de ma femme ; voilà ce que m'ont dit tous les enfants le long des rues , ce à quoi je répondais par des *Groschen* , langue universelle comprise par tous pays. Donc , *prosit Neuiahr* , bonne année ; de loin comme de près , vous savez si mes vœux pour vous sont sincères.

Voici la cinquième fois que je vous écris de Boppard , et je ne vous ai rien dit encore de la maison que j'habite ; elle mérite pourtant bien quelque attention.

L'établissement hydrothérapique de Marienberg est installé et fort bien installé dans un ancien couvent de dames nobles supprimé à l'entrée des Français en 1794. Ce couvent était très beau et très riche , et voici sa légende d'origine.

Mars 1865.

14

Vers le commencement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, un chevalier du nom de Beyer de Boppard trahit la foi qu'il avait promise à une jeune châtelaine du Rhin et porta ouvertement ses vœux aux pieds d'une autre dame. Longtemps Marie (c'était le nom de la délaissée) se refusa à y croire; le cœur fidèle ne peut croire à la félonie. Pourtant, il fallut bien se rendre à l'évidence; déjà les plus riches présents, portés par de beaux pages, allaient chaque jour réjouir les yeux et le cœur de la préférée, déjà le jour des noces était fixé. Marie, forcée de croire, mais toujours aimante, ne peut soutenir l'idée de vivre sans celui qui l'avait aimée, elle veut mourir... Comme le traître se rendait un matin auprès de l'objet de son indigne amour, un chevalier inconnu se présente devant lui et lui barre le passage. « Qui es-tu, toi qui oses te placer en mon chemin? Jamais personne n'a eu pareille audace; ôte-toi de devant moi ou lève ta visière, que je sache qui tu es. — Ne me reconnais-tu pas? regarde donc mon bouclier; je suis le frère de celle que ta déloyauté abandonne, traître et félon chevalier, et tu vas ici payer ton crime; allons! je suis pressé, j'arrive de Palestine et veux y retourner. — Imprudent et fou, reprend Beyer, tu vas voir ce qu'il en coûte de tomber sous mon bras... » D'un seul revers de son épée, l'inconnu est renversé, son haume roule à ses pieds... O Dieu! c'est Marie, Marie elle-même. Déjà la pâleur de la mort couvre ses joues, une écume sanglante vient à ses lèvres; Beyer, éperdu, retrouve, trop tard, hélas! tout son amour; il soulève cette tête si belle, il cherche dans ces yeux éteints ce regard si doux qu'il y trouvait autrefois; c'est en vain, tout est fini. Alors, au désespoir, il jure... celui-ci du moins sera-t-il mieux gardé? il jure de n'aimer qu'elle, d'aller expier son crime sur le saint tombeau, et de consacrer ses biens à fonder un monastère sur le lieu même où Marie vient d'expirer. Il tint parole, et le monastère prit le nom de Marie.

Marienberg, favorisé par les empereurs, eut de rapides accroissements: Frédéric II et son fils Henri, puis Richard, Rudolf, Adolf, Albert, Henri VII, Louis IV, Charles IV, lui accordèrent leurs fructueuses faveurs. Le nombre des dames nobles qui menaient la vie claustrale dans le *Hohkloster* de Marienberg était considérable; elles y furent jusqu'à cent cinquante au quinzième siècle, et souvent du plus haut lignage, comme le prouvent encore les tombes armoriées qui ornent les arceaux du cloître. J'y compte jusqu'à sept princesses de Bavière et bien d'autres hautes et puissantes dames. Il y a aussi dans une ancienne chapelle cinq grandes pierres sépulcrales dressées, sur lesquelles sont sculptés, avec leurs capuchons de maille, leurs écussons partout, leurs lions sous les

pieds, des Beyer de Boppard et leurs femmes, descendants du fondateur. Ces tombes sont fort belles, taillées dans une pierre d'un rouge sombre.

Après la sécularisation du couvent, dites profanation, si vous voulez, pour parler plus vrai, et l'expulsion des religieuses par les armées républicaines, il se trouva un acquéreur qui établit là une filature de laine; puis, l'affaire ne marchant pas, deux filles de l'industriel, personnes instruites, intelligentes et estimées, y ouvrirent un pensionnat de jeunes personnes qui prospéra durant de longues années; mais, ayant changé de direction, cet établissement fut à son tour supprimé en 1833, et la nouvelle science médicale allemande s'en empara pour y installer un vaste établissement hydrothérapique. Le local est admirablement choisi, les cellules des nobles sanctimoniales donnent de nombreuses et élégantes chambres aux baigneurs, les vastes cloîtres offrent des promenoirs couverts pour les jours de pluie, et une longue et délicieuse vallée, traversée par un petit torrent et ombragée de beaux et grands arbres, forme un parc inappréciable.

Le couvent est bâti sur une colline dominant la ville et le Rhin; l'air excellent qu'on y respire, même en hiver, est un auxiliaire puissant à la vertu des piscines et des douches et à la science du docteur K..., disciple distingué de Priessnitz. Le passage de l'industrie, de l'enseignement et des nombreux étrangers qui, depuis trente ans, affluent ici pour y chercher la santé ou la distraction, a gâté beaucoup, vous le pensez bien, ce vieil et bel asile de la vie monastique: des badigeons indignement propres et frais, sauvagement jaunes ou pistache, sont venus couvrir les cloîtres, les larges corridors, les grands réfectoires à colonnes romanes. Il y avait là de belles et naïves fresques, qui sont mortes étouffées sous la chaux; en deux ou trois endroits, les restes en sont remarquables. Je passe chaque jour devant une Fuite en Egypte digne de fra Angelico, mais la croupe de l'âne et toute la robe de la Vierge avec ses beaux plis allemands sans doute, sont perdus sous le badigeon. La foi de nos jours est aussi venue visiter la foi des vieux âges, et l'un des murs des cloîtres a reçu de la pensée et du crayon du grand catholique Brentano, hôte d'un instant à Marienberg, une charmante esquisse de la Vierge à genoux recevant dans ses bras l'Enfant divin qui s'y jette dans un élan d'amour.

Quand le soir vient cependant et que l'ombre remplit les profondeurs du cloître, mieux encore entre onze heures et minuit, à l'heure où les morts reviennent, le couvent mort semble revivre. Alors la lampe qui brûle à la voûte au fond des nefs fait vaciller les objets avec sa flamme bleue; alors les tombes dressées grandissent et pâlisent, et, vues à la file, semblent des nonnes en suaire blanc; alors de petits cyprès, qui

percent çà et là l'herbe du préau, semblent des émanations des cercueils. Et j'aime à me promener seul dans les recoins sombres, et quelquefois j'ai peur, et j'aime et je goûte cette peur, et les objets se meuvent autour de moi, et des bruits se font près de moi, et des frôlements et des respirations.....

Hier au soir, cela prenait absolument l'aspect du décor si saisissant du troisième acte de *Robert* : la lune éclairait le préau, les arcades et les tombes; tout y était, jusqu'à ces lampes bleuâtres que vous connaissez et dont les flammes frémissent quand s'avance Bertram; je n'y pus résister :

Voici donc les débris.....

me pris-je à chanter en cherchant à imiter l'accent si étrange et si beau de Lavasseur,

Voici donc les débris du monastère antique  
Voué par Rosalie au culte du Seigneur, etc...

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre,  
M'entendez-vous ?

Pour une heure quittez.....

« Ne chantez donc pas cela, » me dit une voix qui me donna un frisson dans le dos. Je me retournai; c'était le docteur, qui me dit très sérieusement : « Ne chantez pas cela ici, elles sont là!... » et il me montrait le préau. Je sentis qu'il avait raison, et me tus en regrettant l'oubli momentané auquel je m'étais laissé entraîner. Les religieuses mortes dans ce couvent durant six siècles étaient là en effet, couchées sous la terre, et il n'était nullement convenable d'y chanter cette évocation de théâtre et de s'y laisser aller à une impression purement artistique et dépourvue de toute pensée de prière. J'en fus et en suis encore honteux.

« Venez prendre le thé chez moi, ajouta le bon docteur, vous y trouverez ces dames, que ma femme a dû inviter, et je vous montrerai quelque chose. »

Quand, après avoir fait jouer la grande serrure de cuivre gravée aux armes de l'abbesse (le docteur en occupe l'ancien appartement), nous entrâmes au salon de M<sup>me</sup> K..., le thé était déjà sur la table, la crème remplissait un petit broc de cristal de Bohême orné de ces guirlandes de perles et de pierreries à la mode de Vienne qui ont tant d'élégance et de goût; des confitures étaient servies dans des coupes qui ressemblaient à des glaçons taillés et avaient un aspect de fraîcheur appétissante. Une demi-heure se passa. Après le thé, le docteur dit quelques mots à sa

femme, qui parut ne se soumettre qu'avec répugnance à faire ce qu'il désirait. « Ach ! dit-elle, Rüdolf, ça me fait peur, et depuis que je sais cela, je n'ose plus sortir le soir dans cette grande maison ; tu sais bien que je n'aime pas ces histoires-là.

— Des histoires ! Madame, des histoires qui font peur, oh ! je vous en prie, dites-nous cela bien vite ; je vous promets d'avoir peur aussi, et à deux nous en aurons moins pour chacun. Ma femme et ma belle-mère unirent leurs instances aux miennes, et la bonne M<sup>me</sup> K... se soumit. Ketty et Gustave, les enfants du docteur, étaient couchés ; on ferma bien les portes pour que, de leurs petits lits, ils ne pussent rien entendre ; le docteur apporta un gros livre allemand, *Rheinische antiquarius*, qu'il ouvrit et plaça devant sa femme, et celle-ci commença à nous lire lentement, en la traduisant en français, l'histoire que voici :

Vers 1823, un pensionnat de jeunes filles était établi dans l'ancien couvent de Marienberg et fort bien dirigé par M<sup>lle</sup> N., deux personnes fort instruites, fort éclairées et jouissant de l'estime générale. On était au commencement de décembre, et l'ainée des deux sœurs avait coutume, pour satisfaire sa piété, d'aller chaque matin à la messe dite des *Rorate*, qui se célèbre avant le jour à l'église de Boppard. Un jour, elle se lève, sort du couvent et se dirige seule vers l'église. Tout est désert dans les rues. On est déjà sans doute à l'office, se dit-elle, et elle presse le pas ; elle approche, elle arrive ; les fenêtres de l'église ne sont cependant point éclairées et l'on n'y entend pas les chants habituels ; elle cherche à ouvrir la porte, la porte est fermée. Allons, dit-elle, je suis en avance, attendons un peu, l'on va venir. Elle s'agenouille au pied d'un grand christ qui sur la place est adossé à l'une des tours de l'église. Un quart d'heure se passe, pas un habitant ne paraît, la ville demeure silencieuse. Enfin un bruit lointain se fait entendre, des pas semblent s'approcher ; voilà que l'on vient à l'office, se dit M<sup>lle</sup> N. Je me serai trompée d'une demi-heure. Le bruit augmente, mais c'est comme le galop d'un cheval ; ce galop approche et semble arriver rapidement derrière elle. Elle a peur, se retourne, et au lieu d'un cheval échappé ou d'un cavalier, voit une religieuse voilée et toute noire s'approcher d'elle ; elle se lève, saisie d'effroi, et se réfugie dans l'ombre de grandes poutres appuyées à une maison voisine. La religieuse s'agenouille à la place qu'elle vient de quitter ; au même instant sonnent onze heures du soir... Onze heures du soir !... Je me serai levée après deux heures de sommeil, croyant être au matin. L'horloge vibrait encore, la noire nonne lève son voile, tourne lentement la tête de son côté et lui montre une figure hideuse, puis le fantôme se

relève et reprend en silence le chemin par lequel il est venu..... M<sup>lle</sup> N. n'est ni superstitieuse ni crédule. Quelqu'un aura voulu me faire peur et se rire de moi, se dit-elle; je vais prendre un sentier détourné pour ne pas rencontrer de nouveau ce fort mauvais plaisant. Elle retourne en effet à pas rapides à Marienberg. Arrivée près de la grille d'entrée, au-dessous d'un petit terre-plein circulaire qui domine le chemin, elle lève la tête : le spectre est là, immobile, qui la regarde avec sa même face horrible, des yeux affreux et pourtant l'immobilité de la mort... La plaisanterie, si c'en est une, est vraiment poussée trop loin. Une frayeur irrésistible s'empare de la pauvre fille, qui, sans croire pourtant encore à autre chose qu'à un mauvais tour, à je ne sais quelle gageüre de mauvais lieu, se met à courir et regagne en toute hâte sa chambre et son lit, où la fièvre la prend. Le jour venu, sa sœur, comme d'habitude, frappe à sa porte et entre. « Quelque mauvais sujet a sans doute juré de m'effrayer cette nuit, dit-elle : voici ce qui m'est arrivé. » Et elle raconte à sa sœur son étrange et terrible promenade. » Je ne l'ai point rêvé, voilà ma robe, mon manteau en désordre, que j'ai précipitamment jetés sur le plancher en rentrant. — Je ne crois point que vous ayez rêvé, lui répond sa sœur en devenant fort pâle, mais je ne crois pas davantage à une mauvaise plaisanterie. Ce que vous venez de me dire m'étonne grandement, mais ce que vous allez entendre va vous étonner encore plus. Je viens de recevoir dans ma chambre et de rassurer de mon mieux l'une de nos élèves (C. \*\*\*), toute tremblante encore d'un rêve qu'elle a eu cette nuit; or, ce rêve, c'est de point en point l'affreuse vision que vous venez de me raconter. Que dites-vous de cette coïncidence? Elle est singulière et me frappe beaucoup; comment l'expliquer?...

L'aumônier, prêtre âgé et sage, fut appelé; ayant tout écouté avec grande attention : « Il serait possible, dit-il, qu'il y eût là quelque chose de surnaturel : cet être mystérieux portait l'habit que nous savons avoir été celui des nonnes de Marienberg; cet être semblait malheureux; si vous voulez, je célébrerai quelques messes pour le repos et le soulagement de cette âme. » Il fut convenu que l'on ferait ainsi, et des messes furent dites. Cependant, quelques jours après cette terrible nuit, comme M<sup>lle</sup> N. faisait, à une heure avancée de la soirée, sa ronde de surveillance dans la maison, et comme elle traversait le cloître, cette même figure, noire, silencieuse et horrible, se montra encore à elle. Les messes furent continuées; mais la fièvre, qui avait saisi la pauvre demoiselle, ne la quitta plus. Elle vécut encore sept ans, allant en s'affaiblissant, et revoyant chaque année cette impitoyable apparition, qui semblait l'attirer

vers la tombe. Enfin, un jour, comme elle était fort émue et agitée, sa sœur lui dit : « Je parie que vous l'avez encore revue. — Oui, dit-elle, mais c'est fini, je m'en vais, et elle ne reviendra plus. » Quelques jours après, M<sup>lle</sup> N. mourait ; c'était en 1832.

M<sup>me</sup> K..... ferma le livre, respirant péniblement et comme oppressée. Nous étions aussi fort émus, car le ton de simple vérité avec lequel cette étrange histoire était écrite, avait quelque chose de très frappant. Le lieu où nous l'entendions, théâtre même de ces faits singuliers, portait aussi, vous en conviendrez, à en ressentir plus vivement l'impression. « Tu as voulu me faire relire cela, dit M<sup>me</sup> K..... à son mari ; me voilà pour quinze jours au moins à ne pas oser sortir le soir dans les corridors ; si tu me fais des choses comme cela, je prendrai cette malheureuse maison en grippe, et tu verras que je n'y pourrai plus vivre. » Le docteur riait ; mais sa femme n'en devenait que plus sérieuse.

« Allons, Madame K....., j'ai peur aussi, soyez tranquille, vous n'êtes pas seule.

— Oh ! vous voulez plaisanter, Monsieur Chiflet, mais moi je ne suis pas aussi heureuse que vous, et je meurs de peur. C'est que les messes de l'aumônier ne nous ont peut-être pas encore tout à fait débarrassés, ajouta-t-elle en s'efforçant de plaisanter, sans trop pouvoir y parvenir, et nous ne sommes pas bien sûrs que ces êtres suspects ne soient pas très près de nous, au moment où nous nous en doutons le moins. Tenez, Jacob, le vieux Jacob, votre doucheur, on ne le ferait pas passer pour tout au monde le soir par certain endroit du cloître.

— Pourquoi donc ? est-ce qu'il l'a vue ?

— Il dit que oui.

— Oh ! je veux le lui faire raconter.

— S'il vous en parle, c'est que vous êtes de ses amis ; car d'ordinaire il refuse de s'en expliquer, parce qu'il a peur qu'on se moque de lui.

— Oh ! je le lui ferai bien dire, je lui dirai que j'y crois... »

Le fait est que je n'y crois pas, mais que cependant, pourquoi ne l'avouerais-je pas, j'ai peur ; oui, j'ai peur, et je le vis dès le soir même. Ayant eu à traverser seul les cloîtres où une seule lampe brûlait encore, je me retournai une fois ou deux pour regarder derrière moi, et m'arrêtai pour écouter..... Il faudra que je fasse causer Jacob ; c'est un type, et ses confidences doivent bien avoir leur originalité.

V<sup>o</sup> CHIFLET.



# ÉLOGE FUNÈBRE DE M. SAUVAGE,

CURÉ DE VILLERSEXEL.

---

Le 13 janvier dernier, un prêtre d'une grande distinction, dont les longues souffrances avaient vivement préoccupé le clergé du diocèse de Besançon, M. Sauvage, curé de Villersexel, rendait le dernier soupir au milieu de son troupeau désolé. M. le curé de Lure, son ami, a prononcé le 31 janvier, dans l'église de Villersexel, un éloge funèbre de ce bon prêtre. Nous en détachons les fragments suivants, que nos lecteurs liront avec intérêt et édification, et qui font autant d'honneur à l'éloquence de celui qui les a écrits qu'aux vertus de celui qui les a inspirés.

« Pour remplir dignement ma tâche, j'aurais besoin de posséder moi-même le don de cette parole si vive et si pénétrante qui descendit tant de fois du haut de cette chaire dans le champ de vos âmes : il m'aurait fallu, en outre, plus de temps que votre douleur n'en a voulu laisser entre la mort et cette pieuse cérémonie, et moins d'émotion et de larmes que n'en contiennent en ce moment mon cœur et mes yeux. Mais, puisque l'amitié m'a demandé et que l'autorité m'a permis de jeter aujourd'hui ma faible parole au milieu de cette assemblée, réunie de nouveau dans ce temple du Seigneur pour honorer de ses pleurs et soulager par ses prières celui que la mort vient de ravir, laissez-moi croire que j'aurai rempli la meilleure partie de ma tâche si je confonds l'éloge de notre cher défunt dans l'éloge de son intelligence, de sa foi et de son dévouement.

» Telle sera, mes frères, la matière de ce discours funèbre, ou plutôt de cet entretien, que je consacre à la mémoire de votre cher et révérend père en Dieu, Joseph Sauvage, curé de Villersexel, chanoine honoraire des diocèses de Saint-Claude et de Reims.

» ... Parmi les dons divins, il en est un qui est particulièrement l'objet de notre ambition, parce qu'il nous rapproche davantage de Celui qui est



la raison et la sagesse éternelle : c'est le don d'intelligence. Aussi, quand l'Ecriture nous peint le juste orné des faveurs de Dieu, elle nous le représente comme *nourri du pain de l'intelligence et de la vie*. (Eccl., xv, 5.)

» Ce *pain* de la *vie* et de l'*intelligence*, ce *breuvage* de la véritable sagesse, Dieu l'avait donné avec abondance à votre regretté pasteur.

» Né à Vesoul, au mois d'avril 1840, et suffisamment préparé au foyer domestique pour commencer ses études de latinité, il les fit jusqu'en rhétorique exclusivement au collège de sa ville natale. Les succès qu'il y obtint dès le début, les couronnes que lui décerna plus d'une fois le jugement de ses maîtres, dans les distributions solennelles de prix, témoignent assez d'une intelligence dont le germe, si hâtivement fécond, faisait dès lors présager les fruits abondants qu'elle porterait un jour dans le jardin de l'Eglise de Dieu.

» Et, chose digne de remarque et de louange, c'est que la fleur de la piété venait ajouter son parfum aux modestes triomphes de notre jeune écolier, le prix de sagesse et de bonne conduite lui ayant été décerné plus d'une fois aussi par le suffrage des élèves, juges si éclairés et si impartiaux en cette matière.

» Cependant le désir d'embrasser l'état ecclésiastique germait dans le cœur de ce jeune collégien si intelligent et si pieux. Les collèges n'ayant pas pour but spécial de préparer leurs élèves à la carrière du sacerdoce, bien que plusieurs, et celui de Vesoul en particulier, lui aient fourni des sujets distingués, M. Sauvage vint au séminaire de Luxeuil faire sa rhétorique sous le prêtre éminent qui la professait alors, M. Guerrin, devenu plus tard vicaire général du diocèse, et aujourd'hui évêque de Langres.

» Sa rhétorique terminée, il fit ses études philosophiques dans l'annexe du séminaire de Besançon, fixée à cette époque au village d'Ecole, dans un des bâtiments des missionnaires du diocèse. Son professeur, actuellement membre de la société de Jésus et l'un des prédicateurs les plus accrédités de la compagnie (M. Ducreux), trouva en lui l'un de ses meilleurs élèves et lui voua dès lors une affection que trente années de séparation n'avaient pu affaiblir, comme on l'a vu récemment dans une touchante entrevue de l'ancien maître et de l'ancien disciple.

» Puis vint son cours de théologie. Durant ce cours, qui comptait alors plus de 300 élèves, sous deux maîtres célèbres dont l'un, réputé le plus savant théologien de l'Eglise de France, vit encore sous la pourpre romaine, et dont l'autre remplit aujourd'hui encore, dans notre grand séminaire, avec une distinction connue de tous, la double charge de supérieur

et de professeur de morale, M. Sauvage se distingua toujours par des réponses claires, faciles, tranchant du premier coup les difficultés les plus ardues. Aussi lorsque M<sup>re</sup> de Rohan, de si sainte et de si glorieuse mémoire, voulant introduire le cours des hautes études dans son séminaire, forma, dans ce but, une société de jeunes ecclésiastiques propres à réaliser son projet, l'éminent cardinal n'oublia pas de jeter les yeux sur M. Sauvage, qui ne fut ni un des moins ardents à poursuivre cette noble tâche, ni un des moins habiles à la remplir.

» Mais, mes frères, ai-je besoin d'insister davantage sur ce don d'intelligence dont Dieu avait couronné celui qui est l'objet de ce discours, quand vous-mêmes, durant son vicariat et les vingt-une années de son ministère pastoral au milieu de vous, vous avez pu apprécier tant de fois cette intelligence d'élite, que venaient rehausser les charmes d'une parole spirituelle, entraînant, et *vive comme un glaive à deux tranchants* ; quand vous avez vu qu'elle lui attirait les sympathies des hommes les plus marquants par leur position sociale ou par leurs talents, qu'elle lui faisait conférer par deux prélats, enfants de notre Franche-Comté, le titre de chanoine honoraire de Saint-Claude et de Reims ; que, un jour, l'éminent cardinal de ce dernier diocèse ne l'avait pas jugé indigne d'assister à un concile d'évêques tenu dans sa province, et que là cet enfant de son cœur justifia par la lumière et la netteté de la discussion l'honneur qu'on lui avait fait de le convier, bien qu'étranger au clergé rémois, à une si auguste assemblée ; quand, enfin, ce que vous ignorez peut-être, M<sup>re</sup> le cardinal Mathieu, si juste appréciateur des hommes, voulant l'élever sur un théâtre où ses talents seraient plus en relief, lui proposa de passer du vicariat de Villersexel à celui de sa métropole, honneur qu'il sut décliner dans sa modestie, pour aller occuper l'humble position de succursaliste de la paroisse de Corre, où il a laissé des souvenirs que le temps, qui détruit si promptement toute chose, n'a pu encore effacer ? »

Après avoir rendu hommage à la foi aussi humble qu'intrépide du curé de Villersexel, l'orateur a ajouté :

« Enfin, il est un troisième don qui vient de Dieu aussi, puisque tout don parfait descend de ce Père des lumières, une vertu qui embrasse toutes les autres, mais qui tend de jour en jour à disparaître du sein de notre société égoïste, où la foi aux inspirations généreuses s'en est allée, et où l'on croit à tout, excepté au désintéressement et au vrai sacrifice. C'est le dévouement, ou l'abandon de soi-même aux intérêts de ses frères. Le dévouement a toujours été la vertu dominante des grandes âmes. Pouvait-il ne pas être celle de votre pasteur, et ne pas mêler en lui son

éclat à l'auréole de cette intelligence élevée, et de cette foi vive et courageuse dont j'ai fait la matière des deux premières parties de cet éloge funèbre ?

» Ah ! mes frères, vous qui l'avez suivi, qui l'avez étudié pendant la longue période de son ministère pastoral parmi vous, c'est à vous à nous dire si son noble et généreux cœur s'est jamais refusé à tous les sacrifices dont il avait trouvé le secret dans cette parole de saint Paul : « Je » vous donnerai volontiers tout ce que je possède, et, par surcroît, je » me livrerai moi-même pour le bien de vos âmes. » (*II Cor.*, XII, 13.)

» Dévouement d'abord pour la décoration de la maison de Dieu, dont, comme le prophète royal, il *aimait la beauté*. Un orgue, la sonnerie de la tour renouvelée et augmentée, de superbes candélabres pour l'autel, une magnifique exposition pour le saint Sacrement, de très belles verrières aux fenêtres du sanctuaire, tous ces objets d'embellissement et plusieurs autres encore, s'élevant au prix énorme de près de 50,000 fr., sont une preuve assez marquante du soin que M. Sauvage avait de son église, de sa bonne tenue, de sa décence en tout ce qui peut concourir à la majesté du culte divin.

» Dévouement pour les enfants et les jeunes gens, qu'il entourait des soins les plus attentifs, pour les initier de bonne heure et solidement à la connaissance et à la crainte de Dieu, persuadé qu'il était que c'est là la portion choisie du troupeau, et que, bien cultivée, elle est le meilleur moyen de perpétuer les fruits de l'esprit chrétien dans les paroisses.

» Dévouement pour les pauvres, dont il comprenait si bien la dignité, dont il sut, dans certaines circonstances, épouser la cause et défendre les droits, au prix même de son propre repos, et pour qui sa générosité fut telle, que la mort l'a laissé avec un modeste pécule dont une portion encore a été léguée par lui pour des œuvres de bienfaisance, et que, pendant tout le cours de sa vie sacerdotale et pastorale, il trouva à peine le moyen de conserver les petites propriétés foncières qu'il possédait comme héritage de famille. (*M. Sauvage a légué par son testament : 1° à l'hôpital de Villersexel la plus grande partie de son linge ; 2° aux pauvres de sa paroisse 300 fr. ; 3° à l'église 200 fr. ; 4° à celle de Port-sur-Saône 200 fr.*)

» Dévouement pour les malades, qu'il visitait assidûment avec la bonté d'un père et la familiarité d'un ami.

» Ici, mes frères, pardonnez-moi de rappeler un souvenir pénible à vos cœurs de pères, d'époux et d'enfants, le souvenir de 1854. Le fléau que Dieu avait alors envoyé sur la terre comme le messenger et l'instrument de ses vengeances, vient visiter cette paroisse, comme il en visi-

tait beaucoup d'autres. Le nombre de ceux qu'il atteint est tel, que votre hospice en est comblé. Une profonde stupeur s'empare de toute la population : un silence de sépulcre se promène au milieu de vos rues désertes ; vos deux vicaires (MM. Cardot et Cagnon) tombent victimes de leur charité héroïque ; la femme de charge qui fait le gros service du presbytère tombe à son tour ; et, comme si ce n'étaient point assez de victimes dans sa propre maison, M. Sauvage apprend, dans le même moment, que sa mère vient de mourir elle-même, immolée par le terrible fléau. C'en était bien assez, certes, pour briser le courage de celui qui survivait à des ruines si déchirantes pour son cœur. Mais non : son énergie semble grandir de tous les coups qui l'atteignent. Demeuré seul sur ce champ de la mort pour administrer à ceux qui vont la subir les derniers secours de la religion, il offre à Dieu le sacrifice de sa vie, et, non moins courageux que saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, et que M<sup>re</sup> de Belzunce pendant celle de Marseille, il continue à porter au chevet de tous les pestiférés l'héroïsme de son dévouement.

» L'autre jour, en accompagnant au cimetière le cercueil de votre cher défunt, je lisais sur le monument élevé par votre piété reconnaissante à la mémoire de vos deux vicaires moissonnés par le choléra, cette inscription funéraire d'un à-propos si parfait : *Aux martyrs de la charité. Ah ! mes frères ! ce n'est plus seulement pour deux, mais pour trois, que parlera désormais ce monument que vous avez érigé à la gloire du dévouement sacerdotal ; car, si le martyr du pasteur ne reçut pas alors, comme celui de ses vicaires, par sa consommation, sa couronne dans le ciel, ce ne devait être que pour l'y recevoir plus brillante, dix ans plus tard, en se prolongeant, durant ce temps, dans un état d'épuisement physique et de peines morales qui ne devaient finir que par le tombeau.*

» Ainsi que la charité, dont il est le céleste écoulement, le dévouement ne connaît pas de limites. Aussi, outre l'affection que votre père en Dieu avait pour les enfants et les jeunes gens, pour les pauvres et les infirmes, il en avait encore une toute particulière pour les séminaristes de sa paroisse qui se destinaient à l'état ecclésiastique, pour ceux surtout qui en portaient déjà l'auguste caractère. Le témoignage d'amitié qu'il a donné à deux d'entre eux par son testament en est une preuve bien touchante. (*M. Sauvage a légué par moitié sa bibliothèque à M. Ducret, vicaire à Gy, et à M. Suter, vicaire à Corravillers, tous deux nés à Villersexel.*)

» Dévoué pour les ecclésiastiques de son canton, auxquels il ne refusait jamais les services qu'il avait la possibilité de leur rendre, il ne l'était

pas moins pour ses amis de séminaire. Fidèle aux devoirs de l'amitié, il s'imposait celui d'aller les voir à peu près chaque année, quelle que fût la distance qu'il eût à franchir, heureux de savourer ainsi avec eux ce parfum de l'union des cœurs qui est une si douce consolation au milieu des épreuves de la vie.

» Mais il est un dévouement que je ne puis pas passer sous silence, parce que c'est celui qui s'empara le plus fortement de son cœur et dont il voulut laisser un dernier témoignage en tête même de son testament. Je veux parler de son dévouement pour la sainte Eglise romaine, pour son chef visible.

» Aussi, qui pourrait dire le bonheur qu'il éprouva lorsque, en 1832, il partit pour Rome avec quelques-uns de ses amis, et que là, plus heureux que beaucoup d'autres qui meurent sans avoir vu les splendeurs de cette nouvelle Jérusalem, il put contempler de ses propres yeux ses vieilles basiliques, ses catacombes, son Colysée, tous ses monuments séculaires, et surtout son immortel pontife Pie IX, baiser pieusement les pieds et recevoir pour lui et sa paroisse la bénédiction de ce vieillard qui, abandonné en ce moment d'une partie de ses enfants, dépouillé violemment d'une partie de ses Etats, exposé à toutes les insultes des méchants, ébranle cependant le monde entier par sa parole.

» Il est donc vrai de dire que la vie pastorale de notre bien-aimé défunt a été une vie de dévouement et, parfois, de dévouement héroïque.

» Pourriez-vous en douter en présence de ces touchantes paroles échappées de ses lèvres mourantes au moment où il venait de recevoir pour la dernière fois Celui qui se dévoua lui-même tout entier pour le bien de l'humanité? « Je les ai toujours aimés comme un père aime » ses enfants, dit-il à son cher vicaire qui l'administrait; ma grande consolation aujourd'hui est d'avoir sacrifié ma santé, même ma vie, pour » mes paroissiens, afin de soutenir au milieu d'eux la cause de Dieu, la » cause de la vertu, et d'en faire des saints. » Puis, avec une candeur d'enfant et une confiance d'apôtre, il ajouta : « J'espère que mon cher » troupeau en aura quelque profit et que tout ne sera pas perdu. » Ces paroles, que je voudrais voir gravées sur son tombeau, vous disent, plus éloquemment que tout le reste, ce que fut pour vous son âme de prêtre et de pasteur.

» C'est cette noble âme, ce cœur si grand et si dévoué, que la mort est venue frapper. Tout en pensant que la santé de ce dévoué pasteur était gravement compromise, surtout depuis dix-huit mois, nous étions loin de croire à sa fin prochaine, et nous espérions encore pour lui une longue

suite d'années, peut-être malades, mais très utiles à la religion. Nos espérances ne devaient pas se réaliser. Atteint subitement d'une nouvelle crise de cette même maladie qui, l'an dernier, l'avait conduit à deux pas du tombeau, il reçut le saint viatique avec la piété d'un ange et la tranquillité du voyageur qui va partir pour sa véritable patrie, et répondit lui-même avec calme aux prières de l'Eglise.

» Enfin, le 13 janvier 1865, entre la neuvième et la dixième heure, il rendit son âme à son Créateur, laissant cette paroisse dans le deuil, ses amis dans la douleur, et allant, lui, recevoir dans le ciel la récompense d'une vie pleine devant Dieu et devant les hommes.

» Mes frères ! une riche lumière s'est éteinte au milieu de vous, un noble cœur est tombé, mais, j'ose le dire, ses fragments se sont conservés en vous, et vous prouverez, par votre docilité à suivre les exemples de vertu qu'il vous a donnés, qu'il ne s'est pas trompé en disant de vous à sa dernière heure, au souvenir de ses travaux et de son dévouement pour vous : « J'espère que mon cher troupeau en aura quelque profit et » que tout ne sera pas perdu. »

» Et vous, mes chers confrères dans le sacerdoce, soyons, à l'exemple de celui qui emporte si légitimement nos regrets, des hommes d'étude, de science et de vertu, des hommes de foi et de dévouement apostolique, et que le sillon de lumière qu'il a laissé au milieu de nous demeure comme cette voie de splendides clartés dont parle l'Ecriture, et qui s'élargit jusqu'au jour où elle trouve sa perfection dans le sein de Dieu.

» Et vous, frère bien-aimé, vous que nous pleurons tous, entendez notre dernier adieu !

» Vous avez été consumé en peu de temps, ô noble et cher ami, vous avez peu vécu, mais vous avez fourni une longue carrière. Puisse votre vie demeurer comme une gloire pour le clergé du diocèse de Besançon, un noble souvenir dans le cœur de vos chers paroissiens, un enseignement pour vos amis et tous ceux qui vous connaissent !

» P.-E. GUIRON. »



## LE PEINTRE DE LONDRES.

FABLE.

---

On peut vivre d'emprunt très agréablement  
(Le moyen réussit à maint fashionable) :  
Un écrivain anglais me prête cette fable,  
Prêt de pure obligeance et sans remboursement.

Si muse tourne en ridicule  
Un grand défaut, la vanité.  
Si peu de gens, en vérité,

En sont atteints chez nous ! je me fais un scrupule  
D'adresser en province, aussi bien qu'à Paris,  
Les satiriques traits qu'il lance à son pays :  
Laissons donc l'aventure où son auteur l'a mise,  
Sur les bords opulents que baigne la Tamise.

Un peintre, jeune encor et d'un rare talent,  
Dans Londres se montrait l'émule de Lawrence ;  
Prisés des connaisseurs, ses portraits cependant  
Péchaient, qui le croirait ? par trop de ressemblance.  
Son habile pinceau, plein de véracité,  
Charmait, par ses contours, par ses teintes fidèles,

Les plus parfaits de ses modèles :  
Mais, comme on le sait bien, les trésors de beauté  
Sont moins communs que ceux de la Californie ;  
L'artiste avait pu voir, ses tableaux terminés,  
Une figure, au plus, du succès réjouie,

Pour cent visages refrognés.

L'un, jaunâtre nabab, « de la rose vermeille  
» N'avait pas, disait-il, l'éclatante fraîcheur,  
» Mais du triste souci n'offrait pas la couleur ! »  
L'autre trouvait trop grand son nez ou son oreille.  
Celle-ci, l'œil ouvert à peine pour y voir,

Réclamait des yeux de gazelle ;  
Celle-là prétendait avoir  
Le sourire plus fin ou la taille plus belle.  
L'atelier fut désert, le peintre inoccupé.  
Dans son espoir, dans son orgueil trompé  
( Et des deux sont pourvus le peintre ou le poète ),  
Notre homme réfléchit , imagine , en sa tête ,  
Un moyen qu'il juge excellent  
Pour ramener enfin le public et... l'argent.  
Il ne s'entoure plus que de lis et de roses ;  
Les bustes les plus gracieux  
D'Apollon , de Vénus , sont toujours sous-ses yeux ;  
Il ne voit que leurs traits , ne connaît que leurs poses.  
Puis , peignait-il museaux de singe ou de guenon ,  
C'était toujours Vénus et toujours Apollon ;  
Et du teint de ses fleurs , qu'il outrepasse encore ,  
Son pinceau mensonger hardiment les décore.  
Du peintre ingénieux alors change le sort :  
Chez lui la foule accourt ; on doit se faire inscrire ;  
A ses nombreux travaux il ne peut plus suffire.....  
Par fausse modestie on contestait d'abord ;  
Mais ( telle est des flatteurs la puissance incroyable ) ,  
Bientôt convaincu , sans effort ,  
Avec le peintre aimé l'amour-propre d'accord  
Trouvait chaque portrait de tout point admirable.

C<sup>te</sup> DE NATTES.





# HISTOIRE DES PRINCIPALES FONDATIONS RELIGIEUSES

DU BAILLIAGE DE LA MONTAGNE EN BOURGOGNE,

Par M. MIGNARD, secrétaire de la commission archéologique de la Côte-d'Or. 1864;  
in-4°, 271 pages Paris, chez Aug. Aubry. Dijon, chez Lamarche.

Il est un art que la nécessité de lutter à la fois contre la profusion des livres et contre la paresse des lecteurs, a singulièrement fait avancer de nos jours : c'est l'art d'attirer l'attention sur un ouvrage par l'habile choix du titre, et de le glisser en quelque sorte dans toutes les mains par la commodité du format. Cette industrie d'une littérature aux abois, l'auteur du livre que nous signalons en a fièrement dédaigné les vulgaires ressources, et, non content de donner à sa publication un titre et un format tout scientifiques, il l'a en quelque sorte mise hors du courant de la librairie en réduisant à 120 le nombre total des exemplaires de son ouvrage. Et cependant sous ces apparences d'érudition austère et peu attractive se cache un récit qui ne manque ni d'intérêt, ni de variété, ni d'émotion, et qui se trouve précisément ménagé dans la mesure nécessaire pour faire supporter et même goûter aux gens du monde les trésors de nos monuments historiques ; de sorte qu'à l'encontre de ce qui arrive d'ordinaire, le modeste écrivain a donné en réalité beaucoup plus qu'il ne semble promettre. Un exemple devenu si rare exige qu'avant de faire connaître le livre nous fassions connaître un auteur qui se met si peu en peine lui-même de répandre son nom, et que nous rappelions tous les titres qu'il a déjà acquis à l'estime du monde savant avant de constater ceux qu'il vient d'acquérir encore. Il n'est pas d'ailleurs un étranger pour notre province, et l'académie de Besançon le compte depuis longtemps au nombre de ses correspondants.

Si nous écrivions à Dijon ou dans la Bourgogne, nous n'aurions pas besoin de parler de M. Mignard, parce que là tout le monde le connaît, l'aime et le vénère, comme une sorte d'incarnation de l'histoire de la

province. A Besançon, pour le peindre d'un seul trait et le faire apprécier à sa juste valeur, il nous suffira de dire que M. Mignard est le Ch. Weiss de la Côte-d'Or. C'est la même érudition passionnée, le même amour du pays, le même culte de ses monuments et de ses gloires, la même modestie, le même désintéressement, la même bienveillance, la même antipathie pour la réclame et autres procédés modernes. Aussi ces deux bénédictins venus trop tard ne pouvaient-ils manquer de se rechercher, de s'aimer, et sont-ils devenus d'intimes amis depuis bien des années. L'activité intellectuelle de M. Mignard s'est exercée, suivant les caprices de l'inspiration, sur les objets les plus divers : *Traité de morale chrétienne*; *Eclaircissements sur les pratiques occultes des Templiers*, et *Statistique de la milice de ces religieux armés*; *Esquisse des illustrations militaires bourguignonnes sous la république et l'empire*; *Description d'un temple d'Apollon à Essarois*; *Examen des fouilles de Landunum*; *Notices nombreuses dans l'Album du Châtillonnais*; *Résumé critique de la question du chant liturgique*; *Histoire des premiers temps féodaux en Bourgogne*; *Histoire et légende concernant le pays de la Montagne de Bourgogne*; publication du roman de Girart de Rossillon, chronique inédite du *xiv<sup>e</sup>* siècle; *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre*; publication des *Noëls inédits d'Aimé Piron avec glossaire*; *Eloge de Jean Frantin par l'examen de ses œuvres*. Mais, quelle que soit la variété de ces écrits, ils sont dus presque tous à une inspiration commune, ils ont presque tous le même but, celui de faire connaître et de faire aimer aux Bourguignons les annales de leur belle contrée. Né dans le pays de Châtillon, M. Mignard a pour cette partie montagneuse de la Côte-d'Or une prédilection qui se trahit d'une façon touchante dans ses écrits, et à laquelle nous devons même la publication nouvelle dont il nous reste à entretenir nos lecteurs.

L'histoire des principales fondations religieuses du bailliage de la Montagne en Bourgogne se compose de cinq monographies parfaitement distinctes, qui nous font connaître, depuis leur fondation jusqu'à la destruction révolutionnaire, les abbayes de Saint-Seine, d'Ogny et de Châtillon, la chartreuse de Lugny et le grand prieuré du Val des Choux. Quatre plans topographiques joints au texte sont destinés à l'éclaircir et à le compléter.

Tout en ouvrant le livre de M. Mignard, on y trouve un gage très précieux d'intérêt dans l'affection visible que l'auteur éprouve pour son sujet. Evidemment, il aime les moines, il aime les vieilles églises, il aime les gorges profondes et solitaires d'où s'élance la flèche d'un cou-

vent hospitalier, il aime les ruines, il aime ses vieux ducs, il aime ses compatriotes du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle presque autant que ceux du <sup>xix</sup><sup>e</sup>, dont il ne manque pas de renouer les liens de filiation toutes les fois que l'occasion s'en présente. On voit qu'il a visité souvent et avec une curiosité pleine de respectueuse tendresse les lieux qu'il décrit, les cloîtres tombés qu'il reconstruit savamment à l'aide des vieux titres. Il a même fait plus ; voulant pour mieux peindre la vie des chartreux de Lugny et des trappistes du Val des Choux, s'en donner le spectacle, et ne trouvant plus rien dans leurs cellules abandonnées qui pût lui en rappeler quelque ombre, il est allé résolument s'enfermer tour à tour à la grande chartreuse de Grenoble, à la chartreuse de Bosserville, près de Nancy, et jusque dans notre abbaye des trappistes de la Grâce-Dieu.

Mais, quelles que soient les sympathies de M. Mignard pour les institutions ou les personnes, il aime par dessus tout la vérité et ne la cache jamais. Il dit le bien comme le mal, sans aucun scrupule et en véritable historien, donnant ainsi à ses éloges un prix que n'auront jamais ni d'aveugles apologies ni cette pieuse industrie qui supprime la moitié de l'histoire pour la rendre plus édifiante. C'est qu'en vérité elle n'a pas toujours été également glorieuse, la longue et vénérable carrière des ordres religieux ; elle a eu, comme tout ce qui touche à la terre, ses alternatives d'ombre et de lumière, de chaleur et de refroidissement. Malheureusement l'époque de la décadence étant la plus rapprochée de nous et celle qui a fait le plus de bruit, nous la connaissons beaucoup mieux que l'âge héroïque de ces grandes institutions. Cet âge d'or des saints et des docteurs a cependant duré plusieurs siècles, écoulés au milieu des grandes vertus cachées, au milieu de travaux gigantesques qu'on s'occupait plus de multiplier que d'enregistrer et glorifier dans des rapports et des statistiques, comme nous le faisons pour la moindre de nos bagatelles. On ne sait pas tout ce qu'il en a coûté d'études arides et immenses aux Montalembert, aux Ozanam, pour restituer à l'histoire ces siècles trop longtemps inconnus ou méconnus, tant de services silencieux rendus à l'humanité contre la barbarie, ces grandes physionomies d'évêques, de fondateurs, de solitaires, de seigneurs pénitents, de saintes femmes ensevelies dans l'ombre de leur humilité chrétienne. Une pareille difficulté ne peut se comparer qu'à celle qu'on trouvera un jour à découvrir les traces de la véritable grandeur et des véritables services au milieu du déluge de mensonges imprimés, d'éloges hyperboliques et d'apothéoses banales ou vénales prodiguées par notre époque à tout ce qui les mérite le moins. Les quelques

pages charmantes et attendries que M. Mignard a consacrées aux premiers cénobites des monastères du Châtillonnais, font regretter que cette partie n'occupe pas une plus large place dans ses rapides esquisses, et qu'il faille passer si vite à l'époque des contrats, des contestations et des procès. Du reste, à l'égard de ces procès, il convient encore d'observer que, s'ils occupent, au gré du lecteur, beaucoup trop de place dans l'histoire de toutes nos abbayes, telle qu'on la fait aujourd'hui, cela tient beaucoup moins à l'esprit contentieux des moines qu'à deux autres causes bien différentes. D'abord, la cupidité et la force se sont toujours attaquées de préférence à des biens qui n'ont pour se défendre que la faiblesse et la prière, et on peut avoir une idée de la multiplicité et de la violence des assauts que les couvents eurent à subir pour défendre les dons de la charité contre les passions brutales du moyen âge, quand nous voyons, à une époque qui se flatte d'inaugurer le triomphe définitif de la justice sur la force, les publicistes les plus autorisés proclamer comme un axiome de droit la faculté pour les gouvernements de s'emparer quand et comme il leur plaît, de tous les biens consacrés à Dieu : maxime sauvage et impie que le nombre croissant des applications ne fait que rendre plus haïssable au lieu de l'élever à la dignité d'un principe, et qui tendrait à nous faire descendre au-dessous de la société païenne, plus respectueuse pour les dons faits à ses faux dieux.

La seconde raison pour laquelle les procès comme les actes de donation et les dénombrements de cens ou de fermages jouent un si grand rôle dans nos monographies religieuses, c'est que les titres de propriété et les dossiers de procédure, n'étant pas inutiles aux acquéreurs de biens nationaux pour constater l'origine ou les limites de leurs nouveaux domaines, ont été généralement conservés par la révolution, et composent à peu près les uniques débris des archives conventuelles échappés aux bûchers de 93. Les pièces de cette nature restant presque les seules offertes aujourd'hui aux études de nos historiens, il s'ensuit quelquefois que leurs récits ressemblent trop à des répertoires de notaires ou à des mémoires de procureurs, et tendent innocemment à faire penser que les moines étaient surtout occupés de se faire donner des biens et de les conserver. M. Mignard, appréciateur plus juste et plus soucieux de ce qui pouvait intéresser le public auquel il voulait faire les honneurs des monastères de son pays, a su éviter à la fois cette source d'ennui et cet écueil où tant d'autres ont échoué. Les chartes de donation n'entrent guère dans son récit que lorsque l'importance des donateurs ou les formes pittoresques et instructives du vieux langage le demandent réellement.

Les procès les plus longs et les plus compliqués sont généralement analysés en quelques mots, de sorte que cette période ingrate des acquisitions, des transactions, des concessions, des réclamations, des échanges, passé rapidement sous sa plume, et l'on arrive sans lassitude à la période, si agitée mais si intéressante, de la Ligue et des guerres de religion. Il y a certainement dans le petit tableau que l'auteur a tracé des monastères châtillonnais au *xvi<sup>e</sup>* siècle des traits curieux et inconnus jusqu'à ce jour, qui devront désormais trouver leur place dans le grand tableau de l'histoire générale et compléter la physionomie du temps.

M. Mignard, en véritable ami des moines, déplore amèrement et peint en traits vigoureux, sans être trop chargés, le déplorable régime des abbés commendataires qui, malgré les efforts du saint-siège, vint accélérer la ruine morale et matérielle des monastères en confiant leur direction à des abbés de cour, quelquefois même à des laïques qui n'avaient d'autre souci que d'en accaparer les revenus, trop heureux même quand ils n'en scandalisaient pas les cloîtres par le désordre de leur vie. Mais au sein même des plus grands abus, M. Mignard sait toujours découvrir quelque figure honnête et sympathique pour la mettre en lumière et la faire aimer, comme celle de ce prince Armand de Bourbon-Conti, nommé à l'âge de sept ans abbé de Cluny, de Molesmes, de Saint-Léonard et de Saint-Seine, qui abandonna bénévolement la cour pour aller s'enfouir dans la solitude à l'âge des plaisirs, prit son rôle de supérieur au sérieux et réforma trois des monastères confiés à ses soins ; puis, rendu à la liberté de sa vocation par la mort de son père, dont la seule volonté l'avait jeté dans la cléricature, rentra dans le monde avant d'être engagé dans les ordres, se laissa entraîner dans les entreprises de la Fronde, fut pris au piège par Mazarin, obtint sa liberté à la condition d'épouser, lui prince du sang, la petite Martinozzi, nièce du cardinal, charmante heureusement, et vécut en bon mari et en chrétien exemplaire, pendant que l'habile Italien se nommait lui-même à son abbaye de Saint-Seine, sans doute pour s'indemniser d'une partie des frais de noces. Mais c'est dans le livre de M. Mignard qu'il faudrait, pour en goûter tout le charme, lire cette gracieuse esquisse et tant d'autres ; les unes touchantes, les autres comiques, mais toutes curieuses et bien choisies, qui se glissent discrètement dans le cours de l'ouvrage et animent à chaque instant le récit.

Tout en entrant dans l'abbaye des bénédictins de Saint-Seine, nous admirons d'abord les suaves figures du saint qui lui a donné son nom et de saint Benoît d'Aniane, c'est-à-dire la noblesse et la science unies à tout ce que la vertu a de plus éthéré et de plus sublime ; puis, quelques

pages plus loin, c'est-à-dire quelques siècles après, le tableau change complètement, et nous ne voyons pas sans quelque surprise briller parmi les dignités les plus considérables et les plus considérées de l'illustre abbaye, celle de *cuisinier*. Avec le seigneur abbé, devenu baron de Saint-Seine, il n'est pas de personnage plus important dans le monastère ni même dans toute la contrée, que le cuisinier des moines. Les gentilshommes du voisinage briguent à l'envi cet office, resté accessible aux laïques; ils se glorifient jusque sur leurs tombes d'en avoir été revêtus, et le prince de Conti lui-même finira par le joindre, en sa personne, à la dignité abbatiale, afin de l'éteindre à jamais. Il faut ajouter, pour l'intelligence des choses, que les fonctions de ces singuliers *cuisiniers* consistaient plutôt à gérer lucrativement les biens destinés à l'entretien des moines qu'à tenir en main les poêles et les marmites; mais cette désignation naïve n'en reste pas moins une particularité piquante, surtout pour un temps comme le nôtre, où Messieurs les marmitons eux-mêmes permettent à peine qu'on les traite de cuisiniers. A Saint-Seine nous trouvons encore le souvenir d'un grand prélat qui appartient à notre province, Guillaume de Vienne, qui fut l'un des principaux bienfaiteurs du monastère et l'un de ses plus illustres abbés. Il est peu de pages plus saisissantes et plus douloureuses pour un ami des arts que celles où M. Mignard, après avoir amoureusement décrit dans tous ses détails l'admirable mausolée gothique élevé par les soins de Guillaume de Vienne dans le style le plus fleuri du *xiv<sup>e</sup>* siècle, ajoute que ce chef-d'œuvre de sculpture avait éprouvé pendant la Terreur des mutilations très regrettables, mais qu'il était cependant resté susceptible d'une restauration complète et même facile à l'aide de tout ce qui restait, lorsque, de nos jours, l'inintelligence malheureuse d'un curé a tout fait tomber sous le marteau pour donner place à une misérable armoire. Mais la fin de l'abbaye de Saint-Seine, après douze siècles d'existence, n'est-elle pas encore plus attristante pour le chrétien? Et, en voyant cette grande et pieuse institution passer par les mains souillées de l'abbé de Choisy, puis s'éteindre, en 1790, dans celles de l'abbé de Luzine, lecteur du duc de Bourbon, prêtre du même goût, qui, en partant pour l'émigration, laissait son palais abbatial décoré surtout d'images de Vénus, n'est-on pas tenté de s'écrier : Quel commencement et quelle fin!

Si l'abbaye des chanoines réguliers d'Ogny n'offre rien qui mérite de nous arrêter, il n'en est pas de même de celle de Notre-Dame de Châtillon. Son premier fondateur, Bruno, évêque de Langres, fils du comte de Reims, et beau-frère d'Othe Guillaume, notre premier comte de Bour-

gogne, se présente d'abord à nous comme un des personnages les plus saints, les plus éclairés et les plus bienfaisants. « J'éprouve, dit M. Mignard, une douce émotion en consacrant les premières lignes de mon récit à la mémoire d'un prélat aux bienfaits duquel ma ville natale doit la fondation de ses écoles, où fut élevé saint Bernard, et celle d'une jolie église romane encore debout, dédiée à Notre-Dame. »

Bruno avait institué un simple collège de chanoines séculiers ; saint Bernard, petit-fils du comte de Châtillon, déterminait ces chanoines, dont plusieurs avaient été ses maîtres, à adopter le régime claustral pour mieux garantir leur ferveur. Une charmante légende se rattache au séjour de saint Bernard à Châtillon et à l'antique oratoire de Sainte-Marie, où il aimait à prier devant une vieille image de la Vierge, noircie par les siècles. « Par un miracle inouï, dit un diplôme du xiv<sup>e</sup> siècle, la Vierge noire assise dans sa chaise, voyant un jour, au pied de son autel, le saint abbé de Clairvaux plongé dans l'extase, lui présenta tout à coup son Fils en prononçant ces paroles : « *Bernard, prends mon Fils, le sauveur du monde entier ;* » puis elle révéla au saint abbé tout le mystère de la Passion, et comme si elle eût allaité l'Enfant divin, elle fit jaillir trois gouttes de son lait sur les lèvres de saint Bernard, lequel en actions de grâces de cette faveur ineffable, improvisa l'hymne *Salve, Regina*. »

M. Mignard nous montre les chanoines de Châtillon luttant avec une fermeté respectueuse contre le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui voulait leur imposer pour abbé son neveu, Jacques de Portugal, et la mort du jeune prince tranchant la question au moment où le bon duc, qui paraît avoir oublié trop souvent son titre historique, faisait méchamment saisir l'abbaye. Mais les siècles suivants ménageaient aux pieux chanoines de bien plus dures épreuves. Un autre bon prince, le roi Henri IV, se trouvant sans le sou pour payer les complaisances de la belle Corizande, comtesse de Guiche, etc., imagina d'en faire l'abbesse des clercs réguliers de Notre-Dame de Châtillon, ou, pour mieux dire, de les dépouiller de leurs revenus au profit de cette drôlesse, qui en jouit effectivement plusieurs années.

On aime, en détournant les yeux de ce triste spectacle, beaucoup trop commun dans les annales de la royauté, à rencontrer quelque honnête figure, comme celle de ce simple infirmier nommé Claude Esprit, qui, sous le règne de Louis XIII, prit un jour devant Dieu l'engagement de réformer l'abbaye et y parvint en dépit de l'abbé et des chanoines, après avoir été battu et emprisonné par eux. On sait gré à M. Mignard d'avoir un peu ralenti sa marche rapide pour tracer avec plus de détail ce petit ta-

bleau, dont la vue fait du bien, et de nous avoir conservé les noms des humbles auxiliaires du réformateur, Nicolas d'Aspremont, sacristain du monastère de Flavigny, et le P. d'Attichy, jésuite. Mais bientôt la terrible plaie de la commende reparait dans toute sa laideur avec l'abbé de Boisrobert, ce causeur de profession dont le cardinal de Richelieu avait fait un dignitaire ecclésiastique et un académicien, parce qu'il espionnait pour lui les salons et la reine et lui en faisait les rapports les plus divertissants. Cet abbé trouva le moyen de faire éloigner de Châtillon le courageux Claude Esprit, qui le gênait ; mais il eut beau faire, l'esprit du réformateur ne quitta plus le monastère, qui offrait encore au moment de la révolution l'heureux spectacle de la science et de la vertu réunies.

La fondation de la chartreuse de Lugny nous ramène aux temps héroïques et à l'âge des saints. C'est à Gauthier, fils du duc de Bourgogne Hugues II, que l'on doit cette pieuse institution. Non content d'avoir, pour le salut de son âme, ouvert cet asile à la prière et aux austérités, il vint lui-même y finir ses jours sous l'habit de saint Bruno, après avoir quitté le siège épiscopal de Langres. A l'aide d'obscurs manuscrits, M. Mignard est parvenu à nous donner de cette grande figure, restée jusqu'ici complètement dans l'ombre, un beau et noble portrait, qui plaira également aux amis de la religion et de l'histoire. Les chartreux de Lugny eurent particulièrement à souffrir des guerres de religion. Le récit qu'ils en ont laissé est vraiment navrant et donne la plus triste idée de l'indiscipline des troupes à cette époque. La révolution elle-même offre peu de scènes de dévastation, de profanation et de violence plus odieuses. Pendant que les religieux étaient en prières, 400 Allemands ou Reitres, au service du roi Charles IX et sous la conduite du comte de Chambord, rompirent les portes du monastère, envahirent l'église, y prirent tous les vases sacrés après avoir profané les saintes hosties, dépouillèrent tous les religieux, fouillèrent toutes les parties de la maison, enlevèrent l'argent, le bétail, les denrées, les vêtements et ustensiles qu'ils trouvèrent, ne laissant que les quatre murs, et traînèrent avec eux le prieur enchaîné, en déclarant qu'ils ne lui rendraient la liberté que moyennant mille écus de rançon. Après un sac pareil, les brigands eux-mêmes reconnurent l'impossibilité de réunir une si forte somme, et leurs exigences descendirent par degrés jusqu'à cinquante écus, que le malheureux prieur trouva heureusement à emprunter d'un seigneur voisin. Quelque temps après, le frère du roi, le futur Henri III, étant venu passer lui-même quinze jours à Châtillon, la chartreuse de Lugny fut transformée en écurie pour les 200 chevaux qui le suivaient. Un tas de ser-



viteurs, les plus dissolus qu'on saurait dire, dit le vieux moine, étaient attachés à leur service. Après avoir dissipé les provisions du monastère par passe-temps, ils brisèrent toutes les verrières de l'église, toutes les portes et fenêtres de la maison, rompirent les chaussées des étangs et coupèrent les arbres fruitiers, etc. Décidément, ces temps-là n'étaient pas heureux. Plus tard, la pauvreté des chartreux les mit à l'abri des dangers, plus grands encore, de la commende et du relâchement. M. Mignard nous les montre au milieu de leur vie calme et régulière, se créant une solitude au sein de la solitude même, en restant confinés toute la semaine dans leurs cellules particulières pour ne se réunir à la même table que les dimanches et jours de fête, ayant chacun leur petit jardin à cultiver, leurs outils de tourneur, de relieur, etc., leur petite bibliothèque, et tout près de là, le modeste cimetière où allaient tour à tour disparaître sous l'herbe les dernières traces de leur passage sur la terre. Un des personnages les plus intéressants, dit M. Mignard, parmi ceux qui vivaient au déclin de la chartreuse, c'était dom Lecerf, vicaire et chef du cloître. Il avait été élevé avec Louis XVI et pouvait aspirer à une haute position dans le monde ; mais par humilité, par vocation, il avait préféré la solitude. Quand, au milieu du fracas de la révolution, vint le moment de chanter la dernière messe à Lugny, avec toute la solennité des grands jours, l'émotion fut si vive parmi les religieux, que le cœur manquait à tous ; le prieur suppliait tour à tour, mais en vain, chaque religieux. Leurs sanglots les étouffaient, et aucun ne se sentait la force de chanter. Dom Lecerf seul eut ce courage à l'heure suprême, et ce fut sa voix qui frappa la dernière les voûtes de ce temple sanctifié par plus de six cents ans de prière. On peut juger par un seul trait de l'entraînement des pauvres religieux vers l'asile où un libre dévouement les avait conduits. A peine l'orage révolutionnaire était-il apaisé que dom Ravenet, ancien coadjuteur, vint supplier le nouveau propriétaire de l'abbaye de lui rendre sa cellule. Il s'y installa, y vécut quelques années de son ancienne vie cénobitique, et y mourut. Une pauvre servante dévouée allait avec une hotte recueillir dans les villages voisins ce que les bonnes âmes lui offraient pour soutenir les jours du vieux moine, et elle offrait en retour le tribut de ses messes et de ses prières. Le frère Claude, dernier cuisinier des chartreux, retiré à Recey, figure comme témoin dans l'acte de naissance du P. Lacordaire. En parcourant avec M. Mignard l'ancienne chapelle de la chartreuse de Lugny, nous y remarquons le tombeau d'un Franc-Comtois, frère Jean de Gouhenans, chevalier, qui avait pris l'habit de saint Bruno dans cette solitude au commencement du xv<sup>e</sup> siècle.

Le grand prieuré des trappistes du Val des Choux était une colonie de Lugny, fondée au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle par Eudes III, duc de Bourgogne, sous la direction du moine Guido ou Vido. On y adopta une règle à part, que l'historien reproduit à peu près en entier et qui est d'une grande beauté. On y trouve à la fois toute la haute philosophie, tout le parfum poétique et toute la grâce naïve de l'antiquité chrétienne. Si quelque chose d'approchant avait pu nous arriver des écoles philosophiques d'Athènes et de Rome ou des pagodes de l'Inde, nos savants ne tariraient pas d'éloges et feraient des cours entiers sur la haute portée, la sublimité, la profondeur de ce qui ne vaut même plus la peine d'être lu dès qu'il ne s'agit que d'une œuvre de moines.

Au nombre des bienfaiteurs du Val des Choux, on remarque avec plaisir le nom de l'excellent sire de Joinville, l'ami de saint Louis, et on aime à refrouver sa bonne vieille prose enchâssée dans le récit de M. Mignard. L'histoire de ce prieuré nous offre un grand exemple de la durée des procès. Les chevaliers de Malte, héritiers des templiers, en soutinrent un contre les cénobites, qui ne dura pas moins de 381 ans et ne finit qu'en 1760, presque au moment où la révolution allait mettre d'accord les deux parties en les dépouillant l'une et l'autre. Les chevaliers qui couraient si loin chercher les occasions d'exercer leur charité, en avaient tout à côté d'eux une bien belle, qu'ils ne surent pas voir ; il est vrai qu'on aurait pu en dire autant du détachement professé par les moines ; mais il faut ajouter, à leur décharge, qu'ils avaient pour eux la justice, les décisions des tribunaux et leur pauvreté.

Les moines du Val des Choux ayant adopté une règle spéciale, approuvée par Innocent III, formèrent un ordre à part qui eut ses colonies et jusqu'à douze succursales. Parmi les grands prieurs on distingue Pierre de Châteaouvillain, personnage devenu légendaire, qui défendit vaillamment ses religieux contre les Anglais et les Navarrais au temps de la grande jacquerie. Ses mains, suivant les récits populaires, étaient restées tachées du sang des ennemis qu'il avait immolés, et il ne manquait jamais, pendant la veillée de Noël, de venir s'agenouiller devant une fontaine que l'on montre encore, pour s'y laver les mains et faire disparaître ces lugubres taches. Plusieurs siècles après, nous rencontrons à peu de distance l'un de l'autre, comme grands prieurs, Jean Frémyot, oncle de sainte Chantal, et deux Rabutin, cousins de son mari. Les prieurs du Val des Choux étaient, de droit, membres des Etats de Bourgogne. Quant aux Etats généraux, ils n'y étaient appelés que par l'élection. Le billet suivant, adressé le 30 janvier 1649, par le prince de Condé, gou-

verneur de la Bourgogne, au lieutenant du bailliage de Châtillon, prouve qu'en fait d'élections et de candidatures on n'a pas tant inventé de nos jours qu'on paraît le croire. Ainsi s'exprimait l'illustre prédécesseur de nos préfets :

« Liste de ceux que je desire être deputez du bailliage de Chastillon pour assister aux états généraux convocqués par le roy en la ville d'Orléans, et lesquelz je prie messieurs des trois ordres dudit bailliage de vouloir eslire, tant par la considération particulière de leur mérite que par celle de la prière que je leurs en faictz.

» Pour l'Eglise : M. le grand prieur du Val des Choux (dom Guy de Rabutin). Pour la noblesse : M. d'Ampilly. Pour le tiers-état : M. le Foul, lieutenant général, et M. Singet, avocat du roy. »

La congrégation du Val des Choux éprouva dès le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle les funestes effets de l'isolement. Petite et faible, elle défendait mal son modeste patrimoine contre les puissants compétiteurs qui l'environnaient; enfermée dans une contrée peu étendue, où la foi avait reçu bien des atteintes, elle ne pourvoyait plus qu'avec peine à son recrutement. Les religieux du Val, réunis aux délégués des prieurés secondaires, se décidèrent d'un commun accord à fondre leur congrégation dans celle des trappistes de Sept-Fonts, qui s'était maintenue dans l'état le plus florissant. La réunion fut approuvée par l'Eglise et l'Etat, et consommée en 1764. Au nombre des vingt-trois religieux qui furent envoyés pour rendre la vie au monastère du Val, nous n'avons pas remarqué sans intérêt le nom franc-comtois de dom Eugène Huvelin, de cet apôtre intrépide de la pénitence, que ni l'âge et l'exil ne purent lasser, et qui au premier moment propice, sous la Restauration, s'empressa d'établir au milieu de nous, dans l'antique abbaye de Bellevaux, près des bords de l'Ognon, une colonie de trappistes que l'orage de 1830 dispersa trop vite.

Un souvenir aussi touchant qu'honorable se rattache aux dernières années du Val des Choux. Un prince, petit-fils adultérin de Louis XIV, le duc de Penthièvre, qui rachetait la tache de son origine par les plus rares vertus, et dont le nom, devenu synonyme de la bienfaisance, se fit respecter de la Terreur elle-même, ne manquait pas de venir chaque année passer un mois entier dans le recueillement et la retraite au milieu des moines du Val, pour y retremper son âme.

C'est sur ce beau et touchant tableau, si différent de ceux que présentait généralement alors une société toute livrée aux débordements du plaisir, si différent aussi de ceux que la révolution allait offrir dans le débordement des vengeances, que M. Mignard clôt son livre, en demandant

pour les moines justice dans le passé au nom de l'histoire, accueil favorable et protection dans l'avenir, au nom de la vertu, pour laquelle notre atmosphère ne lui semble pas parfaitement saine, et pour laquelle un peu du régime du duc de Penthièvre ne serait pas de trop à son gré.

Grâce à l'intérêt que l'aimable érudit a su répandre d'un bout à l'autre de son livre, tantôt par un portrait, tantôt par une anecdote, tantôt par une réflexion pleine de bon sens et de franchise, le lecteur le plus frivole paiera lui-même sans se plaindre l'inévitable tribut dû à la pure science paléographique, j'allais dire ennuyeuse, et, après avoir parcouru toutes les pages sans fatigue, il n'arrivera pas à la dernière sans regret. Il aura certainement trouvé en chemin quelques traits charmants qui l'aurent intéressé et qu'il retiendra, tandis qu'on n'en peut pas dire autant de ces monographies froides et inanimées qui, avec leur stérile catalogue d'abbés, de chartes et de redevances, ne nous restituent nos grandes institutions monastiques qu'à l'état de squelettes et de pièces paléontologiques, et ne nous les font pas plus connaître qu'elles n'attirent nos pas vers leurs débris. Notre savant Bourguignon, au contraire, nous a dépeint avec tant d'amour les pittoresques paysages, les gorges, les cirques de verdure qui servent de cadres à ses chers monastères, il nous a tellement familiarisés avec les détails de leurs plans, nous a ouvert tant de cellules, nous a fait faire connaissance avec tant de frères petits ou grands, a arrêté nos pas sur tant de tombes, nos regards sur tant de rinçeaux, de tympan, d'écussons et autres joyaux gothiques; il nous a si doucement émus par le récit de ce que les habitants de ces paisibles retraites ont eu à souffrir, qu'il les a vraiment ressuscités pour nous. Nous connaissons ses monastères et les voyons comme si l'office claustral y résonnait encore, et le vif désir qu'il nous donne de les visiter ressemble plutôt au désir d'y retourner pour y retrouver de vieilles connaissances, qu'à celui d'y aller pour la première fois. Si je ne me trompe, cette impression du lecteur prouve que M. Mignard a parfaitement rempli son but, et rendu, autant qu'un historien peut le faire, la vie aux institutions de son pays. Il a obtenu encore un autre résultat, que sa modestie ne cherchait pas sans doute : c'est de faire aimer en lui, par plus d'une personne qui n'avait pas l'honneur de le connaître, l'alliance visible d'une âme droite, d'une érudition étendue et scrupuleuse, d'un cœur plein de patriotisme et d'un esprit dont les années ont respecté toute la fraîcheur.

JULES SAUZAY.

## CHRONIQUE.

---

25 mars.

Nous extrayons d'une lettre adressée à la famille Arnoux, du Mémont, par M<sup>r</sup> Guillemain, vicaire apostolique en Chine, les touchants détails qui suivent, sur la mort prématurée d'un jeune missionnaire, originaire du Doubs :

« J'ai aujourd'hui une triste nouvelle à vous annoncer, et c'est les larmes aux yeux que je m'acquitte de ce pénible devoir. Notre cher et digne abbé Arnoux, notre bon missionnaire, mon ami, n'est plus : il a rendu sa belle âme à Dieu, vendredi 25 novembre, à onze heures du matin, répondant à la quatrième du matin en France. Toujours au milieu de ses pauvres sauvages du Laos, épuisé de peines et de fatigues, il était venu à Hong-Kong pour y refaire sa santé délabrée, et je m'étais empressé, au nom de notre ancienne amitié, de l'inviter à venir passer quelques jours avec moi à Canton : il me répondit par la lettre la plus gracieuse, m'annonçant que dès qu'il serait un peu mieux, il se mettrait en route pour nos parages.

» Quelques jours après, je recevais une lettre de notre cher procureur, qui me faisait savoir qu'il allait plus mal, et que le médecin commençait à avoir des craintes sérieuses sur l'issue de sa maladie : son mal, en effet, qui, jusqu'alors n'était qu'une grande faiblesse ou plutôt un épuisement produit par les longues privations et la fièvre des bois, s'était changé en fièvre typhoïde, presque toujours mortelle dans ces pays tropicaux. A cette nouvelle, je quittai promptement Canton pour venir le voir à Hong-Kong : c'était le mercredi 23 ; je le trouvai dans le plus grand abattement et privé de toute connaissance ; le jeudi 24, à trois heures de l'après-midi, il revint un moment à lui, et, profitant de cet instant, je lui demandai s'il me connaissait : il me répondit par ces paroles, les dernières qu'il prononça : Oui ; Monseigneur se porte-t-il bien ? et en même temps ses yeux se remplirent de larmes, dernier et précieux

témoignage d'amitié que je recevais de sa part, après seize ans de séparation. Il m'avait accompagné au chemin de fer lorsque, seize ans auparavant, je quittais Paris pour venir en Chine; je venais, à mon tour, l'accompagner et l'aider au moment de son départ pour le grand voyage de l'éternité. Je passai une partie de la nuit auprès de lui; le lendemain, vendredi, à dix heures, voyant qu'il s'affaissait de plus en plus, nous nous sommes réunis pour réciter ensemble les prières des agonisants; je lui ai donné une dernière absolution; et quelques instants après, calme, serein, sans aucune agitation, il a quitté ce monde pour aller se reposer dans le sein de Dieu, qu'il avait si bien servi pendant ses seize années de missions.

» Les obsèques ont eu lieu hier, samedi, à huit heures du matin. J'ai chanté la grand'messe, à laquelle assistaient tous les missionnaires de la localité, nos consuls de Hong-Kong et de Canton, grand nombre de chrétiens chinois; puis, après l'absoute, nous l'avons accompagné au cimetière, où il repose parmi les nombreux confrères qui ont leurs tombes en ce lieu, mais dont les âmes bienheureuses sont allées déjà recevoir la couronne due à leurs travaux et à leurs mérites.»

M. l'abbé Besson poursuit avec un succès chaque jour croissant le cours de ses conférences sur l'Eglise. Les préoccupations religieuses du moment ajoutent à son enseignement, à la fois si profond et si élégant, un intérêt tout particulier, et la foule y accourt de tous côtés. Nous serons heureux de faire goûter aux lecteurs des *Annales* quelque chose de la nouvelle œuvre de notre éminent collaborateur, en reproduisant prochainement l'une de ses belles conférences.

Nous voyons avec plaisir que la nécrologie franco-comtoise ne nous présente aucun deuil public à enregistrer. On parle malheureusement d'un certain nombre de suicides qui sont venus coup sur coup déchirer un coin du voile complaisamment jeté sur nos plaies sociales, et montrer que le bonheur est loin de croître chez nous en proportion du bien-être matériel. Mais il faut avouer que, pendant que quelques-uns se précipitaient ainsi dans les abîmes du désespoir, d'autres en plus grand nombre et appartenant à toutes les classes de la société, se jetaient avec un égal entraînement dans tout ce que les plaisirs carnavalesques ont de plus risqué. Il y a eu cette année, à Besançon comme à Paris, une véritable frénésie de mascarades, et rivalité d'extravagances entre le monde et le demi-monde. De grands efforts d'imagination avaient été faits pour varier les travestissements; mais il en est deux auxquels on n'a pas pensé, et que nous recommandons pour l'année prochaine; ce sont ceux

d'homme sérieux et d'ingénue. Personne assurément, parmi tous ces adeptes du plaisir, ne sera reconnu sous ces traits-là.

La bibliographie franc-comtoise semble, comme la nécrologie, refuser ses ressources à notre chronique, et en parcourant attentivement les longues colonnes du *Journal de la Librairie*, nous n'avons aperçu qu'un seul opuscule franc-comtois, une *Note* d'une vingtaine de pages par M. Ch. Revillout, professeur à la faculté des lettres de Montpellier, sur *l'Eglise et les affranchis*. Cette publication, due à l'imprimerie impériale, est extraite des études historiques sur les classes agricoles dans le premier royaume de Bourgogne, auxquelles se livre le jeune et savant écrivain.

La chambre de commerce de Besançon vient de livrer à la publicité le compte-rendu de ses travaux pendant l'année 1864, et nous y trouvons de curieux renseignements sur la situation industrielle et commerciale de la Franche-Comté. Notre métallurgie, toujours en souffrance, voit ses hauts-fourneaux se fermer tour à tour, et ses excellents produits d'autrefois abandonnés pour des produits moins chers, mais très inférieurs, qui conviennent mieux à une époque où la qualité ne joue plus qu'un rôle très secondaire.

Dans le département du Doubs on compte 63 tourbières embrassant une superficie de 538 hectares, et occupant pendant une partie de l'année, environ 5,000 ouvriers.

Il existe actuellement cinq salines en activité en Franche-Comté. Dans la Haute-Saône, celle de Gouhenans; dans le Doubs, celle d'Arc-et-Senans, alimentée par un canal de plus de 21 kilomètres qui lui amène les eaux de Salins; dans le Jura, celles de Salins, Grozon et Montmorot.

Le nombre de nos papeteries tend malheureusement à diminuer. Celle d'Arcier a été brûlée, celle de Saint-Claude fermée, sans doute par suite des difficultés de transport, si onéreuses pour elle, de sorte qu'il ne nous restera bientôt plus que les usines de Savoyeux, Geneuille et Chevroz, appartenant à M. Chalandre.

L'industrie agricole des fromages de Gruyère, si avantageuse pour nos montagnes, continue à prospérer. Les produits se sont élevés, dans le Doubs, à près de quatre millions huit cent mille kilogrammes, et dans le Jura, à quatre millions six cent mille kilogrammes, d'une valeur totale de plus de 10,300,000 fr.

Mais au milieu des épreuves qui ont atteint plus ou moins gravement plusieurs de nos industries, il en est une autre qui semble s'en être encore moins ressentie et qui grandit tous les jours. Nous voulons parler de l'industrie horlogère de Besançon. Il y a dix ans, en 1854, on soumet-

tait au contrôle de cette ville 106 mille montres, représentant approximativement le travail de l'année, et en 1864, on en a contrôlé plus de 301 mille; la production a presque triplé. On aura une juste idée de la part immense qu'occupe dans l'horlogerie française la fabrique de Besançon par les chiffres suivants, qui indiquent le montant des droits perçus sur les montres fabriquées en France. Besançon, 365,324 fr.; Paris, 3,856 fr.; Lyon, 19 fr.; Bordeaux, 14 fr.; Marseille, 13 fr. Ainsi l'on peut dire sans exagérer que Besançon est désormais en possession de fournir des montres à tous les Français. La fabrique étrangère recule également devant les progrès de l'horlogerie bisontine. En 1863, elle avait encore fait entrer en France 50,844 montres; cette importation s'est réduite, en 1864, à 39,599. On sait qu'une école municipale d'horlogerie a été créée à Besançon pour maintenir la science et l'art de l'horloger au niveau de tous les progrès. Cette école a été placée sous l'habile direction de M. Georges Sire, docteur ès sciences.

Si l'horlogerie bisontine a su se rendre en peu de temps maîtresse du marché français, il lui reste à parcourir un vaste champ à l'étranger, où elle n'occupe encore qu'une place bien minime. Ainsi, sur trois cent mille montres fabriquées en 1864 à Besançon, 2,430 seulement ont été poinçonnées pour l'exportation. Et de quel côté la plupart de ces voyageuses se sont-elles dirigées? On ne s'en douterait guère. Elles sont allées jusqu'en Chine, faire la joie des mandarins. Depuis plusieurs années l'un de nos principaux fabricants est presque uniquement occupé à confectionner des montres dans le goût particulier des fashionables de Péking ou de Nang-King. Ceux-ci, s'étant aperçus que les meilleures montres sont souvent en défaut, ont, pour plus d'exactitude, imaginé, comme nos merveilleux du siècle dernier, de porter deux montres au lieu d'une, et de prendre une moyenne entre leurs indications divergentes. Ces deux montres, pourvues de boîtes sans éclat ni valeur, sont disposées l'une auprès de l'autre dans des écrins de maroquin rouge qui se fabriquent également à Besançon, et que les Chinois glissent dans une poche ménagée à cet effet sur leur poitrine. Cet usage n'est pas sans doute exempt d'originalité; mais sans aller bien loin on pourrait encore en trouver de plus ridicules.





# DERNIÈRE MALADIE DU CARDINAL WISEMAN,

PAR LE CHANOINE MORRIS,

PÉNITENCIER DU CHAPITRE DE WESTMINSTER.

---

Nous devons à l'obligeance du chanoine Morris, l'auteur de la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, l'intéressant récit que nous allons communiquer aux lecteurs des *Annales*. Témoin des derniers moments du grand homme que pleure l'Angleterre catholique, et que l'Angleterre protestante honore de ses regrets, le chanoine Morris a religieusement recueilli ses dernières paroles, comme il a reçu son dernier soupir. En attendant une peinture complète de cette grande figure, qui désormais appartient à l'histoire de l'Eglise universelle, nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la fin noble et touchante de cette existence si utile et si bien remplie.

Je n'espère pas faire partager aux autres l'impression qu'ont produite sur moi les quelques semaines de la dernière maladie du cardinal ; mais les exemples de vertu dont j'ai été témoin ont été si frappants, que je crois remplir un devoir envers une mémoire si chère et si vénérée, en écrivant ce récit, pour le faire parvenir à un grand nombre de personnes auxquelles je ne pourrais le raconter de vive voix. Le cardinal était, en quelque sorte, la propriété des catholiques de toutes les nations ; et je les considère comme ayant le droit de connaître la fin si grande et si sainte de cette utile vie. Aussi, j'ai cru, après y avoir bien réfléchi, que je pouvais et que je devais publier même les confidences intimes dont il m'a honoré. Et maintenant, quand je jette un regard en arrière sur sa dernière maladie, je sens que si je pouvais en dire exactement tous les détails, je lui rendrais la plus complète justice, et que je ferais jouir le plus grand nombre de personnes possible d'un privilège qui a été le partage d'un petit nombre de témoins favorisés. Pendant tout ce temps, il n'a pas prononcé un mot qu'on voulût cacher, pas un qui n'excite un sentiment d'édification ou d'affectueuse admiration ; bien moins, je le dis avec regret, à la lecture de ce récit, que lorsque les paroles sortaient de

sa bouche, prononcées tout bas de cette voix douloureuse que la maladie avait épuisée.

Je ne sais de quel jour dater le commencement de la dernière maladie du cardinal. Le dimanche 15 janvier, il tomba si bas, tout d'un coup, qu'il fut en danger de mort pendant plusieurs heures. Mais, quoique personne ne s'attendit à un épuisement si complet, il y avait déjà quelque temps qu'il était loin d'être bien, et sa santé alarmait sérieusement les habiles médecins auxquels il donnait sa confiance. Une plaie spontanée s'était ouverte au pied droit, et la gangrène s'y était déclarée. Les médecins lui avaient ordonné le calme et le repos, et avaient demandé qu'il fût traité comme un malade qui ne peut vaquer à ses occupations. Ceux qui connaissaient le cardinal peuvent se former une idée de l'ennui qu'une pareille séquestration imposait à cette nature agissante, à cette tête féconde. Les autres ne pouvaient que difficilement comprendre quel mal il se faisait quand il leur permettait de venir lui apporter leurs soucis ou leurs inquiétudes, que son cœur sympathique était toujours prêt à accueillir, ou quand ils lui proposaient d'accomplir quelque-une de ses fonctions pastorales : c'était un grand bonheur pour lui ; mais ses forces défaillantes ne pouvaient plus y suffire.

Grâce à l'obligeance de mon excellent ami, M. Charles Hawkins, dont l'habileté comme chirurgien et les soins affectueux furent si longtemps pour le cardinal d'un prix inestimable, je donnerai dans une note un court récit de cette fatale maladie (1).

Je pourrai ainsi laisser de côté ce que je ne connais qu'imparfaitement, et me borner à raconter ce qu'ont vu et senti ceux qui l'entouraient.

Depuis quelque temps, je l'avoue, j'avais un vague pressentiment que le cardinal nous quitterait bientôt. Au mois de septembre dernier, il me confia le manuscrit d'une pièce de vers qu'il venait d'écrire, et qu'il fit

(1) Pendant les douze dernières années de sa vie, le cardinal a toujours été plus ou moins en traitement. En 1853, on reconnut qu'il était atteint de diabète. En 1854, quand il habitait encore Golden-Square, le docteur Robert Fergusson, le docteur Nairne, M. Tegart l'aîné et M. Charles Hawkins, réunis en consultation, exprimèrent au sujet de cette maladie des opinions inquiétantes. En juillet 1856, les bains de Vichy firent beaucoup de bien à Son Eminence ; l'année suivante, elle prit une saison d'eaux de Vichy à Leyton. En octobre 1859, le cardinal fut sérieusement malade ; le docteur Todd fut consulté. La maladie était une irritation du cœur, avec défaut de circulation, et une grande prostration. Le diabète augmentait. Il partit pour Rome au commencement d'octobre 1859. Pendant son séjour dans cette ville, il eut une inflammation des veines de la jambe droite et une affection des reins, accompagnées d'une grande faiblesse. Le diabète aug-

imprimer plus tard pour un petit nombre de personnes; elle avait pour titre : « *Retrospect of many years, » Retour sur le passé.* A cette lecture, je sentis mon cœur défaillir, et je compris que sa fin était proche. Il revenait en arrière jusqu'aux jours de son enfance, passait en revue sa carrière, et comparait les premiers temps de sa vie avec ses dernières années. Je lui fis des observations sur une strophe dans laquelle il parlait du peu de sympathie qu'il inspirait; je le priai de la supprimer comme contraire à la vérité; il secoua la tête et sourit. Plus tard, cependant, lorsqu'il fut condamné à rester sur sa chaise longue, il s'amusa à envoyer à ses amis quelques exemplaires de ces vers, et fut très sensible aux représentations affectueuses que cette strophe lui attira de toutes parts. Son courage était grand; un sentiment pur du devoir lui donnait une fermeté inébranlable, et pourtant la sympathie était un besoin de son affectueuse nature.

Quand je l'accompagnais dans ses courses, et j'eus souvent ce bonheur avant sa dernière maladie, je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'en toute occasion il disait quelque chose qui montrait combien la pensée de la mort lui était présente. On était sûr qu'il y faisait allusion, non comme un homme qui s'attendait à mourir bientôt, mais comme une personne très familiarisée avec la pensée de la mort. Il parlait avec bonheur des années de son enfance. Tout ce qu'il disait me donnait une haute idée de la grande pureté et de la simplicité de sa vie, et me préparait à ce que j'entendis plus tard, lorsqu'il était enveloppé des ombres de la mort. Il est évident que, depuis plusieurs années, depuis le grand danger qu'il avait couru à Rome, il exerçait sur toute sa vie la plus exacte surveillance, et l'habitude de ce contrôle intérieur, intellectuel et moral, augmenta dans les dernières années de sa vie. Je me souviens qu'il me racontait un jour qu'il était allé trouver M. Hawkins, plusieurs années auparavant, et qu'il lui avait dit : « J'ai le diabète : j'en suis sûr, car je deviens chaque jour plus irritable. »

mentait toujours. Il fut opéré pour un furoncle sur le dos, le 23 juin 1860. Il quitta Rome le 11 août, et, le 17, M. Hawkins l'opéra à Paris pour un autre furoncle. Le 21, il retourna en Angleterre, et six semaines après, le furoncle était guéri. Vers Noël, il redevint très faible. En 1862, il eut une maladie des veines de la jambe droite. En 1863, l'enflure se manifesta de nouveau, et il y eut des symptômes de gangrène. Le cardinal souffrit beaucoup, au mois d'août 1864, de manque de sommeil et d'une affection des yeux; pendant toute l'année, la faiblesse fut grande. Le 26 novembre, qui fut le dernier jour qu'il passa à Leyton, deux enflures se manifestèrent au pied droit; le 8 décembre, il y eut des symptômes de gangrène. Le 11 janvier, le pied était guéri; le 12, le cardinal fut atteint d'un érysipèle au visage.

Deux fois, dans ces courses, il repassa avec moi ce qu'il allait dire ou ce qu'il avait dit au couvent de la Sainte-Union, à Highgate, le jour de saint Nicolas. C'est un chagrin pour moi de ne pas l'y avoir accompagné lorsqu'il y prêcha son dernier sermon. Il y avait beaucoup réfléchi et se complaisait dans les pensées que ce grand saint lui inspirait. Il le considérait, disait-il, non-seulement comme la chaîne qui relie l'Orient et l'Occident, mais comme la transition entre les jours de persécution et les jours de paix. « Peut-on rien imaginer de plus grand que le concile de Nicée au moment où les Pères de l'Eglise se lèvent pour recevoir un évêque qui a été en prison pour la foi, qui a été l'ami et le compagnon des martyrs? Quels seraient nos sentiments si nous voyions apparaître au milieu de nous un de nos prêtres à peine échappé aux bourreaux d'Elisabeth? » Pendant tout le temps de sa maladie, nous avons vu sur sa table un joli vase de fleurs portant cette inscription : « La Sainte-Union reconnaissante. Déc. 6, 1864. » Souvent ce vase contient les fleurs que M<sup>re</sup> Howard de Corby voulait bien envoyer au cardinal; elle ne savait pas alors qu'elle devancerait au ciel celui pour qui elle fut toujours pleine d'attentions et de dévouement.

A l'occasion de sa fête, Son Eminence reçut une foule de lettres de félicitations et de souhaits affectueux. Le lendemain fut consacré à répondre. Les efforts qu'il fit, le 6, à Highgate, pour officier à une petite cérémonie; cette journée du 7 passée, devant sa table, à écrire trente ou quarante lettres, tout cela réuni exerça une funeste influence sur la plaie du pied, qui commença à présenter des symptômes de gangrène. Il avait eu l'intention d'assister à la grand'messe, à Farm-Street, le 8, jour de l'Immaculée Conception, et de rouvrir, quelques jours après, la chapelle de Marylebone-Road; il fut obligé de s'excuser pour ces deux cérémonies.

Quoique condamné à rester sur sa chaise longue, il pouvait encore recevoir ceux qui venaient le voir. Comme il écrivait difficilement, il dictait beaucoup de lettres, et s'amusait à parcourir de petits drames qu'il avait composés pour les enfants. La dernière de ces pièces : *La Sorcière de Rosenberg*, l'intéressait beaucoup. Il l'avait écrite pour le couvent de Saint-Léon, à Carlou, dont la supérieure était sa cousine. M. G.-C. Stanfield avait arrangé un théâtre; M. James Doyle avait dessiné les costumes; M. Milly avait mis les couplets en musique. Un jour que j'entrai dans sa chambre, je le trouvai tout joyeux et fort occupé de faire emballer dans une petite boîte tous ces trésors, avec ses manuscrits parfaitement nets et sans rature; deux sœurs de la Merci décoraient cette boîte avec

de la dentelle et du papier doré ; c'était une surprise destinée, pour Noël, aux enfants du couvent.

Le 13 décembre, il y eut à Londres une réunion d'évêques. Le cardinal, quoique toujours condamné à rester sur sa chaise longue, put présider leurs délibérations. Un des évêques me raconta qu'au milieu des graves délibérations de ce jour, il profita d'un moment d'interruption pour dire qu'il désirait faire savoir aux évêques que son successeur trouverait un assortiment complet de tout ce qui était nécessaire pour s'acquitter avec éclat des fonctions épiscopales ; mais que, tous ces objets ayant un caractère sacré, il avait voulu lui laisser un souvenir d'un autre genre, et qu'il avait fait exécuter à Rome par Brugo un surtout pour sa table, qui servirait ce jour-là pour la première fois. Ce groupe parut encore une autre fois sur sa table, en face de celui qui en avait eu l'idée, si admirablement exécutée par l'artiste. Notre Seigneur y est représenté donnant les clefs à saint Pierre, qui tend ses mains voilées pour les recevoir ; saint Jean, debout auprès de lui, tient un agneau dans ses bras ; des moutons et des agneaux broutent sur une petite hauteur que couronne un palmier. L'inscription suivante, tracée sur le piédestal, est due à la plume du cardinal. Il la fit imprimer sur les cartes destinées à indiquer à chacun de ses hôtes leur place à sa table ; la traduction y était jointe :

*Inscription placée au bas du groupe de Notre Seigneur et saint Pierre.*

QVI . CHRISTI . POST . ME . PASCIS . ME . DIGNIOR . AGNOS .

IPSO . IN . SYMPOSIO . SIS . MEMOR . OFFICII .

NEC . DVM . TE . LAVTE . TRACTAS . SOCIOSQUE . BEATOS .

LAZARVS . ANTE . FORES . LANGVEAT . ESURIENS .

N. C. W.

*Traduction.*

O toi qui viens, après moi, plus digne que moi, paître les agneaux du Christ,  
Même au milieu d'un festin, souviens-toi de tes devoirs ;  
Et tandis que tu partages avec tes heureux convives un splendide repas,  
Prends garde que Lazare ne meure de faim à ta porte.

Quelque temps auparavant, le cardinal avait été invité à faire une lecture à l'*Institution royale*. Il choisit pour sujet « Shakespeare, » et la lecture devait avoir lieu le 27 janvier. Ce travail l'intéressait vivement. Il résolut de dicter d'avance tout ce qu'il devait dire et d'avoir son travail tout imprimé au moment de la lecture. Dans cette intention, il pria

le révérend docteur Clifford, chapelain de l'hôpital de Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, de vouloir bien lui servir de secrétaire; ce fut sa dernière œuvre littéraire. Quoique souffrant beaucoup des yeux, il parcourut tous les livres qu'il put trouver ayant rapport à Shakespeare; il remarqua, avec un intérêt particulier, que les docteurs et les légistes réclamaient Shakespeare comme légiste et comme docteur, à cause des connaissances spéciales dont il avait fait preuve dans les lois et les sciences. Il s'amusa à demander à tous ses amis leur définition du « génie. » Je me rappelle lui avoir entendu dire que le génie consistait, avant tout, dans la faculté d'exceller dans un art ou dans une science, puis dans l'appréciation instinctive de tout ce qui peut s'y rattacher et dans l'emploi juste et heureux des ressources indirectes qu'on y trouve. Son idée était que la justesse avec laquelle Shakespeare décrit les divers états de l'âme ne vient pas de l'observation, mais de l'*introspection*. En parlant ainsi, le cardinal ne faisait que décrire, peut-être sans le savoir, le travail de son esprit; il est probable que peu d'hommes ont exercé sur eux-mêmes une plus constante analyse, un jugement plus indépendant. Naturellement, il devait sympathiser avec une qualité qu'il possédait lui-même à un degré si remarquable : la perception presque intuitive de tous les faits qui pouvaient apporter à sa science favorite quelque éclat ou quelque appui.

Le mercredi 11 janvier, le cardinal sortit pour la dernière fois; il se promena en voiture à Battersea-Park, et je crois qu'il y prit un refroidissement au visage. Le 12, pendant deux heures et demie, il dicta au docteur Clifford sa lecture sur Shakespeare. Il me chargea d'écrire une lettre d'encouragement et de sympathie au P. Charles Bowden, de l'Oratoire (1). Il signa cette lettre, la dernière qui porta sa signature. Le len-

(1) Le P. Charles Bowden a bien voulu mettre cette lettre à ma disposition.

8, Yorck-Place, W, 12 janvier 1865.

Cher P. Charles Bowden, quoique je ne puisse pas vous écrire moi-même, je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous exprimer ma grande satisfaction au sujet de l'heureux résultat de la pénible épreuve que vous avez dû supporter à propos de l'affaire de..... Je vous en félicite sincèrement; faites toujours le bien, sans vous laisser décourager par les durs et injustes traitements qui peuvent en résulter pour vous. Tout ce que je puis dire, c'est que vous avez été trop bon, que vous avez trop ménagé les autres en vous justifiant; cela ne fait qu'ajouter à vos mérites, et j'ai confiance que Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait et qu'il en tirera un plus grand bien que vous ne l'avez supposé.

Je suis, avec ma bénédiction,

Votre affectionné en Jésus-Christ,

N. Card. WISEMAN.

demain il écrivit ses deux initiales pour l'*imprimatur* d'un petit livre que les sœurs servites de Bond-Streat, à Chelsea, étaient prêtes à publier. Le vendredi 13, le docteur Clifford était occupé ailleurs, et le Shakespeare n'avancait pas ; le cardinal le regretta beaucoup ; cependant il reconnaissait que cela valait peut-être mieux pour lui ; car il se sentait malade et peu propre au travail. Il me dit qu'il voyait nettement ce qu'il se proposait de dire ; qu'il avait l'intention d'écrire son travail avec tous ses développements pour l'impression, et de le serrer autant que possible pour la lecture.

Le samedi vint, et il voulut dicter quelques pages de Shakespeare, quoiqu'il se sentit faible et malade. A la fin, il dit en souriant au docteur Clifford, qui me l'a raconté : « *Eh, basta così* : voilà un travail qui sera bientôt fini ; nous avons le commencement et la fin. Il ne faut plus que peu de chose pour terminer. J'ai dans la tête tout ce que je dois dicter. Ce n'est plus qu'une question de quelques jours et d'un peu de liberté. Si je ne puis lire moi-même, il y a bien assez de matière pour celui qui fera la lecture à ma place. » Vers deux heures, je descendis avec lui de sa chambre à coucher au salon, où on lui avait porté son luncheon ; je m'assis et je causai avec lui. Il ne put rien manger, et ne prit rien dans la soirée. Vers cinq heures, sur sa demande, le docteur Clifford le quitta ; il voulait essayer de dormir, car il n'avait pas reposé la nuit précédente. Quand le docteur Clifford fut à la porte, le cardinal le rappela : « Souvenez-vous que vous ne prêcherez pas demain à Warwick-Street. J'aurai besoin de vous de bonne heure. »

Un peu auparavant, dans l'après-midi, le cardinal exprima le désir de dire la messe le dimanche. Le docteur Clifford lui dit que cela lui paraissait impossible, qu'il souffrait beaucoup, et que son œil était très malade. Il semblait se rattacher à l'espérance, et dit au docteur : « Il faut que je dise ma messe, et puis, il y a là ce pauvre Heneage. » Le docteur Clifford lui fit observer qu'il pouvait prier le P. Richards, des oblats de Saint-Charles, de dire la messe pour lui. Il hésita quelque temps ; puis il dit : « C'est très bien ; priez le P. Richards de vouloir bien dire la messe pour moi. J'irai communier au lieu de dire la messe. » Le jeudi précédent, il avait dit la messe pour la dernière fois.

Depuis un peu plus d'une quinzaine, il avait pour voisin, dans sa chambre de toilette, son grand ami, le R. P. Heneage, que la maladie obligeait à garder le lit. Le soir du samedi 14, le cardinal lui envoya dire, pour la première fois, qu'il n'était pas assez bien pour aller passer quelque temps avec lui, comme il le faisait habituellement ; qu'il était

obligé de se coucher de suite. Vers trois heures du matin, il sonna son domestique et se vit dans l'obligation de rompre le jeûne. Plus tard, dans la matinée, vers dix heures et demie, il vint dans la chambre de M. Heneage, s'entretint quelque temps avec lui; il paraissait beaucoup mieux, parlait avec sa voix habituelle, et causait avec intérêt des événements du jour. Il exprima à M. Heneage sa satisfaction au sujet d'un article publié ce jour-là dans le *Weekly-Register*; il s'agissait du projet de lui offrir un souvenir pour son jubilé. Quand le docteur Clifford vint, suivant sa promesse, il trouva le cardinal dans la chambre de M. Heneage. Il lui dit, en réponse à ses questions, qu'il avait passé une très mauvaise nuit, qu'il avait appelé Roper, son domestique; qu'il avait été si malade, qu'il n'avait pas pu communier, ni même aller à la chapelle. Il avait entendu la messe de sa chambre, comme il avait pu. Il paraissait préoccupé. Il s'assit et dit: « Savez-vous, Clifford, quelle étrange chose m'est arrivée, hier, quand vous m'avez eu quitté? Peu de temps après votre départ, je me suis endormi sur ma chaise longue d'un sommeil lourd et agité. Je ne puis dire combien cela a duré. A mon réveil, je ne savais où j'étais; j'essayai de me lever, je ne pus pas. Je me souvins vaguement qu'avant de m'endormir je m'occupais d'un travail; mais je ne pus me rappeler ce que c'était. Je sus que quelqu'un m'avait aidé; mais je ne pus me rappeler qui c'était. Je ne pus même me souvenir du nom de Shakespeare. Cela dura, je pense, environ une heure. Mes idées étaient tout à fait confuses. Cela est très singulier, n'est-il pas vrai? De ma vie, je n'ai rien éprouvé de semblable. »

Alors il prit son chapelet dans la poche suspendue à son fauteuil, et commença à le dire. Le docteur Clifford baigna son œil, et l'engagea, à cause de sa faiblesse et du manque de nourriture, à prendre du thé ou un verre de vin. Il ne put pas; il dit qu'il se sentait faible, mais qu'il ne pouvait rien prendre. Il demandait souvent quelle heure il était, disant qu'il trouvait la journée bien longue. « Seulement midi! comme le temps passe lentement! » Vers midi, le docteur Clifford et son domestique Roper quittèrent sa chambre, sur sa demande. Le docteur entra dans la chambre de M. Heneage et résolut d'attendre là, pour être tout prêt si le cardinal bougeait. Après une heure environ, il retourna près de lui, et le trouva toujours dans la même position, presque dans un état de stupeur. « Quelle grande conversation vous avez eue! » dit-il au bout d'un instant. Il prononça une ou deux phrases incohérentes, et le docteur Clifford, un peu alarmé, l'engagea à prendre quelque stimulant. Il fit un effort pour prendre le verre, mais il ne réussit pas. Le docteur Clif-



ford l'aida à prendre un peu de sherry; mais, après en avoir goûté, il secoua la tête, pour montrer qu'il ne pouvait plus en prendre.

Entre deux et trois heures, M. Charles Hawkins vint; le cardinal lui dit qu'il était très mal; qu'il ne pouvait rien manger; qu'il ne concevait pas pourquoi on n'avait pas été chercher M. Hawkins, la nuit précédente, lorsqu'il s'était trouvé si faible. Un médecin lui avait dit autrefois qu'il irait bien tant qu'il continuerait à pouvoir manger; cette idée l'impressionnait vivement, et la perte de l'appétit l'alarmait toujours. M. Hawkins le fit mettre au lit, et lui ordonna des stimulants énergiques. Il revint à six heures; le cardinal le reconnut à peine; et, vers neuf heures, quand le docteur Munk vint avec M. Edward Tegart, Son Eminence n'avait plus la conscience de ce qui se passait; on ne put le faire sortir, pour un moment, de cet état qu'en parlant d'une voix forte et distincte. M. Hawkins m'assure qu'il n'y eut jamais coma, mais simple épuisement; la circulation affaiblie n'apportait plus au cerveau la quantité de sang qui lui est nécessaire pour accomplir les fonctions vitales. Cet état augmentait toujours; vers dix heures et demie, pendant qu'on administrait l'extrême-onction au cardinal, le docteur Hearn fit tout ce qu'il put pour l'en tirer; le seul résultat fut qu'il reconnut le docteur, mais sans comprendre ce qu'il faisait ou ce qu'il disait. Le lendemain matin, il fit la question suivante: « Le docteur Hearn est-il à la maison? Qu'est-ce qu'il m'a fait? »

M. Hawkins envoya de suite chercher la révérende mère de l'hôpital; elle fut la garde-malade du cardinal pendant tout ce mois durant lequel cette constitution puissante se détruisit peu à peu. Jamais garde-malade ne fut plus parfaite. Un pas sans bruit, une main douce, une voix nette et distincte, rarement entendue et jamais sans nécessité, un œil vigilant, un grand courage pour supporter la fatigue, la conviction que, dans la chambre d'un malade, rien n'est sans importance; ces qualités ont été accordées à la révérende mère comme un don naturel, en même temps qu'un attrait particulier pour les malades, et perfectionnées par une longue pratique dans les hôpitaux de Scutari et dans les quartiers de Great-Ormond-Street; mais il lui fut donné, en outre, le dévouement d'une religieuse engagée dans une vocation spéciale, et ce que le docteur Manning appelait si bien « le respect singulier » d'une fille qui remplit un devoir de cœur. Tous les amis du cardinal ont contracté envers elle une dette de profonde reconnaissance; le seul moyen de l'acquitter, c'est de rendre chaque jour plus efficace l'admirable charité de l'hôpital catholique auquel le cardinal prit toujours un si vif intérêt.

M. Hawkins, qui passa avec lui toute la nuit, administra à de courts intervalles un grand nombre de stimulants et sauva le cardinal d'un danger immédiat. Le matin, il était faible, mais tout à fait lui-même; sa première pensée fut de s'occuper des autres. Il pressa la révérende mère et Roper d'aller se coucher, disant qu'il ne méritait pas qu'on se donnât tant de peine pour lui; il croyait qu'ils avaient passé plusieurs jours auprès de lui. « J'ai vu M. Hawkins plusieurs fois, » dit-il. La révérende mère lui répondit : « Oui, il a été à tout moment auprès de vous. — N'y a-t-il qu'une nuit? Je croyais qu'il s'était écoulé une semaine ou deux; il faut dire à M. Hawkins d'aller se coucher; je ne veux pas qu'il se prive de repos pour moi. » Une chose qui le caractérise parfaitement, c'est qu'il remarqua bien plus l'effet de la faiblesse sur son esprit que sur son corps. Comme j'étais à genoux près de son lit, le lundi matin, il me dit qu'il se sentait incapable de rassembler ses idées. Après sa visite de l'après-midi, le docteur Munk, conformément à la promesse qu'il lui avait faite lorsqu'il avait été dangereusement malade à Ushaw, en 1859, lui dit qu'il avait été en danger de mort, et qu'il avait reçu l'extrême-onction dans la nuit. Il ne fit, suivant son habitude, aucune observation; il dit simplement qu'il ne s'était aperçu de rien. Mais cette pensée resta dans son esprit, et produisit chez lui un sentiment de sa mort prochaine qu'aucune amélioration momentanée ne parut amoindrir. Cette impression fut d'autant plus grande que, malgré la gravité de sa maladie, il n'avait jamais cru qu'il fût nécessaire de lui administrer les sacrements.

En causant avec lui, j'eus l'impression que c'était le mardi matin, je lui demandai s'il désirait qu'on lui envoyât chercher quelqu'un, dans le cas où le danger redeviendrait sérieux. « Personne autre que le docteur Melia, » me répondit-il : c'était son confesseur. Il me dit, après un moment de silence : « Je suppose que Dieu ne voulait pas encore me rappeler à lui. Peut-être ma tâche n'est-elle pas encore accomplie. — Ah! Monseigneur, lui répondis-je, il faut être comme saint Martin, *qui nec mori timuit, nec vivere recusavit*. » Je vis sa figure s'éclaircir, comme si ces paroles répondaient à sa pensée.

Un moment après, il ajouta : « J'ai beaucoup réfléchi à ce mot de saint Augustin, que personne, quel que soit le témoignage de sa conscience, ne pourra quitter la vie sans faire pénitence. Cette parole, sortie de la bouche d'un saint, a toujours fait sur moi une vive impression. J'espère que Dieu prendra ma maladie pour une part de ma pénitence. Mais je vous avoue que je trouve plus facile de faire un acte d'amour qu'un acte de

contrition ; car Dieu sait que je ne l'ai jamais offensé de propos délibéré. »

Ces paroles étaient parfaitement justifiées par les détails qu'il m'avait donnés sur les premières années de sa vie , détails dans lesquels je ne puis naturellement pas entrer ; mais je puis rapporter ici un mot du cardinal adressé en confession à un de ses pénitents qui disait qu'il était bien difficile de faire un acte de contrition ; le cardinal, interprétant cette phrase avec ses propres sentiments, lui répondit : « En vérité, c'est difficile, car on ne peut se souvenir d'avoir voulu offenser Dieu. »

« L'Eglise, disait-il, a toujours été ma seule préoccupation ; tout ce qui se rapporte à elle a fait uniquement mes délices. De même que le bal est un divertissement pour les gens du monde, une grande cérémonie a toujours été une jouissance pour moi. »

Il ajouta : « C'est une curieuse chose que j'aie reçu l'extrême-onction étant sans connaissance ! Pendant toute ma vie, j'ai prié Dieu, tous les soirs, de me laisser mes facultés jusqu'à la fin. » Cependant la fin n'était pas encore venue, et quand elle vint, cette prière fut pleinement exaucée.

L'après-midi du même jour, le docteur Hearn envoya un télégramme au Vatican, à M<sup>re</sup> Talbot, vicaire général du cardinal, pour le prier d'annoncer au saint-père que le malade, quoiqu'un peu mieux alors, avait été en danger de mort, et demander l'envoi de sa bénédiction apostolique, si le danger recommençait. Le cardinal fut très satisfait quand on lui dit ce qui avait été fait ; il reçut avec une profonde reconnaissance la bénédiction apostolique, que M<sup>re</sup> Talbot lui envoya, le vendredi, par le télégraphe. Quelques jours après, il envoya au saint-père par la même voie ses remerciements affectueux ; il lui annonçait en même temps que sa santé se remettait graduellement.

Il me dit alors quelle était l'étiquette romaine lorsqu'un cardinal était en danger de mort : un prêtre se fait conduire au Vatican dans le carrosse du cardinal, avec ses deux valets de pied ordinaires, comme si le cardinal était dans la voiture. Il me raconta qu'à propos d'un fait qui lui était personnel, il avait eu un curieux exemple de l'attention que les Romains apportent à ces détails. On avait répandu à Rome le bruit qu'il était mourant, et qu'il avait envoyé demander la suprême bénédiction, parce qu'on avait vu le docteur Manning aller au Vatican dans sa voiture ; le docteur se rendait à une audience du saint-père le lendemain d'une promenade qu'il avait faite au Vatican avec le cardinal.

Le mardi 17, il fut évidemment mieux, et ce fut, je pense, le seul jour de ce long mois où nous ayons pu nous permettre quelque espoir.

Il resta quelque temps assis dans son fauteuil ; il parla avec entrain ; il fut tellement lui-même, que sans l'érysipèle du visage, qui était alors dans son complet développement, il nous eût été impossible de croire qu'il était sérieusement malade. Son œil droit était enflé et tout à fait fermé, et, pendant la quinzaine qui suivit, il ne put l'ouvrir qu'avec la plus grande difficulté. Il est probable que dès lors il en avait perdu l'usage. Un ulcère douloureux se forma dans le coin de l'œil à l'intérieur, et ne guérit jamais. Il demanda qu'on baignât avec de l'eau glacée le siège de l'inflammation. Ce fut la seule chose qui lui apporta quelque soulagement ; et pendant tout ce mois, la révérende mère, à genoux à côté de son lit, lui rendit ce service quand ses fonctions de garde-malade ne l'appelaient pas ailleurs. Ce fut la seule chose qu'il demanda pendant tout le cours de sa maladie, sauf un peu d'eau glacée à boire de temps en temps. Il demandait son eau glacée, tantôt avec une gaieté calme, tantôt avec un ton douloureux, toujours sans impatience. Un jour, il dit : « Révérende mère, baignez, s'il vous plaît, mon œil, ou votre œil, ou l'œil de n'importe qui, car je suis bien sûr que ce n'est pas le mien. »

Il me dit le même jour, et il me fit ce récit avec son exactitude et sa précision habituelles : « Quand j'avais une villa à Albano, M<sup>re</sup> Ferrari, préfet du maître des cérémonies du pape, que Pie IX avait envoyé au palais de Castelgandolfo pour changer d'air, après une grave maladie, vint me faire une visite et me dit : *Ah ! Eminentissimo, abbiamo bussato alla porta, sì ; ma non ci siamo ancora entrati.* Nous avons frappé à la porte ; mais nous ne sommes pas encore entrés. »

Le docteur Clifford a bien voulu me communiquer le court récit qui va suivre, de la matinée du lendemain. « Le mercredi 18 janvier, le cardinal me pria de lui lire quelques fragments du nouveau Testament. Il prit la Bible que j'avais apportée, et, après quelques instants, il m'indiqua le treizième chapitre de l'Evangile de saint Jean. Je crois qu'il fit un effort pénible pour trouver l'endroit qu'il cherchait ; car il avait perdu l'usage d'un œil, et l'autre était très faible. Il me recommanda de lire lentement ; et pendant que je lisais, depuis le treizième chapitre jusqu'à la fin du seizième, il me parut livré à une profonde méditation.

» Je dois peut-être dire qu'au moment où j'entrai dans sa chambre, il me demanda si je savais quelques nouvelles ; je lui répondis que non, pour ne pas le fatiguer. « Comment, répliqua Son Eminence, les journaux ne disent rien des évêques de France ! » Je dis alors que les évêques continuaient à protester contre la circulaire du gouvernement qui leur défendait de lire l'encyclique à leurs peuples, et que, malgré la défense,

un ou deux évêques l'avaient lue publiquement en chaire. Cette nouvelle parut lui faire grand plaisir. « Je suis heureux, dit-il, de voir les évêques de France défendre avec courage les libertés de l'Eglise. C'est une grande consolation pour le saint-père. »

Il ajouta qu'il espérait parler bientôt de l'encyclique. « Les évêques de France ont parlé, dit-il, mais je n'ai rien dit encore. »

Le jeudi matin, vers quatre heures, j'apportai le saint Sacrement dans la chambre du cardinal et je lui donnai la communion. Il fut beaucoup plus mal le jour suivant, et les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait plus aller communier. Depuis ce moment, il ne communia plus qu'une fois jusqu'au jour où il reçut la sainte communion en viatique. C'est alors qu'il adressa à la révérende mère ces mots, cités par le docteur Manning dans son oraison funèbre : « Ils ne savent pas quelle privation ils m'ont imposée. Un peu de jeûne me fatiguerait moins que ce désir non satisfait. » Et une autre fois : « Oh combien de temps encore doit durer ma patience ? Combien dois-je attendre encore ? Ils m'enlèvent ma seule consolation. »

Pendant la quinzaine suivante, les jours se succédèrent tellement semblables l'un à l'autre, qu'il est impossible de les distinguer. Je ne vis que très peu le cardinal pendant cette période de sa maladie. J'allais trois ou quatre fois par jour dans son antichambre demander de ses nouvelles à la révérende mère ou à ses infatigables serviteurs Newman et Roper ; mais, comme les médecins avaient recommandé qu'il fût aussi peu dérangé que possible ; comme, d'ailleurs, il était souvent endormi quand j'y allais, je ne lui parlai que rarement. J'ai écrit, pour ma propre consolation, ce que je lui ai entendu dire dans ces circonstances.

Un jour il me dit : « Avez-vous entendu raconter au docteur Melia l'histoire de deux vieux jésuites mexicains ? Ils étaient exilés et demeuraient au noviciat de Monte-Cavallo. On les voyait, tous les jours, sur le chemin qui mène à la porta Pia, faisant leur promenade à *venti due ore*, et ils étaient aussi connus que la porte elle-même. Enfin, le plus jeune des deux tomba malade ; et l'autre, le P. Herrera, plus vieux que lui de dix ans et son confesseur, lui donna les soins les plus tendres et les plus assidus. Sa maladie avait duré longtemps, lorsqu'un jour, le P. Herrera lui dit : « *Padre mio*, voici votre agonie qui commence. — Non, pas encore, répondit le P. Eligio, allez dormir ; vous avez bien le temps de vous reposer, et le P. Grassi vous appellera quand j'aurai besoin de vous. » Un moment après, le P. Eligio dit : « *Fratel Grassi, datemi una buona cioccolata* : donnez-moi une bonne tasse de chocolat ; » et,

après l'avoir prise : « *Adesso lasciatemi per una buon' ora : laissez-moi maintenant pendant une bonne heure.* » Au bout d'une heure, il envoie chercher le P. Herrera : « *Adesso sì, padre mio, che mi metto in agonia : maintenant, mon agonie va commencer ;* » et il mourut ainsi.

Cette anecdote me frappa beaucoup quand le cardinal me la raconta ; elle me frappe plus encore au moment où je l'écris. Malgré l'enjouement avec lequel elle fut dite, elle m'apparaît aujourd'hui comme une bien sérieuse histoire. Je l'ai vu depuis calme et sans crainte devant la pensée de la mort ; je l'ai vu prévoir, pour ainsi dire, la manière dont il mourrait ; et quand il nous disait de le laisser seul pendant quelque temps, surtout avant et après la communion, nous nous disions les uns aux autres qu'il nous rappelait le P. Eligio.

Je ne puis me rappeler comment la conversation vint à tomber, un jour, sur les examens des écoles romaines ; mais je me souviens qu'il me dit que, dans un concours sur la sainte Ecriture, qui était son sujet favori, il avait fait un long travail qui fut perdu par accident, de sorte que son nom ne parut pas sur la liste de classement ; un des professeurs dit : « *Certainement un tel... a écrit ;* » on chercha le travail perdu, on le retrouva, et toute la liste descendit d'une place ; le cardinal fut déclaré *præstantissimus solus* et reçut la médaille d'or.

Il me dit, un jour, dans l'après-midi : « Je suis sûr qu'il serait bien meilleur pour moi de pouvoir causer longuement de Monte-Pozzio, que d'être ainsi dans la solitude. — Eh bien ! lui répondis-je, parlons de Monte-Pozzio. » Il prit aussitôt la parole : « Je puis distinguer la couleur des marronniers et les camaldules, et le haut de Tivoli ; quelle belle vue on a de la fenêtre de notre réfectoire ! Un nouveau venu ne peut pas connaître tout le mérite de Monte-Pozzio ; il faut une année d'étude sérieuse à Rome pour pouvoir l'apprécier. J'en ai toujours une vue dans ma chambre à coucher, ici et à Leyton. On a laissé le fauteuil du recteur à la place où j'avais coutume de m'asseoir. Je m'étais procuré ce fauteuil doré pour la réception du pape Léon XII, et je m'en suis toujours servi depuis. J'écrivais là plusieurs heures, quand tout le monde était couché, et pour me reposer un peu, je regardais par la fenêtre ouverte la nuit éclairée par la lune. »

Dieu envoya au cardinal une immense consolation pendant sa dernière maladie. Il avait insisté pour que la première messe du révérend Richard Waldo Sibthorp, éloigné de l'autel pendant vingt ans, fût dite dans sa chapelle particulière. Cette messe fut célébrée le jour de la conversion de saint Paul ; le cardinal était trop malade pour voir M. Sib-

thorp ; mais il fut touché jusqu'au cœur en apprenant cette heureuse nouvelle.

Le même jour, 25 janvier, M. Heneage retourna au couvent du Bon-Pasteur à Hammersmith, dont il est chapelain. Avant de partir, il vit le cardinal, et quand il le quitta, il le croyait beaucoup mieux ; il ne savait pas que quelques heures plus tard, la main du chirurgien allait s'exercer sur un petit furoncle qui s'était formé au sourcil droit.

Il supporta ces douloureuses opérations avec un courage héroïque : pas un cri, pas une convulsion ; personne n'aurait pu se douter de tout ce qu'il eut à souffrir. Tandis qu'il était à Rome, il subit une opération au dos, dans laquelle on lui fit une plaie très douloureuse ; cette plaie était pansée, chaque jour, avec un caustique, et j'ai entendu dire à M. Hawkins, que ce traitement de chaque jour était aussi pénible que l'opération primitive. Un jour, il entendit les chirurgiens italiens qui se disaient : « *Ma non sente* : mais il ne sent rien. » Plus tard, il me parlait de cette opération, très peu de temps avant sa dernière maladie. « Je pus bien leur affirmer, me dit-il, que ma prétendue insensibilité ne devait pas leur faire craindre la gangrène. » Voici ce qu'il écrivait à cette époque :

« Rome, 30 juin 1860.

» Il y a aujourd'hui une semaine que j'ai subi une opération terrible... On m'a fait sur le dos deux incisions en forme de croix, chacune de la longueur de cette feuille de papier ; on a disséqué, sous la peau, les quatre morceaux ainsi formés, comme on coupe un gâteau, et on a enlevé beaucoup de chair ; j'avais un furoncle de la pire espèce ; l'opération a très bien réussi ; elle a été sans doute très brillante. Je ne veux pas dire ce que j'ai souffert ; Dieu m'a donné la force de tout supporter sans me plaindre. Les médecins disent que la douleur a dû être très vive ; mais j'ai essayé d'accepter cette croix en vue de celle de mon Sauveur, et, grâce à Dieu, j'ai réussi : tout resta dans l'incertitude pendant plusieurs jours ; mais la tumeur fut parfaitement circonscrite et isolée par un caustique largement appliqué ; et ces pansements me rappelèrent souvent l'opération. Mes forces ne sont point tombées ; j'ai retrouvé l'appétit, tout paraît favorable ; et M. Hawkins arrive demain. La tumeur disparaît, et s'il ne se déclare rien de nouveau, je puis espérer, grâce à Dieu et à la sainte Vierge, d'entrer en convalescence. Priez donc pour moi le Dieu tout-puissant, et remerciez-le surtout de ce qu'il m'a permis, dans sa bonté, de souffrir avec son divin Fils, et de ce qu'il m'a donné de l'énergie. Ma bénédiction à..... Que Dieu vous bénisse ainsi que.....

Voici ma première lettre, ma seule pour l'Angleterre. Quel griffonnage ! »

Il supportait si bien la douleur qu'on ne pouvait croire qu'il souffrit autant ; mais quand les opérations furent terminées, quand nous n'eûmes plus rien à faire qu'à attendre, à côté de son lit, la mort qui venait lentement, l'homme de cœur, dont la main ferme et adroite avait si souvent prolongé sa vie par ces opérations mêmes, me dit en le regardant : « Ah ! nous n'avons jamais su tout ce qu'il a souffert. » A Rome, au milieu de ses douleurs, il tenait dans sa main cette même petite croix d'argent de son autel portatif que nous avons tous vue au moment de sa mort entre ses mains jointes.

Personne, en lui voyant prendre le remède qu'on lui ordonnait, n'aurait pu croire à quel point il était dégoûtant : c'était une drogue extrêmement amère, dont il ne perdait le goût ni le jour ni la nuit. Un jour, avant qu'il fût sérieusement malade, quelqu'un lui disait que ce remède était bien désagréable. « Non, répondit-il ; au contraire, je suis bien aise de le prendre ; ne faut-il pas avoir quelque chose à souffrir ? Je ne souffre réellement pas de mon pied, et je suis heureux d'avoir cette petite croix. » Il dit, quelque temps après, que tout ce qu'il mangeait ou buvait avait le même goût, et qu'il acceptait avec joie ce continuel sacrifice. « Ce n'est pas plus mauvais que le fiel. »

La révérende mère m'a donné l'intéressant récit qui va suivre, d'une conversation qu'elle eut avec lui sur ses souffrances et la manière dont il les supportait.

« La nuit qui précéda le 26 janvier, le cardinal me parla de l'opération et me dit de demander pour lui la patience. Je lui dis qu'il était patient, et que son courage et sa patience étaient admirables. Je suis bien aise que vous me disiez que je supporte bien la douleur. On m'a toujours dit que j'étais lâche pour souffrir. Je crois que je souffre moins qu'un autre et que je me plains bien davantage. — Je lui répondis que c'était tout le contraire. — Quand j'étais jeune, on me disait toujours que j'étais lâche : croyez-vous qu'il y a des personnes qui souffrent moins que d'autres. — Je lui dis que oui, que j'en étais sûre. — Je l'ai demandé aux médecins ; ils ne sont pas tous de cet avis ; de même qu'il y a différents degrés de force musculaire, je pense qu'il y a différents degrés dans la sensibilité nerveuse ; mais cela tient peut-être à ce que les uns sont plus courageux que les autres. — Je répondis que, quant aux démonstrations et aux plaintes, je croyais que l'éducation première y était pour beaucoup. — Oui, je le sais, cela dépend en grande partie de nous. J'ai toujours essayé de combattre ma lâcheté ; il y a bien longtemps,



j'avais pris la résolution de ne plus donner à rien le nom de douleur et de n'en rien dire tant que ce ne serait pas insupportable; je suis très aise que vous trouviez que je supporte bien la douleur, car vous avez vu beaucoup souffrir. — Je lui dis: Vous avez parfaitement supporté l'opération, et vous avez certainement beaucoup souffert avant, quoique vous ne vous soyez pas plaint. — Ce n'était pas une douleur vive, c'était seulement un poids, un sentiment de brûlure sourde, comme je l'avais éprouvé avant le furoncle de Rome. — Vous avez dû cruellement souffrir alors. — Oui, beaucoup; quand je sus qu'on allait faire l'opération, je m'assis sur le fauteuil, la tête appuyée sur le revers de mes mains. Je ne pus m'empêcher de pousser deux grands soupirs; mais le docteur Manning, qui était hors de la chambre, n'entendit rien. Vous savez qu'ils firent une incision très profonde — et il se mit à sourire — comme je ne bougeais pas, ils croyaient qu'ils n'avaient pas assez fait et qu'il fallait en couper davantage. — Les pansages ne furent-ils pas plus douloureux que l'opération? — Oui, ils furent plus pénibles à supporter. Ils brûlaient profondément et croyaient que la gangrène était dans la plaie, parce que je ne bougeais pas. — Pourquoi n'avez-vous pas dit combien vous souffriez? — Oh! j'ai eu seulement quelque chose de plus à souffrir, et il valait mieux que l'opération fût complète; je ne voulais pas redevenir lâche. »

Je ne sais aucun détail sur cette partie de la maladie du cardinal. Nous qui voyions la quantité de nourriture et de choses excitantes que les médecins lui administraient, qui remarquions en même temps que ses forces n'augmentaient pas, que le mieux n'était jamais que local ou passager, nous ne pouvions envisager l'avenir sans sentir nos cœurs défaillir. Le mal empirait d'une manière si peu sensible qu'on ne pouvait s'en rendre compte jour par jour; une nuit meilleure, une nuit moins bonne, produisaient dans les forces du malade des alternatives correspondantes. Aussi, bien qu'en réalité nul d'entre nous ne conservât d'espoir au commencement de février, nous fûmes tous surpris lorsque le cardinal, pour la première fois, nous parla lui-même très clairement de son état.

*Traduit de l'anglais par M. CH. DE VAULCHIER.*

*(La fin à la prochaine livraison.)*



# HISTOIRE DE NOTRE-DAME DES MALADES

A ORNANS.

(SUITE ET FIN.)

---

CHAPITRE IV. — Pieux usages à Notre-Dame. — Dévotion du magistrat. — La première conquête de Franche-Comté. — Délivrance. — Procession à Besançon. — Célébrité de Notre-Dame. — Les troupes du comte de Grammont. — Soumission de la Franche-Comté par Louis XIV.

(1648 à 1674.)

La piété est utile à tout, dit l'Apôtre. C'est elle qui élève les âmes par la prière et les met en communication avec Dieu pour attirer sur elles ce secours d'en-haut qu'on appelle la grâce. Mais Dieu nous a enseigné à lui demander aussi les bénédictions de la terre, le pain quotidien qui nous nourrit et la délivrance des maux qui nous affligent. C'est là ce que les fidèles venaient souvent demander au Ciel auprès du sanctuaire de Notre-Dame des Malades. On avait recours à elle dans *toutes les nécessités*, comme s'exprime le magistrat d'Ornans. On la bénissait dans la joie, on l'invoquait dans la tristesse. En 1648, on y fait une procession générale à l'occasion du traité de paix de Münster, qui rend la tranquillité à la province. Quand des pluies prolongées compromettent les récoltes, on a recours à l'intercession de Notre-Dame. La procession générale se met alors en marche à six heures du matin. On rapporte la châsse à l'église paroissiale; tout le peuple y assiste, et l'image miraculeuse reste exposée pendant neuf jours. Quand les froids si redoutés d'avril font craindre pour les vignobles, c'est encore auprès de la Madone qu'on va implorer la miséricorde divine, et quatre flambeaux sont allumés devant la sainte image, pendant la neuvaine, comme un symbole de la prière fervente (1).

Lorsque la foudre gronde, que la tempête mugit, que le sol tremble et

(1) Délib. des 18 juillet 1648, 19 juillet 1652, 21 avril 1663.

que la grêle menace de détruire les fruits de la terre, on tourne les regards vers celle qui est le secours des chrétiens. Tous les bourgeois de la ville sont avertis de se trouver à l'église paroissiale, où l'on doit chanter, trois jours de suite, les litanies devant la sainte image, « pour apaiser l'ire de Dieu, qui semble montrer des marques de sa colère par les » tremblements de terre et par la mortalité du bétail (1). » Quelquefois c'est jusqu'à la chapelle même qu'on se transporte pour implorer le secours du Ciel par un *triduum* de prières. Là « le magistrat en corps assistera à la messe qui se dira à la chapelle de Notre-Dame des Malades, et là tous communieront en corps. » Le peuple est invité aussi à se confesser et à communier, « afin que ses prières soient tant plus agréables à Notre Seigneur, et qu'il puisse tant plus tôt en obtenir les effets (2). »

D'autres misères venaient encore chercher leur soulagement auprès de la Vierge de Montaigu. En 1660, le conseil mentionne les *possédés* qui sont venus du dehors faire une neuvaine à Ornans, « par la dévotion qu'ils avoient à l'image miraculeuse de Nostre-Dame. »

Selon l'esprit du temps, c'est le magistrat de la ville qui organise toutes ces manifestations religieuses. Il indique le jour des processions, la marche qu'elles doivent suivre, la solennité qu'elles doivent avoir. Il invite les citoyens à la prière et à la réception des sacrements. Il réprimande même le clergé et les chapelains lorsqu'ils ne lui paraissent pas assez zélés pour le culte de Notre-Dame. C'est lui qui, « sur placet présenté au conseil, » permet, bien rarement, au chapelain de porter l'image miraculeuse aux malades détenus dans leur lit, quand ils ont « dévotion particulière de veoir et baiser ladite image (3). » C'est le magistrat qui veille à la conservation et à la réparation du sanctuaire bien-aimé. Après le départ des Suédois, il *rempièce* la muraille de la chapelle. En 1655, il autorise le chapelain à faire une quête pour remplacer l'ancienne cloche qui a été volée. En 1661, il fait faire « un trely » de fer à l'armoire de la chapelle, pour y loger avec sheurté l'image miraculeuse, ainsy qu'elle estoit devant les guerres (4). » Enfin il profitait du calme de la paix pour réparer le mal qu'avaient causé au pays

(1) Délib. du 24 mai 1632.

(2) Délib. du 21 juillet 1663 et 1669.

(3) Délib. du 30 septembre 1670.

(4) Cette grille de fer, pesant 281 livres, était garnie en dedans d'une platine de fer, afin que l'image fût plus assurée, tant on craignait qu'elle ne fût enlevée !

les alliés de Richelieu. Malheureusement, cette paix ne devait pas durer; La France convoitait toujours notre province, et en 1668, les soldats de Louis XIV venaient la conquérir pour leur maître sous la conduite de Condé.

Aux premiers bruits de guerre, le magistrat d'Ornans fit transporter à Besançon les reliquaires et les titres de la ville, qui furent déposés à l'abbaye de Saint-Vincent. On pensait que la province saurait résister énergiquement aux armes de Louis XIV, comme elle avait résisté à celles de Richelieu. Mais, la trahison aidant, la conquête de la Franche-Comté fut l'œuvre de quelques jours. Le grand Condé entra à Besançon le 7 février, et les autres places de la province firent à peine quelque résistance. Un parti puissant, gagné par l'or du grand roi, donnait la main à la France. Cependant le peuple tenait du fond de son cœur à l'Espagne. Les habitants d'Ornans en particulier étaient vivement attachés à leur souverain légitime. Aussi leur joie éclata lorsque, quelques mois plus tard, le 2 mai de la même année, le traité d'Aix-la-Chapelle rendit la Franche-Comté à l'Espagne. Ils accueillirent la retraite des Français par des fêtes et des réjouissances, et songèrent aussitôt à ramener dans leur ville les objets précieux et sacrés déposés à Besançon, parmi lesquels se trouvait la châsse de Notre-Dame des Malades.

Le 13 juin, le mayeur d'Ornans représente au conseil que « ceste ville » se voyoit à présent delivrée, avec toute la province, par une faveur » toute particulière du Ciel, de la domination estrangère, soubz laquelle » elle étoit malheureusement tombée, et heureusement rendue à son » unique et légitime prince, le très auguste roy d'Espagne. » Il invite le magistrat « de vouloir ordonner les prières publiques auxquelles il » estoit obligé en actions de grâces d'un bonheur si grand et d'un » changement si avantageux. » Le conseil reconnaît d'ailleurs que « l'obligation d'un si grand bien doit estre rapportée à la bonté du Tout- » Puissant et à la singulière protection de la très glorieuse Vierge sur » ceste province. » En conséquence, on décide que « pour tesmoigner la » grande joye que ceste ville reçoit de se reveoir soubz la douce domina- » tion de son premier monarque, » on fera une procession générale à Besançon pour en rapporter les reliquaires qui y sont déposés. On devait les aller prendre à l'église de l'abbaye de Saint-Vincent, et de là se rendre processionnellement à Saint-Etienne, « où sera portée l'image mi- » raculeuse de la glorieuse Vierge appartenant à ceste ville d'Ornans, » pour célébrer le plus solennellement qui se pourra une grand'messe à » l'autel du Saint-Suaire. » Le second échevin de la ville fut aussitôt dé-

puté auprès de l'archevêque Antoine-Pierre de Grammont, qui approuva le dessein des habitants d'Ornans.

Dans la journée du 21 juin 1668, la procession, composée des habitants d'Ornans et de onze villages voisins <sup>(1)</sup>, se mit en marche pour la ville métropolitaine. Tous les bourgeois avaient reçu l'ordre d'y envoyer au moins une personne de chaque maison, « particulièrement le » chef d'hostel de chacune. » Arrivé à Besançon, le cortège fut reçu par les délégués de la ville. Le vin d'honneur fut envoyé au mayer d'Ornans par le sieur de Septfontaines. Le lendemain, dès le matin, la procession s'organisa dans l'église des bénédictins de Saint-Vincent, où se trouvaient les reliquaires. Le *confanon* était porté par Georges Jobard, et la croix par frère Antoine, ermite de Saint-Roch <sup>(2)</sup>. On voyait figurer « les sergents en manteaux ornés de rubans. » Le clergé paroissial et les familiers portaient les chapes et grands manteaux fournis par les bénédictins de Saint-Vincent. Les musiciens de Besançon accompagnaient le cortège <sup>(3)</sup>, qui se rendit en grande pompe à l'église Saint-Etienne. Grâce à l'intervention du chanoine Perrinot, on avait obtenu la permission de célébrer la messe solennelle dans la chapelle du Saint-Suaire, « pour donner à tout le peuple une entière consolation et satisfaction. » L'image miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu fut déposée sur l'autel pendant le saint sacrifice, et entourée de « huit flambeaux de cire blanche. » Les Ornannais, gracieusement accueillis par le chapitre de Saint-Etienne, sollicitèrent l'insigne faveur de l'ostension du saint Suaire. Mais cette grâce ne leur fut point accordée. Après la messe, la procession se remit en route pour Ornans. Les reliquaires et les titres de la ville furent placés sur une voiture que le cortège entoura pendant la marche, et à l'arrivée, la châsse de Notre-Dame fut réintégrée dans son sanctuaire.

De telles manifestations devaient augmenter l'amour des fidèles pour le culte de la Mère de Dieu, et attirer de nouveaux pèlerins à sa chapelle. Aussi le nom de Notre-Dame des Malades commençait à se répandre au

(1) Montgesoye, Vuillafans, Scey, Cléron, Vésigneux, Longeville, Reugney, Chantrens, Villers, Tarcenay, Trepot. Les villages de Mouthier, Lods et Saint-Hippolyte se sont excusés. Le magistrat d'Ornans, dans les lettres d'invitation, s'engageait à payer un quart d'écu par tête pour faire « dîner honorablement les ecclésiastiques étrangers qui viendront à la procession. » (Délib. du 18 juin.)

(2) L'ermitage de Saint-Roch est situé vis-à-vis la chapelle des Malades, sur les bords de la Loue. Les ermites y tinrent longtemps une école.

(3) On donna 35 fr. aux musiciens qui avaient joué pendant la procession, et 4 fr. et demi à l'organiste de Saint-Etienne. Voir les délib. des 18, 18 et 25 juin 1668.

loin, et les auteurs en faisaient mention dans leurs livres. Dès 1630, le P. Poiré, dans la *Triple Couronne de la Mère de Dieu*, citait Notre-Dame d'Ornans comme un sanctuaire *renommé dès longtemps*. Jacqueline de Blémur, dans les *Grandeurs de la Mère de Dieu* (1), disait que « ce sanctuaire est si célèbre que tout le monde le connaît. » En 1651, dom Gody comptait Notre-Dame des Malades au nombre des chapelles « les plus fameuses en merveilles, et longtemps fréquentées des peuples voisins (2). » Elle ne fut pas oubliée non plus dans le poème que publia, en 1701, messire Cl.-Fr. Doyen, curé de Tréviillers, sous le titre d'*Histoire de Notre-Dame des Ermites*. Il en parle en ces termes :

Une autre dans Ornans est aussi singulière,  
Où plusieurs ont trouvé leur guérison entière.

Ce culte s'introduisit jusqu'au foyer domestique. Dès l'an 1670 les images de Notre-Dame des Malades étaient répandues dans les maisons, et son invocation se mêlait aux prières communes qu'on faisait dans les familles. La moindre profanation commise à son sanctuaire excitait la douleur ou l'indignation publique, comme le prouve le fait suivant.

L'exemption de logements militaires était une des franchises dont jouissait la ville d'Ornans, et qu'elle estimait au plus haut prix, parce que les souverains lui avaient accordé cette faveur comme une reconnaissance de sa fidélité et de son dévouement (3). Mais ces franchises furent violées plusieurs fois. Ainsi en 1672, les troupes du comte de Grammont logent à Ornans et y commettent de grandes violences. Le magistrat, poussé à bout, se plaint amèrement au gouverneur de la province, Hieronymo Quiñones : « On a robbé, dit-il, des linges et fines nappes de la mère église, vollé le tronc des RR. PP. minimes, et dérobé l'image d'un crucifix. » Puis il ajoute ces paroles, qui sont l'expression d'une douloureuse tristesse : « Les soldats *n'ont pas même épargné* la chapelle où repose l'image miraculeuse de Notre-Dame des Malades, puisqu'on a voulu forcer la porte. » Ainsi, pour les habitants d'Ornans, la paix ne valait quelquefois guère mieux que la guerre. Et cependant, ils étaient inébranlables dans leur fidélité au roi d'Espagne. Quand le bruit d'une nouvelle inva-

(1) 2 vol. in-4°, imprimés en 1681.

(2) *Histoire de Notre-Dame de Mont-Roland*, pag. 16. D. Gody était d'Ornans.

(3) Ces franchises furent confirmées en particulier par Charles le Téméraire, qui, par lettres de Malines du 30 juillet 1473, défendit à tous chefs et conducteurs de ses troupes de loger à Ornans.

sion des Français en Franche-Comté se répandit, au commencement de l'année 1674, le conseil ordonne aussitôt qu'on ira *quérir* l'image miraculeuse pour l'exposer à l'église paroissiale, et que, pendant trois jours, on célébrera la messe et on chantera les litanies « pour implorer le secours » de Notre-Dame envers la divine majesté, dans les malheurs dont la » province est menacée, afin qu'il luy plaise conserver ceste province » sous l'auguste domination de son souverain (1). »

Mais la Providence en avait décidé autrement. Il fallut se soumettre à la loi du vainqueur. Le 22 mai, Besançon et sa citadelle tombaient au pouvoir de Louis XIV. Ornans essaya vainement de résister encore. Sa vaillante garnison défendit le château contre les attaques du duc de Luxembourg. Enfin, il fallut se rendre, et au mois de juillet 1674, la conquête était consommée, et le comté de Bourgogne définitivement réuni à la France.

Ce nouvel état ne changea rien au culte affectueux des Ornanais envers la Mère de Dieu. « L'union des Franc-Comtois avec la France, dit un historien de Notre-Dame (2), sans altérer leur ancienne piété, a donné comme un nouveau lustre aux qualités naturelles dont ils sont doués, en leur offrant un plus grand théâtre, et en les plaçant sous un jour plus avantageux. Par cette heureuse réunion, leur langage est devenu plus poli, leur société plus douce, leurs manières plus liantes, leurs modes plus élégantes, leur littérature plus délicate, leur milice plus exercée, leur commerce plus étendu, leur liberté plus bornée peut-être, mais plus tranquille; et cependant leur religion, toujours pure, n'a été ni moins soumise, ni moins inaccessible à ces sectes hérétiques dont ils sont comme investis. Espagnols ou Français, toujours on les a vus, sous l'une ou l'autre domination, chrétiens édifiants, catholiques fidèles, vrais enfants de Marie et zélateurs ardents de son saint culte. »

CHAPITRE V. — Othenin Clément. — Les chevaliers de Saint-Lazare. — Pierre Gonzel. — Marc Plantamour. — Le comte de Grammont. — Confréries d'Ornans. — Les derniers chapelains. — M. Trouillet. — Le nouveau reliquaire.  
(1674 à 1865.)

La conquête de la Franche-Comté ne ralentit ni la piété des fidèles envers Notre-Dame ni leur zèle à orner son sanctuaire. Dès l'année

(1) Délib. des 7 février et 27 mars 1674.

(2) *Histoire de Notre-Dame de Gray*. Besançon, Couché.

1671, le chapelain, François Morel, s'était retiré à Vuillafans, après avoir exercé ses fonctions pendant trente-trois ans (1). Il fut remplacé par Othenin Clément, qui mit tous ses soins à embellir la chapelle, et fit faire à ses frais un retable *qui lui coûta beaucoup d'argent*. La ville n'avait pu lui donner que trois pistoles pour l'aider dans ses dépenses. Plus tard, elle donna encore 22 fr. 6 gros pour l'embellissement de Notre-Dame. Mais les dons des fidèles suppléaient aux ressources qui manquaient à la commune. La mère du chapelain, dame Etiennette Saron, offrit un tableau représentant l'adoration des rois mages. D'autres offrandes furent faites par les membres des familles Daresche, Perrinot, etc. Les *ex-voto* suspendus aux murs de la chapelle étaient tout à la fois un ornement du sanctuaire et un témoignage rendu à la puissante intercession de Marie. On en voyait un où était « dépeinte l'image miraculeuse de Notre-Dame avec la châsse, et un malade dans son lit. » Les autres, entourés de cadres dorés, rappelaient aussi des grâces obtenues (2).

Les revenus du bénéfice augmentaient. En 1676, Claude Dubief avait obtenu le droit de demeurer jusqu'à sa mort dans le logement du chapelain, et en reconnaissance, il avait donné tous ses biens à Notre-Dame (3). Le bénéfice comprenait alors plusieurs pièces de terre, cinq vignes, quatre champs, deux vergers, une chènevière, un jardin, trois prés, une maison de pierre et de bois située au Château, sans compter les propriétés qui entouraient la chapelle, et la moitié des offrandes faites à Notre-Dame. En 1681, Hugues Perrinot, d'Ornans, prieur de Saint-Point, fonde au nom de son père, Etienne Perrinot, avocat au parlement, une neuvaine de messes basses à la chapelle des Malades, avec *Salve, Regina*, à la fin de chaque messe. Il donne pour cette fondation six francs, payables annuellement par le receveur des deniers publics d'Ornans (4).

Mais il semblait écrit que le sanctuaire de Notre-Dame ne devait jamais rester en paix. De nouvelles contrariétés lui furent suscitées par les chevaliers de Saint-Lazare. Cet ordre hospitalier avait été réuni, dès l'an 1607, à l'ordre royal et militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, et

(1) Il échangea son titre contre la chapelle de sainte Barbe, à Vuillafans, que lui céda Othenin Clément.

(2) Délibérations des 17 et 19 juin 1672, 12 avril 1679, 2 avril 1683; inventaire de 1686.

(3) Comptes de 1674. — Délibération du 31 août 1676.

(4) Archives d'Ornans, grosse du 12 mars 1681. Il est dit dans cet acte que la chapelle est érigée au bas des vignes de Gradion.



Louis XIV lui avait transféré toutes les propriétés et revenus des anciennes léproseries. Il se mit donc en mesure de les revendiquer, et, en 1686, les chevaliers firent valoir leurs prétentions sur la chapelle de Notre-Dame des Malades et ses dépendances. Le chapelain fut assigné à comparaître devant la chambre royale de Paris, pour se voir condamner à relâcher son bénéfice, et à en restituer tous les fruits et revenus perçus depuis vingt-neuf ans. La chambre le condamna à se désister complètement en faveur de l'ordre de Saint-Lazare. Le conseil d'Ornans, auquel cet arrêt fut transmis, décida que, « vu l'importance de l'affaire, « on irait à Besançon consulter des avocats pour aviser aux moyens de se tirer de ce mauvais pas <sup>(1)</sup>. Mais les chevaliers de Saint-Lazare ne perdaient point de temps. Un nommé Grillet, procureur spécial de l'ordre, signifiait aussitôt au chapelain de Notre-Dame d'avoir à quitter sa résidence. Othenin Clément, dont le caractère était peu énergique, se soumit à cette injonction sans tenir compte des avis du conseil, qui l'engageait à rester à son poste afin de pourvoir au moins à la conservation des reliques et ornements de la chapelle, « et particulièrement de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu. »

Dès lors, le magistrat d'Ornans prit énergiquement l'affaire en mains et résolut de se pourvoir contre l'arrêt qui le dépossédait, en soutenant que la chapelle n'était pas de qualité requise à réunion. Une procession générale fut d'abord organisée pour aller à Notre-Dame « requérir l'image miraculeuse, » qui fut déposée dans l'église paroissiale. Le magistrat fit rédiger ensuite un long mémoire pour défendre ses droits contre les chevaliers de Saint-Lazare. Il y fait l'historique de la chapelle, et soutient, en déguisant toutefois un peu la vérité, que l'ermitage de Notre-Dame ne peut être considéré comme une maladrerie, *n'ayant jamais été construit pour y mettre des malades*, mais seulement pour servir de demeure à un ermite ou à un chapelain. Il ajoute qu'une chapelle érigée en bénéfice simple, comme l'est celle de Notre-Dame, ne peut jamais être considérée comme une léproserie, et qu'en conséquence les habitants d'Ornans doivent être réintégrés dans leurs droits.

Ces démarches furent couronnées de succès. L'intendant de la province, M. de Beaulieu, fut informé que les chevaliers de Saint-Lazare se désistaient de l'arrêt obtenu contre Othenin Clément, et que la ville d'Ornans restait en possession de la chapelle. Cette décision fut communiquée au conseil au mois de mars 1687, et Notre-Dame des Malades resta dès

(1) Délibération du 21 octobre 1686.

lors ce qu'elle était depuis plus de deux cents ans, un simple pèlerinage en l'honneur de la Vierge (1).

Ce procès avait duré plus d'un an. Pendant ce temps, le pèlerinage fut en souffrance. Tous les objets de la vénération publique avaient été transportés dans l'église paroissiale. Le chapelain s'était retiré à Arbois durant les débats, et ne voulait pas revenir malgré la décision favorable obtenue par la ville. Le magistrat exigeait qu'il reprît sa résidence pour veiller à la conservation de l'image miraculeuse, « ainsi que pour » secourir les peuples dans leur dévotion. » On en référa à l'archevêque, et, sur son avis, le chapelain fut considéré comme démissionnaire et remplacé, en 1687, par Pierre-Antoine Gonzel, qui appartenait à une famille noble d'Ornans. Dans la même année, le nouveau titulaire s'étant retiré, ses fonctions furent confiées à un homme qui sut, pendant vingt-cinq ans, se montrer digne du titre de chapelain de la Vierge par le zèle qu'il déploya pour son culte. C'était Marc Plantamour, qui abandonna la cure de Mamirolle pour se retirer auprès du sanctuaire de Notre-Dame des Malades (2).

Il mit la chapelle en bon ordre, fit achever et dorer le retable, réparer la fontaine de l'ermitage, et se montra dévoué à l'œuvre qu'il avait entreprise. Aussi les processions et les pèlerinages reprirent leur cours en l'honneur de celle que le magistrat appelait, dans ses délibérations, *la libératrice ordinaire de ceste ville*. On l'implorait pour qu'elle protégeât les vignobles ; on la remerciait *des bienfaits reçus dans les moissons* ; on reconnaissait que les fruits de la terre avaient été conservés par son intercession, *nonobstant les grandes gelées* ; on la pria de préserver la ville *des froides matinées dangereuses* ; on l'implorait avec confiance *pour empêcher l'entière perte des fruits grandement endommagés* (3). On continuait à célébrer, dans son sanctuaire, des neuvaines de messes, soit au nom de la ville, soit au nom des bourgeois, et cet usage était si fréquent que les dépenses en étaient prévues et réglées d'avance par le conseil (4). Enfin les fidèles y faisaient célébrer leur mariage, et le chapelain était

(1) Les chevaliers de Saint-Lazare essayèrent encore, en 1694, de faire valoir leurs droits sur la chapelle des Malades, mais leur tentative échoua. (Délibérations des 2 janvier et 5 février 1694.)

(2) Délibérations de février et octobre 1686, de mars, avril, mai, juin et octobre 1687.

(3) Délibér., *passim*.

(4) Jean Martin, docteur ès droits, y fonde une neuvaine de messes par contrat du 16 janvier 1673.

autorisé à bénir les époux qui venaient mettre leur union sous la garde de la Mère de Dieu (1).

Marc Plantamour avait rempli fidèlement son devoir de gardien de Notre-Dame. En 1708, il craignit que le sanctuaire de la Vierge ne fût violé par les troupes qui étaient sans cesse de passage à Ornans. Les soldats du régiment de Foix, en particulier, commettaient continuellement des désordres dans la ville et les environs. Le chapelain fit donc transporter l'image miraculeuse à l'église paroissiale, et en même temps le magistrat informait l'intendant de la province des troubles occasionnés par les troupes. Enfin, après un mois de séjour, ces hôtes turbulents quittèrent la ville, et Notre-Dame de Montaigu fut replacée dans sa chapelle.

En 1712, Marc Plantamour, devenu vieux et infirme, donna sa démission et se retira à Ornans. Les familiers de Saint-Laurent se présentèrent alors pour lui succéder. Mais le poste de chapelain était entouré d'assez de considération pour qu'un personnage important intervint afin d'y mettre un homme de son choix. Le comte Ferdinand de Grammont, frère de l'archevêque et commandant au comté de Bourgogne, écrivit au magistrat d'Ornans pour lui demander le bénéfice de Notre-Dame en faveur de son protégé, Pierre-Nicolas Jeunet. Outre la bonne conduite et le mérite connu du candidat, M. de Grammont rappelle que Nicolas Jeunet a deux frères qui servent avec distinction dans l'armée, et que s'il le fallait, le ministre, M. Voysin, interviendrait pour appuyer sa demande. Nicolas Jeunet était d'Ornans. Il obtint la nomination qu'on sollicitait pour lui, et fut gardien de Notre-Dame pendant quarante-quatre ans.

Durant son administration, la dévotion des serviteurs de Marie continua à se manifester par les exercices habituels. Les temps étaient plus tranquilles, et la Franche-Comté, devenue définitivement française, gardait fidèlement les traditions de piété, de science et de vertu dont elle avait donné tant d'exemples dans le passé. Elle s'honorait d'avoir produit, dans ce siècle et dans le siècle précédent, un grand nombre d'hommes utiles, qui s'étaient distingués par des services rendus ou par des ouvrages intéressants. La ville d'Ornans pouvait se glorifier d'avoir une bonne part dans cette liste d'hommes honorables (2). Relativement au

(1) « M. Perrot de Torpot duxit in uxorem Cl. Liégeon in capellâ divæ Mariæ dicatâ, ministerio D. Plantamour inibi capellani, die 3 apr. 1704. » (Registres de Trepot.)

(2) On cite parmi les savants franc-comtois qui ont publié des ouvrages au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, les suivants, qui sont nés à Ornans : Claude Clément, jésuite, professeur

sujet qui nous occupe, elle avait donné naissance à un pieux panégyriste de la Vierge, dom Simplicien Gody, qui écrivit l'histoire, aujourd'hui encore si recherchée, de *Notre-Dame de Mont-Roland*. Dans une pièce de vers insérée dans cet ouvrage, il invite sa ville natale à s'unir aux autres cités de la province pour célébrer les louanges de la Mère de Dieu. Ornans pouvait en effet compter parmi les villes les plus dévouées à ce culte si doux et si gracieux. Car, outre ce que nous avons raconté de la dévotion à Notre-Dame des Malades, on comptait dans l'église paroissiale quatre chapelles fondées par les bourgeois en l'honneur de la Vierge, sous les noms de Notre-Dame de Pitié, de Notre-Dame Immaculée et de Notre-Dame *del Pilar* (1). La chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs y avait été fondée et dotée par le cardinal de Granvelle. Sur sa demande, le pape Grégoire XIII accorda à cette chapelle une indulgence plénière pour tous les fidèles qui la visiteraient le jeudi saint, après avoir reçu la sainte communion (2). Les dames de la ville avaient aussi fondé, en 1693, dans l'église des Ursulines, une chapelle et une confrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Vierge. Plusieurs autres associations semblables s'étaient organisées parmi les fidèles dans un double but de piété et de charité. En 1704, les hommes mariés forment une congrégation en l'honneur de la Vierge. Les règlements, exécutés avec une rigidité sévère, montrent quels services ces associations pouvaient rendre aux bonnes mœurs. Ainsi un membre de la confrérie convaincu de s'être enivré et querellé se tint pendant deux offices entiers, à genoux, les mains jointes, devant le crucifix, pour faire pénitence de sa faute. Un autre, qui avait injurié son père, subit la même épreuve. Deux confrères, dont l'un s'était masqué le jour de carnaval, et l'autre avait battu un habitant de la ville, obtinrent leur grâce en demandant pardon « devant le corps des officiers. » Cette congrégation était une sorte de justice de paix. Avant d'intenter un procès à un confrère, les congréganistes devaient d'abord porter leurs plaintes au conseil de la confrérie, et presque toujours le différend se vidait à ce premier tribunal (3). Cette pieuse association porta ses fruits, et en 1741, elle était si bien organisée qu'elle obtint de l'archevêque la permission de

de belles-lettres; Eléonor Combette, médecin distingué; l'abbé Millot, historien; Pierre Vernier, inventeur d'un instrument astronomique; Adrien Roussel, professeur de théologie et de mathématiques; Claude Richard, jésuite, savant mathématicien, etc.

(1) Pouillés du diocèse de Besançon.

(2) Archives d'Ornans. Ce bref est de 1578.

(3) Registre de la congrégation d'Ornans, in-folio. Arch. d'Ornans.

construire une chapelle spéciale « pour y réciter l'office de la Vierge. » Le magistrat céda dans ce but un assez vaste emplacement « au-dessus des Isles hautes de la ville (1). »

Mais revenons à Notre-Dame des Malades. Le 2 janvier 1756, le chapelain, Nicolas Jeunet, mourut et fut inhumé dans la chapelle même. Son successeur, Charles-Guillaume Doney, « de bonnes vie, mœurs et capacité, » s'appliqua encore à embellir le sanctuaire de la Vierge et y dépensa plus de deux mille francs en réparations. Pour suffire à ces dépenses, il recueillait, selon l'usage, les offrandes faites à Notre-Dame.

Ce fut là l'occasion d'un procès suscité par le célèbre curé d'Ornans, M. Trouillet, qui se prétendait lésé dans ses droits sur les oblations de la chapelle. M. Trouillet était estimé dans la province comme érudit et comme homme de lettres. Il se signala par plusieurs travaux historiques présentés aux concours de l'académie de Besançon, et mérita d'être admis dans le sein de cette compagnie. Il faisait partie de cette phalange de prêtres savants à la tête desquels étaient les Bergier et les Bullet, et dont le diocèse de Besançon avait droit d'être fier. Si l'on en croit son ami dom Grappin, M. Trouillet était « bon par caractère, aimable dans la société, dont il faisait l'agrément par sa gaieté décente et par la délicatesse de son esprit (2). » Il n'en est pas moins vrai qu'il fut quelquefois un voisin assez incommode, et les archives de la ville d'Ornans gardent encore les liasses énormes des procès qu'il eut avec les communautés et les habitants de sa paroisse. La question des offrandes faites à Notre-Dame des Malades fut décidée conformément aux règlements anciens. M. Doney continua à remplir avec zèle ses fonctions de chapelain, et nous voyons l'usage des processions et des neuvaines se maintenir à Notre-Dame jusqu'aux approches de la révolution française.

Le dernier chapelain fut Jacques-Joseph Roy, qui mourut en 1793. Il fut témoin de la profanation de ce sanctuaire vénéré depuis tant de siècles. Les propriétés en furent confisquées comme bien national, et la chapelle fut démolie. Les ornements qu'elle renfermait furent dispersés ou vendus. L'antique châsse d'argent, donnée en 1619 par Christophe de Rye, fut enlevée par les agents de la république, ainsi que les objets les plus précieux que renfermait la chapelle. Mais l'image miraculeuse de Montaigne fut heureusement conservée par des mains pieuses, pour

(1) Délib. du 9 décembre 1741. D'après le plan, la chapelle devait avoir 70 pieds de long et 35 de large.

(2) Eloge de M. Trouillet, séance publique de l'académie du 2 décembre 1809.

être remise en honneur dans des temps plus tranquilles. C'est à Pierre Beaumont, sacristain de l'église paroissiale, que la tradition reporte l'honneur d'avoir sauvé cette statuette. Il avait fait un dessin du reliquaire de Notre-Dame, et comme il s'occupait de sculpture, il fit, en 1794, un reliquaire en bois doré absolument semblable à l'ancien. Il y plaça la statuette de la Madone et la rendit ensuite à l'église paroissiale d'Ornans lors du rétablissement de la religion catholique en France (1).

La révolution n'avait point effacé dans l'esprit du peuple le souvenir du culte traditionnel rendu à Notre-Dame de Montaigu. L'image miraculeuse vénérée depuis deux siècles par nos pères fut replacée avec honneur dans une chapelle de l'église de Saint-Laurent. A toutes les fêtes de la Vierge on l'exposait à la vénération publique. Tous les premiers dimanches du mois, on la portait processionnellement autour de l'église paroissiale. Ce n'était plus sans doute cet enthousiasme religieux qui s'était manifesté autrefois d'une manière si vive, au sanctuaire de Notre-Dame des Malades. Mais les traditions de la piété, brisées par les violences de la Terreur, tendaient à se renouer peu à peu. En 1844, le vénérable curé d'Ornans, M. Bonnet, établit dans son église l'archiconfrérie du cœur immaculé de Marie. Cette pieuse institution ranima le culte de Notre-Dame des Malades. Son image miraculeuse fut exposée régulièrement tous les samedis à la vénération des fidèles. Il en fut de même pendant le mois de mai, et le premier dimanche de ce mois, on reprit l'usage d'aller tous les ans processionnellement porter l'image sacrée sur les lieux où avait été autrefois sa chapelle, pour bénir cette région sanctifiée par les prières de tant de pèlerins.

Une circonstance solennelle vint bientôt donner un nouveau relief à ce culte ancien de Notre-Dame des Malades. Le 8 décembre 1854, Pie IX, entouré des évêques du monde catholique, avait proclamé, au milieu de la joie universelle, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Les fêtes célébrées à Rome à cette occasion se répétèrent dans tout l'univers chrétien. Ce fut à l'occasion de ce grand acte religieux du souverain pontife, qu'un homme dont la ville d'Ornans a connu le pieux dévouement, M. Charles Guyot de Vercia, voulut donner un insigne témoignage de sa

(1) Sous le reliquaire, on lit l'inscription suivante : *Le pied a été refait de la sainte Vierge dans l'année 1794. Petrus Beaumont sculpsit.* Ce reliquaire conserve encore la couronne en vermeil soutenue par deux anges au-dessus de l'image miraculeuse, qui a été remplacée par une statuette moderne. Il est sur un autel de la chapelle du séminaire d'Ornans.

dévotion envers Notre-Dame des Malades. Le reliquaire où reposait l'image miraculeuse ne répondait point à la vénération des siècles passés. Il le remplaça, en 1860, par un magnifique reliquaire d'argent, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie, qui atteste tout à la fois la générosité du donateur et l'habileté de l'artiste (1).

C'est là que repose désormais cet antique monument d'une piété simple et féconde, qui fut pour nos pères la source de bien des consolations au milieu de beaucoup de souffrances. Cette image leur rappelait le doux souvenir de celle dont le culte a toujours été d'une si heureuse influence sur les âmes, en les élevant au-dessus des jouissances matérielles, et si salutaire pour les familles chrétiennes, en y maintenant le triple lien qui doit en relier tous les membres, l'autorité, l'obéissance et l'amour.

(1) Ce reliquaire est l'œuvre de M. Froment-Meurice, de Paris. Il a 70 centimètres de haut et 16 centimètres de large à la base. Il figure une vigne aux fruits dorés, dont les ceps entrelacés forment des clochetons, des ogives, etc., où reposent quatre colombes les ailes déployées. La statuette a 7 centimètres de haut. La châsse qui la renferme est garnie de cristal et ornée de quatre anges d'argent dans l'attitude de la prière. Sur les quatre faces sont de petits écussons dorés, dont le premier porte le chiffre de Marie, le second, *Fœderis arca*, le troisième, *Turris eburnea*, et le quatrième, *Janua cœli*. Le pied en vermeil sur lequel repose la statuette est garni de pierres précieuses d'une grande beauté. Sur le fond de la châsse sont gravés ces mots en lettres gothiques : *En mémoire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1854.*



## LA MAISON DE SAINT-MAURIS.

---

La famille de Saint-Mauris, déjà très notable en Franche-Comté avant l'année 1130, où nous la voyons représentée par huit enfants, chevaliers, religieux, chanoines ou chambellans de l'archevêque de Besançon, accompagna les comtes de la Roche et de Montjoie dans les guerres de la Palestine, et se signala à l'ombre de la grande bannière de la Franche-Montagne. En récompense de ses services, elle reçut la *gardienneté* héréditaire des villes et châteaux forts de la contrée, avec des fiefs et des titres honorifiques, qu'elle posséda pendant plusieurs siècles. Son vieux manoir, situé *sur Ambon*, près de Saint-Maurice, dans un emplacement qui n'est plus marqué que par une promenade taillée dans le roc, au-dessus des gorges du Dessoubre, avait souvent réuni les seigneurs de la Roche et de Montjoie, qui contractèrent avec elle de fréquentes alliances. Richard de Saint-Mauris avait épousé Adeline de Montjoie, l'an 1060.

Des chartes d'abbayes et de chapitres, dans le siècle suivant, rappelèrent les donations des sires de Saint-Mauris, possesseurs de dix fiefs dans les montagnes du Jura, auprès de la petite ville de Saint-Hippolyte. Dès lors ils portent le titre de seigneurs de Saint-Mauris-en-Montagne. Jean III de Saint-Mauris conduisit une troupe de francs-montagnards aux dernières croisades, à la suite de son parrain le comte de la Roche. Celui-ci fut témoin de sa valeur et en reçut de grands services, dont il le récompensa magnifiquement à son retour. Il lui fit épouser Simonne de Vennes, sa parente, et lui confia plusieurs droits considérables dans toute l'étendue des terres du comté de la Roche. C'est à ce vaillant chevalier que remonte la branche des Saint-Mauris-Châtenois, qui s'est continuée jusqu'à nos jours. Son frère aîné fut la tige des Saint-Mauris-Berchenet, qui se sépara de la première sur la fin du xii<sup>e</sup> siècle. Saint-Maurice sur le Doubs, dont cette famille avait jeté les fondements, était déjà considérable, car en 1140, Hugues I<sup>er</sup>, archevêque de Besançon, donna à sa tante, abbesse de Baume-les-Dames, la propriété de quatorze églises,



parmi lesquelles est comptée celle de Saint-Maurice en Ajoie. Plusieurs branches, entre autres celle de Lambrey, sortirent des deux précédentes ; mais toutes portèrent dans leur blason, en cimier, dès les temps les plus reculés, un Maure brandissant une épée d'argent, emblème frappant des combats qu'ils soutinrent contre les musulmans, en Palestine, ou sous les murs de Tunis, dans l'armée de saint Louis, et de la gloire qu'ils en rapportèrent.

Lorsque éclata la guerre contre les Anglais, les seigneurs, faisant trêve à leurs querelles, se réunirent contre l'ennemi commun, et ne cessèrent de conduire des renforts au malheureux roi Jean. Vaincus eux-mêmes à Brion, et voyant la Comté envahie, ils se retranchent dans leurs forteresses, ne les livrent que pour aller rejoindre les débris des corps d'armées, qui se reforment et disputent pied à pied le sol de la patrie. Le nom des Saint-Mauris se retrouve dans le dénombrement des chevaliers qui combattaient à côté des Cusance et des Grammont, jusqu'à la fin de cette lutte opiniâtre que couronna Jeanne d'Arc.

Dans les querelles privées des seigneurs, les Saint-Mauris intervinrent fréquemment pour prendre en main la cause de la justice et du malheur. Le titre de chevalier, qu'ils portèrent en grand nombre, n'était pas un vain nom ; il signifiait pour eux non-seulement prouesse et courtoisie, mais encore fidélité aux plus hautes vertus religieuses et militaires. Une altercation survenue entre Etienne d'Oiselay et l'abbé de Saint-Paul, ayant abouti à faire enlever ce dernier et à l'enfermer dans un château fort, à quatre lieues de Besançon, les vassaux de l'abbaye n'osèrent pas tenter un coup de main sur la forteresse pour délivrer le prélat, tant les seigneurs d'Oiselay étaient redoutables. Ce furent les nobles de la province qui s'émurent et qui, sous la conduite de l'archevêque Amédée de Faucogney, emportèrent de vive force le château d'Oiselay, d'où ils retirèrent l'abbé de Saint-Paul. Richard de Saint-Mauris prit une grande part à l'action.

Une confrérie célèbre parmi la noblesse bourguignonne, l'ordre de Saint-Georges, établi en 1315 par Odoard de Montagu, pour raviver les véritables sentiments de la chevalerie et ménager à ceux qui en faisaient partie des occasions de manifester leur foi, compta souvent parmi ses gouverneurs des sires de Saint-Mauris : honneur précieux, car il leur était conféré par le libre choix de leurs pairs.

Après l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, la France fut livrée à la guerre civile. Jean sans Peur appela à son secours les hommes d'armes de son duché de Bourgogne : les lois de la féodalité commandaient

d'obéir. De nombreux corps de gentilshommes, à la tête desquels les chroniqueurs mettent toujours les Saint-Mauris, allèrent se ranger autour de leur seigneur direct, et poussèrent vigoureusement la guerre en Flandre et en Picardie. N'ayant pu soustraire le duc de Bourgogne au fer d'un assassin, ils reportèrent à sa veuve Marguerite, mère de Philippe le Bon, l'hommage d'une fidélité inaltérable, qui se traduisit dès lors en haine violente contre la France, à laquelle ils suscitèrent de nombreux ennemis. Perrin de Saint-Mauris se rendit en Savoie pour négocier au nom de la duchesse; son frère Etienne commandait les Bourguignons qui enlevèrent par escalade la tour de Scanderberg. On peut lire le récit pittoresque de ce fait d'armes dans les Mémoires d'Olivier de la Marche, qui avait reçu sa première éducation à Pontarlier, chez les sires de Saint-Mauris.

Jean IV de Saint-Mauris oublia un instant son attachement au duc Philippe le Bon, pour suivre le drapeau du roi Louis XI, dont il devint le chambellan. D'autres seigneurs, entraînés par Jean de Chalon, avaient également abandonné la cause de la maison de Bourgogne, et avaient prêté l'oreille aux séduisantes promesses du roi de France, qui convoitait la Franche-Comté. Ses prétentions ayant eu plus de chance de succès après la mort de Charles le Téméraire, à cause du mariage projeté entre Marie, fille de ce prince, et le dauphin de France, Jean de Chalon, envoyé par lui dans la province en qualité de gouverneur, s'efforça de lui gagner toute la noblesse. Mais celle-ci favorisait hautement le mariage de la princesse Marie avec l'archiduc Maximilien d'Autriche, dans l'espoir de conserver une grande autorité sous un prince qui serait forcé d'être habituellement éloigné. Ce point de vue, qui rallia sans doute un grand nombre de partisans à l'archiduc, fit triompher sa cause, et après son mariage, personne ne lui marchandait plus une fidélité bien acquise à la princesse Marie. Jean IV de Saint-Mauris lui rendit d'importants services sur les champs de bataille, jusqu'en 1480, où il était chargé de la revue des compagnies de la noblesse.

A cette époque, la branche aînée des Saint-Mauris-Berchenet, établie sur les deux rives du Doubs, possédait les forteresses de Mathay et de Bermont, avec le gouvernement de l'Isle et de Neuchâtel; la branche cadette, après avoir recueilli des successions considérables en deçà de Lure, se voyait maîtresse des trois châteaux forts d'Allenjoie, de Bustal et de Roye. L'antique tronc des Saint-Mauris, connus plus tard sous le nom de Saint-Mauris-Châtenois, s'était épuisé à la guerre, en même temps qu'il fournissait des religieux à l'abbaye de Baume-les-Messieurs et à celle

de Murbach. De huit qu'ils avaient été sous la bannière du duc de Bourgogne, deux seulement avaient survécu, et demeuraient dans les terres berceau de leur famille. Des fiefs leur appartenaient entre Saint-Hippolyte et Sancey, sur les deux rives du Dessoubre, au centre de la Franche-Montagne. Deux monuments restent de leurs goûts chevaleresques : le château fort de Châtillon, dont ils eurent le commandement, et la *forte maison* de Belvoir, qui était leur citadelle. C'était aux pieds de ces murailles que l'on voyait accourir les vassaux lorsque la cloche du beffroi sonnait l'alarme ; c'était là que les sires de Saint-Mauris se trouvaient toujours les premiers pour passer les montres d'armes et conduire les bataillons à l'ennemi. Du haut des tourelles, les dames, aux jours de réjouissances, contemplaient les chevaliers qui brisaient des lances dans la plaine et qui plus d'une fois, pour emporter les applaudissements, se laissaient couvrir de sang et de blessures. Un exemple tiré du mémorial de la famille de Saint-Mauris, et se rapportant à l'année 1564, permet de juger avec quel sang-froid on allait à la mort. Pierre, Jean et Nicolas de Saint-Mauris étaient réunis dans le château de Sainte-Marie, près de Lure : trois chevaliers vinrent leur proposer un défi. On les reçut avec courtoisie : toute la journée se passa en fêtes et en témoignages d'estime et d'amitié. Le lendemain, les six champions gagnaient une éminence entourée d'arbres, non loin du village de Breuche, et là, sans témoin, ils se disputèrent à outrance le prix de l'adresse et du courage. Deux des provocateurs tombent morts ; le troisième demande merci. Alors les trois frères le reconduisirent à Sainte-Marie, soignèrent ses blessures avec les leurs ; et après la guérison, leur première démarche fut d'aller planter au lieu du combat deux croix de pierre chargées d'inscriptions pieuses.

Ces guerriers si affamés de triomphes n'eurent pas à se plaindre de la maison d'Autriche : elle leur ménagea d'assez belles occasions de tirer l'épée. A la bataille de Pavie, Hugues de Saint-Mauris, qui combattait dans les rangs de la cavalerie de Guillaume de Vergy, seigneur d'Autrey, fit si bien qu'il fut armé chevalier par l'empereur Charles-Quint. Dans les luttes contre les protestants d'Allemagne, Huguenin de Saint-Mauris, gouverneur de Châtillon, conduisit à Charles-Quint des corps de régiments wallons, qui se couvrirent de gloire au passage de l'Elbe à Mulberg, puis à Darmstadt, à Francfort et à Strasbourg, dont la reddition décida de ce côté de la défaite des protestants. Il faillit perdre la vie dans un engagement : il eut un poignet emporté d'un coup de hache. Deux autres Saint-Mauris furent tués dans la révolte des Pays-Bas, en 1583,

après avoir assisté à la bataille de Gémblours, sous les ordres de don Juan d'Autriche, qui admira l'intrépidité du bataillon dont ils faisaient partie. Ils contribuèrent à donner aux régiments wallons, particulièrement composés de Franc-Comtois, cette haute réputation qu'ils avaient dans tout l'empire.

Pierre III de Saint-Mauris, baron de Châtenois, ayant vendu à ses frères ses seigneuries des montagnes, elles entrèrent bientôt en partie dans le domaine de la couronne, avec la plupart des fiefs de la branche de Sauvaget, qui s'éteignit en 1564. C'est pourquoi Cour et Saint-Maurice, annexés à la seigneurie de Châtillon, appartenaient à la maison de Lorraine sur la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Le baron de Châtenois, par son mariage avec Anne de Courbessaint, avait acquis douze seigneuries ou châteaux forts, entre Vesoul, Lure et Faucogney. Son frère Jean devint la tige des deux maisons de Saint-Hippolyte et de Sancey, et Nicolas, que Charles-Quint avait armé chevalier de sa main, se transporta à la cour de Lorraine pour y jouir d'une grande faveur, par suite de son mariage avec la fille de Dominique de Nogent, ministre d'Etat. C'est de lui que descendent les comtes de Lambrey.

Cependant la province allait ressentir le contre-coup des défaites de l'empereur Charles-Quint à Leipzig et sur le Rhin. Elle lui avait constamment envoyé des renforts, qui n'avaient pu tenir contre les lieutenants du roi de Suède Gustave-Adolphe. La France lança sur elle un des plus redoutables de ceux-ci, le duc de Weymar, accompagné de dix-huit mille hommes des anciennes armées de la Suède, de la Hollande, de la France et des royaumes protestants d'Allemagne. En 1636, le comte de Grancey, conduisant l'avant-garde de Weymar, se présenta sous les murs de Saint-Hippolyte, qu'il somma de lui ouvrir ses portes. Grâce à la vigilance du capitaine de la Roche, Marc de Saint-Mauris, la ville était fortifiée et fit bonne contenance. Marc, aidé de ses trois fils et de son frère François, soutint, avec une petite garnison, les nombreux assauts de l'ennemi, et par de fréquentes sorties l'empêcha de mettre ses canons en batterie. Tout à coup la nouvelle s'étant répandue qu'un corps de quatorze cents montagnards arrivait sur les derrières des Suédois, Marc et François de Saint-Mauris s'élancèrent hors de la place, culbutèrent le détachement de Grancey, lui enlevèrent tentes et équipages et le contraignirent à prendre la fuite. Le comte, blessé grièvement, se retira en disant : *Les places faibles valent autant que savent les défendre ceux qui sont dedans.*

L'empereur, informé de l'héroïque défense de Saint-Hippolyte, chargea l'un des Saint-Mauris d'occuper, avec un fort détachement, l'importante

place de Pontarlier et de couvrir la frontière du comté de Neuchatel, par où l'ennemi pouvait de nouveau faire irruption. Ce fut par le val de Saint-Ursanne qu'il rentra, les derniers jours de l'année 1638, sans éprouver de résistance de la part des troupes du duc de Lorraine, qui ne se présentèrent pas. Tout le plateau des montagnes fut inondé de ces bandes forcenées, qui s'avançaient lentement et de front vers l'extrémité sud-ouest de la province. Elles arrivèrent devant Morteau le 10 janvier 1639. Le bataillon de Morteau se présenta pour disputer le passage, mais la lutte était trop inégale : Weymar écrasa cette poignée de braves, dévasta Morteau et remonta la vallée du Doubs.

Le 17 janvier, soixante de ses cavaliers apparaissaient sur les hauteurs de Pontarlier, tandis que deux cents allaient piller l'abbaye de Montbenoit, et le 19, M. de Saint-Mauris, commandant la place, était sommé de la rendre à Son Altesse le duc de Weymar. Il répondit que Sa Majesté Catholique lui ayant confié cette place, il ferait son devoir, et le siège commença.

La cavalerie était descendue par la montagne des Pareuses, et l'infanterie s'avançait par le village de Doubs, afin que la ville fût cernée de toutes parts. Sur le soir, les deux faubourgs, dont l'un, le faubourg Saint-Pierre, était déjà presque entièrement brûlé, furent occupés par les régiments français et suédois, prêts à donner l'assaut. Mais à peine avaient-ils commencé l'escalade, que les assiégés, présents partout, dirigèrent sur eux une vive fusillade, ou, se précipitant sur ceux qui montaient, les renversaient au pied des échelles. Force fut d'y renoncer, pour entreprendre une mine sous la tour du collège. Une batterie ayant lancé quelques volées de canon, dissipa les assiégés qui voulaient se maintenir auprès de la tour, et les ennemis purent s'en approcher. Le lendemain, ils la saluèrent de vingt-quatre décharges, et, à l'entrée de la nuit, dressèrent les échelles du côté du pont. Tandis qu'on les repoussait, une nouvelle escalade était tentée entre les tours du collège, puis une autre près de la porte Notre-Dame, à la faveur des eaux glacées du Doubs. Sur tous les points l'on se battait avec acharnement ; mais ce fut principalement du côté de la poterne voisine de la chapelle de la Croix, que se concentrèrent les efforts. Là les assaillants furent renversés morts sur la glace, et, parmi eux, un officier de distinction, qui essaya vainement d'enfoncer la poterne. Des mousquetaires, placés sur le haut des maisons, en face du principal poste d'occupation des ennemis, observaient leurs mouvements et ripostaient à leurs attaques, n'ayant eux-mêmes rien à craindre sous les abris qui les protégeaient.

Le jour suivant se passa sans hostilité. Pour ne pas laisser la place dé-

couverte en cas que la tour vînt à s'écrouler, M. de Saint-Mauris fit élever une muraille longeant la cour du collège, et brûla les moulins qui servaient de refuge aux ennemis, et d'où ils faisaient des décharges meurtrières. Ceux-ci s'en vengèrent en livrant aux flammes le faubourg Saint-Etienne, qui fut entièrement ravagé, avec une partie de son église, et, si le vent n'eût tourné, toute la ville était réduite en cendres. Profitant du désordre causé par l'incendie, ils tentèrent un coup de main décisif; mais au moment où ils approchaient avec les échelles, le feu des mousquetaires et des arquebusiers jeta parmi eux la confusion, et les contraignit à retourner en arrière.

Cependant la détresse était extrême dans la ville. Près des trois quarts des habitants s'étaient retirés dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel, asiles toujours ouverts à nos pères au temps du malheur. C'était en vain qu'on attendait le secours du duc de Lorraine, campé au *val Maillot*, à quatre lieues de la ville : depuis neuf jours, il n'avait pas répondu aux prières des assiégés. La faim commençait à se faire sentir, l'eau manquait, et l'on ne pouvait puiser à la rivière, profondément glacée. Il n'était pas possible de se défendre plus longtemps.

De deux canons que l'on avait au commencement du siège, l'un était hors de service, de même qu'une grande quantité de mousquets, et les provisions de guerre allaient être épuisées. Les bourgeois se rendirent auprès de M. de Saint-Mauris pour le supplier d'entrer en accommodement. D'abord, il refusa d'y consentir; mais enfin, considérant tous les malheurs qu'il allait attirer sur la ville par une plus longue résistance, qui ne ferait qu'irriter davantage les ennemis et mieux découvrir la situation désespérée des habitants, il se laissa persuader. Afin qu'il fût bien constaté que la garnison avait fait son devoir, il exigea une déclaration, signée des notables, portant qu'il ne cédait qu'à la nécessité et au vœu général de la population.

Un parlementaire fut envoyé aux assiégeants : l'on convint de part et d'autre de donner des otages, et l'on attendit les conditions qu'il plairait au duc de Weymar d'imposer. Lui-même ne sortit pas de son quartier; il ordonna que tous les habitants fussent désarmés, qu'ils apportassent, sous peine de mort, toutes les armes à feu à l'hôtel de ville, en déclarant tous les citoyens absents, toutes les provisions de blé et de vin qui se trouvaient dans les maisons. La garnison, conduite par M. de Saint-Mauris, sortit avec les honneurs de la guerre, et sous l'escorte de cinq cents cavaliers suédois, qui l'accompagnèrent jusqu'à Besançon.

Une députation étant allée inviter le duc à prendre ses quartiers dans

la ville, il promit que la capitulation serait soigneusement observée, que tous les citoyens seraient respectés dans leurs biens et leur honneur, et incontinent il fit son entrée avec trois mille hommes, au lieu de trois cents que portaient les conventions. Il s'installa dans le couvent des jésuites, tandis que ses soldats brûlaient la rue du faubourg Saint-Pierre. Le lendemain, il ouvrit encore les portes à deux mille hommes, qui étaient Français pour la plupart. Ceux-ci occupèrent la Grande-Rue au nord, les Suédois l'occupèrent au sud, vivant tous à discrétion dans les demeures des particuliers. Ces dispositions étant prises, Weymar somma les habitants de Pontarlier de lui apporter, dans huit jours, soixante mille écus d'or pour la rançon de leur ville. Au terme indiqué, comme on n'avait pas toute la somme, il fit arrêter huit des principaux citoyens. On alla se jeter à ses pieds, on promit de recueillir de l'argent dans le plus bref délai, auprès des bourgeois réfugiés en Suisse. Les dix mille écus que l'on rapporta n'ayant pas encore suffi pour compléter la somme, Weymar commanda de couper le nez et les oreilles aux prisonniers. Ni larmes ni supplications ne purent le fléchir ; il répondit sévèrement qu'il n'accorderait pas même un nouveau délai. Le bourreau fut appelé pour l'exécution ; mais, soit humanité de la part des officiers suédois, qui peut-être le cachèrent, soit permission spéciale de la Providence, il ne put être trouvé dans tout le camp : son absence sauva les prisonniers, qui n'eurent à subir qu'une terrible bastonnade. Pendant six mois Pontarlier fut ainsi abandonné aux vainqueurs. Le duc de Weymar s'efforçait d'attirer les regards sur la religion réformée : chaque dimanche, on se rendait au prêche en grande pompe et dans son quartier ; lui-même se piqua de générosité dans plusieurs rencontres. Une pauvre religieuse ursuline, retenue par la maladie, n'avait pu s'enfuir avec ses sœurs dans le canton de Fribourg ; elle n'avait auprès d'elle qu'une compagne, qui s'était dévouée pour la sauver ou pour mourir avec elle. Lorsqu'elle fut rétablie, toutes deux se hasardèrent à implorer le duc de Weymar, pour avoir la liberté de rejoindre leurs sœurs. Elles traversèrent les rues occupées par les soldats, arrivèrent au quartier du duc et s'adressèrent à son secrétaire, qui, touché de compassion, s'intéressa pour elles auprès de son maître. Le duc voulut les entretenir ; il leur donna un charriot attelé de quatre chevaux pour emmener les meubles, et un traîneau pour les voiturer elles-mêmes dans les neiges jusqu'à la ville de Fribourg. Il promit de prendre soin de leur maison, si l'incendie n'était pas général, promesse qui trahissait déjà son intention de brûler Pontarlier. Effectivement, après un séjour de six mois, il y mit le feu et la détruisit en grande partie.

De là il retourna sur l'Alsace, en promenant partout le fer et la flamme avec un redoublement incroyable de fureur. Il songeait à faire des pays qu'il avait dévastés une principauté indépendante, qu'il eût forcée d'embrasser la réforme ; mais la main de Dieu l'arrêta sous les murs de Brisach ! Il avait froid ; il demanda le manteau de l'un de ses compagnons pour se réchauffer ; celui-ci le lui donna, avec la peste dont il venait d'être atteint.

On était en 1639 ; huit des Saint-Mauris servaient dans les armées impériales et catholiques, toujours animés d'une haine violente contre la France, qui venait d'attirer tant de calamités sur leur patrie, et qui ne tarda pas à montrer le dessein de s'en emparer. Tous les cœurs ne pouvaient qu'être fermés à Louis XIV, malgré les avantages que quelques-uns entrevoyaient dans une réunion à la France, capable de mettre ses sujets à l'abri des envahisseurs. Aussi, après la première occupation de la province par les Français, en 1668, on s'indigna d'une si facile conquête, l'opposition fut bientôt si menaçante qu'une nouvelle campagne devint nécessaire. Ce fut Paul de Saint-Mauris, comte de Lambrey, qui arrêta, pendant quatorze jours, le grand Condé sous les murs de Gray, et quand il eut remis les clefs de la ville à Louis XIV, il alla mourir à Auxonne, des suites de ses blessures.

Il fallut tout l'éclat du grand siècle pour rallier la génération suivante à la France ; encore les jeunes chevaliers de Saint-Mauris furent-ils regardés comme des transfuges et repoussés de la maison paternelle quand ils entrèrent au service de Louis XIV. Dans le mouvement des guerres qui suivirent, la gloire des Saint-Mauris se trouvant mêlée à celle des Villars, des Vendôme et des Tallard, l'alliance fut consommée. A la bataille de Friedlingen, où commandait Villars, on reconnut que l'habileté et le courage du lieutenant général Charles-César de Saint-Mauris avaient décidé du succès de la journée, et le maréchal de Tallard lui écrivit, après celle de Spire, en des termes non moins flatteurs.

Cette renommée militaire attira souvent à Saint-Maurice les plus hauts personnages de France, d'Espagne et d'Autriche, empressés de réclamer pour leurs souverains l'appui des Saint-Mauris, ou de leur apporter les décorations et les marques les plus flatteuses de l'estime des rois et des empereurs. A une certaine époque de l'année, le château de Saint-Mauris était une petite cour, où les seigneurs des montagnes venaient saluer les généraux d'armée, les ministres et les princes. L'on n'a point oublié à Saint-Maurice les fêtes et les réjouissances qui eurent lieu lors du séjour de Turenne dans le château des illustres seigneurs du



pays<sup>(1)</sup>. Les populations, fières et éblouies, regardaient avec admiration tant de splendeur, et s'attribuaient un peu de cette gloire à laquelle avaient contribué leurs enfants sur les champs de bataille. Dans les derniers temps, l'on allait danser au château de Saint-Mauris, au grand contentement des comtes et des comtesses de Ségur, qui admiraient la beauté des vieilles rondes comtoises.

Le bruit des armes ne faisait point oublier, au sein de la famille, d'autres vertus bien plus admirables. De nobles dames y faisaient bénir la religion par leur douceur et leur fidélité à tous les devoirs d'épouse, de sœur et de mère. Plusieurs portèrent le titre de chanoinesses de Remiremont; quelques-unes s'enfuirent dans la solitude pour s'y consacrer à Dieu : telle Marie-Thérèse de Saint-Mauris, grande tourière de la princesse Charlotte de Lorraine.

L'époque de Louis XV déteint moins ici que sur la plupart des autres grandes maisons de France. Charles-Emmanuel, comte de Saint-Mauris, nommé en 1733, à l'âge de vingt ans, enseigne au régiment de Richelieu, déploya, pendant une longue carrière, beaucoup d'activité et de talents militaires. Il fut présent à sept batailles, à trois sièges, fit sept campagnes et conquist tous ses grades à la pointe de l'épée. Lorsque l'Europe ne lui fournit plus de champs de bataille, il passa en Amérique avec son régiment et le grade de brigadier. Il en revint maréchal de camp, après avoir, pendant cinq ans, bravé la mort qui s'était présentée à lui sous la forme la plus terrible pour un chef de troupes, celle des épidémies. Il y retourna en qualité de gouverneur des Iles du Vent, et y conquist son grade de lieutenant général, que lui avaient bien mérité cinquante-deux ans de loyaux et brillants services. Sa longue habitude des camps, son commerce avec les hommes simples et bons du Nouveau Monde, avaient communiqué à ses allures de grand seigneur une certaine âpreté de soldat, sous laquelle se cachait une remarquable bonté de cœur. Très attaché à ses montagnes, où il avait coutume de se reposer des fatigues de la guerre, il se plaisait à revoir ses anciens compagnons d'armes, et ils étaient nombreux dans la contrée, car il faisait fréquemment des levées volontaires pour le service de la France, quelques années avant la révolution. Ses bienfaits les plus signalés étaient pour eux et pour leurs protégés.

Depuis plus de deux siècles, Cour et Saint-Maurice faisaient partie de

(1) On montre encore à Saint-Maurice l'arc de triomphe qui fut élevé à l'entrée du château en l'honneur de M. de Turenne.

la seigneurie de Châtillon, qui, après avoir appartenu à la maison de Lorraine, avait passé à M<sup>me</sup> de Marsan, gouvernante des enfants de France. En 1774, celle-ci céda gracieusement, à titre de fief simple, les terres de ces deux villages à M. de Saint-Mauris, avec les droits de haute, moyenne et basse justice, et celui de nommer les officiers de la seigneurie. Cette seigneurie, sans apporter de grandes richesses à M. de Saint-Mauris, le plaçait dans une situation nouvelle à l'égard des villages de Cour et de Saint-Maurice. Le sort des habitants, leur bonheur et leur tranquillité, lui étaient plus spécialement confiés. On le vit souvent prendre en mains leurs intérêts, s'occuper des travaux d'utilité publique, obtenir de l'intendant de la province de nouvelles routes pour les montagnes, s'interposer entre la justice et les coupables pour faire grâce, et même protéger les paysans contre les seigneurs du voisinage. Une femme de Battenans avait osé défendre son champ contre de nobles chasseurs prêts à froisser la récolte ; ceux-ci se plaignirent à M. de Saint-Mauris, et, au lieu de la satisfaction qu'ils en attendaient, ils ne reçurent que des reproches : « Je connais cette femme, leur dit-il ; ce n'est pas elle qui peut offenser personne injustement. »

Si des plaintes et des murmures commençaient à s'élever, c'était contre les intendants et les serviteurs du château, et non contre le seigneur lui-même, auquel on aimait à recourir, persuadé qu'on obtiendrait de lui ce qu'on avait inutilement sollicité de ceux qui l'entouraient. Cette persuasion générale, qui paraissait contradictoire avec le haut rang du maître, ne pouvait venir que d'une longue expérience de ses bienfaits, à une époque déjà disposée à fermer les yeux sur les qualités de la noblesse. Sa bonté naturelle fut plus d'une fois mise à l'épreuve par les solliciteurs admis en sa présence ; mais elle ne se démentit jamais.

Un paysan d'Ebey était allé demander grâce pour un de ses amis qui était sur le point d'être livré à la justice. Il représenta de son mieux l'innocence de son client ; mais M. de Saint-Mauris, prévenu par des rapports défavorables, n'en voulait rien croire. La discussion s'engagea, et dans un mouvement subit de colère, le vieux général d'armée saisit un couteau de chasse et leva la main contre le raisonneur. Celui-ci, s'armant à son tour d'un objet qu'il rencontra, attendit de pied ferme, déclarant sa résolution de se défendre comme il aurait fait partout ailleurs. Le seigneur s'apaisa : « Je crois, dit-il, que tu as raison, car tu es un » homme de cœur. La place de greffier de justice de Châtillon est vacante ; si tu le désires, je t'y ferai nommer. » Le paysan accepta, déjeuna avec le marquis, et devint greffier de la justice de Châtillon. Il n'y

eut pas de poursuites contre son protégé, et toutes les fois que M. de Saint-Mauris passait à Ebey, il descendait chez le greffier Perrot.

M<sup>me</sup> de Marsan, qui était toute-puissante à la cour, en sa qualité de gouvernante des enfants de France, fit avancer la maison de Saint-Mauris dans la faveur du roi. En 1787, Louis XVI admit aux honneurs de la cour Charles-Emmanuel de Saint-Mauris, neveu du précédent, et tige de la branche actuelle, et M<sup>me</sup> de Marsan prit soin de rappeler aux princes et aux princesses tous les incidents de la longue et glorieuse carrière de son oncle. Son portrait, ses armes et ses titres figurèrent dans la galerie de Versailles, à côté des plus grands noms de la France.

Cette élévation était ordinairement fatale à la fortune des seigneurs. Il fallut toutes les richesses du marquis de Saint-Mauris pour soutenir le poids des honneurs de la cour. Outre les seigneuries de Châtenois, la Villeneuve, Saulx, Genevrey, Saint-Maurice, Cour, Courcelles et autres lieux, sa famille possédait des terres et des forêts considérables sur les bords du Dessoubre.

C'est dans cet état que la révolution surprit la famille de Saint-Mauris, que l'on retrouve tout entière auprès du prince de Condé dans le camp de l'émigration. Les spoliations qui suivirent l'ont enlevée à son antique donjon des montagnes du Doubs. Sa résidence ordinaire est le château de Colombier-lez-Vesoul.

La dignité de pair héréditaire de France, à laquelle fut élevé, en 1827, le marquis Charles de Saint-Mauris, maréchal de camp, dernier gouverneur de l'ordre de Saint-Georges, a complété l'illustration de la maison de Saint-Mauris, dont, à toutes les époques de notre histoire, depuis le onzième siècle, nous trouvons les membres nombreux associés aux gloires comme aux souffrances de notre province.

Tels avaient été les seigneurs de Saint-Mauris; tel avait été jusqu'à la fin leur attachement aux nobles traditions de leurs ancêtres. Dès l'époque des croisades, où il est permis de les suivre sur les champs de bataille, à la cour des princes, dans les tournois et les châteaux, on les voit constamment prendre une glorieuse part aux événements de leur siècle, porter très haut le sentiment de l'honneur et de la nationalité, et ne déparant leur dévouement à la religion que par une vieille passion trop chère aux Duguesclin et aux Bayard, la passion de verser le sang dans des combats singuliers. Ils aimaient le peuple, qui secondait si bien leur ardeur martiale; et les montagnes, qui leur donnaient tant d'hommes forts et d'intrépides compagnons d'armes, étaient bien le séjour qui leur convenait pour qu'ils fussent contents de tout ce qu'ils associaient à

eux. Depuis plusieurs siècles, les serfs avaient disparu de leurs terres : des laboureurs, dans l'aisance, y possédaient en foule les champs fertiles qui bordent les rives du Dessoubre et du Doubs, et n'avaient point à se plaindre que la grandeur de leurs maîtres pesât lourdement sur eux.

Aussi, lorsque le comte de Saint-Mauris eut fait construire la route de Maiche à Besançon, par une belle journée du mois d'août 1780, l'on eût pu voir les paysans accourir sur les sommets des rochers qui regardent Saint-Maurice du côté du levant, et, appuyés sur leurs instruments de travail, saluer de leurs acclamations le somptueux carrosse traîné par deux chevaux noirs, et dans lequel étincelaient les décorations et les broderies d'or. On avait devant soi le gouverneur des îles du Vent et du château de Péronne, lieutenant général des armées du roi : l'on savait les batailles auxquelles il avait assisté, la valeur qu'il avait montrée : l'on était ébloui comme devant un reflet de la cour de France, et l'on trouvait naturel qu'il y eût des distinctions pour ceux qui les avaient méritées. Avec les Saint-Mauris, les privilèges de la féodalité n'avaient rien de choquant, parce qu'ils avaient continué d'avoir leur principale raison d'être.

C. NARBÉY,  
Professeur à Consolation.



# DE MARSEILLE A CANTON.

## LETTRES D'UN MISSIONNAIRE FRANC-COMTOIS.

---

A bord du *Cambodge*, en vue de Syngapore,  
vendredi 12 août 1864.

MES CHERS PARENTS,

Au moment où je terminais ma lettre précédente (jeudi 11 août), nous étions près d'entrer dans le port de Pointe de Galle (île de Ceylan). Ma lettre étant cachetée, je remontai sur le pont pour jouir du magnifique coup d'œil que nous offrait une côte très accidentée, couverte de la plus belle végétation qu'on puisse imaginer. Des forêts de cocotiers, des aréquiers, des bananiers, ornaient les coteaux qui bordaient la mer. A leur pied, les vagues se brisaient en écumant contre les nombreux rochers et les brisants qui bordent la côte. Plus loin, les montagnes présentaient une coupure qui nous était désignée comme l'entrée du port.

Bientôt après, une pirogue nous accosta ; un pilote en sortit et monta à la passerelle du commandant pour présider à l'entrée dans la rade.

Cette entrée est assez difficile, en ce temps-ci surtout, à cause de la mousson qui soulève jusque dans le port d'énormes vagues, et comme les brisants entourent le littoral, un navire détaché de ses ancrs serait un navire perdu. Quand le navire fut amarré, tout n'était pas fini : il fallait quitter le bâtiment pour nous rendre à terre. Le roulis était affreux et les pirogues et les chaloupes qui nous attendaient, montaient et descendaient avec une rapidité effrayante le long des flancs de notre navire, suivant que la vague le soulevait d'un côté ou de l'autre. Plusieurs passagers hésitaient. Notre désir d'aller à terre nous fit passer sur cette difficulté. Bon gré malgré, il fallut que la mer nous laissât échapper l'un après l'autre, ou plutôt nous laissât tomber à chaque coup de roulis au fond du canot qui nous attendait. Voici en quoi consistait cet exercice : il fallait profiter du moment où l'escalier s'abaissait par le mouvement du navire, pour le quitter et se jeter dans la barque. Une minute de retard pouvait

aisément faire perdre pied et précipiter dans la mer. L'un de nous resta suspendu à la corde de l'escalier, et le roulis l'enleva à une hauteur prodigieuse au-dessus de la barque où nous étions déjà. Heureusement il tint bon et à la seconde épreuve se laissa choir au milieu de nous. J'en ai été quitte, de mon côté, pour une égratignure au genou, mais qui n'a eu aucune importance. J'avais sauté assez juste, mais un banc que j'ai rencontré sur mon passage m'a fait sentir sa présence.

Une fois au complet, nous saluâmes les autres passagers, qui nous avaient regardé faire, non sans rire beaucoup, et les six vigoureux rameurs indiens qui montaient notre chaloupe nous transportèrent rapidement au port à travers les vagues qui se jouaient comme en pleine mer. A peine débarqués, nous aperçûmes, à un kilomètre à peu près, sur une hauteur voisine, la chapelle catholique, et auprès d'elle la demeure du P. Benoît, missionnaire de l'ordre des bénédictins, qui la dessert.

Il me faudrait beaucoup de temps pour décrire l'aspect du port où nous avons débarqué. Ceylan, et dans Ceylan Pointe de Galles, est la porte des Indes. C'est là qu'abordent les paquebots et un grand nombre de navires de commerce. Les costumes indiens, que nous voyions pour la première fois, nous émerveillaient. Le peuple est assez mal vêtu, il est vrai, mais les gens riches sont couverts de belles étoffes. Je ne m'arrête pas à ces descriptions, qui me conduiraient trop loin. Un Indien qui parlait un peu le français se chargea de nous conduire à la demeure du P. Benoît. Nous avions devant nous une immense prairie; là, des enfants jouaient à la balle, des animaux paissaient, des Indiens faisaient sécher leur linge lavé à la rivière voisine, en un mot beaucoup d'animation; à gauche, à l'extrémité de la plaine, la ville de Galles proprement dite, entourée de murailles, de bastions, et gardée par des soldats anglais; à droite, des forêts de cocotiers qui couvrent de leur ombre épaisse d'innombrables cases d'Indiens. A l'extrémité de la plaine coule une petite rivière. Après avoir passé le pont, on trouve une petite colline et au sommet un portail surmonté d'une croix; c'est l'église catholique. Galles a 4,200 catholiques, et son église est assez vaste pour les contenir tous. Sur le flanc de la colline, sont étagées un grand nombre de cases abritant toutes les familles chrétiennes, dont les enfants accoururent sur notre passage dès qu'ils nous virent. Grands et petits se pressaient autour de nous pour nous demander des médailles, des chapelets et des images, et nous servirent d'escorte jusqu'à la demeure du P. Benoît.

L'accueil que nous fit ce bon religieux fut celui d'un frère et d'un ami. Il nous reçut les bras ouverts, nous fit asseoir dans le salon, en plein

air, qui formait la première pièce de son presbytère, et nous offrit, pour nous rafraîchir, des cocos qu'un indigène abattit presque à nos pieds dans le jardin voisin, et des bananes fraîchement cueillies.

Ces rafraîchissements arrivaient fort à propos, car il était deux heures de l'après-midi, et le trajet du port au presbytère, quoique très court, nous avait beaucoup fatigués, malgré la précaution que nous avions prise de marcher lentement et de nous envelopper la tête de nos mouchoirs pour éviter les coups de soleil.

Le Père nous conduisit ensuite à son église; nous avions grande hâte d'y faire une bonne prière, comme compensation des dix jours de mauvais temps que nous avions eus depuis notre visite, au Caire, à une église catholique. Nos chants d'actions de grâces, à la fin de notre visite, attirèrent quelques indigènes, outre les nombreux enfants qui nous avaient accompagnés. A tous il fallut faire une nouvelle distributions d'objets pieux, et notre provision étant épuisée, il fut décidé que dès le lendemain matin, je retournerais au *Cambodge* en chercher d'autres.

Vers trois heures, le P. Benoît nous avertit qu'il avait un enterrement à faire; malgré le désir que nous avions de nous promener, nous fûmes d'avis d'attendre pour voir une cérémonie où nous pourrions remarquer quelques rites particuliers au pays. Munis de livres de chant, nous avons célébré l'office avec toute la pompe d'un enterrement d'Europe, et les pauvres Indiens ébahis nous regardaient, nous écoutaient et ne savaient dire aucune parole. Plusieurs d'entre eux ont dit ensuite au Père, qu'ils voudraient mourir quand il y a des Pères en passage à Galles, pour avoir un si bel enterrement. Nous étions loin de nous attendre à cette réflexion. En France, à coup sûr, on n'eût pas fait un pareil souhait.

Le médecin du *Cambodge* vint nous rejoindre chez le P. Benoît, et tandis qu'il y était, trois visiteurs, des Indiens cette fois, nous y trouvèrent réunis. L'un d'eux était le fils du chef du district de Galles, homme de 40 ans à peu près, nouvellement converti au catholicisme. Il désira nous voir et nous invita à aller chez lui le lendemain. Sa présence et celle du docteur nous valurent de nouveaux rafraîchissements et nous conduisirent jusqu'à la tombée de la nuit, heure à laquelle un exercice devait réunir à l'église la population catholique de Galles; c'était une neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption.

L'église fut splendidement illuminée; elle se remplit d'Indiens, d'hommes, de femmes et d'enfants, qui, tous accroupis à terre, récitaient leurs prières. Le chapelet fut dit en commun et sur un ton moitié récit, moitié chanté. Avant la bénédiction, notre tour vint de chanter les litanies

et un *Salve, Regina*, et nous ne nous fîmes pas prier. Vous ne sauriez vous faire une idée de notre joie au milieu de cette réunion de chrétiens. Il y avait plus d'un mois que nous étions privés de cette consolation.

La nuit venue, il fallait prendre son repos, et dix étrangers dans une case de missionnaire vous paraissent assez difficiles à loger. En Asie, les lits ne sont pas de rigueur, et, du reste, je vous avoue que depuis que j'ai quitté Marseille, je ne me suis mis qu'une fois au lit, et cela au Caire, pendant la nuit d'une heure et demie que nous y avons passée; c'est bien encore la dernière fois que pareille chose m'arrivera. Le Père donc nous fit préparer des nattes, des bancs de bois assez larges les recurent, et un oreiller compléta notre couchette. Quatre d'entre nous, les plus affaiblis par les fatigues du voyage, partagèrent la chambre du Père. Les six autres s'installèrent dans la sacristie, salle assez vaste et assez fraîche, où je passai une excellente nuit. Les moustiques mêmes nous épargnèrent, chose très rare dans ce pays; le bon Père sans doute avait exorcisé ces vilains insectes. Quelques rats circulant sur nos vêtements et même sur nos figures, voilà tous les incidents de notre nuit.

Le lendemain, avant le lever du soleil, j'étais sur pied, et ce fut moi qui célébrai la première messe. Il me tardait de trouver l'occasion de prier pour vous tous d'une manière plus spéciale, et de ranimer un peu en moi la piété, que les mauvais temps précédents et l'absence d'exercices religieux avaient un peu émoussée. Dès sept heures, je reprenais le chemin du port; j'admirais, au lever du soleil, le magnifique paysage qui se déroulait sous nos yeux; et l'immensité de la mer qui l'encadrait, car cette fois je le contemplais de la hauteur. Au port, je pris une pirogue, et en moins d'un quart d'heure, quatre rameurs m'avaient rendu au pied de l'échelle du *Cambodge*, où je fis pour y monter un second exercice de gymnastique.

Ma provision d'objets religieux étant renouvelée, je repris ma pirogue, et cette fois je voulus me mettre au banc des rameurs, ou plutôt ramer de la place où j'étais, car la pirogue est si étroite qu'il est impossible de faire entrer ses deux jambes à côté l'une de l'autre entre les planches qui la forment. Il faut de toute nécessité les mettre l'une sur l'autre et se résigner à ne pas bouger jusqu'à l'arrivée à destination. Mes Indiens sourirent d'abord de mon désir, mais bientôt ils virent que j'étais un des leurs et s'arrangèrent fort bien de ramer avec moi. Au port je leur donnai à chacun, en sus du prix convenu, un cigare qui les émerveilla et provoqua de leur part les plus chaleureux remerciements.

Tandis que je reprenais le chemin du presbytère, la vue du paysage



que j'ai décrit me tenta au point que, malgré mon peu d'habileté, je tirai mon album, et me mis à y tracer quelques lignes. Tandis que j'y étais occupé sur le bord de la route, au milieu d'un groupe d'Indiens qui n'avaient pas manqué de se réunir autour de moi pour examiner ce que je faisais, le commandant du *Cambodge* passa devant moi. M'ayant aperçu, il fit arrêter sa voiture et m'offrit d'y monter. J'acceptai, et si mon album y perdit une mauvaise esquisse, mes jambes y gagnèrent. Le commandant nous avait donné rendez-vous chez le P. Benoît, qu'il a en grande estime, et qu'il connaît depuis longtemps. Il vint au presbytère, et après avoir partagé notre déjeuner, il regagna son navire, pour lequel il n'était pas sans inquiétude, vu l'état de la mer. Le matin même, un navire mouillé à quelques brasses du nôtre voyait se briser les chaînes de ses ancres et s'en allait, poussé par le vent et les vagues, sombrer à quelques centaines de mètres du lieu où se trouvait le *Cambodge*. Les amarres de ce dernier, que le commandant avait fait doubler pendant la nuit, le préservèrent d'un pareil sort.

Il me reste à vous dire quelques mots de la visite que nous avons faite, vers 10 heures, au fils du chef du district qui était venu nous voir la veille. Sa maison, située au milieu d'un bois de cocotiers, est sans contredit la plus belle du pays. Quoique ouverte à tous les vents, ses terrasses, ses salons, son ameublement, sont remarquables. L'ombrage des palmiers de tous genres, des muscadiers, des caféiers, des aréquiers, et d'une foule d'autres arbres dont je n'ai pu retenir le nom, fait des allées de ce jardin la plus belle promenade que j'aie jamais vue. Le père de ce chrétien, quoique encore païen et ne voulant pas encore se faire baptiser par respect humain, reconnaît la vérité de notre religion ; aussi nous reçut-il parfaitement, et en nous quittant, il nous serra à chacun la main en nous disant qu'il ne mourrait certainement pas sans être des nôtres. Son fils est le seul membre de la famille qui soit catholique. Le P. Benoît espère qu'avec un peu de patience et quelques efforts de la grâce, elle sera bientôt convertie tout entière, et ce sera une belle conquête, surtout à cause de l'influence qu'exerce ce premier chef du pays.

Avant notre départ, il fallut consentir à nous rafraîchir, et là comme chez le P. Benoît, on abattit une dizaine d'énormes cocos et quelques autres fruits qu'il fallut emporter avec nous. Comme nous tenions à ne pas imposer au P. Benoît une trop lourde charge par notre présence, quoique le bâtiment dût encore demeurer 24 heures au port, nous primes le parti de retourner à bord. Nous partîmes après midi, et vers quatre heures et demie nous étions de nouveau installés dans nos cabines.

Deux d'entre nous devaient nous quitter en ce moment, ceux qui étaient destinés aux missions de Pondichéry et de Mayssour. Le bâtiment ancré à une cinquantaine de brasses du nôtre nous permit de les voir et de converser avec eux d'un bord à l'autre jusqu'au départ. Vers onze heures, le lendemain, chacun des deux bâtiments fit ses préparatifs de départ. Nous ne devions rester à Galle que vingt-quatre heures ; l'état de la mer et la difficulté du chargement et de l'embarquement du charbon nous y retinrent deux jours. Le navire qui portait nos confrères, étant plus petit que le nôtre, put lever ses ancres plus facilement et partit le premier. Cette opération fut beaucoup plus difficile pour le *Cambodge*, sur lequel le vent et les vagues avaient plus grande prise. Malgré les 150 hommes placés au cabestan pour soulever l'ancre de l'avant, plusieurs fois la violence de la mer les renversa tous par les secousses que leur imprimait la chaîne de l'ancre. Un instant, notre commandant et ses officiers délibérèrent s'ils ne laisseraient pas l'ancre et la chaîne pour les reprendre à un prochain voyage ; on ne trouvait plus personne pour la manœuvre, tant les secousses qui avaient renversé nos hommes de peine effrayaient les plus forts. Au bout de quelque temps cependant, et avec des précautions infinies, l'ancre céda, les amarres furent détachées, et la sortie du port s'effectua sans autre accident.

Notre traversée de Galle à Syngapore a été favorisée par le calme de la mer. Le roulis, il est vrai, ne nous a quittés complètement que depuis avant-hier, c'est-à-dire depuis le moment où nous sommes entrés dans le détroit de Malacca, après avoir doublé la pointe de l'île de Sumatra, qui m'a fait penser naturellement au fameux rhinocéros d'une ménagerie qu'on nous montrait, il y a quelques années, à Besançon, avec cette phrase que je n'ai point oubliée : *Voici le manufic rhinocérosse né natif de l'île de Soumatra*. Depuis deux jours nous côtoyons cette île, hérissée de montagnes et de forêts qui doivent servir de retraite à un grand nombre d'animaux de toutes espèces.

Nous avons laissé à notre gauche l'île de Pinang, où est établi le grand collège indigène de notre congrégation, mais en passant, nous avons donné un salut fraternel aux missionnaires qui s'y trouvent : probablement ils ne se sont pas doutés qu'on pensait à eux à vingt-cinq lieues en mer.

La journée du 15 août demande un petit mot. Nous aurions bien désiré pouvoir ce jour-là célébrer le saint sacrifice, mais il eût été imprudent de le faire, et de l'avis du commandant nous nous en sommes abstenus. La fête a donc été simplement une fête de réjouissance pour les matelots et tout l'équipage. Les artistes de la bande avaient préparé pour la soirée une pièce comique, que l'on devait jouer vers huit heures, après le thé.

Dès deux heures de l'après-midi, nous avons eu le spectacle de divers jeux, que le mouvement du navire rendait beaucoup plus intéressants que sur terre. Ainsi la course en sacs ne put s'accomplir sans d'inévitables chutes sur le pont mouvant du bâtiment. Toutefois, là encore, nous avons pu constater l'habileté d'un grand nombre qui parcoururent assez rapidement et sans tomber les 100 mètres de longueur qui séparaient l'avant du but fixé à l'arrière. Le plongeur dans un baquet plein d'eau, où il fallait atteindre une pièce de 5 francs avec les dents et la ramener sur le pont, excita bien des sourires et amena bien des déceptions. Les jeux de la poule, de la gargoulette, etc....., le tout entremêlé de chansonnettes que deux Marseillais choisissaient dans leur inépuisable répertoire et donnaient au public avec un imperturbable sang-froid, nous firent passer agréablement une grande partie de l'après-midi. La pièce comique devait être jouée sur le pont, où un théâtre formé de pavillons et de drapeaux de toutes les nations avait été dressé; mais un orage épouvantable força les acteurs de s'installer dans l'entrepont. A dîner, l'empereur ne fut pas oublié. Le commandant porta un toast à la famille impériale; chacun se leva et vida avec entrain son verre de champagne.

Nos rapports avec le commandant, les officiers et tout l'équipage, continuent à être excellents, et chaque jour nous nous applaudissons de faire route sur le *Cambodge*. Le commandant et le docteur, qui ne se lient avec aucun des passagers, s'entretiennent volontiers et fréquemment avec nous. Ils ont bien voulu nous dire que c'était leur bonheur; nous y trouvons aussi le nôtre, et nous estimons de plus en plus notre équipage. Hier encore, je causais avec le docteur dans sa cabine; j'apprenais de lui sur notre commandant de nouveaux détails qui m'émerveillaient. A vrai dire, ce capitaine est plutôt un père de famille qu'un supérieur. Il a choisi lui-même ses matelots sur les côtes de la Bretagne; il demeure en correspondance avec leur curé, s'informe de l'état de leurs familles, s'occupe même de placer leur argent et de faire augmenter leur paye quand ils ont des charges; en un mot, son gouvernement à bord est tout paternel; aussi n'y voit-on aucun désordre, et s'il s'en rencontre quelqu'un à de rares intervalles, il est aussitôt sévèrement, quoique paternellement réprimé. Ainsi un vieux matelot que nous n'avions pas vu encore à son poste depuis le commencement de la traversée, et à qui nous manifestions notre étonnement de le voir pour la première fois, nous avouait très naïvement qu'étant à Suez, il y a un mois, il s'était laissé entraîner et s'était enivré, et que pour ce fait, le commandant, suivant le précepte *qui aime bien, châtie bien*, l'avait condamné à quatre jours

de fers à fond de cale et à un mois de service hors du poste de confiance qu'il occupait. Ce bon matelot avouait aussi qu'il ne l'avait pas volé et qu'il ne s'y retrouverait plus.

Je ne me doutais pas, en commençant cette lettre, que je la ferais si longue. J'avais calculé qu'il me suffirait de sept ou huit pages, et voilà que j'en ai griffonné le double. Je sais bien que je n'ai pas besoin de m'excuser sur ce chapitre. Quels que soient les riens que je vous dise, votre affection y trouvera toujours quelque intérêt. Encore un mot sur les orages qui nous sont venus trouver depuis quelques jours. C'est ainsi que la journée commence, et ce matin encore, nous en subissons un des plus forts que j'aie jamais vus. Les coups de tonnerre sont vraiment effrayants, mais ils ne se prolongent pas, faute d'écho ; une heure se passe, et tout est fini.

J'aurais voulu voir Louis au milieu du feu d'artifice et des détonations que nous avons eus ce matin. Plusieurs des passagers étaient loin d'être rassurés ; mais, grâce aux paratonnerres que l'on se hâte d'établir sur chacun des mâts et aux précautions que l'on prend pour ralentir la vitesse du navire, il n'y a aucun danger.

J'ai fait une nouvelle connaissance dans la personne de l'employé des postes que nous avons pris à bord en quittant Pointe de Galles ; cet employé a été en Chine, lors de l'expédition, payeur adjoint en même temps que M. L. Saillard, notre compatriote. Nous en avons parlé ensemble, et grâce à lui, la connaissance est faite. Cet employé est un homme charmant et, ce qui vaut mieux, il est bon chrétien. Dans un de ses voyages de Chine, nos missionnaires en ont fait le parrain d'un de leurs enfants adoptifs ; il le fait élever à ses frais, et cette éducation entretient les agréables rapports qu'il a commencés avec nos missions.

Hier au soir, j'ai vu deux petites hirondelles de terre voltiger à l'arrière du bâtiment ; elles étaient fatiguées sans doute, car elles se sont posées près de nous pour y passer la nuit. Si elles m'avaient pu comprendre, je vous les aurais envoyées à Chalezeule avec une petite missive au cou, qu'elles auraient bien vite déposée sur le balcon en vous avertissant de leur présence par le battement de leurs ailes. J'ai ri bien vite de mon idée, et je me suis résigné à ne pas troubler le repos de ces petites bêtes, qui, le lendemain, ont continué gaiement leur voyage d'outre-mer. Ainsi votre souvenir remplit à la fois mon imagination et mon cœur et fait le charme de mes soirées. De mon côté, je suis bien sûr de n'être pas oublié.

Adieu à tous.

L'abbé GUERAIN.

## EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES BEAUX-ARTS,

A BESANÇON.

---

A défaut d'un critique beaucoup plus expert, déjà connu et aimé de nos lecteurs, mais qui, malheureusement, nous fait défaut aujourd'hui, je dois dire quelques mots sur l'exposition ouverte dans notre ville par les soins de la *Société des Amis des beaux-arts*. Je ne parlerai point de toutes les toiles qui s'y trouvent rassemblées ; je ne veux mentionner que les œuvres comtoises, celles-là seules offrant, selon moi, un intérêt réel pour nous et rentrant seules dans le vrai but de la Société, dont j'ai l'honneur d'être membre.

Point de préambule ni de hautes considérations sur l'art, la solennité en serait ici déplacée : je monte l'escalier du musée, et j'entre tout simplement au *salon* comme en matière. Mais, tout en montant, une pensée agréable me suit : Je n'ai certainement ici que des amis, me dis-je, et, louange ou critique, je suis sûr qu'ils prendront tout, rondement et bonnement, comme je le dirai moi-même. Est-il besoin d'ajouter, d'ailleurs, que mes impressions ne sont certes pas des oracles et que peut en appeler qui veut, partout et toujours ?

Je chercherai d'abord l'art élevé, soit religieux, soit historique, passant de là aux toiles de *genre*, puis aux paysages, aux portraits, aux *natures mortes* ; je finirai par le dessin.

La première salle me donne un *Christ mort* grand comme nature. Je dirai à M. Bourdot, de Voray, qu'il doit travailler sur de vrais morts ; son corps de Christ me tromperait bien s'il n'était étudié sur quelque gravure. M. Bourdot copie bien ; il faut qu'il sorte du gris et du froid. Philippe de Champagne et d'autres encore lui eussent donné des Christs vraiment morts et non pas seulement de pâles endormis. La nature ! la nature ! et plus de couleur sur votre toile. La *Présentation*, du même auteur, qui n'a pu trouver place que dans l'escalier du musée, offre les

mêmes défauts ; certaines parties , les mains entre autres , sont d'un bon dessin ; mais, encore une fois, de la vie, de la couleur, et l'étude de la figure sur nature.

En face du *Christ mort*, M<sup>lle</sup> Cuisenier, de Besançon, a exposé une sainte Cécile. Il y a dans le visage d'excellentes intentions presque réalisées ; une expression vraiment pieuse a été atteinte. Cette toile nous autorise à espérer mieux à une prochaine exposition.

Un *Ecce Homo* au pastel de M<sup>lle</sup> Anna Maire nous rend toujours cette même artiste que tous nous estimons et aimons.

Mais je trouve dans la seconde salle une œuvre d'un haut mérite et qui, par la sphère d'idées à laquelle elle appartient, non moins que par sa facture magistrale, domine le *salon* entier : c'est une statue plus grande que nature ; une femme jeune et forte, couchée avec noblesse, appuyée sur les évangiles, son bras gauche soutient une croix : c'est *la Foi* ; elle semble calme, mais un peu triste. Ah ! l'artiste va nous expliquer ce pli de tristesse qui se dessine au coin de la lèvre : cette statue part pour la Pologne, et elle doit y orner un tombeau ; dès lors tout est compris..... Même après la médaille que cette œuvre a obtenue à Paris, nos éloges comtois auront peut-être leur valeur pour celui qui a conçu et exécuté cette œuvre. M. Jules Franceschi a fait là quelque chose de beau et de bon. Si nous osions y mêler une critique, nous dirions que le bras sur lequel repose la tête nous semble, quoique vrai, malheureux par ses formes trop pleines et trop rondes ; le style de la tête, les mains, les pieds surtout sont d'une parfaite pureté ; c'est de la grande école florentine. Le drapé est d'un naturel et d'un fini achevés ; les plis qui se brisent à l'extrémité du manteau nous semblent surtout remarquables. Je regrette la finesse un peu légère de la robe, qui couvre, sans les cacher assez, les formes de la statue. Ce tissu transparent serait charmant et très à sa place sur une figure profane ; ici, j'aimerais mieux un pli plus large et plus sévère, conservant le nu toujours nécessaire en sculpture, mais le trahissant moins. Ce sont là, du reste, des observations de détail, l'éloge les couvre et les domine entièrement.

Nous regrettons une chose, c'est que la peinture religieuse n'ait point su nous offrir ici une œuvre rivale. Pourquoi M. Baille, par exemple, se renferme-t-il loin de nous ? Pourquoi, à toutes ses qualités si vraies et si solides, ne joint-il pas un peu plus de bonne confraternité d'artiste ? Pourquoi, du moins, ne permet-il pas à son talent de venir prendre la haute place qui lui serait si bien due dans nos expositions ? Qu'il nous permette de manifester ce regret, que plus d'une raison nous fait ressentir. Pourquoi

l'auteur pur et savant du *Saint Sébastien* de notre musée ne nous a-t-il pas envoyé cette belle page historique de *Saint Louis portant la couronne d'épines*, que nous n'avons pu qu'entrevoir et qui, trop modestement, s'est allée cacher dans une petite ville de notre province? Il nous semble que c'eût été faire œuvre essentiellement bonne en même temps qu'acte patriotique, que de produire aux yeux de tous cette scène nationale et chrétienne; elle eût ensuite repris le chemin du sanctuaire qu'elle doit orner, mais enrichie de toutes les nobles pensées qu'elle eût fait naître, et ce que, grâce à M. Franceschi, la statuaire nous donne, la peinture de M. Baille nous l'eût donné: une noble pensée dignement traduite par l'art. Espérons qu'à l'avenir nous n'aurons plus à formuler ces regrets; il ne faut pas que le talent, quand il a le bonheur d'être chrétien, se fasse ainsi solitaire.

Dans l'art historique, nous avons une statuette de Vercingétorix. Debout sur le rocher d'Alaise, au pied duquel est acculé et prêt à faire tête le sanglier national de Séquanie, le dernier Breun se tient fièrement, défiant César. Bravo à M. Max Claudet pour cette pensée! Sa figure s'enmanche bien sur son sauvage piédestal; mais si jamais, ce que j'aimerais à voir, cet essai devait devenir un monument sérieux, destiné à couronner les rochers du Lison ou à décorer quelque-une de nos places, M. Claudet aurait à le remettre à l'étude, à voir si ce type est bien celui qui convient au héros. Le Celte d'Arvernies avait le profil presque grec, et l'Auvergnat de nos jours nous le représente souvent encore; pourquoi donc ce front fuyant et cet air un peu trop *peau-rouge*? Nous voudrions ces jambes, ces bras plus modelés, plus musculeux, surtout plus amaigris par la rude guerre, par la famine et les insomnies d'un long blocus. Il serait donunage de ne point poursuivre cette idée; elle est belle, grande; ajoutons qu'elle est en bon germe déjà dans la statuette de M. Claudet.

Passons au *genre*, car voilà, hélas! à quoi se réduisent, cette année, chez nos exposants comtois, l'art religieux et les œuvres historiques. Je compte douze tableaux de *genre*, et dans ce nombre trois toiles d'imagination. De M. Henri, de Gray, nous avons la *Ronde d'amour*, avec cette légende au livret:

La belle que voilà, la lairons-nous danser?

Entrez dans la danse, etc., etc.

Embrassez qui vous voudrez.

Comment! qui vous voudrez, mais il n'y en a qu'un! Il me semble que ce drôle a quelque chance d'être le préféré. Donc, un jeune homme, le matin ou le soir, je ne sais trop, car la lumière est fraîche sur la gauche et chaude sur la droite, un jeune homme vêtu à la grecque entraîne dans

une prairie une jeune fille qu'il presse tendrement de répondre à ses vœux, tandis qu'une bande lutine d'enfants ou d'Amours forme une ronde autour d'eux. Nous ne voulons pas chercher à saisir toutes les nuances de l'idée qu'a prétendu exprimer l'artiste ; mais nous dirons que, conçue dans le vague de la rêverie, elle a été exécutée dans le vague de la couleur et dans le vague de la forme. Si l'artiste a voulu faire de l'antique, nous pensons qu'il n'y a pas réussi, et que c'est au pays des fées plutôt qu'à la Grèce qu'appartient cette création, et encore n'en sommes-nous pas certain. Ce genre nous plaît peu ; il est hybride et faux. De gracieuses choses sont cependant à signaler : quelques jolis minois d'enfants ; la jeune fille, toute rougissante comme on l'est à quinze ans, est assez bien dessinée, bien dans son rôle, bien drapée dans sa légère tunique blanche élégamment et simplement retenue par une ceinture arrêtée aux hanches ; le jeune homme est lourd, et si la légende était plus vraie et qu'il y eût un choix possible pour la belle, il courrait risque d'être supplanté par quelque plus fine jambe. Ne quittons pas M. Henri sans lui faire un compliment mérité sur ses *Relevailles bretonnes* : cette jeune mère, son enfant dans les bras, venant sur son brave cheval, bon ami, bon serviteur s'il en fut, accomplir son pèlerinage à la Vierge, est une toute gracieuse figure ; les autres personnages sont bien aussi ; un pieux sentiment est répandu sur tout l'ensemble, mais nous voudrions plus de pâte sur cette toile, une peinture moins sèche, et plus de nature dans le coloris.

M. Lobrichon nous envoie deux petites toiles ovales ; l'une, intitulée *l'Espion*, représente une jeune fille vêtue à la grecque, se tenant aux aguets dans un bois. Sauf son pied, qui est charmant, nous la trouvons lourde et commune, et ses contours durement accusés. Le second ovale contient deux figures de jeunes filles également vêtues à l'antique. Sous le couvert d'une allée profonde, celles-ci forment un groupe d'une véritable grâce ; l'une semble écouter curieusement un secret d'initiation féminine, un *secret de guerre* (c'est le titre de la toile), que sa compagne lui souffle à l'oreille en se renversant avec une molle souplesse. Les draperies sont simples et belles, la couleur douce et harmonieuse avec la pâleur du décor auquel ce genre appartient un peu. « Nous avons un compatriote à qui je pronostique un grand avenir s'il veut travailler sérieusement, » disait de M. Lobrichon une voix très autorisée ; nous ne saurions mieux faire que de nous ranger à ce jugement.

Voilà le *genre* d'imagination ; restent les œuvres prises dans la vie réelle.

Eh ! prenez garde, il ne faut jamais passer ainsi derrière une bête que



l'on ne connaît pas, eh ! là ! là !..... — Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc ? — Eh mais, c'est ce cheval blanc qui, sans façon, s'est mis à manger son trèfle au beau milieu du salon. Jean ! Pierre ! Claude ! Eh ! paresseux, réveillez-vous donc ! Il ne bouge pas ! Bah ! laissons-le dormir, il dort si bien. Le fait est que ces deux êtres-là sont d'une vérité à rendre heureux. Il y a là un coude de blouse, une jambe, un sabot, un bidon de fer-blanc ; il y a surtout une tête et une croupe de cheval d'un réalisme parfait : cette bête toute blanche et grande comme nature, c'était hardi et difficile à réussir ; mais la difficulté a été vaincue. Ce train de derrière sort de la toile et vient véritablement à nous. Gloire à vous, M. Schmidt ! Mais pourquoi l'élève si remarquable d'Hippolyte Flandrin, du grand maître qui nous a laissé l'immortelle frise de Saint-Vincent de Paul, pourquoi peint-il pour nos fumoirs ou nos selleries, quand il eût pu peut-être suivre le maître jusque dans les hauteurs de l'art ? Quoi qu'il en soit, voilà l'une des belles pages de notre exposition ; voilà un artiste que nous sommes fier de saluer comme Comtois.

Sous cette toile de dix pieds, une toile de dix pouces signée Paget, l'auteur de ce charmant tableau de la *Jeunesse de Hoche*, de l'une de nos précédentes expositions, ne nous semble pas à la hauteur du talent si justement aimé de cet artiste. Disons, en passant et puisque nous y sommes, qu'un portrait de jeune fille, du même, nous plaît par de très jolies mains, très habilement dessinées et rappelant les plus belles de Dubufe ; mais le coloris est d'une pâleur extrême, et la pauvre jeune fille nous semble atteinte d'une anémie véritablement alarmante ; espérons que la toile est plus sérieusement malade que le modèle.

Nous voici vraiment heureux, car il est doux de n'avoir à donner que l'éloge. M. Honoré Chapuis, l'auteur des *Glaneuses* déjà exposées à Paris, et dont je ne parlerai point, appréciées qu'elles ont été par notre savant ami, M. de Jankowitz, nous donne cette fois un charmant petit tableau de genre : la *Dernière Touche*. Un peintre assis dans son atelier donne à son œuvre le dernier coup de pinceau, et, à l'air satisfait dont, renversé sur son fauteuil, il souffle la fumée de son cigare, on devine qu'il achève un petit chef-d'œuvre, un espoir de gloire et de richesse ! Hélas ! le pauvre artiste, il oublie pour un moment ce que vous et moi nous apercevons derrière lui : une couronne de lauriers sur un crâne humain ; la gloire, oui, mais trop tard !... Eh bien, nous disons à l'auteur : Voilà votre voie, faites-nous de ces scènes naïves et vraies, vous arriverez vite à de petits chefs-d'œuvre ; ceci est déjà quelque chose qui y touche de très près, et vous verrez que le laurier changera de place et

viendra se poser sur la tête vivante de l'artiste, sans attendre qu'elle ait revêtu la triste livrée, la dernière touche aussi de la mort.

*Un Tir à l'arc dans un parc de Toscane* : voici l'une des perles du salon, voici l'un de nos peintres de genre les plus charmants, les plus éblouissants, les plus aimés, Henri Baron. Nous l'avons surnommé quelque part (1) le peintre des perrons élégants, et il n'est, en effet, presque aucune de ses toiles qui ne présente de délicieux groupes de femmes à la voluptueuse beauté, aux épaules nacrées, aux riches atours, aux longues jupes de soie chatoyantes, et de jeunes seigneurs non moins pimpants, massés sur les marches de quelque palais de marbre, de quelque terrasse fleurie, de quelque frais bassin à gondoles. L'*Osteria de San Giorgio*, que notre dernière exposition possédait, était l'une de ses plus étincelantes fantaisies. Aujourd'hui nous cherchons vainement l'escalier de marbre habituel; aussi la scène est-elle plus plate et moins pittoresquement agencée. Nous reprocherons aussi à M. Baron la dimension trop réduite de ses personnages, qui en fait un tableau à lorgnon pour beaucoup de monde, et prive peut-être ces charmants petits êtres que cet artiste seul sait évoquer, du complet développement de leur grâce. Cependant il y a là sous les orangers, les grenadiers fleuris et les lauriers-roses de Florence, au bord d'un beau canal où se mirent de ravissantes coquetteries, il y a là des poses d'une vérité parfaite, des seigneurs bandant l'arc ou ajustant l'oiseau, de jeunes femmes même, l'arc à la main, luttant d'adresse avec leurs beaux cavaliers. C'est du *Décameron*, c'est l'Arno avec les délices de son *far niente* et tous les enchantements de son ciel.

M. le baron de Fraguier, président de notre Société des beaux-arts, qui affectionne les mascarades aux flambeaux au moins autant que Baron les escaliers galants, nous fait assister à une autre fête de nuit ou plutôt à un autre acte de la même fête de nuit qu'il y a trois ans; revoilà Colombine, revoilà Arlequin, et Isabelle, et Argentine, et le beau Léandre, et Pierrot, et Pantalon, et Mezzetin, et tous les autres; ils ont fait un tour de parc sous de princiers ombrages, et les voilà pour le moment dans une rotonde à ciel ouvert dont les colonnes et les statues de marbre sont argentées d'un splendide clair de lune. La prochaine fois j'espère que nous les verrons souper; cinq ou six ans de danses nocturnes ont dû leur en faire sentir l'impérieuse nécessité. Nous serons du reste fort aise de les revoir encore, que l'on ne s'y trompe pas, et de nous arrêter auprès

(1) Rapport sur l'éloge de Breton; Mémoires de l'Académie de Besançon, séance de janvier 1862.

d'eux, tout en leur disant : Je vous connais, beaux masques. Nous reviendrons tout à l'heure à M. de Fraguier, à propos d'une fort belle *nature morte*.

M. Elmerich, de Besançon, nous donne l'un de ces intérieurs de cour qu'il sait éclairer avec tant de bonheur et étudier avec tant de soin. Il y a là un petit enfant et quelques poules : c'est très joli, très fin de tons, mais un peu gris peut-être; cette toile du reste n'a pas de cadre; c'est une femme en bonnet de nuit et pourtant jolie.

*Le père Fiquet fuit l'eau-de-vie* : eh bien, Monsieur Jouffroy, faites encore le père Fiquet, ou tout autre, ne vous lassez pas; la nature seule est quelquefois une initiatrice insuffisante; en même temps que la nature, étudiez les bons maîtres de genre, les coloristes surtout, et vous ferez plaisir à tous à notre prochain salon. Je connais de vous aussi de fort jolies *natures mortes*, qui lutteraient avec plusieurs de celles qui sont sous mes yeux; il en est une que je regrette de ne point voir ici. C'est, autant que je puis me le rappeler, une pipe pendue à la muraille et d'un culottage parfait, puis entre la pipe et le mur certaine feuille politique de notre province destinée peut-être à allumer le tabac, et enfin une blague, accompagnement obligé de la pipe et sans rapport aucun, bien certainement, avec le journal. C'est très vrai, très bien réussi; il nous faut cela pour la prochaine fois.

En sculpture de genre, M. Claudet, l'auteur du *Vercingétorix*, a exposé une petite réduction de ce *Vigneron* que nous avons vu prendre l'air pendant quelque temps sous les lauriers de Granvelle, et qui aujourd'hui est élevée à la position sociale de monument public dans l'une de nos petites villes du Jura. La réduction est insignifiante, trop petite qu'elle est pour pouvoir exprimer l'original; nous n'avons donc rien à en dire.

Et maintenant le paysage; c'est la branche d'art de beaucoup la plus cultivée parmi nous. En effet, voici notre statistique : sujets religieux, cinq; historiques, un; genre, douze; portraits, treize; *natures mortes*, quinze; paysages, quarante-huit. L'espace m'est mesuré trop étroit pour qu'il me soit possible de parler de tous, on le comprendra. Je vais donc passer des plus saillants une revue alphabétique.

M. Bavoux, déjà si connu parmi nous et aux salons parisiens, nous donne quatre tableaux. M. Bavoux est l'un de ceux qu'il faut regarder et qu'il serait difficile de ne pas voir. Il est de ceux qui sont dignes d'éloges, et, ce qui est plus fort, dignes de franchise. *Portrait de Casamène* : M. Gigandet, de Tarragnoz, est l'heureux possesseur de cette belle toile; nous la possédons donc aussi quelque peu, puisqu'elle restera bisoutine

et que nous pourrons encore la revoir. Je ne connais pas dans le Salon de portrait d'une ressemblance plus heureuse. Ce sont bien là nos belles montagnes avec leurs bois, leurs buissons, leurs rochers, leurs vignes au bas des pentes; c'est bien là notre fleuve, c'est bien cette île Malpas, si verte sous l'ombre fraîche avec ses peupliers et ses saules bleuâtres, aux troncs rouillés par les eaux limoneuses. C'est une promenade que l'on fait par une soirée d'été. *Rochers sur le Doubs*. Tiens! c'est extraordinaire, dit près de moi quelque Parisien ou quelque Champenois. — Que voulez-vous, Monsieur, c'est la nature de notre montagne. — Bah! vous avez des rochers d'argent? — Je crois qu'ils le sont pour l'artiste, qui commence fort bien à en battre monnaie; mais, en tous cas, je vous certifie qu'ils ont cet aspect. Je les ai vus maintes fois sur les bords de nos rivières de montagne; ils sont blancs, puis frottés de rouilles ferrugineuses, puis noircis de suintements humides, enfin comme vous les voyez là. C'est écrasant, c'est un fort mauvais voisin, *pétard d'exposition*, tout ce que vous voudrez; tant pis pour les autres, qu'ils se défendent. Mais, en tous cas, cette terrible toile est au moins aussi belle qu'étonnante; regardez ces rochers de gauche et leurs sommets aux mousses éclairées: ils sont d'une vérité sans réserve; celui du centre avec sa lumière éclatante et ses pentes d'un vert si riche, est aussi beau et aussi vrai, mais il étonne ceux qui ne l'ont pas vu chez lui et en personne naturelle. Allez-y voir, Monsieur le Champenois, allez vous y promener, Monsieur le Parisien, allez pêcher la truite du Doubs dans ces eaux profondes si bien saisies par l'artiste, sur cette barquette si vraie que vous voyez, et vous jugerez ensuite le tableau que voilà. S'il venait du Tongkin ou de Tornéo, on pourrait dire: *A beau mentir qui vient de loin*; mais ici en trois sauts vous pouvez aller vérifier. Non, M. Bavoux est vraiment le peintre du terroir, le *pourtraitiste* de notre nature natale, il faut lui rendre cette justice et lui en savoir gré.

*Crépuscule à la fontaine*. Evidemment inspirée par un Daubigny de notre exposition dernière, cette toile est d'un grand effet; les clairs-obscurs y sont très beaux, le ciel a des pétilllements lumineux à fatiguer l'œil comme de la vraie lumière.

Allons-nous aller ainsi jusqu'au bout sans critique? Non pas, et nous y voici: *L'Automne*; ce tableau est-il sculpté ou est-il peint? Est-ce la brosse, le couteau ou la gouge qui ont taillé ce bas-relief sur toile? Et puis, que vois-je au pied de cette touffe sombre? Je ne sais, à moins que ce soient des *robionnes*, sorte de champignons rouges qui croissent sous les noirs sapins; l'on prétend que c'est un village; qui est-ce qui

dit cela, quelque mauvais plaisant, et je me refuse à y croire. Écoutez, Monsieur Bavoux, si vraiment c'est un village, croyez-moi, n'hésitez pas, sacrifiez-le avec tous ses habitants : faites-en une nouvelle Pompéi, étouffez tout cela sans distinction de sexe, sous une impitoyable couche de ce *bitume* volcanique et brûlant dont vous avez d'inépuisables sources. Alors je pourrai comprendre votre paysage, mais je le comprendrai comme un parti pris, comme un fait exprès, comme une fantaisie picturo-sculpturale, tout en vous disant que, comme toujours, vous avez là des eaux et des rochers admirablement beaux.

M. de Beaujeu, auquel tout à l'heure nous donnerons de francs éloges pour ses bustes et ses médaillons, débuts qui valent des œuvres de maître, a exposé sans prétention aucune un premier essai de paysage. M. de Beaujeu nous permettra d'aimer cette confiance dans le public ; il en sera récompensé plus tard par les appréciations flatteuses que ses œuvres futures ne peuvent manquer d'obtenir. Il est du reste à bonne école, c'est un élève de M. Fanart.

M. Boinet, de Besançon, donne une vue du *village d'Avanne* et un *quai de Battant*, dont les vieilles masures nous semblent très bonnes.

Que dire des trois toiles de M. Buchin ? Nous aimions ce peintre si vrai et d'un réalisme de si bon aloi, il nous avait envoyé de si admirables choses, et voilà que cet amant heureux de la nature lui devient tout à coup infidèle ; voici du décor d'opéra, voici de la couleur de rêve. Espérons que ce talent déjà si haut placé n'est pas perdu, qu'il n'est qu'égaré et se retrouvera bientôt.

M. Chapuis, l'auteur si heureux de la *Dernière Touche*, nous donne trois paysages, dont l'un, la *Chaumière de Bresse*, a de jolies choses ; mais, malgré ce succès, nous lui disons encore : Faites du *genre*, c'est là votre voie, vous y trouverez profit et honneur.

M. Courbet expose quatre études du pays d'Ornans. Je ne puis appeler cela ni des tableaux ni des paysages ; M. Courbet se plante devant n'importe quoi et le peint comme il le voit. Cette fois-ci, il s'est arrêté dans un pré, au pied d'un coteau dont les bois rabougris sont déchirés par quelques cubes de roches blanchâtres. Cette tour de rocher, dure, aux ombres noires et sans air ambiant, ces bois, ces noyers dans le bas, ce rideau sombre coupant sans grâce la montagne par une ligne droite et raide, tout cela est copié rudement et crûment, comme le portrait d'un homme laid que l'on ferait tel sans la moindre flatterie. Quant à nous, qui sommes d'avis que si toute vérité n'est pas bonne à dire, elle n'est pas davantage

bonne à peindre, et qui nous permettons de penser qu'il faut faire vrai, mais faire un choix dans le vrai, nous voudrions voir ce puissant talent, car il existe, et qui peut le nier? nous voudrions le voir compléter son tempérament artistique par une qualité qu'il semble mépriser, le choix et la grâce des sujets. Voilà ce que nous nous disons devant la *Chauveroché* de M. Courbet. Sa seconde toile, *Plaisirfontaine*, même pour ceux qui ne sont point décidés à tout admirer dans le maître, offre certainement des beautés réelles. Je ne suis pas de ceux qui disent : C'est très fort ! comme c'est fort ! J'ai remarqué du reste que l'on se donne ainsi très facilement des airs de connaisseur ; il y a certaines phrases qu'il faut savoir ; ainsi vous dites : C'est très fin, ou bien, c'est très fort ; et les bonnes gens, frappés de respect et d'admiration, vous regardent comme un puits à oracles, et ils disent aussi : C'est très fin, c'est très fort. Quant à moi, qui n'aime pas à répéter ce que disent les autres, surtout quand je ne le comprends pas, je ne donne tout humblement que mes impressions d'amateur, et je dis : Voici une roche grise très nature qui me plaît beaucoup, et beaucoup plus à mesure que je la regarde ; voici une eau à peine courante, un peu vaseuse, et pleine de pierrailles, que je connais et que j'aime pour sa simple sincérité. Puis à vingt pas, un énorme fouillis de verdure remplissant le fond du tableau, tout cela sans soleil ; là était l'écueil ; à mon avis, l'artiste a su ne s'y point briser. Il s'est débrouillé au milieu de cette masse verte, il en a fait ressortir des ramées, des branchettes détachées, sans pourtant en enlever cette confusion vraie qui y était et devait y rester. C'est encore là un modèle fort ingrat et mal choisi, à notre avis ; mais il est rendu à merveille. Les deux autres toiles, quoique offrant des sites mieux choisis peut-être, et ce même travail de feuillage si étonnamment réussi, nous plaisent moins que *Plaisirfontaine*.

Rien n'est si beau que nos moissons  
Quand le soleil les a mûries...

L'on devine que nous allons parler de M. Fanart. Cet artiste semblait en effet affectionner les champs d'épis mûrs, les grandes plaines jaunies sous le soleil d'août ; nous lui avons connu plusieurs tableaux dont les blés dorés font le sujet, et nous le comprenons, chez un peintre amoureux de la couleur comme l'est M. Fanart. Aujourd'hui encore il a au *salon*, une *Moisson dans le Jura*, et une voiture de gerbes sur une autre toile. Sa moisson, éclairée d'une fraîche lumière du matin, est, à notre avis, un

bon tableau : les moissonneurs y sont pleins de vie et de vérité ; ils font bien d'ailleurs d'être actifs à l'ouvrage, le ciel pourra bien donner de l'orage sur le soir. Ce ciel est une des plus belles parties de l'œuvre ; les arbres de gauche projettent une ombre très vraie sur un chemin admirablement traité, mais ils ont eux-mêmes peut-être un peu trop d'opacité. *L'Été de la Saint-Martin* a des eaux comme je n'en vois que sur les toiles de cet artiste. J'en dis autant des *Bords de l'Ognon* ; c'est d'une limpidité, d'une vérité à faire plaisir. Les derniers plans de ces deux toiles sont d'une suavité de tons, d'un vaporeux incomparables. *L'Été de la Saint-Martin* a un lointain roussâtre produit sans doute par ces feuilles bruniées du chêne, fourrage du chevreuil en hiver ; ces teintes d'un fauve sombre et violacé se fondent harmonieusement avec les cobalts des montagnes. *Les Bords de l'Ognon* ont des touffes de verdure fraîches et bien estompées par l'espace ; tous deux sont d'une couleur chaude, un peu trop variée cependant. *Un Vallon du Jura* a des roches et des eaux sans reproche. *Le Bouquet de Chênes* est une charmante toile ; elle a un chemin au premier plan exquisement réussi. J'ai hâte d'arriver au *Crépuscule dans la Vallée de l'Ain*. En dépit de la détestable place qu'il occupe entre deux fenêtres et qu'il doit à la généreuse abnégation de l'auteur, chargé de donner leur place à tous et qui ne s'est réservé que la plus défavorable, ce tableau est à nos yeux, et sera, croyons-nous, aux yeux de tous, une œuvre des plus remarquables, non-seulement parmi nous, mais au salon parisien. Le ciel rougi des dernières lueurs d'un soleil couché, la sombre et profonde vallée où brille sobrement le ruban d'argent de la rivière d'Ain, les silhouettes savantes de l'angle d'un bois sur la lisière duquel les dernières clartés se font jour entre les branches, celles de quelques jeunes chênes isolés ; les roches et les terrains sauvages des premiers plans ; tout cela est, selon nous, irréprochable, tout cela est la vraie nature de notre pays, et tout à fait exempt de ce qui constitue l'unique faiblesse de l'artiste, la fièvre de la couleur, fièvre qui le pousse à diaprer ses toiles d'une trop grande multiplicité de tons, à faire abus du rompu, comme disent les artistes : sur trois buissons, il y en aura un vert, un roux et un bleuâtre ; sur quatre vaches, une blanche, une noire, une rouge et une couleur de feu. Soyons juste et disons que M. Fanart nous semble, sur ce point, le seul à critiquer, avoir gagné sensiblement depuis nos derniers salons ; il est retourné plus sérieusement à la nature, et la nature l'a sauvé du chemin glissant où nous redoutions de le voir s'engager, le chic et la fantaisie. Nous avons vu chez lui de charmantes études, qui arriveront à l'état de bons et beaux

tableaux. M. Fanart, s'il continue, deviendra l'un des maîtres paysagistes les plus aimés, les plus enlevés.

M. Camille Marquiset, élève de M. Bavoux, a quatre paysages : *Les Roches de Buin*, près de Baume-les-Dames, sont pâles et froides. Je suis convaincu que telle était la nature, car M. Marquiset n'a pas, comme certains peintres, du gris plein les yeux ; mais il faut dire que l'embu est complet ; l'embu est un état maladif pour le tableau, comme la mue pour l'oiseau. *La Côte de Saint-Léonard* a de charmantes choses. Les vapeurs qui couvrent le Doubs sont d'une grande fraîcheur et d'une grande vérité, les neiges de la montagne des Buis sont fort belles ; le premier plan est un repoussoir d'un heureux effet. *Le Village de Roche* est une œuvre d'abnégation bravement et carrément entreprise, en dépit de l'ingratitude du sujet : des maisons de sapin rougi, aux toits d'ancelles grises, des arbres de vergers, des légumes de potagers d'un vert crû, un ciel tout nu, le tout très vrai, si vrai que cela devient presque agréable à voir : c'est ici un estimable tableau fait par un estimable peintre. Mais d'estimable, voici qu'il devient charmant (ce qui malheureusement dans ce monde n'est pas toujours la même chose). *Le Paysage suisse* est, selon nous, un petit chef-d'œuvre : je l'ai vu lutter de mérite, au jugement de quelques-uns, avec certain Daubigny devant lequel on s'extasie. Le site en est choisi avec une véritable intelligence d'artiste : un petit promontoire rocheux s'avance jusqu'au milieu du tableau ; son sommet porte un bel arbre isolé : c'est original et simple tout à la fois ; le lointain est harmonieux et doux. Cette toile a été remarquée à la dernière exposition. M. Marquiset a, jusqu'à présent du moins, une qualité inappréciable, c'est une sincérité parfaite, rien qui sente la convention ; tout est vrai, tout est nature ; qu'il n'aille pas jusqu'au réalisme à outrance, qu'il reste coloriste comme dans cette dernière toile, et il arrivera aux sommets de l'art.

*Une Rue d'Alger*, de M. Regnault, de Nevy, nous plaît par son soleil africain, les crépissages de ses maisons mauresques et de son minaret chaudement détachés sur l'azur très intense du ciel ; mais nous nous permettrons de désirer plus de correction dans les figures. Avec un peu d'étude sur ce point, nous aurons bientôt de M. Regnault des toiles qui ne mériteront que des éloges.

En *natures mortes*, les fleurs pour dessus de porte de M. Cousturier, de Dole, nous plaisent par leur touche large et facile, bien que traitées dans un ton pâle et voisin du pastel ; mais il faut se souvenir que c'est du décor.



M. de Fraguier donne un tableau de fruits et de fleurs qui est, selon nous, ce qu'il a de mieux au salon. Sur une console de marbre, une bouilloire, une théière de Japon, un grand verre de cristal à facettes, irréprochablement rendus, sont mêlés à quelques roses trémières, à des raisins, à des melons ouverts et à d'autres fruits. Tout cela est dans une gamme de tons veloutés et doux qui font plaisir à l'œil, tout cela est suffisamment fini, sans l'être trop ; il y a là des raisins qui rappellent les admirables et savoureuses grappes de Snyders de notre musée, devant lesquelles, dans les chaleurs de l'été, on peut réellement aller se désaltérer.

M. Julien Guillon, de Dole, élève de Gigoux, a un très bon tableau de gibier et de fruits ; la perdrix surtout est parfaite, la couleur est belle et harmonieusement chaude.

Nous conseillons à M. Leblanc de se défier des couleurs trop heurtées et dures, ce qui pourrait donner à ses fruits un aspect un peu métallique, et de méditer sur les fruits de M. de Fraguier ; à M. de Mercey de se garer de la propension à trop soigner, ce qui rend sec ; sa petite toile, qui d'ailleurs n'est certes pas sans mérite, a un fini presque féminin.

Même remarque pour la nature morte de M. Victor Maire, de Dole ; cependant son tableau est l'un des bons de ce genre, la couleur est belle ; qu'il persévère dans cette voie, nous lui prédisons plus de succès que dans ses courses au bord du Lison.

M<sup>lle</sup> Parent, de Vesoul, a un bon raisin, bien sucré, et du gibier bien réussi ; mais pourquoi, avec cela, du lilas Varin, une grenade et..... un pot de moutarde !

M. Theuvenot, de Port-sur-Saône, a une pêche bien vraie et bien veloutée ; mais toujours ce défaut si général de couleurs heurtées et trop diverses.

M. Gustave Bulle, de Besançon, nous offre des pêches et des quartiers d'oranges fort estimables. J'espère que voilà assez de friandises. Dites maintenant que l'exposition des beaux-arts n'a pas son utilité et son à propos par les 25 degrés de chaleur qui subitement nous sont tombés sur la tête.

Quelques portraits : une tête de jeune fille, par M. Chapuis ; le portrait de M. F. A., œuvres de mérite. J'en dis autant de M. le curé B., par M. Billot, de Lons-le-Saunier. M. Edmond Viancin donne les portraits de M. et de M<sup>me</sup> Viancin, peints un peu sèchement, mais frappants à défier Disdéri ou Nadar. Quelques portraits aussi en sculpture : M. Courbet a un fort beau médaillon grandeur naturelle de M<sup>me</sup> B. Il y a là évi-

demment une touche de maître. M. Claudet, l'auteur du *Vercingétorix* et du *Vendangeur*, a fait deux bustes, dont l'un, du docteur Bonvalot, nous plaît beaucoup parce qu'il est très vrai et très hardiment étudié. M. de Beaujeu, élève de M. Paul Franceschi, a exposé deux petits bustes d'hommes et deux petits médaillons qui charment par leur distinction et leur parfaite ressemblance. Nous supplions M. de Beaujeu de modeler plus en grand, cela le sauvera d'une qualité qui pourrait devenir un défaut, l'amour du trop grand fini : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*. Or, M. de Beaujeu est un artiste d'une patience effrayante.

Peu de mots sur quelques dessins et eaux-fortes. M. Cugnier, élève de l'école de Besançon, nous envoie six paysages au crayon noir et estompe d'un joli effet; ce sont des masses d'ormeaux et des chemins dans des bois peuplés de fort bons petits personnages. Il y a de la vigueur, du velouté, de l'arrangement; mais nous conseillerons à l'artiste de varier sa manière et de s'efforcer de sacrifier le chic, quelque séduisant qu'il soit sous ses doigts, à la vraie nature. Nous le supplions aussi d'aimer tous les arbres que le bon Dieu a faits, de ne point être exclusivement amoureux d'un seul, et de passer un peu de l'un à l'autre, l'infidélité étant parfaitement admise dans le règne végétal. Moyennant quoi, nous promettons de vrais succès aux crayons de M. Cugnier.

*Creux-sous-Roche*, frottis au crayon noir par M. Marquiset, me plaît comme procédé pouvant conduire à de remarquables effets, mais il faudra trouver moyen d'adoucir les derniers plans, d'y mettre de l'air et de l'espace.

Les *fusains* de M. Robinet, de Montagney, sont les prémices d'un vrai talent.

M. X. de Dananche a de l'avenir dans ses *eaux-fortes*; mais M. Krachpeltz, de Besançon, a du présent. Sa petite *basse-cour* a surtout un lointain qui ne saurait être dépassé. Nous voudrions lui voir aborder des œuvres moins microscopiques.

M. Emile Vernier, de Lons-le-Saunier, réussit mieux à lithographier qu'à peindre; ses deux jeunes filles d'après Chaplin sont très jolies.

Nous remercions M. Vaissier d'avoir sauvé nos bonnes vieilles baraques de Battant et d'Arènes de la démolition qui va les atteindre; ses aquarelles deviendront précieuses comme histoire du passé; elles le sont déjà par leur exactitude sans sécheresse, ce qui est rare. M<sup>me</sup> Sarrazin nous donne, dans ses canons d'autel à enluminures moyen âge, de nouveaux échantillons de son talent si connu.

Remercions enfin notre compatriote, M. Luquet, éditeur de la société

des aqua-fortistes, des remarquables épreuves qu'il nous a envoyées. En marchant ainsi, l'on atteindra bientôt les Norblein et les Boissieu.

Nous avons fini; mais l'on nous permettra d'exprimer ici une dernière pensée. Nous voyons avec peine l'absence de nos artistes comtois les plus connus, les plus *arrivés* : Gigoux, Clésinger, Baille, de l'abstention duquel nous nous sommes plaint déjà, Giacomotti, Gérôme, Petit, Tony Faivre, Demesmay, Faustin Besson, Chambard, Perraut, Iselin et d'autres encore. Jules Franceschi, Henri Baron et Courbet seuls ont fait exception à cette indifférence, et nous disons qu'en cela ils ont su se faire honneur. Mais il eût été si facile à tous de faire comme eux et de nous confier quelque une des œuvres qui encombrent leurs riches ateliers !

Ah ! quelles que soient notre fortune et la haute position par nous conquise, nous devrions tenir à honneur d'envoyer à notre province des gages de bon souvenir, d'enrichir ses solennités artistiques et de réjouir par là ces écoles populaires où nous avons tenu notre premier ébauchoir, notre premier fusain.

Nous espérons être compris et que notre prochaine exposition comtoise verra les rangs de nos artistes plus au complet.

Mais, tel qu'il est, notre *salon* a certes bien son mérite : nous y distinguons environ vingt œuvres remarquables, à peu près autant d'assez estimables encore, et nous ne parlons que des artistes du pays. N'est-ce donc rien ? Nous trouvons, nous, que c'est beaucoup et engageons ceux qui ne seraient point de cet avis à aller voir si toutes les provinces pourraient en offrir autant. Courage donc à notre Société des beaux-arts ; elle a déjà un passé, elle affirme son présent, elle saura atteindre un glorieux avenir.

V<sup>te</sup> CHIFLET.



## REVUE CRITIQUE.

---

*Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul*, par M. l'abbé MAYNARD; in-12. Paris, Ambr. Bray. 3 fr. 50 c. — *Vie de Jésus-Christ, tirée des quatre évangélistes*, par M. l'abbé LEGROS; in-12. Paris, Ambr. Bray. 1 fr. 25 c. — *Histoire de sainte Barbe, vierge et martyre*, par M. VILLEMOT, directeur au séminaire de Besançon; in-12. Besançon, Jacquin. 2 fr. — *Histoire de ma conversion à la foi catholique* (par une dame russe); in-18. Besançon, Jacquin. 50 c. — *Les Poètes lauréats de l'Académie française*, par MM. Edmond BIRÉ et Emile GRIMAUD; 2 vol. in-12. Paris, Ambr. Bray. 7 fr.

Je me rappellerai toute ma vie l'immense désappointement que j'éprouvai pendant ma jeunesse, en pénétrant pour la première fois dans le monde de la littérature religieuse à Paris, lorsque certains jeunes gens plus ou moins folâtres me furent désignés comme les auteurs des nouveaux livres de piété qui avaient été, quelques mois auparavant, l'objet de ma confiance et de mon respect tout provincial. J'en ai conservé une invincible prévention contre cette nuée de prédicateurs des deux sexes, sans mission, qui, par spéculation, fantaisie ou passe-temps, ne cessent d'inonder nos librairies ecclésiastiques de *Méditations*, d'*Elévations*, d'*Aspirations*; de *Considérations* ascétiques, et nous enseignent la perfection chrétienne avec aussi peu d'autorité et d'expérience qu'un aveugle disserterait sur le dessin ou les couleurs. Grâce à Dieu, les nouveaux livres de piété que je me suis chargé de faire connaître aux lecteurs des *Annales* présentent tous de plus sûres garanties de provenance ou d'origine, et il ne viendra à l'esprit d'aucun homme du monde d'oser rire de la dévotion en la voyant enseignée par saint Vincent de Paul lui-même. C'est qu'en effet les saints restent nos meilleurs maîtres dans la science de la sanctification, et leurs écrits, leurs lettres, leurs conseils, leurs pensées, après les livres sacrés, nous fourniront toujours l'instruction la plus élevée, la plus solide et la plus pure. M. l'abbé Maynard, après avoir raconté avec une ampleur toute nouvelle l'admirable histoire du fondateur de la Mission et des sœurs de la Charité, a puisé dans les traits de sa vie, dans sa

nombreuse correspondance et dans les paroles mémorables conservées par la piété filiale de ses disciples, un tableau complet et vivant de la perfection sacerdotale. Foi simple, ardente et profonde, confiance en Dieu et défiance de soi-même, amour de Dieu, conformité à sa volonté, esprit de prière et de méditation, dévotion particulière à l'eucharistie, à la sainte Vierge et aux saints, zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, charité envers le prochain, douceur, humilité, obéissance, simplicité, prudence, justice, gratitude, détachement des biens terrestres, mortification, chasteté, égalité d'esprit, force d'âme et patience, conduite des âmes, tels sont les différents aspects sous lesquels le saint nous apparaît successivement et nous montre le disciple de Jésus-Christ se modelant sur son divin Maître, l'Evangile mis en action au *xvii<sup>e</sup>* siècle, et toutes les vertus de la primitive Eglise renouvelées au milieu des raffinements et des complications de la vie moderne. Combien de traits émouvants, de paroles d'or, de perles de l'âme, brillent dans ce splendide écrin, qu'il est impossible de refermer sans rester épris de la beauté morale ! Combien de fleurs embaument ce jardin céleste, qu'il est impossible de quitter sans en remporter quelque parfum ! Pussions-nous trouver souvent de pareils maîtres, en qui la vie n'enseigne pas moins que les préceptes, et qui n'attirent pas moins qu'ils n'instruisent par le charme pénétrant de leurs vertus !

Les indignes et absurdes transformations que l'impiété a fait subir récemment à l'histoire de Notre Seigneur Jésus-Christ ont inspiré simultanément à plusieurs écrivains catholiques la pensée de rétablir dans sa divine simplicité et son pur éclat cette vie incomparable, qui est en même temps le fondement de notre foi, de notre espérance, de nos plus chères affections, et le modèle qu'un devoir aussi glorieux qu'impérieux nous appelle à imiter sans cesse. Le livre de M. Legros est une traduction coordonnée des quatre évangélistes, éclaircie de temps en temps par les explications indispensables et accompagnée de pieuses réflexions. Plus complet et plus satisfaisant pour les âmes chrétiennes que les étroits et secs abrégés en usage dans nos écoles, cet ouvrage se trouve, par l'extrême modicité de son prix, à la portée de toutes les familles et pourra suppléer aux publications plus considérables ou plus scientifiques de MM. Foisset, Veuillot et Wallon.

C'est une belle et gracieuse légende que celle dont M. l'abbé Villemot, directeur au séminaire de Besançon, vient de réunir avec un soin extrême les éléments épars. L'histoire de sainte Barbe manquait réellement à notre province, où le culte et le nom de la jeune martyre sont si popu-

lares ; et un grand nombre de personnes sauront gré à M. Villemot d'avoir, par ses savantes recherches, éclairé, développé et confirmé le récit beaucoup trop succinct des hagiographes. Aucun monument aussi complet n'avait encore été élevé en l'honneur de la puissante patronne de l'artillerie et des mineurs. On n'y retrouve pas seulement la céleste figure de la sainte en face de la dure et étrange physionomie de son père Dioscore, l'éducation extraordinaire de la jeune Barbara, sa conversion secrète au christianisme, ses luttes avec son père et les péripéties si émouvantes de son long martyre, mais encore l'histoire de ses reliques, des principaux miracles obtenus par son intercession, du culte qui lui a été consacré, particulièrement dans le diocèse de Besançon, et enfin une dissertation généralement forte et serrée sur l'authenticité des Actes de la vie et du martyre de sainte Barbe. Le livre de M. Villemot intéresse, instruit et édifie. Combien d'écrivains et de lecteurs se contenteraient à moins !

Une dame russe, convertie à la foi catholique, comme M<sup>me</sup> Swetchine et un grand nombre de ses plus éminents compatriotes, mourut il y a quelque temps, et parmi ses papiers on trouva un manuscrit dont l'enveloppe portait la suscription suivante : « Je désire qu'après ma mort mes filles lisent ce manuscrit, et qu'il soit imprimé sans nom d'auteur et vendu au profit de l'œuvre de la Propagation de la foi. » Ce vœu d'outre-tombe vient d'être rempli par les soins de notre compatriote, M. Adrien Beuque, membre de l'académie de Besançon, et nous devons au respectable éditeur un récit des plus beaux et des plus touchants.

Dans une sorte de confession simple et pudique, l'auteur raconte l'histoire de sa conversion et des longues épreuves auxquelles sa foi fut soumise. Elle peint avec une grande vigueur de pinceau la frivolité et le vide de l'éducation de cette haute société moscovite qui n'emprunte à notre civilisation française que son vernis, ses modes et ses vices, et l'abaissement incurable où le schisme a plongé l'Eglise grecque et son clergé. Elle retrace tous les obstacles qu'une âme droite et même ardente peut trouver autour d'elle, au-dessus d'elle et en elle, pour arriver à la possession de la vérité, surtout lorsque l'autorité publique et l'autorité paternelle, si faibles ailleurs pour favoriser le bien, se trouvent si puissantes pour l'empêcher. Les combats intérieurs, les incertitudes, les défaillances de l'esprit et de l'âme, sont mis à nu sous nos yeux avec une sincérité et une candeur qui en rendent le tableau plein de vie et d'animation. L'auteur se montre à nous avec un si beau et si noble caractère, elle nous fait si bien partager les émotions du combat et les joies du triomphe définitif de la grâce en elle, elle nous attache si vivement à toute sa per-

sonne, qu'en finissant son récit trop rapide, on regrette que la discrétion du digne éditeur ne nous ait pas fait suivre jusqu'au bout, au moins d'une manière succincte, les péripéties d'une existence dont les premières pages sont si belles. On lui reprocherait volontiers d'avoir laissé ce beau portrait inachevé pour nous, en laissant rentrer trop vite dans l'ombre du foyer domestique cette femme de tant d'esprit et de cœur, que nous quittons encore jeune fille en 1812, et dont nous ne savons absolument plus rien, sinon qu'elle est morte en laissant dans ses filles les héritières de son esprit et de ses vertus. C'est un heureux reproche pour un livre que celui d'être trop court, mais j'aurais peut-être même dû m'en abstenir en songeant que le produit de cet écrit est destiné à l'une de nos œuvres les plus saintes, celle de la Propagation de la foi.

Je connais peu d'ouvrages aussi bien faits et aussi intéressants que *Les Poètes lauréats de l'Académie*. On y trouve réunis une foule de renseignements littéraires très curieux et qu'on trouverait difficilement ailleurs. Il y a bien des livres qu'on peut remplacer plus ou moins par d'autres ; mais il n'en est pas de même de celui de MM. Biré et Grimaud. Ces deux auteurs ont eu le bon esprit et la bonne fortune de trouver un terrain complètement inexploré jusqu'à ce jour, ce qui devient rare, et ils s'y sont établis de manière à décourager tous les concurrents. On avait beaucoup trop négligé ces poètes et ces poésies, souvent remarquables, qui chaque année occupent l'attention générale au moment des concours académiques, et retombent aussitôt dans l'oubli. Il y avait là de véritables perles qui étaient comme perdues pour notre littérature. MM. Biré et Grimaud les ont heureusement remises en lumière, en nous donnant sur les lauréats eux-mêmes des détails biographiques très variés et la plupart inédits. On peut juger de l'intérêt de leur ouvrage par le grand nombre d'emprunts que les journaux leur ont faits à l'envi sans pouvoir épuiser cette mine abondante de traits piquants, d'anecdotes charmantes et d'heureuses citations. Le premier volume comprend l'histoire et le tableau des concours depuis 1671 jusqu'à 1830. Le second volume nous conduit jusqu'en 1864. Cette précieuse anthologie a sa place marquée dans toutes les bibliothèques à côté des œuvres des princes de la poésie, et le soin délicat qu'ont pris les auteurs d'en écarter tout ce qui était susceptible de blesser de jeunes imaginations, permet de la mettre entre toutes les mains.

JULES SAUZAY.

## CHRONIQUE.

---

25 avril.

Lorsque ces lignes parviendront à nos lecteurs, notre vieille cité impériale aura ouvert (autant que possible) ses portes trop étroites aux flots de visiteurs amenés de tous côtés par son grand concours agricole. Tous les genres d'attrait ont été réunis pour y attirer le public ; et si le beau temps, sans lequel les plus belles fêtes se transforment en pitoyables désastres, veut bien remplir le rôle capital qui lui revient en dépit des mesures les mieux combinées, d'amples satisfactions sont assurées à la curiosité publique. Aux esprits attardés qui n'ont pas encore appris à admirer un Durham ou un Soutwark, à distinguer la race Schwitz de la race féneline, et à se plaire dans les études comparées dont les écuries sont ordinairement le théâtre, une charmante exposition d'horticulture offrira des plaisirs moins nouveaux, mais peut-être aussi délicats. Là se trouveront réunis les fruits de 1864 les plus habilement conservés et ceux de 1865 que l'art aura su forcer à devancer l'époque ordinaire de la maturité. Toutes les fleurs de la saison, rassemblées en collections nombreuses, charmeront les yeux amis de la belle nature, en même temps qu'elles procureront à nos horticulteurs une ample moisson de médailles d'or, d'argent et de bronze. De leur côté, les amis des arts trouveront dans l'exposition de peinture, des jouissances que les lecteurs des *Annales* pourront goûter sans fatigue à l'aide du guide si compétent qui a bien voulu les y conduire à l'avance. La musique ne pouvait manquer d'avoir son rôle dans les fêtes. Tous les soirs, un de ces précieux orchestres où la discipline militaire maintient une harmonie et un ensemble parfaits, et qui font oublier à Besançon, par d'excellents concerts, les ennuis et les servitudes d'une ville de guerre, se fera entendre dans la promenade de Chamars, brillamment illuminée. On y ajoutera même des feux d'artifices le dimanche 30 avril, le jeudi, le samedi et le dimanche suivants. La dernière soirée doit même être accompagnée de spectacles, sur la na-



ture desquels le programme ne s'explique pas. Les opérations du concours régional ne deviendront publiques que le mercredi 3 mai, par l'épreuve des instruments et machines aratoires au Polygone et à la Butte. L'exposition du concours entier commencera le vendredi 5 mai et finira le surlendemain par la distribution solennelle des récompenses. Par suite d'une décision qu'il ne nous est pas permis d'apprécier, c'est seulement ce jour-là que toutes les portes s'ouvriront gratuitement au public. Des buvettes seront disposées dans l'enceinte du concours pour rafraîchir ou réchauffer les visiteurs suivant l'occurrence du temps, et un grand banquet, offrant, nous assure-t-on d'avance, *un coup d'œil féérique*, doit clore la fête, au milieu des toasts accoutumés.

Quelques personnes avaient rêvé d'ajouter à ces distractions si variées celle de la danse, et de donner, pendant neuf jours consécutifs, des bals publics à Chamars. Un journal nous annonce avec tristesse qu'on a renoncé à ce projet, ce qui ne nous surprend pas ; mais il ajoute *que c'est sur le réquisitoire de certains gardiens pudiques et sévères des bonnes mœurs chez le populaire, saturés sans doute jusqu'au dégoût des bals du beau monde, et qui n'admettent pas qu'on puisse sauter décemment là où les femmes n'ont pas les bras nus et les épaules libéralement découvertes*. Nous ignorons à qui peut s'adresser cette critique amère ; en tout cas, ce n'est pas à nous, puisqu'en ce moment même quelques personnes très estimables, qui donnent au milieu du monde les meilleurs exemples et ne sauraient partager la responsabilité de ses excès, nous reprochent de l'avoir trop peu ménagé.

Chacun a entendu parler de la vente de la magnifique galerie de M. le comte Pourtalès à Paris. Les objets d'art du premier mérite y avaient été réunis par un amateur très riche et très expert, et le prix total de cette belle collection s'est élevé à plus de trois millions. Au nombre des objets les plus précieux qui la composaient, les journaux ont signalé deux statuettes de Jupiter et de Minerve en bronze antique. La dernière représente la déesse debout et vêtue d'une tunique. Elle a 17 centimètres de hauteur, et a les bras mutilés. Il faut que ces deux spécimens de l'art ancien soient du meilleur temps et de la meilleure main, puisque le premier a été vendu douze mille francs et que le second s'est élevé à plus de dix-neuf mille. La Minerve est même désignée dans le monde archéologique sous le nom de *Minerve de Besançon*. C'est, en effet, près de cette ville qu'elle a été découverte, il y a une quarantaine d'années, ainsi que le Jupiter mentionné plus haut. Un riche propriétaire bien connu, M. Muguet, était occupé à reboiser des pentes arides, dans

son domaine de campagne entre le faubourg de Saint-Claude et la commune d'Ecole ; il se livrait à cette opération avec un zèle qui ne mesurait ni les difficultés ni les dépenses, et qui lui valut même un grand prix d'agriculture, lorsque ses ouvriers, en transportant des terres d'un endroit à un autre, découvrirent les deux statuettes en question. M. Muguet, sans être un enthousiaste, n'était pas étranger aux arts ; il recueillit avec soin ces précieux débris d'un autre âge, et les plaça honorablement sur la cheminée de son cabinet, où il prenait plaisir à les montrer à ses amis. Il reçut, sur ces entrefaites, la visite de M. le comte Pourtalès, qui aperçut bien vite les deux statuettes, en devina du premier coup d'œil tout le mérite, et supplia M. Muguet de vouloir bien les lui vendre. M. Muguet s'en défendit de toutes ses forces, et déclara qu'après les avoir gardées pendant quelque temps dans son cabinet, son intention était d'en faire don à la ville de Besançon. M. Pourtalès répliqua que cette ville n'ayant aucun musée, on n'estimerait certainement pas ce présent à sa valeur réelle et les deux antiques au prix qu'ils avaient à ses yeux. M. Muguet ayant demandé, par forme de plaisanterie, au collectionneur émérite s'il en donnerait bien deux mille francs, le comte le prit au mot, tira de son portefeuille deux billets de banque, et emporta les statuettes, en déclarant que si on lui en avait demandé six mille francs, il les aurait donnés sans plus de difficulté. Les deux divinités bisontines viennent de passer de la collection Pourtalès dans une collection encore plus célèbre. Elles ont été acquises pour le compte de M. le duc d'Aumale.

Le département du Doubs continue à cultiver les palmes académiques avec succès. Par une dépêche du 22 mars, M. le ministre de l'instruction publique a informé la Société d'Emulation de Montbéliard qu'une médaille d'argent et une médaille de bronze venaient d'être décernées à la *Description physique et géologique de l'arrondissement de Montbéliard*, par M. Contejean, et aux travaux du même auteur sur la Flore française. La médaille d'argent est destinée au lauréat et la médaille de bronze à la Société.

Autant il nous semble triste et ridicule de transformer en héros de vertu les gens qui ont la prudence de ne pas s'approprier les objets trouvés par eux, bien que ces sortes d'apothéoses soient, dit-on, très utiles à titre d'encouragement, autant il nous paraît juste et consolant de rapporter les traits de dévouement véritable qui honorent notre pays encore mieux que les distinctions académiques. On se rappellera longtemps l'effroyable mois de mars qui vient de clore le long hiver de 1865.

Le mercredi 23 de ce mois, un vieillard, âgé de 68 ans, s'égara dans les bois en suivant l'un des chemins qui avoisinent la commune de Souvans, dans le Jura. Il y passa la nuit par un froid glacial, et, malgré toutes les recherches entreprises par son fils et ses amis éplorés, il ne fut retrouvé que le lendemain, à quatre heures du soir, par un jeune homme, nommé Elisée Banet, de Souvans, qui le découvrit gisant immobile dans une sorte de bas-fonds marécageux. Ce dernier s'empessa de relever le vieillard, et, n'ayant pu le faire marcher, il le chargea sur ses épaules et le porta ainsi jusqu'à sa propre maison, où il arriva exténué de fatigue après un trajet de plus de trois kilomètres. Là, le vieillard fut encore l'objet des soins les plus empressés de son sauveur et rendu sain et sauf à sa famille, dont la reconnaissance n'a pas voulu laisser ce beau trait ignoré.

La mort vient de frapper presque en même temps trois hommes des plus recommandables, dans le Jura, le Doubs et la Haute-Saône. M. Antoine-Louis Javey, président du tribunal de Dole, est décédé le 25 mars, à l'âge de 68 ans. Né à Baume-les-Dames le 16 avril 1797, M. Javey fut reçu avocat en 1824. Le ministre Courvoisier, son compatriote, qui appréciait son mérite, l'aïda aux débuts de sa carrière. Nommé substitut à Montbéliard en 1830, le jeune magistrat passa en la même qualité à Baume, puis à Vesoul. Il devint procureur du roi à Pontarlier en 1839, à Dole en 1843, et enfin président du tribunal le 16 décembre 1848. M. Javey était un juge plein de science, de sagacité, de droiture et de fermeté. Ce n'était pas seulement contre ses justiciables qu'il exerçait cette dernière qualité, c'était surtout contre lui-même, et on le vit résister avec une rare énergie au mal qui le dévorait, pour suivre, avec un sang-froid impassible, dans toutes leurs complications les affaires les plus difficiles portées à son tribunal. Il puisait ce courage dans la religion, pour laquelle il manifesta un attachement de plus en plus vif à mesure que la souffrance et les approches de la mort lui en firent sentir tout le prix.

C'est vraiment pour M. Hubert France, président de la chambre de commerce de Besançon, enlevé le 13 avril à l'affection de la ville entière, que semble avoir été dite cette parole évangélique : *Heureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre*. En effet, peu d'hommes sont arrivés, avec moins d'ambition, à la plus pure et à la plus enviable popularité ; peu d'hommes ont moins recherché les honneurs et les ont trouvés davantage ; peu d'hommes ont porté plus de modestie dans des emplois auxquels ils étaient supérieurs par leur mérite. Né en 1799 d'une fa-

mille qui occupait un rang distingué dans le haut commerce et les professions libérales, M. France, après avoir achevé ses études, entra dans les affaires sous la conduite d'un père expérimenté, que la confiance de ses concitoyens avait revêtu du triple mandat de conseiller municipal, de juge au tribunal consulaire, et de membre de la chambre de commerce. Dès que l'âge le rendit éligible, il fut appelé lui-même par la généralité des suffrages à ces fonctions honorables, dont la gratuité rehausse les services, et où il dépassa toutes les espérances par l'activité éclairée de son dévouement. En même temps qu'il apportait dans la gestion de ses affaires personnelles cette extrême délicatesse qui fait l'honneur de notre commerce, et trouve dans l'accroissement de nos relations internationales bien des contrastes, il donnait aux affaires publiques une attention et des soins qui furent un véritable bienfait pour le pays. Egalement ennemi des utopies et de la routine, il associa son nom à la plupart des institutions qui ont assuré les destinées de notre industrie et de notre commerce local. Il fut pendant vingt-huit ans membre de la municipalité, pendant vingt ans juge au tribunal de commerce, pendant vingt-trois ans membre de la chambre de commerce, et administrateur de la succursale de la Banque de France depuis sa création. Partout il se fit distinguer par la sûreté de son jugement et l'autorité d'une raison aussi douce que sympathique. L'éclat de ces qualités brillait surtout depuis que M. France avait été appelé à la présidence de la chambre de commerce. Tous les grands intérêts qui s'agitèrent pendant cette période de huit années : chemins de fer, relations avec la Suisse, expositions de l'industrie, organisation du conseil des prud'hommes et de l'école d'horlogerie, etc., furent de la part de M. France l'objet des études les plus sérieuses et des démarches les plus actives. Rien ne lui semblait si naturel que d'y sacrifier les intérêts de la santé la plus frêle et la plus chancelante. Ceux qui recherchent d'ordinaire les fonctions publiques en convoitent surtout l'honneur et l'éclat ; mais M. France, qui avait été plutôt recherché par ces fonctions elles-mêmes, n'y vit jamais que des services à rendre, et il dut à la justice toute spontanée du gouvernement la croix d'honneur que l'on vit avec tant de plaisir briller sur sa poitrine. L'opinion publique, de son côté, lui donnait récemment encore un dernier et bien doux témoignage de ses sympathies en y associant son jeune fils, si digne de les partager.

Nous avons à signaler une troisième perte, qui nous touche encore de plus près, puisqu'elle nous frappe dans la personne d'un de nos plus honorables collaborateurs. Le comte de Nattes, dont tout le monde a

remarqué les fables si gracieuses, est mort, le 15 mars, au château de Montbozon, dans la Haute-Saône. M. Gabriel-François Bérenger, comte de Nattes, était originaire du Midi. A son début dans le monde, il avait embrassé la carrière des armes, et, en 1814, il faisait partie de la maison militaire de Louis XVIII. Mais ses goûts d'artiste et de poète l'entraînaient ailleurs. Il donna bientôt sa démission et se retira au sein de sa famille, à Béziers, où il s'efforça de développer la culture des arts autour de lui. Il se composa une fort belle galerie de tableaux, bien connue à Paris, et qui a figuré en partie dans les salons de l'exposition permanente du boulevard des Italiens. M. de Nattes peignait lui-même ; il avait appris le paysage à l'école de Bertin, mais il usait de ses pinceaux avec une extrême discrétion. Encore plus poète que peintre, il concourut aux Jeux floraux, remporta le prix, et publia, il y a quelques années, chez MM. Didot, une traduction en vers des odes d'Horace, que la critique ne jugea pas inférieure à celle de Daru, et qu'il enrichit de notes très savantes sur l'époque et la vie d'Auguste. M. de Nattes avait également traduit en vers français le *Prædium rusticum* du P. Vanière, son compatriote, et se disposait à le publier en même temps que le recueil de ses fables, si dignes, par leurs douces et gracieuses inspirations, de figurer à côté de celles de Florian, lorsque la maladie, puis la mort, sont venues y mettre obstacle. M. de Nattes, rattaché par son mariage à la Franche-Comté, avait fait de notre pays sa patrie adoptive, et le château de Montbozon était devenu sa résidence de prédilection. Il y avait conquis, par son affabilité et sa bienveillance, l'affection générale, et tous les habitants étaient devenus ses amis. Depuis deux ou trois ans, une paralysie cruelle l'avait complètement privé de l'usage de ses pieds et de ses mains, mais jamais son esprit n'avait jeté tant d'éclat, jamais son âme n'avait paru plus élevée ni sa vertu plus parfaite. Il était devenu un modèle de patience et de résignation au milieu des souffrances, tout en restant un modèle de conversation piquante, enjouée et spirituelle. Par amour pour notre pays, il refusa d'aller chercher dans le Midi un climat plus doux et plus favorable à sa santé, et voulut mourir au milieu de nous. M. le docteur Metzquer, maire de Montbozon, s'est fait, sur la tombe de l'homme de bien, l'organe des sentiments de gratitude et de respect de toute la population du pays. Tous nos lecteurs honoreront aussi, par leurs regrets, l'écrivain distingué qui attachait du prix à leurs suffrages, et qui nous a laissé, dans plusieurs pièces de poésie encore inédites, un double et dernier témoignage de ses sympathies et de son talent.

M. l'abbé Besson a terminé, le jour de Pâques, en l'église métropo-

litaine de Saint-Jean, le cours de ses conférences sur l'Eglise. L'orateur a réalisé toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses premières conférences sur l'Homme-Dieu, et s'est constamment maintenu à la même hauteur de pensée et de style. On peut même dire que jamais il ne s'était montré plus entraînant, plus saisissant, plus écrasant. Son dernier discours a été consacré à exposer les triomphes de l'Eglise sur la force et sur l'esprit, dans le monde ancien et dans le monde moderne. Il l'a terminé par ces pages éloquentes, dont nous ne pouvons reproduire qu'une partie :

« Je sais bien que l'esprit et la force sont incorrigibles, et que, malgré tant d'expérience et de disgrâces, ils continuent à faire les mêmes complots, à rêver les mêmes ruines. Jusqu'où ne va pas le délire des scribes qui agitent au fond de leur écritoire les destinées des nations ? Le sceau divin qu'ils entrevoient malgré eux sur le front de l'Eglise, les offusque et les irrite plus que jamais. Ils parlent plus haut, ils écrivent plus vite, ils augmentent le nombre de leurs journaux, ils se distribuent les rôles divers d'une attaque habilement concertée. Les uns persécutent l'Eglise au nom du siècle, comme une institution utile, mais dévoyée, les larmes aux yeux et le respect dans la bouche ; les autres lui prodiguent, au nom de je ne sais quelle opinion nationale, les menaces et les injures, en lui disant, avec le cynisme de Diogène à Alexandre : Retire-toi de mon soleil. Il en est qui, au lieu de plaintes et de malédictions, prennent le ton du mépris et, se disant les interprètes les plus avancés du temps, déclarent que l'Eglise ne mérite déjà plus les honneurs de la critique. Cependant ces scribes, aux gages de Satan, lèvent quelquefois les yeux pour voir si l'Eglise n'est pas encore tombée. Ils prennent le bruit qu'ils font pour le signal de leur victoire prochaine, et, semblables à ces infortunés que la faim tourmente et qui finissent par entrer dans un délire où ils se rassasient d'aliments fantastiques, on les voit se nourrir de leur impuissance et en tromper les ennuis par des chants de triomphe. Leur orgueil monte à mesure que le bon sens public baisse et se corrompt. Il lui semble, à force de rêver, qu'il creuse un vaste tombeau, qu'il y ensevelit pour jamais nos mystères, nos commandements, nos cérémonies saintes, et, roulant une pierre énorme sur le vide de ce sépulcre vide, il fait annoncer par ses revues, ses romans, ses journaux, que c'en est fait de l'Eglise, et que l'humanité, affranchie de ses antiques superstitions, n'aura plus désormais d'autre Dieu qu'elle-même, d'autre loi que le progrès, d'autre pensée que le plaisir, d'autre avenir que le néant.

» Pour recruter des complices, l'esprit du mal s'adresse à la sottise, à l'intérêt et surtout à la peur. Quand la mêlée devient plus ardente, il invente un mot d'ordre, et ce mot, incompris, ridicule, absurde, n'en fait pas moins le tour du monde. Il faut flétrir les amis et les serviteurs de l'Eglise. Au temps de Néron et de Domitien, c'étaient *les ennemis du genre humain* ; au temps de Julien, des *galiléens* ; au temps de Luther, des *papistes* ; au temps de Voltaire, des *fanatiques* ; il y a cinquante ans, des *jésuites* ; aujourd'hui, des *cléricaux*. Avec une telle épithète sur le front, on n'a plus le droit d'être entendu ni écouté. C'est un arrêt de proscription. Eh bien ! prenons-en notre parti, nous sommes en assez bonne compagnie. Il y a quelque honneur à avoir été du parti de saint Pierre et de saint Paul contre Néron ; ces galiléens du temps de Julien étaient les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme ; ces papistes du temps de Luther étaient les François de Sales, les Borromée, les Léon X, les Raphaël et les Michel-Ange. Ces fanatiques, ces superstitieux, ces hypocrites si flétris par Voltaire, ont aujourd'hui des autels ; c'est saint Li-guori, l'aigle de la théologie moderne, c'est Benoît Labre, le bienheureux mendiant. Et Voltaire, dont le corps avait été porté si pompeusement, en 1790, dans les caveaux du Panthéon, est tellement passé de mode, que son cœur, le dernier reste de ce demi-dieu, après avoir été colporté de main en main comme un cadeau importun dont on n'a que faire, n'a trouvé d'asile en 1865 qu'au fond des cartons d'une bibliothèque. Ces jésuites d'il y a cinquante ans étaient les Chateaubriand, les de Maistre, les Bonald, les Quélen, les Mathieu de Montmorency, dont l'histoire garde assez bien le souvenir ; et quand on expliquera l'épithète de clérical, la postérité la trouvera encore belle, car elle dira : On nommait ainsi ceux qui servaient l'Eglise et aimaient Pie IX.

» Pie IX ! ah ! ce nom béni m'avertit assez que la force a fait son œuvre aussi bien que l'esprit contre ce grand pontife, en qui se résume et se personnifie toute l'Eglise. Son trône est une croix ; il a vu ses vêtements partagés, un sort impie a été jeté sur sa robe..... Ne vous y trompez pas cependant, ce n'est pas la passion de l'Eglise que je vous prêche, c'est son triomphe. Ce triomphe est assuré, ce triomphe est prochain..... Il est des légions invisibles qui savent comment on descend sur la terre, comment on gagne des victoires et comment on frappe les ennemis du Christ. Dieu a toujours à sa droite un sergent de bataille que votre or ne corrompra jamais : c'est la mort. Dieu a toujours dans ses mains des foudres qui portent plus loin que le canon et qui frappent plus sûrement : c'est l'air, c'est l'eau, c'est le soleil ; c'est le rayon vif et

meurtrier qui est descendu à l'improviste sur l'armée de Frédéric Barberousse, et qui l'a chassée de Rome en quatre jours ; c'est la peste qui a dissipé sous les murs de la ville éternelle l'armée luthérienne toute gorgée d'or et de dépouilles ; c'est le vent glacé du Nord qui a fait tomber les armes des mains les plus vaillantes autour de ce conquérant heureux jusque-là, qui tenait Rome sous le joug d'une domination usurpée, et le pape sous les verroux de Fontainebleau. Mais ne parlons que du présent. Où sont-ils, ces politiques consommés, ces légistes hardis, ces généraux fameux qui s'étaient promis de siéger au Capitole?... Que de fois n'ont-ils pas compté dans leurs calculs la mort possible, la mort probable, la mort prochaine du saint-père ! Tout était prêt pour l'événement : les troupes, les lois, les proclamations ! Où sont-ils maintenant ? La mort les a frappés, et Pie IX est encore vivant, Pie IX est encore debout, Pie IX est encore roi. Ah ! c'est qu'il reste dans la main de Dieu un de ces petits graviers qui, selon l'expression de Pascal, n'eussent été rien ailleurs, mais qui, allant se loger au fond du corps de Cromwell, troublent, renversent, tuent du même coup un homme, un trône, un empire, et étendent sous un drap mortuaire la gloire flétrie, l'ambition trompée et les rêves de la domination universelle. Seule l'Eglise brave tout, survit à tout, ressuscite et triomphe partout, hier, aujourd'hui, demain, toujours. Pie IX en a l'assurance, croyons-en la douce sérénité de son front : il verra son autorité affermie, ses ennemis seront confondus, et son règne marquera une date mémorable dans les annales de l'Eglise ressuscitée..... »

Nous terminons en donnant place à deux observations relatives aux numéros précédents. En faisant le récit de la vie de M. Mouret, fondateur de la congrégation de Montseugny, et en rappelant les peines, inséparables d'une grande institution naissante, qui ont signalé les dernières années de ce vénérable prêtre, on n'a point voulu mettre en doute le zèle, la reconnaissance et le dévouement des religieuses, qui n'ont cessé de voir en lui le meilleur des pères, et se montrent partout ses dignes filles.

La belle et intéressante *Histoire de saint François de Sales*, dont nous avons rendu compte, a été attribuée par quelques personnes à M. Pérennès, doyen de la faculté des lettres de Besançon. L'omission du prénom de l'auteur a pu produire cette confusion. Le nouvel historien, frère de notre vénérable doyen, est M. François Pérennès, connu depuis longtemps par son important ouvrage sur *l'Observation du dimanche*.



## DERNIÈRE MALADIE DU CARDINAL WISEMAN,

PAR LE CHANOINE MORRIS,  
PÉNITENCIER DU CHAPITRE DE WESTMINSTER.

(Suite et fin.)

---

Le soir du jeudi 2 février, fête de la Purification, il demanda à la révérende mère de lui dire sincèrement comment il allait. Elle répondit : « Vous ne reprenez pas vos forces. — Que disent les médecins ? — Ils m'ont dit que vous guéririez si vous pouvez conserver vos forces. — Dites-moi sincèrement ce que vous pensez de mon état. — Je crois que vous ne guérirez pas ; je sais que cela est possible ; mais rien ne semble vous faire de bien, et vous déclinez chaque jour. » Alors il dit : « Je sais que je baisse et que je perds mes forces ; je demanderai demain aux médecins de me dire sincèrement mon état. »

Pendant la nuit, il sentit qu'il n'était plus maître de ses pensées ; ce symptôme l' alarma, comme l' alarma toujours tout ce qui avait rapport au cerveau, et le fortifia dans la résolution de demander aux médecins quel était réellement son état. Le lendemain, quand M. Hawkins et M. Tegart entrèrent dans sa chambre, il leur dit : « Je vous prie d'entrer dans la chambre voisine et de réfléchir à ce que vous allez me dire ; car j'ai une question à vous poser. » Quand ils eurent quitté sa chambre, il dit à M<sup>re</sup> Searle, qui était près de lui : « Voulez-vous aller avec ces messieurs ? » Il répondit : « Non, Eminence ; je n'ai jamais assisté aux consultations des médecins, et, en vérité, cela est inutile ; car je leur ai déjà dit tout ce que j'ai à leur dire. » Le cardinal lui répondit : « J'en suis bien aise ; car j'ai besoin qu'ils sachent tout. »

Quand ils rentrèrent, il leur dit : « J'ai eu, cette nuit, des illusions. J'ai eu la force de comprendre que c'étaient des illusions ; j'ai pu les chasser ; mais je sens que le moment pourrait venir où je n'aurais plus cette force. Je vous prie donc de me dire exactement mon état. » M. Hawkins répondit : « Eminence, si on en jugeait par votre visage, votre état n'aurait, pour

nous, rien d'alarmant. Ce qui est réellement sérieux, c'est qu'il n'y a pas de mieux et que vos forces ne reviennent pas. Vous vous rappelez que lors de l'opération que je vous fis à Paris, vous vous êtes remis si promptement, qu'au bout de quatre jours vous avez pu traverser le détroit ; mais voici qu'après bien des jours vous n'avez repris aucune force. — Pouvez-vous faire quelque chose pour me rendre mes forces ? » On lui répondit qu'on avait fait tout ce que l'art pouvait conseiller. « Merci, dit-il, je comprends. »

Un moment après, il reprit : « J'ai quelques affaires temporelles à arranger ; grâce à Dieu, c'est peu de chose ; puis-je les laisser encore de côté un jour ou deux ? » M. Tegart répondit : « Jamais de sa vie Votre Eminence n'a été plus lucide qu'elle vient de l'être en rendant compte de ce qu'elle a éprouvé cette nuit. Pourquoi ne pas profiter de cette lucidité pour tout ce qu'elle peut avoir à faire ? Si Votre Eminence devient plus faible, elle n'en sera pas plus lucide. — Merci, reprit le cardinal, je comprends. »

Un moment après, il exprima le désir qu'on le descendît ce jour-là même dans son salon, et M. Hawkins lui promit de lui faire apporter un fauteuil convenable et d'assister au transport. Il dit : « Laissez la porte de la chapelle ouverte : je veux pouvoir y jeter un regard en passant ; peut-être ne la reverrai-je plus. »

Au lieu de ce regard jeté à travers une porte ouverte, on le transporta dans l'intérieur de la chapelle, en le descendant au salon. Il resta quelques minutes devant le saint Sacrement ; tout le monde était à genoux ; puis il fit tourner son fauteuil en face de l'image de la sainte Vierge : c'était un beau buste en marbre de Benzoni, *ex-voto* rapporté de Rome par le cardinal en 1860, en reconnaissance de sa guérison. On le descendit au salon, où son lit avait été placé contre la fenêtre du milieu, vis-à-vis la porte à deux battants. Je crois qu'il voulut changer de chambre, parce qu'il pensa que son salon serait plus convenable pour recevoir le chapitre et pour la récitation de l'office des morts qui devait être dit après son décès. Je crois qu'il avait d'avance pensé à tout, et qu'il avait préparé dans son esprit le lieu et la place de toutes choses.

Quand les médecins se furent retirés, il dit à la révérende mère, qui était revenue près de lui : « Eh bien ! savez-vous ce qu'ils ont dit ? » Elle répondit : « Non, mon père ; mais je le devine. — Ils disent que je m'en retourne ; n'est-ce pas charmant ? — Pour vous, dit la mère ; pas pour nous. — Oh ! c'est charmant ; c'est le bonheur d'un écolier qui s'en retourne après de longs travaux, et qui part pour les vacances. Sentez-vous bien ce que c'est de s'en retourner chez soi ? Je vais retrouver mon père. »

Je vais me reposer ; plus de travail , plus de soucis , plus de querelles ; la paix. Je suis exactement comme un enfant qui retourne chez lui pour se reposer et pour rester avec son père. »

J'étais sorti dans la soirée pour donner la bénédiction ; quand je revins, on me dit qu'il m'avait demandé ainsi que le docteur Hearn. Le docteur Hearn me dit qu'il l'avait prié de faire en sorte que, s'il y avait un sermon à son enterrement, il fût prêché par son ami, le docteur Manning. Quand j'entrai dans sa chambre, je le trouvai assis dans son fauteuil ; c'était pour lui un repos que d'être porté quelquefois de son fauteuil à son lit. « Oh ! dit-il, que je suis heureux de vous voir ! Venez tout près de moi. Je suis comme un enfant qui quitte l'école et va passer ses vacances chez lui. Ce jour-ci a été un grand jour pour moi. J'ai compris, la nuit dernière, que je ne devais plus m'occuper de la santé du corps, mais seulement de celle de l'âme. » Alors, il me dit ce qui s'était passé entre lui et les médecins , comme je l'ai raconté plus haut, excepté que dans son récit il se trompa deux fois en disant « Londres » au lieu de « Paris. » Il ajouta : « J'ai une question à vous adresser. Combien de fois pensez-vous que je puis communier sous la forme de viatique ? » Je ne compris pas qu'il me posait une question et m'en demandait la solution ; je ne répondis pas. Alors, il leva les yeux au ciel avec son vif regard d'autrefois et me dit tranquillement : « Qu'avez-vous décidé, il y a quelque temps, pour une de vos religieuses ? » Alors je compris qu'il s'adressait à moi ; car je l'avais consulté, un mois auparavant, précisément sur ce point, citant ce que dit saint Alphonse, et lui demandant si je pouvais continuer à agir comme je le faisais. Je répondis donc : « A mon avis, Votre Eminence a parfaitement le droit de communier tous les jours sous la forme de viatique. — Oh ! dit-il, c'est bien là la solution que j'obtins à Rome. » Quelque temps après, je lui dis : « N'avez-vous pas été bien heureux de la visite que vous avez faite aujourd'hui au saint Sacrement en descendant au salon ? » Il répondit : « Oh ! oui ; et ma Madone, et mes reliques, comme tout brillait ! » Un moment après, il accepta la proposition que je lui fis de recevoir, ce soir-là, la sainte communion. Je lui dis : « Faut-il tout préparer ? — Non, répondit-il ; tenez-vous en repos. M<sup>sr</sup> Searle est-il ici ? — Oui, il est en haut. — Je pense qu'il sera bien aise de me donner la communion. » Il prononça ces dernières paroles avec un sentiment très vif et très affectueux. Je compris alors que, lorsque je lui avais parlé de préparer la table, il avait cru que j'avais l'intention de lui apporter la sainte communion ; mais , en vérité , cela était bien loin de ma pensée ; je ne pouvais oublier, dans ces tristes moments, les droits d'un homme qui

depuis vingt-cinq ans entretenait avec lui les relations les plus intimes, et qui, personnellement, perdait, à sa mort, plus qu'aucun de nous. « Assurément, lui dit le cardinal mourant, si jamais je suis là où je puis être un jour, j'y serai avec vous. » Quel touchant souvenir ! quelle consolation pour lui !

Ce même jour vendredi 3 février fut le commencement de la dernière période de la maladie du cardinal. Nous ne pouvions plus nous dissimuler l'imminence du danger, et, désormais, le plus petit mot tombé de ses lèvres prenait à nos yeux un prix infini. Heureusement pour moi je fus mis au nombre de ses gardes-malades, qu'une série de nuits sans sommeil commençait à fatiguer. Un autel portatif fut placé dans l'antichambre, et quand les portes étaient ouvertes, il pouvait, de son lit, voir le prêtre à l'autel. C'est là que j'ai dit ma messe tous les jours, excepté le dimanche, à ma grande consolation.

Après sa visite du samedi, le docteur Munk rentra chez le cardinal, sur sa demande, lui parla de sa mort prochaine, et lui dit que son état était si précaire qu'il était impossible de répondre de lui pour vingt-quatre heures.

Le soir du même jour, comme je confessais, remplissant bien contre mon gré ce devoir qui m'éloignait de lui, on vint m'annoncer que le cardinal me demandait, et qu'il avait ordonné qu'on le réveillât quand je viendrais. Il avait dit à la révérende mère : « Réveillez-moi s'il vient quelqu'un que je doive voir ; désormais le sommeil ne me fait plus de bien ; ce n'est qu'une perte de temps. »

Je fus longtemps seul avec lui ; il commença par me dire qu'il avait mis ordre, ce jour-là même, à ses affaires temporelles avec M. Harting. « Maintenant, ajouta-t-il, je n'ai aucune inquiétude de ce côté. » Il parla de ses funérailles et me dit, avec autant de calme et d'indifférence que s'il eût été question d'un service auquel il devait présider lui-même : « Ce sera vous et Patterson qui ferez la cérémonie. Prenez garde que tout soit bien en règle ; je ne veux pas qu'on viole une rubrique. » Il donna quelques autres détails et il ajouta : « Il est bien entendu que les religieux diront l'office dans la chambre. »

Et c'est ce qui eut lieu pour les représentants de onze ordres religieux d'hommes, y compris les congrégations de prêtres séculiers, mais non compris les pères de la société de Jésus, conformément à l'étiquette romaine ; les onze ordres, si je ne me trompe, avaient tous reçu leur tâche des mains du cardinal pour le diocèse où ils avaient été envoyés ; tous avaient été récemment introduits par lui dans la ville de Londres.

Depuis que sa maladie avait commencé à être plus sérieuse, au mois de janvier, on priaït pour lui à la messe. On fit d'abord pour lui la prière qui se dit pour l'anniversaire d'un évêque; mais on la remplaça bientôt, sur sa demande, par la prière pour les malades, qu'il se fit lire tout entière par moi, pour voir si c'était celle qu'il se rappelait avoir dite à Rome pendant la maladie d'un pape. Bientôt il pensa que le temps était venu d'y substituer la prière pour « un malade près de mourir. » Il fit convoquer le chapitre pour le lendemain, pour recevoir sa solennelle profession de foi. Comme l'heure de la poste était passée le samedi soir, les invitations furent envoyées par des exprès, et des messagers spéciaux allèrent convoquer, la nuit, les chanoines Weathers et Hast, les plus éloignés de tous. Il me fit télégraphier à Rome au docteur Manning pour lui dire de revenir de suite. « A qui enverrez-vous la dépêche? me dit-il. » Je répondis que l'adresse du docteur Manning était, comme toujours, *via del Tritone*. « Adressez-vous plutôt au quartier général. Ecrivez à M<sup>r</sup> Talbot. Il pourra dire au saint-père comment je vais. »

Il me récita ce qu'il avait l'intention de dire le lendemain aux chanoines; il me dit qu'il le faisait pour me mettre à même de le suivre plus fidèlement et de reproduire ses paroles aussi exactement que possible. Je vais les donner telles que je les écrivis immédiatement après dans mes souvenirs du dimanche. J'en ai obtenu la permission du chapitre auquel elles furent adressées.

Il quitta ce sujet pour me parler de lui-même: « Je prie qu'on ne me lise rien au moment de ma mort, me dit-il; j'aime mieux qu'on me laisse à mes propres pensées. — Mais, repris-je, vous voulez bien qu'on récite les litanies, Monseigneur? — Quoi! répondit-il, la recommandation de l'âme, les paroles de l'Eglise! » Il prononça ces mots avec vivacité. « Je veux tout ce que l'Eglise me donne, jusqu'à l'eau bénite; n'oubliez rien; je veux tout avoir. »

Le cardinal avait reçu le saint viatique le vendredi et le samedi. Par suite, du moins je le crois ainsi, la nuit du vendredi fut plus calme, et, le samedi, son état n'était point empiré. Toutefois, il parut s'affaiblir beaucoup le dimanche.

Le matin, il reçut la sainte communion à la messe qui fut célébrée dans son antichambre par M<sup>r</sup> Searle. Le comte de Torre-Diaz servit la messe; le cardinal lui dit adieu très affectueusement et l'encouragea à être toujours aussi zélé pour le bien et pour la religion catholique.

Le dimanche 5 février, vers trois heures de l'après-midi, les chanoines se réunirent chez lui. Deux membres seulement du chapitre étaient ab-

sents ; le docteur Manning, prévôt du chapitre, était à Rome ; le chanoine Shepherd à Bermuda.

La veille au soir, le cardinal m'avait parlé de son désir de recevoir le sacrement de l'extrême-onction une seconde fois. Son opinion était qu'il s'était suffisamment remis du danger pressant pendant lequel il avait été administré, pour pouvoir considérer son état actuel comme un nouveau danger. Quand il me fit cette question, je lui répondis : « Monseigneur, comme c'est une question de fait, ne vaudrait-il pas mieux nous en rapporter aux médecins ? — Oui, vous pouvez le leur demander. — Et ferons-nous ce qu'ils auront décidé ? — Oh ! répondit-il, je ne vois point la chose ainsi ; c'est notre affaire et non la leur. »

Il fut habillé dans son lit par M<sup>re</sup> Searle, qui l'avait si souvent habillé dans les cérémonies. Il avait son rochet, sa mosette rouge et sa barrette, sa croix pastorale et son étole d'or ; il portait l'anneau de saphir que lui avait offert le collège de la Propagande, lorsqu'il fut fait cardinal, en retour du cadeau que cet établissement, par un privilège spécial, reçoit de tous les nouveaux membres du sacré collège. Je lui dis : « Ce sera le chanoine Hunt qui, en sa qualité de missionnaire recteur, administrera à Votre Eminence le sacrement d'extrême-onction. » Il inclina la tête en signe d'assentiment. J'ajoutai : « Et voulez-vous que le plus ancien chanoine fasse sur vous la cérémonie de l'*Asperges*. — Je veux tout, » répondit-il, en regardant autour de moi.

Les chanoines entrèrent alors dans la chambre, avec leurs habits de chœur, et se rangèrent en demi-cercle autour de lui, à sa gauche. M. Patterson était présent et faisait les fonctions de maître des cérémonies. Il avait prié d'avance M<sup>re</sup> Searle de se tenir à sa droite ; il me dit de me placer à sa gauche et de lire, pour lui, la profession de foi. Un grand portrait du pape Pie IX, que se rappelleront tous ceux qui ont été dans le salon du cardinal, semblait abaisser sur nous ses regards et faire partie de cette réunion prête à accomplir un des actes les plus solennels que l'Eglise ait consacrés. La croix archiépiscopale était placée au pied du lit ; elle y resta jusqu'au moment de sa mort.

En l'absence du prévôt du chapitre, le chanoine Maguire, le plus ancien des chanoines, répandit l'eau sainte sur le cardinal ; je me mis à genoux près de lui, et je lus le *Credo* du pape Pie IV. Puis on lui présenta à baiser le livre des Evangiles, sur lequel il devait prêter le serment qui termina cette cérémonie. Il mit la main sur le livre, et dit : « Posez-le sur mon lit. » Puis : « Je déclare devant le chapitre que jamais, pendant toute la durée de ma vie, je n'ai eu le plus léger

doute sur aucun des articles de cette foi. Je me suis toujours efforcé de l'enseigner aux autres, et je la transmets intacte à mon successeur. »

On souleva le missel, et il le baisa en disant : « *Sic me Deus adjuvet, et hæc sancta Dei Evangelia.* » Il ajouta : « Maintenant, je désire recevoir l'extrême-onction, comme le sceau de cette profession de foi. »

Le chanoine Hunt ôta sa mosette, mit un surplis et une étole. Le cardinal savait, et il avait fait longtemps auparavant la remarque, que les chanoines ne devaient pas administrer les sacrements avec leurs habits de chœur ; il parut satisfait de voir observer ce petit détail du cérémonial ; s'il avait pu se rétablir assez pour cela, je suis convaincu qu'il en aurait parlé.

Quand il eut reçu l'extrême-onction, il dit à voix basse, et je doute que tout autre que moi ait pu l'entendre ; car j'étais à genoux tout près de lui : « Maintenant que j'ai reçu tout ce que l'Eglise peut me donner, je désire vous adresser quelques paroles ; je crains de ne pas pouvoir parler assez haut pour que tout le monde m'entende ; mais je serai toujours compris par un ou deux d'entre vous, qui le rediront aux autres.

» Je sais que le temps est venu pour moi de résigner entre les mains du Dieu tout-puissant le diocèse que j'ai si longtemps administré. Je veux que vous sachiez que je ne me suis jamais opposé, qu'aucun de ceux qui m'entourent, ou qui ont parlé en mon nom, ne s'est jamais opposé au mode de pourvoir aux sièges que Dieu a établi dans ce pays. Tout est laissé à la nomination du saint-siège et à ce système d'élection que j'ai fait tous mes efforts pour établir, et duquel dépend le choix de l'évêque. Le bien du diocèse me préoccupe beaucoup ; vous choisirez pour cette importante fonction le nom du plus capable et du plus digne.

» Je vous prie de chérir la paix, la charité, l'unité, même au prix de l'abandon de vos opinions personnelles, accompli en vue de la paix. Si, dans le passé, quelque chose s'est fait contre la charité et l'unité, au nom de Dieu, oubliez-le ; mettez de côté toute jalousie ; pardonnez-vous les uns aux autres ; aimez-vous les uns les autres.

» Je sais que j'étais indigne de remplacer le grand évêque auquel j'ai succédé ; je sais que je n'ai pas cherché comme j'aurais dû le faire l'avancement de la piété envers Dieu et sa sainte Mère, de la dévotion à la sainte Eucharistie ; je ne vous ai pas édifiés par ma piété personnelle. Je prie Dieu de me pardonner ; je vous prie de me pardonner ; je vous prie de demander à Dieu de me pardonner. »

Alors, il entonna d'une voix extrêmement faible le *Sit nomen Domini*

*benedictum*, et donna sa bénédiction pontificale. Puis chaque chanoine, à son rang, s'approcha de lui, le baisa sur les deux joues et se retira.

Les docteurs dirent, dans la soirée, qu'en égard au peu de forces qui lui restait, il avait supporté cette cérémonie beaucoup mieux qu'on n'aurait osé l'espérer. Je pense que les chanoines, accoutumés à voir des mourants, emportèrent, en le quittant, plus d'espoir qu'ils n'en conservaient avant de l'avoir vu. Il n'avait point les traits d'un homme qui va mourir ; son visage conserva sa fraîcheur jusqu'au moment de la mort. M. Herbert, qui le vit endormi deux ou trois jours auparavant, nous dit qu'à l'inspection de son visage il avait cru qu'il pouvait guérir.

Ce même dimanche, vers le soir, il fallut encore lui faire une opération. Quelques jours avant qu'il quittât sa chambre à coucher, il s'était formé un gros furoncle à la tempe droite. M. Hawkins avait essayé d'en empêcher le développement en le brûlant avec un caustique ; mais on fut obligé d'employer l'instrument, et, dans la soirée, après que le cardinal eut reçu le chapitre, on ouvrit le furoncle, au moyen de trois incisions en croix de la forme d'une étoile. Dans chacune des opérations précédentes, on n'avait fait que deux incisions ; il ne s'attendait donc pas à la troisième, et pourtant il ne fit qu'un léger mouvement. L'opération était dangereuse ; la lame de l'instrument n'était séparée des artères de la tempe que par l'épaisseur d'une feuille de papier ; le malade était si faible, qu'il fallait économiser une goutte de sang ; et, pourtant, les médecins jugèrent l'opération nécessaire pour « lui conserver une chance. » Il dit à M. Hawkins : « Faites ce que vous croirez devoir faire ; mon devoir est de m'y soumettre ; ne l'oubliez pas, je suis entre vos mains ; faites de moi ce que vous voudrez. »

La nuit qui suivit l'opération, le cardinal appela la révérende mère et lui dit : « Comment se fait-il que je sois ici ? » Elle crut qu'il parlait de la chambre où il était ; elle répondit : « Vous êtes descendu vendredi. — Je demande comment il se fait que je sois ici ; on m'avait promis que je serais au ciel ce soir. » Elle dit : « On essaie de vous garder encore au milieu de nous. C'est bien égoïste ; mais nous avons encore besoin de vous. » Il continua, en parlant à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu : « Savez-vous bien que je ne pouvais m'empêcher de penser, pendant l'opération, qu'il était fort cruel de m'empêcher d'aller au ciel. J'avais espéré, toute la journée, que je serais ce soir dans ma patrie. » Puis il ajouta : « Cette opération me fera-t-elle du bien ? » La révérende mère lui répondit que c'était la seule chance favorable. « Si je me rétablis tout à fait, serai-je propre au travail ? Dans le cas contraire, je ne



serais qu'un embarras.» Elle dit qu'elle supposait que s'il se rétablissait, il serait propre au travail, mais pas pour longtemps. « Je ne pense pas que je me remette ; je le sens, mes forces s'en vont, et rien ne me fait du bien. » Il dit ensuite qu'il était découragé, mais qu'il fallait être patient. « Priez pour que je sois patient. »

Le lundi 6, la faiblesse fut grande ; je ne me rappelle que cette phrase : « Mes idées sont maintenant parfaitement nettes ; mon seul désir est de retourner dans ma patrie, aussitôt qu'il plaira à Dieu. » Il me dit pendant la nuit : « *Nondum statim finis*. Combien ai-je encore à attendre ? » Je répondis : « Ah ! Monseigneur, vous avez encore devant vous de longues heures de patience. — Croyez-vous ? » me dit-il.

Le 7, je lis dans mon journal qu'il n'était pas plus mal, et même, qu'il allait mieux. Par ce mieux, je voulais dire qu'il avait plus de vie ; il prit quelque nourriture avec plus d'appétit. La plaie de la tempe était en meilleur état ; l'enflure du visage n'était plus qu'une légère tension ; cependant l'œil droit était toujours fermé. Sa voix, plus nette, indiquait que la gorge était dégagée ; mais il y avait d'autres symptômes très défavorables, et je ne puis comprendre comment j'ai pu dire, à propos de ce jour et du 9 février, que j'avais un faible rayon d'espoir. On sentait bien que c'était une folie, et pourtant on ne pouvait se défendre de reprendre courage dès qu'il y avait un peu de mieux. Ces alternatives le troublaient lui-même, et, de temps en temps, il se prenait à douter si réellement il allait mourir. Il dit plusieurs fois que, si Dieu voulait le laisser vivre encore, il en serait bien aise, parce qu'il pourrait continuer son œuvre. Il fit tout ce qu'il put pour vivre, disant que s'il pouvait ajouter une semaine à sa vie, il devait le faire. Mais sa pensée constante, sa pensée dominante, pendant ces douze derniers jours, fut le désir de la mort.

- Peu de jours avant sa dernière maladie, un autel de marbre, destiné à sa chapelle particulière, arriva de Rome. Malheureusement, il s'était brisé en route, et le cardinal ne le vit point à la place qu'il devait occuper. Sa chambre à coucher était si près de la chapelle qu'on ne put l'y ériger pendant qu'il était dans son lit, malade ; mais quand on l'eut descendu au salon, il exprima à M<sup>re</sup> Searle le désir qu'il y fût placé, en lui disant : « S'il arrive quelque chose, ce sera une affaire faite, et si je guéris, ce sera une offrande d'actions de grâces. »

Son calme était admirable ; sa patience, sa soumission, parfaites. Il n'avait pas proféré un mot de plainte durant les trois semaines pendant lesquelles il avait été si malade, toujours prêt à remercier gracieusement

pour le moindre petit service. Il passait des journées entières en silence, prononçant à peine quelques mots, tout à fait recueilli, tout à fait lui-même. Il semblait plongé dans une méditation tranquille, et, de temps en temps, un mot nous laissait entrevoir les sujets qui occupaient son esprit. Ces pensées sont exprimées dans deux conversations que j'eus plus tard avec lui, et que je raconterai bientôt. Mais je fus profondément touché un jour qu'il pensait tout haut et se dit à lui-même : « Il n'a point eu de pitié pour lui-même. » Sa soumission était étonnante ; il faisait immédiatement et exactement tous les mouvements qui lui étaient commandés ; et c'était un touchant spectacle de le voir, lui si faible qu'il pouvait à peine avaler, obéir, comme un enfant, au docteur Tegar qui lui parlait avec cette voix pleine de calme et d'autorité que les médecins du corps et ceux de l'âme doivent quelquefois employer. Un jour ou deux avant, quand nous lui présentions quelque nourriture, il nous disait : « C'est par obéissance, car cela ne me fait aucun bien. » Nous ne le vîmes jamais abattu ni découragé. Un jour je lui présentais un mélange qui doit être bien désagréable à prendre : c'était un bouillon de bœuf très fort avec de l'eau-de-vie. Je supposais qu'il ne pouvait plus distinguer un aliment d'un autre : « Voilà, dit-il, ce que j'appelle un triste (*dull*) breuvage, du bouillon et de l'eau-de-vie. » Je me mis à rire, et il dit : « Qu'y a-t-il donc ? » Le docteur Hearn, qui était appuyé sur la tête du lit, me dit : « Vous avez dit quelque parole qui a troublé ses idées. — C'était de l'américain, » reprit le cardinal : je suppose qu'il faisait allusion au mot *dull*.

Le jeudi 9, vers cinq heures du matin, il dit : « Révérende mère, prenez-moi la main ; je veux que vous me promettiez de m'obéir. — Je le promets, » répondit-elle. « Promettez-moi de me dire ce que je vous commanderai de me dire, que cela vous plaise ou non ; » il ajouta quelques mots sur l'obéissance, que la vénérable mère n'entendit pas. « Je veux que ma mort soit un acte de pure obéissance ; je désire que vous me disiez de mourir. Mais, d'abord, faites-moi cette question : Voulez-vous être dégagé des liens du corps pour être avec le Christ ? Je dirai : oui. Ne désirez-vous plus rien sur la terre que la jouissance de Dieu ? Quand j'aurai répondu : oui, vous me direz : Si vous ne désirez plus rien sur la terre, allez à Dieu. Dites, maintenant ; car je veux que ma mort soit un acte de pure obéissance. » La révérende mère lui fit la première question ; il répondit : oui ; et elle s'interrompit au milieu de la seconde. Cinq minutes après, le cardinal lui dit : « Vous n'avez pas fait ce qu'on vous a demandé, car je ne serais plus ici ; où est le chanoine Morris ? »

J'étais endormi sur le canapé au pied de son lit, quand la révérende mère m'appela. Il me dit : « Je veux mourir par pure obéissance. *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Pouvez-vous me commander de mourir? » Je lui répondis : « Vous devez désirer de mourir quand Dieu le voudra, et de vivre autant qu'il voudra. — Oui, dit-il, c'est bien ce que je désire ; mais, *melius est mori et esse cum Christo*. » Je n'oublierai jamais le ton plaintif et touchant de ces dernières paroles. J'ajoutai : « Vous aurez tout le mérite de l'obéissance. Vous dirai-je qu'il faut que vous désiriez vivre autant que Dieu le voudra et mourir quand il le voudra? — Oui, » répondit-il. « Alors, je vous commande de désirer vivre aussi longtemps que Dieu le voudra, et mourir quand il le voudra. » Après un moment de silence, j'ajoutai : « Voulez-vous dire : Donnez-moi le purgatoire ici-bas, en ce sens que vous voudriez être avec le Christ, mais que vous êtes obligé d'attendre? » Il répondit : « Oui, je le veux ; je le dis de tout mon cœur ; c'est justement ce que je dis. »

Après un long silence, il continua en ces termes : « Est-ce un calme prophétique ?..... Je crois que plusieurs seront contristés à cause de moi. — J'en sais d'autres, repris-je, qui.... » Le cardinal continua : « Les protestants, je pense ; cependant, je ne puis croire qu'ils me prennent toujours pour un monstre. » Cette pensée l'amena à une autre ; celle de la lecture projetée ; il ne me dit que ces mots : « Donnez ma bénédiction au docteur Clifford ; il m'a aidé avec une obligeance parfaite ; il me regrettera..... J'espère qu'on ne tronquera pas mes manuscrits ; j'ai laissé plusieurs écrits qui, je pense, seront utiles. Vous les examinerez, vous et Manning (1). J'espère qu'on n'y fera pas beaucoup de coupures. Il y a quelques ouvrages de mon enfance ; j'espère qu'ils pourront avoir quelque utilité. »

Je lui demandai sa bénédiction pour la révérende mère, qui ne lui parlait jamais sans nécessité, mais qui avait un vif désir de recevoir la bénédiction du cardinal avant sa mort : « Que Dieu vous bénisse, dit-il, révérende mère, que Dieu vous bénisse — il fit le signe de la croix sur elle — et vous récompense de tout ce que vous avez fait pour moi ; persévérez jusqu'à la fin. »

Je lui dis : « Quand vous verrez Dieu, penserez-vous à nous? » Il me répondit : « Je tâcherai de penser à tout le monde ; mais, hélas ! que suis-je ? Je suis indigne même de penser à Dieu ; qu'ai-je fait pour Dieu ? »

(1) Les exécuteurs testamentaires furent, pour ses œuvres littéraires, le docteur Manning, prévôt du chapitre, et le chanoine Thompson.

Je lui conseillai de profiter du moment où ses idées étaient parfaitement nettes pour faire les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. « Je le veux bien, dit-il, faites-les pour moi à haute voix, lentement et distinctement. »

J'obéis, en employant le moins de mots possibles. Il me dit alors : « Cher chanoine Morris, je vous charge, en votre qualité de notaire de la sainte Eglise romaine, de conserver le souvenir de ce que je viens de faire dans un document solennel, de le signer en mon nom, pour qu'il soit à tout jamais conservé dans les archives de l'Eglise de Westminster. Dites que je meurs dans la foi et dans la communion de l'Eglise catholique romaine; ajoutez que je n'ai jamais douté ni hésité, et que j'ai toujours eu dans le cœur ces actes que viennent de prononcer mes lèvres mourantes. Joignez cet acte à un autre acte plus solennel (il voulait parler de sa profession de foi devant le chapitre). Acceptez-vous cette commission? Vous souviendrez-vous de tout ce que j'ai dit? » Je répondis : « Je me souviens de tout, et je ferai tout ce que vous m'avez dit. »

Il reprit, après un moment de silence : « J'ai quelque chose qui m'afflige : j'aurais voulu, au dernier moment, avoir mon clergé autour de moi, avec des cierges; mais je pense que, dans ce pays-ci, il faut y renoncer. » Je lui répondis qu'il aurait son clergé autour de lui. Il continua : « Vous rappelez-vous la mort glorieuse de cet évêque, c'était un bénédictin, un exilé espagnol, qui allait mourir tout seul, quand une colonie de ses compatriotes, des bénédictins qui partaient, je crois, pour l'Australie, vint, en costume et le cierge à la main, s'agenouiller autour de son lit? — Voyez, lui dis-je, comme Dieu exauce nos prières, même pour des choses semblables. »

« Je veux, dit-il, que tout le monde sache qu'en ce jour, qui sera probablement le dernier de ma vie, mes idées sont parfaitement nettes. Je remercie Dieu de m'avoir envoyé les deux dernières journées pour me préparer à celle d'aujourd'hui. » Voyant qu'il avait l'esprit si lucide, je lui demandai une dispense de mariage, qu'il me donna.

« Que diront les médecins quand ils viendront? » Je répondis : « Ils diront que votre esprit est plus lucide, mais que votre corps est plus faible. — Pensez-vous que je sois plus faible? Comment trouvez-vous mon pouls? » Je répondis qu'il était très calme. « Le calme n'est-il pas de la force? »

« Si je me rétablis, je vous ferai part de certains phénomènes mentaux, très curieux, que je n'avais pas encore observés.

» Comment mourrai-je? » Je répondis : « Vous vous affaiblirez, vous

vous endormirez, et, à votre réveil, vous verrez notre divin Maître. — Pourquoi dit-on cela? — Parce que vous avez supporté votre fin avec constance. »

Pendant la nuit, toutes les fois qu'il se réveillait, il divaguait; mais ses divagations mêmes étaient édifiantes. Une fois, il parlait de l'unité; une autre fois, il devait sortir du lit, pour être sûr de remplir son devoir. Les premiers mots qu'il prononça, le vendredi matin, furent pour demander la sainte communion. Cette circonstance lui donna l'occasion de nous montrer jusqu'où allait son obéissance. Quand on lui demanda d'attendre, parce que les médecins allaient venir dans quelques minutes, il y consentit sur-le-champ et ôta son étole. Les médecins partirent, et je lui demandai s'il voulait recevoir la sainte communion; il me répondit que cela dépendait de nous. M<sup>re</sup> Searle lui donna le saint viatique, et ce fut la dernière fois qu'il reçut la communion. Il avait déjà reçu le saint viatique le mardi et le mercredi. Un jour, je crois que c'était le jeudi, il demanda si on avait eu recours à quelque moyen surnaturel pour obtenir sa guérison; on lui répondit que nous n'aurions jamais pensé à lui appliquer des reliques sans qu'il le sût et qu'il y consentit. « C'est juste, dit-il, je ne l'ai jamais fait pendant ma vie: je ne veux pas le faire au moment de mourir. » Il ne voulait demander pour lui aucune faveur extraordinaire.

Le vendredi 10, après une matinée silencieuse, il m'appela par mon nom; il était une heure et quart; je répondis, et me mis à genoux auprès de lui. « Que Dieu vous bénisse, me dit-il; je ne puis vous distinguer les uns des autres; vous me semblez tous n'avoir qu'un seul cœur dans un seul corps, pour l'accomplissement de vos devoirs. »

A deux heures et quart, le docteur Hearn l'entendit dire: « J'ai encore bien des choses à expier..... Ce sont mes forces qui s'en vont..... Je me retirerai pour me reposer jusqu'à ce que Dieu m'appelle. »

A cinq heures il demanda son chapelet et pria qu'on le laissât quelque temps en repos.

Le soir, à neuf heures et quart, il m'appela; je lui relevai un peu la tête de mon côté, comme il m'en exprima le désir, et je me mis à genoux à côté de lui. Il me dit: « Y a-t-il quelqu'un dans la chambre? — Non, répondis-je, excepté la révérende mère. — Est-elle partie maintenant? Etes-vous seul dans la chambre? » Je lui répondis: « Oui, il n'y a plus que moi. »

Il attendit encore cinq minutes; puis il mit son bras sur mes épaules et me dit: « J'ai bien des raisons d'être reconnaissant envers Notre Seigneur. Je ne puis vous dire toute la joie que je ressens à aimer notre

divin Maître, et ma reconnaissance n'est pas moindre. Je n'ai pas cessé de faire ces actes. Je désire être en parfaite conformité d'intention avec notre divin Maître, et je ne veux rien autre qu'accomplir sa sainte volonté. Mon esprit a été constamment occupé de cette idée : qu'est-ce qu'être avec Dieu ? Je voudrais pouvoir vous dire comment je la comprends : tout autrement que je le faisais pendant le cours de ma vie. » Je lui dis : « Vous nous direz ce que vous pensiez, quand nous vous reverrons au ciel. — Oh ! ce sera quelque chose de plus grand ! » Je repris : « Nous trouverons le ciel plus grand et plus noble que les plus grandes pensées que nous en puissions concevoir. » Il répondit : « Prenez cela cinquante millions de fois ; puis, multipliez, multipliez encore. »

Il me demanda où en étaient ses forces, et s'il pouvait calculer les forces de son corps d'après celles de son intelligence. Puis il dit : « Nous ne pouvons peser à une once près les forces de notre corps. Je voudrais pouvoir vous décrire les sensations curieuses que produit la perte des forces physiques. »

« Qui voudrait vivre un instant ? » Je crus qu'il me disait : « Soulevez moi un instant. » Il répéta : « Qui voudrait vivre un instant ? » Et il s'arrêta. Je repris : « S'il pouvait être au ciel. — Oui, dit-il, s'il pouvait être au ciel. Oh ! force stupide ! c'est elle qui m'a empêché d'entrer au ciel. Il faut se dégager des liens du corps, pour être avec le Christ, mais j'en suis encore loin. C'est cette force qui me retient loin du ciel. »

Je lui demandai s'il pensait constamment à Dieu. Il répondit : « Oh ! certainement. » Un peu plus tard dans la soirée, on le mit dans son fauteuil ; la révérende mère baignait son œil, tandis que j'étais à genoux près de lui. Il fit un effort pour nous dire une méditation sur le ciel, mais il était fatigué et ne trouvait pas le mot propre. Il nous dit : « Ne croyez pas que je divague ; je ne divague pas. » C'était la vérité : cependant on ne comprenait que quelques phrases ; et il était évident que sa mémoire ne lui fournissait pas les mots qui devaient exprimer ses pensées. Je pus entendre quelques phrases, entre autres celle-ci : « Des diamants, et sur chaque facette une vierge ou un martyr. » Puis ces deux autres phrases vraiment frappantes : « Précipitez-vous vers Dieu, à travers les anges. » Puis, après quelques instants pendant lesquels il avait médité sur l'éternité de la vision béatifique : « Je n'ai jamais entendu dire qu'on se soit ennuyé des étoiles. »

Le samedi 11, la révérende mère alla passer quelques heures dans son couvent. Avant qu'elle quittât sa chambre, il lui dit : « Qu'allez-vous dire de moi à vos sœurs ? que je suis mort ? — Non, vous n'êtes pas

encore mort. — Si, je le suis; je suis mort. » Elle rit; le cardinal rit aussi et lui dit: « Certainement, en un sens je ne suis pas mort; car je n'aurais pas besoin de Roper pour me raser; mais je suis mort au monde. Je suis aussi complètement séparé des créatures, aussi seul que si j'étais mort. Dites-leur de prier pour moi, afin que je meure. » Quand la révérende mère revint, il fut longtemps sans s'en apercevoir; puis il dit: « Est-ce bien toujours notre révérende mère? »

Ce même jour, on lui parla des prières nombreuses qu'on offrait pour lui; on lui dit que tout le monde demandait sa bénédiction. « Vous n'avez pas besoin, dit-il, de me la demander; car je la donne de tout mon cœur à ceux qui sont si bons pour moi, qui me témoignent tant d'intérêt et d'affection. Je n'en suis pas digne. » Il dit au docteur Melia: *Benedico non solo lei, ma tutta la diocesi*: Je vous bénis, non pas vous seul, mais tout le diocèse.

Ce fut dans cette après-midi qu'on lui fit une dernière opération. A la suite des érysipèles, une hydropisie de la paupière s'était déclarée à l'œil droit, et la pression sur l'œil était si forte qu'il fallut faire une incision d'un bout à l'autre de la paupière. L'opération produisit un soulagement évident; mais les plaies qui en résultèrent demeurèrent, jusqu'à la fin, horriblement douloureuses.

La révérende mère a bien voulu me donner le bulletin de cette soirée. Vers huit heures et demie, le cardinal m'appela; il me parla de fleurs et de cierges; je ne le compris pas. Alors il me demanda si c'était le soir ou le matin. Bientôt après, il dit: « Cette mort est vraiment curieuse. » Puis il demanda pourquoi la chambre était si sombre. On apporta le saint sacrement, et on alluma des cierges. « Cela ne veut pas dire qu'il soit nuit; je ne suis pas obligé à dire la messe ni à communier pendant la messe. Je puis recevoir le bon Dieu à toute heure. — Faut-il appeler le chanoine Morris? — Oui, Morris sait que je n'ai pas communie ce matin; je serai prêt dans cinq minutes; vous pouvez préparer la chambre. Je n'ai pas la force de monter l'escalier; mais mon Dieu viendra à moi. Ce sera comme un éclair, je le verrai; mais, auparavant, il viendra ici me visiter. » Il dit bientôt après: « Pourquoi ne vient-on pas? Je suis prêt. » Je lui dis: « Les médecins seront ici dans quelques minutes; n'aimez-vous pas mieux attendre qu'ils soient partis? — Certainement, j'aime mieux attendre, pour ne pas être dérangé pendant mon action de grâces. » M. Tegart lui donna un peu de vin qu'il ne put pas avaler; il comprit sans doute qu'il devait se résigner à être désormais privé de la communion, car il n'en parla plus depuis ce moment.

Le même soir, il parla à la révérende mère de l'œuvre glorieuse que Dieu accomplissait en faveur de l'Irlande et de l'Angleterre ; il dit qu'il resterait encore volontiers en ce monde pour y travailler ; mais qu'il ne voyait pas la possibilité de son rétablissement ; que Dieu n'a besoin de personne : il parla ensuite de la résurrection ; mais il ne trouva pas les mots propres ; sa mémoire s'y refusait. Peu de temps après, il dit à la révérende mère quelque chose qu'elle ne put saisir ; alors il appela Roper et lui dit : « Expliquez à la révérende mère ce que j'ai voulu dire. » Il pensait sans doute que l'un des deux pourrait deviner sa pensée. Après un moment de silence, il dit à la mère : « Avez-vous prié comme je vous l'ai recommandé ? Avez-vous demandé que je sois dégagé des liens du corps pour être avec le Christ ? » Elle répondit : « J'ai prié pour vous ; nous prions toujours pour vous. » Il reprit : « Avez-vous prié pour que je retourne à Dieu ? Vous appellerez-vous ce que je vous ai recommandé de dire ? » Elle crut que le cardinal faisait allusion à ce qu'il lui avait dit le jeudi matin, et elle ne répondit rien.

Le cardinal, parlant de lui-même, à une époque où il était moins près de sa fin, dit un jour qu'il était comme un pendule ; les médecins trouvèrent cette comparaison d'une extrême justesse. Plusieurs fois, il parut tout près de mourir ; chaque fois il se rétablissait, mais chaque fois aussi le niveau de ses forces était visiblement baissé.

Le mercredi soir, une semaine avant sa mort, les médecins crurent qu'il ne passerait pas la nuit, et le docteur Melia fit les prières pour la recommandation de l'âme. Ces prières furent répétées plusieurs fois depuis. Au commencement de la semaine, il avait demandé la dernière bénédiction, et M<sup>re</sup> Searle la lui avait donnée ; il la demanda encore et la reçut plusieurs autres fois.

Le dimanche 12, il parla trois ou quatre fois, mais toujours en très peu de mots. Le matin du même jour, le docteur Manning arriva de Rome, après un voyage long et fatigant. Dans le premier moment, le cardinal ne le reconnut pas. Une demi-heure plus tard, on lui dit : « Monseigneur, voulez-vous donner votre bénédiction au docteur Manning ? — Oui, répondit-il, quand il viendra. » On lui dit qu'il était là ; alors, il regarda de son côté et étendit la main ; le docteur Manning, qui était à genoux près de lui, la mit sur sa tête et lui dit : « Le saint-père vous envoie sa bénédiction spéciale, et m'a chargé de vous parler de la grande affection qu'il a pour vous, particulièrement en cette circonstance. » Le cardinal dit trois fois : « Je le remercie. » Puis, un moment après, trois fois aussi : « Remerciez-le. »



Bientôt après, tandis qu'on disait la messe dans son antichambre, il se tourna vers moi et me dit : « Ne dit-on pas la messe ? »

Il ne parla plus jusqu'au soir : à sept heures et quart, il dit à la révérende mère : « Qu'est-ce que cette grande paix ? » En même temps il porta la main à la plaie de sa tempe droite : « N'y touchez pas, » lui dit la mère. Il continua : « Je ne parle pas de ma plaie ; je parle de mon âme : qu'est-ce que cette grande paix de l'âme ? D'où vient-elle ? »

Une fois, M<sup>re</sup> Searle lui demanda s'il le reconnaissait ; il lui répondit : « Je vous ai toujours reconnu. »

Le lendemain, M<sup>re</sup> Thompson arriva ; c'était un des amis les plus chers du cardinal. Il entra dans la chambre avec de grandes précautions ; mais le cardinal s'aperçut qu'il était entré quelqu'un, et quand M<sup>re</sup> Searle s'approcha de lui, il lui dit : « Il me faut du calme..., du calme..., du calme. » Plus tard, le même jour, il dit à Roper : « Doucement, doucement. » Ce jour-là, il ne parla qu'une fois. La lumière du cierge bénit qui brûlait à la tête de son lit lui faisait mal aux yeux, et il dit : « Cela m'aveugle ; cela m'aveugle. »

A minuit, comme j'étais auprès de lui, je l'entendis distinctement prononcer mon nom. Je répondis instinctivement, et il prononça toute une phrase, dont je ne pus, à mon grand regret, distinguer un seul mot. Sa bouche et sa langue étaient tellement brûlées et dévorées par le rapide passage d'une respiration sèche et ardente, qu'il ne pouvait plus articuler, excepté à de rares intervalles.

Le mardi 14, à deux heures et demie du matin, M. Hawkins, qui le tenait dans ses bras et l'aidait à se retourner, l'entendit dire : « L'agonie. » Probablement, la difficulté de respirer augmentait, et, bien que le danger de mort ne fût pas immédiat, nous récitâmes pour sa consolation les prières des agonisants. Il souleva sa main pour préserver ses yeux de la lumière du cierge, qui lui faisait mal. A quatre heures, il dit à la révérende mère : « Je vais m'en aller. » A sept heures et quart, il demanda quelle heure il était. A sept heures et demie, je lui dis : « Je vais dire la messe pour vous, — pour votre heureuse mort. Vous pourrez l'entendre de votre lit. » Il répondit : « Merci ! que Dieu vous bénisse ! »

Je ne sais s'il parla encore. La révérende mère crut l'avoir entendu, pendant le jour, dire : Mon Dieu, mon Dieu ! Il eut toujours ces mots à la bouche pendant toute sa maladie.

Et maintenant commence cette période douloureuse que je voudrais pouvoir oublier : notre impuissance à lui porter secours était une cruelle affliction, aussi pénible que l'avaient été pour ceux qui le respectaient et

l'aimaient, les jours qui précédèrent son affaiblissement définitif. Pourquoi m'arrêter à ces souvenirs? Pendant trente-six heures et peut-être plus, il mourut par degrés; et, le vendredi 15 février, à huit heures du matin, tandis que les paroles de l'Eglise retentissaient à ses oreilles, ainsi qu'il l'avait désiré, il partit pour le séjour du repos. Sa fin fut douce, toute pleine de calme et de paix. M<sup>re</sup> Thompson et M<sup>re</sup> Manning venaient de dire la messe pour son heureuse mort. Après avoir récité les prières pour les défunts, je dis la messe pour le repos de son âme; elle fut suivie immédiatement de celle de M<sup>re</sup> Searle. Il mourut au milieu des prières et des sacrifices.

*Constituât te Christus Filius Dei vivi intra Paradisi sui semper amena virentia, et inter oves suas te verus ille Pastor agnoscat. Redemptorem tuum facie ad faciem videas, et præsens semper assistens manifestissimam beatissimis oculis aspicias veritatem. Constitutus igitur inter agmina beatorum, contemplationis divinæ dulcedine potiarius in secula sæculorum.*

Le cardinal avait composé l'inscription suivante, destinée à être gravée sur une dalle de marbre qui devait être placée dans le chœur de la cathédrale de Moorfields. Quelques jours avant sa mort, il me dit de rappeler au docteur Gilbert de remplir le blanc laissé pour la date de sa mort.

NICOLAVS . S . R . E . PR . CARD . WISEMAN .  
PRIMVS . ARCHIEPISCOVVS . WESMONAST

NE . DE . MEMORIA . DEVM . PRECANTIVM  
MERITO . EXCIDERET

HVNC . LAPIDEM . VIVVS . SIBI . POSVIT  
QVI . CVM . AB . INEVNTE . ADOLESCENTIA  
APVD . ANIMVM . SVVM . STATVISSET  
IN . CHRISTIANA . RELIGIONE . VINDICANDA  
IN . FIDE . CATHOLICA . ILLVSTRANDA  
JVRIBVSQVE . ECCLESIE . ET . S . S . TVENDIS  
VITAM . INSMERE . AB . HOC . PROPOSITO  
VSQVE . AD . EXTREMVM . SPIRITVM  
SCIENS . NVMQVAM . DECLINAVIT  
A . SOLO . DEO . MERCEDEM . EXPECTANS  
QVAM

AD . PEDES . INDVLGENTISSIMI . DOMINI . ROGATVVS  
DIEM . SVVM . OBIIT  
[ XV . FEBR . MDCCCLXV ]  
ORATE . PRO . EO

*Traduit de l'anglais par M. CH. DE VAULCHIER.*

## SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE CRIMÉE.

(Suite.)

---

On me mit à terre, si ce n'est à l'eau, sur une cale qui me sembla construite pour ménager la transition entre les deux éléments plutôt que pour assurer le pied sec aux passagers. La mer y prit congé de moi plus que je n'aurais voulu, et, percé jusqu'aux os, me voilà courant par les ruelles de Gallipoli, à la recherche du général commandant l'artillerie, à qui je devais d'abord m'adresser. Mes instructions reçues, on m'assigna pour premier gîte une mesure qui ne se tenait debout que par la grâce du prophète, et dans cette mesure une chambre basse, de laquelle on fit déguerpir à grand'peine trois chèvres qui l'occupaient. Mon hôte, vieil Arménien à visage sordide, voulut me faire un honneur extraordinaire en balayant le sol sur lequel je devais dormir ; mais ses démonstrations de propreté soulevèrent une poussière si épaisse que j'arrêtai son balai. Au réveil, qu'avaient hâté des mouvements et des bruits étranges autour de moi, j'aperçus maints détails d'intérieur qu'on n'a pas accoutumé de voir dans les chambres à coucher de France : les trois chèvres revenues en tapinois pendant la nuit, des lézards aux écailles dorées épanouis sur la muraille, des insectes de la plus-mauvaise mine, d'énormes scolopendres et des rats rongeannt mes bottes. Me sentant mal à l'aise en semblable compagnie, je m'y dérochai le plus vite possible, et moins d'une heure après, ma tente était dressée près d'un cimetière, hors de la ville, au sommet de la pente sur laquelle elle est bâtie. Gallipoli, où Mahomet II rassembla la flotte qui devait aider à la conquête de Constantinople, est une ville de 15,000 habitants, Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens. Des raisons de haute stratégie, auxquelles on pouvait ajouter que les soldats n'y trouveraient pas les délices de Capoue ; l'avaient, dit-on, fait choisir pour premier rendez-vous des armées alliées, alors qu'on croyait trouver dès le début de la campagne la Turquie envahie et les Russes en deçà des Balkans. Bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, entourée de cimetières à cyprès séculaires, la ville renferme

dans ses murs de nombreux jardins, d'où s'élancent de beaux arbres, qui semèlent aux dômes et aux minarets gracieux des mosquées. De loin elle semble charmante aux voyageurs, qui d'ailleurs viennent en Orient persuadés presque tous qu'on n'y trouve que palais et merveilles. De près, c'est un amas de ruelles étroites, de maisons chétives, bâties avec des poutrelles, des planches et de la terre. L'étage de chacune de ces maisons dépasse le rez-de-chaussée et forme en s'avancant une espèce de voûte sur les rues, où il reste à peine assez de lumière aux passants pour éviter les fondrières et se tirer des accidents du sol. Malgré les travaux exécutés déjà par les soldats alliés, travaux d'Hercule dans les écuries d'Augias, les rues de Gallipoli, au printemps de 1854, n'offraient rien d'agréable à l'œil et à l'odorat : c'étaient partout des lacs d'eau croupie, des monceaux d'ordures sans cesse fouillés par les chiens, et des cadavres d'animaux depuis longtemps trépassés ; puis le tapage, qui partout accompagne une réunion de Français, en avait chassé le calme habituel aux villes d'Orient. Des tavernes improvisées dans tous les carrefours regorgeaient de buveurs : Anglais fraternisant avec nos soldats, marins de la flotte, marchands à la suite de l'armée. Derrière leur comptoir, les cantinières débitaient toutes leurs provisions d'œillades et de liqueurs, qui dès le matin versaient leur bruyante ivresse aux lieux accoutumés à l'extase silencieuse de l'opium et du haschich. Ennuyés de ce bruit, insupportable à leurs habitudes, les Turcs avaient pour la plupart émigré sur la côte d'Asie, à Lampsaki, située en face de nous ; d'autres, restés à Gallipoli, se confinaient dans leur maison. Pendant ce temps la voie publique présentait à chaque instant le spectacle que voici : des charrettes turques chargées de provisions de guerre et allant en sens contraire se rencontrent dans une ruelle étroite ; on ne peut passer ni à droite ni à gauche, encore moins reculer ; les voituriers allument alors leur pipe, se couchent sur la voiture et attendent patiemment qu'Allah les tire de peine. Des Anglais ivres, des Français toujours pressés, s'engagent dans l'étroit espace laissé entre le mur et les roues ; ils n'y avancent qu'avec difficulté. Ceux qui viennent derrière les pressent : bientôt la foule se fait, elle augmente et remplit la rue : deux sabres se rencontrent en un instant, tout est arrêté ; les épauettes, les ceinturons, les écharpes, se mêlent, s'accrochent ; c'est un pêle-mêle, un tohu-bohu d'où sortent des jurons dans toutes les langues. Chacun tire à soi ; les plus forts culbutent les plus faibles et s'en vont retomber plus loin dans un semblable encombrement.

J'avais dû recommencer, en arrivant à Gallipoli, le service si ennuyeux de mettre à terre et d'acheminer sur divers centres d'approvisionnements

chevaux, matériel, provisions, dont il fallait une grande quantité à des troupes appelées à tenir la campagne en pays inculte, où la population est rare, apathique et sans industrie. Mais, le soir venu, un repos délicieux m'attendait à mon bivouac : doucement couché sur une pelouse fleurie, je voyais, aux clartés du soleil couchant, la ville, le port rempli de navires pavoisés, la mer aussi lumineuse que le ciel, où se miraient à l'envi l'Asie et l'Europe, faisant assaut de beauté sur ses bords ; une vapeur bleuâtre et veloutée enveloppait toutes choses ; l'air était tiède, et la brise, montant avec le soir vers nos tentes, nous apportait des parfums, de vagues murmures, et la voix lointaine des muezzins appelant les fidèles à la prière. Les yeux tournés vers cet admirable spectacle, je me plongeais dans mille rêveries confuses, charmées par l'incertitude du lendemain et l'apparition désirée d'une grande guerre. Ces soirées délicieuses sont restées dans ma mémoire, et plus tard, aux heures de fatigue et d'ennui, leur souvenir m'a consolé. J'ai dit que ma tente était dressée près d'un cimetière ; il ne faudrait pas croire que ce voisinage eût rien de sinistre. Les cimetières musulmans sont de merveilleux jardins remplis de beaux arbres d'une verdure souriant au soleil, de lauriers-roses, de jasmins et d'arbustes odoriférants, où les geais bleus, les colombes, chantent leurs amours ; l'herbe mêlée aux fleurs entoure de parfums et d'ombres les cippes en marbre blanc et les tombes diaprées d'or et d'azur, qui semblent le kiosque de l'éternel repos plutôt que la demeure d'un cadavre. A toute heure on se promène dans ces cimetières, on y fume, on y cause, on y vit en quelque sorte avec les morts, que les Orientaux n'éloignent pas comme un épouvantail, ainsi qu'on le fait en Occident. Dans les habitations des riches musulmans, le coin le plus frais, l'asile le plus vert, est réservé aux morts chéris, qui peuvent y dormir sans que désormais la main des hommes vienne troubler leur repos. Une colonne de marbre surmontée d'un turban, dont la forme indique la qualité du défunt, s'élève sur sa tête. Au pied de ce cippe, s'allonge une dalle creusée à son milieu d'un petit bassin, où l'on verse des parfums ; de grands cyprès ombragent les tombes, les tourterelles font leurs nids alentour, les enfants les égaient de leurs jeux. Après les fatigues du jour, le chef de la famille vient s'y asseoir et reposer paisiblement entre ses aïeux et ses enfants, entre le passé et l'avenir.

Cependant les Russes, qu'on avait d'abord crus si pressants, ne s'étaient pas hâtés de franchir la frontière turque. On était parti de France avec l'appréhension de les trouver près de Constantinople, et au commencement de mai, après le débarquement des premières troupes à Gallipoli,

ils passaient à peine le Danube. Le maréchal de Saint-Arnaud, poussé par un sentiment d'honneur bien naturel, et pensant qu'il ne convenait pas aux alliés de se tenir loin de l'ennemi, s'empessa de chercher une base d'opérations qui les en rapprochât. Après une première course à Constantinople, après avoir interrogé les hommes et les lieux, il résolut d'envoyer des troupes au delà des Balkans, à Varna. Rempli de ce nouveau projet, il revient à Gallipoli, et le 25 mai passe une revue de l'armée, croyant la trouver pourvue, prête à voir de près les Russes ; mais son impatience est encore une fois trompée. Malgré de grands efforts et des prodiges d'activité, les troupes, l'artillerie, les chevaux, les approvisionnements, ne sont pas encore assez nombreux pour une entreprise sérieuse. Les vents du Nord avaient retardé la marche des navires, et le maréchal dut expédier tous les vapeurs qu'il avait à sa disposition pour ramener les transports en retard. La Turquie, dépeuplée, sans industrie, sans culture, ne pouvait offrir aux armées en marche les ressources nécessaires à leur subsistance ; il fallait donc tout emporter avec soi et se pourvoir de loin avec grande dépense de temps et d'argent. D'ailleurs, on n'avait plus l'habitude de la grande guerre. L'administration militaire, accoutumée dans les garnisons à la quiétude, à la régularité de chaque jour, devait apprendre (peut-être à nos dépens) l'activité et le talent d'organisation qui sait partout découvrir et au besoin inventer les ressources.

Cet inconvénient était au plus haut degré dans l'armée britannique, dont les soldats, bien nourris d'ordinaire, aiment à penser qu'en campagne ils n'ont qu'à se bien battre, sans avoir à s'occuper de vivre ; ils commençaient la campagne avec ces idées, et plus tard ils n'auraient pas pour lutter contre de meurtrières privations l'adresse inventive du soldat français. Ces défauts de nos alliés étaient d'abord très sensibles, mais à la fin de la campagne il n'en restait plus rien, et d'ailleurs ils n'ont jamais eu la gravité qu'une mesquine malveillance leur a prêtée.

Dans les premiers jours de leur installation à Gallipoli, les officiers anglais, ne recevant pas comme nous des distributions régulières de vivres, étaient obligés d'en chercher : à toute heure, on voyait d'élégants gentlemen, pairs ou fils de pairs d'Angleterre, montés sur d'admirables chevaux, acheter eux-mêmes dans d'infectes boutiques et entasser dans une besace pendue à la selle, du riz, des pommes de terre et du fromage de brebis, auquel ensuite l'élégance de leur vaisselle ne réussissait pas à donner bon goût. Ces officiers, beaux et de haute taille pour la plupart, passaient leur temps à monter à cheval, à chasser et à se divertir, sans se soucier de leurs soldats : ils se réservaient d'aller, le jour de la bataille,

au feu plus avant qu'aucun des leurs, et avec une bravoure qu'on ne saurait trop vanter.

Les raisons stratégiques sur lesquelles reposait l'occupation de Gallipoli, firent décider ensuite la construction d'un vaste retranchement à la hauteur de Boulaïr, village turc bâti sur les ruines de l'ancienne Lysimaque. Si ce travail fut inutile contre les Russes, il servit du moins à défendre les soldats contre l'oisiveté, toujours funeste aux gens de guerre. Après un mois, lorsqu'il fut achevé, l'impatience, l'ennui, vinrent avec les loisirs. Inoccupés, les soldats passaient de longues heures à deviser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions. Pourquoi les avait-on fait venir en Turquie, puisqu'on restait loin de l'ennemi? Des bruits fâcheux étaient mis en circulation, on soutenait que la maladie avait déjà fait périr beaucoup d'hommes, et des impressions vagues de découragement couraient dans l'esprit des Français, race impressionnable et peu propre aux longues attentes.

Les Russes ayant été contraints de lever le siège de Silistrie, bicoque mal protégée par de mauvaises fortifications, le maréchal de Saint-Arnaud jugea le moment enfin venu de s'établir à Varna. Au commencement de juin, l'ordre fut donné de partir, et les troupes se dirigèrent vers cette ville, les unes par terre, les autres par mer. La cavalerie, suivie de la deuxième division, commandée par le général Bosquet, devait passer par Andrinople et les Balkans. Pour moi, je reçus l'ordre de prendre la même route, avec les batteries d'artillerie confiées au chef d'escadron vicomte de Laboussinière. C'était encore un charmant voyage, que m'offraient d'heureux hasards. Le 10 juin nous nous mîmes en route, en traversant la presqu'île pour arriver au fond du golfe de Saros. A quelques lieues de Gallipoli, les routes cessent, les maisons tombent en ruines, et la terre sans culture prend l'aspect de misère et d'abandon qu'elle a partout en Turquie. Nous rencontrions parfois, accroupis au seuil de misérables huttes, des Turcs qui ne daignaient pas nous regarder, quoique notre passage fût un spectacle assurément nouveau pour eux. Cette indifférence, dont nos soldats semblaient fort choqués, tient à une profonde apathie et à beaucoup d'orgueil. Le moindre paysan turc, plein de mépris pour les infidèles, est encore convaincu de la supériorité de sa nation sur les autres et que son padischach est le roi des rois. Pendant que ces graves musulmans fument, çà et là leurs femmes en haillons grattent la terre avec de misérables outils. Lorsque nous passons, elles s'efforcent de se voiler la tête suivant les règles de la pudeur orientale ; mais cette tête ne se dérobe à nos regards que par un emprunt sur la

partie du vêtement qui serait la plus utile aux femmes du Nord. Je laisse à imaginer par quels lazzis les soldats accueillent ces démonstrations lorsqu'ils les rencontrent pour la première fois. Après huit jours, ils ne les remarquaient plus.

Au commencement de la seconde journée de marche, notre troupe fut traversée par un Turc à cheval, d'une obésité fort à la gêne dans une redingote droite boutonnée jusqu'au menton. Un de ses gens le défendait contre le soleil au moyen d'un immense parapluie de coton rouge. Le sentier suivi par ce personnage montait légèrement; un autre de ses gens lui soutenait le dos avec la main; sans cela le pauvre mamamouchi se serait laissé choir. C'était pourtant un homme de guerre, revêtu d'un grade élevé, qu'annonçait la queue portée derrière lui. Sa vue excita dans les rangs une hilarité dont il ne sembla pas s'apercevoir. Le soir venu, nous bivouaquons au pied de la chaîne de montagnes qui contourne le golfe de Saros et se rattache à droite à celle qui forme l'arête de la presqu'île de Thrace. Le golfe, dans sa partie postérieure, est très resserré, peu profond et vaseux, ce qui explique pourquoi, malgré son admirable situation, il n'a point de port. Nous avons de l'eau, de la viande, du riz, et nous dormirons sous la tente, de toutes les demeures de l'homme la plus naturelle et la plus agréable. On la dispose au gré de sa fantaisie, au nord aujourd'hui, demain au midi, tantôt sur la hauteur, tantôt dans la plaine, tandis que les lourdes maisons de pierres et de chaux s'imposent à leur possesseur et le condamnent à la monotonie des mêmes spectacles et des mêmes horizons. Le matin, le soleil l'envahit; la nuit, les étoiles percent de leurs rayons d'or sa toile légère, dont la durée n'insulte pas à la brièveté de notre vie.

Aux brûlantes ardeurs du jour avaient succédé la fraîcheur et la nuit, que sillonnaient des essaims de mouches luisantes; après une causerie avec d'aimables compagnons, vers dix heures, la trompette nous donnait le signal de la retraite. En route, il y a un grand charme à ces instruments de cuivre qui deviennent les régulateurs de notre vie; le matin, c'est la diane qui fait entendre ses sons précipités; le soir, c'est la retraite annonçant un repos d'où la vigilance ne doit pas être bannie. Ces voix semblent celles des génies du bivouac; elles nous animent à nos devoirs et rendent attrayantes les routes où elles nous poussent. Vers trois heures du matin, on abattait nos tentes, avant même que l'aurore eût achevé sa toilette. Un air vif éveillait la troupe allègre des pensées matinales, et l'on se mettait gaîment en route. Les artilleurs, presque tous vieux soldats, marchaient légèrement, portant, sans paraître y songer, le sac, les armes,



le bâton, la tente, le bidon, la gamelle, tout le fardeau que leur impose la guerre. A chaque halte on entendait de joyeux propos. Quoique indulgent pour les plaisanteries du soldat, je me rappelle toutefois des mots que n'auraient pas dédaignés des gens qu'on est convenu d'appeler gens d'esprit.

En quittant le golfe de Saros, la colonne dut traverser le Kouroudag, montagne moins difficile par le relief que par la nature du sol, hérissé de cailloux et de broussailles. Les régiments partis avant nous avaient, pour y faire un passage, raccommodé les restes de la voie romaine conduisant autrefois de la presqu'île de Thrace à Andrinople. En souvenir de ce travail, les soldats ont laissé sur les rochers d'alentour quelques inscriptions, telles que celle-ci, dont je me souviens : « A la mémoire de l'activité turque, morte en couches d'une route inachevée. Le 19<sup>e</sup> bataillon de chasseurs fatigué. » Il fallut toute la journée pour gravir le Kouroudag, doubler les attelages, et dans beaucoup d'endroits aider à l'effort des chevaux en poussant aux roues. Le lendemain et les jours suivants, jusqu'à Andrinople, il n'y eut plus aucune difficulté matérielle à notre voyage. Nos étapes étaient réglées, non sur les centres d'habitation, trop éloignés les uns des autres, mais par la longueur des distances à franchir. En Turquie, on chemine aujourd'hui de longues heures, et parfois toute la journée, sans découvrir un visage humain. On aperçoit çà et là quelques bouts de voie romaine et partout des ruines : aqueducs, fontaines, caravansérails, monuments de la civilisation romaine, grecque et turque, tout tombe et n'est jamais relevé. Voici une rivière qu'on traversait jadis sur un pont de pierres ; il n'en reste que les piles ; personne ne songe à le réparer. Les instruments indispensables à l'existence des nations modernes, ports, chaussées, digues, canaux, ponts, deviennent chaque jour plus rares dans ce pays. Chaque année voit disparaître quelque débris du capital amassé par les générations précédentes. Il est sans exemple que les Turcs fassent effort pour remplacer ce qui s'en va : tant que durent les choses, ils s'en servent ; le jour où elles viennent à leur manquer, ils s'en passent. Souvent, dans la plaine, je croyais voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes jaunes avaient trompé mon œil. Point de laboureurs, point de mugissements de troupeaux ; des maisons délabrées se montrent sur les prairies ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni bruit, ni fumée, ni habitant. Voilà ce qu'est devenu, sous le joug d'un gouvernement farouche et stupide, ce beau pays de la Thrace que tant de verdure colore et qu'enveloppe un ciel si doux.

Voyageant seul en avant de la colonne pour tracer le campement, j'ai

passé d'heureuses heures dans les plaines désertes dont je parle. Je me rappelle certaines matinées où le ciel pur, transparent, m'enfermait comme dans la demeure d'une fée en faisant descendre sur l'horizon ses voiles d'un azur vif et doux. Je songeais à cette expression germanique, *voyager dans le bleu*, et quand, poussant mon cheval, j'étais perdu dans la solitude lumineuse, je croyais faire le rêve de Virgile dans l'églogue de ce berger emporté sous l'onde des fontaines.

PAUL D'OROZ.

(La suite à un prochain numéro.)



## UN HIVER A BOPPARD SUR LE RHIN.

---

### VI.

Boppard, 5 janvier 1868.

O Hoffmann! où es-tu? Que n'ai-je ta couleur et tes pinceaux! Voici vraiment une figure digne de toi.

*Herr Pastor* était dans son cabinet; nous nous connaissons déjà presque intimement, et il a causé avec plus d'abandon. Quel curieux personnage! Quel original, mais que d'esprit! quel patriote, et quel homme excellent!

Tout rempli encore de mon histoire de la nonne, je voulais lui en demander son sentiment; mais il ne m'en a point laissé le temps, il avait enfourché son grand dada du Rhin. La lecture de quelque feuille de Cologne ou de Berlin l'avait surexcité; il ne tarissait pas de son Rhin, de sa patrie rhénane, de son espoir d'être un jour Rhénan dans la grande Allemagne une et forte, comme le Breton est Breton, comme le Comtois est Comtois dans la grande France. Ce que voyant, je montai en croupe et, éperonnant son bidet, l'excitai au lieu de le retenir.

Jusque-là il avait été d'un calme relatif. Assis dans son fauteuil, accoudé sur son bureau Louis XVI, dans son habit noir à collet droit, avec sa cravate blanche négligemment nouée et faisant jabot, son gilet et sa culotte de soie noire, ses cheveux sur les épaules, il ressemblait admirablement à un vieux portrait. Dès qu'il comprit que j'entendrais volontiers parler du Rhin, ses yeux brillèrent; agitant la tête et secouant sa chevelure, il se leva et, de huit ou dix bouffées de sa longue pipe, remplit en un instant sa chambre d'un nuage blanchâtre à travers lequel il s'agitait. Le sansonnet dans sa cage parlait allemand avec animation, et en une demi-heure j'entendis les choses les plus originales.

« Imaginez, Monsieur le comte (les Allemands sont très forts pour vous accabler de titres et même, comme vous voyez, pour les embellir), imaginez, Monsieur le comte, que ces Prussiens osent faire les maîtres chez nous; mais nous leur montrons qui nous sommes et qu'un homme du Rhin vaut à lui seul plus de cent, plus de mille Prussiens. Une fois, il s'agis-

sait ici de consentir un échange entre l'Etat et la ville de Boppard, et je devais signer au nom de la ville. Après bien des difficultés, des airs de hauteur et de seigneur, le commissaire prussien voulut me faire signer le premier. Oh ! mon *Tié* ! mon *Tié* ! si vous aviez vu, Monsieur le comte, les yeux que je lui lançai et la figure qu'il prit. Non ! lui dis-je, et *herr Pastor* frappait le parquet du pied et son bureau du poing ; non ! je ne signerai pas le premier, et c'est vous qui allez signer d'abord. Il y avait beaucoup de monde autour de nous ; nous étions dans la salle du *Stadthaus*, comment dites-vous ? de l'hôtel de ville. Non, vous signerez le premier. — Eh ! pourquoi donc, Monsieur ? Vous défiez-vous de moi ? Et pourquoi vous accorderais-je plus de confiance que vous ne m'en témoignez à moi-même ? — Pourquoi ? fis-je en frappant sur la table ; vous me demandez pourquoi ! Parce que je suis prêtre, Monsieur, parce que je suis catholique, et parce que je suis *Rheinische* (Rhénan) ! et que vous, vous n'êtes qu'un Prussien !... Il y eut un murmure d'applaudissements. Le commissaire du gouvernement rompit la séance, prétendant qu'il devait en parler, en consulter, comment dites-vous ? en référer à l'autorité. Quelques jours après, il revint, fut très poli, signa le premier, moi après, et nous nous quittâmes bons amis..... comme on peut l'être avec un Prussien quand on est *Rheinische*. » Et *herr Pastor* riait et s'agitait, et toute l'atmosphère tabagique où il se mouvait, s'agitait avec lui. Il vint se rasseoir, m'offrit un bon cigare que j'allumai au fourneau de sa pipe, fit apporter du café et continua :

« Monsieur le comte, il y avait une fois un Prussien qui parcourait la ville de Cologne, guidé par un *cicerone* rhénan. Ce Prussien était un seigneur de la cour, un grand personnage, un favori de tous les Frédéric et de tous les Guillaume. Il vint à la cathédrale, voulut bien ôter son chapeau, quoiqu'il fût protestant, et se prit à examiner une statue de sainte Ursule au pied de laquelle était placé un gros rat en or. « Qu'est-ce que cela ? dit-il avec curiosité. — C'est, répondit le guide, un rat offert à sainte Ursule par les habitants de notre cité, en reconnaissance d'un service rendu par cette sainte. Cologne était dévorée par les rats, c'était une invasion de rats, d'énormes rats ; les échevins firent vœu d'offrir un rat d'or à la sainte, et la ville fut délivrée de ce fléau. — Ah ! vous voilà bien, vous autres papistes, avec vos superstitions idiotes, et vous croyez à de pareilles sottises ? — Oh ! non, Monsieur, nous n'y croyons pas, dit le guide avec un fin sourire ; et, se rapprochant de l'oreille de l'étranger, si nous y croyions, dit-il, ce ne serait pas un rat d'or que nous aurions offert à sainte Ursule, ce serait un Prussien d'or... » Et, saluant le visiteur stupéfait,

le guide s'esquiva. Ah ! mon *Tié*, mon *Tié* ! Je vous en raconterais comme cela jusqu'à demain.

— Racontez, racontez, Monsieur le curé.

— Les Prussiens ! les Prussiens ! mais ce sont des tyrans ! Ils cherchent à nous ôter notre nom, notre patrie, notre religion. Tous les fonctionnaires aux bords du Rhin sont Prussiens et protestants, afin que le protecteur et le puissant soit toujours Prussien et protestant. Nos jeunes gens du Rhin sont d'excellents soldats ; ils font presque toujours partie des mêmes corps, et nous avons des régiments entiers rhénans et catholiques ; eh bien ! tous les chefs sont prussiens et protestants. C'est un véritable aveuglement de la part du roi, car il n'y a aucune confiance, aucune sympathie entre les officiers et leurs troupes ; les officiers eux-mêmes en souffrent beaucoup, car nos soldats trouvent moyen, sans tomber sous le coup d'aucune punition, de susciter à leurs officiers tant de désagréments et de déboires, que plus d'un, perdant courage, a fini par demander à quitter ces corps si incurablement, si persévéramment hostiles. A Cologne, tout le corps d'officiers s'est imposé la loi de ne rien acheter dans le pays ; leurs vêtements, leur linge, jusqu'à leurs gants, tout vient de Berlin ; des cuisiniers de Berlin ont été appelés ; leur tabac, leurs vins viennent de Berlin. Ils sifflent au théâtre toute pièce, toute musique de nos auteurs rhénans ; ils ont par la ville des airs conquérants et provocateurs à épuiser toute patience.

— Et vous ne m'avez pas l'air, Monsieur le curé, d'en avoir une bien grande provision en magasin.

— Oh ! je souffre longtemps ; mais quand j'éclate enfin, alors je suis terrible ! je suis terrible ! répétait-il en élevant la voix, je suis terrible ! et personne ne supporterait mes yeux ! »

Je crois en vérité qu'il a raison.

« Un jour, à Cologne, poursuivit *herr Pastor*, un jeune prêtre rhénan, revenant d'Italie, rentrait à pied ; il était fatigué, il faisait très chaud ; il entra dans une brasserie (cela se fait chez nous), et demanda de la bière. A l'autre bout du salon, trois officiers... Oh ! moi, je les aurais coupés en quatre ! trois officiers prussiens buvaient et fumaient. Bientôt ils... ils... *fistern*, comment dites-vous parler bas ?

— Chuchoter, dis-je.

— Oui, ils chuchotèrent, regardèrent en riant le prêtre, qui n'y faisait aucune attention. Les rires devinrent plus forts et les voix plus hautes ; toujours préoccupé d'autre chose, le prêtre ne semblait pas entendre. Piqués du peu de succès de leur ignoble jeu, les trois officiers se levèrent et,

se rapprochant, l'insultèrent en face. Celui-ci leur répondit avec beaucoup de calme et de prudence, leur faisant remarquer l'étrangeté de leur conduite et ce qu'il y avait de peu digne à provoquer un homme dont le caractère ne pouvait leur être inconnu et auquel il était impossible de venger une injure. Les Prussiens étaient animés par le vin et la bière; d'ailleurs, c'était un *Rheinische* et tout leur était permis envers lui. Prêtre du Rhin, tu n'es qu'un lâche si tu ne nous rends pas raison, dit l'un des trois s'avançant jusqu'à lui. Le prêtre ne bougea pas. Prêtre du Rhin, toi et les tiens vous n'êtes donc que des lâches! et il le frappa au visage...

» Ah! c'en est trop! fit le jeune prêtre en bondissant, et ce n'est pas à l'un de vous, c'est à tous trois l'un après l'autre, que je veux avoir affaire!... Il avait mis bas sa soutane et saisi le sabre de l'un des officiers. En garde!... En trois secondes, le visage de l'insulteur était fendu du sourcil droit au bas de l'oreille gauche; il tomba aveuglé par le sang. A un autre! Le second se présente; à l'instant la même ligne rouge lui traverse le visage. A mon tour, dit le troisième, et il tomba en garde; mais l'inexorable balafre s'imprima encore et toujours la même sur la face de ce dernier, comme sur celle des deux autres... Epouvanté de ce qu'il venait de faire, et poussé du remords de cet instant d'oubli, le prêtre sort en courant et va se jeter aux pieds de l'évêque pour implorer son pardon et se soumettre humblement à la pénitence encourue. Il faut être juste, le général commandant la ville intercédait auprès de l'évêque pour obtenir le pardon, donnant tous les torts à ses officiers.

— Et, dites-moi, Monsieur le curé, ce n'était pas vous, ce prêtre dont vous savez si bien l'histoire?

— Non, ce n'était pas moi.

— En êtes-vous bien sûr?

— Non, non, ce n'était pas moi. Oh! moi, je les aurais coupés en quatre! Oh! c'est un grand bonheur pour moi, c'est une grande grâce que Dieu m'a faite, Monsieur le comte, que je n'aie point été élève des universités de Bonn ou de Heidelberg.

— Pourquoi donc?

— Ah! c'est que ces universités sont des écoles de combat plutôt encore que des écoles de sciences et de philosophie; c'est que les plus hardis ou les plus adroits y deviennent *seniors*, c'est-à-dire duellistes pour eux-mêmes et pour les autres, et qu'ils y sont d'une habileté et d'une force incroyables. Ils y apprennent des coups à eux, dont ils se transmettent rigoureusement le secret, et ce jeune prêtre de Cologne avait été *senior*,

et c'était avec son coup secret qu'il avait si bien châtié ses adversaires. Oh ! c'est un grand bonheur pour moi ! c'est un grand bonheur pour moi !

— Ah ça ! vous les détestez donc bien, ces Prussiens ?

— Non, je ne déteste personne. Je prie pour le roi des Prussiens, je prie aussi pour les juifs. Mais je ne veux pas que le Rhin, le Rhin catholique, soit Prussien.

— Que voulez-vous être, donc ? Vous voulez redevenir Français ? Vous redeviendrez Français.

— Non, jamais, jamais, plutôt mourir !!!

Et le fougueux curé se leva et parcourut la chambre à pas précipités.

— Ecoutez, Monsieur le comte, poursuivit-il, nous avons été Français, et cela a été pour souffrir toujours. Sous notre prince évêque, nous étions heureux et presque sans impôts : *Unterm Krummstabe ist gut wohnen*. « Il fait bon vivre sous la crosse, » comme dit notre vieux proverbe. Napoléon nous accabla, nous prit nos enfants pour les faire tuer, traversa et foula sans cesse nos terres avec ses troupes, nous épuisa, nous exténua d'impôts et de réquisitions. Napoléon nous enleva nos solennités catholiques, que le peuple aimait, pour nous plier à son concordat et à ses organiques, œuvre d'avarice envers Dieu et de duplicité envers l'Eglise.

— Mais, si nous voulons reprendre le Rhin, qui nous en empêchera ?

— Nous ! nous tous ! Nous marcherons, nous nous ferons tuer tous plutôt que de reprendre votre joug ! Toute l'Allemagne marchera contre vous.

— L'Allemagne ?

— Oui, la grande Allemagne unie, la patrie allemande.

— Est-ce que vous rêvez, vous aussi, de cette unité ?

— Oh ! si cela pouvait être ! Mais, cela sera ! Alors, l'Allemagne sous un seul souverain fera trembler et plier l'Europe.

— Mais, vous avez à violer et briser bien des droits pour en arriver là. Voulez-vous donc vous faire les alliés de Garibaldi ? Prenez-y garde, quand on le prend pour chef de train, on n'arrête pas le convoi quand et où l'on veut. »

Il ne répondait rien ; mais rien ne pouvait ébranler ses désirs et sa foi en la grande patrie allemande. Ils sont tous ainsi, et le soir même j'en eus la preuve à la réunion de la société de chant, qui se tient tous les mercredis, et où j'ai goûté assez de plaisir pour me promettre d'y retourner souvent.

Ils sont là vingt-cinq ou trente dans une salle, assis gravement à de longues tables, ayant chacun devant soi son cahier de musique, un verre et une bouteille de vin blanc. Sur une petite estrade en hémicycle, le chef d'orchestre se tient assis à un bon piano de Vienne et dirige l'exécution. Meister Bach est un homme remarquable, fort instruit, bon professeur, un type de maître allemand, figure carrée, yeux pétillants sous les lunettes, cheveux en trois touffes, l'une au-dessus du front, les deux autres derrière chaque oreille ; il ressemblait beaucoup à Beethoven, dont le buste était là pour en faire faire la comparaison. Je le lui dis, et il sourit fort gracieusement. On chanta une vingtaine de morceaux, presque tous à couplets : des airs champêtres, des tyroliennes, des chansons nationales, dont quelques-unes fort originales, des mélodies excessivement douces, lentes et tristes, des hourras de batailles graves et terribles, et comme le nom de la France y était prononcé, on m'expliqua que c'était le réveil de l'Allemagne contre Napoléon en 1813. Entre chaque chant l'on buvait et l'on fumait. L'un des chanteurs, qui était près de moi, crut me dire une gracieuseté en me faisant compliment sur la *Marseillaise*. — Oui, dis-je, c'est un air fort beau, mais il a vu couper bien des têtes.

— Il vous a fait aussi gagner bien des batailles.

— Oh ! nous n'avons pas besoin de chanter pour cela, dis-je, et nous en avons gagné plus d'une avant que la *Marseillaise* fût au monde. — *Das ist ganz wahr* : cela est très vrai, dit-il ; et nous choquâmes nos verres.

Meister Bach venait d'annoncer le *Vaterland* ; aussitôt une certaine animation se manifesta, tous étaient à leur poste ; la baguette du chef d'orchestre donna le signal : *Eins, zwei, drei, vier !* et le chant partit. C'est animé, chaleureux, énergique et beau ; il était aisé de voir que c'était leur air de cœur et qu'on le leur donnait pour leur récompense et pour la bonne bouche ; ils chantaient bien, presque de mémoire, et y mettaient du feu. Ce chant débute par demander quelle est la patrie de l'Allemand : *Was ist des deutschen Vaterland !* Est-ce l'Autriche ? *Nein !* Est-ce la Bavière ou la Saxe ? *Nein !* Est-ce la Prusse ? *Nein ! nein ! nein ! ist Vaterland, ist Vaterland !* — Non ! non ! non ! c'est la patrie, c'est la patrie !... Et leurs yeux se tournaient sur moi avec bonheur et fierté, et ils semblaient me dire : N'est-ce pas, Monsieur le Français, que cela est beau ? Nous l'aurons, Monsieur le Français, nous l'aurons notre patrie, notre grande patrie allemande : *Ist Vaterland, ist Vaterland !*

C'était la profession de foi de *herr Pastor* sous une autre forme.

Je trouvai leur *Vaterland* fort beau, plus beau que l'idée n'en est réa-



lisable, et j'applaudis vivement quand cela fut fini. A la fin de la soirée j'avais ajusté quatre cigares à mon bout de cerisier et bu, ma foi, ma choppe de vin du Rhin. Tous ces Allemands sont si accueillants, si simplement bons, si naïvement affectueux, qu'il y a plaisir à les hanter. Et puis il y a là des têtes impayables, des boules précieuses, qu'il faudra que je croque : maître Bach, un certain docteur juif, et M. Mallmann, et M. Hemmel, et M. Kneip, et M. Genius, et M. Lipperblick, et mon ami et confrère ès arts, Niklaus Slaadt, le ténor aux longs accroche-cœurs. Certainement ils me suivront en France sur l'une des feuilles de mon album.

Je fredonnais le *Vaterland* en regagnant Marienberg ; le lendemain matin, comme j'allais au bain, je fredonnais encore le *Vaterland*. — Ah ! ah ! *Vaterland ! das ist sehr schön*, dit mon vieux doucheur Jacob.

## VII.

Boppard, 27 janvier 1863.

J'avais deux ou trois fois sondé Jacob sur sa croyance à la nonne-revenant, mais sans trop d'insistance et surtout sans la moindre apparence de raillerie. « Mais, Jacob, l'avez-vous vue ?

— *Nein, ich habe nichts gesehen ; aber, ich habe gehört.*

— Ah ! diable, pensai-je, c'est bien moins intéressant s'il n'a fait que l'entendre. Enfin, quand il vit que je parlais sérieusement et qu'il put presque me regarder comme un croyant, il me prit par le bras et, le doigt sur la bouche, m'entraîna dans un recoin obscur. Là il décrocha une lanterne, l'alluma à la dernière lampe qui brûlait encore au cloître, éteignit cette lampe, car il était près de onze heures du soir (l'heure où la nonne était apparue !), et nous restâmes dans ce grand cloître noir, éclairés par la seule petite lanterne du vieux doucheur.

« Il était plus de minuit, me dit-il ; c'était mon tour de garde pour la nuit ; je m'étais assis à cette place, et je m'étais endormi sur ce banc. (Et, joignant la pantomime au récit, Jacob s'assit et baissant la tête fit semblant de dormir.) Tout à coup, je fus réveillé par des plaintes et le bruit que fait une personne qui pleure. Je me secouai, j'allumai ma lanterne, car j'étais dans l'obscurité, et me mis à chercher d'où pouvait venir ce bruit, mais je n'y pus parvenir ; c'était derrière moi, tout près de moi, que l'on pleurait ; je me retournais, je ne voyais rien. Je pris

le chemin de ma chambre, le sanglot me suivit à deux pas ; c'était une petite voix de femme : Oue ! oué ! oué ! oué ! oué ! comme un sanglot ; elle avait l'air de souffrir beaucoup ; c'était à fendre l'âme. »

Jacob et moi suivîmes le même chemin ; arrivés à la porte de sa chambre, qui était à une extrémité du cloître : « Elle s'arrêta ici, me dit-il ; alors je marchai contre elle ; elle recula devant moi, toujours en pleurant, mais tout près de moi, à croire que j'aurais pu la toucher, mais je ne voyais toujours rien. Enfin, arrivée à la porte qui mène au grand escalier, la pleureuse se tut, et je pense qu'elle sortit du cloître et s'en alla. J'avais très peur, mais j'avais aussi bien pitié de cette pauvre morte, car pour sûr c'était la nonne qui était venue déjà dans le temps ; je lui promis de faire dire douze messes, je les ai fait dire et je ne l'ai plus entendue. Il y a de cela sept ans, et j'espère qu'elle est délivrée. Mais je n'aime pas à repasser au même endroit la nuit : quand j'y suis forcé, je tiens toujours mon *Rosenkrans* (son chapelet) à la main. »

— Etes-vous bien sûr de n'avoir pas rêvé, Jacob ?

— Oh ! parfaitement sûr, *herr Graf*, et je m'en souviens comme du jour d'hier.

— Je vous crois, Jacob ; cela peut fort bien être arrivé, et vous avez agi en bon chrétien en faisant prier pour elle. Je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée. Bonsoir, Jacob : *Schlafen sie wohl*.

Et j'allai me coucher, tout préoccupé de ce que je venais d'entendre raconter avec tant de simplicité et de précision, et porté, je ne le cache pas, à y ajouter foi, mais bien déterminé à soumettre la chose dès le lendemain à *herr Pastor*.

Mais, bah ! le lendemain, quand j'arrivai à la cure, le moment était mal choisi pour aborder les questions d'apparitions et d'histoires lugubres.

*Herr Pastor* était dans une agitation sans pareille ; il n'était point dans sa chambre ; mais à l'autre bout du corridor d'entrée, on l'entendait qui criait et se démenait et sautait en frappant de sa canne contre les meubles, et de jeunes et fraîches voix riaient, et un piano semblait accompagner tout ce vacarme.

Cependant, à mon coup de sonnette, une jeune fille était venue, puis avait couru dans la direction du bruit en disant : *Herr französischer Graf*. Ah ! Monsieur le comte ! cria aussitôt *herr Pastor* du fond du corridor, venez, je vous en supplie, vous serez juge ; et il vint me prendre, encore tout animé, la figure en feu, les cheveux fantastiques, le frac au vent, et m'introduisit tout abasourdi dans un petit salon où, à mon grand éton-

nement, je vis cinq ou six jeunes filles fort bien mises, élégamment même, toutes fort blanches et blondes et assez jolies, sauf une, qui l'était beaucoup et aussi brune que les autres étaient blanches : les unes brodaient au crochet, d'autres tricotaient ; la brune filait au rouet, non sans grâce, une autre enfin était au piano ; M<sup>lle</sup> B..., sœur du curé, cinquante ans, blonde, blanche, grassouillette, bonne figure s'il en fut, sous la conduite de laquelle toutes ces jeunes personnes sont réunies pour perfectionner leur éducation et apprendre un peu le français, était là.

Tout cet essaim me salua d'une révérence, et j'eus à peine le temps d'y répondre par l'un de ces saluts à la ronde que le thuriféraire fait à la fin du *Magnificat*. « N'est-ce pas, Monsieur le comte, me dit *herr Pastor* en étendant le bras dans la direction du piano et de la pauvre fille qui l'occupait, n'est-ce pas que ce n'est pas là de la musique, et que ce prétendu instrument n'est qu'un chaudron fêlé ?

— Mais, dis-je, sans trop débrouiller encore la situation et pensant qu'un compliment à tout hasard ne saurait rien gâter, mais mademoiselle se chargera probablement de vous réfuter victorieusement.

— Français ! Français ! dit *herr Pastor* en riant, ceci ne prouve rien. Mademoiselle Martha, saluez pour le compliment, mais n'en croyez pas un mot.

La blonde Martha, dont je voyais les oreilles toutes rouges, se retourna à demi et me remercia par un gracieux sourire.

— Je disais à ces demoiselles, poursuivit le fougueux curé, à ces demoiselles, qui s'obstinent à apprendre le piano et à m'en rompre la tête, que ce n'est pas là un véritable instrument d'harmonie, que c'est un coffre, un chaudron que l'on tape et retape, sur lequel on se fatigue et l'on s'épuise sans obtenir qu'un bruit sans cœur et sans âme. Et il s'était remis à s'agiter, à frapper de sa canne la table, les armoires, le dos des chaises et le parquet, en criant : Higne ! higne ! pif, paf, boum ! Et ces demoiselles de rire encore, et M<sup>lle</sup> B... de me regarder tout alarmée sur le jugement que j'allais porter sur son pauvre frère.

Ah ! le violon, le violon, poursuivait *herr Pastor* avec véhémence (ah ! mon Dieu, pensai-je, le violon de Crémone !), le violon, à la bonne heure, parlez-moi du violon ; voilà un instrument vraiment musical et qui atteint au fond du cœur, et parle, et pleure, et émeut l'âme. Mais votre piano ! votre piano ! faisait-il avec un air de profond mépris. Il était en nage et s'essuyait le front. J'en profitai pour hasarder un avis. Je demanderai à mademoiselle, dis-je, pour me mettre à même de juger, de vouloir bien me jouer quelque chose, et après, nous verrons. Le curé voulait protester ;

mais je dis que je le voulais absolument, et la mélodie commença ; c'était je crois, du Mendelsshon, et en vérité du fort bien joué, et de fort charmante musique. Cela me rappela, et c'est beaucoup dire, le jeu si pur et si parfaitement senti dont plus d'une fois nous avons savouré le plaisir, près de certain piano que vous savez, dans notre rue Saint-Vincent. Ici aussi, malgré l'accompagnement de coups de talon de *herr Pastor*, qui ne pouvait s'en tenir, je goûtai une vraie satisfaction. Je crois, dis-je, quand ce fut fini, qu'il y a exception à toute règle, que presque toujours le piano est fort peu harmonieux, qu'il est toujours un instrument fort ingrat, et qu'il y a un vrai mérite à en triompher ; c'est, ce me semble, ce dont nous venons d'être témoins. Mais je suis de l'avis de M. le curé, rien ne vaut le violon bien joué ; c'est le roi de tous les instruments.

— Rien parlé, dit *herr Pastor*, et nous allons, Monsieur le comte, consacrer votre salomonique arrêt en buvant d'un vieux Johannisberg, que Son Excellence le prince de Metternich, dont j'ai l'honneur d'être l'ami et que je vais voir tous les ans, m'a envoyé. Hélène, donnez-nous, mon enfant, les *Römerglass* ; et la brune Hélène posa devant nous ces boules de cristal rouge ou couleur d'émeraude, dont le pied, orné de cabochons, est presque toujours d'une couleur différente ; celle qui me fut donnée était énorme. Et nous voilà à boire devant ces demoiselles, qui s'étaient remises à broder et à filer ; le ronron de trois rouets accompagnait doucement la causerie, et je vins à parler à mon hôte de sa réputation de poète. Sur un signe de M<sup>lle</sup> B..., deux de ces demoiselles se levèrent et apportèrent bientôt un gros livre dans un étui et trois ou quatre petits volumes. Les petits étaient des recueils de poésies de *herr Pastor* ; le gros, que l'on tira solennellement de son étui ouaté, était un magnifique missel couvert d'un véritable réseau d'orfèvrerie : « C'est Sa Majesté l'impératrice Elisabeth, dit M<sup>lle</sup> B..., qui en a fait don à mon frère, pour le remercier de l'envoi... — De l'hommage, interrompit *herr Pastor*... — De l'hommage de ses poésies, reprit M<sup>lle</sup> B... » Et, en effet, le fermoir en portait l'attestation et le souvenir, gravés à Vienne, sur sa large bande de vermeil. — C'est fort beau et fort honorable, dis-je ; et le roi de Prusse ne vous a rien envoyé ? — Dites que je ne lui ai fait hommage de rien ! riposta l'intraitable Rheinische. L'intérieur du missel était fort beau, d'une exécution typographique irréprochable, à rivaliser avec nos meilleures impressions françaises, caractères d'un type pur et net, rubriques au carmin de Florence, gravures d'après les bons maîtres allemands. Un tout petit volume, plus soigneusement relié que les autres,

parmi les œuvres du bon curé, l'enfant gâté sans doute, attira mon attention ; il avait pour titre *Die Todtenschau*, la revue des morts. Je m'en suis procuré un exemplaire et je pourrai bien, l'un de ces jours, vous envoyer la traduction de quelques-unes de ces pages, qui me semblent remarquables d'originalité et de véritable inspiration germanique.

La revue des morts ! Je crus le moment venu de parler enfin de mes revenants : « Monsieur le curé, vous connaissez sans doute ce que raconte l'*Antiquaire rhénan* de la nonne qui revient à Marienberg ?

— Ah ! oui, fit-il.

— Eh bien ! pensez-vous que semblables choses soient possibles ?...

M<sup>lle</sup> B... toussa, puis échangea un regard avec son frère, qui me dit en se levant : Venez, Monsieur le comte, je veux vous montrer quelque chose.

Je me levai, non sans regret de quitter les gracieuses fileuses, et suivis *herr Pastor*.

Celui-ci, la porte refermée et me prenant sous le bras : Elles n'en dorment pas, me dit-il, et ma sœur toute la première, quand on raconte des histoires comme celle dont vous me parlez ; venez dans mon cabinet.

Quand nous y fûmes assis, je connais parfaitement, me dit-il, l'histoire dont vous voulez parler, et, ce qui vous étonnera peut-être, je la trouve vraisemblable.

— Bah ! vous croyez donc que pareilles choses peuvent arriver ?

— Oui, monsieur le comte. Je suis certainement très loin d'ajouter foi à toutes les histoires de ce genre, mais il en est dont la vérité ne peut être révoquée en doute. J'ai connu l'aumônier du pensionnat de Marienberg, j'étais déjà ici dans les dernières années de cet établissement ; ce prêtre, fort sage, fort respectable, fort instruit, d'une intelligence et d'un jugement très sûrs, me parla plusieurs fois de toutes ces circonstances ; elles furent telles que l'*Antiquaire* les rapporte, et je crois pouvoir croire à leur authenticité. M<sup>lle</sup> N... était une personne d'une tête très solide, très positive, comme vous dites aujourd'hui, nullement portée aux choses d'imagination, et ce qu'elle a assuré avoir vu de ses yeux, elle l'a certainement vu.

— Dieu permet donc quelquefois aux morts de revenir ?

— Tenez, Monsieur le comte, un jour, en 1836, j'étais assis où je le suis en ce moment, et à la place que vous occupez se trouvait un vieux juif de Boppard, que je connaissais pour un brave homme ; c'était un juif, mais un honnête juif. Monsieur le curé, me dit-il, j'ai à vous déclarer des choses bien extraordinaires, que vous ne voudrez peut-être pas croire ; mais je puis vous donner ma parole que tout ce que je vais vous

dire est vrai, que je n'invente rien, et que j'ai vu de mes yeux, bien éveillé et bien sensé que j'étais, tout ce que je vais vous raconter. — Parlez, lui dis-je, mon ami, parlez en toute confiance ; je vous connais pour un honnête homme, incapable de duplicité.

— Monsieur le curé, en 1817, par suite de la disette de cette fameuse année de misère, j'étais ruiné ; le petit commerce que je faisais était complètement perdu ; le lendemain on devait, pour une somme de cent quarante thalers, vendre mes meubles sur la place ; ma femme et mes pauvres enfants étaient tout en larmes, et moi j'étais au désespoir sans savoir où j'allais ; la nuit tombait, je me trouvai seul sur le quai du Rhin, au bout de la ville, près de la Coblenzerthurm ; le fleuve était enflé et roulait à deux pas de moi ses eaux rapides et sombres ; je les regardais d'un œil fixe, et j'étais fortement tenté d'en finir.

Tout à coup, je sentis une main se poser sur mon épaule ; je tressaillais, je me croyais seul. Que fais-tu là et qu'as-tu à regarder ainsi l'eau courir ? me dit une voix. Bien qu'on ne vit presque plus clair, je reconnus un vigneron de mon voisinage avec lequel je n'avais pas beaucoup de rapports, mais que je savais bon et honnête. Comment ! mais vous ne savez donc pas ce qui m'arrive ? Je suis un homme perdu et, faute de cent quarante thalers, on vend demain tout mon mobilier sur la place. Venez avec moi, me dit le vigneron. Il me prit par le bras, m'emmena chez lui, mit les cent quarante thalers sur la table et me dit : Prenez cela, et vous me le rendrez quand vous le pourrez. Je voulus lui en signer une reconnaissance, il s'y refusa. Je croyais rêver, j'étais hors de moi, j'étais fou de joie, je lui baisais les mains, je l'appelais mon sauveur. Il me reconduisit à sa porte ; sur le seuil, je levai la main vers le ciel, où les étoiles brillaient, et, avec le serment de ma religion, je pris Dieu à témoin que toujours et partout, dès qu'il aurait un besoin quelconque de moi, je serais désormais à sa complète disposition et obéirais à son appel. Nous nous quittâmes, je payai mes dettes, je rétablis mon commerce, qui, grâce à Dieu, prospéra, et au bout de quelques années je pus rendre la somme à mon bienfaiteur. Vous savez, Monsieur le curé, que ce vigneron est mort il y a quatre ans.

— En effet, me dit *herr Pastor*, ce vigneron était mort en 1833 ; je le savais parfaitement, car, alors vicaire de Boppard, je dus remplacer le curé, mon prédécesseur, qui était lui-même à l'agonie, et aller près du vigneron moribond pour l'assister à ses derniers moments ; je le confessai, il mourut entre mes bras, et je l'enterrai. Eh bien, Monsieur le curé, reprit le juif, trois ans après, comme je revenais de la montagne de Saint-Jacob.

où j'avais conclu un marché, je fus pris du mal de dents. Je voulus allumer ma pipe pour essayer d'endormir la douleur, je ne la retrouvai plus dans ma poche, et, pensant qu'elle serait tombée en route, dans le sentier de la montagne, je retournai sur mes pas ; je retrouvai ma pipe, l'allumai et me mis à fumer fortement ; mais la douleur augmentait toujours. Arrivé en bas, sur la route près de Mühlbad, souffrant horriblement, n'en pouvant plus, je me jetai à plat ventre dans le fossé et m'enfonçai le visage dans l'herbe humide, espérant ainsi me soulager. J'étais là depuis quelques minutes, souffrant beaucoup, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. Eh ! que me veux-tu, dis-je (je croyais reconnaître la voix d'un de mes enfants), tu vois bien que je souffre, laisse-moi donc un peu de repos. Tu ne me reconnais donc pas ? reprit la voix. Je levai la tête et regardai : le vigneron était devant moi !... Comment ! c'est vous ? lui dis-je, mais je vous croyais mort depuis longtemps, tout le monde vous croit mort ; que vous est-il donc arrivé ?... Il ne répondit rien à ces questions, mais me dit : Tu m'as promis devant Dieu que tu viendrais à mon appel sitôt que j'aurais besoin de toi ; je viens te rappeler ta promesse. Tu vas aller trouver ma femme ; tu lui diras que tu m'as vu et que je la charge de faire dire douze messes pour moi, et qu'elle ait à payer en sept ans le dixième du prix de ma vigne au prêtre de Boppard. Va et songe à tenir ta promesse. — Je voulais encore lui demander comment il se faisait qu'il fût là, mais je ne le vis plus ; j'eus beau le chercher dans tous les environs, je ne pus le trouver nulle part. Alors, tout pensif, je rentrai dans la ville, et, ne sachant trop ce que tout cela pouvait être, j'allai à tout hasard chez la veuve de mon bienfaiteur et lui racontai de point en point ce que j'avais vu et ce que j'étais chargé de lui dire.

Mais, Monsieur le curé, me dit le pauvre juif, je fus fort mal reçu et par la veuve et par les deux garçons, qui me prirent pour un fou ou pour un mauvais plaisant et me prièrent de me mêler de mes affaires. Ma conscience était tranquille, j'avais scrupuleusement rempli ma promesse, et j'avais fini par ne presque plus penser à cette singulière aventure.

Huit mois se passèrent. Un jour, comme je descendais de l'Unsrück par un sentier rapide, j'entendis marcher derrière moi et comme le bruit de ces charges de bois que l'on porte sur le dos et dont les longues branches traînent à terre. Me croyant suivi d'assez près, je me retournai et ne vis personne ; le bruit recommença quand je repris mon chemin ; il se rapprocha au point de me faire croire que l'on m'avait rejoint et que l'on était sur mes talons ; je me retournai encore, toujours rien. Je

pris peur et me mis à courir, le bruit me suivit ; ma course devint folle, et je descendis la pente par bonds à me briser. Enfin, arrivé au bas, le souffle me manqua, la terreur me coupa les jambes ; je tombai la face contre terre et m'évanouis. Quand je rouvris les yeux, le vigneron était près de moi... Pourquoi ne m'as-tu pas tenu parole ? (Sa voix était triste et sévère.) Pourquoi n'as-tu pas dit à ma femme ce dont je t'avais chargé ? — Mais, répondis-je tout couvert de sueur et tout tremblant, ce n'est point ma faute, et je vous jure que je suis allé et ai rempli de point en point vos intentions ; mais on n'a pas voulu me croire et l'on m'a fort mal reçu. — Eh bien, retourne et dis que je demande douze messes, que l'on donne en sept ans la dime de ma vigne au prêtre de Boppard, et que, de plus, pour preuve que ce que je dis est vrai, l'on sache que bientôt il y aura un deuil dans la famille, que l'un de nos parents doit mourir dans trois jours et que ma femme doit adopter l'un de ses orphelins. Cela dit, il disparut. Tout tremblant encore, j'allai pour la deuxième fois chez la veuve ; j'avais la figure renversée ; mais aussitôt que j'ouvris la bouche : Que venez-vous encore faire ici, misérable intrigant, affreux menteur, chien de juif, voleur, filou, et bien d'autres injures ; que prétendez-vous donc gagner à ce métier-là ?... — Hélas ! je ne prétends rien gagner du tout, dis-je, mais je veux remplir ma promesse ; vous ferez ce qui vous a été demandé et de plus vous adopterez un orphelin de l'un de vos parents qui va mourir. Les cris, les injures, redoublèrent, et l'on me poussa violemment dehors. Ils auraient dû être frappés de ce que je disais ; car, trois jours après, l'un de leurs cousins, qui pourtant n'était point malade, mourut, laissant plusieurs enfants sans ressources. Mais ils étaient aveuglés et ne voulaient pas se rendre à l'évidence. Enfin, hier, Monsieur, je l'ai revu encore, au bas du Kreuzberg, et comme je lui affirmais qu'il n'y avait nullement de ma faute : « Tu vas retourner encore dans ma maison, et cette fois on te croira. Dis seulement à ma femme qu'elle se souviennne du rêve qu'elle a fait cette nuit, entre une et deux heures. »

J'en arrive, Monsieur le curé, me dit le pauvre homme ; mais, bien loin de pouvoir leur parler, je n'ai seulement pas pu monter l'escalier ; la femme et les deux fils, qui sont maintenant grands et forts, m'ont frappé violemment et jeté dans la rue, où je suis tombé tout meurtri et accablé d'injures ; ils m'ont appelé imposteur, fourbe, escroc de Juif, fils de Judas, serpent du diable, et m'ont affirmé qu'ils allaient m'attaquer en justice comme troublant leur repos, forçant leur porte, cherchant à extorquer de l'argent. Je ne sais plus que faire ; si j'y retourne, ils me tueront. Et cependant le vigneron ne me laissera en repos que si j'exécute ses



ordres. Je suis venu vous trouver, Monsieur le curé, pour vous demander conseil ; notre rabbin me dit que je dois remplir ma promesse et retourner chez cette femme ; mais , mon Dieu , pour sûr ils me tueront.

Monsieur le comte, ajouta le curé, je ne doutai pas un instant de l'entière vérité du récit étrange que venait de me faire ce pauvre vieux juif. Je réfléchis un instant et lui dis : Ecoutez, mon ami, revenez ce soir chez moi, à six heures ; j'y ferai venir aussi la veuve et ses fils, ils n'oseront pas vous maltraiter devant moi , et nous verrons.

Le juif fut le premier au rendez-vous ; il était assis là, dans la fenêtre ; un quart d'heure après, la veuve et ses deux fils arrivèrent. Dès qu'ils aperçurent le juif, ils entrèrent en fureur, leurs yeux brillaient de colère, et les injures commencèrent. Mais moi, j'ai des yeux auxquels, quand je le veux, personne ne résiste. Je les regardai sévèrement et leur dis de demeurer en repos, de s'asseoir, et d'écouter ce que j'avais à leur dire.

Alors je commençai à leur raconter tout ce qui était arrivé : le service rendu par le vigneron au pauvre juif, la promesse solennelle de celui-ci de le servir toujours, les deux premières apparitions, et la dime de la vigne, et l'orphelin prédit à adopter. C'était, Monsieur le comte, une chose curieuse à voir. La femme disait des injures au juif, les fils serraient les poings et le menaçaient, sans oser cependant, par respect pour moi, s'élancer contre lui ; le pauvre juif se faisait petit et tremblait de tous ses membres. Et *herr Pastor* me rendait tout cela en pantomime vivante et énergique.

Enfin, je dis à la veuve de se taire un peu et d'écouter ce qui me restait à lui dire. Je dis la troisième visite de son mari et qu'elle eût à se souvenir du songe qu'elle avait eu cette nuit même, entre une heure et deux heures. Monsieur, à peine eus-je prononcé ces paroles que la femme jeta un grand cri, et, couvrant sa figure de ses mains, fondit en pleurs en répétant : Mon Dieu ! tout est donc vrai ! tout est donc vrai !..... Depuis ce moment, plus une injure, plus une menace, ni de la femme ni des fils ; ils se retirèrent ; les messes furent dites, l'orphelin fut adopté, et, pendant sept ans, ils remirent entre mes mains diverses sommes, jusqu'à ce que le dixième du prix de leur vigne fût payé. Que dites-vous de cela ? Ne sont-ce pas des preuves concluantes ? Je ne sais ce que vous en pensez, Monsieur le comte ; quant à moi, je regarde ce que me raconta ce juif comme la plus parfaite vérité, et ce que je remarque dans ces faits étranges, c'est la force d'un serment fait devant Dieu, la puissance du nom de Dieu pris à témoin, qui a pu faire sortir une âme du lieu

d'expiation pour venir réclamer l'exécution d'une promesse ainsi faite.

— Et moi, Monsieur, lui dis-je, je ne puis me refuser à admettre ce que vous acceptez vous-même. Je crois à l'apparition de votre vigneron, et la nonne de Marienberg me semble vraisemblable. Ce pauvre Juif vit-il encore ?

— Non, il était déjà vieux ; il est mort.

— Il est mort juif ?

— Il est mort juif.

— Ah ! je le regrette. Comment ! après avoir contribué à faire dire des messes pour son ami, il n'est pas mort chrétien ? »

*Herr Pastor* ne répondit rien. Il tombait dans une de ces rêveries où je l'avais vu quelquefois ; il venait de décrocher l'une de ses nombreuses pipes : il m'avait dit qu'il ne composait jamais, soit poèmes, soit sermons, sans écrire dans des nuages de tabac. Je pensai qu'il allait donner le jour soit à un sermon sur le respect des volontés des morts, soit à une nouvelle page de son *Todtenschau*, et me retirai discrètement, sans qu'il parût s'en apercevoir. Mais en rentrant à Marienberg, je trouvai aux cloîtres un aspect plus grave que de coutume. Là peut-être, sous ces tombes, sous ces cyprès, quelque âme réclamait-elle des prières ; je pris mon *Rosenkrans*, car, tout comme le vieux Jacob, je le porte ordinairement sur moi, et, ce qui valait mieux qu'un chant de Robert, j'en récitai de mon mieux les cinquante *Ave*.

V<sup>e</sup> CHIFFLET.

(*La suite prochainement.*)



## DE MARSEILLE A CANTON.

LETTRES D'UN MISSIONNAIRE FRANC-COMTOIS.

---

A bord du *Cambodge*, le 26 août 1864.

MON CHER LOUIS,

Je reprends la relation de mon voyage à notre arrivée à Synapore. Les environs de cette colonie anglaise sont magnifiques. Tandis qu'arrétés à l'entrée du port, nous attendions, vers six heures du matin, le pilote qui devait nous y introduire, et qu'un coup de canon parti du bord avait averti de notre présence, j'ai contemplé à loisir les côtes en demi-cercle qui nous entouraient. Ce ne sont que collines, prés, pâturages et forêts de cocotiers sous lesquelles s'abritent maintes cases d'indigènes dont la construction, particulière à la Malaisie, est assez curieuse. Le sol est essentiellement marécageux : aussi chaque case est-elle élevée sur des pieux, et jamais le plancher du rez-de-chaussée ne touche terre.

Les maisons européennes commencent à occuper les hauteurs, et comme elles sont construites suivant le goût des propriétaires de toutes nations à qui elles appartiennent, elles offrent nécessairement une grande bigarrure. La rade de Synapore est magnifique. La nature en a fait tous les frais. Une multitude d'îlots parsemés en cercle dans la mer, font de cette rade le port le plus sûr et le plus vaste peut-être qu'il y ait au monde. La profondeur est telle que notre bâtiment put accoster le rivage et qu'il nous fut facile en le quittant de mettre pied à terre sans passer par l'intermédiaire des canots du pays, ce qui ne nous était pas encore arrivé depuis notre embarquement.

Trois missionnaires avaient été prévenus de notre arrivée par notre coup de canon, et tous trois étaient au port pour nous attendre : c'était le procureur de Synapore et deux missionnaires de Malaisie. Des voitures

étaient préparées, et en trois quarts d'heure nous étions installés à la procure, charmante maison construite sur les hauteurs, et une des plus belles résidences de la Malaisie, qui elle-même est un des plus beaux pays de l'Asie. C'était la première fois que nous trouvions des confrères de notre congrégation le long de notre route. Il nous fallait profiter de cette heureuse rencontre; mais le temps pressait. Arrivés à neuf heures du matin, nous n'avions que jusqu'à six heures du soir pour demeurer ensemble. Après le déjeuner, je m'esquivai avec un vicaire de l'église principale de Syncapore, pour reconduire à un bateau malais M. Borie, un de nos anciens missionnaires qui faisait route le jour même pour Malacca. Cette promenade me permit de visiter une barque, une vraie barque de dix mètres de long sur trois ou quatre de large, chargée de colis de tous genres, de cages à poules, de volailles, de chevaux et d'une quantité de Chinois, parmi lesquels prit place le P. Borie. Le voyage de Malacca se fait en cinq ou six jours avec ces mauvaises barques, et les pauvres voyageurs en sont réduits à demeurer tout le temps de la traversée étendus sur le pont ou accroupis dans une petite chambre de dix pieds carrés, ayant cinq pieds de haut à peine; avec tout ce confortable, il faut que chaque passager ait avec lui sa nourriture. M. Borie s'était donc muni d'une petite caisse où se trouvaient du riz et quelques fruits. Vers deux heures je disais adieu sur cette pauvre barque à ce confrère dont je venais de faire la connaissance.

Après mon excursion au port, au lieu de retourner à la procure, je me dirigeai vers l'église principale, que je pourrais appeler la cathédrale, quoique l'évêque n'y réside pas.....

L'heure du départ nous obligea à presser notre retour au port. Les petits chevaux malais et leurs conducteurs indigènes, qui les menaient par la bride, en furent quittes pour courir un peu plus fort, et à six heures nous étions installés à bord. J'emportais avec moi le regret de n'avoir pu serrer la main à un Franc-Comtois, M. Paris, curé à cinq milles de Syncapore, que la brièveté du temps ne me permit pas d'aller voir. Si j'avais eu une nuit, j'aurais renouvelé mon excursion du Caire; encore la chose eût-elle été difficile à cause des tigres qui infestent les environs de Syncapore. On comptait, nous a-t-on dit, sept ou huit personnes dévorées dans le voisinage pendant la première quinzaine d'août, et pour voir M. Paris, il fallait traverser une forêt, ce qui demandait une forte escorte et un grand nombre de torches allumées. L'heure du départ du paquebot mit fin à tout projet de ce genre.

La route de Syncapore à Saïgon n'est pas longue; deux jours et demi

suffisent pour franchir la distance qui les sépare, et mardi matin nous devons être arrivés au chef-lieu de cette colonie française. Le plus difficile fut de sortir des îles qui avoisinent Syncapore. De nombreux bancs de sable que les courants entraînent avec eux et font changer de place d'un jour à l'autre, rendent dans ces parages la navigation assez dange-reuse. Il nous fallut à chaque instant nous arrêter pour sonder la mer, et ces moments d'arrêt dans la nuit, au milieu des flots, causent je ne sais quelle panique que je voyais peinte sur les visages d'un grand nombre de passagers. Le commandant lui-même, qui connaissait les difficultés de la position, nous disait vers le soir en passant auprès de nous : *Dites un Ave Maria pour cette nuit, la navigation sera difficile*. Nous l'avons dit, et la nuit a été heureuse. Une seule fois le fond semblait manquer, mais avec un peu de prudence le bâtiment fut tiré de ce mauvais pas.

La mer ayant été fort calme et unie comme une glace, le mardi suivant, dès 6 heures du matin, nous touchions au cap Saint-Jacques, qui forme comme l'entrée de la rivière de Saïgon. A son embouchure se trouvait une frégate française, la *Didon*, qui nous donna un pilote pour remonter la rivière, chose assez difficile à cause de ses nombreux contours. De là à Saïgon on ne compte que 15 milles en droite ligne; mais, grâce aux circuits, la rivière a 40 milles. Cette rivière est bordée de chaque côté par des arbres toujours verts, qui croissent dans un terrain marécageux et inhabitable. Sur tout ce parcours de 40 milles je n'ai aperçu que deux cases d'indigènes; mais en revanche les singes y ont établi leur quartier général, comme aussi les perroquets. On voit les uns et les autres sauter de branche en branche, sans s'effaroucher de l'approche des barques et des bâtiments, et comme se sentant inexpugnables dans ces retraites, où le pied de l'homme ne peut se poser.

A mi-chemin du cap Saint-Jacques à Saïgon, tandis que nous remontions à toute vapeur le cours de la rivière et que nous croisions une multitude de barques annamites de toutes formes et de toutes dimensions, barques de pêcheurs, jonques de commerçants, navires de commerce et canonnières de guerre, j'étais occupé à dire tranquillement mon bréviaire sur le pont quand j'entendis partir d'une barque annamite qui descendait le cours de l'eau, ces mots, articulés en bon français et avec un timbre de voix qui ne m'était pas inconnu : *Père Guerrin, êtes-vous à bord ?* Je me précipitai du côté de la barque, et je reconnus le P. Bossard, parti au mois de février dernier, qui se rendait avec un autre missionnaire dans une province de la haute Cochinchine et que la fin de la mousson favorable avait forcé de partir promptement sans attendre notre arrivée. Je pus

à peine lui crier quelques mots et lui exprimer le regret de ne pouvoir lui faire parvenir les commissions que j'avais pour lui ainsi que pour le P. Roy, dans la mission duquel il se rendait. Une autre barque qui suivait de près la première, portait deux autres missionnaires pour un autre vicariat sur la côte de la moyenne Cochinchine. Nous nous attendions à voir encore ces quatre missionnaires à Saïgon, et cette rencontre naturellement ne fit que nous attrister. Quelques minutes avant midi, nous jetions l'ancre dans le port de Saïgon, et un coup de canon annonçait notre arrivée à l'amiral, qui du reste le matin savait déjà par son télégraphe que nous avions été signalés au cap Saint-Jacques.

Nous avons vu déjà beaucoup de confrères à Syngapour ; à Saïgon ils devaient être en bien plus grand nombre encore. Quatre d'entre eux nous avaient préparé des barques et vinrent nous chercher à bord pour nous conduire chez l'évêque, M<sup>re</sup> Lefèvre, à qui nous devons la première visite. Les huit ou dix autres missionnaires nous attendaient, et la fête commença, une vraie fête, je t'assure. M<sup>re</sup> Lefèvre nous reçut à dîner et nous invita ensuite pour le soir avec tous les missionnaires de Saïgon. J'oubliais de te dire que le P. Le Mée (que tu connais), en costume annamite et avec une barbe qui ne déparerait pas un sapeur, m'attendait au sortir du bateau. Il fut convenu que j'irais passer la nuit dans son presbytère, à deux milles de Saïgon, que je dirais la messe le lendemain dans son église, et que nous reviendrions ensemble au port pour sept heures. C'était le moment fixé pour le départ.

Alors, du palais épiscopal de M<sup>re</sup> Lefèvre, je me rendis au collège, où une soixantaine d'élèves sont déjà réunis pour y faire leurs études. Ce collège provisoire consiste dans une case annamite, composée de sept ou huit pieux mis en terre, réunis par des nattes tressées de feuilles du pays et couverts d'une immense charpente. Là, pas de plafonds, pas de planchers, pas de cloisons (des étoffes en tiennent lieu), pas même de fenêtres. Les portes sont nombreuses et donnent assez de jour. Les classes et les études sont dans un immense hangar, dont les quatre côtés sont ouverts à l'air extérieur. La surveillance y est facile. Dès que j'y fus entré, un regard me découvrit tout, salles de classe, d'étude, chambres des professeurs. La température est si douce, ou plutôt si chaude, que d'autres constructions seraient inhabitables. Pourtant la maison de la Sainte-Enfance, nouvellement construite et dont la chapelle a été bénite solennellement il y a dix jours à peine, est construite sur le modèle des maisons européennes ou à peu près. Cet établissement, placé sur une hauteur, offre un aspect ravissant. Il consiste en un vaste corps de bâti-

ment flanqué de deux ailes et entouré de toutes parts d'une colonnade couverte, qui règne au rez-de-chaussée et au premier étage. La chapelle, bâtie derrière le corps de bâtiment principal, avec lequel elle communique par sa porte d'entrée, est surmontée d'une flèche très élancée et surtout très ornée de clochetons, de choux et de lucarnes ogivales. Nous avons demandé qui avait dirigé ces travaux, et grand fut notre étonnement quand on nous montra un pauvre Annamite assez petit et assez mal vêtu, qu'on nous désigna pour le seul architecte et entrepreneur de l'édifice que nous avions sous les yeux. Des gravures, des photographies, quelques dessins venus de France, lui avaient suffi pour ses plans et pour construire cet établissement, qui ne choque nullement les yeux européens. Cependant on y rencontre des arcades à plein-cintre au-dessus de fenêtres ogivales et non loin de chapiteaux grecs de tous ordres ; mais qu'importent ces mélanges dans ce pays ? L'aspect général est charmant ; la teinte blanche qui couvre toute la construction, les ornements peints en jaune imitant l'or et quelques filets noirs assez bien répartis, en font un ensemble qui éblouit et émerveille tous les Annamites de la province. Là s'est révélée l'intelligence de ce peuple, auquel il ne manque que l'instruction, la connaissance des arts et des sciences, et par dessus tout la religion, pour en faire un excellent peuple.

L'intérieur de cette maison nous a frappés bien plus encore. Elle vient à peine de naître, et déjà près de 120 enfants y sont logés, nourris et instruits. Nous avons visité d'abord la salle des petites filles. Une bonne sœur de Saint-Paul, de Chartres, leur faisait une classe de couture. Notre arrivée a paru les réjouir ; sur un signe de leur maîtresse, toutes, depuis les plus petites qui n'ont que quatre ans, ont chanté un cantique, et un cantique français fort connu : *Je suis l'enfant de Marie...*, qui nous a fait venir les larmes aux yeux. Leur travail, que nous avons examiné, nous a paru fort bien, et elles en font de tout genre, depuis l'ouvrage le plus simple jusqu'à la piqûre et à la broderie.

Les petits garçons n'ont rien chanté, et pour cause ; on n'est pas encore parvenu à leur dérouiller le gosier. Plusieurs nous ont lu quelques lignes de français ou ont récité quelques prières. Puis nous avons visité la salle des malades, également tenue par une sœur, et enfin la salle des berceaux, où seront reçus les pauvres enfants vendus ou abandonnés par leurs parents. Un seul s'y trouvait en ce moment, parce que jusque-là on avait manqué de couchettes ; mais la récolte de ces pauvres êtres ne laissera pas, nous a-t-on dit, d'être abondante, tant les sentiments sont dénaturés parmi les basses classes du peuple annamite.

Cette visite à l'orphelinat de la Sainte-Enfance et celle que nous avions faite au collège nous conduisirent jusqu'au souper, que nous devions prendre en commun dans la case épiscopale. C'est une vraie case annamite, seulement plus vaste que les autres et ornée de bois découpés et peints. La fermeture n'en est pas meilleure que celle des autres habitations, et de la route qui longe cette case, les passants pouvaient à leur aise nous considérer à table autour de l'évêque.

Le jour baisse rapidement dans les régions voisines de l'équateur : à six heures et demie il faisait nuit, et pour regagner notre gîte, le P. Le Mée me dirigea dans l'obscurité à travers les mille rues de Saïgon, me fit passer je ne sais combien de ponts jetés sur les canaux, suivre maints sentiers bourbeux ; après quoi, les aboiements d'un chien sur le seuil d'une case d'un peu meilleure apparence que les autres nous apprirent que nous étions arrivés. Le P. Le Mée en a si bien disposé l'extérieur et l'intérieur, qu'elle est fort commode et très fraîche, deux avantages que l'on rencontre rarement dans la basse Cochinchine. Le toit de sa maison, assez semblable aux toits des fermes de nos montagnes, s'abaisse jusqu'à six pieds de terre et forme tout autour, supporté par des colonnes, un promenoir très agréable. Ce promenoir a cinq ou six pieds de large. L'espace du milieu, fermé par des cloisons qui ne vont pas jusqu'au toit pour donner libre passage à l'air et sont à claire voie, forme trois compartiments : celui du milieu est la salle à manger, qui sert aussi de salle de réception ; une table de bois et deux bancs de chaque côté avec une armoire et une lampe suspendue à la charpente, composent son ameublement ; à droite est la demeure du catéchiste du P. Le Mée ; à gauche est sa chambre à coucher, qui sert aussi de cabinet de travail. Deux immenses lits en occupent deux coins. Chacun de ces lits consiste en une table de bois assez basse, sur laquelle on étend une natte épaisse comme un drap et un petit oreiller de 20 centimètres carrés et aussi dur que le lit. Il importe de ne pas trop aimer les lits doux si l'on veut dormir dans ce pays. Au-dessus est un cadre de bois mince soutenu aux quatre coins par quatre traverses de bois, et cette légère construction sert à supporter le moustiquaire, fait d'étoffe de gaze très légère, qui permet à l'air de passer et arrête au passage les moustiques, ces redoutables insectes dont la Cochinchine et la Chine sont remplis. Les deux autres coins de la chambre sont occupés, l'un par une table de travail adossée à une bibliothèque consistant en quelques rayons de bois assez mal ajustés, l'autre par un buffet qui renferme tous les ornements et autres accessoires nécessaires au culte. C'est sur l'un de ces lits que je



me suis reposé à peu près deux heures, malgré le désir que j'avais de ne point dormir cette nuit-là. Mais je tenais à faire connaissance avec un lit annamite, et le sommeil après une longue conversation se mettant de la partie, j'ai dormi de deux heures du matin à quatre heures.

J'avais retrouvé dans la case du P. Le Mée une ancienne connaissance, cela va t'étonner ! oui, un jeune Annamite de dix-huit ans que j'avais connu autrefois... il n'y a pas longtemps de cela, il est vrai ; ce jeune Annamite, fils d'un sous-préfet chrétien de la basse Cochinchine, avait été envoyé par son père avec l'ambassade qui vint à Paris l'année dernière au mois de septembre. Ce jeune Cochinchinois fut, au séminaire, mon voisin de chambre. Le P. Le Mée et moi nous l'avions pris en affection, et cependant alors nous étions loin de penser qu'un jour tous trois nous reposerions côte à côte dans une case annamite, si loin de la France. J'ai été surpris de voir comme ce jeune homme parle le français avec facilité depuis qu'il est avec le P. Le Mée, et comme aussi le P. Le Mée a étudié et parle déjà l'annamite, que lui apprend son élève lui-même. De temps en temps le père de ce jeune homme vient voir le P. Le Mée du fond de la province voisine, et toujours avec un appareil militaire qu'autorise sa dignité de sous-préfet, mais qui la première fois a fait grand peur au nouveau curé de Tan-Dink. Un char à bœufs escorté d'une escouade de soldats annamites et précédé de coureurs n'est pas fait pour rassurer.

Il est quatre heures du matin ; mes deux heures de sommeil ont été à chaque instant interrompues, soit par le bruyant concert des sauterelles, des grillons, des crapauds et des grenouilles, dont le nombre est incalculable et dont les cris sont dix fois plus forts qu'en Europe ; tu peux en juger par le nom de *grenouille-bœuf* qui a été donné à une de ces espèces ; soit par les coups redoublés que les Annamites, de garde à tour de rôle à tous les coins de leurs villages, frappent de cinq minutes en cinq minutes sur un morceau de bois creux qui rend les sons les plus lugubres et les plus désagréables qu'il soit possible d'imaginer. On dit que ces Annamites, en frappant ainsi, veulent effrayer les voleurs en leur apprenant qu'ils veillent ; je crois plutôt qu'ils veulent rassurer les habitants tandis qu'on les pille, car il est reconnu que les vols sont très fréquents, et que les gardiens de nuit en sont les premiers auteurs. A quatre heures je saute à bas de mon lit, trouvant très commode cette méthode annamite par laquelle on se trouve tout habillé en se levant. Je fis mes prières, au clair de la lune, le long de la case où j'avais reposé, et vers cinq heures je commençai la messe après qu'un petit indigène, do-

mestique du P. Le Mée, eut frappé, suivant l'usage et à coups redoublés, sur un énorme chaudron, qu'on décore dans le pays du titre de *Tam-tam* et qui est censé représenter une cloche. Je ne parlerai pas de l'église où j'ai dit la messe : une vingtaine de colonnes de bois, un toit posé sur elles et des dalles en guise de murs, voilà tout l'édifice... Lorsque le P. Le Mée eut dit sa messe après la mienne, une collation nous était préparée. Je mangeai de fort bon appétit quelques bananes, puis je pris une tasse de café, et, disant adieu à cette case, à cette église, à ces bons chrétiens annamites, que je n'avais fait qu'entrevoir, je repris le chemin du port, où j'arrivai un des premiers, quoique mon gîte en fût le plus éloigné de tous.

La mer était très calme durant cette soirée, mais la nuit assez obscure, et c'est ce qui amena vers deux heures du matin une rencontre qui ne pouvait offrir pour nous aucun danger, mais qui a failli avoir des conséquences fort graves pour quelques pêcheurs annamites. Voici comment la chose arriva.

Notre commandant, profitant du calme de la mer et de la tranquillité des vents, serra la côte d'assez près pour gagner du temps. C'était s'exposer à rencontrer des barques de pêcheurs ; mais avec un peu d'attention on pouvait les éviter. Vers une heure trois quarts du matin, je fus réveillé dans ma cabine par des cris qui me semblaient venir de très près. Je sautai hors de ma couchette et, regardant par mon sabord, je ne pus rien distinguer, quoique j'entendisse encore assez distinctement des lamentations. Il me semblait même me souvenir d'avoir senti un choc peu violent, il est vrai, mais très sensible, contre la coque du navire du côté où j'étais couché. Mon premier mouvement est de monter sur le pont, où je trouve l'officier de quart et quelques matelots occupés à regarder de l'arrière quelque chose qui flottait sur la mer ; ordre avait été donné d'arrêter immédiatement le navire ; mais son impulsion le faisait marcher encore bien vite. J'appris alors qu'une jonque annamite qui ne portait pas de feu avait été brusquement brisée par l'avant de notre navire, et qu'on cherchait à découvrir ce qu'elle était devenue. Le commandant, prévenu aussitôt, s'était levé et, malgré les opinions des lieutenants, persistait à mettre une chaloupe à la mer. « Après tout, dit l'un, ce ne sont que des Annamites. — Quand bien même ce seraient des Annamites, répliqua le commandant, je ne voudrais pas avoir sur la conscience leur mort, si je puis l'éviter. » Tandis qu'il parlait, il me sembla entendre des cris partir d'une assez grande distance. J'en prévins M. de B., qui, les ayant entendus aussi, fit aussitôt descendre

une chaloupe avec six matelots qu'il envoya à la recherche des naufragés. Nous suivions, au milieu du calme de cette nuit, le sillage de la chaloupe et la lumière du fallot qu'elle portait à l'avant, et qui tantôt disparaissait, tantôt apparaissait le long des vagues. Après une heure, la chaloupe revint ; elle avait eu le bonheur de sauver les huit hommes qui montaient la jonque, pas un ne manquait à l'appel ; mais dans quel épuisement ils se trouvaient ! Sans vêtements, ils pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes et tremblaient de tous leurs membres. Ils avaient nagé une heure entière, et parmi eux se trouvaient deux enfants de dix ou douze ans, qui avaient pu saisir une épave et se soutenir à grand'peine à la surface. Je les ai vus tous débarqués, ne sachant que dire et regardant autour d'eux comme des gens sortant d'un rêve. Le commandant, tout heureux de les avoir trouvés, ne pouvait se faire comprendre d'eux. Je l'avertis qu'un des passagers, M. Mathevon, missionnaire, savait parfaitement l'annamite, et j'allai l'éveiller. M. Mathevon les remit un peu de bonne humeur, et sur un signe du commandant leur demanda s'ils voulaient venir à Hong-Kong, ou s'ils préféraient qu'on les conduisit à une jonque annamite que l'on apercevait à une demi-lieue à peine. Ils préférèrent ce dernier parti ; on les rembarqua sur la chaloupe, et comme cette jonque pouvait être une jonque de pirates, chose assez fréquente dans ces parages, le commandant fit armer tous les hommes de la chaloupe de sabres et de révolvers, et fit avancer le bâtiment entre la terre et la jonque pour lui couper la retraite dans le cas où elle recevrait mal la chaloupe qu'on lui envoyait. Ces précautions heureusement furent inutiles, les naufragés furent reçus à bord de la jonque, et une heure après nous reprenions notre route.

Plusieurs passagers ne se sont même pas doutés de cet incident, et je ne sais comment mon sommeil, ordinairement si lourd, a été interrompu par le choc de cette jonque, qui avait coulé à fond aussitôt que nous l'avions atteinte.

Nous avons si bien marché depuis Saïgon que, dès cinq heures du matin, demain dimanche 28 août, nous entrerons dans le port de Hong-Kong.

Canton, le 1<sup>er</sup> septembre 1864.

MES BIEN CHÈRES SŒURS,

Me voici cette fois heureusement arrivé au terme de mon voyage, et c'est à vous que je vais en raconter la fin.

La vue de l'île et de la ville de Hong-Kong, éclairées au moment de notre arrivée par le soleil levant, nous impressionna vivement, et moi peut-être plus que les autres.

J'apercevais à ma droite les côtes et les montagnes de ma mission. Le cœur bat bien fort quand le missionnaire arrive au terme. Je récitais mon *Te Deum*, je regardais les sommets de ces montagnes, au delà desquelles se trouve Canton, et mille pensées agitaient mon esprit. Je fus bientôt détourné de cette méditation par le signal du débarquement. Comme les passagers étaient peu nombreux, il nous suffit d'un instant pour nous procurer une barque chinoise et mettre pied à terre sur le parapet du port. Là nous attendait le sous-procureur, le P. Osouf, qui nous guida à travers quelques rues assez rapides à la procure de la congrégation, située à mi-côte le long de la montagne. Hong-Kong n'est qu'un rocher, à vrai dire. La ville est bâtie en amphithéâtre, avec un certain nombre de rues parallèles et d'autres qui les relient de distance en distance, et celles-ci sont les plus difficiles à cause de leur forte pente. Nous avions peine à les gravir, tandis que les porteurs de nos sacs les franchissaient avec une agilité remarquable.

La maison de la procure est très convenable : bâtie à l'européenne, comme presque toutes les maisons de Hong-Kong, elle a de vastes arcades à jour au rez-de-chaussée et au premier étage, d'où l'on découvre le port et une grande partie de la ville.

Notre première action à la procure fut de célébrer la sainte messe ; puis les nouvelles des missions et les nouvelles de France se partagèrent les heures qui suivirent. Sur le soir, on nous conduisit à l'église des pères italiens de la Propagande, pour y assister au salut. Les petits Chinois à la longue robe bleue et à l'air recueilli qui y faisaient l'office d'enfants de chœur, étaient vraiment charmants à voir. Une fois de plus j'étais heureux d'être appelé à vivre au milieu de ce peuple.

Le lendemain lundi, je passai la journée au collège de la mission de Canton, situé à une heure de Hong-Kong.

Il est bien regrettable que ce collège soit si éloigné de Canton, car le site qu'il occupe est très beau et très vaste. Une colline entière parfaitement boisée, des jardins plantés de tous les arbres du pays, des rochers, des allées bien ombragées, en font une des plus jolies résidences des missions. Le P. Jacquemin, qui est le supérieur de cette petite communauté, m'a fait visiter la maison, les dortoirs, le réfectoire, les salles d'étude, et m'a présenté à ses enfants, qui tous m'ont fait le grand salut chinois. Je n'ai pu leur répondre que par l'intermédiaire de

leur supérieur, et déjà je sentais la nécessité d'apprendre rapidement leur langue pour n'être pas réduit auprès d'eux à ce rôle de *sourd et muet*. Pour éviter la grande chaleur, j'attendis jusqu'au coucher du soleil ou à peu près pour revenir à Hong-Kong. La route qui mène du collège à la ville est la plus belle et la plus fréquentée de toutes; aussi, à cette heure, j'aurais pu me croire transporté dans une avenue du bois de Boulogne, tant il y avait de voitures, d'équipages, de cavaliers et d'écuyers. La nuit s'avavançait, et le chemin qui me restait à faire étant un peu pénible, je me résolus à prendre une chaise à porteurs. C'est le véhicule le plus usité dans ce pays. Une chaise couverte et supportée à la hauteur des bras par deux perches de bambou compose l'équipage. Deux vigoureux porteurs, quand on y est installé, placent les perches sur leurs épaules et marchent d'un pas très rapide. C'est là ce qu'on appelle voyager en palanquin.

En arrivant à Hong-Kong, j'avais reçu une lettre de M<sup>re</sup> Guillemin me donnant deux jours de repos à la procure, après lesquels j'étais attendu à Canton. Il me fut donc impossible de prolonger mon séjour à la procure, et dès mardi matin, à neuf heures, j'étais installé à bord d'un petit vapeur américain qui fait le service de la poste chaque jour de Hong-Kong à Canton. Il est impossible de dire le nombre de Chinois que porte chaque jour ce petit bâtiment. Lorsque j'y montai, tout était rempli sauf l'avant, où je m'installai. Six passagers seulement s'y trouvaient, et j'en étais heureux, car la chaleur était accablante. Je passai donc six heures sur ce petit bateau et, ne pouvant m'entretenir ni avec les passagers, qui se composaient de trois Anglais, d'un Arabe, d'un Américain et de deux Persans, ni avec le commandant, qui ne savait pas un mot de français, je demeurai seul avec moi-même, regardant les bords du fleuve, les immenses montagnes qui l'entourent, les forts démolis à coups de canon par les Européens dans la dernière guerre, quelquefois aussi les jonques qui nous croisaient ou les barques qui remontaient le courant comme nous le faisions.

J'avais résolu de ne prendre aucun repos à bord du bateau; mais j'avais compté sans notre gracieux commandant, qui me pria du geste de m'asseoir à sa table, et il me fallut prendre ma part de ce déjeuner, moitié anglais, moitié américain, où ne manquaient ni l'abondance des mets, ni la recherche des vins, où tout était préparé à la glace (c'était un déjeuner froid), de ce repas enfin encore moins apostolique que ceux du *Cambodge*. Mon étonnement redoubla quand j'appris, en débarquant, que je ne devais rien, même pour ma place. Mon voyage ne me coûta ni une

piastre ni même une sapèque. Je viens d'écrire deux mots à ce sujet à notre procureur de Hong-Kong, qui en lui-même n'a pas manqué de se dire : « Les Américains sont de braves gens. »

En approchant de Canton, les barques et les jonques deviennent de plus en plus nombreuses, jusqu'à ce qu'elles forment une véritable ville flottante, et c'est là que je devais débarquer. Ceci fut beaucoup moins facile qu'au sortir du *Cambodge*. Je m'en consolai en attendant patiemment que la gent chinoise, gent criarde et souvent voleuse, fût un peu écoulée. Ce parti me permit d'attendre l'arrivée du P. Genevoise, que Monseigneur avait envoyé à ma rencontre. Il fit amarrer sa barque, monta à bord, et nous eûmes tout le temps de renouveler connaissance, tandis que le bateau déchargeait sa turbulente marchandise.....

Je n'entrerais pas dans le détail des émotions qui m'assiégèrent à ce moment. J'étais arrivé cette fois dans ma mission, j'avais auprès de moi un confrère, plus loin une multitude de païens, et au delà une ville immense où les vrais serviteurs de Dieu sont en bien petit nombre.

Cette causerie dura près d'une heure, car il fallait à messieurs les Chinois du temps pour marchander le prix de leur transport sur la rive : ni les cris du capitaine, ni les coups de canne des agents chargés de la surveillance et des douaniers, ne pouvaient les décider à perdre l'économie de quelques sapèques. C'était bien le cas de chanter : « Quelle engeance discordante, quelle famille bruyante !.... » Malgré toute notre patience, il fallut cependant brusquer un peu le passage. Mes malles, expédiées par dessus les têtes de cinquante individus, parvinrent à franchir les quinze ou vingt barques qui nous séparaient de la nôtre, et, après avoir nous-mêmes suivi le même chemin que nos malles, nous voici en route vers la rive, suant, soufflant, mais heureux encore d'en être quittes si vite.

Sur la rive, des catéchumènes chargent mon bagage sur leurs épaules, et à leur suite nous nous dirigeons vers le palais épiscopal. Pauvre palais épiscopal ! le nom répond bien peu à la chose. Quelques masures séparées par une ruelle de deux mètres de large et alignées à la suite les unes des autres composent l'édifice. C'est là qu'habite M<sup>sr</sup> Guillemain. Quel évêque ! quel père ! Je me jetai à ses genoux ; il me releva et me donna sa bénédiction. Priez Dieu que cette bénédiction me porte bonheur et nous aide tous.

L'abbé GUERRIN.

## QUATRIÈME CHANT DE L'AVEUGLE.

A M. CH. WEISS.

### LA CHANSON DU PRINTEMPS.

Au renouveau,  
Que tout soit beau  
Dans les cœurs comme à la campagne !  
Derrière un verdoyant rideau,  
Dans la plaine et sur la montagne,  
Au renouveau,  
Rit le hameau.

D'où vient, mon cœur, cette tristesse,  
D'où vient que tu gémis en moi ?  
Regrettes-tu notre jeunesse ?  
Mon âme aussi se plaint ; pourquoi ?  
Voici que le printemps s'éveille,  
Que de sa riante corbeille  
Avril fait pleuvoir d'humbles fleurs :  
Dans les prés, c'est la pâquerette,  
Dans les sentiers, la violette  
Ou l'épine aux fraîches couleurs.

Il n'est plus de feuille flétrie  
Que roule en ses jeux l'aquilon ;  
Le flot libre dans la prairie  
Fuit en caressant le gazon.  
Déjà, d'une aile qui s'essaie,  
On voit voltiger sur la haie  
Le papillon d'hier éclos ;  
Déjà, sous le naissant feuillage,  
L'oiseau gazouille, et son ramage  
Anime les pommiers du clos.

Comme la ruche, le village  
Disperse aux champs les travailleurs ;

L'âieule, sous le poids de l'âge,  
File au bruit des enfants rieurs.  
Dans la plaine, sur la colline,  
Voilà l'abeille qui butine,  
Les bœufs qui tracent le sillon;  
Dans la campagne rajeunie  
Tout est mouvement, tout est vie,  
Travail actif, folle chanson.

L'or des genêts couvre la lande  
Où s'égare un nombreux troupeau;  
Dans les senteurs de la lavande  
Court et s'ébat le jeune agneau,  
Tandis que sur la roche grise  
Où pend la grappe du cytise,  
Cet arbuste au feuillage aimé,  
La chèvre, d'humeur vagabonde,  
Emplit sa mamelle féconde  
D'un lait qui jaillit parfumé.

D'où vient, mon cœur, cette tristesse,  
D'où vient que tu gémis en moi?  
Regrettes-tu notre jeunesse?  
Mon âme aussi se plaint; pourquoi?  
Après le déclin de l'automne,  
Après la saison qui frissonne  
Sous son blanc linceul de frimas,  
Qu'aux champs la pâquerette est belle!  
Que l'œil caresse l'hirondelle,  
Et qu'on l'aime en ses gais ébats!

Ce n'est plus ce soleil si pâle,  
Voilé d'un sombre et lourd rideau,  
Qui semblait, lampe sépulcrale,  
Luire à la voûte d'un tombeau;  
C'est l'astre qui, dans sa carrière,  
Comme un océan de lumière,  
Epanche ses vagues dans l'azur;  
C'est l'astre enflammé qui rayonne



Et, cachant ce qui l'environne,  
Resplendit seul dans le ciel pur.

Voyez, tout rit quand il se lève  
Au-dessus de l'humble coteau,  
Quand il enveloppe la grève  
Des mailles d'un brillant réseau.  
Voyez, non, ce n'est pas encore  
Ce soleil ardent qui dévore  
Et fait tout languir au vallon ;  
C'est un soleil qui vivifie,  
Qui sème de fleurs la prairie  
Et couvre de blés le sillon.

C'est l'astre amoureux qui féconde  
Les champs, les forêts et les eaux,  
Les agiles poissons sous l'onde,  
Et sous l'ombrage les oiseaux.  
Tout n'est qu'amour dans la nature,  
Depuis la source qui murmure,  
Jusqu'au blanc ramier qui gémit.  
Sous les caresses du zéphyre  
Le brin d'herbe plie et soupire,  
Le feuillage animé frémit.

Au printemps tout est joie et fête ;  
D'un doux éclat tout brille aux cieux ;  
La nuit plus belle a son poète,  
Poète aux chants mélodieux.  
Que la vie alors est légère !  
Caché sous l'aile de sa mère,  
Le nid babille dans les bois,  
Et dans la ferme qui s'égaie,  
Au bourdonnement de la haie  
Se mêle un joyeux bruit de voix.

D'où vient, mon cœur, cette tristesse,  
D'où vient que tu gémis en moi ?  
Regrettes-tu notre jeunesse ?

Mon âme aussi se plaint ; pourquoi ?  
 Comme au soleil qui suit l'aurore  
 Le sommet des monts se colore  
 Quand l'astre touche à son déclin :  
 La Muse me reste fidèle,  
 Et ma verve se renouvelle ;  
 Mon couchant ressemble au matin.

De mon sein qui palpite encore  
 Au souffle aimé du renouveau,  
 S'envole la strophe sonore ;  
 Mon vers a l'aile de l'oiseau.  
 Mais du soleil sur la montagne,  
 Du renouveau dans la campagne  
 Que nous importe le retour ?  
 Le flot brillant de la lumière,  
 Quand il vient baigner ta paupière,  
 Frappe des yeux fermés au jour...

Chasse, ô mon cœur, cette tristesse ;  
 Ne module qu'un chant joyeux :  
 Pour l'âme il n'est point de vieillesse,  
 Il n'est pas de nuit pour ses yeux.  
 Au printemps, mon âme est en fête ;  
 Onde limpide, elle reflète  
 Les fleurs du bord, l'azur du ciel ;  
 Aux clartés de l'aube vermeille,  
 Dans tout calice cette abeille  
 Sait puiser l'or de son doux miel.

Dans les cœurs comme à la campagne,  
 Au renouveau,  
 Que tout soit beau !  
 Derrière un verdoyant rideau,  
 Dans la plaine et sur la montagne,  
 Au renouveau,  
 Rit le hameau.

F. RICHARD-BAUDIN.

Dijon, 3 mars 1865.

## LE CONCOURS RÉGIONAL DE BESANÇON.

---

Besançon la guerrière a changé son épée contre une houlette. Des troupeaux de moutons et de génisses broutent l'herbe de ses remparts ; le beuglement des bœufs a remplacé le roulement des lourds caissons. On dirait qu'ici est venu s'inspirer le peintre écossais Landseer dans cette composition qui l'a rendu célèbre : *Time of peace : l'Age de la paix*.

Des affûts de canon renversés, des créneaux abandonnés, des roues, des amas de projectiles, délaissés au milieu d'une verte campagne ; une herbe touffue, savoureuse, envahissant tout, enveloppant de son manteau fleuri tous ces tristes engins de guerre ; de nombreux troupeaux dormant rassasiés au milieu de cette abondance ; les agneaux et les cabris bondissant gaiement par dessus les canons, et à la place de la sentinelle, un petit enfant qui caresse son gros chien.

Oh ! quelle belle et utile leçon de philosophie !....

L'âge de la paix ! C'est à nous autres, amis fervents de l'agriculture, à l'appeler de tous nos vœux comme nous appellerions l'âge d'or. C'est là qu'est tout le secret du progrès agricole. Plus de prospérité pour les campagnes au premier souffle de guerre. Rien n'est si cher que la gloire, et si l'on regardait sous les pieds des conquérants, qu'y verrait-on ? Des charrues brisées, des moissons détruites, des prairies dévorées et flétries : ah ! c'est un beau rêve que le rêve de la paix.

Aussi, jamais sous son habit militaire Besançon ne nous avait-il paru si beau qu'avec son manteau pastoral. On avait choisi pour établir le concours, une vaste promenade encaissée dans ses remparts. Des avenues d'ormes et de platanes séculaires la rendaient tout à fait impénétrable aux rayons déjà très ardents du soleil.

Au centre, un immense bassin, d'où s'élance une gerbe diaphane qui retombe en rosée, répand aux alentours une délicieuse fraîcheur.

On ne pouvait mieux choisir. Chaque soir une musique variée attirait de nombreux promeneurs et donnait à Chârnars l'aspect élégant d'une ville d'eau. On avait préparé quatre illuminations, des feux d'artifice et de

Bengale qui éclataient de tous côtés en gerbes d'étincelles et de lumières, colorant comme par féerie le fond des arbres et le jet d'eau, dont la pointe teintée de rose ressemblait aux glaciers de Suisse sous le soleil couchant. Mais pour ne point oublier tout à fait qu'on était en ville de guerre et bien pourvu de forts, de citadelles et de remparts, un gros canon ne cessait de faire entendre ses bruyantes salves ; puis des soldats, prenant des torches et des lanternes vénitiennes gracieusement suspendues, exécutaient au milieu des rues une retraite aux flambeaux, toujours bruyamment suivie par la foule.

Jamais on n'avait vu pareil mouvement, pareille gaieté, dans la grave et sévère cité ; jamais fête mieux organisée, mieux entendue, plus favorisée par un éclatant soleil, qui n'a fait défaut qu'au dernier jour.

Toutes les dispositions relatives au logement des animaux, à leur surveillance, à leur alimentation, avaient été également fort bien prises, et dans leur classement il y avait aussi peu de confusion que les très imparfaites dispositions du programme le comportaient.

Sur les sept départements qui composent la région, six avaient largement répondu à l'appel et avaient envoyé un contingent de 500 bêtes à cornes et de plus de 300 moutons et porcs. La Moselle seule faisait complètement défaut. Ce département, pas plus que son voisin, celui de la Meurthe, ne possède de race bovine qui lui soit propre. La race *lorraine*, mentionnée dans les programmes des concours, est un mythe, surtout pour les Lorrains, ou du moins cette race, si elle existe, est si misérable et si chétive qu'elle ne peut servir de point de départ à aucune amélioration. Si les éleveurs de la Meurthe en sont arrivés à occuper généralement un bon rang dans les concours de leur région, à quoi le doivent-ils ? A l'importation des races étrangères, qu'ils pratiquent opiniâtrément depuis 20 ans. Races suisses diverses, races hollandaises et flamandes dans une moindre proportion, race Durham surtout. Chaque année voit s'accroître dans la Meurthe la proportion des animaux importés et l'élevage de ces races améliorées. Aussi, malgré l'extrême éloignement du chef-lieu du concours, la Meurthe figurait-elle pour 168 animaux à l'exposition de Besançon, et n'était-elle dépassée, comme nombre de prix, que par la Haute-Saône, à laquelle sa précieuse race féline et son rapprochement assuraient la suprématie. Pourquoi la Moselle ne tente-t-elle pas ce qu'a fait la Meurthe ? N'est-elle pas dans des conditions tout à fait analogues comme climat, comme sol, comme richesses de tout genre ? Et n'est-il pas regrettable qu'elle refuse de s'associer au mouvement général ?

Nous nous sommes permis de qualifier d'imparfaites certaines disposi-

tions du programme ministériel relatives au classement des races et à la distribution des encouragements. Examinons donc en détail chaque partie de ce programme et discutons-les en toute impartialité.

#### I<sup>re</sup> CATÉGORIE. — Race féline pure.

A tout seigneur tout honneur, et ce n'est pas à nous, qui nous plaignons de l'absence de race, à blâmer les efforts qui sont faits pour maintenir la seule qui ait racine dans notre région. Cette race était brillamment représentée par 150 animaux environ, qui avaient à se partager 20 prix. Ils avaient tous ce cachet d'homogénéité d'enfants d'une même famille, élevés dans le même pays, dotés des mêmes qualités et des mêmes défauts. Leur tempérament nerveux, robuste, les rend précieux pour le travail; la finesse de leurs tissus, de leurs membres, de toute leur ossature, les dispose à l'engraissement. Leur tête est petite, intelligente, leur cornage très léger, mais bien dirigé. Quels sont leurs côtés faibles? La ligne du rein est très souvent défectueuse chez les taureaux, et c'est là un défaut capital dont on ne saurait trop se garantir. Beaucoup de vaches, ensuite, passent pour mauvaises laitières. Mais celles-là viennent, j'en suis convaincu, de croisements charolais qui sont venus jadis altérer la race, et qui doivent être écartés soigneusement. Que la race féline s'améliore uniquement par la sélection. C'est là le vœu que nous formons, persuadé que nous sommes qu'elle renferme en elle-même tous les éléments nécessaires, et que les grands dangers viennent pour elle du mélange avec les races suisses ou charolaises.

Les prix de la race féline ont été partagés entre MM. Vernier, Parchemineux, Guéritot, Mamy, Courtois, Lamboley, Grappe, Guillegoz, Lombardiez, Falatieu, de Lénoncourt, Spitzer, Durand et Rousiot, tous éleveurs dans la Haute-Saône; un seul a été décerné à un éleveur des Vosges, M. Harmand.

#### II<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Races françaises pures autres que la race féline.

Elle se subdivise en grandes et petites races. 10 prix pour chacune.

Malgré tous ses efforts, le jury n'a pu les décerner. 60 animaux environ concouraient, arrivant de tous les coins de la région, appartenant à toutes les races imaginables, mais bien rarement à une race pure quelconque. Celui-ci s'intitulait vosgien parce qu'il était noir, cet autre lorrain parce qu'il était rouge, le troisième alsacien on ne peut savoir pourquoi, ou comtois, comme si en dehors de la race féline on pouvait caractériser

une race pure en Franche-Comté. Enfin, nous en avons vus adopter la qualification de *taureau français* : qualification difficile à démentir, c'est vrai, mais, on en conviendra, un peu trop vague et trop générale. Deux ou trois cotentins, autant de flamands, voilà les seuls animaux de race pure que nous ayons pu découvrir. Il nous semble que c'était beaucoup de leur consacrer 20 prix.

Je ne parlerai pas des bretons, ces Kings-Charles de l'espèce bovine, intermédiaires entre la chèvre et la vache, excellents pour les maigres pâturages de leur pays, mais déplacés dans le nôtre partout ailleurs que sur des sommets arides ou des landes stériles.

Qu'on les admette encore comme animaux de luxe, je le veux bien : une vache bretonne est charmante dans un parc ; mais qu'on ne les fasse pas concourir à côté d'animaux véritables, ayant une certaine valeur et avec lesquels ils n'ont pas de point de comparaison. En résumé, qu'on ne prime pas les petites races, car les petites races sont une infériorité et non un progrès ; cela peut être une nécessité à subir, mais jamais une amélioration à proposer.

Nous ne pouvons citer dans cette catégorie que des animaux de race vosgienne, appartenant à MM. Vernier, Graber, Pierrefitte, et une normande à M. George, qui eussent, selon nous, un mérite réel. Tout le reste nous a semblé ou très médiocre, ou évidemment amélioré par un croisement quelconque.

#### III<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Race Durham pure.

30 vaches et taureaux de race pure avaient à se partager 11 prix. Ici on peut dire que les concurrents étaient presque tous d'élite, et que les derniers dans cette classe pourraient, presque à coup sûr, devenir les premiers dans toute autre. Une des principales causes du petit nombre des concurrents est précisément l'extrême difficulté qu'il y a à obtenir les prix.

Nous avons eu le regret de ne constater qu'un petit nombre d'importations de reproducteurs depuis l'an dernier. Les meilleurs sont ceux que M. André, de Pont-à-Mousson, vient de ramener des étables de M. Auclair, d'Allichamps. Ils nous ont paru d'une conformation presque irréprochable, et sauf les dispositions lactifères, qui ne peuvent encore être constatées, nous ne croyons pas qu'on puisse trouver mieux. M. André, avec ces animaux, a obtenu deux des premiers prix. Les autres ont été décernés à MM. de Scitivaux, Pasquay et Pargon.

Les 2<sup>es</sup> prix à MM. George, Bresson, de Scitivaux, Bresson et Aubert.

IV<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Races suisses pures.

75 concurrents, 15 prix. Nous ne voulons pas admettre qu'il y ait décadence dans la race suisse, et cependant ceux qui ne la jugeraient que par les spécimens envoyés au concours seraient bien fondés à le prétendre. Quelques belles vaches, encore dans la race Schwytz seulement, et peut-être pas un seul taureau complètement satisfaisant, voilà ce que nous a présenté l'exposition.

On élève très peu d'animaux de race suisse; on trouve plus commode d'aller les chercher dans les foires de la montagne, où l'excessive diffusion de l'élevage met le bétail de second choix à un assez bon marché relatif, et l'on ne songe pas à ce qu'a d'anormal et d'épuisant ce tribut annuel apporté à l'étranger. Qu'on achète une fois pour se procurer des éléments qui vous servent à fonder une race, rien de mieux, mais qu'on aille sans cesse chercher son lait et sa viande en Suisse, voilà ce que je ne puis considérer comme un bon système économique.

Le résultat, enfin, était une exhibition médiocre, au milieu de laquelle les quelques animaux que le jury a primés se distinguaient facilement et par une supériorité disproportionnée.

Les 1<sup>ers</sup> prix ont été décernés à MM. Berthelmé, Vernier, Diémer et Faucompré.

Les 2<sup>es</sup>, 3<sup>es</sup>, etc., à MM. Muller, Klapfenstein, Bardoux, Bresson, Faucompré, de Lénoncourt, Heiman, Graber, Katterlet, Caillods.

V<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Races étrangères pures autres que les races Durham et suisses.

La race hollandaise avait fourni 20 taureaux et vaches, la race d'Ayr, 5. 12 prix à partager.

Cette fois, si les concurrents n'étaient pas nombreux, ils étaient certainement de qualité supérieure.

Presque tous les animaux étaient de grande taille, d'une conformation très régulière, dans un état superbe, enfin présentaient l'ensemble le plus satisfaisant. Les formes irréprochables de deux des animaux d'Ayr ont été fort remarquées.

Les prix ont été décernés à MM. Graber, Monnot Arbilleur, Diémer, Vernier, Radat et André.

Les éleveurs d'Alsace y étaient pour une large part; à en croire les spécimens qu'ils ont envoyés, ils doivent avoir dans leurs étables de véritables richesses en animaux de race hollandaise.

VI<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Croisements Durham.

Mais si nous n'avons trouvé que des éloges à donner à l'exposition hollandaise, que dirons-nous de la catégorie des croisements Durham ? Cette portion du concours avait tout l'intérêt d'une création. Ce sont les premiers sujets d'une race qui se fonde, qui se répand rapidement dans toute la région. On peut juger des différents procédés et apprécier les résultats. Ici le croisement suisse Durham, avec ses formes encore trop lourdes, sa tête pesante, ses membres trop gros, mais sa puissante charpente et sa grande taille. Là le croisement hollandais, délicat, distingué, réunissant presque toutes les qualités ; plus loin le croisement fénelin ou lorrain, très satisfaisant aussi, mais souvent trop petit de taille et avec des reins moins bien attachés.

En somme, 55 animaux, dont pas un seul ne pouvait être déclaré mauvais et dont la plupart étaient des plus remarquables, avaient à se partager 10 prix. Pourquoi trouvons-nous plus de parcimonie dans cette portion des récompenses que dans toutes les autres ? Et les encouragements offerts aux produits de raccroc des soi-disant petites et grandes races françaises ne seraient-ils pas mieux appliqués à accélérer la marche des croisements Durham, à chercher à les généraliser le plus possible, à pousser dans cette voie certaine et exempte de périls et de déceptions tous ces éleveurs qui tâtonnent et perdent leur temps et leur argent en mille essais variés et infructueux ?

Les prix ont été décernés à MM. de Scitivaux, Rollet et Pargon.

Pour les femelles, à MM. Rollet, Pargon, et MM. Faucompré et Jobez, du Doubs. Les deux premiers prix, appartenant à M. Jobez, ont été achetés et conduits dans la Meurthe. Bien d'autres animaux, selon nous, auraient encore mérité des prix, et nous voudrions que, pour des circonstances analogues, le jury pût opérer des virements et prendre aux catégories qui ne fournissent pas même assez de sujets pour disputer les prix, pour reporter sur celles où les produits de choix abondent. Nous citerons entre autres les jeunes taureaux de MM. Pasquay, Harmand, Chapuis, Jobez, et les génisses de MM. Pasquay, Pargon, Rollet. Il est fâcheux que d'aussi beaux animaux reviennent d'une exposition sans une médaille.

VII<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Croisements divers.

Cette dernière catégorie est indispensable, mais elle offre la confusion la plus hétérogène. L'imagination de l'éleveur a dû se livrer à la plus haute



fantaisie pour arriver à ce résultat : fémelin, Schwitz, Ayr, hollandais, berrichons, vosgiens, que sais-je encore ? Il y a de tout, et cela n'en est pas plus beau. Exceptons tout d'abord les deux superbes taureaux Ayr berrichons, père et fils, de M. Faucompré, et nous ne trouvons plus après grand'chose de remarquable parmi les mâles. Parmi les vaches et les génisses, on distinguait facilement toute la descendance de ces taureaux, à laquelle ils avaient communiqué le cachet de leur race bien accusé et leurs formes compactes et distinguées. Puis quelques jolis produits fémelins Schwitz. Les prix ont été décernés à MM. Faucompré 3, Guillegoz 3, Jeanningros 2, Vernier, Bonnet 1.

### MOUTONS ET PORCS.

Qu'on nous permette de passer rapidement sur cette dernière partie du concours, dont je suis loin de nier l'importance, mais dont je ne me sens pas capable de discuter sciemment les mérites. A travers l'épaisse toison des uns, la plus épaisse couche de graisse qui enveloppe les autres, mon œil inhabile distingue très difficilement les qualités prédominantes de chaque animal, et je ne puis qu'admirer la perspicacité du jury et m'incliner de très bonne foi devant ses décisions.

#### I<sup>re</sup> CATÉGORIE.

Une large part avait été faite à la race mérinos.

9 prix, dont un n'a pu être décerné ; les 2 premiers à MM. Julien et Guillegoz.

#### II<sup>re</sup> CATÉGORIE. — Races pures à laine longue.

2 premiers prix, à MM. Guillegoz et Pargon.

#### III<sup>re</sup> CATÉGORIE. — Races pures à laine courte.

Renfermant la jolie race de South-Down. 2 premiers prix, à MM. Bois et Pargon.

#### IV<sup>re</sup> CATÉGORIE. — Croisements divers.

Les 2 premiers prix à MM. de Scitivaux et Pargon.

### PORCS.

#### I<sup>re</sup> CATÉGORIE. — Races indigènes.

Les 2 premiers prix à MM. Legrand et Minary.

II<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Races étrangères.

Les 2 premiers prix à MM. Harmand et de Scitiaux.

III<sup>e</sup> CATÉGORIE. — Croisements divers.

Les 2 premiers prix à M. Guignard.

Dans la division des machines, le jury a accordé une attention et des encouragements spéciaux aux instruments provenant de la fabrique de M. Damey, de Dole, qui rend de très importants services à tous les départements de l'Est pour la construction des machines à vapeur agricoles et des machines à battre. Il a aussi constaté des progrès constants dans les instruments sortis des ateliers de M. Heylandt, de Colmar, qui cette fois a construit le premier en France une bonne machine à faner, qui peut rivaliser avec les machines anglaises, et qui a reçu de nombreuses commandes dans le Doubs.

Dans un rapport des plus intéressants, qu'il a lu à la distribution des prix, M. Barral, le directeur du *Journal d'agriculture pratique*, s'est attaché à faire ressortir l'immense progrès opéré depuis dix ou quinze ans dans l'esprit de nos populations rurales. La déesse Routine est renversée, a-t-il dit; des milliers de cultivateurs achètent, emploient des machines perfectionnées. Bien plus, ils en inventent de nouvelles chaque jour; nous voyons parmi les exposants de simples charrons et maréchaux de village. Nous nous reprocherions, du reste, d'analyser ce remarquable discours, dont aucune portion ne doit être retranchée. Nous partageons trop complètement les sentiments qu'il renferme, les vœux qu'il forme, la courageuse confiance qu'il respire, pour en amoindrir l'expression en cherchant à la traduire ici.

Nous ne quitterons pas le concours de Besançon sans dire un mot de la prime d'honneur, décernée à M. le commandant Faucompré. — Nous n'avons pas visité les exploitations de ses concurrents et ne pouvons par conséquent émettre d'opinion sur le mérite relatif de la ferme de M. Faucompré. Mais comme mérite absolu et comme véritable curiosité agricole, nous pouvons affirmer que peu de départements en offriraient une plus intéressante.

Qu'on se figure un domaine de 130 hectares environ, d'un seul tenant. Point de prairie; des terres froides, sablonneuses et dans un état d'abandon absolu. Un petit château en ruines et des dépendances délabrées.

perchés sur le bord d'un rocher, voilà l'état dans lequel M. Faucompré a acheté la Roche il y a dix ans. Aujourd'hui, nous trouvons un domaine dans un état superbe : un tiers de la propriété drainée, toutes les terres soumises à leur tour à l'amendement de la marne et de la chaux. Des prairies artificielles abondantes, des étables contenant de 60 à 80 animaux de race Schwytz-Ayr qui alimentent une fromagerie ; une distillerie installée sur une grande échelle, une machine à vapeur servant de moteur à la machine à battre, au lavage et au découpage des racines, à un moulin, à une pompe très puissante, etc. ; des fumiers aménagés avec le plus grand soin, arrosés par les purins, enfin tous les instruments améliorés faits pour seconder la culture la plus intelligente. Tout cela n'a pu se faire sans de grandes mises de fonds ; mais toutes ces dépenses sont maintenant couvertes par l'accroissement du revenu de la propriété, qui s'est presque décuplé.

Rien de plus beau, de plus consolant que cette transformation.

Les trois grandes médailles d'or décernées après la prime d'honneur ont été obtenues par M. Alexis Monnot-Arbilleur, M. Jobez et MM. Bardoux. M<sup>me</sup> de Novilars, dont le domaine et les travaux n'offrent pas moins d'intérêt, ne s'était pas présentée au concours.

La distribution des prix a eu lieu le dimanche 7 mai, à Chamars, sous la présidence de Son Exc. le maréchal Forey, qui avait bien voulu quitter le chef-lieu de son commandement pour assister à cette grande fête agricole. Une tribune richement décorée était préparée derrière le jet d'eau pour les autorités, et la foule s'étageant tout autour dans un ordre parfait ajoutait à l'ensemble du coup d'œil.

M. le préfet de Doubs, M. de Conegliano, député, MM. Petit et Barral, secrétaires de la commission des prix, ont parlé tour à tour, et dans des genres différents ont vivement intéressé leur auditoire.

Le soir, un grand banquet était offert au maréchal et aux lauréats dans la salle de la halle, ornée d'élégants décors mauresques. Une fontaine jaillissait au centre, et des milliers de becs de gaz inondaient de lumière les galeries et la voûte, couvertes de drapeaux. C'est là qu'on s'est dit *au revoir* pour se réunir l'an prochain, à pareille époque, autour de la flèche gigantesque que la France a plantée sur le Rhin comme la hampe de son étendard.

Nous recommandons à l'attention des lecteurs le tableau suivant, qui est, selon nous, la morale du concours.

Anatole DE SCITIVAUX.

TABLEAU PAR RACES ET PAR DÉPARTEMENTS DES ANIMAUX RÉCOMPENSÉS.

RACES.	HAUTE-SAONE.		MEURTHE.		VOSGES.		DOUBS.		HAUT-RHIN.		BAS-RHIN.	
	Animaux présentés.	Prix obtenus.	Animaux présentés.	Prix obtenus.	Animaux présentés.	Prix obtenus.	Animaux présentés.	Prix obtenus.	Animaux présentés.	Prix obtenus.	Animaux présentés.	Prix obtenus.
Race fémeline . . . .	77	20	2	»	2	1	61	2	»	»	1	»
Races françaises pures .	23	8	10	3	15	8	8	»	6	4	3	1
Race Durham pure . . .	2	»	18	7	7	4	»	»	»	»	3	1
Races suisses pures . . .	8	4	4	»	2	1	39	5	14	4	8	3
Races étrangères pures autres que les Races Durham et suisses.	7	3	4	2	»	»	9	2	0	1	8	5
Croisements Durham . .	3	»	31	8	2	»	15	3	2	»	3	»
Croisements divers . . .	22	4	5	2	2	»	52	6	»	»	9	»
Moutons. . . . .	110	21	67	12	5	»	11	»	9	»	13	»
Porcs . . . . .	32	5	27	6	3	2	20	7	7	1	5	2
TOTAL . . . . .	284	65	168	40	38	16	224	25	44	10	53	12

## HISTOIRE DU SÉMINAIRE DE BESANÇON,

Par M<sup>re</sup> JACQUENET, protonotaire apostolique, secrétaire général de l'archevêché de Reims, membre de l'Académie de cette ville (1).

---

Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence,

ni les livres sur le titre. L'*Histoire du Séminaire de Besançon*, par M<sup>re</sup> Jacquenet, est du nombre de ces livres rares qui promettent moins qu'ils ne donnent, à l'inverse de tant d'autres, qui tiennent si peu ce qu'ils ont promis. Beaucoup de gens, à l'aspect de ce grand in-8°, tome I<sup>er</sup> d'un ouvrage qui aura deux volumes, se demanderont comment les annales d'un séminaire, lieu de silence, de méditation et d'études, ont pu défrayer 600 pages et en faire attendre encore autant. Ils se figureront peut-être un recueil de règlements, sévère, ennuyeux à lire, inutile à connaître, assombri par des lamentations sur la dépravation du monde et la nécessité de la retraite. Qu'ils aient le courage de l'ouvrir, ils seront singulièrement déçus. Sous le titre modeste choisi par M<sup>re</sup> Jacquenet, ils liront l'histoire religieuse du diocèse de Besançon, c'est-à-dire de la Franche-Comté tout entière pendant nos deux derniers siècles, et ils s'étonneront de tout ce que les traditions d'un séminaire peuvent renfermer d'instructif et d'intéressant.

L'auteur partage son histoire en trois époques : la première, intitulée *Fondation du séminaire*, s'ouvre par la publication du concile de Trente et le récit des efforts qui furent essayés par nos archevêques pour entreprendre, conformément aux décrets de ce concile, l'établissement d'un séminaire diocésain. On voit ensuite le vœu inquiet et fécond des la Baume, des Granville, des deux Rye, des Gorrevod, réalisé par Antoine-Pierre de Grammont, que la reconnaissance publique a si justement appelé le Borromée de notre province. Ses vertus, sa munificence, son pa-

(1) T. I, grand in-8°, chez Turbergue, à Besançon.

triotisme, triomphent de toutes les difficultés. Il construit les premiers bâtiments du séminaire, donne aux maîtres et aux élèves des constitutions et un règlement, et justifie, à force de générosité, de zèle et de persévérance, l'application que l'on a faite à cette entreprise, à la fois rapide et solide, de ce texte de l'Écriture : C'est Dieu lui-même qui est l'auteur d'un tel ouvrage : *A Domino factum est istud.*

La seconde époque est intitulée *Développement du séminaire*. Elle comprend le XVIII<sup>e</sup> siècle, et elle est encore toute remplie du nom et des bienfaits des Grammont. Antoine-Pierre II complète l'œuvre de ses prédécesseurs. Discipline, piété, étude, intérêts temporels, rien n'échappe à sa sollicitude. L'établissement, qu'anime la ferveur première, touche cependant à sa perfection. C'est le temps où toutes les classes de la société y sont représentées, et où l'on rencontre à la fois, dans les mêmes listes, les noms des familles les plus illustres de la province et ceux que la science et l'étude promettent déjà à la renommée. Là paraissent pour la première fois les Humbert, les Bullet, les Nonnotte, les Bergier, ces champions de la vérité dans un siècle d'erreur, ces modestes et intrépides défenseurs de la religion aux prises avec les Rousseau et les Voltaire. Là se forment les Tinseau et les d'Agay, qui portèrent tant de mérite sur les sièges de Nevers et de Perpignan, les Hugon et les Franchet de Rans, ces suffragants de Besançon, l'un sous le titre d'évêque de Philadelphie, l'autre sous le titre d'évêque de Rhosy, tous chers au clergé par leur zèle sacerdotal, leur direction éclairée, leur régularité exemplaire, et à la noblesse, dont ils représentaient si bien les grands sentiments et la distinction naturelle. Sachons bon gré à M<sup>re</sup> Jacquenet d'avoir rappelé de tels exemples. Je ne connais rien de plus important à dire, à répéter, à commenter aujourd'hui. Il y a là une leçon pour le clergé et pour la noblesse : pour le clergé, qui ne doit pas oublier que la noblesse entre dans l'Eglise sans privilèges, mais qu'il faut l'y accueillir sans préjugés ; pour la noblesse, à qui il convient de montrer que les jeunes gens des classes élevées ont autre chose à faire que de conduire des chevaux ou d'applaudir aux succès d'une actrice. C'est l'honneur du clergé d'être le rendez-vous commun et la sphère spirituelle où toutes les classes se retrouvent, se fondent et s'unissent dans l'exercice du même dévouement. Les cinquante premières années de ce siècle ne l'ont guère vu se recruter que dans le peuple des campagnes, au grand détriment de la bourgeoisie et de la noblesse. Cette exclusion a fait naître je ne sais quelle gêne et quelle défiance envers les classes qui semblaient s'être éloignées du sanctuaire. Cependant le clergé a quelque chose à apprendre

d'elles, et c'est pourquoi il doit accueillir leur vocation avec joie. Le dévouement qui sacrifie quelque chose a par là même quelque chose de plus élevé et de plus grand. Honorons-le et souhaitons-lui la bienvenue. M<sup>sr</sup> Jacquenet nous rappelle aussi que l'aristocratie ecclésiastique répandait par sa présence au séminaire l'urbanité des manières et l'élévation des sentiments, qui restèrent comme un des traits distinctifs de l'ancien clergé franc-comtois. Comment ne pas souhaiter le retour de cet heureux mélange ? A côté des enfants des grandes familles, les enfants du peuple emprunteraient d'eux, sans y songer et par le fait seul de relations journalières et fraternelles, le complément de leur éducation. La noblesse s'anoblirait encore : on cesserait de lui reprocher ses goûts futiles, sa vie à part, son émigration à l'intérieur ; elle rentrerait dans le mouvement du siècle par le don de soi, le dévouement, le sacrifice ; elle retrouverait un camp, un drapeau, des combats, de la gloire, et l'application de ces vers du poète :

Savez-vous pour la gloire oublier le repos  
Et dormir en plein champ, le harnais sur le dos ?  
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.

Quand M<sup>sr</sup> Jacquenet nous racontera, au commencement de son second volume, l'histoire de la dispersion du séminaire et les épreuves de la révolution, si noblement supportées par le clergé bisontin, mêlé de paysans, de nobles et de bourgeois, on verra par de touchants exemples ce que valait l'ancienne société, comment ces gentilshommes et ces serfs affranchis, élevés ensemble au sacerdoce, se donnaient franchement la main sur la terre étrangère et partageaient, avec une cordialité également éloignée de la morgue et de la défiance, le pain si amer de l'exil. Je me réjouis de lire ces pages, si honorables pour nos devanciers, si pleines d'instruction et d'exemples pour leurs successeurs.

Cette période achevée, l'auteur traitera, dans une troisième et dernière époque, de la *restauration* du séminaire de Besançon. Nous y touchons, ce semble, et cependant que de travaux, que d'épreuves, que de souvenirs, que de gloire ! Le zèle des directeurs rivalise avec la générosité du clergé et des fidèles pour réparer les ruines d'un établissement qui intéresse à un si haut degré l'honneur du culte et la conservation de la foi. Au milieu d'une société nouvelle et à travers une foule de difficultés, les mêmes constitutions et le même règlement continuent à produire, pour le bien de l'Eglise et du pays, leurs fruits de bénédiction. M<sup>sr</sup> Jacquenet nous montrera que l'Eglise de Besançon, grâce à l'enseignement de son

séminaire, unit comme autrefois à l'enseignement des vérités divines une connaissance approfondie des sciences humaines. Le XIX<sup>e</sup> siècle a ouvert en effet dans nos annales ecclésiastiques une ère de docteurs et d'apôtres : leur nombre nous étonne aussi bien que leur valeur, et ce n'est pas sans un juste orgueil que nous pouvons montrer dans cette nouvelle milice improvisée à la hâte, à laquelle les loisirs du cabinet ont été constamment disputés par les exigences du ministère pastoral, des hommes capables de soutenir, par leur science et par leur vertu, une comparaison fort honorable avec leurs devanciers. L'historien du séminaire citera les Blanc, les Gaume, les Receveur, ces gloires de la théologie moderne, les Gagelin et les Marchand, dont la vocation sublime s'est mûrie à l'ombre de nos autels, dont la Cochinchine a vu le martyr, dont l'humanité tout entière célèbre aujourd'hui la gloire. Après avoir donné à l'épiscopat les Tharin, les Sagey, les Chaffoy, les Villefrancon, notre Eglise, renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle, vient d'enfanter dans sa fécondité inépuisable une seconde génération d'évêques. Le siège de Nîmes n'a point oublié M<sup>re</sup> Cart, malgré l'illustration que lui donne tous les jours M<sup>re</sup> Plantier. Montauban, Langres, Versailles, bénissent chaque jour davantage les prélats que la Franche-Comté a vus naître et que le séminaire de Besançon s'honore d'avoir formés. Cette école vit aussi naître et grandir M<sup>re</sup> Gerbet, le saint évêque de Perpignan, la meilleure plume du clergé français, l'honneur des lettres modernes, l'auteur incomparable du *Dogme générateur de la piété*, et de l'*Esquisse de Rome chrétienne*. Enfin, M<sup>re</sup> le cardinal archevêque de Reims, celui de tous nos évêques qui est à la fois le plus humble par la naissance et le plus grand par le renom, n'a jamais oublié que le séminaire de Besançon a été le berceau de ses études et de sa gloire ; les quinze années de son enseignement dans notre séminaire nous donnent quelque droit à revendiquer cette illustration, et nous sentons comme un reflet d'une pourpre qui fait tant d'honneur au siège de Reims.

Je cède ici la parole à l'auteur, qui démontre fort bien, en terminant son introduction, combien son livre aura d'intérêt pour nous.

« Considérée en elle-même, l'*Histoire du Séminaire de Besançon* offre le tableau des réformes prescrites et opérées par l'Eglise dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Après avoir admiré la sagesse de cette institution, on en vit avec édification les vicissitudes et la vertu. Cette étude révèle l'assistance divine de l'Eglise et la puissance des œuvres de la grâce, en même temps qu'elle ranime la foi et fortifie l'attachement au centre de l'unité catholique.



» L'intérêt se multiplie lorsqu'on envisage le sujet sous le rapport historique. On apprend, en effet, à connaître les archevêques qui se sont succédé sur le siège de Besançon pendant les trois derniers siècles ; les directeurs qui, dès l'origine de la communauté, se sont dévoués à l'œuvre éminemment apostolique de l'éducation du clergé, et les élèves qui ont paru avec distinction parmi leurs compatriotes, ou qui, grâce à leur zèle et à leur mérite, ont porté au loin et bien haut la gloire du séminaire et du diocèse de Besançon. On voit les nombreux bienfaiteurs de la communauté, et les personnages qui lui ont fait ressentir spécialement leur influence, par leurs paroles, leurs écrits ou leurs vertus. On considère, avec autant d'édification que de profit, la vie d'une communauté organisée avec sagesse et gouvernée avec intelligence. Berceau du clergé franc-comtois ; communauté où bon nombre de familles ont vu se former ceux de leurs membres qui les honorent davantage ; maison qu'elles ont aidée la plupart de leurs ressources, et toutes de leurs prières ; établissement mêlé, depuis son origine, à l'existence de notre province et l'une des sources principales de son bonheur et de sa gloire, le séminaire, on peut le dire, intéresse chacun, tient à tout, dans le diocèse, et son histoire jette un grand jour sur l'histoire religieuse, civile et politique de notre pays.

» Malgré le titre de l'ouvrage, le sujet n'offre pas seulement un caractère local et un intérêt restreint. Le séminaire, qui se rattache déjà par son principe au concile de Trente, participe encore, dans les diverses phases de son existence, à la vie de l'Eglise catholique. On y ressent le contre-coup des événements politiques et religieux. Les controverses doctrinales surtout y ont leur retentissement. Par les fils principaux de sa trame, l'histoire du séminaire de Besançon se relie donc à l'histoire générale de l'Eglise, et en forme comme un chapitre aussi intéressant qu'instructif.

» Voulant approfondir le sujet, nous l'avons étudié dans les livres, les manuscrits et les traditions. Nous ne dirons rien de la forme de notre travail, si ce n'est que nous l'avons traité avec affection. Mais nous serons plus explicite sur l'esprit qui l'anime. Dévoué de cœur et d'âme à la sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, nous avons pris constamment pour règle de nos appréciations, la doctrine et l'esprit du saint-siège apostolique : admettant, louant ou rejetant, ici comme partout, ce que le souverain pontife, chef suprême et infaillible de l'Eglise catholique, enseigne, approuve ou condamne.

» Puisse cet ouvrage contribuer à d'édification des lecteurs, au progrès de la religion et à la gloire de Dieu ! »

M<sup>re</sup> Jacquenet se borne à dire qu'il a traité avec affection la forme de son livre. La critique lui en saura gré, dans un temps où l'on traite le style avec un mépris si superbe ou avec une précipitation si marquée. Mais la critique ajoutera, après avoir lu, que le style de l'*Histoire du Séminaire de Besançon* est rempli de qualités heureuses. Elle le trouvera correct sans roideur, élégant sans recherche, concis sans obscurité, animé sans emphase. A peine y remarque-t-on parfois quelques traces de travail. Ne nous en plaignons pas : les livres lentement mûris et longuement travaillés sont si rares, qu'il y a autant d'étonnement que de charme à les lire. A force d'entendre improviser autour de soi, on bénit ceux qui nous obligent à réfléchir sur leurs ouvrages, parce qu'ils ont eux-mêmes beaucoup recherché avant d'écrire, et beaucoup écrit, effacé, corrigé, avant de se livrer à l'impression.

L. BESSON.



## CHRONIQUE.

---

25 mai.

Le mois qui va finir, consacré, tous les ans, à une dévotion plus tendre et plus recueillie, a été signalé, cette année, par de grandes solennités religieuses. M<sup>gr</sup> le cardinal archevêque de Besançon, invité à aller présider, à Annecy, avec plusieurs de ses collègues, les fêtes du deux-centième anniversaire de la canonisation de saint François de Sales, y a été entouré des plus vives sympathies et de respects tout particuliers, par les milliers de prêtres et de fidèles accourus autour du saint tombeau. Son Eminence a donné, en cette occasion, un curieux exemple de l'activité infatigable qui la distingue et qui ne laisse aucune prise aux années. Informé subitement, au milieu des fêtes d'Annecy, que l'on devait discuter le lendemain, au Sénat, une pétition en faveur des anciens militaires, pour lesquels on connaît sa sollicitude paternelle, le vénérable prélat a quitté ses collègues le jeudi à midi, est arrivé le vendredi matin à Paris, y a traité ses affaires les plus urgentes, a prononcé un discours au Sénat, et le lendemain samedi, il célébrait la messe à Annecy, après avoir parcouru plus de douze cents kilomètres en deux jours. Pour se reposer de ses fatigues, Monseigneur de Besançon est venu s'enfermer, comme d'habitude, au milieu des curés de son diocèse réunis pour la retraite ecclésiastique, qui a été prêchée avec autant d'expérience que d'onction par M. Juilhet, chanoine d'Autun.

Le jubilé a donné lieu à des prédications extraordinaires dans plusieurs paroisses, et il en sera de même jusqu'à la fin de l'année. A la métropole, la chaire a été alternativement occupée par M. le chanoine Courtois, M. le missionnaire Bergier, M. l'abbé Maire et MM. les professeurs du collège de Saint-François-Xavier et de la maîtrise. La ville de Baume a été évangélisée, avec un succès prodigieux, par les PP. Fauqueux et Hébrard, dominicains de Dijon; à l'Isle-sur-le-Doubs, le P. de Longeville, capucin, a obtenu les mêmes fruits par le double ascendant de sa parole et de son touchant dévouement. On cite encore le jubilé de Marnay, qu'un autre capucin franc-comtois, M. l'abbé Baille, en religion le P. Raphaël, a rendu non moins fécond en fruits de grâce et de salut. Enfin

trois PP. jésuites de la maison de Lyon, dont un, le P. Ducreux, appartient à notre province par sa naissance, prêchent avec non moins d'autorité à Saint-Hippolyte et à Pont-de-Roide. Les trois ordres renaissants luttent ainsi de science, de zèle et de succès, et notre province est trop heureuse d'en jouir pour songer à demander auquel des trois il convient de donner la palme.

Pendant que le diocèse de Besançon était tout livré à ces pieux exercices, il s'est manifesté dans celui de Saint-Claude une certaine agitation par suite du projet de translation du siège épiscopal à Poligny. Ce projet, très habilement conçu et très discrètement conduit, semblait satisfaire les vœux souvent manifestés de ramener au centre du diocèse la résidence du pontife, placé aujourd'hui si loin de la plupart de ses ouailles et dans une localité si peu abordable. La ville de Poligny est riche ; sa vaste église pourrait aisément se transformer en cathédrale, et le bel hôtel d'Astorg, dont on s'est assuré à l'avance la cession, serait un magnifique palais épiscopal. Le grand séminaire, transféré de Lons-le-Saunier au monastère de Vaux, à deux pas de Poligny, se trouverait sous la main de l'évêque, tandis que le petit séminaire, installé à Lons-le-Saunier à la place du grand séminaire, y réunirait les meilleures conditions de succès pour un établissement ecclésiastique d'enseignement secondaire.

On comprend toutefois que ces considérations n'aient pu convaincre les habitants de Saint-Claude, menacés de perdre l'institution la plus importante de leur ville ; aussi n'ont-ils ménagé aucun effort pour déjouer les projets de Poligny. Des neuvaines ont été entreprises pour les faire échouer, et l'on prétend même qu'on y a joint quelques manifestations contre les auteurs présumés du projet. La population de Lons-le-Saunier s'est émue à son tour ; elle a vu d'assez mauvais œil les prétentions de Poligny, sa voisine ; elle voudrait aussi avoir l'évêque, et promet de le bien loger, faute de quoi elle aimerait encore mieux qu'il restât à Saint-Claude. Quelle devait être l'issue de ce conflit, où de fortes raisons se produisaient de part et d'autre ? Nous ne pouvions ni le décider ni même le prévoir, quand une détermination prise en conseil des ministres, le 10 mai dernier, a mis fin aux regrets des uns, aux espérances des autres, à l'attente de tous, en maintenant le siège épiscopal à Saint-Claude.

La mort, sans ajouter de nouveaux deuils à ceux que les *Annales* déploraient récemment, nous a laissé le devoir de rendre hommage à la mémoire d'une femme d'un grand esprit et d'un grand caractère, M<sup>me</sup> la comtesse douairière de Rotalier, décédée le 1<sup>er</sup> mars, au château de Villerpoz (Haute-Saône). M<sup>me</sup> Joséphine-Maclovie-Fidèle de Durfort de Duras.

née le 1<sup>er</sup> mai 1781, appartenait à l'une des premières familles de France. Orpheline à l'époque de la révolution, elle passa les années de la Terreur à Paris, chez M<sup>me</sup> de Duras, son aïeule. En 1803, elle épousa M. Charles-Joseph-Félix de Rotalier, qui avait combattu à Quiberon auprès de son père, et qui devint maréchal de camp sous la Restauration. A travers les phases si diverses de sa longue existence, M<sup>me</sup> de Rotalier se montra toujours supérieure à sa fortune; et la modeste retraite au sein de laquelle elle s'est éteinte ne faisait que mieux ressortir tout ce qu'il y avait de grandeur dans sa personne.

Les lettres franc-comtoises ne demeurent pas stériles. Pendant que M. l'abbé Barthélemy de Beauregard, abandonnant un moment l'histoire pour la poésie, publie un charmant volume, sous le titre de *Greffes morales sur Lafontaine, suivies de quelques fables*, M. l'abbé Devoille ajoute à ses nombreux récits, si chers à la jeunesse, celui du *Siège de Paris*; et notre savant collaborateur, M. l'abbé Désorges, abordant avec la vigueur qui le caractérise, l'une des questions les plus brûlantes du moment, nous donne *L'Eglise, l'Encyclique du 8 décembre et la Liberté*.

M. Alphonse Jobez fait paraître le second volume de son grand ouvrage sur le règne de Louis XV, et nous peint la régence, le ministère du duc de Bourbon et celui du cardinal de Fleury. M. G. Pauthier, le savant orientaliste, prélude par une introduction étendue et savante à la publication du livre de Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien du XIII<sup>e</sup> siècle, édité pour la première fois par ses soins. M. Alfred Gevrey, juge suppléant au tribunal de Gray, nous donne une nouvelle histoire de la ville de Vesoul, et, dans une première livraison de 112 pages, la conduit jusqu'au règne de Charles-Quint.

La commission archéologique de la Haute-Saône, de son côté, met au jour un nouveau volume de ses travaux, contenant quatre mémoires de M. Dey, pour servir à l'histoire de la ville de Luxeuil, une notice de M. Morey, curé de Baudoncourt, sur la chapelle du Rosaire à Vesoul, un coup d'œil sur les institutions judiciaires qui se sont succédé à Vesoul depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours, œuvre posthume du regrettable M. Ch. Lonchamps, et enfin une notice biographique sur ce laborieux érudit, par M. L. Suchaux, son ami.

Un de nos amis, M. Tissot, vient de faire paraître une chronique franc-comtoise sous ce titre : *Le Manoir et le Monastère*. En attendant que nous puissions l'apprécier dans cette revue, citons les lignes par lesquelles un recueil catholique la signale à l'attention des lecteurs :

« Par sa contexture, ce récit rappelle la meilleure manière de Walter

Scott, moins les longueurs et plus l'esprit catholique ; le style a un cachet particulier et original, sans archaïsme cependant. On sent que l'auteur est archéologue et homme d'imagination tout ensemble ; pas une description qui n'ait du relief et de la couleur locale, on croit voir le pays que décrit la plume, c'est de la photographie artistique.

» Le titre de l'œuvre dit assez le but que s'est proposé l'auteur : mettre en lumière les services rendus à la civilisation et au véritable progrès par les ordres religieux et la chevalerie, protecteurs-nés du peuple. »

Puisque nous sommes au chapitre des livres, on me permettra de rapporter une anecdote que me rappelle l'acquisition récente des statuettes bisontines de la collection Pourtalès par M. le duc d'Aumale. C'est l'histoire d'un petit livre qui a appartenu aussi momentanément à notre pays et qui est allé, comme la *Minerve* et le *Jupiter*, prendre place dans les admirables collections du prince exilé. Le pieux cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, en se préparant à mourir au milieu d'une contrée qui regrettera longtemps de lui avoir été si peu hospitalière dans ses derniers jours, voulut laisser à chacune des personnes qui avaient plus particulièrement mérité son estime, un souvenir affectueux ; il légua notamment plusieurs ouvrages de sa bibliothèque à l'un des curés les plus lettrés de Besançon. Après la mort de cet ecclésiastique, ses héritiers, qui n'étaient pas comme lui de l'Académie, mirent ses livres en vente, et un bibliophile bien connu, enlevé récemment au culte des parchemins et des reliures, étant allé chercher fortune parmi les dépouilles du curé académicien, remarqua l'un des volumes les plus exigus et en demanda le prix. Les héritiers l'ayant prié de le fixer lui-même, il offrit quinze francs, qui furent acceptés avec une véritable joie ; car le livre était d'un petit format, et la bibliothèque du défunt en contenait de bien plus gros, qui, à en juger par ce début, devaient produire bien plus d'argent. Mais ce petit livre, présent du généreux cardinal, n'était rien moins que le *Virgile des Alde à la reliure de Groslier*, c'est-à-dire un de ces bijoux que les bibliomanes se disputent à outrance et paient bien plus qu'au poids de l'or. Un autre amateur bisontin, M. Vieille, informé trop tardivement de l'existence de ce trésor, témoigna aux héritiers tout le regret qu'il avait de l'avoir manqué, en déclarant qu'il en aurait porté le prix jusqu'à 500 francs. Nouvelle surprise des héritiers, mais bien plus grande que la première, et surtout désappointement encore plus grand que la surprise. On recourut alors au premier bibliophile, qui, bien que légitime propriétaire du *Virgile*, le rendit avec un héroïsme digne de l'admiration et surtout de l'imitation de tous ses confrères. Plus tard, M. Vieille céda

lui-même le livre du cardinal pour mille francs au fameux libraire Teche-  
ner, de Paris, qui l'a revendu à M. le duc d'Aumale pour deux mille.

Nos artistes comme nos écrivains continuent à faire honneur à la pro-  
vince qui les a vus naître. Quarante-quatre d'entre eux ont obtenu place  
à l'exposition des beaux-arts de Paris, et la presse cite avec éloges  
MM. Bavoux, Becquet, Faivre, Gérôme, Gigoux, Jeanniot, Machard. Le  
portrait de M. Proudhon, par M. Courbet, grâce au concert organisé par  
l'amitié autour de cette toile, occupe au moins l'attention publique.  
M. Giacomotti a obtenu un succès moins contredit, et une des quarante  
médailles réservées à la peinture lui a été décernée.

Au milieu des embellissements artistiques que les étrangers ont pu ré-  
cemment admirer à Besançon, et dont le joli square de Saint-Amour  
n'est pas le moins appréciable, on a remarqué deux taches, dont l'une  
était heureusement passagère. C'était la décoration mesquine et de mau-  
vais goût placée à l'entrée du pont de Chamars, et qui tenait aux beaux-  
arts à peu près dans la même mesure que les enseignes de *la belle Elisa*,  
*géante*, de *l'Oracle magnétique* et du *Cilure, poisson d'eau douce*, qui lui  
servaient d'avenue. On dit que ce travail était dû à un peintre décora-  
teur étranger : tant mieux pour nos pinceaux bisontins. La critique s'est  
également exercée sur les travaux de l'ancienne église des Carmes de  
Battant. Les fenêtres récemment ouvertes sur la partie latérale de  
cet édifice ont choqué bien des yeux par les formes lourdes et peu gra-  
cieuses de leurs meneaux, mais surtout par leur étrange accouplement.  
On nous pardonnera de nous être fait l'écho de ces deux petites obser-  
vations au milieu des éloges prodigués par des voix amies.

L'un des plus brillants lauréats de notre concours agricole, ayant bien  
voulu se charger d'en rendre compte aux lecteurs des *Annales*, avec une  
compétence rare, nous a épargné l'embarras de traiter un sujet qui ne  
nous est pas familier. Nous ne parlerons pas davantage des fêtes, festins  
et discours qui ont eu lieu en cette circonstance. On en a lu tous les  
détails dans la presse quotidienne. Fusées et flammes du Bengale, ban-  
nières d'honneur décernées, par une innovation tout à fait inattendue,  
aux communes habitées par les lauréats, décoration mauresque de la  
grande table des invités au banquet, disposition des petites tables ré-  
servées aux souscripteurs et au-dessus desquelles piétinaient les cu-  
rieux, tout a été décrit avec le lyrisme de l'enthousiasme et dans des  
proportions vraiment épiques. D'ailleurs, il nous aurait été peut-être  
difficile de participer, à l'égard de certaines dispositions et de certains  
discours reproduits ou non reproduits, au concert de louanges dont nos

journaux ont retenti, et qui, de tous les concerts donnés à l'occasion du concours, a été assurément le plus complet.

Pendant que la ville de Besançon et une partie du département étaient occupés des fêtes du concours, un incendie épouvantable réduisait en cendres les deux tiers de la ville de Morteau. Le vendredi 5 mai, à une heure après midi, le feu se déclara dans la maison d'un boulanger. Le vent soufflait avec une extrême violence ; en un instant le feu gagna les maisons voisines, puis celles du côté opposé de la rue, puis la rue principale ; et telle était l'intensité du feu que les constructions en pierres de taille recouvertes en tuiles et garnies de volets en fer, qui semblaient à l'épreuve de l'incendie, furent, comme celles qui, en trop grand nombre, étaient couvertes en bois, anéanties en moins de deux heures. Une cinquantaine de bâtiments, occupés par onze à douze cents personnes, et comprenant la douane, les bureaux de la poste et de l'enregistrement, les études des deux notaires, ont été la proie des flammes. On n'a pu sauver que les archives de la poste, de l'enregistrement et des deux notaires. L'incendie s'étendit avec une rapidité sans exemple jusque sur la place de l'hôtel de ville, qu'il attaquait déjà lorsque les pompiers accourus du Locle et des Brenets (Suisse) commencèrent à manœuvrer leurs pompes et arrêterent le feu. Mais pendant ce temps-là l'ouragan entraînait les pailles enflammées jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres ; le feu se déclarait au village des Fins et y consumait treize maisons, tandis que les habitants étaient occupés à secourir leurs voisins de Morteau. L'administration, les populations, et notamment celles de la Suisse, ont rivalisé d'empressement et de générosité pour venir en aide à cette grande infortune. Monseigneur le cardinal archevêque de Besançon vient d'ordonner une quête dans toutes les paroisses du département du Doubs ; des listes de souscriptions paraissent chaque jour dans les journaux de la province ; le préfet de la Haute-Saône se joint à son collègue du Doubs pour provoquer les secours. Au milieu de ces élans patriotiques et charitables, on n'a pu lire sans répulsion l'étrange proposition émise par un journal, de donner *une fête de nuit à Chamars, avec musique, bal populaire et feu d'artifice*, à l'occasion d'un événement si douloureux. Il ne manquerait plus vraiment à ces amateurs de la joie à tout prix que d'organiser des trains de plaisir pour jouir de plus près de l'effet des ruines, et d'aller danser dessus.

JULES SAUZAY.



## L'ÉGLISE ET LES ÉCOLES DE BONNEVENT.

---

Lorsqu'on va de Besançon à Langres par l'ancienne route romaine de Seveux (Segobodium), en traversant l'humble commune de Bonnevent, à égale distance de la vallée de l'Ognon et des ruines du château d'Oiselay, on est aussi surpris qu'enchanté à la vue d'une merveilleuse église gothique, de construction toute récente, qui se dresse à droite de la route, et l'on est tenté de se demander par quel miracle un monument si achevé et si grandiose a pu s'élever au milieu de cette petite population de 400 habitants, dont les rustiques demeures ne trahissent que la pauvreté. A quelques pas plus loin, de l'autre côté de la route, s'offre, comme un nouveau sujet d'étonnement et d'admiration, un beau et vaste bâtiment qui réunit, dans une heureuse disposition, la mairie, l'école des garçons et un établissement de religieuses pour l'éducation des filles. Comment et par quels moyens extraordinaires toutes ces grandes et belles choses, qui sont pour tant de paroisses bien plus considérables et bien plus riches un rêve sans espérance, ont-elles pu s'accomplir dans cette petite bourgade reculée, plus dépourvue que toute autre des ressources nécessaires, c'est ce qui nous a semblé fournir la matière d'un récit non-seulement plein d'intérêt et d'enseignement, mais très propre à honorer notre temps et notre pays. Nous avons demandé ce récit à l'amitié et au dévouement de M. de Gérauillier, curé de cette paroisse privilégiée, qui a bien voulu accéder à nos désirs, et nous sommes heureux de l'offrir aujourd'hui à nos lecteurs.

### I.

L'église de Bonnevent était avant la révolution française un prieuré dépendant de l'abbaye de Baume-les-Messieurs. On trouve des traces de ce

prieuré dès 1010. L'abbaye de Baume-les-Messieurs possédait alors le vallon de Vauvenise et y entretenait un prieur pour procurer aux habitants de cette localité les secours de la religion. Plus tard, ce prieuré fut transporté sur le versant de la colline située à l'est de Vauvenise, près de la *villa de Bénévent*, comme s'expriment plusieurs anciens manuscrits, au lieu appelé aujourd'hui Bonnevent.

Parmi les pièces conservées aux archives de notre mairie, se trouve une charte par laquelle l'abbé de Baume donnait, en 1240, des lettres de franchise à plusieurs habitants de Bonnevent, pour reconnaître divers services importants que son abbaye avait reçus d'eux. Ce qui prouve qu'à cette époque l'abbé de Baume exerçait sur ce pays les droits féodaux.

Le seigneur d'Oiselet (1) avait aussi certains droits sur Bonnevent. Ainsi voit-on qu'au jour de la fête de la Trinité, fête qui y attirait un grand concours de peuple, il y exerçait la police, et que les amendes étaient perçues à son profit. Bonnevent avait, en retour, certains droits d'usage dans les bois de la terre d'Oiselet. Cet usage a été converti, plus tard, en droit de propriété (1773).

Les seigneurs d'Oiselet avaient des rapports avec le prieur résidant à Bonnevent; ils fréquentaient le sanctuaire confié à sa garde; ils y invoquaient saint Blaise, ils obtenaient, par l'intercession de ce grand saint, des bienfaits signalés, et se montraient reconnaissants. Aussi possédons-nous une très antique statue de ce saint, donnée évidemment par quelque membre de la maison d'Oiselet, puisque l'écusson de cette maison se trouve sur le socle.

Les choses restèrent ainsi jusqu'à l'époque malheureuse où les prêtres fidèles à leurs devoirs furent condamnés à l'exil et où l'on ferma les églises. Le prieuré fut vendu; mais cette vente ne profita pas longtemps aux nouveaux acquéreurs. A cette époque, comme dans toutes les circonstances analogues, il fallait beaucoup d'argent et à bref délai; les biens de l'Eglise furent donc aliénés en masse et à vil prix. Et quand, plus tard, il a fallu les racheter, nous avons dû payer des sommes exorbitantes ce qui ne coûta aux spoliateurs qu'un décret et aux acheteurs que quelques assignats.

Il fallait alors une grande vertu pour rester fidèle à son devoir. Le sieur Gouniot, prieur à Bonnevent, eut la faiblesse de prêter serment à la constitution civile du clergé, et comme son état de santé ne lui permettait point d'exercer les fonctions de son ministère, il s'adjoignit comme vicaire

(1) Orthographe de l'époque. On ne trouve Oiselay que depuis la révolution française.

un ancien cordelier, qui a laissé une triste mémoire. Cette circonstance fit que le prieuré ne fut point entièrement vendu, et que le logement du prieur attenant à l'église fut réservé pour le sieur Gouniot. Son vicaire recevait de la commune, comme les registres en font foi, une indemnité pour son logement. A l'entrée de l'église prieurale se trouvaient deux cloches ; une fut enlevée, la plus grosse bien entendu, pour être employée à la fonte des canons qui devaient défendre la république une et indivisible.

Le concordat de 1804 rétablit le culte, et le décret de 1807, fixant le nombre des paroisses qui auraient le titre de succursale, mit de ce nombre la paroisse de Bonnevent avec la circonscription qu'elle a encore aujourd'hui, c'est-à-dire le territoire de Bonnevent et de Velloreille, auparavant dépendance de la terre seigneuriale d'Oiselet. Nous avons encore le titre par lequel Antoine d'Oiselet a acensé en 1420 aux sieurs Gerbelet les terres et granges de Velloreille.

M. Servin, prêtre très respectable, qui a laissé dans la paroisse les meilleurs souvenirs, fut le premier curé qui administra Bonnevent après le rétablissement du culte. Il y résida depuis 1803 jusqu'au 26 mai 1823, époque de son décès.

Ce prêtre zélé n'avait pour sa paroisse qu'une église insuffisante ; car jusqu'à la révolution la chapelle des prieurs, destinée uniquement à recevoir les habitants de Bonnevent, était de dimensions très restreintes ; depuis l'annexion de Velloreille, il était absolument impossible qu'elle contint les deux populations réunies. Les temps étaient mauvais pour bâtir des édifices religieux : la tourmente révolutionnaire avait tout détruit, il fallait tout refaire à la fois. Le prieuré avait été vendu après l'abolition de tous les cultes ; il fallait procurer un asile aux nouveaux pasteurs. Ce fut alors qu'on acheta le presbytère actuel. Le saint prêtre dut se borner pour son église au strict nécessaire ; en conséquence, on construisit à l'extrémité de l'ancienne chapelle une vaste salle à plafond plat pour recevoir les fidèles. C'était beaucoup avoir fait pour des temps aussi malheureux, que d'avoir procuré à la population un abri pour y entendre les offices.

Après la mort de M. Servin, dont chacun se rappelle le zèle, la patience et la charité, la paroisse, faute de prêtres, resta sans curé jusqu'en 1829. Alors M<sup>re</sup> le cardinal de Rohan nomma à la cure de Bonnevent M. Sauvageot, actuellement curé d'Audeux. C'est sous son administration que Son Em. le cardinal Mathieu vint pour la première fois, en 1837, visiter la paroisse. Le procès-verbal de visite, inscrit aux registres de la fabrique, fait

voir combien l'église et le presbytère laissaient à désirer, en signalant les réparations les plus urgentes.

Deux ans plus tard, les dégradations avaient beaucoup augmenté, et il ne s'agissait plus seulement de quelques réparations de décor, mais de la reconstruction du chœur de l'église, qui menaçait ruine. Ici va commencer une lutte administrative qui amènera le départ successif de deux curés et à deux reprises la privation de prêtre pour la paroisse. Il ne faut pas s'en étonner ; rebâtir une église est toujours une chose difficile, et pour la paroisse qui est obligée de le faire, c'est toujours un moment de crise. Souvent il faut la défaite de celui qui entame l'affaire pour assurer le succès de celui qui, plus heureux, lui succédera et fera triompher l'œuvre. Il faut vaincre des résistances, et sous ce rapport comme pour bien autre chose, le temps est un grand appui.

En 1841, au mois de juillet et au mois de septembre, le conseil de fabrique prenait des délibérations afin de constater l'insuffisance des ressources paroissiales pour couvrir les dépenses de la reconstruction du chœur de l'église, et inviter sans succès le conseil municipal à venir à son secours. Cet état de choses continua jusqu'au mois de septembre 1842, époque à laquelle M<sup>r</sup> l'archevêque envoya un de ses vicaires généraux, M. Caveroz, actuellement évêque de Saint-Dié, demander à la municipalité si elle voulait, oui ou non, se décider à exécuter les réparations. On ne donna qu'une réponse évasive, et M. Sauvageot fut immédiatement nommé à la succursale d'Audeux.

Bonnevent fut donc privé de prêtre, et jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1844 la paroisse fut administrée par M. Marande, curé de Montboillon. Depuis le mois de juillet 1841, le chœur de l'église était interdit à raison du danger, et on n'avait plus pour faire les offices que la partie construite en 1809. Pendant quelque temps la paroisse se vit privée de toute cérémonie religieuse. Cependant, un peu plus tard, M<sup>r</sup> l'archevêque permit de faire les offices, et on continua à les célébrer dans la partie de l'église qui n'était point interdite.

Au 1<sup>er</sup> mai 1844, M. Jeanpâris fut nommé curé et prit possession. Son administration dura à peine quinze mois, et pendant ce temps on continua les pourparlers pour l'église, mais sans grands résultats. Il quitta Bonnevent au 10 août 1845, et peu de jours après son départ, on fit de nouvelles démarches pour la reconstruction de l'église ; le commissaire épiscopal obtint, non sans peine, que le propriétaire du prieuré céderait quatre-vingt-douze centiares, indispensables pour l'agrandissement de la chapelle, au prix exorbitant de neuf cents francs, plus cinquante francs

qui furent remis par M. le chanoine Thiébaud à la femme du propriétaire pour la décider à laisser signer son mari.

## II.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1845, M. Antoine fut nommé curé de Bonnevent. C'était un homme intelligent, érudit, savant dans les langues orientales, mais encore plus admirable par l'ardeur de son zèle et la force de sa volonté. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir entraîné les habitants de Bonnevent et transfiguré leur commune. Son prédécesseur avait préparé, défriché le terrain, sans avoir pu aboutir, et cependant son travail ne fut pas perdu. C'est même un bonheur pour la paroisse que les efforts pour reconstruire ou plutôt réparer l'église n'aient point eu de suite à cette époque, parce que les projets dressés par l'architecte étaient vraiment insuffisants. On aurait absorbé tout l'argent disponible et même au delà, et on n'eût obtenu qu'un résultat regrettable.

Il y a dans toute cette lutte préparatoire un côté qui mérite d'être sérieusement étudié. On y verra une population qui s'essaie ; elle voudrait, mais elle ne veut point encore. Pourquoi veut-elle et ne veut-elle pas ? Parce qu'elle ne prévoit point les moyens de faire face aux dépenses ; elle ignore encore toutes les ressources que peuvent faire naître l'union et la bonne volonté. L'œuvre prend cependant racine, elle naît dans les esprits, et celui qui devra la réaliser, s'il ne trouve pas les difficultés aplanies, trouvera au moins des esprits convaincus du besoin d'agir ; plus que cela, des esprits sentant qu'ils ne peuvent pas agir seuls, et par cela même plus disposés à se laisser conduire.

Si j'appuie sur ce point, c'est parce que ce qui est arrivé ici, arrive souvent aussi ailleurs, et qu'il y a là une grande leçon et pour les paroissiens et pour le prêtre qui se trouve chargé d'une paroisse dans une pareille position. Les premiers verront qu'il leur faut plus d'énergie, plus de décision dans la volonté, s'ils veulent obtenir un résultat. Le second se consolera en voyant sa bonne volonté couronnée de peu de succès, surtout en pensant que ses peines et ses efforts ne sont point perdus, mais qu'il prépare les voies pour un triomphe plus grand, pour une œuvre plus complète.

M. Antoine arrive le 1<sup>er</sup> septembre 1845, et dès qu'il est établi de manière à pouvoir connaître le terrain, il commence à prendre l'affaire

en main et à la pousser avec une vigueur, une énergie qui ne se démentira jamais, envisageant toutes les difficultés, les voyant avec calme, signalant aux habitants ce qu'ils n'avaient pas fait, et ce qu'ils devaient faire s'ils voulaient aboutir.

Les paroissiens avaient eu le temps de comprendre que ce n'est point en reculant qu'on triomphe des difficultés, ils avaient senti le résultat de leurs hésitations ; ils voyaient leur arriver pour pasteur un homme aussi actif et ardent que plein d'intelligence. Ils écoutèrent sa parole, ils comprirent ce qu'il voulait, ils y virent leur bien, et se mirent à l'œuvre. Aussi, dès le 26 octobre 1845, c'est-à-dire moins de deux mois après l'arrivée de M. Antoine, le conseil municipal, en séance extraordinaire, prit une délibération accentuée, dans laquelle il déclarait l'urgence des travaux et votait en principe les sommes voulues. M. le curé fut appelé par le conseil. Voyant les bonnes dispositions des administrateurs, et sentant qu'il fallait les seconder non-seulement par ses paroles, mais surtout par son exemple, il ouvre immédiatement une souscription et s'inscrit en tête pour une somme de 500 francs. Comment résister à un pareil argument ? Les habitants y répondirent comme ils le devaient, en souscrivant les uns pour l'extraction, les autres pour la conduite des matériaux, en un mot chacun pour ce qu'il pouvait faire. Ils prouveront pendant dix-neuf années consécutives ce que peut la bonne volonté soutenue par la foi. Elle opère sans appauvrir, et prouve que ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse et puissance aux yeux de Dieu.

Voilà l'œuvre commencée ; elle marchera lentement, comme les œuvres solides et durables, triomphant une à une des difficultés les plus épineuses, gagnant toujours du terrain sans jamais reculer d'un pas.

M. Antoine voyait toute l'immensité de son entreprise, il comprenait qu'il fallait habituer petit à petit ses paroissiens à se prêter volontiers et gratuitement à toutes les démarches pour lesquelles on peut se passer des ouvriers d'état. Ainsi, pendant qu'il préparait toutes les pièces nécessaires pour l'adjudication des travaux, il faisait exécuter par les jeunes gens de la paroisse le défrichement du terrain qui entourait son modeste presbytère, faisait extraire et amener gratuitement la pierre nécessaire pour le clore, et ainsi montrait en petit ce qu'il espérait obtenir en grand, en réalisant à peu de frais un travail auquel on n'avait point encore osé penser.

En même temps M. le curé avait fait prendre par le conseil de fabrique une délibération qui l'autorisait à faire au presbytère les répara-

tions demandées par M<sup>re</sup> l'archevêque dès 1837. La maison curiale était alors dans le plus triste état de délabrement, et ceux qui accusent notre clergé d'être d'une exigence outrée, ne se seraient pas trouvés eux-mêmes fort à leur aise s'il leur avait fallu habiter, pendant vingt ans comme M. Servin, ou pendant douze ans comme M. Sauvageot, la pauvre cure de Bonnevent. Quoi qu'il en soit, ces choses de première nécessité pour l'existence du prêtre se faisaient pendant que M. Antoine préparait une affaire bien plus importante à ses yeux, mais bien autrement difficile.

M. Colard, architecte à Gray, avait été chargé de dresser les plans et devis de la réparation de l'église. Il modifia un peu ceux qu'il avait préparés quelques années auparavant sous M. Sauvageot, et les présenta à la commune dans les premiers jours du mois de janvier 1846. Le conseil approuva purement et simplement le projet, en votant les sommes nécessaires pour l'exécuter.

Mais M. Antoine étudiait sérieusement ce plan; il comprit qu'en l'adoptant on absorberait toutes les ressources de la commune sans obtenir un résultat sérieux, que l'on aurait une de ces églises comme malheureusement on en a trop fait pendant la première moitié de ce siècle, n'ayant aucun cachet religieux, et pouvant servir à tout aussi bien qu'au culte divin. L'esprit tout rempli de ces pensées, il fit réunir de nouveau le conseil municipal, et après lui avoir exposé ses motifs, il l'engagea à annuler la délibération précédente, et à en prendre une nouvelle dans le sens de la démolition totale de l'église, sauf le clocher bâti en 1809. Le conseil se conforma à ce désir, basant cette nouvelle décision sur ce qu'il était évident qu'agir autrement, ce serait absorber les fonds disponibles sans résultat satisfaisant; et en conséquence, il vota la reconstruction totale de l'église, avec le programme suivant pour être étudié par l'architecte :

« Conserver purement et simplement le clocher, et élever sur l'emplacement agrandi de l'ancienne église, une nouvelle église à trois nefs » et pouvant contenir 350 personnes, c'est-à-dire la population de Bonnevent et Vellorille capable de suivre les offices. »

Le conseil vota alors une somme de douze mille francs qu'il possédait en caisse, plus les prestations des habitants, soit pour la conduite des matériaux, soit pour leur extraction. Il posa aussi en principe le projet de demander un secours au gouvernement, pour aider la commune à faire face à la dépense de cette construction.

L'architecte, sous l'impulsion de M. le curé, ne fut pas long à étudier

le nouveau projet, et le 19 janvier 1846, le travail était soumis au conseil municipal, qui l'accepta séance tenante, renouvelant tous ses votes avec la bonne volonté la plus louable. Les pièces ayant été envoyées en sous-préfecture et en préfecture, l'administration départementale, vu le peu de ressources de la commune, vu surtout la demande de secours adressée au gouvernement, demanda et obtint pour cinq ans le vote de vingt centimes additionnels.

C'était un grand succès que d'avoir amené la population à s'imposer d'une façon si extraordinaire. Rien ne coûte à l'habitant des campagnes comme de s'engager à de nouveaux impôts, rien n'est plus propre à glacer son concours. On aime faire, mais on aime faire librement. Voilà pourquoi le moyen âge a et aura sur nous un privilège pour les grandes œuvres. Alors régnait le principe de la charité, mais de la charité libre. J'écrivis un jour à un administrateur très intelligent : « Croyez-moi, » Monsieur, ne me demandez pas de porter du papier timbré pour faire » souscrire mes paroissiens ; par là nous perdriens tout. Permettez-moi, » puisque nous devons remplir une question de formalité légale, de ne » porter sur papier timbré que le relevé de nos souscriptions. » Mais, dira-t-on, sont-elles solides ? En voici la preuve : Un jour, un percepteur, dans une intention des plus louables, vient me dire : Monsieur le curé, si quelqu'un résistait, vous me le diriez. Je lui répondis : Monsieur, je vous remercie infiniment ; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire semblant de vous mêler de la chose. Le résultat prouva bien ce que j'avais ; dans cette circonstance on avait souscrit pour six cents francs, en réalité on en donna quinze cents.

Pour moi, je ne comprends les œuvres religieuses et charitables que sous l'inspiration de la plus entière liberté. Il faut que ceux dont on réclame le concours puissent le refuser. Ils refuseront un jour, c'est possible, mais le lendemain ils donneront. Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il ne peut pas être content d'avoir refusé de faire le bien, et que la joie de concourir à une bonne œuvre récompense dès ici-bas celui qui s'impose un sacrifice.

C'était donc un grand point que d'avoir obtenu l'impôt additionnel ; par là l'œuvre était assurée. Il ne fallait plus que courage et persévérance pour la mener à bonne fin. On verra que ces deux vertus n'ont pas fait défaut.

Pendant l'administration départementale ne se décidait point à admettre le plan tel que le conseil venait de l'approuver, elle le trouvait peu en rapport avec les ressources communales, et elle avait demandé



à l'architecte un autre projet. Cette nouvelle étude fut présentée au conseil municipal le 28 avril 1846. Il le rejeta, pour le motif très sérieux qu'il y avait assez longtemps que l'on hésitait, qu'en continuant de la sorte la population si bien décidée finirait par se lasser, et que son devoir était de prendre une résolution bien arrêtée pour ne plus s'en départir, sous peine de voir l'œuvre échouer complètement. On supplia donc l'administration départementale de ne pas mettre d'entraves à une affaire qui avait été si longuement et si laborieusement préparée. Le préfet se rendit à ces raisons, et le 23 mai il approuva les travaux, de telle sorte qu'ils purent être mis en adjudication le 28 juin 1846. A ce moment, on aurait pu croire le triomphe complet et définitif ; mais les œuvres de Dieu ne marchent point ainsi, il leur faut d'abord traverser le creuset de l'épreuve et de la contradiction ; ce n'est que lorsqu'elles semblent perdues et anéanties qu'elles reprennent une nouvelle vigueur ; de la sorte, il est évident pour tous qu'elles ne sont pas le fruit de l'action de l'homme, mais uniquement celui de la main de Dieu, qui dirige tout avec force et suavité.

On croyait mettre la main à l'œuvre et travailler sans désespérer. Dès que l'entrepreneur fut arrivé, il aurait fallu voir tous les habitants se mettre avec joie et empressement, sous la conduite de leur curé, à démolir l'ancienne église, à ranger avec ordre les matériaux, séparant ceux qui pouvaient avoir quelque utilité de ceux qui n'étaient propres à rien, débarrassant ainsi la place où devait être construite l'église actuelle, lorsque, chose incroyable, le propriétaire qui avait vendu si cher quelques mètres de terrain pour l'élargissement de l'église, prétendit qu'on lui faisait un grand préjudice en démolissant le mur du fond du chœur, mur autrefois mitoyen avec le logement du prieur, devenu sa propriété.

Il envoya donc une sommation à l'entrepreneur, pour lui signifier de suspendre les travaux, et demander dommages et intérêts. Pour réaliser le plan adopté en définitive, le terrain acquis ne pouvait suffire, et on ne savait comment s'y prendre pour obtenir la vente de ce qui manquait, l'exigence des propriétaires ayant déjà tenu la commune si longtemps en échec pour la première acquisition. Ce refus fit penser à l'expropriation pour cause d'utilité publique. Dieu sait que de démarches il a fallu pour vaincre cette difficulté ; que de voyages, que de propositions, que de discussions ! Mais rien ne put arrêter M. Antoine. Il voyait les travaux tout à la fois commencés et suspendus. On avait déjà amené d'énormes quantités de pierres, on les avait taillées, les fondations de l'édifice étaient même creusées en partie, on commençait déjà à planter

l'édifice sur le terrain que l'on possédait, et tout se trouvait arrêté par suite d'un refus absolu d'arrangement. Pour avoir une juste idée de tout ce qu'a dû souffrir ce prêtre zélé, pendant tout le temps qui s'écoula entre le mois d'août 1846 et le 20 mai 1848, il faudrait, comme moi, avoir lu toutes les délibérations prises, soit par le conseil municipal, soit par le conseil de fabrique ; toutes les lettres écrites à ceux qui surveillaient l'affaire pendant sa marche administrative ; toutes les notes indiquant les voyages entrepris pour donner des explications nécessaires à ceux qui devaient diriger le débat. Il faudrait, en un mot, savoir tout ce qu'il y a à dépenser de courage, d'énergie et de persévérance pour faire triompher ces sortes d'affaires, surtout quand on a à les traiter dans des années aussi orageuses que le furent les années 1847 et 1848.

Au milieu de ces difficultés, une partie de la population demandait que l'église fût bâtie sur un autre terrain, entre Bonnevent et Velloreille. Cette proposition paraissait d'autant plus naturelle, qu'elle satisfaisait les intérêts généraux de la paroisse en donnant une position plus centrale à l'église. Du reste, Bonnevent ne possédait alors pour écoles qu'une mesure, pour presbytère qu'une mauvaise petite maison servant autrefois de pied à terre à la famille Tharin lorsqu'elle venait visiter ses propriétés à Bonnevent. Ainsi, on aurait pu placer l'église au milieu, les écoles d'un côté, le presbytère de l'autre ; de la sorte, ces édifices, qui sont comme le rendez-vous journalier de tous les habitants d'une paroisse, auraient servi de trait d'union entre Bonnevent et Velloreille. Bien des animosités eussent été évitées par cette combinaison, qui présentait, en outre, un avantage pécuniaire, le terrain aurait beaucoup moins coûté dans cette position, même pour la totalité des édifices, que la somme de 4,100 fr. donnée au sieur Lamotte, Jean-Claude, à deux reprises, jointe aux frais considérables qu'a entraînés cette expropriation. Aussi, au premier abord on serait tenté de blâmer M. Antoine de n'avoir pas adopté cette combinaison, qui présentait tant d'avantages. Mais si on réfléchit bien à la position des choses telles qu'il les a trouvées, on ne sera pas si facile à le blâmer ; car, outre la vénération que méritait l'emplacement de l'ancienne église, où depuis plus de huit cents ans on offrait le saint sacrifice de la messe, et près de laquelle étaient déposées les cendres de tant de générations, d'autres motifs bien sérieux l'avaient arrêté. D'abord, ce n'était point lui qui avait commencé l'affaire. Ses devanciers n'avaient pas, comme nous l'avons déjà dit, osé penser à une reconstruction totale, mais simplement à refaire le chœur de l'église, qui menaçait ruine. Quelques jours avant son arrivée, la commune avait acheté à un prix exorbi-

tant une parcelle du terrain environnant. Il aurait donc fallu, pour embrasser l'autre projet, renoncer à tous ces antécédents ; ce qui, comme on le comprend, n'était pas facile. M. Antoine a mieux aimé lutter, car il était l'âme de tout, que de reculer. Il l'a fait pour Dieu, nous nous garderons donc bien de le juger, et nous ajouterons que ses vues ont été couronnées de succès, de telle sorte qu'on peut dire avec vérité que ce lieu était cher à Dieu, et qu'il a voulu le conserver pour sa gloire en aidant et en soutenant de sa puissance ses ouvriers. D'ailleurs, M. Antoine était loin de penser que le jury d'expropriation accorderait aux Lamotte une somme de 3,200 fr. pour sept ares soixante-onze centiares de terrain. Quatre francs par mètre, c'était bien cher pour le pauvre territoire de Bonnevent ; et cependant les vendeurs, encouragés par les succès de leurs premières exigences, allaient bien au delà dans leurs prétentions, ils demandaient plus du double. Enfin, le 20 mai 1848, le jury prononçait l'expropriation, et le 29 juin suivant, on prenait possession du terrain en posant la première pierre de l'église.

Cette cérémonie fut faite pendant les jours les plus sanglants d'une république éphémère, par un vétéran du sacerdoce, le vénérable M. Gête, curé de Cussey-sur-l'Ognon. Il avait ce jour-là à ses côtés tous les prêtres du voisinage, entre autres M. Magnin, mort curé de Sauvagny, dont nous aurons plus bas à reconnaître la munificence envers notre église. M. Antoine, au sortir de la cérémonie, fit un appel à la charité de ses confrères, en adressant une lettre à tous les ecclésiastiques du diocèse de Besançon. Cet appel ne fut pas vain, une somme de 6,060 fr. 75 cent. en fut le fruit. Qu'il est beau de voir ainsi le prêtre, dont les ressources suffissent à peine aux œuvres de charité de sa paroisse, trouver cependant dans son cœur assez de générosité pour tendre la main à ceux qui lui demandent, et se refuser à lui-même pour donner aux autres ! Tous ces bienfaiteurs peuvent donc dire en voyant notre église : Voilà mon œuvre, j'y ai concouru, j'y ai placé ma pierre. Bien des âmes généreuses ont également envoyé leur aumône à M. Antoine. Ses registres, qui étaient l'exactitude même, nous ont tout dit ; mais que j'aimais à lire et à relire les lettres d'envoi, où ce précepte de l'Evangile était si bien pratiqué : *Que la main gauche ignore le bien que la main droite opère*. La terre les tait pour obéir à leur modestie, mais le Seigneur les proclamera au grand jour, lui qui récompense un verre d'eau donné en son nom.

On se mit donc à bâtir, c'est-à-dire à creuser les fondations, à extraire la pierre, à l'amener, à la tailler, etc. Ce fut alors que l'on vit se déployer le zèle du pasteur. Il le fallait partout, pour tout diriger, pour tout con-

duire; dans les maisons, pour avertir les personnes de se rendre à leur poste; sur le chantier, pour y donner les mesures et surveiller le travail; à la carrière, pour encourager ceux qui arrachaient des entrailles de la terre la pierre destinée à former les murs de la maison de Dieu. Partout il était à l'œuvre; son exemple était le meilleur stimulant. Ici on le voyait emplir et porter une lourde corbeille; là il aidait un ouvrier à déplacer un bloc trop pesant, et ensemble ils le roulaient péniblement. En un mot, il se prêtait à tout, et c'est ainsi qu'il amena ses paroissiens à faire plus qu'ils n'avaient promis. Je l'ai dit, les fondations furent creusées par eux; la pierre tirée par eux, amenée par eux, montée sur les échafaudages par eux. Pour cela tout le monde était bon, vieillards, hommes dans la force de l'âge, jeunes gens, jusqu'aux femmes et aux enfants, chacun s'y prêtait; chacun avait son jour, sa place, et personne n'osait refuser. Les uns faisaient une chose, les autres une autre, chacun ce qu'il pouvait, et une énorme dépense fut ainsi épargnée.

C'était déjà beaucoup d'amener la pierre, le sable, les bois de construction; mais ce qui fut incomparablement plus onéreux, ce fut la conduite de la pierre de taille. On allait la chercher le plus souvent aux carrières de Bucey-lez-Gy, à près de 15 kilomètres, avec des chemins très difficiles pour gagner la route. Eh bien! malgré toutes ces difficultés, tout vint gratuitement, et sans que jamais on fût obligé d'avoir recours à aucune pression sur les habitants. Mais que de tact il a fallu pour tout obtenir ainsi en détail et jour par jour, à mesure que le besoin se faisait sentir sur le chantier, pour soutenir cet entrain sans jamais se décourager, pour exciter et décider les voituriers à partir même au temps le plus pressant des récoltes et de la culture, pour revenir à la charge près de ceux qui ne montraient point assez de zèle! Ainsi tout se calcule, s'arrange et se soutient sans nuire aux travaux de la campagne. M. Antoine a tout obtenu; et les habitants, peut-être quelquefois mécontents en partant, riaient en chemin, et s'en revenaient tout joyeux d'avoir amené une pierre de plus, même lorsque leurs chariots s'étaient disloqués en route. Chaque famille se rappelle encore ces petits détails; on en cause aux veillées d'hiver, comme le soldat raconte ses campagnes. Si un ami vient rendre une visite, ce sont les travaux de l'église qui font les frais de la conversation. Chaque habitant sait où sont dans l'édifice les pierres qu'il a amenées, et il se fait un plaisir de vous les montrer. C'est pour lui une satisfaction bien légitime, une récompense anticipée de celle que le bon Dieu lui réserve dans une vie meilleure.

Ces continuels transports de matériaux étaient ce qui coûtait le plus

aux paroissiens : ici il fallait non-seulement les hommes, mais encore les attelages, et comme on n'avait pas de voitures faites exprès pour amener ces blocs si pesants, chaque cultivateur se servait de son chariot de culture. Des familles ont fait jusqu'à soixante voyages à Bucey pour l'église, d'autres cinquante, d'autres quarante, etc., chacune selon son pouvoir, et surtout son bon vouloir, le possible étant souvent réglé sur la bonne volonté. Jamais on ne s'est découragé ; le même entrain a régné jusqu'à la fin de toutes les constructions, aussi bien des écoles que de l'église, des flèches et des murs du cimetière, c'est-à-dire pendant près de dix-huit ans. J'ajouterai même que, la dernière année, généralement je prévenais les familles le dimanche, afin que chacun pût calculer son ouvrage et choisir son jour. On parlait ainsi sans que j'eusse besoin d'insister ; même quelquefois il en était qui faisaient ces corvées sans que je leur eusse assigné de jour.

Que l'on ne croie pas que ces dons en nature, en corvées, en argent, aient appauvri en rien nos familles. Ici nous n'avons ni riches ni pauvres, mais tous vivent dans une honnête aisance, soutenue par un travail consciencieux. Le Seigneur a béni les travaux faits pour lui, et a rendu même ici-bas à chacun ce qu'il a bien voulu nous prêter. Il est un trait que je ne puis taire ici : un de ceux qui ont le plus aidé mon prédécesseur avait contracté, bien avant la construction de l'église, une obligation qui devait nécessairement amener sa ruine ; elle arriva, et il mourut même peu après (dix jours avant M. Antoine), laissant sa femme et cinq enfants en bas âge complètement ruinés. Qu'allaient devenir cette veuve et ces orphelins ? Le bon Dieu bénit en eux les travaux du père. Ils suivirent mes conseils, et tous maintenant occupent une position honorable. Ce que l'on fait pour Dieu, loin d'appauvrir, conserve dans une population les principes de foi, de religion, de conscience et d'honneur, et amène le travail, l'économie, la prospérité et l'abondance.

### III.

Pendant que l'église de Bonnevent s'élève, et qu'on la voit, dès 1848, sortir de terre dans toute son étendue, examinons l'édifice, et disons ce que sa vue nous inspire.

Quand je me demande si une église est belle, pour y répondre j'applique cette parole de l'Évangile : *Ma maison est une maison de prière*. Or, la prière est une élévation de l'esprit et du cœur à Dieu. Pour qu'une

église soit belle, il faut donc avant tout qu'elle ait le mérite d'élever mon esprit et mon cœur au ciel ; il faut qu'elle me sépare en quelque sorte de la terre, pour m'introduire dans la cité de Dieu, et que là je puisse adorer mon Seigneur et mon Roi. Une église qui serait tout aussi bien une salle de spectacle, un salon, tout ce que voudrez en un mot, aura beau être bien bâtie, bien décorée, elle ne sera jamais une église. Pour moi, le type *c'est la maison de prière*.

Nous ne prétendons donc pas qu'il faille choisir un style à l'exclusion de tous les autres. Peu nous importe le style, pourvu que l'on obtienne le résultat et qu'en entrant dans le lieu saint l'âme soit saisie d'un saint mouvement qui la transporte et l'unisse à son Dieu. Pour cela, l'argent que l'on a à dépenser n'est qu'une question secondaire : si l'on en a beaucoup, on aura droit d'être plus exigeant pour la majesté de l'édifice, pour l'ornementation ; si l'on en a peu, on pourra toujours demander de le bien employer, d'étudier un plan simple il est vrai, mais bien conçu, avec de belles lignes et portant un cachet de piété et de dévotion.

Si l'on n'exclut aucun genre pour l'architecture religieuse, il est au moins bien permis d'en préférer un, et, à mon avis, celui qu'il faut choisir est le genre ogival. Le moyen âge, malgré ses défauts, ses vices, ses passions mal comprimées, n'en était pas moins un temps où l'on priait, et on ne nous contredira pas si nous prétendons que c'est l'époque qui a produit les églises les plus majestueuses. M. Antoine l'avait compris ; aussi choisit-il pour l'église de Bonnevent le style ogival.

La renaissance de ce beau style commença vers l'année 1840, par la Normandie ; cette province est fort riche en monuments du moyen âge, et on se sent toujours du milieu où l'on vit. Malheureusement il n'en est pas de même de la Franche-Comté ; c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer notre lenteur à suivre cette heureuse impulsion. Cependant notre pauvreté n'est pas telle que chez nous on ne trouve point de modèles. Les architectes pourraient s'inspirer soit à Saint-Jean de Besançon, soit à Luxeuil, soit même à Faverney, à Gray, à Dole, à Salins.

L'architecte que M. Antoine s'associa fut tout naturellement celui que la commune avait chargé d'étudier le projet de réparation de l'église, M. Colard, de Gray, connu dans tout l'arrondissement par les beaux travaux qu'il y a dirigés, presbytères, maisons d'école, fontaines, et aussi un certain nombre d'églises, notamment celles de Montureux-lez-Gray et de Charcenne. M. Colard a rendu à M. Antoine d'immenses services ; il lui a témoigné un dévouement à toute épreuve et un désintéressement digne d'être rappelé ; notre population lui en conserve un précieux sou-

venir. Comment pourrait-elle oublier celui qui a si bien secondé l'auteur de ses monuments?

A Charcenne et à Montureux, M. Colard s'essayait dans l'art gothique; à Bonnevent il est plus sûr de son coup, et notre église est sans contredit la meilleure des trois.

Par sa simplicité dans son massif, elle semble appartenir au **xiii<sup>e</sup>** siècle. Elle se compose d'une nef principale et de deux latérales, terminées chacune par une chapelle. A l'extrémité de la nef principale est le sanctuaire. C'est la disposition habituelle de nos églises. Ici le transept est indiqué à l'intérieur et à l'extérieur de manière à conserver, indépendamment des nefs latérales, la forme d'une croix.

Avec le transept l'église a encore deux travées et un porche, de chaque côté duquel sont flanquées les deux tours. L'église est solidement construite, et les travaux ont été exécutés avec conscience, ce qui leur assure une longue durée. L'architecte et l'entrepreneur, M. Paris, de Montboillon, ont également droit à la reconnaissance de la paroisse.

Après ces éloges bien mérités, on nous permettra une légère critique. L'église est trop large pour sa longueur, et elle n'est point assez élevée. Je sais qu'on était gêné de toutes parts : par le terrain, par le manque de ressources, et enfin par le misérable clocher de l'ancienne église que l'on avait eu le malheur de vouloir conserver, et qu'il nous a fallu détruire sous peine de compromettre la solidité de la flèche nord. Mais il était facile d'obtenir de meilleures proportions en réduisant quelque peu la largeur.

La longueur intérieure de l'église est **25 mètres 60 cent.**; sa largeur totale intérieure, **14 mètres 15 cent.**; sa hauteur sous clef dans la grande nef, **10 mètres**, dans les basses nefs, **8 mètres**. Le sanctuaire a **8 mètres 80 cent.** de profondeur sur une largeur de **6 mètres 70 cent.**, largeur de la grande nef, et les bas-côtés ont **2 mètres 70 cent.** de large. Chaque travée a **4 mètres 35 cent.** de large, les pilastres ont **90 centimètres** de diamètre à la partie du fût et sont de forme octogonale.

Le sanctuaire se termine par trois pans coupés et est éclairé par autant de fenêtres. Les anciens aimaient beaucoup cette disposition, que nous retrouvons dans la plupart de nos vieilles cathédrales. Le chœur devient ainsi un foyer de lumière qui éclairé le reste de l'église. C'est, en effet, le Christ qui nous apporte toute lumière, et puisqu'il réside dans le sanctuaire, la principale lumière de l'édifice ne doit-elle pas venir de là? Mais pourquoi n'avoir pas donné aux fenêtres plus d'évasement et d'élévation, ce qui, sans augmenter la dépense, eût procuré un bien meilleur effet?

Au chœur il y a deux tribunes, une de chaque côté ; elles occupent la partie située au-dessus des sacristies, et sont d'un bon effet. Elles complètent bien l'ornementation de la partie supérieure, et rappellent ces tribunes réservées que l'on trouve dans nos antiques églises.

Les pilastres sont un peu lourds ; sans compromettre la solidité on aurait pu les faire moins massifs. Je sais bien qu'il était impossible, eu égard aux faibles ressources qui l'on possédait, d'y sculpter des colonnettes d'où sortent les nervures des voûtes et qui donnent un air léger à des blocs immenses, et dissimulent à l'œil la masse voulue pour la solidité. Mais, ce que je regrette le plus, c'est que les moulures des soubassements et des chapiteaux n'aient point été étudiées assez sérieusement ; leurs profils sentent un peu le faux moyen âge.

La voûte aussi laisse à désirer dans ses nervures. Elles sont trop raides, et au lieu de se poser sur les pilastres, elles semblent les contre-buter, ce qui contrarie l'œil.

#### IV.

Cependant tous ces travaux s'accomplissaient, l'église s'édifiait, et vers l'automne de 1849 on la couvrait. Quelle victoire remportée ! Quel triomphe après tant de maux de toute sorte ! Quel contraste avec ce qui se passait dans toute la France ! Pendant que les grandes villes faisaient couler le sang, ici les habitants, tout occupés de leur église et de leurs travaux champêtres, laissaient à d'autres les discordes civiles. Avouons qu'ils avaient le meilleur lot, et qu'ils servaient mieux la patrie que ceux qui lui infligeaient 45 centimes additionnels ; fléau qui dut être bien pesant à Bonnevent, où l'on payait déjà vingt centimes pour l'église !

Dès que l'édifice fut couvert, au commencement de 1850, on en prit possession. Il y avait plus de huit ans que l'on errait, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour célébrer les offices. On ferma provisoirement les fenêtres avec des planches et quelques débris de vitrage, et bien que les courants d'air ne fissent pas défaut, on se trouvait mieux que dans les réduits auxquels l'on était condamné auparavant.

En 1849 arriva enfin le secours sollicité dès le principe auprès du gouvernement, et dont on avait maintes et maintes fois renouvelé la demande ; car, comme on le pense bien, elle avait dû subir les intempéries politiques. Cette allocation se monta à trois mille francs. M. Lélut, alors député, recommanda l'affaire, et M. le comte de Montalembert,



que le Doubs s'honorait d'avoir pour représentant, déploya un grand zèle dans cette circonstance en faveur de notre paroisse, comme le témoigne la nombreuse correspondance qu'il entretenait à ce sujet avec M. Antoine, et que nous conservons précieusement dans les archives de la fabrique.

Cependant l'église n'absorbait pas tellement l'infatigable curé de Bonnevent, qu'il négligeât les autres œuvres nécessaires à sa paroisse. Il ne perdait rien de vue et faisait tout marcher en même temps. Il obtint, en 1847, 150 fr. votés par la commune en faveur d'une école de filles, et ce faible traitement, joint aux rétributions des élèves, fournit à l'entretien de l'institutrice, qui d'abord fut logée dans une maison particulière, au compte de M. Antoine. Mais ce n'était pas tout; l'école des garçons était elle-même dans un tel état de délabrement et d'une telle humidité, qu'elle était dangereuse pour la santé de l'instituteur et des enfants; M. Antoine, dont l'activité et l'énergie étaient d'autant plus à l'aise que les difficultés semblaient plus insurmontables, au lieu d'une simple école, résolut d'en élever deux à la fois. Il demanda à M. Colard un plan et un devis pour ce double établissement, les fit approuver d'abord par la commune, puis par l'administration départementale, et recommença à s'ingénier pour trouver des fonds, car ils manquaient complètement. Après avoir réuni une faible somme de 800 francs, il fit l'adjudication des travaux sur place, obtint encore des corvées de toute nature de la part des habitants, et parvint dès 1851 à faire une partie de la maçonnerie. La maison couverte, il fit comme il put les planchers, ajusta tant bien que mal de vieilles portes et de vieilles fenêtres d'emprunt. C'était bien imparfait sans doute, mais au moins il avait un abri et pour l'institutrice et pour les enfants, et ainsi on pouvait attendre mieux.

L'église se continuait toujours. En 1851 on mettait sur les murs les premiers enduits intérieurs; l'année suivante on posait le pavé, amené comme tout le reste gratuitement, et soldé en grande partie par les bienfaits des paroissiens. Chose digne d'être rappelée, nos registres contiennent les souscriptions pour cet objet et la gypserie. On y voit figurer des voitures de mine, parce qu'à défaut d'argent, nos bonnes gens, qui alors conduisaient beaucoup de mines de la Chapelle-Saint-Quillain à Besançon, s'engageaient à faire un voyage au profit de l'œuvre.

## V.

En même temps M. Antoine faisait exécuter à Saint-Germain-lez-Lure, son pays natal, par un ouvrier de cette commune, nommé Frelin, homme

très habile à tailler la pierre, mais qui malheureusement ignorait les principes de l'art, les tympan des fenêtres du chœur, les roses du transept et de la façade, l'appui de communion, un calvaire et une descente de croix, le tympan de la porte principale, des statuettes représentant la Foi, l'Espérance et la Charité pour le portail, et enfin la chaire à prêcher. Tous ces objets ont un certain mérite, les figures manquent malheureusement de proportion, et ont des défauts par trop essentiels. La disposition des ornements pourrait être plus heureuse ; mais tout cet ensemble prouve que si cet ouvrier dans sa jeunesse avait reçu les leçons d'un maître, il aurait pu non-seulement devenir très habile, mais certainement maître lui-même. Il ne lui manque en effet que les notions de l'art ; le génie, il le possède. Il lui en a incontestablement fallu pour tirer de son bloc la chaire à prêcher due à son ciseau.

Le vénérable M. Magnin, curé de Sauvagny, avait donné une somme de 1,200 francs à M. Antoine pour la construction de cette chaire. Dès lors M. Antoine en fournit le plan à l'ouvrier dont je viens de parler, et en régla les dispositions d'après le plus ingénieux symbolisme. Une colonne supporte la chaire ; à l'endroit où elle sort du sol sont placées des têtes de monstres ailés qu'elle semble écraser. Plus haut, deux statuettes s'élèvent de chaque côté de la colonne ; ici c'est l'ancien Testament, la première promulgation de la loi, Moïse et Aaron, le premier tenant les tables sur lesquelles le Seigneur a tracé de sa propre main sa loi sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, le second un vase, symbole du sacrifice ; Aaron était grand-prêtre : voilà l'ancienne loi, avec toutes ses prescriptions légales, avec ses nombreux sacrifices, figurant chacun à sa manière quelque côté de notre sacrifice eucharistique. Entre le fût et la cuve sont établis les quatre grands prophètes, dans une position indiquant une fort belle idée ; leurs bras sont placés au niveau de leur tête ; ils semblent supporter la chaire tout entière ; ce sont les prophètes qui ont annoncé à l'avance toute la vie du Sauveur, c'est l'ancien Testament qui s'appuie sur le nouveau. Au milieu de la cuve est Notre Seigneur sous la forme du bon pasteur : c'est bien l'emblème de la prédication. Pourquoi prêchet-on, sinon pour ramener la brebis égarée, sinon pour nourrir le troupeau du pain sacré de la parole de Dieu ? De chaque côté, sont placés les évangélistes ; ils regardent les quatre points cardinaux : leur voix en effet n'a-t-elle pas retenti sur toute la terre ? A côté du pilastre qui soutient l'abatoir sont placés saints Ferréol et Ferjeux, les apôtres de notre province. Une place leur était due sur la chaire de vérité ; ne sont-ce pas eux qui sont venus confondre l'erreur sur cette terre arrosée de leur sang ? Ne l'ont-ils

pas terrassée en succombant sous ses coups? Dans la colonne qui porte l'abat-voix, se trouvent deux étages de niches préparées pour recevoir des statues. L'étage inférieur en a trois seulement, elles sont sur le même plan que celles de la cuve : on se proposait d'y mettre les trois vertus théologiques ; à l'étage supérieur on voulait placer la Vierge bénissant le prédicateur, les saints apôtres Pierre et Paul, ces deux colonnes de l'Eglise, ces deux lumières vivantes, l'un tenant les clefs du royaume des cieux, l'autre le glaive sous lequel il a succombé, et enfin saint Vincent de Paul tenant deux enfants ; c'est la charité personnifiée, le père des orphelins, le soutien de la veuve. L'idée convient à merveille sur la chaire de vérité : n'est-ce pas de là que l'on fait appel à la charité de tous les fidèles pour le soulagement de toutes les infirmités ? ne leur enseigne-t-on pas combien l'aumône est puissante à racheter les péchés, et comment les œuvres de charité sauront obtenir à leur auteur, du Juge souverain, une sentence favorable au dernier jugement ? Les statues de ces deux étages ne sont point encore exécutées.

Toutes les statuettes de cette chaire ont un caractère de naïveté digne du XIII<sup>e</sup> siècle, et si le défaut d'étude ne s'y faisait pas sentir, l'ensemble serait du plus grand mérite. Toutes les personnes qui viennent visiter l'église sont émerveillées de ce petit monument, et celles qui ne sont pas initiées aux beaux-arts, le préfèrent même aux œuvres plus savantes. Ce que je dis de la chaire s'applique au calvaire, à la descente de croix, à l'appui de communion, qui est une magnifique dentelle de pierre. Je dois louer aussi les tympans des fenêtres, où se trouvent des animaux symboliques et des anges supportant la construction. Le tympan de la porte principale représente la très sainte Trinité : le Père et le Fils tiennent un triangle équilatéral, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe repose sur la partie supérieure du triangle ; des anges rangés en hémicycle adorent. Tout cela, quoique raide, n'est cependant pas dépourvu de charme. L'idée est claire et bien traduite. Partout le génie de l'artiste se révèle ; on regrette seulement qu'il n'ait point été secondé à un âge plus tendre par les leçons d'un maître, et qu'à l'exemple des statues du moyen âge, les siennes manquent parfois de souplesse et de proportion. Au moment où nous l'avons connu, il était à un âge trop avancé pour se mettre à apprendre les éléments de l'art. Pour agir il lui fallait une grande indépendance d'esprit ; il m'a paru redouter les conseils : cela se comprend d'un artiste formé dans la solitude.

## VI.

M. Antoine entreprit encore une autre œuvre ; il voulut terminer le presbytère. Cette fois, il eut plus de courage que de force ; la commune était épuisée, il éprouva des résistances. Il n'en marcha pas moins en avant et acheva de s'immoler. Le choléra arriva, et le Seigneur, trouvant qu'il était temps de le récompenser, appela à lui son serviteur, lui disant : *Courage, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur.* Et lui pouvait dans toute la force du terme répondre : *Seigneur, le zèle de votre maison m'a dévoré.* C'était vrai sous tous les rapports. Il rendit donc son âme à Dieu le 21 août 1854.

A son enterrement eut lieu une scène très touchante ; elle fit voir combien la population lui était attachée. On avait d'abord demandé qu'il fût inhumé à l'église, devant la chapelle de la sainte Vierge : les paroissiens y voyaient un droit bien acquis par les sacrifices de toute sorte qu'il s'était imposés pour la construction de ce monument ; mais il fallait oublier les prescriptions légales. Le moment de porter ses restes à leur dernière demeure arriva, et comme l'on sortait de l'église, les femmes se précipitèrent sur le cercueil, prétendant qu'elles ne supporteraient point cette injure. Force fut de leur donner droit et de consentir à l'inhumation dans l'église, devant l'autel de la sainte Vierge. Depuis ce temps sa mémoire est toujours vivante. Comment ne le serait-elle pas ? Si les hommes venaient à l'oublier, les pierres crieraient. Peut-on faire un pas sur cette terre sans rencontrer des traces de ses bienfaits, sans marcher sur les lieux qu'il arrosa de ses sueurs ? Personne dans la paroisse ne voudrait terminer sa prière sans penser à lui. Touchant témoignage de respect et de reconnaissance, qui attire sur nous la bénédiction du Très-Haut !

C'est alors que Son Em. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, daigna nous appeler à succéder à M. Antoine. Ce n'était pas petite affaire : mener à bonne fin tant d'œuvres commencées, et les terminer non pas pour jouir plus promptement, mais avec la patience qui fait vaincre les difficultés et la foi qui s'appuie sur le temps, que l'homme ne peut point donner. Ici je devrais me taire ; si je parle, on me pardonnera, c'est uniquement pour dire comment avec la grâce de Dieu nous avons pu finir. Qu'à lui seul en revienne toute gloire ; nous ne sommes qu'un serviteur inutile dans la maison de notre Maître, et nous ne voulons qu'une seule chose, proclamer une fois de plus que ceux qui espèrent en lui ne sont pas confor-

*du.* Nous allons donc raconter avec toute la simplicité possible ce que nous avons fait pour mener à leur fin les grandes entreprises de M. Antoine, en suivant comme jusqu'à présent l'ordre chronologique.

## VII.

Au moment où nous arrivions, la paroisse était dans la plus grande anxiété, dans la plus profonde tristesse. On se sentait privé du pasteur qui avait tant fait, on se demandait comment son successeur pourrait achever.

Sous l'inspiration du curé chargé de la vacance, M. Marande, curé de Montboillon, et de M. Chapuis, alors curé d'Oiselay, aujourd'hui à Fallerans, les habitants, pour se montrer reconnaissants de ce que le choléra n'avait pas exercé de plus grands ravages dans la paroisse, et aussi pour annoncer au prêtre qui leur serait envoyé tout leur désir, toute leur bonne volonté, se cotisèrent et réunirent une souscription de 810 fr. 30 c. pour la chapelle de la sainte Vierge. Nous avouerons que ce nouveau sacrifice nous toucha vivement, et nous pouvons ajouter que la générosité dont il fut la preuve ne s'est jamais démentie. Cette somme, souscrite librement, nous fut intégralement versée par chaque souscripteur à notre première visite pastorale, chacun nous racontant ce que l'on avait fait pour l'église, ce que l'on voulait faire encore.

En ce moment même le jubilé pour la définition du dogme de l'Immaculée Conception fut publié par Sa Sainteté Pie IX. Nous en profitâmes pour connaître notre paroisse, et pour nous faire connaître à elle. Dès lors, d'un commun accord, il fut décidé que l'autel de la sainte Vierge serait dédié sous le vocable de son Immaculée Conception, en souvenir de cette coïncidence, digne d'être rappelée à la postérité, du don fait par les habitants pour un autel à Marie précisément au moment où le père commun des fidèles définissait comme de foi celui de ses titres qui lui est assurément le plus cher.

Puis nous dûmes chercher à nous tracer un plan au milieu de tant d'œuvres si considérables à achever. Il nous fut facile de comprendre que l'une d'elles devait marcher lentement, mais continuellement, jusqu'à son entière perfection, je veux dire l'église; c'était là notre premier et principal objet; comme curé de la paroisse, nous ne pouvions pas la perdre de vue. Mais les écoles ne réclamaient guère moins notre sollicitude, et notre ambition était de saisir la première occasion favorable pour les terminer d'un seul coup.

Cependant le tympan de la porte principale de la façade de l'église était encore à Saint-Germain-lès-Lure ; une personne généreuse, qui ne me permettrait point de la nommer, voulut en solder le prix, et ce travail servit de trait d'union entre les œuvres de notre prédécesseur et les nôtres. Un autre morceau capital se trouvait dans la même condition, je veux dire la verrière de la fenêtre principale du chœur. M. Nicolas Bonnet s'étant chargé d'en faire les frais, M. Antoine l'avait commandée à M. Maréchal, peintre verrier à Metz, dont la réputation est européenne. La mort du vénérable pasteur nous laissa également le soin d'inaugurer cette belle œuvre d'art. Le vitrail représente la très Sainte Trinité, au milieu d'une cité céleste dont les murs sont tout or et diamant. Le Père se présente à nous couronné de la tiare, insigne le plus grand que l'homme ait jamais su inventer de l'autorité la plus vaste, la plus étendue ; il a créé le ciel et la terre, aussi tient-il en sa main l'univers, et pour lui ce n'est qu'un jouet. Sa figure vénérable nous montre à la fois son âge, l'éternité, le respect qui lui est dû, l'adoration. A ses côtés est son Fils sous la forme du Sauveur du monde ; d'une main il tient la croix sur laquelle il a payé la rançon. Une banderole placée en sautoir porte ce texte : *Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt*. La figure du Père, c'est la majesté par excellence ; celle du Fils, c'est la beauté jointe à la douceur, on y reconnaît le plus beau des enfants des hommes ; le Saint-Esprit, placé plus haut, sous la forme d'une délicieuse colombe, semble appuyé sur les deux, et tous les trois sont enveloppés d'une flamme très artistement faite. On est obligé d'avouer le talent du grand maître, je dirai plus, de l'homme religieux, comprenant, goûtant, confessant le mystère ; c'est le lien d'amour, de trois ils ne font qu'un. Ce vitrail fut posé pour la Toussaint 1854, et il produisit un immense effet sur la population. Les travaux se suivaient sans interruption, comme se continuent les œuvres de Dieu.

La première chose qui nous occupa ensuite fut la porte d'entrée de l'église ; nous sentions le besoin de clore le sanctuaire du Seigneur autrement que par des planches mal ajustées. Nous devions avoir, au printemps suivant, la visite du premier pasteur du diocèse, qui avait daigné choisir notre paroisse pour y administrer le sacrement de confirmation. Il était nécessaire de lui ouvrir la vraie porte, selon cette parole : *Bonus pastor intrat per ostium*. Les habitants voulurent me prouver, en m'offrant leur aumône pour cet objet, que toujours ils répondraient à l'appel que je leur ferais pour achever leur église.

## VIII.

Cependant une chose essentielle nous occupait ; nous devions réaliser le vœu des habitants, faire l'autel de la sainte Vierge et le faire convenablement. Pour cela, il me fallait étudier non-seulement l'autel, mais le décor de toute l'église, afin d'opérer avec ensemble. Le faire seul, je ne le pouvais point ; j'eus le bonheur de rencontrer un homme bien connu dans notre province pour son talent, son habileté et sa conscience dans les décorations religieuses : c'est M. Baldauf, peintre à Besançon. Je lui communiquai mes idées, et ensemble nous étudiâmes le projet.

Cela demandait du temps, et il importait de ne pas laisser les habitants ralentir leur zèle. Le meilleur moyen était de profiter de toute occasion pour faire quelque nouveau pas vers l'achèvement de la maison de Dieu. Il s'en présenta une des plus favorables. Ce fut le don d'un vitrail qui nous fut offert par un bon vieillard, nommé Antoine Chapoutot, le jour même de notre arrivée dans la paroisse, pour la rose de la chapelle de la sainte Vierge. L'exécution du vitrail fut naturellement confiée à M. Maréchal. Comme l'autel devait être consacré à Marie Immaculée, il nous sembla bon de représenter le couronnement de la Vierge dans le vitrail. Son Immaculée Conception, voilà son commencement, avec son titre le plus glorieux, source de tous les autres ; le couronnement, c'est son triomphe par excellence. D'ailleurs, ici nous avons un motif particulier pour choisir ce sujet : l'Assomption de Marie est la fête patronale de la conférence de la paroisse ; il était donc juste d'honorer ce mystère dans son trait le plus frappant, figuré par cette parole : *Veni, coronaberis*. Cette verrière est de toute beauté ; Marie y est représentée à genoux, les bras croisés sur la poitrine, dans la position de l'adoration la plus profonde en même temps que de la gloire la plus pure. Son divin Fils lui place avec autant de dignité que de respect une couronne sur la tête, et deux anges se tiennent de chaque côté, exprimant la joie et le ravissement de la cour céleste. L'un salue Marie par ces paroles : *Veni, columba, veni, coronaberis*. L'autre publie qu'elle est la joie de Jérusalem : *Tu lætitia Jerusalem*. Ce travail attire l'admiration et l'attention la plus sérieuse de tous les connaisseurs qui visitent notre église. Rien n'est délicat comme la figure de la Vierge ; toute sa candeur, toute sa virginité, toute sa sainteté, y sont magnifiquement traduites. La figure du Fils est aussi douce que remplie d'une sublime dignité ; vous y voyez la divinité tout entière heureuse de ré-

compenser comme il le mérite le chef-d'œuvre de l'ouvrage de ses mains. Les anges, placés convenablement, quoique n'attirant l'attention que d'une manière secondaire, n'en sont pas moins traités avec une vraie science. Le célèbre artiste nous a traités en amis en nous envoyant cette miniature.

C'était le 1<sup>er</sup> juin 1855 que nous posions ce vitrail, et bientôt nous fûmes prêts à terminer la chapelle de la sainte Vierge. Elle consiste en un autel surmonté d'un retable de forme ogivale; le tout en chêne sculpté recouvert de peintures exécutées avec beaucoup de goût et une conscience rare. Tout y plait, jusqu'aux plus petits détails. Le tableau placé au milieu du retable est de M. Baldauf, il représente Marie immaculée. C'est une toile généralement estimée des connaisseurs. La Vierge se détache sur un fond d'or dans le genre de ceux qui existent à Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle est vêtue d'une robe blanche sur laquelle elle porte un manteau royal, image de la puissance qui lui est conférée par son divin Fils. Sa tête est couronnée du diadème, elle a les mains jointes; c'est l'innocence toute-puissante qui prie pour les misérables pécheurs. De son pied elle écrase le dragon. Elle est entourée d'une guirlande de roses dont la tige semble naître des gradins de l'autel. Chaque rose laisse sortir de son cœur un éloge de Marie; sur sa tête est la date à jamais célèbre du 8 décembre 1854. Le tabernacle, les gradins, le retable, le massif de l'autel, du style du xiv<sup>e</sup> siècle le plus sévère, sont exécutés avec une rare perfection.

Les chandeliers en bronze doré, ornés d'émaux et de pierres fines, sortent des ateliers de M. Trioullier, orfèvre à Paris. Ils sont remarquables par leur travail exquis, leur forme élégante et vraiment gothique. C'est à cet artiste distingué que nous avons cru devoir confier l'exécution des bronzes de notre église.

La lampe du sanctuaire, donnée par deux anciens militaires, a été exécutée par le même orfèvre. C'est un travail très beau, d'une forme très élégante, et par sa couronne de lumière elle sert en même temps de lustre pour nos solennités.

Nos cierges de confrérie ont été également faits la même année, c'est-à-dire en 1857, et nous avons préféré un simple bâton surmonté d'un fanal en bronze doré, à ces immenses cages que l'on trouve dans la plupart de nos paroisses et que l'on habille souvent d'une manière bien singulière.



## IX.

Cependant nous ne perdions pas de vue l'entreprise de nos écoles ; nous suivions cette affaire avec tout le zèle dont nous étions capable, hâtant autant qu'il était en nous le moment où nous pourrions mettre la main à l'œuvre. L'administration, nous devons le reconnaître et nous le faisons avec bonheur, nous prêtait pour cet objet le concours bienveillant qu'elle nous a continuellement prêté toutes les fois que nous en avons eu besoin pour toutes nos œuvres. Les pièces étant régularisées à la fin d'avril 1858, on les envoya, appuyées d'un avis très favorable de la préfecture, au ministère pour obtenir un secours. Le député d'alors, M. Lélut, recommanda l'affaire, et M. le général sénateur Lyautey daigna la suivre pas à pas, si bien que le 5 juin suivant, M. Rouland nous alloua un secours de 2,000 francs, auquel M. Dieu, préfet de la Haute-Saône, en joignit un de 1,000, ajoutant à cette faveur une autre non moins grande à raison surtout de son exception, celle de nous laisser opérer en régie. Cette faveur nous débarrassa de tous les faux frais occasionnés dans les entreprises par adjudication, nous permit de suivre nous-même les travaux sans rencontrer de pierre d'achoppement ni de contradiction ; de les conduire avec grande économie, sans cependant rien épargner de ce qui concerne la solidité et l'aisance ; si bien qu'en moins de cinq mois notre œuvre fut menée à bonne fin. Nous avons des écoles suffisamment vastes pour les enfants de la paroisse, des logements très commodes pour l'instituteur et pour les sœurs qui dirigent notre école des filles. Il est vrai qu'il n'y a aucun luxe de taille, ni fronton, ni corniches, et que pour tout ornement extérieur, on a placé au-dessus de l'école des petits garçons une statue de saint Joseph, et de celle des petites filles une de la sainte Vierge. Le dimanche 31 octobre 1858, nous bénissions nos nouvelles écoles à l'issue des vêpres.

Inutile de dire l'empressement des habitants, et pour amener les matériaux, et pour les approcher du bâtiment, et pour servir les ouvriers. Nous ajouterons simplement que nous avons été grandement récompensé de tout ce qu'il nous a fallu faire pour arriver à ce résultat : que de bien il nous a été donné de réaliser depuis près des chers enfants, qui fréquentent nos écoles hiver et été avec une régularité exemplaire ; comme leur bonne volonté nous facilite l'accomplissement de notre saint ministère !

Il semble que, par une vue toute providentielle du Très-Haut, cette année 1858 devait être pour notre paroisse une année de bénédictions. Nous avons vu l'école bâtie; mais en même temps que tout se préparait pour cela, notre succès n'était pas moindre pour l'église. Nous reçûmes de M. Vautravers, missionnaire à la Guyane française, une somme pour notre église, et nous crûmes devoir l'employer à faire le vitrail de la rose de la chapelle de saint Blaise. Velloreille, dépendance considérable de notre paroisse, faisait, avant la révolution, partie de la terre et paroisse d'Oiselay, dont saint Jean-Baptiste est le patron, et cette partie de notre population tient beaucoup à honorer son ancien protecteur. C'est pourquoi nous avons mis dans ce vitrail le plus beau trait de la vie du saint précurseur du Sauveur, la scène du baptême de Jésus. Le couronnement de Marie l'emporte par la finesse et la douceur, le baptême de Jésus par la vigueur et l'énergie. Les draperies sont traitées de main de maître, et l'expression de la piété est sérieusement traduite.

En même temps nous avons fait exécuter les deux autres fenêtres du chœur, où nous avons placé d'un côté saint Jean et saint Etienne, de l'autre les saints apôtres Ferréol et Ferjeux, comme patrons du diocèse. Du côté de l'évangile se trouve saint Jean l'Evangéliste. Il prêche la doctrine du Verbe incarné et tient en sa main le calice où chaque jour cette mystérieuse incarnation se renouvelle par le saint sacrifice de nos autels. Saint Etienne tient d'une main la pierre du torrent qui l'a frappé, de l'autre la palme que lui a valu son témoignage. Du côté de l'épître sont les apôtres de notre province. Saint Ferréol, revêtu du manteau symbole de l'autorité, a la mitre en tête; il tient à la main la houlette du pasteur; de sa droite il bénit le peuple. Ferjeux, son disciple, tient l'Evangile, qu'il lisait aux fidèles pendant que le maître offrait le sacrifice.

Cependant la décoration du sanctuaire s'achevait dans les ateliers de M. Baldauf, la boiserie du chœur, les stalles du célébrant et des sacristains, et le maître-autel. La boiserie est une suite de frontons flanqués de clochetons, le tout orné de tympans et de crochets du style du *xiv<sup>e</sup>* siècle. C'est un beau travail; la stalle du célébrant est un moreau du goût le plus pur. L'autel est tout en bois de chêne, sculpté et peint dans le style du temps. Le tombeau est une reproduction, pour la disposition du moins, de celui de Saint-Martial de Limoges; seulement les sujets, au lieu d'avoir rapport au martyr de ce saint, tendent tous à rappeler les prophéties et la prédication du sacrifice eucharistique: le panneau du milieu représente le grand-prêtre Melchisédech offrant le pain et le vin en présence d'Abraham. Ce groupe rond de bossage est

exécuté avec une grande perfection, et les personnages, comme le disent nos bonnes gens, semblent parler. De chaque côté de ce groupe, dans des niches géminées, sont placés les évangélistes prêchant l'eucharistie. Cet ensemble est d'un bon effet et parle aux yeux. Sur les gradins de l'autel sont écrits en caractères français du *xiv<sup>e</sup>* siècle, du côté de l'épître la prophétie de Malachie au sujet de l'eucharistie, du côté de l'évangile les paroles de saint Jean sur le même sujet. Le tabernacle est divisé en deux parties superposées. Au niveau des gradins est le lieu destiné à conserver les saintes hosties pour la communion. Cette partie n'est remarquable que par sa porte à fermeture antique. Au-dessus, s'élève tout un édifice du style le plus pur du *xiv<sup>e</sup>* siècle ; c'est en petit la flèche d'une de nos belles cathédrales, tout à jour, vraie dentelle par la sculpture. Les proportions y sont bien gardées, les lignes parfaitement observées. Le détail est immense, et nous pouvons dire de tout cet ensemble que l'œil ne se fatigue pas de le voir. Chaque panneau est une jolie page de nos anciens missels enluminés. La composition est d'un goût parfait, et dans notre église de campagne nous avons le bonheur de posséder un autel qui serait envié par plus d'une cathédrale.

Je ne puis pas quitter le maître-autel sans dire un mot des flambeaux, sortis, comme le reste de nos bronzes, des ateliers de M. Trioullier. Il est vrai qu'ils n'ont été placés que bien plus tard, le jour de notre consécration d'église, le 29 septembre dernier. Pourquoi ce retard, sinon parce que nous avons dû attendre une occasion favorable pour nous les procurer, suivant toujours notre maxime, qu'il vaut mieux se passer que de faire à demi ; que l'on doit avoir foi en l'avenir. Ces flambeaux sont en bronze ciselé et forgé. Les pieds sont des animaux symboliques exécutés avec grâce et perfection. Les emblèmes du sacrifice, la vigne, le froment, le jonc, sont convenablement placés sur la base et au sommet. Leur forme est gracieuse, et leur solidité promet à la paroisse de les posséder de longues années. Encore un don anonyme ; la modestie du donateur double devant Dieu le prix du bienfait !

## X.

Il faut avouer que cette année 1858 avait beaucoup produit pour la paroisse : trois vitraux, la boiserie du chœur, le maître-autel, les écoles, tout cela fruit de tant de pauvreté ; il fallait bien s'arrêter quelque temps et reprendre haleine, pour achever ensuite avec plus de courage et d'éner-

gie. En 1859 et en 1860 nous n'avons donc rien exécuté; mais on étudiait les moyens d'achever l'intérieur, la façade à peine ébauchée, les tours, dont une était seulement à la hauteur de la naissance du pignon, et dont l'autre n'était pas sortie de terre. En effet, l'ancien clocher, que l'on avait laissé, ne pouvait pas servir à porter la flèche; les reprises qu'il aurait fallu y faire pour l'harmoniser avec l'édifice, les angles gelés qui le composaient, les contreforts simplement plaqués pour la symétrie, rien n'assurait une solidité suffisante.

La paroisse désirait vivement voir élever la chapelle de saint Blaise, ce protecteur par lequel, de temps immémorial, on avait obtenu tant de grâces; et nous, nous ne le désirions pas moins. Dans ces circonstances, le conseil municipal vota comme secours à la fabrique une somme de six cents francs qu'il possédait en caisse, et quatorze des plus beaux chênes à prélever sur nos coupes affouagères pour le même objet. Nous fûmes très reconnaissants de cette somme offerte, mais pour les arbres, nous supplîâmes de nous les laisser pour la charpente des flèches. Nous fîmes comprendre que, puisque nous les possédions, il valait mieux les employer en nature; le conseil se rangea de notre avis, et l'administration supérieure consentit à cet arrangement.

Pour renouveler la dévotion à saint Blaise, nous avons fait imprimer pour nos paroissiens les *Actes* de ce martyr; nous en avons remis un exemplaire à chaque famille, et chaque famille voulut rendre en retour son annône pour contribuer à l'érection de l'autel, et ainsi s'attirer la protection du bienheureux patron. Enfin, au mois d'octobre 1860, nous commandions l'ouvrage pour nous être livré au commencement de mai 1861. La construction de l'ensemble est la même absolument que pour l'autel de la sainte Vierge; mais la peinture offre des différences sensibles. Saint Blaise était évêque du Sébaste en Arménie, il fut martyrisé sous Licinius. Nous l'avons représenté, la mitre en tête, la crosse à la main, bénissant le peuple. La chasuble dont il est revêtu a été dessinée sur celle de saint Thomas de Cantorbéry, conservée au trésor de la cathédrale de Sens. Une guirlande analogue à celle du tableau de la sainte Vierge entoure le martyr; seulement les roses sont teintes dans son sang et portant l'abrégé de son histoire.

De tous les travaux qui nous avaient été légués par notre prédécesseur, la façade n'était pas le moins difficile ni le moins important. Qu'on ne croie pas que l'extérieur d'une église soit chose inutile, ni que la flèche ou le clocher ne servent qu'à supporter les cloches destinées à dire au peuple que son Dieu l'appelle. Dans une façade d'église bien traitée, il y a

un sentiment chrétien qui porte avec soi un cri d'amour de Dieu; ce cri retentit dans les cœurs des passants. Le voyageur, d'aussi loin qu'il aperçoit cette flèche, la regarde, elle le possède; est-il au pied, il s'arrête, il se dit : C'est beau. Il est tenté d'entrer, et pour peu qu'il ne soit pas trop pressé, il le fera. Eh bien ! c'est une démarche, c'est un sentiment dans son cœur, c'est peut-être un remords, peut-être aussi une prière. Que sais-je ? Le Ciel seul pourrait nous dire si un jour, au lit de douleur ou ailleurs, ce ne sera pas cette prédication muette, mais constante, qui aura inspiré ces sentiments de retour à un Dieu dont on a besoin de s'épargner la colère. Et celui qui ne s'arrête pas, regarde au moins, il se retourne encore, et lors même qu'il n'aurait pas donné le moindre signe extérieur de sa foi, son cœur, soyez-en sûr, est toujours forcé de dire : *Voilà une belle église*, et dans ce mot il y a encore une prédication, la pensée du Dieu auquel on l'a élevée. On ajoute encore au dedans de soi-même : Dans ce pays on aime le bon Dieu, on l'aime bien, puisque pour lui on a su faire de si belles choses ; surtout si on sait qu'il a fallu les faire avec le denier de la charité, avec les peines et les sacrifices de chaque jour. Voilà ce qui nous console : nous n'avons pas seulement mis pierre sur pierre, mais en le faisant, nous avons attiré un juste tribut de louange, d'honneur et de gloire à Celui qui seul mérite d'être loué, honoré, glorifié.

Nous avons déjà amené les arbres destinés aux flèches et dressé avec le concours de M. Baldauf les plans et devis de construction, décidé que nous étions à les exécuter par nous-même et sans le secours d'aucun architecte. C'était pour nous le seul moyen d'aboutir ; il fallait y passer sous peine de ne pas pouvoir faire face aux dépenses. Bien des personnes nous accusaient de témérité. Pour nous, nous mettions notre confiance en Dieu, si bien qu'avec sa grâce nous pûmes diriger nous-même notre chantier.

L'empressement des habitants à nous amener nos matériaux fut admirable, et nous ne pouvions y penser sans éprouver de grands sentiments de consolation. Nous commençâmes en automne 1861 ; nos charpentiers, les premiers, firent manœuvrer la hache et la scie, ils préparaient les bois pour la flèche ; puis arrivèrent nos tailleurs de pierres avec leurs marteaux et leurs ciseaux ; ils travaillèrent tout l'hiver sans désespérer, de sorte qu'au printemps 1862 nous étions prêts à commencer la construction. Cette année-là, nous exécutâmes la flèche nord. La Toussaint venue, elle était finie avec solidité, précision, et sans aucun accident. Ce n'est point à nous à la louer. Elle a 39 mètres d'élévation, son style dans la partie supérieure est du pur xiv<sup>e</sup> siècle. A la base nous avons

été commandés par le reste de la façade. La couverture est en ardoise, la croix et son pied en cuivre doré.

L'année suivante nous nous préparions pour la seconde flèche. Notre commune, pour nous aider, nous donnait le produit d'un lot de bois bien insuffisant, il est vrai, mais c'était le don de la bonne volonté, celui qui a le plus de mérite. Que demander de plus à qui donne tout ce qu'il a ? Les habitants continuèrent à nous fournir les matériaux, cela jusqu'au jour où tout fut terminé, et toujours avec le même empressement. Pour savoir ce que c'est que faire toutes ces choses, il faut les avoir faites ; c'est alors que l'on peut apprécier le mérite de ceux qui nous aident, et demander à qui l'on doit tant de générosité, de courage et de constance, si ce n'est à la religion. Enfin en 1864 s'élevait la seconde flèche, et le pignon de l'église recevait pour couronnement la statue de saint Michel, archange, protecteur de la France, défenseur de notre paroisse aussi bien que de tout le diocèse.

Il restait à clore le cimetière ; on le fit dans l'année même. L'heureuse position de notre église et le bon esprit de nos habitants nous permettent de conserver près du sanctuaire les cendres de ceux que nous perdons. Là, nous pouvons souvent verser nos larmes sur leurs tombes, et y répandre, dans la prière, l'effusion de notre douleur tempérée par l'espoir de la résurrection future. Une grille a été placée sur toute la façade de l'édifice, afin de clore suffisamment sans cependant gêner la vue.

Dieu aidant, sa maison s'était donc élevée, et ceux qui nous avaient traités, nous et nos devanciers, de téméraires, apprenaient une fois de plus que celui qui met sa confiance en Dieu n'est jamais confondu. Ce fut le jeudi 29 septembre 1864, jour de la fête de saint Michel, qu'eut lieu la consécration de l'église. Toute la paroisse était en fête ; chaque famille avait invité parents et amis à partager la joie commune. Pouvait-on imaginer une joie plus légitime ? la maison du Seigneur était bâtie, et le pontife qui toujours nous avait encouragé et soutenu de toute manière, était parmi nous pour la consacrer. Et ce jour, si beau pour nous, sera toujours redit d'âge en âge, de génération en génération, dans cette paroisse, afin que les enfants n'oublient pas ce qu'il a fallu à leurs pères de dévouement et de persévérance pour élever cette église.

Qu'il était beau de voir le cardinal-archevêque de Besançon entouré, dans cette cérémonie si intéressante, si sublime, d'un nombreux clergé venu de tous côtés pour prendre part à notre fête et la rehausser. Que notre joie était pure et grande en assistant au triomphe des saints martyrs sur le corps desquels nous offrons, depuis, chaque jour, le saint

sacrifice, car nous possédons dans le maître-autel les reliques de saint Gaudens et de saint Gratus, dans celui de Marie Immaculée celles de saint Honeste et de saint Illuminatus, et dans celui de saint Blaise celles de saint Innocent et de saint Jucundus, saints nouveaux pour nos contrées, devenus les protecteurs de notre paroisse. Avec quelle joie sereine et douce chacun suivait les cérémonies de purification, d'illumination et de consécration ! Le cœur ne pouvait s'empêcher de sentir et la bouche de dire et de redire : Oui, cette maison est maintenant la maison de Dieu, la maison de prière, la maison du sacrifice ; vraiment c'est la porte du ciel. Un triduum d'actions de grâces fut célébré, et le dimanche suivant de nombreuses communions prouvaient que notre population sait que pour remercier le Seigneur, le meilleur moyen est de prendre le calice du salut et de se nourrir du pain de vie.

Puisse notre paroisse ne jamais oublier cette histoire ! Puisse le Seigneur en avoir pour agréables les humbles détails et nous en réserver la récompense pour le jour où nous paraîtrons devant lui !

H. DE GÉRAUVILLIER.



# ÉTUDE

## SUR LA VIE ET LES OEUVRES DE M<sup>OR</sup> GERBET.

(SUITE ET FIN.)

---

### II.

Après la défection de M. de Lamennais, M. l'abbé Gerbet s'était attaché avec plus de force encore qu'auparavant à M. de Salinis, le compagnon de son séminaire, de son ordination et de ses premiers travaux. Il ne comprenait guère une médiocre amitié. La confiance, l'abandon, au besoin l'obéissance parfaite et le noble aveuglement, caractérisaient ses relations intimes. Le collège de Juilly, que son ami habitait, devint ainsi son séjour préféré et comme sa patrie. Ce fut sous les arbres séculaires de ce parc, où tant de grands hommes avaient promené leurs rêveries, qu'il composa ses principaux articles pour l'*Université catholique*, recueil ouvert à tous les enseignements élevés, dont il fit le plan et l'introduction et dont il demeura un des plus fidèles collaborateurs. Il y peignit ses goûts, sa vie, son âme tout entière, sous le nom d'Albéric d'Assise, par une sorte d'illusion, moitié réfléchie, moitié involontaire, qui le ramenait vers lui-même quand il parlait des autres. Ainsi, c'est son propre caractère plus encore que celui de son héros, qu'il a tracé dans ces lignes : « On ne pouvait pas dire que son temps fût partagé entre l'étude et la prière ; car cette distinction n'existait pas pour lui. La prière, source d'une lumière qui ne descend dans l'esprit qu'en passant par le cœur, était pour Albéric une étude transcendante et sans effort. L'étude, continuellement rapportée à Dieu, était une prière laborieuse. » Voulons-nous savoir comment M. l'abbé Gerbet comprenait la peinture, la musique, la poésie ; écoutons les réflexions qu'il prête à Albéric d'Assise : « Son imagination et sa sensibilité cherchaient dans les arts leur aliment. La peinture lui



semblait être un présage de la vie future et de la résurrection des corps. Pourquoi, disait-il, l'homme aurait-il la puissance non pas seulement de concevoir le beau, mais aussi de le reproduire, s'il n'était pas destiné à contempler l'éternelle essence ? Comment les formes terrestres nous en offriraient-elles l'expression, la ressemblance, si elles n'avaient pas avec lui quelque parenté, si, par conséquent, il n'y avait pas en elles quelque chose d'impérissable ? Il n'était pas moins sensible au langage des sons qu'à celui des formes et des couleurs. Il prenait plaisir à saisir dans leur expression matérielle les mystères sublimes de la musique, à laquelle il attachait une idée singulière. La musique, formée par la mélodie et l'harmonie, représentait, suivant lui, la destinée, qui doit se composer de vertu et de bonheur. La mélodie, qui se soutient par elle-même et qui exprime la pensée fondamentale d'une composition, représentait la vertu, base suprême de notre destinée. Le bonheur, qui doit procéder de la vertu, qui doit en être l'accompagnement, était figuré par la simple harmonie, laquelle se réfère et se coordonne à la mélodie comme à un principe générateur. Sur la terre, la vertu et le bonheur sont habituellement séparés, leur union nécessaire devra donc se rétablir ailleurs. C'est pour cela que la musique, qui offre déjà dans le monde l'union de la mélodie et de l'harmonie, lui paraissait être un pressentiment du ciel. Avec de telles dispositions, tous les instincts poétiques avaient dû se développer chez lui à un assez haut degré. Il ne parlait que par images, parce que chaque objet matériel avait à ses yeux une signification idéale. De même qu'à l'aide du microscope l'œil distingue les facettes brillantes dans un grain de poussière, de même sa pensée croyait découvrir dans les phénomènes les plus petits et les plus grossiers quelques parcelles étincelantes du monde invisible. Chaque idée, en passant par son âme, en sortait revêtue d'une forme vive et colorée. Les vrais poètes étaient pour lui les grands peintres de la pensée : ils étaient tous ses amis (1). »

Une existence ainsi préoccupée du beau était à l'aise sous les ombrages de Juilly. M. Gerbet s'entretenait avec les absents et surtout avec les morts, Platon, Fénelon, S. Thomas, Malebranche, croyant, comme il le dit quelque part, qu'un genre de vie où l'on n'a de conversation qu'avec des morts illustres, où l'on est le maître de n'avoir que des pensées choisies et austères, rend à l'intelligence ces habitudes de vigueur et d'élévation que beaucoup d'hommes de talent perdent plus ou moins, soit dans leur commerce journalier avec des esprits vulgaires, soit par cet épicurisme

(1) *Université cath.*, t. VIII.

de l'esprit qui fait la vie de tant de salons. Il aurait voulu que le monde intellectuel eût ses trappistes, pour faire le contre-poids de ses sybarites (1).

M. de Salinis le tirait de cette vie intérieure et concentrée en lui imposant quelquefois l'obligation d'écrire pour la jeunesse. C'est ainsi qu'il obtint de lui un *Précis de l'histoire de la philosophie à l'usage du collège de Juilly*, ouvrage substantiel, presque attrayant, fort apprécié en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, dans toutes les universités où les études sont sérieuses, mais fort peu connu en France, où l'on a fait de l'examen du baccalauréat une encyclopédie, et de la classe de philosophie une répétition générale de toutes les connaissances humaines, à l'usage des jeunes gens qui n'ont encore rien appris. Cependant les travaux classiques ne pouvaient distraire M. Gerbet de l'apostasie de l'abbé de Lamennais. Ses yeux, son esprit, son cœur, semblaient chercher à Juilly cet ami, aussi malheureux que coupable, et dire à ceux qui l'entouraient:

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Pour faire diversion à de trop redoutables souvenirs, M. de Salinis imagina de le placer à la tête de la maison fondée à Thieux, sur la route de Paris à Juilly, en faveur d'un certain nombre de jeunes gens qui venaient y commencer, au sortir du collège, l'apprentissage si difficile du travail personnel et de la liberté chrétienne. M. l'abbé de Ladoue parle de Thieux avec une reconnaissance pleine d'émotion: «Aucun de ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans cette maison n'a oublié le charme de cet intérieur à la fois si sérieux et si gai; nul surtout n'a perdu le souvenir de l'affectueuse tendresse dont nous environnait celui qui était pour nous un père. Dans ses conférences de philosophie religieuse, M. Gerbet nous initiait à tous les redoutables problèmes du temps présent avec une élévation de vues qui nous ravissait. Mais croirait-on que l'apologiste éloquent qui prenait corps à corps les erreurs philosophiques de son temps pour les écraser, que le philosophe éminent qui publiait dans l'*Université catholique*, sous le titre modeste de *Discours préliminaire*, une véritable encyclopédie, que le théologien profond qui dans ses *Vues sur le sacrement de Pénitence*, éclairait d'un jour merveilleux un des mystères de la religion, que le même homme ne dédaignait pas, comme délassement, de composer en vers une comédie qui fut représentée par les jeunes gens de Thieux devant leurs anciens camarades de Juilly, avec un succès dont le souvenir

(1) *Univers. cath.*, t. VIII, p. 26.

est encore vivant? C'était une des merveilles de cette organisation exceptionnelle. »

Les honneurs ecclésiastiques vinrent le chercher assez tard. Ce fut M<sup>re</sup> Galard, évêque de Meaux, qui le distingua le premier. Il lui fit accepter, en 1838, des lettres de grand-vicaire et un canonicat dans sa cathédrale. A peine installé, le nouveau chanoine se donna vacance et partit pour Rome. Il ne voulait y passer que quelques jours, et il y demeura dix ans, toujours à la veille de partir, toujours retenu par quelque étude ou quelque amitié. Sa vie ressemblait un peu à celle de la Fontaine, si l'on ne veut en voir que les dehors insoucians et l'agréable abandon. Il logeait tantôt chez le comte de la Ferronnais, tantôt chez la princesse Volkonski, comme notre fabuliste l'avait fait chez M<sup>re</sup> de la Sablière et chez M<sup>re</sup> d'Urfé. Quand un de ses hôtes quittait la ville éternelle, il cédait l'abbé Gerbet à un ami pour le temps de son absence, et le reprenait à son retour. Tous les Français qui venaient à Rome, le trouvaient dans la disposition d'en sortir. « Je pars demain, leur disait-il avec une sincérité parfaite. » Cinq ans après, on le rencontrait au pied du même monument et les mêmes paroles à la bouche.

Ses relations avec la haute société russe, mêlée à l'aristocratie romaine, lui firent risquer une démarche que l'on n'attendait guère de son caractère un peu timide. « C'était le temps, dit M. l'abbé de Ladoue, où l'une des victimes les plus intéressantes des persécutions du czar, la vénérable mère Makrena, arrivait à Rome, le refuge de tous les opprimés, portant encore les stigmates du martyre. L'abbé Gerbet ne dissimulait pas ses sentiments de profonde sympathie pour les victimes, d'indignation contre ses persécuteurs. On abandonnait assez volontiers Nicolas le terrible, mais on fondait de grandes espérances sur son héritier présomptif. Vers cette époque, le jeune czar, aujourd'hui l'empereur Alexandre, vint à Rome. Il s'y trouva au moment du carnaval, une des grandes réjouissances, comme on sait, de la ville des papes. Il est d'usage, lorsque le cortège carnavalesque traverse le *Corso*, que, des fenêtres qui bordent la rue, on jette sur les voitures qui passent des *confetti* auxquels on joint souvent des placets, des requêtes. Le czarévitch avait annoncé l'intention de se joindre au cortège avec ses voitures. Voilà, dit-on à l'abbé Gerbet, une bonne occasion de faire arriver la vérité catholique jusqu'à ses oreilles schismatiques. L'idée est acceptée; une adresse est rédigée, nous n'avons pas besoin de dire avec quel tact et quelle délicatesse, et, au moment du défilé, une main élégante la dirige habilement vers sa destination. On sut le lendemain que l'adresse avait passé sous les

yeux du prince, qui en avait été vivement impressionné. Impression, hélas ! passagère, mais qui rend moins excusables les atrocités d'aujourd'hui. L'abbé Gerbet disait quelquefois en riant, faisant allusion à cette circonstance : « J'ai prêché l'empereur Alexandre. »

Mais ce n'étaient là que les accidents d'une vie absorbée dans les plus belles études qui puissent convenir au génie et au sacerdoce. Il ne fallait rien moins que le passage du czar pour arracher un moment M. Gerbet aux inscriptions, aux symboles, aux sublimes rêveries de son pèlerinage. Il avait oublié qu'il était chanoine, et, tout entier aux harmonies ou aux contrastes que forment entre eux les monuments de la ville sainte, il y chantait avec sa grande âme les gloires de l'érudition, de la science, de la piété. Il explorait tour à tour les sanctuaires, les bibliothèques, les catacombes, éveillant autour de lui les apôtres, les martyrs, les papes, qui avaient habité ces lieux célèbres, et à force de recherches et de poésie, les remettant sous nos yeux avec leur caractère, leur costume, leur attitude et leur langage. Ainsi s'écrivait lentement l'*Esquisse de Rome chrétienne*. Le premier volume, publié en 1842, attendit le second plus de dix ans dans toutes les bibliothèques des gens de goût ; mais l'impatience du lecteur ne faisait qu'ajouter aux hésitations de l'écrivain. M. Gerbet composait pour la postérité ; il se sentait à l'école des anciens : c'était un autre Tite-Live qui burinait les annales d'une autre Rome. Voici le témoignage que lui rend M. Louis Veuillot : « Notre Rome est vivante dans ses pages, toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique ; il a encore au degré le plus éminent le don de l'artiste, ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les plus secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte. C'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint naturellement et sans efforts toutes les hauteurs. »

Je n'essaierai pas d'analyser l'*Esquisse de Rome chrétienne*. Elle est de ces œuvres qu'on lit, qu'on médite, qu'on relit encore, mais qu'on ne saurait reproduire en miniature et en raccourci, tant les pages y sont pleines de choses, tant les moindres mots y réveillent d'idées et de sentiments. Quelques fragments feront mieux sentir la manière du grand peintre. Voici une description mêlée de réflexions philosophiques et chrétiennes :

« Ceux qui n'auraient aucune idée des catacombes peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescritibles, dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini, les uns impénétrables aujourd'hui, parce qu'à l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par des murs ou par des monceaux de terre; les autres vous ouvrant, à droite et à gauche, des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent point se hasarder : tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques, de sorte que ces lieux, avec les mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères, conviennent très bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle-même de surprises, de secrets terribles, et qui suit souvent, pour frapper ses coups, des routes aussi tortueuses. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze dans les endroits où l'on a travaillé dans des couches de tuf plus hautes. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des plaques de marbre. Assez souvent les ouvriers fermaient l'entrée d'un corridor tout entier, en même temps qu'ils en creusaient d'autres : la terre provenant des nouvelles galeries servait à clore quelques-unes de celles où les morts étaient au complet, comme on ferme la porte d'un grenier où l'on a entassé autant d'épis qu'il peut en contenir. Plusieurs ont été bouchées beaucoup plus tard, soit par des éboulements, soit à dessein, par mesure de prudence ou de nécessité.

» Lorsqu'on ouvre un corridor qui n'a pas encore été exploré, on reporte quelquefois les déblais à l'entrée de ceux d'où l'on a retiré les saintes reliques, de sorte que ceux-ci, après avoir été fermés autrefois parce qu'ils étaient pleins, sont fermés de nouveau parce qu'ils sont vides. Ces galeries mortuaires sont en général étroites. L'air y est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps l'espace s'élargit, et vous respirez plus à l'aise en arrivant à des chambres sépulcrales, à des chapelles qui conservent encore des peintures antiques, et quelquefois à un baptistère. Dans plusieurs de ces cimetières, il y avait de distance en distance des soupiraux carrés qui faisaient pénétrer un peu de lumière dans quelques chambres de la Rome souter-

raine (1). On rencontre aussi un puits par lequel les chrétiens descendaient d'une carrière dans le cimetière creusé au-dessous. De ces demeures funèbres, la plus riche en souvenirs est celle qui se trouve près de la basilique de Saint-Sébastien ; mais elle n'a plus guère que des tombeaux vides, dans la partie que l'on fait parcourir aux visiteurs : comme elle est ouverte depuis longtemps à tout le monde, et qu'un immense public moderne a passé par là, elle semble avoir perdu, par ce frottement continu, quelque chose de son lustre d'antiquité. Elle n'offre pas, sous ce rapport, autant de charmes que d'autres souterrains moins fréquentés. Vous retrouvez dans ceux-ci un certain nombre de tombeaux fermés et pleins : dans des niches ouvertes, de vieux ossements se laissent toucher ; çà et là quelques fragments antiques de verre ou de marbre. Ces catacombes sont plus fraîches de vétusté, et font mieux sentir les temps primitifs. On ne les visite ordinairement que lorsqu'une société assez nombreuse est réunie. Ces caravanes funèbres sont souvent composées de personnes appartenant à diverses nations, qui s'entrevoient un instant dans un cimetière souterrain, à la lueur d'une torche, pour ne plus se revoir sous le soleil ; malheureusement, tous n'y apportent pas ces dispositions religieuses, ou du moins ce sentiment des convenances, que de pareils lieux devraient inspirer. Le recueillement, avec lequel on aimerait goûter toutes leurs impressions, est maintes fois troublé par les bavardages les plus déplacés, par une gaieté insolente pour les vivants et pour les morts. Malgré cela, une visite aux catacombes fait un effet solennel et profond. On ne peut rencontrer nulle part une aussi vive apparition des premiers âges du christianisme. La source d'eau de l'antique baptistère, préservée de tout usage profane, coule toujours pure comme la grâce dont elle est l'emblème. Cette longue file de flambeaux portés par les visiteurs qui, dans ces étroites galeries, marchent à la suite l'un de l'autre, figure assez bien les processions qu'y faisaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils y rapportaient le corps d'un martyr, ou qu'ils y célébraient quelque autre fête, et les quinze siècles de silence qui planent sous ces voûtes permettent presque d'entendre encore les pas des générations héroïques. Durant ces siècles immobiles, nul bruit du monde, excepté à l'époque des incursions de quelques hordes lombardes, n'a eu d'écho dans ces lieux, nulle poussière nouvelle n'y a recouvert les chemins,

(1)

Ocurrunt cœsis immissa foramina tectis,  
Quæ jaciunt elaros antra super radios.

(PRUDENT., *Hymn.* XI, 160.)

nulle révolution politique n'est venue y laisser quelque trace des agitations des hommes, qui mesurent pour nous la durée. Le temps y est comme un désert : les époques lointaines s'y rapprochent de vous, comme les distances se raccourcissent, par l'absence d'objets intermédiaires, dans la solitude de l'Océan. »

Le même chapitre creuse plus profondément encore les mystères de la destinée humaine. M. Gerbet s'arrête deux fois devant le spectacle des catacombes. Comme tombeaux, elles nous font toucher le néant de la vie ; comme tombeaux sacrés, elles nous parlent de la vie future. Dans sa première station, il regarde l'homme par son côté périssable, en se souvenant de Tertullien et de Bossuet. Le célèbre apologiste avait dit avec son style de fer : « L'homme retombe dans la terre d'où il est sorti, son corps prend le nom de cadavre, mais ce nom périra bientôt, il n'a plus de nom ; son nom même devient la proie de la mort (1). » Cette latinité africaine, dont la concision fait penser et frémir, avait inspiré à Bossuet ce passage fameux de l'oraison funèbre de Madame : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! La voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste, tel quel, va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir ; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes (2). » Voilà les armes magnifiques que Bossuet a forgées avec le fer de Tertullien pour pousser à bout la vanité humaine et l'anéantir au pied des autels. C'est l'orateur, après le penseur. Écoutons maintenant le poète après l'orateur : ce poète, c'est M. Gerbet.

(1) *Cadit in originem terram et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine perituro, in nullum indè jam noimen, in omnis jam vocabuli mortem. (De Resurrect. carnis, iv.)*

(2) Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans.

« Les cimetières qui recouvrent ce qui se passe dans le sépulcre, les nécropoles de l'Égypte, qui dissimulent, par leurs momies, l'inévitable décomposition de la matière humaine, certaines grottes de la Sicile qui ont la propriété de conserver les corps, les souterrains du Paris moderne, où les murailles d'ossements font voir en bloc ce que chacun a vu en détail, ne permettent point d'observer, comme on le peut faire dans les catacombes, le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au delà de la mort. En parcourant celles-ci, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe, dans un jardin botanique, les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible jusqu'aux grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher, d'aussi près qu'il est possible, au pur néant. Regardez d'abord ce squelette; s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche où il a été mis est creusée dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! Pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules ; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles trainées dans lesquelles vous remarquez quelques interrup-



tions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au soleil ; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son, deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde. »

Quelle richesse de détails ! quelle anatomie scrupuleuse et délicate ! quelle gradation ! quel trait final ! J'ai vu des jeunes gens chez qui l'imagination et la sensibilité s'éveillaient à peine, s'intéresser vivement à la comparaison de ces trois textes qui font si bien comprendre le néant de l'homme. Le mot de Tertullien les avait frappés ; ils se sentaient élevés et émus en entendant le superbe commentaire que Bossuet en avait fait sous les voûtes de Saint-Denis ; mais, à mesure que nous avançons dans la lecture des pages de M. Gerbet, le recueillement succédait au silence, l'émotion au recueillement : ils se croyaient dans les catacombes, sur les pas de l'auteur, composant leur attitude, retenant leur souffle, respirant à peine, et laissant échapper un soupir à ce mot si simple et si profond : « Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde. »

La pensée de la mort, quelque éloquente qu'elle soit dans les cimetières souterrains de Rome, n'est pourtant qu'accessoire. M. Gerbet regarde l'homme par un autre côté, et le sentiment dominant qu'il rencontre autour de lui est celui de l'immortalité bienheureuse. Ce merveilleux chapitre se termine par les pages suivantes :

« Si la foi à la vie future pouvait se perdre sur la terre, on la retrouverait dans les catacombes des martyrs. L'immense amour de la vérité et de la justice, qui a consacré ces lieux, a dû aboutir ailleurs qu'à un trou éternel dans une carrière de pouzzolane ; le monument de cet amour ne saurait être le vestibule du néant. Le matérialiste le plus endurci serait ébranlé, je crois, après une demi-heure de méditation dans les catacombes.

» Les âmes pieuses y éprouvent, non pas de simples sentiments, mais, pour ainsi dire, des sensations de foi, comme si elles entendaient, derrière ces murs de tombes, des voix qui leur parlent et qui les appellent.

Elles sentent qu'avec plus de foi encore, plus de prières, plus d'amour surtout, elles pourraient y espérer une de ces illuminations que saint Philippe de Néri y a reçues. Pendant dix ans, étant encore dans la vigueur de l'âge, il vint habituellement passer les nuits en oraison dans les catacombes de Saint-Sébastien : on y montre encore le caveau où il aimait à se retirer. C'est dans la Rome souterraine qu'il alimentait la source de cette charité inépuisable qu'il a répandue sur la Rome des vivants. Dans le fond de cet abîme, il se sentait plus près du ciel (1); et, à cette hauteur, la face prosternée contre terre, il demanda plusieurs fois à Dieu de modérer les consolations et les grâces dont il était inondé. « Son cœur, dit une femme poète, était une urne trop petite sans doute pour contenir cet océan, et c'est pourtant de cette urne que mille fleuves sont sortis (2). »

» La source des sentiments pieux que les catacombes ont inspirés à leurs pèlerins des temps passés coule toujours avec la même abondance, semblable au baptistère des grottes Pontiennes, qui n'a jamais tari. Les cœurs chrétiens la retrouvent bien vite à leur entrée dans ces lieux, et, lorsque après les avoir visités, ils confient au papier les émotions qu'ils y ont puisées, il arrive souvent que ces bonnes pensées deviennent tout naturellement de belles choses. Ce caractère me semble admirablement empreint dans les lignes que je vais citer, écrites, au sortir des catacombes de Saint-Sébastien, par une jeune chrétienne de vingt ans. Je les ai insérées dans un recueil périodique, il y a quelques années ; mais il me semble que c'est ici leur place : je me plais à terminer le chapitre sur les vieux cimetières des martyrs par une page qui rattache si bien la piété du temps présent à celle des anciens jours : « J'ai vu les catacombes, et l'impression que j'y ai reçue et que j'en conserve est, grâce au Ciel, plus vive et plus profonde qu'aucune de celles que m'ont laissées les monuments et les ruines que j'ai contemplés à Rome avec le plus d'admiration. Je sens maintenant avec reconnaissance que mes émotions les plus fortes sont causées par ce qu'il y a de meilleur en moi, et je remercie Dieu d'avoir créé mon cœur capable de sentir ce que jamais mon imagination ne m'a fait éprouver. Je n'avais qu'une idée vague de l'effet

(1) *Mundo ignotus, cœlo propior innotesceret.* (ARINGH.)

(2) *Non capit oceanum hunc pectoris urna mei,*

*Parva satis, nimiumque licet sit pectoris urna,  
Hæc tamen ex urnâ flumina mille fluent.*

(MARTHA MARCHINA.)

que ce lieu produirait sur moi. Je n'y avais pas beaucoup pensé d'avance, et je suis arrivée sans avoir prévu de quelle nature seraient les sensations qui devaient y remplir mon âme. Peut-être cette circonstance les a-t-elle rendues plus vives. Je puis croire du moins qu'aucune préparation n'aurait pu les augmenter, comme nulle expression ne peut les rendre. En entrant dans cette sombre caverne, je me suis d'abord sentie saisie d'un respect et d'un recueillement si profonds, que je n'aurais pu préférer une parole, même pour prier, et cependant je ne sentais pas bien distinctement encore quels souvenirs ce lieu réveillait en moi. J'étais touchée avant de me rappeler pourquoi, et ce n'est que lorsque mon cœur était déjà attendri et bien disposé à la recevoir, que la pensée des *chrétiens*, des *martyrs*, est venue le remplir d'une émotion si violente, que je ne me rappelle pas avoir rien éprouvé de semblable dans toute ma vie. J'étais près de l'autel où la messe s'était célébrée pendant le temps des persécutions. Je regardais cette pierre sur laquelle s'étaient attachés les yeux de ceux qui, à cette même place où j'étais, ont articulé ces prières sublimes et touchantes plus qu'aucune de celles qui ont jamais été adressées à Dieu. J'aurais bien voulu me mettre à genoux et prier aussi ; aucun lieu de ce monde n'en peut inspirer un plus juste désir ; mais je n'ai pas osé, je n'étais pas seule, et j'ai suivi ceux qui marchaient devant moi, sans rien dire, essayant de ne pas me laisser distraire des sentiments que je ne pouvais exprimer. En avançant cependant dans ces étroits détours, une émotion plus forte encore s'est emparée de moi. Devant l'autel, je ne pensais qu'à leurs prières et j'oubliais leurs souffrances ; mais ces tombeaux, entre lesquels il reste à peine assez de place pour les morts, plus grande que celle qui restait aux vivants, m'ont rappelé ce qui avait été souffert par ceux qui, debout sur cette terre où j'avais mis mes pieds, attendaient l'instant où ils seraient aussi couchés à côté de leurs frères. Pendant un instant je me figurais la douleur, les angoisses de ceux qui attendaient longtemps la mort ; j'oubliais qu'ils étaient chrétiens ! j'oubliais qu'une espérance plus forte que toutes les douleurs en avait banni la plainte et l'horreur, et qu'au milieu de cette affreuse caverne on n'avait entendu retentir que des chants d'espoir et d'allégresse ; j'oubliais que le seul sentiment qui ait jamais fait battre de regret leurs cœurs héroïques était celui de n'avoir pas encore versé leur sang comme ceux qui, plus heureux, les avaient devancés dans le ciel, et leur seule crainte, celle de mourir sans avoir confessé leur foi. Tous ces souvenirs me sont revenus, et j'ai eu honte d'avoir éprouvé autre chose que de l'envie pour ceux qui ont habité ce sombre séjour. J'ai

pensé alors à moi-même avec confusion ; j'ai rougi en songeant que j'étais chrétienne comme celles qui, jeunes et faibles comme moi, oubliant qu'il y avait du bonheur sur la terre, n'ont dans ce lieu demandé à Dieu que la gloire d'y mourir pour lui. J'ai comparé mes prières avec les leurs, et je les ai trouvées bien indignes. Dans ce moment j'ai désiré partager leur sort, j'ai dit du moins sincèrement dans mon cœur que j'achèterais volontiers une partie de leurs vertus au prix de mon bonheur dans ce monde, et j'ai demandé à Dieu que cette prière ne fût point l'effet d'un enthousiasme passager, mais qu'il la rendit sincère et durable. Nous sommes sortis des catacombes par l'escalier qui y conduisait les chrétiens, et c'est en y arrivant que j'ai senti à la fois dans mon âme toutes les impressions différentes que je venais d'éprouver successivement. Les marches sont les mêmes que leurs pas ont touchées en allant au supplice. J'aurais voulu me prosterner et en baiser l'empreinte ! J'aurais voulu ne pas quitter cette place et y pleurer sans contrainte ; je sens que *là* j'aurais pu exprimer les sentiments qui remplissaient mon cœur. Je pensais alors que les jeunes filles qui ont monté ces degrés pour aller mourir héroïquement me voyaient du haut du ciel et priaient pour moi, qui leur ressemblable si peu. J'aimais à songer qu'elles voyaient dans mon cœur ce que je ne pouvais articuler, et qu'elles protégeaient ma prière. Je me sentais indigne de mettre les pieds où s'étaient posés les leurs, et cependant c'est avec un sentiment d'une douceur inexprimable que j'ai monté ces marches qu'elles ont gravies avec autant de calme et plus de bonheur que moi, quand la mort les attendait en haut.

» Trop de pensées inondaient mon âme, je n'ai pu résister au besoin d'embrasser avec ardeur cette pierre sacrée avant de rentrer dans l'église. En y revenant, je m'y suis mise à genoux ; j'aurais voulu y rester bien longtemps. Je venais de ressentir des transports qu'aucun moment de ma vie ne m'avait fait comprendre. Je les devais à la religion dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, et j'avais besoin d'en remercier Dieu et de lui demander que toute ma vie fût l'expression de ma reconnaissance et de mon amour pour lui ! »

Ce fut la révolution qui chassa de Rome M. l'abbé Gerbet. Il assista à la fuite de Pie IX, le suivit dans l'exil de Gaëte, et après un mois de séjour auprès du pontife, dont le cœur s'était épanché dans le sien comme le cœur de Jésus-Christ dans celui de saint Jean, il rentra en France au moment où M<sup>sr</sup> Sibour venait d'être élevé au siège de Paris. Ce prélat avait créé le *Moniteur catholique*, journal quotidien dont l'existence ne dura qu'un mois. Il en confia la rédaction à M. Gerbet, le désigna pour

la chaire d'éloquence sacrée en Sorbonne, et le fit entrer en qualité de théologien au concile provincial de Paris. Mais une autre amitié attira à Amiens l'illustre auteur de *Rome chrétienne*. M<sup>re</sup> de Salinis, récemment promu à l'épiscopat, lui donna des lettres de grand-vicaire et fixa auprès de lui ses pénates errants. Ce furent pour les deux amis cinq ans de bonheur, et pour l'Eglise d'Amiens cinq ans de gloire. On savait en France combien la province ecclésiastique de Reims avait d'obligations à M. Gerbet, quelle part active il prenait aux conciles et aux synodes, quelles ressources offrait sa plume pour la rédaction des décrets; on vantait à Amiens les lumières toujours sûres que les prêtres trouvaient dans ses conseils, les services qu'il rendait aux dames du Sacré-Cœur en qualité de directeur, la gaieté douce et les vers charmants qu'il apportait aux soirées de l'évêché. « Les soirs du dimanche, dit M. Sainte-Beuve, M. l'évêque d'Amiens a l'habitude de recevoir; on vient avec plaisir dans ce salon qui n'a rien de sévère et où la bonne compagnie se trouve naturellement chez elle. On joue à quelques jeux, on tire quelque loterie, et pour qu'il soit dit que personne ne perdra, il est convenu que l'abbé Gerbet fera des vers pour le perdant, pour celui qui s'appelle, je crois, *le nigaud*. Ces nigauds de l'abbé Gerbet sont pleins d'esprit et d'à-propos; il les fait par obéissance, ce qui le sauve, dit-il, de tout reproche et de toute idée ridicule. »

L'art de faire des vers agréables s'en va tous les jours, avec celui de converser et de plaire dans le monde. S'il ressuscite jamais, on citera M. Gerbet parmi le petit nombre des gens d'esprit qui ont fait au xix<sup>e</sup> siècle exception à la loi commune. Parmi les pièces que nous pourrions transcrire, nous en choisirons une que le sujet recommande autant que le talent de l'auteur à l'attention des Franc-Comtois. Elle fut récitée dans les salons de l'archevêché de Reims le jour où M<sup>re</sup> Gousset reçut de l'ablégat du saint-siège la calotte cardinalice, et elle a pour titre *La Cabale des oiseaux*. L'aigle romain, le coq gaulois, l'oiseau cardinal, le corbeau et la colombe, se disputent l'honneur de porter la calotte rouge au nouveau membre du sacré collège. L'aigle fait valoir ses droits en rappelant les titres théologiques de M<sup>re</sup> Gousset :

Quoi ! vous ne savez pas que d'un vol glorieux  
J'ai transporté saint Jean dans les hauteurs des cieux,  
Et que d'un grand docteur pour vanter le génie  
On lui donna le nom d'aigle en théologie ?  
Donc moi seul ai le droit, je le dis sans façon,  
De porter la calotte à qui porte mon nom.

Sur ces entrefaites, arrive le corbeau de Reims. Son langage est fort modeste, mais ses prétentions ne sont pas sans fondement :

Daignerez-vous permettre à mon humble personne  
De dire aussi son mot? Vous croyez qu'un corbeau  
Est fou de réclamer un message si beau?  
Tout l'en exclut, son nom, son froc, sa voix peut-être.  
Je puis pourtant prouver que le prélat, mon maître,  
Donne en ce moment même à notre nation  
De solides garants de son affection.

M<sup>re</sup> Gousset faisait bâtir alors dans un des faubourgs de Reims l'église de Saint-Thomas; les corbeaux du pays comptaient y percher, et ils se fondaient, pour l'achèvement de l'édifice, sur la vente des ouvrages du prélat.

Nous y serons logés aux frais de l'archevêque;  
Sur ses livres futurs nous avons hypothèque.

Mais la colombe qui a apporté du ciel la sainte ampoule vient réclamer à son tour et invoque la tradition :

Reims à ce souvenir veut demeurer fidèle;  
Il veut dans son amour pour ses antiques lois,  
Couronner son prélat par l'oiseau de ses rois.  
Puis voyez les portraits de l'Ange de l'école;  
La colombe y figure, admirable symbole,  
Et de Thomas l'ancien illuminant l'esprit  
Semble encor diriger la main dont il écrit.

L'aigle termine la querelle en ajournant la colombe à une autre cérémonie :

Tous ces beaux arguments me touchent peu, ma chère;  
Le droit canon, qui seul doit régler la matière  
Et dont notre prélat prépare un bon traité,  
Vous accable du poids de son autorité.  
Chacun vous le dira : Votre blanche tunique  
N'est point des cardinaux la couleur canonique.  
Il faut vous résigner : ce n'est point votre tour;  
Le prélat vous échappe, à moins que quelque jour  
Vous ne preniez enfin une belle revanche  
En lui portant... qui sait?... une calotte blanche.

M. l'abbé Gerbet avait cinquante-six ans; la voix publique le désignait depuis longtemps pour l'épiscopat, et à chaque siège vacant, son nom

était prononcé le premier. Mais toutes les démarches avaient échoué devant d'assez singuliers scrupules : « Je suis très occupé, écrivait en 1851 à M<sup>GR</sup> de Salinis un catholique éminent, de faire nommer notre ami commun. J'en ai parlé à M. de Crouseilhès ; le ministre est très bien disposé, mais il est arrêté par l'éternelle fin de non-recevoir de la prétendue *incapacité administrative*. » Ce mot, inventé de nos jours dans quelque bureau, aurait probablement empêché au IV<sup>e</sup> siècle le sacre de saint Chrysostôme et de saint Grégoire de Nazianze, qui devaient passer, je m'imagine, pour d'assez médiocres administrateurs. Il faut savoir gré à Napoléon III d'avoir été, au début de son règne, moins scrupuleux que son ministre ne l'avait été sous la présidence. Il répara la plus criante injustice ou le plus injurieux oubli en nommant M. Gerbet au siège de Perpignan dans les huit jours qui suivirent le décès du titulaire. Un tel empressement, qui fut très remarqué, fait beaucoup d'honneur au discernement du prince, et le choix de M. Gerbet demeure encore aujourd'hui le plus glorieux de tous les choix du second empire.

Son sacre eut lieu le 29 juin 1854. Je voudrais pouvoir citer tout entier son mandement d'installation. Il écrivait à ses diocésains : « Nous avons promis du fond du cœur et la face contre terre de garder sans tache l'épouse que Dieu nous a choisie, de dédaigner tous les intérêts mondains pour concentrer tous nos soins sur elle, d'avoir une tendre compassion pour tous ses membres souffrants, de l'aimer d'un amour si vrai, que nous sachions, s'il le fallait quelquefois, nous résigner à être sévère, mais alors de faire en sorte que la bonté soit la seconde moitié de la justice ; de l'entourer, en un mot, de tant de sollicitude que nous puissions espérer de ne jamais lui donner un juste sujet de plainte, et de ne pas troubler par notre faute la sérénité des jours que nous passerons ensemble sur la terre. Depuis ce moment nous vous appartenons tout entier. Nous ne sommes devenu la tête de ce diocèse que pour en être aussi le cœur... Nous devons être ému de tout ce qui vous touche... S'il y avait un seul de nos jours qui eût le malheur d'être sans dévouement pour vous, ce triste jour serait effacé du livre de vie. »

Ce programme, tracé par le cœur, qui fut la règle de son épiscopat, lui eût été inspiré au besoin par la tradition du pays. Franc-Comtois, il trouvait parmi ses prédécesseurs un Franc-Comtois, M. d'Agay, dont le souvenir vivait encore dans les vieilles mémoires, malgré la révolution qui avait brisé la chaîne des évêques de Perpignan. Aimable et spirituel comme lui, il portait comme lui dans ses traits je ne sais quoi de fin et de distingué qui trahissait la noblesse de l'âme, à défaut de celle du

sang : d'une taille élevée, d'un front large, d'un sourire où l'innocente malice tempérait à peine les effusions de la bonté, il se mêlait dans sa physionomie comme dans ses écrits quelque chose de Fléchier et de Fénelon. Il faut entendre M. de Ladoue peindre tour à tour l'évêque, l'homme du monde et le rêveur. « Lorsqu'aux jours des grandes solennités, évêque, il entrait dans sa cathédrale, revêtu de ses habits de pontife, portant sans effort la houlette pastorale et n'inclinant pas la tête sous le poids de la mitre haute, qui donnait encore plus d'ampleur à sa taille, on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration. « Ah ! le bel évêque, » disait le peuple. Il était beau aussi dans un salon, assis et causant avec abandon ; les efforts même qu'on était obligé de faire pour saisir les paroles qu'un organe affaibli n'articulait, ce semble, qu'à regret, ajoutaient au charme de sa conversation fine, spirituelle et gaie. Mais lorsque l'âme s'absorbait dans une méditation plus ou moins prolongée, le corps semblait s'affaisser sur lui-même et se plaindre d'être délaissé. Dans ces occasions, assez fréquentes, surtout dans ses dernières années, la vie extérieure, la vie de relation, cessait presque entièrement. La concentration allait quelquefois jusqu'à faire oublier les besoins de la vie. Quoi d'étonnant dès lors si, s'oubliant lui-même, on oubliait les autres ? L'amitié, toujours exigeante, élevait des réclamations, sollicitait une réponse qui n'arrivait pas... ; le cœur avait répondu. »

A Perpignan, comme à Amiens, à Rome, à Juilly, il avait des jours de solitude complète où il ne vivait qu'avec Dieu et avec lui-même. Enfermé dans son cabinet, on lui faisait passer, comme à la dérobée, la nourriture du jour ; c'était tout le service qu'il souffrait autour de lui ; puis la porte, à peine entr'ouverte, se refermait sur le monde, et l'étude mêlée de prières reprenait avec une exigence impérieuse ses droits absolus sur son temps et sur son esprit. Ses distractions tenaient du prodige. Un jour, M<sup>re</sup> Doney, évêque de Montauban, alla lui rendre visite : c'était un vieil hôte qui recevait un vieil ami. La réception fut empressée, cordiale, affectueuse. M<sup>re</sup> Gerbet, par honneur pour un ancien condisciple, fit faire les apprêts d'un grand repas. On sert à l'heure dite, la table était de dix-huit couverts. — Et vos convives, demande M<sup>re</sup> Doney ? — Ah ! vraiment, c'est singulier..., mais j'ai oublié de les inviter.

M<sup>re</sup> de Perpignan n'oubliait que ses plaisirs, car le devoir le trouvait toujours debout, le danger toujours attentif et vigilant. Le principal objet de sa sollicitude fut le clergé diocésain. Il en grossit les rangs, il en fortifia les études, il y maintint une discipline exacte, il l'éleva encore au-dessus de l'estime et de la confiance que son noble passé lui avait méritées.



Ce n'était pas assez pour son zèle d'entretenir et de diriger les communautés ferventes dont sa ville épiscopale était déjà remplie ; il la dota de deux établissements nouveaux, les *Petites Sœurs des Pauvres*, ces garde-malades de la vieillesse délaissée, et les *Capucins*, ces apôtres populaires dont la parole a tant fait défaut à la première moitié de notre siècle. Les visites pastorales entreprises dans son diocèse lui firent connaître tous les besoins de son peuple. Il allait partout, sur la cime des plus hautes montagnes et dans les villages les plus écartés ; il se faisait tout à tous, humble et simple avec les petits, docteur dans les assemblées de son clergé, accommodant avec les personnes, incapable de transiger sur les principes, agréable aux fonctionnaires publics, avec qui il ne cessa d'entretenir les meilleures relations, conciliant sans faiblesse, indépendant sans raideur, et aussi jaloux de la liberté et des droits de l'Eglise qu'il était peu soucieux de sa personne, de ses intérêts et de ses convenances.

Ici se présente le souvenir des débats qui ont divisé, dans ces derniers temps, les écoles catholiques. Les uns, qui connaissent mieux peut-être les instincts et les besoins de notre époque, se sont sincèrement épris de la liberté et ne comptent guère que sur elle pour faire fleurir la religion ; les autres, préoccupés uniquement des droits inaliénables de la vérité, rêvent pour nos saintes croyances une domination absolue, soutenue au besoin par la force mise au service de l'Eglise. Les deux écoles, tantôt se querellent sur le passé, tantôt discutent avec ardeur les questions présentes, tantôt en appellent aux expériences de l'avenir. M<sup>re</sup> Gerbet, après avoir été si longtemps la gloire de la première, a glissé, presque à son insu, dans les rangs de la seconde. S'il m'est permis d'exprimer ici une opinion toute personnelle, je dirai qu'il avait changé d'amitié plutôt que de drapeau. On l'a comparé au lierre, qui a besoin d'appui. M. de Lamennais une fois frappé de la foudre, il s'attacha à M. de Salinis, se fit son disciple parce qu'il était son ami, et passa à sa suite d'un camp dans un autre. « L'esprit, a dit la Rochefoucauld, est souvent la dupe du cœur. » Mais si le cœur de M<sup>re</sup> Gerbet pouvait l'abuser, il était incapable d'oublier et de s'aigrir. Après les discours prononcés au congrès de Malines par M. de Montalembert, son ancien compagnon d'armes et son ami, on dit que plusieurs évêques déférèrent au saint-siège les doctrines, d'ailleurs si soumises et si respectueuses, de l'illustre champion de la liberté catholique. Quelques journaux se hasardèrent à les nommer et signalèrent entre autres M<sup>re</sup> Gerbet. L'évêque de Perpignan protesta par une lettre contre cette imputation. Ce démenti fut la seule pièce du débat livrée à la publicité. La cour de Rome garda le silence sur le discours de Malines,

soit qu'elle l'eût jugé irréprochable, soit parce qu'elle a, elle aussi, la mémoire et le respect des grands services.

Il y a une question sur laquelle tous les catholiques, à quelque nuance qu'ils appartiennent, n'ont qu'une pensée et qu'un désir : c'est la question de Rome. M<sup>re</sup> Gerbet s'est fait leur interprète dans trois écrits dont le succès égala le mérite. Le premier, intitulé *De la Papauté*, était une réponse à la trop fameuse brochure *Le Pape et le Congrès* ; la seconde, qui a pour titre *Memorandum des catholiques français sur les menaces du Piémont contre Rome*, repoussait la provocation que la révolution jetait du haut de la tribune de Turin en demandant Rome pour capitale. Elle se termine par les lignes suivantes, écrites en 1862, plus vraies encore en 1865, et destinées, ce me semble, à devenir le jugement même de l'histoire sur le caractère de Pie IX :

« Dans cet état de choses, l'attitude des catholiques ne saurait être douteuse. Ils ne seront ni apathiques ni perturbateurs. Ils seront patients et actifs, amis de la paix et militants. L'exemple qui leur sera donné à Rome sera leur règle. Pie IX n'est pas seulement le chef de l'Eglise, il est aussi le modèle dont elle avait besoin parmi les épreuves que nous traversons. Quelle force et quelle paix dans ce cœur si tourmenté ! Quelle humilité magnanime ! Quelle splendeur de patience rehaussée encore par un contraste ! L'attitude céleste du saint-père, comparée à celle de ses ennemis, nous rappelle une scène de notre première révolution. A la tribune du club des Cordeliers, dans une séance de nuit, Danton poussait des vociférations sauvages ; à la même heure, à deux pas de là, dans une retraite éclairée par une petite lampe, le vénérable abbé Emery, supérieur des Sulpiciens, remplissait les plus touchantes fonctions du ministère sacré avec une sérénité si merveilleuse, qu'elle eût pu faire croire à des temps plus heureux. Le club des Cordeliers d'aujourd'hui, les Danton d'aujourd'hui, sont ceux-là qui, en haine du catholicisme et de la France, viennent parler de vêpres siciliennes. En face d'eux, il y a un homme qui, menacé de n'être plus roi, est plus que jamais un saint pape. Au milieu de perpétuelles agitations, il suit avec un calme imperturbable les habitudes de sa vie pieuse. Il visite, comme à l'ordinaire, les sanctuaires vénérés où des tombeaux augustes lui rappellent les victoires des persécuteurs d'autrefois. Il sera peut-être un martyr, et voilà qu'il se prépare tranquillement à canoniser les martyrs du Japon. Il est si beau de sérénité qu'on ne se douterait pas, à le voir, qu'il a le pied sur un abîme et le front dans une tempête. Ce héros chrétien n'a de larmes que dans ses prières. Prions avec lui, souffrons en lui, agissons comme lui, et, grâce

à la fermeté de ses principes et de ses exemples, tôt ou tard, quoi qu'il arrive, nous aurons vaincu par lui. »

Ces magnifiques écrits, auxquels on ne reprochait que de ne pas paraître assez vite, l'avaient mis au premier rang de l'épiscopat français. Aussi, lorsque la fête de la canonisation des martyrs du Japon eut réuni autour du souverain pontife plus de trois cents prélats, chacun cherchait des yeux, chacun regardait avec admiration le grand évêque de Perpignan. Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. « Il était là comme Jeanne d'Arc, a dit un de ses vénérables collègues, M<sup>re</sup> de la Bouillerie, digne d'assister au triomphe, parce qu'il avait porté la bannière dans le combat, et nous aimions à montrer du doigt celui qui avait si bravement manié le glaive. » M<sup>re</sup> Gerbet, de retour de la ville éternelle, voulut entretenir ses prêtres des joies et des espérances que lui avait données son voyage. Ce fut l'objet d'une troisième brochure qui a pour titre : *Conférence sur Rome, prononcée à l'ouverture de la retraite ecclésiastique*.

Au milieu de l'ardente mêlée où il combattait si vaillamment, le savant évêque s'arrêtait moins aux accidents de la bataille qu'aux idées qui l'avaient provoquée. Avec cet esprit subtil et profond qui marque tous ses ouvrages d'un cachet si original, il se mit à étudier les erreurs répandues dans la société, et il en dressa le catalogue dans son *Instruction pastorale sur les diverses erreurs des temps présents*. Ce mandement, qui fut très remarqué, signalait 85 propositions, dont les unes formulent nettement les théories de l'incrédulité ou du socialisme répandues dans les journaux et dans les livres modernes, tandis que les autres, mêlées de vrai et de faux, ne sont souvent séparées que par des nuances imperceptibles des opinions encore libres. Les propositions recueillies par l'évêque de Perpignan furent soumises à l'examen des théologiens les plus éminents de Rome et du monde, et des prélats les plus capables d'apprécier l'esprit public. C'est de là qu'est sortie l'encyclique du 8 décembre 1864. M<sup>re</sup> Gerbet n'a pas assez vécu pour y adhérer ; il avait fait plus, car il en avait écrit le prospectus, et préparé, pour ainsi dire, la table des matières.

Si le défaut de M<sup>re</sup> Gerbet était de parler après tous les autres, il avait, en revanche, le don de parler mieux que personne. Tant qu'il gardait le silence, il restait encore quelque chose à dire. C'est pourquoi on attendait son mot dans le vif et brûlant débat engagé par la *Vie de Jésus*, ce mauvais livre qui a donné naissance à tant de livres excellents. L'évêque de Perpignan sentait lui-même qu'après la pierre partie de la fronde de David, il restait encore quelque chose à faire à l'épée de Judas Machabée pour assurer le salut d'Israël. *Je veux*, disait-il à M. l'abbé de Ladoue,

*montrer que M. Renan n'est que le prestidigitateur de l'érudition. Après tout ce qui a été écrit, la chose ne me paraît pas très difficile, mais il y a une certaine forme. Quelques jours après, il ajoutait avec cet air de satisfaction qui accompagnait chez lui le travail pénible de la conception : Maintenant j'ai mon affaire. Il ne me faut plus que quelques jours pour l'écrire.*

Ce fut pendant ces quelques jours, au milieu de ses préoccupations et de ses livres, qu'une circonstance inattendue, un devoir de charité, vint détourner sa pensée et sa plume de ce grand objet, et lui rappela Besançon, le berceau de ses études, la bonne ville qu'il avait quittée depuis cinquante ans. Il s'intéressait à une famille d'origine italienne, qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne connaissait que par correspondance. On lui apprend qu'elle se trouve abandonnée et déguée à Strasbourg, où l'espoir d'une place l'avait attirée, et qu'elle est forcée de revenir dans le midi, sans argent et sans ressources. A cette nouvelle, le prélat oublie son travail, et rompt tout à coup avec ses habitudes de négligence épistolaire. Il écrit à ses protégés de s'arrêter à Besançon, et il cherche à Besançon tout ce qu'il a de connaissances pour leur recommander ses protégés. Il s'adresse à tout le monde : dépêches sur dépêches, lettres sur lettres, rien ne lui coûte. Son secrétaire est absent; son apologie attend la dernière main; la chaleur l'accable; n'importe, il écrit, il presse, il supplie. L'auteur de cette Notice a été assez heureux pour recevoir dans cette circonstance une des lettres du prélat : elle est de quatre pages, vive, rapide, inquiète, ne respirant que la charité. « Je vous prie, s'écrie-t-il, aussi instamment que si j'avais l'honneur de vous connaître et d'être votre meilleur ami, de faire tout ce qui dépendra de vous pour cette bonne famille. » Il s'accuse, après quatre pages, d'être forcé de s'arrêter à cause du travail extraordinaire qui absorbe tous ses moments. Il veut qu'on sache et qu'on dise « qu'il a toujours eu le cœur très franc-comtois. »

Cette lettre est du 27 juillet 1864. A cette date, l'évêque de Perpignan, accablé par le travail, s'était réduit à ne plus vivre que de lait, et à passer la nuit sur la terrasse de son palais pour éviter l'extrême chaleur de la saison. Surpris et réveillé par un vent frais dans la nuit du 5 au 6 août, il fut obligé d'attendre le jour avant de se donner les soins nécessaires. Il était trop tard; une attaque de choléra l'emporta en moins de vingt-quatre heures. Sa plume s'était arrêtée sur ces paroles de la profession de foi de saint Pierre : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.* C'était le dernier hommage qu'il rendait à la vérité. Pendant son agonie, il se tourna

plusieurs fois vers son secrétaire, et prononça quelques mots dont le digne confident de ses aumônes pouvait seul saisir le sens : *Besançon... secours... habillements...* Son dernier soupir était un ordre donné par sa charité. Étrange rapprochement, que M<sup>r</sup> Gerbet n'eût pas manqué d'établir lui-même, avec cet instinct qui lui faisait voir partout des harmonies et des contrastes entre les différents lieux de l'espace et les différentes heures de la vie. Comme il aurait dit plus que jamais que le temps, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est sous la main de Dieu un rythme souple et docile qui obéit aux convenances des âmes choisies ! C'est à Besançon que son âme s'était ouverte aux premières émotions du sacerdoce ; c'est vers Besançon qu'elle se tourne pour exhaler son dernier souffle dans une aumône. Que de vicissitudes depuis ce séminaire, qui renfermait tant d'espérances, jusqu'à cette agonie, qui éteignait tant de gloire ! Mais Dieu, qui avait éloigné M<sup>r</sup> Gerbet de la terre natale, y ramène sa pensée au dernier jour, voulant, ce semble, qu'avant de remonter vers lui, elle se repose un moment encore sur ces montagnes où elle avait senti croître et grandir en elle, cinquante ans auparavant, les ailes de la poésie, de la science et de l'amour divin !

M. Sainte-Beuve écrivait en 1853 : « Il y a longtemps que je me suis dit : si l'on avait jamais à nommer un ecclésiastique à l'Académie française, comme je sais bien d'avance quel serait mon choix ! Il y a plus : je suis bien sûr que la philosophie dans la personne de M. Cousin, la religion par l'organe de M. de Montalembert, la poésie par la bouche de M. de Lamartine, ne me démentiraient pas. » Cette espérance n'est plus aujourd'hui qu'un stérile regret. La compagnie qui a élu le P. Lacordaire et M<sup>r</sup> Dupanloup, a oublié que M<sup>r</sup> Gerbet avait d'aussi grands titres comme penseur, de plus solides peut-être comme écrivain, qu'elle avait eu autrefois une place pour Fléchier à côté de Fénelon, et pour Massillon après Bossuet. Cet oubli serait presque injurieux si la postérité n'avait pas en réserve d'éclatantes réparations. De tous les livres écrits dans notre siècle, la littérature des âges suivants ne retiendra guère qu'une douzaine d'ouvrages, et M<sup>r</sup> Gerbet en aura deux : *l'Essai sur le dogme générateur* et *l'Esquisse de Rome chrétienne*. Ce sera l'éternel honneur de l'Eglise, des lettres et de la Franche-Comté.

L. BESSON.

## UN HIVER A BOPPARD SUR LE RHIN.

(Suite et fin.)

---

### VIII.

Boppard, 10 février 1888.

J'ai dessiné mon charmant Schwalbach et aussi un des recoins de cette ruine des franciscains qu'habite la famille de ma petite Trüdschen. Ce dernier dessin est une sorte de cul-de-sac où gisent pêle-mêle des détritrus de fumier et de filets pourris, des pots cassés, de l'eau qui dans ce cloaque sombre miroite en flaques brillantes, et au-dessus de cela, jeté d'une tour à une autre, un débris de pont aérien, un squelette de pont, tout percé, tout vermoulu, tout à jour, tout dégouttant et tout pantelant de vieilles loques et de vieilles herbes, l'une des mises en scène de misère et de délabrement les mieux réussies que j'aie vues de ma vie; puis, au-dessous de ce pont, dans une étroite échappée de ciel, brille lumineuse la jolie tourelle du Schwalbach. Vous verrez peut-être bien cela à l'une de nos expositions bisontines, si indulgentes pour mes crayons.

En même temps j'ai rendu Trüdschen heureuse à peu de frais. Je l'avais vue plusieurs fois à la messe, parmi les petites filles des écoles, avec un air bien sage et bien modeste, chantant de tout son cœur ses beaux cantiques allemands et ne manquant jamais, en sortant, de me chercher des yeux, de me nommer à ses petites compagnes et de m'envoyer un gentil sourire. Je lui ai acheté une belle image peinte et dorée de sa patronne, sainte Gertrude, et la lui ai donnée; je lui ai dit que j'allais bientôt la quitter et retourner en France, qu'elle se souvint de moi et restât bien sage. *Ich auch! ich auch!* se mit-elle à dire en sautant après moi. Moi aussi! moi aussi! je veux aller en France. Pauvre

enfant, reste ici, tu es mieux à Boppard, sous l'aile de *herr Pastor*, que sur l'asphalte français.

Donc, mon ami, nous allons partir, et cette lettre est probablement la dernière que vous aurez de moi. Ce n'est pas bien dommage, et en voilà bien assez, n'est-il pas vrai, de ces contes à dormir debout que je vous enfle depuis bientôt trois mois comme des chapelets d'oignons? J'en suis honteux, mais votre bonne vieille amitié saura être indulgente jusqu'au bout.

L'autre jour, en revenant de la route de Trèves, que j'ai voulu revoir avant de partir, je suis allé au *Kreuzberg*: le *Kreuzberg* est la montagne du chemin de la croix. Ils n'ont point ici de chemins de croix dans leurs églises; ils les placent sur les montagnes, la première station en bas, puis, à mesure que l'on monte, toutes les autres s'échelonnent, et au sommet une chapelle renferme les dernières, la mort, la descente de croix et la mise au tombeau. Chacune des stations du *Kreuzberg* de Boppard est ornée d'un bas-relief de pierre surmonté d'un pignon sculpté de style ogival. Evidemment ce ne sont point là les chefs-d'œuvre dont Pradier a doté Sainte-Clotilde, mais ce ne sont non plus ni les images rouges et bleues de nos chemins de croix de village, ni les médaillons pompadour dont on défigure les églises de nos villes. La montagne vaut-elle mieux que la nef d'une église pour la pratique de cette dévotion? Je crois qu'un moins grand nombre de fidèles vont prier sur la montagne et que le recueillement gagne à se renfermer dans le saint lieu. Ici, même en hiver, on voit des pèlerins agenouillés; en été c'est une foule qui prie aussi pieusement que dans la plus silencieuse chapelle. Ces bons Allemands disent que la pluie, le froid, la chaleur et ce qu'il y a de pénible dans la montée fort abrupte du *Kreuzberg*, les transporte mieux au sein des tourments du Calvaire et les unit plus intimement à la voie douloureuse du Sauveur.

En descendant du *Kreuzberg*, je vis que c'était jour de grand marché. La place de l'Altenburg offrait le spectacle le plus curieux: quatre doubles rangées de tentes y étaient établies et sous les tentes des boutiques de tous genres autour desquelles circulait une foule compacte et bigarrée. Il y avait là tous les costumes de cinq ou six lieues à la ronde. Les coiffures de femmes surtout étaient très amusantes à passer en revue: de petits pains de sucre quadrillés bleu et blanc, laissant place sur la nuque à un gros chignon bien lisse et bien peigné; de petites *cdlines* à trois pièces ne couvrant que le derrière de la tête, et n'oubliant jamais de laisser voir ces beaux cheveux blonds dont elles sont, à juste titre, si fières;

ces câlines, extrêmement coquettes, sont de piqué blanc brodé soit en soie de couleur, soit en perles de jolis petits bouquets de fleurs. L'*Hunds-rück* avait envoyé ses bonnes figures roses sans calcul, rappelant celles de nos Alsaciennes, coiffées d'un petit bonnet de toile blanche ayant comme deux petites oreilles de chatte. Je dis sans calcul, ce n'est peut-être pas très vrai (est-ce jamais complètement vrai?); car une bande de velours noir borde cette toile blanche, vient se nouer sous le menton et fait fort bien ressortir et des bandeaux blonds très clair, et des joues blanches et roses très veloutées, et des yeux bleus très doux. Puis les rives de Nassau nous versent par les mille barques du Rhin des coiffes à fonds carrés, petits édifices de carton tendus de soie bleue avec fleurs brodées de soie noire; c'est plus singulier que gracieux. Cependant, vous le savez, tout dépend de la figure que cela surmonte; si elle est jolie, la coiffure est pardonnée, que dis-je? elle devient jolie elle-même, fût-elle chinoise ou iroquoise; si le minois est maussade et laid, la coiffure en souffre à l'instant! O prisme de la beauté!..... Mais ce que j'ai vu de plus coquet au *gross Markt* et de plus original à la fois, ce sont les couteaux d'or. Cette coiffure est ici plus spéciale aux bonnes et aux servantes; elle laisse voir les bandeaux et tout le haut de la tête, ainsi qu'une riche torche de cheveux nattés par derrière; un étroit béguin de velours blanc ou rouge brodé d'argent, de jais blanc ou d'or en bosse, selon le nombre de *Groschen* que la jeune fille peut y consacrer, s'applique contre la torche, et se rattache près des oreilles par des agrafes d'émail ou de pierres fausses; enfin la natte est traversée par un large couteau de vermeil orné de fleurs ciselées et d'une tête d'ange. C'est riche et fort joli, et elles le savent bien, et vont partout ainsi coiffées, font leurs courses, leurs promenades, leur service, leurs dévotions même, avec le couteau d'or. Ici, entrer à l'église en cheveux est pour les filles du peuple le privilège de la vertu et de la réputation intacte; une fille suspecte n'oserait entrer dans le lieu saint qu'en couvrant sa chevelure. Autre pays, autres mœurs. Nos curés crieraient au scandale et à l'indécence s'ils voyaient une femme tête nue dans une église. Ici il en est tout autrement. *Herr Pastor* n'y trouve donc rien à reprendre. Il n'en serait point ainsi que son autorité, fort réelle et fort reconnue pourtant, hésiterait peut-être à engager un conflit; ce serait s'exposer à voir tout son beau sexe à couteaux tirés contre lui. Pardon du mot, il pue le calembourg; cela prouve que ma correspondance baisse et devient sénile, et qu'il est grand temps qu'elle se retire, si elle ne veut se voir invitée à présenter ses droits à la retraite.

Aussi faisons-nous nos paquets.



J'ai de la peine à quitter cette petite ville, si originale, et quelques-uns de ses habitants, auxquels je me suis attaché et qui le méritent réellement : le docteur K..., sa femme très bonne, le vieux Jacob, la grosse Léna, doucheuse de ma femme; la gracieuse Johanna, fille du *Bademeister*, qui depuis trois mois m'apporte gentiment mes journaux et vos lettres quand vous voulez bien m'en écrire, affreux *farnientiste* que vous êtes ; ma petite Trüdschen ; mes amis Schlaadt et meister Bach, mais surtout *herr Pastor*, mon cher *herr Pastor*. J'ai été faire mes adieux à cet excellent homme, si curieux par l'esprit, si précieux par le cœur. Je l'ai trouvé à son église, qu'il m'a fait visiter en détail, et j'y ai encore récolté une petite histoire, cette fois, n'ayez pas peur, ni lugubre ni terrible, mais tout simplement charmante.

*Herr Pastor* me fit admirer avec grande raison l'architecture de sa vieille église romane. Le style en est très pur, ce qui la distingue et lui donne le pas sur les plus grandes basiliques du Rhin, le dôme de Cologne excepté : à Worms, à Spire, à Mayence, le goût dégénéré des derniers siècles a fait invasion et défiguré les chefs-d'œuvre de l'art ancien. Ici la pauvreté de la petite ville a sauvé le monument de ces désastreux embellissements, et Saint-Sévère de Boppard est resté roman pur et type très beau. Trois nefs étroites, celle du milieu très élevée, les deux autres fort basses, mais chargées de deux tribunes ou galeries supérieures qui les reproduisent dans toute leur longueur, tout cela soutenu de gros piliers ronds et de pleins-cintres. Les voûtes sont belles et un peu bizarres, éclairées, comme notre Saint-Jean de Besançon, par de petites fenêtres romanes groupées par trois et ornées de grêles colonnettes. Sous ces voûtes, divers objets me semblèrent dignes d'attention : un grand Christ, un vrai Christ, est en face de la chaire ; je dis un vrai Christ, et non l'un de ces Apollons bien frais et bien portants, bien coiffés et bien bouclés, que Bouchardon et son école ont mis en croix sans leur faire le moindre mal ; mais un Christ souffrant et mourant, un Christ chrétien, si l'on peut parler ainsi, avec l'expression du supplice dans tous ses membres et la trace de la Passion, depuis les épines du front jusqu'aux pieds et aux mains crispés et racornis sous les clous. Contre un autre piliier est l'inévitable statue du grand saint de l'Allemagne, Jean-Népomucène, que l'on retrouve dans toute église et sur presque tous les ponts d'outre-Rhin. Je me suis toujours persuadé que cette popularité immense dont jouit encore le saint confesseur n'est que le reste d'un véritable enthousiasme, d'une sorte de soulèvement populaire, qui courut comme une traînée de poudre par toute l'Allemagne en l'honneur de la victime du

devoir, d'une protestation énergique contre le despotisme de l'ignoble César Wenceslas, qui voulait violer, jusque dans son asile le plus sacré, le tête-à-tête avec Dieu, la liberté du peuple chrétien. Des miracles eurent lieu, dira-t-on, et l'on courut à son tombeau. Bien d'autres saints en ont fait, répondrai-je, et nul ne parvint pourtant, comme le martyr du secret catholique, à cette popularité prodigieuse et, depuis plus de cinq siècles, dans tout le vieil empire germain, toujours vivante.

Quelques beaux bas-reliefs de marbre blanc ornent le chœur : la vision d'Ezéchiël, le couronnement de la Vierge. Un vaste baptistère en cuivre repoussé est aussi très remarquable. Le sanctuaire est fort élevé au-dessus de la nef, et l'autel vu de partout n'en est que plus majestueux. L'abside est plus récente que l'église ; elle date, je pense, du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : éclairée par cinq hautes fenêtres ogivales, entre lesquelles pendaient de longues bannières blasonnées aux armes de la ville, d'argent à l'aigle déployée de sable, et de l'évêque de Trèves, d'argent à la croix de gueules.

A l'extérieur le monument est vraiment beau, avec son chevet orné de galeries à colonnettes et son saint évêque en girouette sur le toit, la crosse à la main ; avec ses portails byzantins à figures d'animaux et ses deux tours romanes à flèches très aiguës, hautes de plus de deux cents pieds. J'avais entrevu ces tours, il y a vingt-cinq ans, en descendant le Rhin ; elles se distinguaient alors par une singularité dont, à tort, on les a dépouillées : un pont jeté de l'une à l'autre les unissait à une grande hauteur ; c'était fort original et point laid.

*Herr Pastor*, heureux de mon admiration pour sa *Pfarrkirche*, me fit voir encore son ostensor de vermeil, véritable objet d'art ; c'est l'un de ces pinacles gothiques ornés de colonnettes et peuplés de figurines charmantes, comme notre métropole bisontine en possède un, que l'on a la malheureuse idée, hélas ! d'oublier dans une armoire pour lui préférer ces gros soleils plats dont le *Louisquinzisme* nous a gratifiés. Une bizarrerie est attachée à l'ostensor de Boppard comme le pont l'était à ses deux clochers, et, au fait, ce brave *herr Pastor* a toujours quelque singularité à dire, à faire ou à montrer. Cette fois je vous le donnerais en dix et en cent que vous ne trouveriez pas : une croix de la légion d'honneur est suspendue au-dessous de l'hostie. Un jour un octogénaire boppardais, vétéran des armées de Napoléon, fit appeler le curé et lui dit : « Je vais mourir, Monsieur le curé ; cette croix que voilà, je l'ai reçue sur un champ de bataille d'Espagne, de la main même de l'empereur ; je n'ai rien de plus précieux au monde, je voudrais donc l'offrir au bon Dieu et en même temps la placer en lieu honorable. Pourriez-vous, Monsieur le curé, l'attacher au Saint

Sacrement? Je mourrais content. » *Herr Pastor* promit de satisfaire ce désir du soldat mourant, et voilà comment à Boppard le bon Dieu est décoré ; c'est naïf et bon ; mais voici qui est touchant.

Monsieur le comte, me dit *herr Pastor* en m'emmenant à la sacristie, quand je me trouve au pied de notre autel, je pense souvent à une histoire bien touchante qui y a trouvé son dénouement.

Il y a quelques années, je voyais à ma messe chaque matin une dame agenouillée et profondément recueillie. Un jour elle me suivit chez moi et me dit qu'étant ici pour quelque temps pour la santé de son mari, elle désirait choisir un directeur qui pût l'entendre en français, et me demandait de lui indiquer l'ecclésiastique auquel elle devrait s'adresser. Mon Dieu, Madame, lui dis-je, je suis le seul des prêtres de Boppard qui puisse entendre votre langue, et je suis tout prêt à répondre à votre confiance si vous voulez bien me l'accorder. Elle y consentit, et je l'entendis plusieurs fois en confession. Cependant je ne la voyais pas s'approcher de la sainte table. Un jour qu'elle était venue me faire une visite, je lui demandai si elle ne désirait pas faire la sainte communion. — C'est que, Monsieur le curé, me dit-elle, je suis protestante... Je sautai sur ma chaise. Comment ! Madame, vous n'êtes pas catholique !.... Je la regardai très attentivement, et je vis qu'il y avait beaucoup de sincérité et de bonne foi chez cette pauvre femme, et l'impression désagréable, l'espèce de soupçon, qui m'avaient traversé l'esprit, s'effacèrent bientôt. Eh bien ! Madame, repris-je, il faut vous faire catholique ; vous en êtes digne par votre assiduité fervente au pied de nos autels. — Monsieur le curé, instruisez-moi ; j'y suis en effet, après de longues hésitations, entièrement décidée. Je l'instruisis de nos dogmes. C'était une âme très pure et très bonne ; elle s'était sentie invinciblement attirée vers la confession, comme beaucoup de protestants, du reste, qui demandent à revenir à ce remède du cœur autant que de l'âme. — C'est que, Monsieur le curé, dis-je, Celui qui a institué la confession connaissait bien l'âme et le cœur, par la raison qu'il les avait faits. — Cette bonne M<sup>me</sup> de M... m'ouvrit peu à peu toute sa belle âme. Figurez-vous que je découvris qu'elle n'était point mariée. L'homme auquel elle avait uni son sort était d'une bonne nature au fond et l'aimait beaucoup, mais sans nulle instruction religieuse, comme votre révolution en a beaucoup façonnés, et, de plus, d'une légèreté et d'une insouciance extrêmes ; il l'avait prise orpheline et sans famille et l'avait conduite devant un maire quelconque, et voilà tout. Lorsque j'eus compris l'état irrégulier dans lequel elle vivait, la pauvre excellente jeune femme fondit en larmes, fut au désespoir et se fit horreur à

elle-même; elle finit par tomber dans une crise nerveuse des plus violentes; il me fallut appeler ma sœur, qui la soigna. Elle était dans un état à faire pitié; elle ne voulait point retourner près de son mari, se cloîtrer, s'éloigner. Je la calmai, lui dis de retourner près de son mari, d'être plus que jamais bonne et douce pour lui, de lui déclarer qu'elle voulait se faire catholique et se marier catholiquement. Elle craignait beaucoup qu'il ne se révoltât contre cette idée; il n'en fut rien; dès le lendemain elle me l'amena, elle était heureuse. Il fallait avertir M<sup>re</sup> l'évêque de Trèves et aussi l'autorité diocésaine française du lieu qu'ils habitaient, afin d'y faire faire les publications; M. de M... consentit à tout. Au moment de sortir de ma chambre, voilà cette pauvre femme qui tombe sur une chaise en pleurant. « Ah ! je le vois, c'est par complaisance pour moi que vous consentez, dit-elle à son mari. Je ne veux pas que cela se fasse ainsi. Ah ! je suis la plus malheureuse des femmes ! » Et le désespoir de recommencer. Ce bon monsieur lui prit les mains, et, à genoux devant elle, lui protesta avec les expressions les plus tendres qu'il était touché lui-même de la grâce, qu'il voulait suivre son exemple, être digne d'elle, et vivrait désormais en véritable catholique. Alors cette femme se jeta à son cou : elle était folle de joie, et jamais, Monsieur le comte, je n'ai vu ni ne reverrai plus émouvant spectacle. Je pleurais (et il pleurait en me le disant), ma sœur pleurait..... Au bout de quelques jours tout était réglé avec l'autorité épiscopale. Nous vinmes ici, au pied de l'autel. D'abord l'abjuration eut lieu, puis je leur donnai la bénédiction nuptiale. Il faisait un soleil comme aujourd'hui, l'autel était couvert de fleurs et de lumières, et au même moment toutes nos cloches sonnèrent; tous nous étions fort émus et bien heureux.

Je vis M. et M<sup>re</sup> de M... souvent jusqu'à leur départ, et j'appris bien des particularités sur leur vie. Je crois y avoir trouvé le secret de cette immense grâce de singulière miséricorde qu'ils avaient reçue par mon ministère. Ces pauvres gens n'avaient point d'enfants, et cette excellente femme avait un jour proposé à son mari, qui l'aimait beaucoup et ne savait rien lui refuser, d'adopter une petite orpheline prise parmi les enfants de l'hôpital de la ville qu'ils habitaient. L'on écrivit à cet effet à la supérieure de l'hospice, et une petite fille leur fut envoyée. Mais quand M<sup>re</sup> de M... la vit, elle se prit à pleurer. L'enfant était louche, noire, disgracieuse, mal tournée, couverte de taches et d'une sorte de lèpre, dégoûtante enfin. Ah ! mon Dieu, moi qui avais prié que l'on me choisît une enfant, et voilà ce que l'on m'envoie ! Ah ! c'est affreux, jamais je ne pourrai m'y faire; il faut la renvoyer et en demander une autre... Et

cependant, la pitié la saisit et, par amour instinctif de la charité dont elle ignorait pourtant encore la vraie source, par une influence secrète de la bonté de Dieu, elle ne renvoya pas cette pauvre petite malheureuse; bien plus, elle se fit violence, surmonta sa répugnance pour la soigner, la guérir de ses taches dartreuses, la caressa et s'y attacha. Cet effort, vraiment héroïque quand on songe que c'était une fille qu'elle adoptait pour en faire la sienne, cet effort fut récompensé d'une façon surprenante; car peu à peu cette enfant se fortifia, sa taille devint souple et gracieuse, son teint prit le blanc et le rose de la santé, ses yeux mêmes, en se fortifiant, se remirent d'accord, et l'expression de tendresse dont ils se remplissaient en regardant sa mère n'était que le reflet des charmantes qualités d'esprit et de cœur qui se développaient en elle; elle devint enfin une jeune fille belle, bonne et accomplie. Eh bien! tant de charité, tant d'héroïsme, marquaient cette femme pour le ciel et lui ont valu, je n'en doute pas, d'être arrivée, ainsi que son mari, à la perfection des vertus chrétiennes dans la seule foi où elles se pratiquent complètement.

Cette histoire, je la trouve très belle; ne rappelle-t-elle pas, dites-moi, ce suave miracle des roses de sainte Elisabeth de Hongrie? Et si elle ne vous semble point telle, prenez-vous-en à l'insuffisance du style de votre tout dévoué.

## IX.

Boppard, 15 février 1868.

Eh bien! je ne pars plus; une prolongation de séjour est rendue nécessaire par suite de la santé de ma pauvre femme, et nous voici à Marientberg pour un mois et plus peut-être encore.

Mais, j'ai vu sur le marché de petits pots de toutes les formes, de petits pots d'une terre très fine et d'un émail superbe, de petits pots délicieux enfin, et comme je connais la passion de ma femme pour les petits pots, j'en ai acheté et me suis enquis de la fabrique. J'ai été à la poterie, j'ai vu l'argile, qui m'a paru très pure et très fine; j'en ai pris un bloc tout préparé, et je suis allé aux Carmélites modeler mon *Ritter* de Schwalbach. Si cela va, après lui j'en ferai d'autres, et voilà comme, de fil en aiguille, ou plutôt de petits pots en modelages, j'en suis venu à remplir très agréablement ma prolongation de séjour.

21 février.

Mon modelage va bien. Cette argile est fine et onctueuse; elle a un ton chaud et doré qui fait plaisir à l'œil, et le four lui donne une coloration d'un rouge sombre fort beau. De cinq pieds et demi qu'il a sur sa tombe, mon Schwalbach se réduit à quatorze pouces sous mon ébauchoir; c'est bien pis encore pour son château, que mon crayon a fait tenir sur quinze pouces de papier blanc. Ah! si je pouvais emporter et la tombe et la ruine elles-mêmes, je les aimerais bien mieux; la tombe se dresserait contre un des murs de ma chapelle, et la belle ruine deviendrait le plus splendide ornement, la plus romantique richesse de mon parc. Mais quels rêves, et d'abord quels colis à transporter! et puis, je parle ici contre mon opinion bien arrêtée, que les beautés n'ont leur vrai prix, ne sont complètes, que sur leur sol natal. Il faut le flot du Rhin au Schwalbach, la nef sombre des Carmélites à la pierre du vieux chevalier. J'ai emporté sous mon bras ma petite tombe d'argile, pour la faire sécher chez moi avant la cuisson; mais j'ai rencontré des foules d'enfants débouchant des écoles, et tous ces gamins me suivaient curieusement et se montrant mon travail disaient : *Ist Ritter, ist Ritter*. Ils le connaissaient tous; tous les jours ils vont à la messe près de sa tombe, et son air crâne les captive plus, je crois, que les figures de saints qui ornent les autels. Je fus satisfait de voir qu'ils avaient reconnu dans mon œuvre leur chevalier familial et ne l'avaient pas pris pour un singe ou pour n'importe quoi, comme un jour il m'arriva pour un petit triptique que j'avais peint avec grand soin, et dont les ogives furent prises pour des personnages d'évêques; le fait est que la mitre est l'ogive de la coiffure.

Et disons aussi qu'il est des pays où l'on a le sentiment de l'art, comme le sentiment de l'honneur local, bien plus que dans d'autres. Ici tous les enfants vous diront ce que c'est que la tour des Templiers, ou les murailles romaines, ou la légende du chevalier Beyer, de Marienberg; ils savent, et en sont fiers, l'histoire de leur pays; et j'ai entendu à Versailles des gens dire : la salle du *Jus de pommes*!...

Je dessinais, il y a quelque temps, la *Coblentzerthurm*, une vieille tour délabrée et habitée par la plus pure truanderie du lieu : c'était si noir, si sale, si troué, si suintant, si pourri, que cela a fait un délicieux dessin. Eh bien! un jeune indigène de ce fumier me regardait faire; j'en étais à un vieux tronçon de tuyau de poêle tout noir, d'où s'échappait une belle fumée bleue; mais la fumée cessa. Sans me rien dire, mon indigène cou-

rut à la tour, y entra, ralluma du feu pour me refaire une fumée, et comme le vent avait changé et ne la poussait plus dans la direction première, il passa la tête par l'une des cent crevasses de la tour et se mit à souffler la fumée pour lui rendre la direction voulue. Ne trouvez-vous pas cela charmant pour une tête carrée de quatorze ans, et rencontrerais-je beaucoup de gamins de Rivotte ou d'Arènes aussi artistes que cela?

Hélas! ma petite Trüdschen a trouvé une rivale! J'avoue avec honte et rougeur la légèreté ou plutôt l'élasticité de mon cœur; elle n'est plus seule à y régner. La fille aînée de mon potier, Barbara Eischer, me prépare ma terre avec tant de soin, elle a tant d'assiduité au travail, et, quoique âgée de quinze ans et en paraissant douze à peine, elle seconde si bien sa mère dans les soins à prendre de ses six ou sept petits frères et sœurs, que je l'ai prise en grande affection. J'ai trouvé là de nouveaux amis, et je vais souvent étudier ce pauvre intérieur et en admirer les détails. Le père est à sa roue, et les pots, les cruches, les brocs, naissent par douzaines sous ses doigts intelligents. Barbara et Elisabeth, les deux aînées, préparent la terre; quatre autres petites filles bégaiant du tricot ou de l'ourlet; les plus petites fagotent des poupées; le petit frère, car il n'y en a qu'un, a six ou sept ans, s'amuse à faire de petits pots en terre, et, voyant mes bas-reliefs, se pique d'honneur et m'apporte ses œuvres. Il s'avance à pas timides et pose tout doucement devant moi tantôt un chien qui ressemble à un âne, tantôt un âne qui ressemble à un chien; puis il attend, les yeux fixés sur les miens, muet et tout ému, le jugement que je vais porter. Si c'est un éloge, il est ravi, mais ne dit mot, ne rit point; sa respiration seulement devient haletante, et il va vite commencer une autre œuvre d'art. Une fois, il me présenta un bonhomme à cheval qui n'était vraiment pas trop mal: Oh oh! fis-je, Franz, *ein Reiter! Das ist der Ritter Schwalbach zu Pferd*: Oh oh! un cavalier! c'est le sire de Schwalbach sur son cheval. Alors Franz proféra un mot; il fallait que sa satisfaction fût bien grande. *Ja* /dit-il, mais il ne rit point. — Franz, tu me le donneras; je veux qu'on le fasse cuire, et je l'emporterai en France avec moi. La mère, qui est assise et file au rouet, nous regarde d'un air doux et content et me remercie en souriant.

Hier, j'y suis arrivé portant sous mon bras un gros baba tout chaud pour tous mes petits amis. Quels yeux! quelles dents! quels petits cris de bonheur! Mais la mère, quel sourire pour me remercier! Barbara ne voulut y goûter que la dernière, quand tous les petits furent rassasiés. Le baba disparut; je m'aperçus que j'avais grandement marché dans leur estime; ils m'entouraient, s'appuyaient en cercle sur mes genoux; nous étions décidé-

ment fort intimes. Demain ils m'embrasseront. Franz demeure grave, Barbara me remercie en grande fille, la mère les gronde de leur familiarité.

24 février.

Ils m'ont embrassé en effet ! Quelle joie quand j'arrive ; tout cela se précipite à ma rencontre, et l'on regarde bien vite, en se haussant sur la pointe des pieds, ce que va contenir le bienheureux paquet. Hélas ! j'avais eu la trop bonne idée de choisir une tarte aux confitures d'abricots, de sorte que tous ces petits visages joufflus furent bientôt ornés de moustaches et même de favoris du plus beau blond doré. Mais la mère enlève la moitié du gâteau et la renferme pour plus tard dans le buffet. Consternation générale !...

Ce peuple allemand est étonnant vraiment. J'avais porté chez mes potiers un recueil illustré des légendes du Rhin, et je leur montrai celle de Beyer de Boppard, en tête de laquelle son combat avec la Clorinde germanique est représenté. La femme, qui file ordinairement du matin au soir et que je n'avais jamais vue laisser ralentir son rouet, le quitta, prit le livre avidement et se mit à en faire la lecture à son mari, accentuant aux endroits dramatiques ou touchants et entrant tout entière dans l'action des petits poèmes du recueil ; elle ne s'en lassait point et lut tant que je fus là, puis me demanda de le garder pour le lire tout entier. Sa voix, qui est extrêmement modulée, et son accent très doux, faisaient de cette lecture quelque chose de charmant. Les enfants écoutaient des yeux et des oreilles ; il y avait incontestablement beaucoup de poésie sentie et comprise dans ce pauvre intérieur d'artisans. Et c'était un charmant tableau de genre à fixer sur la toile, que cette petite chambre aux murs crépis d'une chaux déjà brunie, éclairée par un soleil du soir à travers les feuilles rougies du pied de vigne qui encadre l'étroite fenêtre : le potier accoudé sur sa roue immobile et écoutant ; la mère près de lui lisant le *Liederbuch*, sa douce figure s'animant aux récits merveilleux ; les enfants voulant tous admirer dans le livre les belles figures de chevaliers. Barbara est attentive, elle écoute avec ses grands beaux yeux....

Tout à coup un autre tableau...

— Comment ! encore du nouveau ?...

Me voici chez Closmann, c'est-à-dire dans la salle de la société de chant. Que vois-je ? Plus de cinquante honnêtes Boppardois ; leurs têtes blondes,



brunes ou même grises et blanches, coiffées de bonnets pentagones et pointus à la livrée d'arlequin; sur une estrade sont gravement assis cinq personnages coiffés de même et la poitrine chamarrée de larges croix et de grands cordons. L'un d'entre eux est enchâssé dans un trône doré et basané, c'est le président; une chaire peinte de figures grotesques est occupée par un orateur; les murailles sont couvertes du lierre cher à Bacchus et de charges largement badigeonnées; je suis à la société des *fous*. Là, chaque semaine, pendant un mois, on passe de longues heures à chanter, boire et entendre les lazzis écrits ou improvisés des honorables *Närren* de Boppard; on y rit aussi; cette nature calme et grave finit par s'ébranler, et alors ce sont des tonnerres. J'y ai vu, c'était un jour plus solennel que les autres, j'y ai vu les femmes admises; elles avaient coiffé la livrée de la folie, mais en y ajoutant le cachet de coquetterie convenable et inhérent à leur sexe, c'était du velours et de la soie au lieu de simple lustrine rouge et jaune. Ces femmes, assises comme les hommes devant la cannette de vin blanc, riaient et chantaient avec un entrain incroyable. Il y avait surtout un refrain qui, avec accompagnement de cornet, de triangle, de clochettes et de grosse caisse, revenait après chaque speech en façon d'applaudissement et était enlevé avec un ensemble et une énergie tout à fait communicatifs.

Und ich seh so gerne, in das volle Glas,  
Wenn ich nur die Groschen hatt,  
Ging'ich Nachts nicht mehr in's Bett.

Ce que je me permettrai de traduire ainsi :

Quand Groschen z'en poche et le verre plein,  
Sans r'gret d'mon lit, jusqu'à d'main,  
Ici j'bois, ah! q'j'm'y trouv' bien (1)!

Les femmes comme les hommes chantaient cela à cœur joie, et ces femmes-là, on ne pouvait pas dire d'elles ce que l'on dit des *monsignori* qui vont à la Scala : ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Non, c'étaient

(1) Musical notation for the song. It consists of two staves of music in G major, 2/4 time. The melody is simple and catchy, with a mix of eighth and quarter notes. The lyrics are written below the staves.

Quand Groschen z'en poche, et le ver-re plein, Sans r'gret d'mon lit  
jusqu'à d'main, I-ci j'bois, ah! q'j'm'y trouv' bien!

les dames de Boppard, les femmes très légitimes, très honnêtes et très sages de messieurs tels et tels, les notables de l'endroit : telles sont les mœurs de la naïve Allemagne. Mais ce qui m'a frappé dans ces discours prononcés sous le couvert de la folie, c'est qu'ils ont tous une couleur de satire politique très accentuée et très libre. La société des fous a son ministère complet ; chaque ministre est mis sur la sellette, et, sous prétexte de contrôler les actes de M. Schlaadt, le libraire, ministre de l'intérieur ; de M. Emmel, le quincaillier, ministre de la justice ; de M. Mallmann, le marchand de vin, ministre de la guerre ; de M. Loch, le baigneur, ministre des finances, ou de M. Kneip, président, c'est fort bien MM. de Eutenburg, d'Itzenplitz, de Roon, de Schleinitz et de Bismark, ou même Sa Majesté le roi de Prusse, que les Reinischen de Boppard se permettent de critiquer. Il y a là liberté presque absolue ; je sais des pays où l'on se vante d'avoir inventé la liberté et où.....

Le matin du mardi gras, toute la société des *Närren* monte à cheval, déploie ses bannières, fait éclater ses fanfares et va fraterniser avec les fous de Saint-Goar ou de Coblentz ; mais c'est à Cologne que ces folies sont, dit-on, phénoménales ; je n'ai pu en juger. Comme dédommagement, j'ai eu au casino de Boppard un bal masqué et une soirée dramatique. Celle-ci, composée d'un petit opéra allemand, *le Mariage sous la Cheminée*, et de ces *Gants jaunes* où Arnal était si bon, un peu lourdement joués par ces bons Allemands et lourdement traduits sous le titre *Die vergessenen Handschuhe*, littéralement les *Souliers de mains oubliés* ; le bal, orné de quadrilles de caractère, d'un quadrille de vigneron surtout extrêmement joli, les hommes la hotte au dos, les femmes le baril sous le bras et la cruche à la main. Ces cruches étaient de vieilles cruches du Rhin, vrais trésors de bric à brac ; j'ai fait l'acquisition de l'une d'elles pour mon dressoir de Recologne : elle est de grès gris, la panse hexagone, tatouée de dessins noirs fort bizarres.

Les masques courent ici les rues comme partout, à pied, à cheval et en voiture.

J'avais parcouru la ville assez longtemps, la nuit tombait ; je remontaï à Marienberg, lorsque j'aperçus de loin deux religieuses en noir contournant la ville pour ne pas traverser cette foule carnavalesque, et se dirigeant vers la gare pour y prendre sans doute le train de Coblentz. Je les vis venir à moi, les mains dans les manches et murmurant des prières. Quand elles furent tout près, je me disposais à les saluer avec ce respect mêlé de courtoisie que l'on doit à la femme consacrée à Dieu, lorsque je vis sous leur voile noir d'affreux masques pâles, ressemblant

au visage d'un mort. Cela me fit horreur et dégoût, et en même temps une sorte de frisson me traversa ; ces faces hideuses me firent penser au pâle spectre de la nonne qui en cet endroit même avait passé. Dès le lendemain je fis compliment à *herr Pastor* sur la moralité des mascarades de sa paroisse. Cela ne se renouvellera plus, je vous le jure, me dit-il, et j'en porterai de telles plaintes à l'autorité qu'elle y mettra ordre. Si je les eusse vus, je les eusse démasqués et fait saisir ; mais, voyez, ils évitaient la ville ; ils n'auraient pu supporter ma vue... Et en vérité *herr Pastor* ne se sur faisait pas ; il m'en donna une preuve immédiate : nous étions dans une rue très montueuse ; à vingt pas de nous, un charretier frappait cruellement son cheval trop chargé ; il l'interpelle avec véhémence et autorité, et, devant cent personnes arrêtées chapeau bas, fait au brutal une semonce terrible. Le charretier ôte son bonnet, quitte sa voiture et vient devant *herr Pastor* faire humblement amende honorable. La charrette fut allégée et le cheval put marcher. Je restais stupéfait devant cet homme, qui règne et gouverne sans conteste et fait aux charretiers comme aux commissaires prussiens, aux veuves qui désobéissent à leurs maris défunts aussi bien qu'aux plus dociles dévotes, des sermons que tous écoutent tête et chapeau bas.

Décidément je pars, et le plaisir de vous revoir, mon cher ami, me dédommagera de tout ce que je regrette ici. Je serai certainement triste en quittant Boppard. Y reviendrai-je ? Non. Trüdschen et Barbara, de jeunes filles gracieuses et naïves, seront devenues des femmes plus ou moins vulgaires ; le Schwalbach sera écroulé ou, qui pis est, restauré ; on rira des contes du vieux Jacob, et *herr Pastor* aura peut-être cédé la place à un curé sans bottes, bien peigné, n'ayant qu'une pipe et aimant le piano.

A revoir donc à vous, et à Boppard adieu.

V<sup>te</sup> CHIFLET.



## POÉSIE.

---

### ODE A BESANÇON.

Besançon ! vieille ville espagnole et française,  
Cœur héroïque et fier de la Franche-Comté,  
Salut à tes remparts, d'où s'élevait, à l'aise,  
Comme un chêne, autrefois, ta jeune liberté !  
Au poète, au penseur, qui te nomme sa mère,  
Garde un abri sacré, quand tes bois verdiront.  
Au lieu d'un vain laurier dont la feuille est amère,  
Oh ! fais briller longtemps ton soleil sur son front.

Là, des citoyens-rois trônait l'aréopage ;  
Là, du puissant Granvelle est encor le palais ;  
Ici, pour affermir ta fierté, ton courage,  
Trois forts, à l'horizon, sont toujours aux aguets.  
Comme d'un noble orgueil mon cœur bat et tressaille  
Aux récits des exploits de tes vaillants aïeux !  
Surtout, j'aime à les suivre à travers la bataille ;  
Avec eux je triomphe, ou je meurs avec eux.

Qu'il est beau de la voir, notre ville guerrière,  
Boucler, avec bonheur, sur ses flancs vigoureux  
Sa cuirasse de rocs, son armure de pierre,  
Et porter, pour collier, mille canons poudreux !  
Tandis que vers le soir, avec coquetterie,  
Sur son sein maternel elle drape, en songeant,  
Comme un manteau d'azur, frangé de broderie,  
Le Doubs harmonieux, à la vague d'argent.

Oh ! quel charme, au printemps, quand le jour nous inonde,  
De rêver à Chamars, sous des rameaux si verts !

A Beure qu'il est doux, au bruit plaintif de l'onde,  
 De mêler au torrent les strophes de nos vers !  
 Des fleurs du souvenir Montfaucon nous enivre ;  
 Avanne a des tapis de mousse pour dormir ;  
 Besançon, si le sort me défendait de vivre  
 Auprès de toi, — du moins, je voudrais y mourir.

## LES CHAMPS.

O rus ! quandò te aspiciam ?

Heureux qui, pour les champs, a déserté la ville !  
 L'arbre que le vent berce et la plaine fertile,  
 L'oiseau couvant ses œufs dans son nid suspendu,  
 Tout lui parle d'amour, d'amitié, de vertu.

La forêt de sapins, sur le mont qu'il contemple,  
 Lui semble du Très-Haut le mystérieux temple ;  
 Chaque rocher moussu lui paraît un autel  
 Où de plus près il peut adorer l'Eternel.

Aux chants du rossignol, des nuits douce prière,  
 Le sommeil bienfaisant vient fermer sa paupière.  
 L'alouette l'éveille, et l'aube aime à poser  
 Sur sa lèvre entr'ouverte un fugitif baiser.

A l'aspect de ton œuvre, ô Seigneur, il t'adore ;  
 Dans les champs fécondés que le soleil redore,  
 Dans l'humble vermisseau rampant sur le sillon,  
 Dans l'aubépine en fleurs et la vigne en bourgeon.

Sur le gazon touffu, quand l'ombre salulaire,  
 Le soir, verse à longs flots des trésors sur la terre,  
 Il chante, en aspirant, près d'un saule couché,  
 Les parfums du foin vert nouvellement fauché.

Il a des pigeons blancs sur ses balcons rustiques,  
 Dans un joli verger des abeilles antiques,  
 Et goûte plus de joie, en cet étroit jardin,  
 Que dans les grands palais l'orgueilleux citadin.

Voyez à son appel, désertant la volière,  
 Accourir des ramiers la troupe familière,  
 Et, sans la moindre peur, dans le creux de sa main,  
 Becqueter le maïs, la pesette ou le pain.

Et lorsque vient l'hiver, ce temps pour tous maussade,  
 Il n'est point triste, il a la Bible et l'Iliade,  
 Et puis, autour de lui, pour le désennuyer,  
 Sa femme et ses enfants, douces fleurs du foyer.

Parfois, il erre seul dans l'enclos funéraire  
 Où des bons villageois repose la poussière.  
 Sur un modeste tertre il s'assied, en rêvant  
 Aux plaintes qu'à l'entour fait entendre le vent.

Ecartant d'un sureau la branche hospitalière,  
 Il déchiffre un verset, gravé sur une pierre :  
 Leçon qui, dans trois mots, enseigne au visiteur  
 A vivre sans remords, comme à mourir sans peur.

Alexandre DE SAINT-JUAN.

## LE PERROQUET, LA CORNEILLE ET LA PIE.

### FABLE.

Attachez-vous au texte des auteurs  
 Quand vous les prenez pour modèles.  
 Les plus habiles traducteurs  
 Sont des copistes infidèles  
 Ou de pâles imitateurs.

Un écolier fort ennuyé de l'être,  
 Ainsi qu'ils le sont tous, les pires, les meilleurs  
 (Au collège, tout comme ailleurs,  
 Notre ennemi c'est notre maître),  
 Un écolier, disais-je, en ses jours de loisir,  
 Pour divertissement s'avisa de choisir  
 Le rôle glorieux du régent de sa classe.  
 De l'ennui d'obéir commander nous délasse.

Il prit donc un élève et goûta le plaisir  
De donner force tablature  
A cette pauvre créature.  
C'était un kakatoès natif du Sénégal,  
Et qui, l'art aidant la nature,  
Ne connut bientôt plus d'égal.  
Il causait, il dansait, faisait la révérence,  
Chantait, sifflait, jasait, braillait : *Vive la France !*  
Si bien qu'une corneille, admirant son caquet,  
Vint supplier, un jour, le docte perroquet  
D'assouplir sa langue rétive.  
— Soit ; par où commencer ma besogne instructive ?  
Le chant ou la parole ? — Allons au plus pressant,  
Jasons, dit la commère ; et Jacot y consent.  
Mais Jacot avait de l'accent ;  
Il grasseyait, et parfois, en extase,  
S'arrêtait court vers la fin de la phrase.  
N'importe, on oubliait ces défauts rachetés  
Par mille heureuses qualités.  
La corneille en eut davantage ;  
Je parle des défauts qui furent son partage ;  
Et pourtant le peu qu'elle apprit  
Enfla son cœur d'une telle assurance,  
Que d'une jeune pie elle-même entreprit  
D'endocriner la muette ignorance.  
Mais, à son tour, le diable s'en mêla ;  
Nul n'entendit le jargon de la pie :  
C'était du grec ; et justement voilà  
Ce qu'en étudiant on gagne à laisser là  
L'original pour la copie.

Auguste DUBILLET.



## CHRONIQUE.

---

25 juin.

Depuis notre dernière chronique, deux cérémonies religieuses ont excité au plus haut degré l'attention et l'intérêt de la piété franc-comtoise.

La première, célébrée à Dole dans l'église des PP. Jésuites, avait pour objet la gloire du B. Canisius, l'apôtre de l'Allemagne et de la Suisse dans le siècle de la réforme, le fondateur du célèbre collège de Fribourg. Elevé l'an dernier aux honneurs des autels, il ajoute un nom de plus à la liste, déjà si riche, que la compagnie de Jésus possède dans le calendrier de l'Eglise universelle. Les mérites de sa vie ont été relevés avec beaucoup d'art par les trois orateurs qui se sont succédé à Dole pendant le triduum de prières institué en son honneur : M. le curé d'Arbois, M. le curé de Dole et M. l'abbé Suchet, notre savant collaborateur.

La seconde cérémonie a eu pour objet le pèlerinage et les reliques de saint Maximin à Foucherans. Tous les fidèles voudront connaître l'origine et les vicissitudes de ce pèlerinage, le plus ancien et l'un des plus célèbres de la Franche-Comté. Nous ne pouvons que les renvoyer à l'excellent opuscule publié par M. l'abbé Suchet sous le titre de *Saint Maximin, évêque de Besançon et protecteur de Foucherans*. Ils y apprendront l'histoire vraiment merveilleuse des reliques de l'illustre évêque, de leur conservation pendant la période révolutionnaire, et de leur découverte récente. C'est M. le président Bourgon qui a provoqué les fouilles ; l'autorité diocésaine en a confié la direction à M. l'abbé Suchet ; la science anatomique a vérifié de point en point toutes les données de l'histoire, et le diocèse de Besançon peut se flatter d'avoir retrouvé un des trésors les plus chers à la piété de nos ancêtres.

L'authenticité de la découverte ne laissant plus rien à désirer, il restait à la célébrer avec éclat. Nous empruntons à M. l'abbé Besson, qui a dé-



crit cette fête dans l'*Union franc-comtoise*, les principaux détails de la cérémonie.

« Le 29 mai dernier, jour de la fête de saint Maximin, fut choisi pour la reconnaissance des reliques et la restauration du pèlerinage. L'incalculable trésor, enfermé dans une châsse recouverte d'un drap précieux, scellé de la main de M<sup>re</sup> Mathieu, fut reconduit processionnellement par les chapelains de la métropole et les élèves de la maîtrise, dans les lieux illustrés par tant de souvenirs. Toutes les paroisses du voisinage vinrent à la rencontre des saintes reliques. Après avoir été déposées à l'église paroissiale de Foucherans, pendant la messe célébrée par M. Dartois, vicaire général, elles prirent avec une lenteur solennelle le chemin du pèlerinage dans la forêt de Foucherans. Quinze cents personnes formaient la procession ; quatre mille l'attendaient au sommet de la colline. On voyait d'en haut défiler entre les haies fleuries, les grands chênes et les arcs de triomphe, les écoles avec leurs oriflammes, les conférences avec leurs bannières, les élèves du séminaire d'Ornans et de la maîtrise précédés de leur brillante fanfare, soixante prêtres en surplis servant d'escorte à la châsse, et le cortège fermé par une foule d'hommes mûrs, de femmes pieuses, de vieillards vénérables, tous les larmes aux yeux, le chapelet à la main, le cœur et l'esprit élevés vers Dieu, les louanges du saint dans la bouche. On voyait d'en bas le peuple immense qui couvrait la colline se recueillir à mesure que les reliques approchaient, se découvrir et s'agenouiller sur leur passage et tendre vers elles un regard attendri et des bras suppliants. Vers midi, l'assistance entière était réunie sur les ruines découvertes de l'ancienne église, les petits enfants assis aux pieds de leur mère, les jeunes gens grimpés hardiment sur les chênes les plus rapprochés, le reste de la foule étagé autour de la chaire qui dominait l'assemblée et de l'autel champêtre où l'on avait déposé le corps de saint Maximin.

» Après le prédicateur de la fête, M. l'abbé Dartois est monté en chaire, à son tour, pour féliciter et exhorter les fidèles. Il n'est personne qui ne se soit associé à ses paroles quand il a parlé des services que M. le président Bourgon a rendus à son pays, de l'esprit de foi qui l'anime et de la générosité avec laquelle il s'est mis à la tête de la souscription pour rebâtir la chapelle du pèlerinage. Il a relevé avec le même bonheur le zèle et la science que M. l'abbé Suchet a mis au service de saint Maximin, et le concours empressé, ardent, soutenu, qu'il a trouvé dans les populations. Son discours s'est continué par un heureux rapprochement entre la fête du jour et celle qu'Annecy vient de célébrer. Témoin de l'une et de l'autre, il a recommandé aux clients de saint Maximin le peuple de Genève, s

cher à saint François de Sales, et il a fini en exprimant, au nom de M<sup>re</sup> Mermillod, l'espoir que notre religieuse Franche-Comté concourrait, par ses prières, au triomphe du catholicisme dans l'ancienne métropole de la réforme.

» Après la bénédiction des médailles et des chapelets, M. l'abbé Dartois a porté et enfermé les reliques de saint Maximin dans le caveau creusé par les soins de M. le président Bourgon. Ces restes précieux, échappés à tant d'orages, deviennent ainsi, comme ils l'ont été au III<sup>e</sup> siècle, la première pierre d'un autel où l'on célébrera bientôt le saint sacrifice. Ils n'attendent pas longtemps l'enceinte de la nouvelle église ; c'est le vœu que chaque pèlerin formait au retour, c'est l'espérance qu'exprima à la fin de la journée M. Vergey, interprète des sentiments publics, en priant M. l'abbé Dartois de faire agréer à M<sup>re</sup> l'archevêque les remerciements du peuple, et en bénissant l'homme de cœur qui consacre à la gloire des saints, au bien du pays, aux traditions de sa chère Comté, les pensées et les largesses de la vieillesse la plus honorable. »

Parmi les nouveaux livres publiés par nos compatriotes, nous devons signaler : dans les sciences religieuses, l'*Explication de la Doctrine chrétienne d'après le Catéchisme romain*, par M. Gousset, vicaire général de Reims (1<sup>re</sup> partie, le Dogme); *La Doctrine chrétienne*, par le B. Pierre Canisius, traduite par M. Verdot, curé de Vesoul ; *Saint Maximin, évêque de Besançon*, par M. l'abbé Suchet ; *Neuvaine au B. Pierre Fourier*, par M. l'abbé J.-B. Vuillemin, et le *Sermon prononcé à la consécration de l'église de Saint-André* à Reims, par M<sup>re</sup> Jacquenet. La Neuvaine au B. Pierre Fourier est un hommage rendu par la piété et le talent au saint prêtre et réformateur du XVI<sup>e</sup> siècle, qui, par son origine, mais surtout par son exil et sa mort, appartient à notre province. Cette publication concourra très opportunément à la célébration prochaine du trois-centième anniversaire de la naissance du bienheureux. L'auteur, soit dans ses méditations et ses prières, soit dans plusieurs de ses cantiques, a montré que la distinction de la pensée et du style, si elle n'est pas toujours l'apanage des livres de dévotion, leur donne un charme qui ne devrait jamais être négligé. Son livre, quoique spécialement destiné aux maisons d'éducation dirigées par les pieuses filles de Pierre Fourier, sera lu avec plaisir et profit par tous les fidèles.

Dans les sciences morales et politiques, nous avons à mentionner les *Eclaircissements sur la critique de la raison pure de Kant*, par Schulze, prédicateur du roi de Prusse, traduits par M. Tissot, doyen de la faculté des lettres de Dijon ; *De la capacité politique des classes ouvrières*, par

P.-J. Proudhon. Cet ouvrage renferme, dit-on, quelques bons conseils à l'adresse des ouvriers. L'auteur, qui, par goût ou par calcul, n'aimait pas les chemins battus, a trouvé une si grande affluence du côté des mauvais conseillers, qu'il a passé de l'autre côté. *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, par le même auteur. Ce dernier écrit n'était d'abord qu'une simple notice sur un tableau du peintre Courbet refusé à l'exposition de 1863. Plaise à Dieu que le livre ne ressemble pas trop au tableau ! *Conserver les forêts de l'Etat et réaliser le matériel surabondant ; études forestières*, par M. A. Gurnaud, de Nancray, ancien élève de l'école de Nancy et auteur d'un *Mémoire* publié récemment sur *la gestion des forêts, leur traitement et leur aménagement*. *La Haute-Savoie*, récits d'histoire et de voyage, par M. Francis Wey. *Mémoire historique sur l'abbaye de Belchamp*, par M. l'abbé Bouchey. Ce dernier écrit, couronné par l'académie de Besançon en 1862, renferme de très curieux détails sur la destruction du monastère de Belchamp par les seigneurs luthériens de Montbéliard. On y voit, comme dans toutes les scènes de la prétendue réforme, l'hypocrisie associée à la cupidité et à la violence, sous prétexte de rétablir dans sa pureté primitive la religion de Jésus-Christ, mais en réalité pour donner une plus libre carrière aux passions, et s'emparer des biens ecclésiastiques, bien autrement tentants que les trente deniers de Judas.

Dans les sciences naturelles, nous citerons un *Mémoire* du docteur A. Dumoulin sur *l'action reconstituante des eaux de Salins* ; un autre *Mémoire* du docteur E. de Fromentel, sur *les polypiers coraliens des environs de Gray* ; une *Introduction à l'étude élémentaire de la physiologie*, fragment d'un ouvrage plus considérable, par M. le docteur Tournier, professeur à l'école de médecine de Besançon ; et enfin la partie de la *Flora de la chaîne jurassique* du docteur Ch. Grenier, qui concerne *les dicotylées et les dialypétales*. A cette liste déjà longue, nous devons ajouter un *Recueil de quelques poésies en patois des environs de Montbéliard*, et une nouvelle et plus complète édition du *Catalogue des peintures, dessins et sculptures du musée de Besançon*, par M. Lancrenon, directeur.

Conformément aux vœux du ministre de l'instruction publique, M. le préfet du Doubs vient de constituer une commission nombreuse chargée de constater les divers phénomènes atmosphériques dans chacun de nos cantons. Ces observations, faites avec intelligence et exactitude, peuvent devenir d'une grande utilité pour la science météorologique et l'agriculture. Nous avons remarqué avec plaisir parmi les membres de la commission, M. l'abbé Suchet et MM. les curés de Fontain, Montfaucon, la

Vèze, Dambelin, les Grangettes, la Rivière, Gilley, les Allemands, les Combes, Jougne et Remoray.

Dans le nombre des modes plus ou moins regrettables que Paris expédie chaque jour en province, Besançon vient de recevoir celle des *cafés chantants*. Nous n'avons pas encore *Thérèse*, cette cantatrice du genre canaille qui fait courir en ce moment tout Paris, même le plus fier et le plus délicat, mais nous jouissons déjà de son répertoire : *Rien n'est sacré pour un sapeur* ; *Veux-tu bien finir*, etc., mélodies poissardes dont la musique n'a guère de rapport avec celle de Mozart ou de Rossini, mais qui a pour des oreilles raffinées et blasées l'attrait et le piquant de la nouveauté. Nous ignorons si les interprètes bisontins de ce répertoire mal-propre y joignent les attitudes et les gestes risqués qui y ajoutent, dit-on, tant d'agrément pour les Parisiens.

Pendant que tous les corps d'état se mettent en grève et semblent s'accorder pour imposer de nouveaux sacrifices au public et déjouer les espérances d'économie que le libre échange avait fait concevoir, l'épicerie bisontine nous offre un spectacle bien différent. Nous l'avouons franchement, quoique essentiellement ami de la paix, nous n'assistons pas sans plaisir aux luttes intestines qui viennent de s'élever dans l'empire des denrées coloniales. En effet, s'il faut en croire certaines proclamations, il ne s'agirait de rien moins que d'une révolution qui, à la différence de toutes les révolutions, doit tourner à l'avantage de nos bourses et réaliser enfin le triomphe trop idéal du bon marché. Nous n'aurions pas songé à mentionner cette guerre professionnelle, quelque intéressante qu'elle soit pour les consommateurs, si elle ne s'était élevée jusqu'aux régions de l'éloquence, en nous offrant des échantillons de littérature industrielle trop curieux pour être négligés.

Dans les premiers jours d'avril les journaux de Besançon publièrent la proclamation suivante :

« Considérant avec peine que Chaudanne et Bregille s'ennuyaient de ne rien voir surgir de nouveau dans l'enceinte qu'ils défendent, nous nous avisâmes — nous, dispensateurs par vocation du moka parfumé et de la moutarde piquante — nous nous avisâmes d'établir une ÉPICERIE A BON MARCHÉ sous leur haute protection.

» Nous savons bien que la dignité du bonnet de coton traditionnel dans notre métier nous obligeait à suivre les routes battues, et qu'en innovant, nous dérogeons à la noblesse... du comptoir et indisposons contre nous les honorables épiciers nos confrères..., mais tant pis!... Le Rubicon est passé — c'est-à-dire le Doubs — et nous venons d'établir nos pénates (des marchandises superbes de qualité, de fraîcheur et surtout de bon marché!) Grande-Rue, 47.

» Pour rien au monde nous ne voudrions chanter les vertus mirifiques de notre sucre, de notre café, de nos épices — voire même celle de nos pruneaux ; nous laissons à ces intéressants échantillons du grand art de l'épicerie le soin délicat de parler d'eux-mêmes comme ils le méritent, certains d'avance qu'ils recevront de vous une hospitalité princière — puisqu'ils seront admis à visiter vos palais !

» BRULETET ET COHAS. »

Cette proclamation obtint un succès prodigieux ; le magasin des novateurs fut immédiatement envahi par une multitude compacte et bruyante au milieu de laquelle on vit longtemps voltiger, comme une grêle de projectiles, les pains de sucre et les sacs de café. Cet état de choses devenant inquiétant pour l'ancienne épicerie, un champion ne tarda pas à se présenter pour la défendre. Il appela à son aide les beaux-arts, et aux attraits du simple prospectus, il opposa les charmes du prospectus illustré. Il fit graver en grand format, et avec une perfection qui rappelle les plus fameux burins d'Epinal, le portrait de sa maison de commerce environnée d'une guirlande de ballots et de commis empressés, et y ajouta cette contre-proclamation monumentale :

« Des prospectus peu sérieux, d'une rédaction triviale, ont été distribués par un jeune épicier, ignorant qu'avant lui l'expérience de cinquante années a prouvé qu'il était impossible de vendre à des bénéfices aussi réduits que le fait la maison PIGUET ; ce débutant ne se doutait guère que les prix qu'il publiait avec tant d'apparat et de prétention, étaient, sur la presque totalité des articles, de 10 à 20 centimes par kilo plus chers que ceux pratiqués précédemment et présentement par la susdite maison.

» Afin de ne pas laisser le public, attiré par le bruit, croire à un bon marché illusoire, M. Piguet rappelle à sa nombreuse clientèle *que ses prix ont été, sont et seront, non pas les mêmes, mais en dessous de toutes concurrences, à plus forte raison de la nouvelle qui se présente* ; qu'au lieu de rechercher des qualités secondaires pour en publier et en faire ressortir les bas prix, il ne livre que des marchandises de premier choix, offrant aux consommateurs économes et connaisseurs toutes les garanties du réel bon marché.

» L'ancienneté, la réputation, l'importance de cette maison, ses relations directes avec le fabricant, le producteur et l'importateur, sont une meilleure réclame que la grosse caisse, les tambours et les fades plaisanteries du charlatanisme, qui ne font courir que les badauds et les curieux.

- » *Vendre bon pour vendre beaucoup,*
- » *Vendre beaucoup pour vendre bon marché,*
- » *Vendre bon marché pour vendre beaucoup,*
- » *Et vendre beaucoup pour vendre bon.*

» Telle est la maxime de la maison PIGUET, que la juste appréciation du public fera prévaloir et qui lui vaudra toujours la préférence envers et contre tous. »

Mais la jeunesse est sans égards, surtout lorsqu'elle se trouve associée à la concurrence, et la nouvelle épicerie répondit en ces termes à l'ancienne :

« J'ai voulu vous offrir mes marchandises en souriant, et voilà qu'un vieux confrère pousse des cris de Mélusine, crie à l'abomination de la désolation et cherche à m'écraser sous sa lourde prose et sous sa lourde maison !

» Il paraît que c'est un homme bien sérieux, ce Nestor des épiciers bisontins, car il ne rit jamais ; il est toujours rouge de colère, bourré de vilains mots comme une bourriche l'est d'huîtres, et prêt à invectiver tout le monde — même ses compatriotes, qu'il traite sans ménagement de « badauds et de curieux. »

» Ah ! comme ses marchandises doivent gagner en bonté, au contact de ce mauvais caractère !

» Cet homme terrible vient de partir en guerre « contre ses ennemis, » et c'est plaisir de voir comme il se bat avec les moulins à vent. Son expérience de *cinquante années* lui sert de durandal, mais non de plume, car il se garde bien de publier ses prix, qu'il dit pourtant être au-dessous des miens.

» Voyons, cher confrère, un peu moins de modestie, et faites voir que vous vendez réellement meilleur marché que moi.

» Une expérience aussi rance que l'est la vôtre ne nuit pas pour conduire ses propres affaires ; mais le public n'apprécie pas bien la différence qui peut exister entre les sucres de la maison Say achetés par un vieil épicier retors comme vous, et des sucres de la même fabrique achetés à beaux deniers comptants par un jeune épicier comme moi. C'est le cas ou jamais de faire briller sur ce public les lumières de votre esprit translucide.

» Ce pauvre confrère ! quand il a vu qu'on jetait de la clarté sur les mystères de notre sublime profession, il a fait comme certains oiseaux qu'effraie l'approche du jour : il s'est réfugié dans une vieille maison, sans se demander si cette vétusté était bien rassurante pour sa « nombreuse clientèle. » Son expérience de *cinquante années* lui prouve que non, et le voilà désespéré ! Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne se précipite pas dans un baril de mélasse ! **BRULETET.** »

Sans doute, ces morceaux d'éloquence commerciale ne sont pas empreints d'un atticisme parlementaire irréprochable : ils ne paraissent même pas se douter de ce que c'est ; ils sont, comme on pouvait le prévoir, un peu trop épicés, mais ils sont vraiment comiques, et bien des spectacles qu'on va chercher bien loin ou bien cher, ne sont pas aussi amusants. Après cela, les épiciers en empruntant au barreau l'emploi des fleurs de rhétorique, ne lui auraient-ils pas emprunté aussi d'autres usages, et ne feraient-ils pas semblant de s'invectiver si fort, uniquement pour la satisfaction de leurs clients, et sauf à s'entendre parfaitement au fond pour les faire payer... C'est une question d'économie domestique que nous renvoyons à l'expérience de nos ménagères et qui n'est plus de notre ressort.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TROISIÈME VOLUME.

---

### I. — JANVIER.

Saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal . . . . .	Léonce PINGAUD. . . . .	1
Le P. Receveur, aumônier de l' <i>Astrolabe</i> . . . . .	L'abbé SUCHET . . . . .	15
Achille de Jouffroy, militaire, écrivain, ingénieur . . . . .	M <sup>e</sup> DE BAUSSET-ROQUEFORT. . . . .	29
Le pape et les évêques gallo-romains . . . . .	F. RICHARD-BAUDIN. . . . .	44
M. Honoré Mourey, fondateur de la congrégation des Enfants de Marie, à Montseugny. . . . .	L'abbé A. GOUSSET . . . . .	53
De Marseille à Canton. Lettres d'un missionnaire franc-comtois . . . . .	L'abbé GUERRIN . . . . .	59
Simple histoire. Poésie . . . . .	X. MAMMIER . . . . .	67
Requête pour une loterie . . . . .	F. RICHARD-BAUDIN. . . . .	69
Réponse . . . . .	Alex. DE SAINT-JUAN . . . . .	70
Chronique. . . . .	Jules SAUZAY . . . . .	71

### II. — FÉVRIER.

Etude sur la vie et les œuvres de M <sup>sr</sup> Gerbet. . . . .	L'abbé BESSON . . . . .	81
Expulsion des hospitalières de Besançon en 1793 . . . . .	Jules SAUZAY . . . . .	107
Souvenirs de la campagne de Crimée . . . . .	Paul d'OROS . . . . .	127
Un hiver à Boppard sur le Rhin . . . . .	V <sup>te</sup> CHIFLET . . . . .	136
Troisième chant de l'aveugle . . . . .	F. RICHARD-BAUDIN. . . . .	148
Chronique. . . . .		154

### III. — MARS.

Discours prononcé pour la bénédiction de la chapelle du monastère de Flavigny (inédit). . . . .	Le R. P. LACORDAIRE . . . . .	161
Les députés suisses en Franche-Comté en 1537 et en 1575 . . . . .	G. PERRENET . . . . .	167
Histoire de Notre-Dame des Malades, à Ornans. . . . .	L'abbé SUCHET . . . . .	179
Un hiver à Boppard sur le Rhin (suite) . . . . .	V <sup>te</sup> CHIFLET . . . . .	202
Eloge funèbre de M. Sauvage, curé de Villersexel. . . . .	L'abbé GUIRON . . . . .	216
Le Peintre de Londres, fable. . . . .	C <sup>te</sup> DE NATTES . . . . .	223
Histoire des principales fondations religieuses du bailliage de la Montagne en Bourgogne, par M. Mignard . . . . .	Jules SAUZAY . . . . .	225
Chronique. . . . .		237

## IV. — AVRIL.

Dernière maladie du cardinal Wiseman. Traduit par M. Ch. de Vaulchier. . . . .	Le chanoine MORRIS . . . . .	244
Histoire de Notre-Dame des Malades à Ornans (suite et fin) . . . . .	L'abbé SUCHET . . . . .	258
La maison de Saint-Mauris . . . . .	C. NARBÉY. . . . .	272
De Marseille à Canton. Lettres d'un missionnaire franc-comtois (suite). . . . .	L'abbé GUERRIN . . . . .	285
Exposition de la Société des Amis des beaux-arts à Besançon . . . . .	V <sup>e</sup> CHIFLET . . . . .	293
Revue critique : <i>Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul</i> , par M. l'abbé Maynard. — <i>Vie de Jésus-Christ, tirée des quatre évangélistes</i> , par M. l'abbé Legros. — <i>Histoire de sainte Barbe</i> , par M. l'abbé Villemot. — <i>Histoire de ma conversion à la foi catholique</i> , par M <sup>me</sup> L <sup>***</sup> . — <i>Les poètes lauréats de l'Académie française</i> , par MM. Biré et Grimaud . . . . .	Jules SAUZAY . . . . .	306
Chronique. . . . .		312

## V. — MAI.

Dernière maladie du cardinal Wiseman. Traduit par M. Ch. de Vaulchier (suite et fin). . . . .	Le chanoine MORRIS . . . . .	321
Souvenirs de la campagne de Crimée (suite). . . . .	Paul d'OROZ . . . . .	339
Un hiver à Boppard sur le Rhin (suite) . . . . .	V <sup>e</sup> CHIFLET . . . . .	347
De Marseille à Canton. Lettres d'un missionnaire franc-comtois (suite et fin). . . . .	L'abbé GUERRIN . . . . .	363
Quatrième chant de l'Aveugle. La Chanson du printemps . . . . .	F. RICHARD-BAUDIN. . . . .	375
Le concours régional de Besançon . . . . .	Anatole DE SCITIVAUX . . . . .	379
Histoire du séminaire de Besançon, par M <sup>sr</sup> Jacquenet. . . . .	L'abbé BESSON . . . . .	389
Chronique. . . . .	Jules SAUZAY . . . . .	395

## VI. — JUIN.

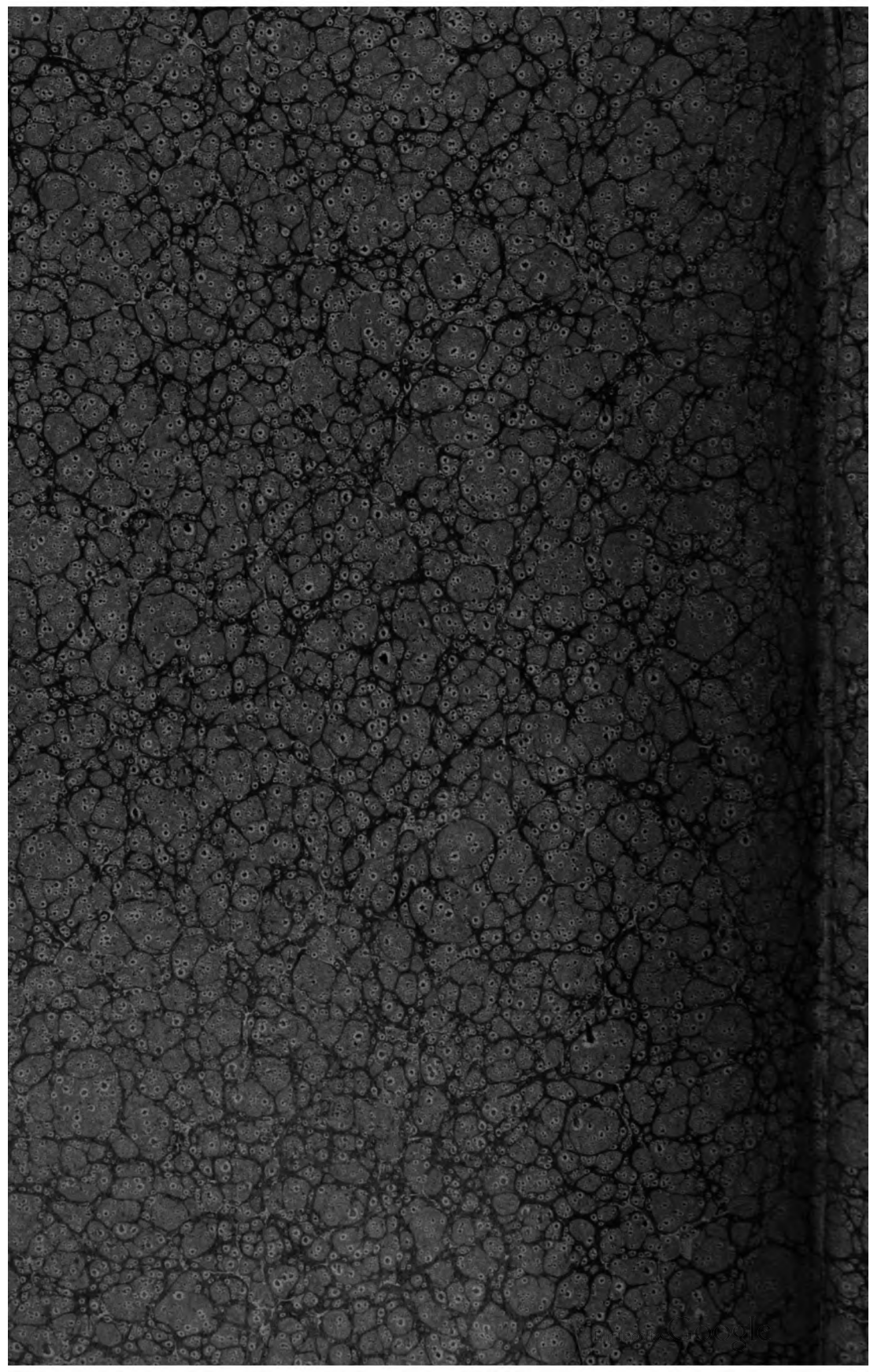
Une œuvre du moyen âge au XIX <sup>e</sup> siècle. L'église et les écoles de Bonnevent . . . . .	H. DE GÉRAUVILLIER . . . . .	401
Etude sur la vie et les œuvres de M <sup>sr</sup> Gerbet. (suite et fin) . . . . .	L'abbé BESSON . . . . .	432
Un hiver à Boppard sur le Rhin (suite et fin). . . . .	V <sup>e</sup> CHIFLET . . . . .	454
Ode à Besançon . . . . .	Alex. DE SAINT-JUAN . . . . .	468
Les Champs . . . . .	Idem . . . . .	469
Le Perroquet, la Corneille et la Pie, fable . . . . .	A. DUSILLET . . . . .	470
Chronique. . . . .		472











UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 5975

